

BULLETIN INTÉRIEUR
DE L'ASSOCIATION
PSYCHANALYTIQUE
DE FRANCE

DOCUMENTS & DÉBATS



N° 118
automne 2025

BULLETIN INTÉRIEUR
DE L'ASSOCIATION
PSYCHANALYTIQUE
DE FRANCE

DOCUMENTS & DÉBATS



N° 118
automne 2025

DOCUMENTS & DÉBATS
est un bulletin intérieur de l'APF.
Sa diffusion est réservée même par voie de citation.
Toute diffusion ou commercialisation surajoutée peut impliquer des poursuites.

DOCUMENTS & DÉBATS est placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation de ce numéro a été confiée à Francine Pascal de Mont-Marin avec Louis Fouassier, Catherine Herbert,
Arthur Leroy, Nicole Mesplé-Somps, Béatrice Pinter.

SOMMAIRE

FEP 9 JUIN 2024 <i>Solange Carton et Claire Squires</i>	7

LA RENCONTRE DE SEPTEMBRE - SAMEDI 21 SEPTEMBRE 2024

L'argent : avec ou sans contact ?

Introduction <i>Philippe Valon</i>	12
Le cours de l'illusion <i>Paule Lurcel</i>	17
Le paiement dans la psychanalyse, au cas par cas <i>Pascale Michon Raffaitin</i>	24

JOURNÉE DES MEMBRES - 16 NOVEMBRE 2024

Idéologies et écoute de l'analyste

Les idéologies et l'écoute de l'analyste <i>Patrick Merot</i>	34

JOURNÉE DE L'APF À NANTES - SAMEDI 23 NOVEMBRE 2024

Où mènent nos rêves ?

Introduction <i>Brigitte Eoche Duval</i>	44
Travail de rêve et travail de soi sur soi <i>Christophe Dejours</i>	46
Du côté du marchand de sable ; rêves, cauchemars et processus de pensée <i>Bernard Golse</i>	55
Halluciner, rêver - perlaborer peut-être ? Remarques sur la fonction du rêve à partir du traitement d'Elisabeth <i>Françoise Neau</i>	64

DÉBATS DU SAMEDI - QUE RETENIR DE L'ANALITÉ ?

Samedi 12 octobre 2024

Ce n'est pas ma faute. L'emprise de l'amour cruel <i>Marita Wasser</i>	76
L'analité : du refoulement au claustrum <i>Didier Houzel</i>	87

Samedi 14 décembre 2024

Une porte de sortie <i>Maria Marcellin</i>	96
Anal et Féminin <i>Isabelle Pays</i>	104

Samedi 15 mars 2025

Long courrier <i>François Hartmann</i>	112
Comment allez-vous ? <i>Pascale Totain-Eghiayan</i>	117

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE - 14 MARS 2025

Le Rapport moral de la présidente <i>Dominique Suchet</i>	124
Annexes	145
Rapport de Trésorerie <i>François Hartmann</i>	165
Rapport de la secrétaire du Comité de formation <i>Pascale Michon Raffaitin</i>	168
Rapport sur le présent de la psychanalyse <i>Jean Yves Tamet</i>	174

LA JOURNÉE DE L'APF À LYON SAMEDI 29 MARS 2025

Accueillir l'autre ?

Introduction <i>Julien Angueloff</i>	178
Recours ou Tyran <i>André Beetschen</i>	181
Du double au monstre : l'autre <i>Paule Bobillon</i>	188
L'excitation diagnostique <i>Fleur Lazdunski</i>	193

JOURNÉE OUVERTE SAMEDI 25 JANVIER 2025-

L'imposture et ses dessous

To good to be true <i>Jacques André</i>	210
Car là où l'amour s'éveille, meurt Le moi, ce sombre despote <i>Catherine Chabert</i>	217
A la manière de, peintres et faussaires <i>Francine Caraman</i>	226

PRÉSENTATION ARCC 24 MAI 2025

Introduction <i>Isabelle Cahingt</i>	236

Henri Maldiney : ouvrir le rien, l'art nu

L'image en crise *Antoine Machto*..... 240

Henri Maldiney : ouvrir le rien, l'art nu *Brigitte Chervoillot Courtillon*..... 249

La psychanalyse à l'épreuve du sujet connecté

La psychanalyse à l'épreuve du sujet connecté *Cristina Lindenmeyer* 260

ENTRETIENS SAMEDI 14 ET DIMANCHE JUIN 2025

Encore et toujours la sexualité à l'épreuve ?

Introduction *Cristina Lindenmeyer* 270

Pour la sexualité *Olivia Todisco* 273

Introduction à la discussion *Martine Mikolajczyk*..... 286

Penser le sexuel chez les états limites *Nicolas de Coulon*..... 288

Introduction à la discussion *Wilfried Morice* 296

Quelle place donner au genre, le genre est-il « un sexit » *Patrick Merot* 299

Introduction à la discussion *Didier Houzel*..... 311

CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES ET DES AFFILIÉS DE L'APF 313

FEP 9 JUIN 2024

FEP, Newly Qualified Analysts Seminar 2024

Solange Carton et Claire Squires

Le NQAS, Newly Qualified Analyst Seminar, s'est tenu du 6 juin au 9 juin 2024 et nous avons été invitées par l'APF à y participer.

Ce qui nous a agréablement surprises fut la dimension d'accueil, sur la forme et sur le fond, du début à la fin de ces journées.

L'ensemble des participants logeait dans un hôtel tout proche de la maison de la FEP, à Bruxelles, où nous avons été accueillies dès le premier soir. Un sentiment de curiosité, mêlé d'une certaine inquiétude était palpable, dès cette rencontre, entre une quarantaine d'analystes de sociétés et d'associations psychanalytiques de toute l'Europe. Après un pot de bienvenue, nous avons été invités à nous installer en rond, et la vice-présidente de la FEP, Renate Kohlheimer (Vienna Society), a introduit les orientations du séminaire et l'organisation des journées à venir. Se sont également présentés les trois autres superviseurs, Agnieszka Leznicka (Polish Society), Klaus Grabaska (German Society) et Marc Hebbrecht (Belgian Society), ainsi que tous les analystes participants auxquels il a été demandé leurs attentes vis-à-vis de ce séminaire.

Les deux jours et-demi de travail qui ont suivi étaient organisés en sessions d'une heure et-demi : deux sessions le matin, deux sessions l'après-midi, chacune animée par un superviseur différent, les quatre superviseurs changeant de groupe à chaque session. Chaque groupe, dont la constitution restait la même pendant toute la durée du séminaire, était constitué d'environ 8 analystes.

On nous avait demandé de préparer au préalable un matériel de quelques pages, constitué de la brève présentation de la cure d'un patient, puis du verbatim de deux séances. Ces neuf exemplaires (un pour chaque participant du groupe) étaient détruits à la fin de la session.

La suite de notre compte-rendu est constitué du récit de notre vécu individuel dans nos groupes respectifs :
Solange Carton :

J'ai eu la chance – je l'ai vécu comme telle – de n'avoir pas d'autre français dans mon groupe. Il y avait une tchèque, un hollandais, une italienne, un irlandais, une israélienne, une anglaise, une belge. Sans doute grâce à la qualité d'accueil, d'écoute et de relance des associations de la superviseuse de notre première session, la légère angoisse qui me tenait s'est estompée devant le plaisir croissant pris à ce travail en groupe. La première pensée qui m'est venue est que j'avais vraiment expérimenté la co-pensée, telle que me l'avait transmise Daniel Widlöcher. Chacun, avec une liberté croissante, faisait part de ses associations, reprises par la superviseuse, rassemblées ou déliées, relancées, et enrichies au fur et à mesure de notre travail clinique. Les présentateurs ont fait part de leur gain de pensée sur la cure qu'il/elle présentait. Les échanges se poursuivaient pendant les pauses déjeuner, librement, en petits groupes. Nos directions de pensée étaient sensiblement différentes. La plupart des analystes de mon groupe avaient, pour le dire vite, une orientation de formation kleinienne, et certaines interventions m'ont surprise au début. Elles me semblaient centrées sur les figures du père ou de la mère mais, au lieu de m'inhiber, elles m'enrichissaient, et relançaient mon associativité sur le sexuel infantile ou encore, par exemple, sur le fantasme masochique que j'entendis à un moment donné et sur lequel les collègues ont continué de m'interroger au déjeuner. Et si je dis que j'ai vécu comme une chance le fait qu'il n'y ait pas d'autres français c'est, paradoxalement, parce que j'ai eu le sentiment que ça facilitait ma pensée et ma parole : je me suis demandé, durant le voyage de retour, dans une « théorisation » rapide, si cette « étrangèreté » et le fait d'avoir à parler en

anglais (et mon anglais était le moins « fluent » de tous...), avaient facilité la rencontre, ou tout au moins avaient touché mon étrangeté intime, approchant du refoulé ? Ou bien, et peut-être simultanément, entraîné plus facilement un dessaisissement du moi et de ses injonctions surmoïques (et notamment théoriques) ?

Eu égard à la question posée à tous les analystes lors de la première rencontre, « qu'est-ce que nous attendions de ce séminaire ? », je peux dire qu'il a dépassé de façon heureuse mes attentes.

Claire Squires :

Solange a bien résumé l'expérience que nous avons partagée à Bruxelles qui fut un peu différente pour moi dans mon groupe de travail. J'ai éprouvé un grand plaisir à préparer trois séances d'une patiente que je connais depuis huit ans et qui poursuit son analyse avec une plus grande facilité à élaborer les conflits, une liberté de pensée, une élaboration des deuils traversés. Nous avions comme participants au groupe un français, un africain du sud, une chinoise de la société anglaise, une suisse allemande, une polonaise, une autrichienne. Les pratiques analytiques étaient extrêmement différentes selon les intervenants, et certaines cures sans prise en compte de la structure des patients, presque évanescences. Les communications des participants à ce groupe étaient assez inégales à tel point que l'une des superviseurs a fait remarquer que le manque d'appréciation clinique des patients pouvait risquer de mener à des cures erratiques. En revanche, j'ai eu la chance de rencontrer lors de l'exposition des séances de la cure que j'ai présentée, un superviseur dont les interprétations bionniennes étaient inspirantes, métaphoriques même. J'ai bien aimé échanger en anglais qui est une langue familière pour moi ; je me suis sentie très bien accueillie au sein du groupe auquel je participais et riche de cette expérience minutieuse et sensible.

Nous avons partagé une dernière soirée festive, et galement animée, dans un restaurant, au cours de laquelle s'est constitué un groupe WhatsApp, qui nous permet d'échanger des nouvelles et des demandes diverses (un analyste dans tel pays, la parution d'un livre...). À côté, des contacts plus privilégiés se sont noués.

C'est un euphémisme de dire que nous encourageons tous les analystes qui sont en mesure de le faire à y participer, comme on nous y a encouragées, ce dont nous remercions sincèrement l'APF.

LA RENCONTRE DE SEPTEMBRE

Samedi 21 septembre 2024

L'argent : avec ou sans contact ?

Introduction

Philippe Valon

Le comité scientifique de l'APF, en accord avec le conseil d'administration, a choisi avec l'argent un thème dont les psychanalystes parlent finalement assez peu, bien qu'il soit très régulièrement abordé dans les séances d'analyse. Tout particulièrement dans les débuts de traitement, quand il faut établir avec chaque patient le montant des honoraires et les modalités du paiement. Il est de plus en plus courant qu'un paiement sans contact, carte bancaire ou virement soit demandé, et l'étonnement est grand que nous soyons tellement « ancien monde » en demandant espèces ou parfois chèques. Affleurent de vastes pans de fantasmes, et si la parenté avec l'intérêt pour la défécation a été le premier reconnu – et on comprend dès lors le souhait du « sans contact » –, il est loin d'être le seul. Illusion de puissance avec son corollaire crainte de la castration ne sont pas moins liées aux questions d'argent. Destructivité, sadisme et même pulsion de mort entrent pour beaucoup d'auteurs dans les rapports complexes que tout un chacun entretient avec l'argent.

C'est ce dont Paule Lurcel et Pascale Michon Raffaitin parleront.

Mais cette journée de septembre que nous nommons *Rencontre* est surtout l'occasion de réfléchir sur un thème commun avec des spécialistes d'autres disciplines. C'est ainsi que nous avons invité Aldo Haesler, Professeur émérite de sociologie et philosophie sociale de l'Université de Caen, qui a étudié de façon profonde la question de la dématérialisation de l'argent, un des axes de réflexion auquel invite l'argument de cette journée. Si pour certains analystes l'échange d'argent « réel », c'est-à-dire billets de banque – dont il faudrait d'ailleurs évaluer le degré de réalité –, est indissociable de la possibilité d'un transfert analysable, au détriment du chèque, de la carte bancaire, du virement, et bien sûr du tiers payant, alors se pose la question de l'avenir de la psychanalyse dans un monde où le numéraire aurait disparu.

La dématérialisation grandissante de l'argent pose cependant d'autres questions, tant sur la financiarisation de l'économie que sur la déconnection toujours plus grande de l'économie dite réelle de ces flux d'argent dirigés par des logiciels informatiques. Aldo Haesler nous parlera donc en philosophe et sociologue de cette question et des conséquences de ce qu'il nomme la « modernité capitaliste ». Son ouvrage *Hard Modernity* est une somme à la lecture difficile, mais très instructive. Il y montre que cette modernité s'est propagée depuis la fin du 16^e siècle non pas comme un système marchand, mais comme un système monétaire, lequel s'est considérablement accéléré depuis les années 1970.

Nous avons aussi invité Béatrice Sarrazin, Conservateur général du Patrimoine, chargée au château de Versailles de la peinture du 17^e siècle. Elle nous montrera combien l'argent est un thème récurrent dans la peinture. Le tableau qui orne l'affiche de cette journée vous en donne d'ailleurs un avant-goût. Il montre que dès le 16^e siècle, et même déjà dans la Bible, le lien entre argent et analité était reconnu. Ce tableau de Peter Brueghel le jeune pourrait illustrer le texte de Freud sur l'analyse de « L'homme aux rats » de façon éloquente. Si les psychanalystes associent l'argent à l'analité et au caractère anal fait d'obstination d'ordre et d'avarice, BS vous montrera que sa représentation picturale n'est pas toujours aussi centrée sur le vice d'avarice, que d'autres peuvent s'y rattacher, mais aussi que des vertus peuvent y être associées.

En préparant cette journée, nous avons été étonnés de remarquer que les psychanalystes parlent peu d'argent, et quand ils en parlent, c'est plus du côté du patient que de l'analyste. Certes l'argent est un des points

privilegiés de l'expression de la résistance : les honoraires sont trop élevés, le temps nécessaire à la haute fréquence de séances est autant de perte potentielle d'argent, payer les séances manquées y compris quand l'absence est pour une raison professionnelle sont souvent des points d'achoppement lors de l'établissement du pacte analytique, comme dans certains temps délicats de l'établissement et de l'interprétation de la névrose de transfert. Il est certain que Freud et les premiers psychanalystes se sont plus intéressés aux liens inconscients entre la passion pour l'argent et son accumulation avec les *fèces* ou, dit plus directement, avec la merde, qu'au maniement direct de l'argent entre le patient et son analyste, en dehors des textes dits techniques de Freud de 1912 et 1913.

Les analystes poursuivent dans cette lignée en parlant peu de l'argent du point de vue de l'analyste, bien qu'ils vivent des revenus de cette activité. Un numéro de la revue « Psychanalystes » éditée par le Collège de psychanalystes, consacré à l'argent, s'en étonnait déjà en 1986, sans pour autant y aborder ce point de vue. Le volume avait d'ailleurs pour titre : « Un patient est remboursé ».

Si l'on parcourt la littérature analytique concernant l'argent, quatre axes se dégagent.

D'abord des textes très orthodoxes, les plus nombreux : les liens symboliques argent *fèces*, érotisme anal, puissance et castration y sont abondamment repris et illustrés.

Le deuxième axe est le courant Freudo-Marxiste qui dès les années 30 et jusque dans les années 70 avec des résurgences depuis à chaque crise économique, conteste ce lien avec le sexuel infantile anal pour y substituer partiellement ou totalement une interprétation socio-économique de type marxiste. Ces documents sont un peu anciens, tout comme le livre d'Ernest Bornemann, qui rassemble des articles de Freud et des premiers analystes sur la thématique de l'argent et un certain nombre de documents de ce courant Freudo-Marxiste. Ces derniers textes ont vieilli à la même vitesse que celle de prééminence de la vision marxiste de l'économie sociale, même si à chaque crise économique ces arguments reviennent sur le devant.

Une troisième orientation conteste aussi l'hégémonie de l'érotisme anale pour proposer un lien entre la passion pour l'argent et la destructivité de la pulsion de mort (Norman Brown en 1959) ou comme une tentative de conjurer la peur de la mort (Serge Viderman en 1993), avec une argumentation de nouveau plus strictement métapsychologique.

La quatrième orientation est moins théorisante, et s'attache à décrire les situations où l'échange d'argent entre le patient et l'analyste est absent. C'est le cas dans la revue précédemment citée « Un patient est remboursé ». On y constate l'augmentation des cas d'analyses totalement ou partiellement prises en charge financièrement par des institutions de soins ou par l'Assurance maladie. Les motifs allégués pour proposer ces cures financièrement aidées étaient à peu près les mêmes qu'aujourd'hui : crise économique qui rendait les patients moins solvables, extension des indications des traitements analytiques à des patients pour lesquels la valeur symbolique de l'argent n'était pas acquise, et cette acquisition était l'une des tâches assignées au dit traitement. Il est également question, en passant sans s'y attarder, du nécessaire maintien d'une rémunération convenable des analystes en ces temps de crise.

L'ambiance de l'époque (mais est-ce seulement de l'époque ?), était cependant plutôt une hostilité « théorique » à de telles pratiques, voire leur rejet dans la catégorie du non psychanalytique. Le premier argument pour s'y opposer était le nécessaire maintien du « cadre » par l'analyste, et dans le cadre on incluait beaucoup de choses qui sont en fait plus de l'ordre du processus analytique ; c'est-à-dire infiltré de fantasmes et donc de transferts, des patients certes, des analystes tout autant. Les autres arguments étaient métapsychologiques, une métapsychologie parfois largement infiltrée d'idéologie, qui se fondait sur les textes techniques de Freud des années 1912/1913, en oubliant ceux écrits après la grande guerre et l'effondrement économique de l'Autriche et de l'Allemagne.

Les références plus modernes sont rares, cependant en 1993 paraissent quasi simultanément le livre de Serge Viderman *De l'Argent en psychanalyse et au-delà* et celui de Ilana Reiss Schimmel *La Psychanalyse et l'argent*. Ils vont dans des directions diamétralement opposées. La seconde très orthodoxe soutient que sans

échange direct d'argent, point d'analyse possible, et sa perspective est strictement conforme au lien argent-fèces et les équations symboliques établies par Freud. Le premier voit plus dans la passion pour l'argent un moyen, une tentative plutôt, de conjurer la peur de la mort.

Dans la veine d'« Un patient est remboursé » les textes sont nombreux de Evelyne Kestemberg en 85, à Jean-Luc Donnet, Alain Gibault, Eric Flame plus récemment, entre autres. Ils traitent de la gratuité des traitements dans les centres de soins dans lesquels les patients ne paient pas leur traitement, et où les praticiens perçoivent un salaire. Ils sont les descendants lointains de la Polyclinique de Berlin et de l'Ambulatorium de Vienne, à la différence près que dans ces deux institutions historiques, ardemment soutenues par Freud, les analystes étaient bénévoles. Les plus jeunes y recevaient une formation en échange de leur activité clinique, les analystes confirmés y trouvaient un champ de recherche plus large que dans leur clientèle privée. Notons que l'on parlait sans hypocrisie en ce temps-là de clientèle quand aujourd'hui on préfère le plus neutre patientèle...

En 2000 Vladimir Smirnoff reprend dans son livre *Un promeneur analytique* une conférence donnée en 1981 consacrée à l'argent. Texte dans lequel il déclare qu'il existe des intérêts économiques de la psychanalyse et des psychanalystes, à preuve la lutte qu'ils ont menée pour être exemptés de la TVA, mais que les analystes cherchent à nier. Cependant sa question est surtout : qu'est-ce que l'argent qu'on nous donne est censé payer ? De cela il sera question dans la conférence de Paule Lurcel.

La crise financière qui sévit à partir de 2008, semble ranimer l'intérêt des psychanalystes pour l'argent, un peu comme le chaos financier de l'après première guerre mondiale avait infléchi les opinions freudiennes sur le sujet. La secousse fut moins grave, la *Revue française de psychanalyse* consacre cependant en 2013 un volume à l'argent dans lequel les auteurs reprennent les deux voies majeures de l'interprétation psychanalytique de l'intérêt pour l'argent : la voie anale, la voie sociale largement marxisante. Sauf Samuel Lepastier qui tente une interprétation de l'illusion économique sur le modèle de l'illusion religieuse tel que Freud la développe dans *L'Avenir d'une illusion*. Son argumentation le rapproche de Norman Brown et de Serge Viderman. Il interprète l'investissement passionné et fétichiste de l'argent selon les doubles coordonnées d'investissement en emprise et d'investissement en satisfaction érotique proposées par Paul Denis et relie l'investissement en emprise à la destructivité et à une forme d'action de la pulsion de mort déliée.

Dès avant ce regain d'intérêt lié à la crise économique, Nathalie Zaltzman avait tenu pendant de nombreuses années un séminaire sur le thème de l'argent et Paule Lurcel qui y participait y fera une brève allusion au début de sa conférence. Malheureusement, NZ n'a pas écrit sur le sujet pendant ou à la suite de ce séminaire, et c'est grand dommage. Aurait-elle approfondi le lien qu'avait postulé en 1959 Norman Brown entre analité et pulsion de mort, et partant de l'argent avec la destructivité ?

Alors reprenons brièvement les choses et pour ce qui est de la psychanalyse, à tout seigneur tout honneur, à Freud. Si le texte princeps est celui de 1908, « Caractère et érotisme anal » dans lequel est établi avec fermeté le lien entre l'intérêt pour l'argent et l'intérêt pour la défécation, quelques notations sont présentes dans la correspondance avec W. Fliess en 1897 : « l'argent lui-même pue », écrit Freud se fondant sur sa clinique des névroses, et en 1898 il ajoute que la richesse ne saurait procurer par elle-même de jouissance, car posséder de l'argent n'est pas un désir infantile, une phrase citée par Aldo Haesler dans son ouvrage. Les liens entre l'or et la merde seront par la suite évoqués dans les productions associatives de « l'Homme aux loups », et surtout dans celles de « l'Homme aux rats », ainsi que dans le bref mais instructif texte « Rêves dans le folklore » de 1911. Dans tout cela Freud parle de l'argent dans l'analyse côté patient, il parle assez peu du maniement de l'argent dans l'analyse, pas plus que de ce que représente l'argent pour l'analyste. Sans doute il faut en conclure que ce n'est guère différent que pour ses patients.

Cependant dans les textes techniques il précise la question du paiement des séances manquées, en avançant une raison qui concerne l'analyste : sa survie économique serait finalement mise en danger s'il ne le faisait pas, autorisant des absences sous les prétextes les plus divers. La pratique des traitements entièrement pris en

charge économiquement dans les institutions de soins montre la pertinence de cet argument tant le taux d'absentéisme y est élevé. L'autre argument concerne l'analysant : sa présence doit être motivée par l'argument économique, faute de quoi les résistances auront tôt fait de l'inciter à ne pas venir à ses séances, résistances liées au refoulement et à l'instauration de la névrose de transfert. Une lettre tardive bien connue adressée à Lou Andreas Salomé parle aussi du maniement de l'argent, côté analyste de nouveau. Lou s'était plainte de sa fatigue après 10 heures de labeur quotidien alors qu'elle n'était plus toute jeune. Face aux reproches de Freud, elle lui rappelle qu'ayant perdu toute sa fortune du fait de la révolution russe, elle doit entretenir sa maison. Très mécontent Freud menace de rompre toute relation avec elle qu'il aime tant pourtant si elle ne se conforme pas à son très pressant conseil : augmenter ses honoraires pour prendre moins de patients et ainsi ne pas réduire ses revenus, tout en étant moins fatiguée.

Mais que sait-on de la pratique de Freud lui-même à cet égard ?

Sa première révolution remonte aux années 1890. Il déroge à la règle habituelle du paiement des médecins dans la haute société viennoise. La règle alors était que le médecin établisse une ou deux fois l'an une note d'honoraires, adressée au patient, plutôt à son régisseur d'ailleurs, lequel réglait la note. Ainsi les patients et encore plus les patientes, qui ne sortaient pas avec de l'argent sur elles, n'avaient-elles à ce propos aucun contact direct avec leur médecin. Freud est donc parfaitement transgressif quand il leur demande de le régler directement, sans passer par un quelconque domestique. Il sort ainsi de la catégorie des fournisseurs tels la couturière, la modiste ou l'épicier.

L'après-guerre, la première, donne lieu à quelques ajustements. L'hyperinflation accable l'Autriche et l'Allemagne pendant plusieurs années aussi Freud demande-t-il à ses patients américains de le régler en dollars. Il refuse les chèques car ceux-ci ne peuvent être encaissés par sa banque qu'en Couronnes autrichiennes dont la dévaluation est vertigineuse d'un jour sur l'autre. Serge Viderman se demande si l'exigence du liquide au lieu des chèques qui a cours en France tire son origine de ce moment-là. Il arrive même que Freud demande le règlement en cigares, car il ne peut plus s'en procurer à Vienne, et ses patients américains peuvent venir avec de délicieux cubains.

C'est aussi le moment où il change d'avis concernant les traitements gratuits pour les patients pauvres. Ainsi soutient-il au congrès de Budapest en 1919 la création de dispensaires psychanalytiques où les patients, pauvres mais tout autant névrosés que les riches, peuvent bénéficier sans payer de traitements analytiques, au besoin avec un alliage variable à l'or psychanalytique de cuivre psychothérapique, voire de suggestion hypnotique comme on l'a fait pour les traumatisés de guerre.

A propos des séances manquées, et contrairement à ses écrits techniques, on voit chez Freud une souplesse que n'auront pas ses successeurs. Ainsi lit-on dans la correspondance avec Marie Bonaparte qu'elle lui annonce devoir se rendre auprès de sa fille soignée en Suisse pour une tuberculose, vacances qu'il lui accorde, car ses séances pendant ces deux semaines seront données à un polonais qui revient de vacances que Freud lui a consenties. En revanche, lorsque Marie doit s'absenter pour les obsèques de la reine Olga de Grèce, mère de son mari, elle règle les séances, de même lorsqu'elle laisse peser une incertitude sur tout le mois de juillet : sera-t-elle en Autriche pour ses séances ou bien encore au chevet de « la petite Princesse » comme Freud appelle Eugénie de Grèce ? Marie Bonaparte précise que bien évidemment elle règlera les séances de juillet à leur nouveau tarif de 50 dollars, ce que Freud accepte. Alors Freud « Au cas par cas ? », comme le développera PMR cet après-midi ?

Il semble donc que beaucoup de ce que les analystes pratiquent au sujet de l'argent comme partie intégrante du cadre freudien soit plus une habitude qui s'est rigidifiée au cours du temps. Ainsi voit-on des différences d'un pays à l'autre : si les Anglais donnent à intervalle régulier une note d'honoraire à leurs analysants, une telle pratique serait une faute pour certains Français.

Ces singularités ne concernent d'ailleurs pas seulement l'argent. Par exemple les analystes allemands et autrichiens ont sur le bout du divan une couverture dont l'analysant peut se recouvrir s'il le souhaite. Et grand est leur étonnement d'apprendre que les analystes de France se dispensent de cet accessoire qui leur semble être

partie intégrante du cadre. Son origine ? Encore la période de l'après Grande Guerre. Avec l'hyperinflation et les pénuries Freud et de nombreux autres analystes n'avaient plus la possibilité de chauffer leur appartement. Les séances se faisaient donc en manteau et sous une couverture, tandis que Freud se recouvrait d'un large plaid... Le chauffage est revenu, la couverture est restée.

Il y a bien sûr au-delà de l'aspect anecdotique toute une richesse fantasmatique. On peut d'ailleurs se fier aux réflexions des patients à ce sujet. L'un d'eux, à la fois facétieux et agressif avait pris l'habitude de déposer sur le bureau avant de s'allonger sur le divan l'argent de la séance, il avait tenu à régler à chaque séance et non à la fin de la semaine ou du mois. J'ai fait une remarque à ce sujet lorsque le flux associatif me l'a permis. Il a ri, et rétorqué : « C'est vrai que c'est chez les putes qu'on paye en arrivant... » Ce n'est certes pas le seul fantasme, car bien sûr toute la question de la dette et de la culpabilité se trouvait aussi condensée dans cet acte.

Pour finir cette introduction avant de passer la parole à Paule Lurcel, je reviens à Aldo Haesler qui note au début de son livre que Simmel, Georg l'économiste pas Ernst le psychanalyste, notait la concomitance historique entre l'argent et la prostitution, Aldo Haesler propose que le monde parallèle de l'argent numéraire anonyme, fait de trafics divers et de contournements incessants, serait aussi une véritable instance inconsciente dès lors qu'une société s'était dotée d'institutions de contrôle.

Le cours de l'illusion

Paule Lurcel

Il y a un contraste net entre la liberté dont Freud faisait preuve lorsqu'il parlait d'argent avec ses collègues avant 1914, puis aux pires moments de la crise financière en Allemagne et l'embarras qui nous saisit aujourd'hui pour en parler. Un des aspects de cet embarras dans le milieu analytique tient sans doute à ce qu'au même titre que le patient, l'analyste est aux prises avec l'argent dans ses dimensions inconscientes et sexuelles, auxquelles Freud nous a ouvert l'accès dans l'équivalence pénis-fèces-argent et sa reconnaissance en termes d'érotisme anal. De même, l'argent inscrit le patient et l'analyste dans le monde économique et social où il est l'instrument de mesure des échanges et du pouvoir.

Je remercie le Comité scientifique de l'APF de sa proposition d'intervenir au cours de cette journée. Elle me permet de reprendre un point abordé lors du séminaire proposé par Nathalie Zaltzman et Jean-Michel Hirt en 2000 à savoir : le destin culturel de l'argent dans notre société pour mettre fin au nazisme, avec la décision d'allouer une somme financière (rente) aux survivants des camps de concentration puis à toutes les victimes du nazisme de la part de la République Fédérale Allemande. Cette démarche est connue sous le terme allemand de « Wiedergutmachung ». La composition du mot est la suivante : *wieder* « encore, de nouveau », dans le sens d'un retour, de *gut* qui signifie « bien ou bon », *machung* : le verbe « faire ». *Gutmachung* : « bien faire ». Ce mot a longtemps été traduit par « réparation ». Quelles illusions ce mot porte-t-il ? Que faire après l'irréparable d'une déshumanisation de chaque être, vivant ou mort, dans la disparition de son nom remplacé par un chiffre, par un nombre ? La sophistication des tueries et leur anonymisation trouvent leur pendant dans ce retour monétaire anonyme. Le paiement est là une action, un agir qui, dans ce « de nouveau » réitère l'absence de tout contact entre les bourreaux et les victimes. Ce « de nouveau » est-il un retour à ce qui a été ou va-t-il vers la découverte ? Vers quel avenir nous a-t-il entraînés ? En 1964 a été voté une loi d'indemnisation qui englobe les dommages physiques, c'est *Entschädigung*, et une indemnisation pour les biens spoliés, le *Rückerstattung*. Cette loi d'indemnisation a traversé les frontières. Elle est devenue un concept sous la forme de la réparation financière. Les victimes concernées sont celles des attentats terroristes par exemple, et celles atteintes par les violences privées. Dans une tentative de venir à bout des exactions humaines, tant sur le plan collectif que sur le plan individuel, le lien établi entre la victime et l'agresseur est indexé sur l'argent. Cette réparation provient bien souvent d'un fond garanti par l'État. C'est là une morale juridique rétributive. Si l'invention de la monnaie a participé des progrès de la culture dans l'ambition de créer un espace d'échange tiers pour contenir la violence et le meurtre, la haine et l'inceste, le dédommagement financier en pointe la désillusion. Pour autant, l'argent circule toujours. Comment parler d'argent aujourd'hui ? Qu'en est-il dans l'analyse où l'argent prend aussi sa place dans le monde intime ?

Dans l'analyse, il reste ce tiers symbolique qui soutient des interrogations. Du côté du patient les formulations peuvent être : Où va mon argent ? Que me donnera l'analyste en contrepartie ? Du côté de l'analyste ce serait : Que donne le patient ? À qui le donne-t-il ? Ces questions supportent les demandes d'amour et de haine contenues dans le transfert.

Le titre proposé par le Comité scientifique de l'APF, « *L'argent : avec ou sans contact ?* » nous ouvre deux pistes. Sur le plan économique et social, à partir d'un mode de paiement largement diffusé dans notre société depuis la pandémie de Covid 19, le titre « avec ou sans contact » interroge la part de transfert de la société sur l'argent. Dans la cure où il n'y pas de contact physique « avec ou sans contact » interroge l'argent comme support du transfert. Le transfert n'est pas une illusion, on l'entend ici comme la « faculté générale » à concentrer

de l'énergie libidinale sur un objet incarné par une personne, par une œuvre, par un collectif. Un instant clinique m'a paru illustrer ces deux volets.

Jeanne est une jeune patiente à qui je refusai le paiement par carte bancaire. Toute déconcertée par mes déficiences technologiques, elle me demanda : « Même avec contact ? ». Son propos tirait cette expression du côté de la matérialité du paiement, dont n'était pas exclu un soupçon d'humour à la fin d'un entretien qui avait abordé son impérieuse nécessité de porter des gants, depuis la pandémie du COVID. De quel lieu venait son symptôme ? Du monde extérieur où sévissait la guerre contre la maladie ou de son monde psychique perpétuellement en guerre contre la peur ? Au moment du paiement, ce « jeu » avec les modes en cours dans la société témoignait de l'impact psychique de cette première rencontre. Ce moment clinique dévoile les deux versants de l'argent dans le transfert.

Si l'argent est un des marqueurs de la désillusion dans la culture, je cite ici Victor Smirnoff,¹ « dans l'analyse l'argent occupe cette place ambiguë de ce dont on parle sans en parler – comparable à la place tenue par la sexualité et par la foi – précise-t-il, lieu où le non-dire n'équivaut pas au silence mais où le dire n'exprime pas l'essentiel ». Que disent les modes de circulation de l'argent dans la société aujourd'hui, et quels sont leurs effets dans la cure ? L'acte de paiement inscrit l'analyse dans le monde externe, et fait émerger les conflits psychiques. Par son intermédiaire nous pourrions suivre le cours de l'argent dans la cure, pour approcher de quelles nouvelles illusions l'argent est maintenant le support.

Pour débiter notre parcours, je citerai les premières lignes de Freud dans *L'avenir d'une illusion* (dans la traduction de Marie Bonaparte) : « Lorsqu'on a vécu longtemps dans l'ambiance d'une certaine culture et qu'on s'est souvent efforcé d'en découvrir les origines et les voies évolutives, on ressent un jour la tentation de tourner ses regards dans la direction opposée et de se demander quel sera le sort ultérieur de cette culture ainsi que les transformations qu'elle est destinée à subir. [...] La plupart des hommes se sont vus contraints de se limiter à un seul de ces domaines ou à bien peu d'entre eux »

Nous considérerons ici l'argent comme un marqueur des transformations sociales. De quelles illusions l'expression « avec ou sans contact » est-elle le signe ? Quelle place devons-nous donner à son avancée spectaculaire lors de la pandémie de Covid 19 ? Au cours de cette période, l'incertitude qui régnait quant aux voies de propagation du virus a imposé la distanciation sociale, on peut dire un « sans contact social » et le maniement de l'argent dit « sans contact ». Ces deux préconisations portent sur l'argent et le sexuel, deux éléments remarquables par les liens qu'ils entretiennent mis en évidence par la psychanalyse. Nous devons souligner la disparité du traitement de ces deux obligations « culturelles » par les organes d'informations.

En ce qui concerne la distanciation sociale, les réactions ont été des plus vives pour souligner la frustration liée à la disparition des contacts corporels les plus courants entre êtres humains. Le livre de Gabriel Garcia Marquez, *L'amour au temps du choléra*, donne un éclairage particulier à cette distanciation sociale. À la fin de ce roman, les protagonistes, un homme et une femme vieillissants, se retrouvent sur un bateau de croisière. En longeant les contrées atteintes par le choléra le long du Río Magdalena, ils hissent volontairement le pavillon jaune de la contamination. Ils choisissent un isolement du monde extérieur, à l'image d'un confinement à deux délibérément adopté, pour rester dans un contact exclusif. Paradoxalement le *sans contact social*, imposé par la maladie, se résout en huis clos, et renverse la distanciation sociale en un *trop de contact*. À ce point, on peut dire que le signifiant « contact » incarne cette grande peur qui a traversé le monde. Le « sans contact » traduit le désir de se prémunir contre la maladie et la mort.

C'est aussi un combat contre les peurs qui conduit chez le psychanalyste. Sans l'acte de paiement, la régression induite par le huis clos de l'analyse pourrait dériver vers un scénario proche de celui du roman. Il nous faut bien évoquer ici les séances d'analyse sans contact. Par l'intermédiaire des écrans, à travers le jeu

1. « De l'argent », dans *Le promeneur analytique*. Calmann-Lévy

des images virtuelles qu'ils engendrent n'y a-t-il pas, là aussi, un trop de rapprochement ? D'autant que cette technique impose un paiement sans contact. Ici le sans contact est multiplié au carré. À l'image de ce roman qui fige le lecteur dans une aura érotique où la vie et la mort se rejoignent, ce renversement en « trop » n'induit-il pas le risque d'une inscription de la déliaison d'Éros dans le champ culturel ? De plus, ce « trop » ouvre à une excitation sans frein et sans limite et à un contact perdu dans l'imaginaire.

Les commentaires concernant le mode de paiement ont été discrets, sauf à valoriser la prouesse technique. C'est ici que nous entendons la disparité du traitement de ces préconisations. Son extension dans le champ social signe pourtant les prémices d'une disparition d'un argent qui circulait jusque-là dans la sa réalité physique. Ce glissement vers une abstraction de l'argent a mis au jour le hiatus social non-pensé dans la stigmatisation des plus démunis, c'est-à-dire les sans-cartes, les sans-smartphones, les sans-internet. Cette disposition financière signe-t-elle alors « l'échec d'institutions dont la charge est la répartition des richesses engendrées par notre société » ? J'ai à l'instant cité ici Freud, dans *L'avenir d'une illusion*. Pour nous, aujourd'hui, cette financiarisation des échanges a sa place dans les remous sociaux et politiques qui se propagent dans notre monde occidental européen, c'est à dire, l'effacement de la confiance et du crédit à l'origine de l'argent.

Pour reprendre le cours de notre propos du côté de l'illusion, nous savons que la civilisation impose des renoncements, plus particulièrement sur le développement libre de la sexualité. L'être humain est à la recherche de dispositifs et d'objets de croyance pour dépasser les obstacles qu'il rencontre sur cette voie et pour se protéger des incertitudes de la vie, dont l'inéluctabilité de la mort et son imprévisibilité. Cette dématérialisation, serait un jouet technologique dont la finalité est d'exercer une pression suffisamment efficace pour contrebalancer l'hostilité des renoncements imposés par la civilisation. Elle devient **l'agent de protection** des agressions externes. L'argent devient **agent illusoire** de contact, du côté d'un trop ou de son absence.

Dans son sens premier, le contact implique une contiguïté des corps qui provoque une sensation corporelle par le toucher. L'expression « sans contact » sur le plan social exprime l'exacerbation du tact dans sa dimension sensorielle et dans le sens des convenances. La disparité des réactions, soulignée précédemment, nous permet d'observer à quel point le scandale provoqué par les révélations de la psychanalyse sur le sexuel s'est banalisé et a trouvé refuge dans l'argent. L'expression verbale et interrogative « sans contact ? » est la manifestation langagière de la duplicité, de la prudence et de l'hypocrisie jusque-là attachées à la sexualité. La maladie nerveuse des temps modernes se dévoile-t-elle dans une expression littérale à la faveur de la propagation d'un virus ?

Dans le dispositif analytique, l'argent constitue une ligne de crête entre le dedans et le dehors. La pièce de monnaie en est le symbole. L'avant est le monde intime où l'argent est la métaphore du sexuel, c'est le côté face de la pièce, il porte l'empreinte de l'émetteur – le frappeur de la monnaie –

On pourrait dire l'empreinte de soi. Le revers est le monde extérieur, le côté pile sur lequel s'inscrit le montant de la pièce, soutient la valeur marchande de l'analyse. Si nous suivons Freud dans la XXIX^e conférence sur « La décomposition de la personnalité psychique » où il écrit : « la réalité est une terre étrangère externe tout comme le refoulé est une terre étrangère interne pour le moi ». Dans la cure, l'argent, élément étranger venu du monde extérieur, rencontre le refoulé, élément étranger du monde intérieur. L'argent est une enclave² externe dans le dispositif de la cure et il interroge de l'intérieur la réalité externe. Dans son sens figuré, le contact est la liaison établie par la parole. Ici, comme nous le propose Jean-Michel Lévy dans son intervention de 2006 « Sur le bord »³ : « le tact est le toucher juste, parce qu'il est juste au bord du toucher. C'est là une touche qui révèle, parce que sa mise en tension du toucher au bord peut offrir un acheminement vers la parole ». Dans la situation analytique, l'argent figure ce bord, la ligne de crête devient ligne de touche des mondes extérieur et intérieur. Dans la cure, l'argent est à la fois agent économique et représentation psychique. Par ses deux dimensions d'étrangeté, le jeu des tensions crée une situation analysante.

2. Ghyslain Levy

3. Jean Michel Levy, « Sur le bord » – D & D 2006

Dans le dispositif analytique, la première occurrence de l'argent survient lors des premières rencontres au cours desquelles le prix de la séance se décide. Comment l'analyste évalue-t-il son prix ? Dans l'espoir d'une réponse, je rencontrai le premier analyste avec lequel il m'était permis d'aborder le sujet. Comment le dénommer ? Superviseur ou contrôleur ? J'en attendais mon inscription dans une filiation analytique, et par là, celle d'une reconnaissance qui justifierait à mes yeux « le juste prix » de mes honoraires. La réponse a été tout autre.

« Quelle somme lui demandez-vous ? ». Quelle qu'elle soit, dans le trop ou pas assez du chiffre avancé, ma réponse donnait la valeur marchande de l'analyse dans laquelle s'inscrivaient les enjeux idéologiques et transférentiels. De plus, je reconnaissais, dans le sentiment de pudeur qui m'envahissait, la nature libidinale de l'argent. Ainsi, l'argent accueillait-il pour l'analyste un statut de pulsion partielle, glanant pour lui-même les plaisirs narcissiques inconscients et sexuels. Dans ces termes, il n'y pas de réponse possible. L'ouverture provint de sa seconde question. « Et pour quelles raisons ? ».

Dans leur continuité, ces deux interventions permettent de scinder le conseil donné par Freud aux analystes dans *Le début du traitement*. D'une part, le prix proposé sans fausse pudeur est celui estimé par l'analyste de la location de l'espace horaire dédié au patient. D'autre part, ce prix correspond, toujours pour Freud, au travail psychique de l'analyste dans son engagement vis-à-vis du patient, en regard de celui de l'analysant. Freud fait cohabiter les dimensions marchande et psychique dans le prix proposé.

Donner un prix signe le commerce de l'analyse. Ce prix peut aussi ouvrir à une tractation. Elle aboutit à une transaction financière, c'est-à-dire à un échange chiffrable. Pour l'analysant, la discussion ou l'acceptation de la proposition financière est soutenue par un transfert déjà à l'œuvre pour l'analyste et le patient.

Smiley Blanton, un patient de Freud, affaibli financièrement à la suite de la crise de 1929, relate ainsi la reprise de son analyse avec Freud en 1935.

Smiley Blanton⁴ lui demande:

« Je ne vous ai pas demandé si vos honoraires avaient changé. J'ai présumé que non, mais s'ils sont plus élevés en raison de la parité actuelle du dollar, dites-le-moi et je m'arrangerai. »

« Cela va bien ainsi », répond Freud. Et, après un temps il ajoute: « La somme que vous donnez vous convient-elle ? »

La circulation de l'argent établit ce pont qui va de l'inscription de l'analyse dans la réalité du monde extérieur à celle du respect de l'homéostasie interne du patient et de l'analyste. La réponse de Freud permet d'énoncer à quel point il y a chez l'autre, le patient et l'analyste, une part précieuse à respecter, sans doute non négociable et que menace la calculabilité du prix de la séance⁵. La transaction financière est donc sous la dépendance de la transaction analytique. Dans l'analyse, ces deux transactions se rencontrent dans l'acte de paiement qui donne toute son importance à la nature hybride de l'argent. Ces différentes transactions se juxtaposent ou se superposent dans le temps du paiement. C'est là un moment particulier de la cure.

L'acte de paiement ponctue chacune des étapes de la cure, depuis son instauration avec la détermination du prix de la séance, jusqu'à son aboutissement. L'argent inscrit l'analyse dans le monde et actualise dans le transfert les liens inconscients du patient vers l'analyste, et de l'analyste vers le patient. Il participe dès lors du processus de la cure.

Dans *Le début du traitement*, en 1913, les conseils de Freud portent sur deux points. Il préconise un paiement mensuel des séances en rupture avec le paiement annuel d'usage à son époque. Le second point porte sur la dette et ses effets non négligeables sur la cure que Freud souligne par le conseil de ne pas accumuler les sommes

4. Smiley Blanton, *Journal d'une analyse avec Freud*, 1973.

5. G. Lévy (1986), « Un patient est remboursé », *Psychanalystes*, n°20.

dues. Si, du côté de la transaction financière, les habitudes et les modes de paiement sont modifiables, du côté de la transaction analytique, les déterminants psychiques sont invariables et ne suivent pas les modes. Au cours de chaque séance, à partir des incidents actuels de la réalité du patient, la voie associative et le rêve actualisent les souvenirs d'enfance et permettent la levée de l'amnésie infantile. D'une certaine manière, chaque séance est la cure elle-même. C'est à l'écart du divan que le patient paye. C'est le **lieu** de l'inscription transférentielle des représentations inconscientes du patient et de l'analyste à l'œuvre dans la séance. À l'écart du divan, le pas de la porte devient un lieu éphémère sous la dépendance de cette rythmicité. L'acte de paiement à la fin de chaque séance est sous l'emprise de la logique pulsionnelle de l'argent et non sous celle d'une temporalité externe déjà imposée par les interruptions inhérentes au calendrier social. Il souligne la coalescence du dehors et du dedans. Le pas-de-porte (avec tirets) condense l'aspect commercial de la transaction, le pas de la porte (sans tirets) indique sa charge pulsionnelle. À la faveur des erreurs de paiement, pouvons-nous dire « lapsus de paiement » ? L'argent devient un objet accessible à l'interprétation.

La rythmicité du paiement influe sur la notion de temporalité dans la cure. Un paiement à l'issue de chaque séance inscrit l'argent dans le mouvement transférentiel de la séance. D'une séance à l'autre, le reste à analyser n'est pas un in-analysable, mais un « non-encore analysé ». Dans sa dimension analytique, l'acte de paiement est alors partie intégrante de la séance. Pour l'analyste, la non-venue du patient n'est pas seulement placée sous la dépendance de la transaction financière, il est un reste en attente. Chaque fin de séance, par son paiement contient une promesse de séparation. Ainsi, l'acte de paiement constitue-t-il une entité temporelle et spatiale. Il modifie la perception de la fin de l'analyse.

Je reprends maintenant les différentes questions que l'argent soulève dans la cure en les illustrant de fragments cliniques.

Qui paye ?

Je reviens à Jeanne, qui voulait payer avec une carte, même avec contact en dépit de sa phobie du contact. Cette phobie, n'ayant pas trouvé sa résolution dans sa demande, Jeanne revint au rendez-vous suivant. Elle me confia alors qu'elle voulait décider si le prix de la séance serait débité sur le compte de son père ou sur celui de sa mère, en fonction de la teneur des entretiens, et cela par l'intermédiaire des deux cartes bancaires en sa possession. Dans leur accumulation, ces cartes sont les bonbons colorés et merveilleux de Lou Andreas-Salomé⁶. Ces bonbons précieux qu'elle conservait disait-elle, sans les ouvrir étaient à la mesure de l'amour inconditionnel des parents. Pour Jeanne, ces cartes sont à l'égal de ces bonbons, que Ferenczi avait nommé « monnaies primitives »⁷. La patiente impose ainsi son omnipotence par l'omniprésence des parents dans sa vie. Elle impose dans la séance un contact idéalisé et permanent avec ses parents. Dans une telle rétention, elle impose une indifférenciation entre l'enfant et les parents. Ces cartes sont porteuses de l'illusion qui émane à la fois de ce désir qui refuse de se laisser limiter par la nécessité du réel et de cette image nostalgique d'un père (ou de parents combinés), protecteur et tout-puissant. Elle interroge alors directement le désir d'analyse et inscrit les jeux de l'amour et de la haine dans l'actualisation transférentielle des souhaits infantiles incestueux et meurtriers. Quand l'analyse a commencé, les différents scénarios du « qui paye quoi, et comment » se sont actualisés et déployés avec d'autant plus de fluidité qu'elle avait décidé de payer en billets sur lesquels métaphoriquement s'inscrivait son nom. L'argent est alors la symbolisation transférentielle de l'interdit du meurtre et de l'inceste.

6. Lou Andréas-Salomé dans « D'un culte primitif », dans *L'amour du narcissisme*, 1913.

7. Sandor Ferenczi, *Théorie anale de l'argent*, 1914.

Que paye l'argent de l'analyse ?

Henri vit à l'étranger. Quand il décide de son rapatriement, il fait auprès de moi une demande de psychothérapie, afin dit-il « de s'aider » dans ce retour. Il sera présent en France 10 jours par mois et nous planifions sans difficultés le rythme de ses séances et leur prix. À son troisième passage, il me verse à chacune des séances une somme inférieure à celle convenue. Avant son départ, je lui dis : « Que payez-vous là ? Ce n'est pas la somme convenue ». Il répond : « Vraiment, le pensez-vous ? » Nous en restons là. À son retour, il me précise alors le détail d'un calcul complexe qui est l'assise de son erreur. Le prix convenu pour ses séances correspondait à celle dont il pensait avoir disposé quand il était jeune et encore dépendant de ses parents. De cette somme, il avait retiré le prix du voyage, et ce reste divisé alors par le nombre de séances lui donnait le prix des séances. L'enfant joue avec l'argent, et actualise ce jeu dans le transfert. Cet homme a fait fructifier un héritage tout en organisant, en parallèle, des activités rémunératrices dont il vit et qu'il présente comme autant de hobbies. J'imagine le sentiment de culpabilité inconsciente lié aux provenances de l'argent en sa possession. Au moment du paiement, s'actualisent les conflits du moi pris entre un surmoi qui retient l'héritage, et des hobbies destinés à la satisfaction pulsionnelle infantile. Revenir sur son calcul nous montre la vivacité du sexuel infantile, il lui permet de réunir et d'intégrer deux moments de sa vie. La phrase de Lou Andreas-Salomé selon laquelle la traversée analytique permet que « pour la première fois la réalité rejoint la réalité, et non le fantôme, le fantôme », illustre bien la trajectoire de ce patient. L'acte de paiement crée un espace libre ouvert à la pluralité des sens. Dans l'analyse, de quel trajet parle-t-il ? Celui de l'analyse ? Celui de son retour définitif en France ? Bien qu'il ne l'ait jamais évoqué dans ces termes, je percevais la notion d'un ultime trajet. Un dernier voyage en quelque sorte. Par ses calculs, était-ce l'obole dont il suspendait la remise à Charron l'analyste ? L'argent a donc été, dans le cours de ces séances, une représentation psychique des trajets du patient, dans une dimension temporelle et spatiale.

À qui s'adresse l'analysant ?

Au début de son analyse, Virginie avait envisagé de payer par tranche, selon le montant de ses émoluments, calculés tous les trimestres dans son domaine professionnel. J'ai pu penser que l'évanouissement de l'incarnation de son argent dans son travail, permettait le mirage de la toute-puissance. En opposition avec la fixité du paiement dans la cure, et fluctuant pour elle en fonction du cours de la bourse, l'analyse lui prenait tantôt tout son argent, tantôt elle ne lui coûtait pas grand-chose. Sur ce point, je ne disais rien, attentive au fait qu'elle était toujours présente et déplaçait ses conflits dans le détail des « duels financiers » qui l'opposaient à ses collègues. C'est dans un rêve que sont parvenus à s'inscrire les conflits inconscients infantiles.

Voici son rêve : Un cheval merveilleux galope. Elle est le cheval et porte son regard à l'arrière. Un serpent le suit. Elle est le serpent qui accélère sa reptation, fasciné par le mouvement des sabots du cheval. Les mouvements identificatoires du patient et de l'analyste sont nombreux. Les dimensions érotiques et séductrices ainsi que le désir de mort sont présents et s'inscrivent dans la relation transférentielle. Les diverses lignes associatives empruntées nous ont conduites à envisager ce rêve comme la course de l'étalon or et du serpent monétaire. Ce bestiaire, datant du siècle d'avant l'euro, atteste la permanence de la dimension inconsciente, sexuelle et infantile, et celle de leur vitalité dans l'approche de l'argent. Dans la poursuite de la cure, se sont actualisées les difficultés financières d'une famille qui vivait du commerce des chevaux de boucherie. Ce rêve d'une course révolue fait un pont entre les générations. La levée de l'immatérialité du monde monétaire dans lequel elle vivait laisse apparaître les fondements œdipiens de l'organisation psychique, la nostalgie du père et celle de son meurtre toujours à refaire dans un travail de culture sans fin. Les retrouvailles de l'ancrage pulsionnel de l'argent montrent à quel point le déplacement d'une inhibition des pulsions sur le mode du paiement est illusoire. Le bestiaire pourrait bien illustrer l'interdit du cannibalisme.

Afin de prolonger son élaboration à travers l'acte de paiement, je voudrais reprendre maintenant l'aventure analytique qui m'avait incitée à participer au séminaire de Nathalie Zaltzman.

Après plusieurs années d'analyse, sur le pas de la porte, Marie m'a fait part de ses hésitations à suivre son mari, appelé pour une mission d'expertise à l'étranger. Sur le divan, elle n'en parlait pas. Enfin, toujours à l'écart du divan, elle me dit sa décision : elle et ses enfants s'expatrieront avec son mari le temps de cette mission, maintenant, me dit-elle, que les dates et les conditions sont parfaitement établies par un contrat. Elle me demande d'accepter le paiement des séances manquées pendant le temps de son absence. Interdite, je suis incapable de lui répondre. J'attends les séances suivantes. Sur le divan, elle fait part de sa peur face aux changements radicaux que ce départ occasionne et dont elle se défausse par un investissement dans ses préparatifs. Mais, dit-elle, elle tient à la poursuite de son analyse pendant son absence et refuse, comme je le lui ai suggéré au cours d'une séance, la poursuite de celle-ci à son retour. Il est possible que j'aie parlé de reprise et il est possible qu'elle ait entendu le rafistolage contenu dans le mot. Elle maintient sa position et sa proposition. Me demanderait-elle aujourd'hui la poursuite de son analyse par l'intermédiaire des possibilités offertes par les nouvelles technologies ? Je ne doute pas que ma réponse serait négative, tant il me semble que Marie interroge un point aigu de l'analyse, celui de l'absence. Le jeu du Fort-Da décrit par Freud chez l'enfant amène à une symbolisation de l'absence. Par la parole qui participe de ce jeu, nous y trouvons aussi l'origine des processus de la sublimation. L'absence devient un espace ouvert à tous les sens possibles si elle parvient à trouver son inscription dans le champ transférentiel. Cette proposition de paiement fait de l'argent la symbolisation de l'absence. Mais tout de même, l'argent n'est pas fait que de représentations psychiques, il indexe l'analyse au monde extérieur. C'est le mot de folie qui s'est imposé à moi pour interroger dans le transfert la proposition de Marie.

Folie d'accepter sans se compromettre ? Folie à l'idée d'une somme qui ne peut que paraître considérable en regard d'un paiement à l'issue de chaque séance ? En fonction des traits névrotiques de chacun, soit d'un analyste imaginaire, plusieurs possibilités s'offrent au devenir de cet argent. Dans le registre obsessionnel, l'argent serait placé dans un tiroir du bureau pour ne sortir qu'en fonction du montant de chaque séance, à la fin de l'horaire de celle-ci. Une attitude phobique consisterait à le déposer à la banque et ainsi à ne le toucher d'aucune manière. Et une autre enfin, à se l'approprier instantanément dans une position hystérisée. L'argent serait ici la part maudite offerte à la consommation avancée par Georges Bataille. C'est-à-dire un argent destiné à la dépense.

En y repensant, cette proposition m'est apparue comme celle d'un compromis qui serait le symptôme d'un sentiment de culpabilité inconscient partiellement élucidé. La part élucidée lui offre la possibilité d'envisager sa vie dans une nouvelle configuration. Elle lui permet de se détourner d'une organisation de vie en phalanstère qui la confronte à une dimension incestuelle. Son départ est un choix amoureux et un pare excitation dans la cure. Ce paiement permet de tenir à distance l'analyste, tout en le sommant d'être présent. Manifestation d'un transfert « brûlant », il contourne une réaction thérapeutique négative qui transformerait ce voyage « en famille » en une fuite. Il permet aussi de laisser affleurer les sentiments hostiles, violents et meurtriers dans le « payer-pour-partir-et-rester ». Dans les méandres de ce transfert tumultueux, l'argent laisse apparaître la part fantasmatique des transferts amoureux et ses limites. L'analyste est, par ce paiement, dépositaire de tous les transferts. Ce paiement prend l'apparence d'une assurance sur la vie qui masque une dette de mort. Apparaît en brillance le fait que l'analyse articule avec la même exigence le paiement et l'absence, de sorte que l'espace analytique soit libre et ouvert à la parole et qu'il soit un espace d'accueil physique si l'interruption de son absence lui était nécessaire au cours de ce voyage. Par l'acte de paiement, la patiente s'assure que son analyse constitue un espace permanent dans lequel s'insère son absence.

Dans l'analyse le paiement laisse en jachère, gagne du temps pour la possible élucidation du transfert sur l'argent et celle de l'argent comme support du transfert. L'argent est la représentation psychique de la présence de l'absence. Il disjoint la mort de l'absence dans la garantie d'un retour. Il est alors le tiers symbolique, exclu dans le roman de Garcia Marquez, dont on peut aussi interroger la présence quand le virtuel est prévalent dans la cure.

Que faire de cette nouveauté technologique ? Dans une lettre à Fliess du 21 octobre 1897, Freud avouait que pour lui l'argent était un gaz hilarant. Quand on y pense, un tel gaz altère la compréhension. Nous dupe-t-il à nouveau dans l'évaluation des nécessaires illusions ?

Le paiement dans la psychanalyse, au cas par cas

Pascale Michon-Raffaitin

Parler d'argent, dans une conférence organisée par une association psychanalytique, n'est pas monnaie courante !

Est-il nécessaire de rappeler la place ambiguë qu'occupe l'argent dans la psychanalyse, dans la cure, chez chacun des protagonistes, au sein des sociétés de psychanalyse, la place de ce dont on parle sans en parler.

L'APF se donne l'occasion d'échanger avec d'autres disciplines autour de ce thème, prend-elle part, par ce biais, et à sa façon, aux débats socio-politiques actuels ?

Il y a plus de 20 ans, en janvier 2000, une journée entre membres de l'APF, introduite par Hélène Trivouss Widlöcher et Felipe Votadoro, était consacrée à l'argent dans la psychanalyse. Plus précisément, il s'agissait de débattre sur une question : « Qui paye l'analyste ? » avec une référence à la possibilité de remboursement des séances par la sécurité sociale lorsque l'analyste est aussi médecin. Derrière cette question, le souci qu'un tiers payant puisse intervenir de façon arbitrale, remettait en cause la nécessaire extraterritorialité de la cure psychanalytique alors que l'argent payé à l'analyste par le patient, de façon contractuelle, constitue un tiers instituant qui, avec d'autres règles spécifiques, rendent possible l'instauration de la situation analytique, un lieu où un travail de transformation peut s'opérer.

En quoi la situation psychanalytique pourrait se voir affectée si quelqu'un d'autre que le patient réglait les séances ? Le paiement est une partie essentielle du cadre, c'est-à-dire de l'accord passé entre analyste et analysant, qui contractualise l'engagement de l'un et de l'autre à respecter un procédé : l'horaire, le rythme, la durée des séances. La rétribution de l'analyste sous forme d'honoraires, est directement inspirée des usages qui avaient cours dans le monde médical dans lequel est né la psychanalyse. Ce cadre « matériel » est assorti en psychanalyse de deux règles spécifiques : d'abstinence chez le psychanalyste, et celle dite « fondamentale », de dire tout ce qui lui vient à l'esprit chez le patient, en suspendant tout agir corporel autre que la parole.

Cette partie matérielle du cadre n'a d'autre sens que de permettre de délimiter un lieu propice à l'émergence pulsionnelle, sous des formes très diverses, adressée à l'écoute de l'analyste.

En son temps Freud s'était prononcé sur les difficultés propres au maintien de ce dispositif.

Déçu de son expérience de la gratuité – auprès de certains de ses patients – Freud la déconseille du fait des résistances qu'elle soulève, (1913, *Sur l'engagement du traitement*), alors qu'à un autre moment il admet que si l'on veut élargir les bénéfices de l'analyse aux impécunieux, il faudra bien que le paiement soit adapté aux possibilités des patients, évaluées au cas par cas. Je cite Freud : « ...Nous sommes restreints par les conditions de notre existence aux couches supérieures de la société... Pour les larges couches populaires qui souffrent énormément des névroses, nous ne pouvons pour l'instant rien faire... un jour, il y aura des traitements non payants... C'est alors que s'offrira à nous la tâche d'adapter notre technique aux nouvelles conditions » (*Conférence de 1918 Budapest, Les voies de la thérapie psychanalytique*)

Cela semble évident dans le cas d'enfants ou d'adolescents pour lesquels ce sont les parents, ou d'autres instances, qui assument le coût du traitement.

Mais l'importance de l'investissement personnel du patient pour le bon déroulement de la cure a pu amener certains analystes à exiger, par exemple, de la part des enfants, un paiement symbolique (j'évoque ici Françoise Dolto).

C'est encore Freud qui argumente le fait de faire payer les séances manquées. À propos du paiement et de ses modalités la pratique de Freud varie sans cesse en fonction de ses patients et des circonstances : il lui arrive de ne pas faire payer, d'avancer de l'argent, d'imposer ses tarifs ou d'en discuter avec le patient. Il y a toujours chez Freud une tension qui résulte du souhait d'élargir le champ d'application de la psychanalyse sans pour autant pratiquer une psychanalyse au rabais. Le même souci habite toujours l'esprit de nos contemporains.

Hélène Trivouss-Widlöcher, dans la journée que j'ai mentionnée, s'interrogeait de la façon suivante : « Le paramètre argent a été pour nous tous jusqu'ici un maillon essentiel de la situation psychanalytique. Et s'il était destiné à devenir un détail historiquement daté ? Je plaisante avec gravité. Les analystes en formation ont de moins en moins de patients, nous le savons. Il n'y a pas que les pauvres qui ne peuvent pas payer l'analyste, bien souvent, même les riches ne veulent plus le faire. Quant au processus psychanalytique d'une psychothérapie analytique, est-il comparable à celui d'une cure psychanalytique, avec honoraires payés en espèces par le patient lui-même à l'analyste lui-même ? »

Poursuivant ce questionnement, j'ai demandé à deux analystes formateurs, l'un en Allemagne, l'autre en Italie, deux pays où la pratique de la psychanalyse est réglementée et totalement ou partiellement remboursée, s'ils avaient le sentiment que le tiers payant entravait le travail analytique, ils m'ont répondu par la négative avec un certain étonnement quant à la question que je leur posais ; Qu'en penser ?

Le paiement des séances en psychanalyse permet au patient de s'acquitter de toute autre dette, notamment affective. Le patient paie en argent le temps que lui consacre l'analyste en tant que professionnel. En se faisant payer par le patient l'analyste a une obligation de moyens et pas de résultats. En conformité avec la règle d'abstinence, l'analyste s'affranchit de toute implication ou intérêt personnel. Comme le dit Victor Smirnoff : « L'argent introduit dans l'analyse une médiation financière grâce à laquelle l'analyste n'a pas à payer de son corps, de ses sentiments, de ses remords, de sa culpabilité. Du moins, il l'espère ! (Conférence Bordeaux Mai 81).

« On dit souvent que l'argent donné à l'analyste paye son temps, mais le temps de quoi ? À ce propos, dans sa correspondance avec Abraham, Freud évoque le fait que l'argent gagné lui permet de se reposer de sa pratique de la psychanalyse, en se dégageant du temps pour son travail de recherche, pour l'écriture, pour les voyages, sinon dit-il, il ne tiendrait pas... Il faut donc que le patient paye non seulement le temps de la consultation avec Freud mais aussi le temps de sa récupération, entendons par là, le temps qu'il consacre à ce qu'il aime faire en dehors de ses consultations.

Le paiement, comme tout ce qui s'échange entre analyste et patient, est inévitablement investi, de façon plus ou moins manifeste, par des courants libidinaux ; à ce propos, Felipe Votadoro soulignait au cours de la journée que je mentionnais précédemment : « La valeur sexuelle de l'argent payé à l'analyste peut se présenter dans la situation psychanalytique sous la forme de symboles renvoyant à des codes d'équivalence symbolique semblables à ceux décrits par Freud dans Transpositions pulsionnelles en particulier dans l'érotisme anal « Mais cette symbolique n'a de valeur que personnelle, en fonction de son insertion dans la chaîne associative et dans la trame transférentielle. »

Comment situer, dans les différentes strates psychiques, ce que le patient paye, question qui pourrait s'étendre à tout un chacun ? Par exemple, vous, cher public, qui avez payé une certaine somme pour participer à cette journée, qu'attendez-vous en échange « aurez-vous l'impression d'en avoir eu pour votre argent ? Serez-vous satisfaits ou déçus, sans la possibilité d'être remboursé ? Et selon quels critères ? Pourriez-vous répondre avec certitude ?

Entre la journée des membres en 2000, et notre journée d'aujourd'hui qui revient avec le thème de l'argent en psychanalyse, s'est écoulé un temps considérable, ce qui peut vouloir dire quelque chose sur le probable caractère « inconvenant » (terme qu'utilisait Freud pour définir le sexuel) de ce sujet. Mais aujourd'hui, le titre de cette journée : « L'argent, avec ou sans contact », à laquelle sont conviées d'autres disciplines, sous-tend, à mon avis, une autre préoccupation en lien avec les profonds changements qui affectent notre époque et qui se répercutent probablement sur les conditions de possibilité de notre pratique, nous y reviendrons.

La pandémie de Covid 19 en 2020 imposant des contraintes exceptionnelles à la proximité des corps, fut le révélateur d'une dimension « physique » de la rencontre analytique, passée souvent sous silence ; en effet le contact des corps, l'investissement libidinal du sensoriel font l'objet, depuis toujours, de fortes contraintes sociales.

À la restriction générale, voire à la perte du contact physique dûe aux mesures d'isolement préventif, se sont ajoutées dans certains cas de Covid la perte du goût et de l'odorat accentuant la déprivation sensorielle.

En réponse à ces restrictions, certains de mes collègues, ont opté pour continuer à recevoir dans leur cabinet les patients qui consentaient à se déplacer et qui pouvaient le faire.

Mais la plupart ont soit suspendu leur activité, soit choisi de garder le contact via le téléphone ou la visioconférence. Dans ces cas, le paiement par virement bancaire semblait aller de soi ; on était loin du contact physique du paiement en argent liquide, de la main à la main ! Un tour d'écrou supplémentaire dans la dématérialisation du paiement avec son corollaire fantasmatique d'évitement de toucher à « l'argent – excrément ».

A la fin du confinement, le retour aux modalités habituelles de la cure put se faire de façon « naturelle » mais pas totalement. Le « gain de temps » résultant des séances à distance a pu favoriser, dans certains cas, des résistances.

Le contrôle exercé sur l'érogénicité des corps, le pouvoir du dégoût instauré de façon indélébile lors de l'apprentissage de la propreté, ont pu être confortés par la distance ; un e-mail n'abolira jamais une poignée de mains ! Et nous constatons que, depuis la pandémie de Covid, nous ne nous serrons plus les mains avec nos patients. Julia Peker, dans son ouvrage « Cet obscur objet du dégoût », se demande s'il n'est pas paradoxal qu'on parle tant de contact alors que la sociabilité est si peu tactile ? Elle poursuit : « L'intensité et la fréquence des pressions de mains sont entièrement régies par la diversité des codes sociaux ; au-delà de cette mesure, elles deviennent aussitôt suspectes d'attouchements indécents. Les contacts visuels également sont limités par les convenances, au point que l'œil redouté du voyeur semble briller derrière les regards trop appuyés, et toute palpable et involontaire qu'elle soit, l'odeur de l'autre elle-même fait l'objet d'une savante composition, pour s'agencer selon des seuils de tolérance normés. »

Les psychanalystes, dans leur pratique, seraient-ils aussi à la recherche d'une « juste distance », d'un juste contact, d'un ni trop ni trop peu, lorsque, dans certaines situations, les seuils de la pudeur ou du dégoût deviennent troubles ou mouvants ? Comment intervenir alors ?

À ce propos me revient à la mémoire les déboires d'un collègue confronté au parfum trop entêtant d'une de ses patientes, au point de devenir insupportable pour lui, le forçant à réagir... aussi analytiquement que possible.

« C'est l'odorat, disait Lou Andréa Salomé, le sens le plus animal, c'est à dire le plus maltraité par l'évolution humaine et qui s'est atrophié tout à fait. Acquérant sur le terrain du plaisir anal sa signification érotique, l'odorat s'est bien plus engagé par la suite au service du contraire de ce plaisir : en représentant du dégoût. Mais,

dans son côté positif, il demeure en quelque sorte un dernier souvenir qui flotte autour de nous,... qui plane autour de tout ce qui nous attire... Nos autres sens ont choisi des zones érogènes qui, d'entrée de jeu, leur ont assigné des endroits plus fréquentables, plus moraux. »

Des expressions comme « l'argent n'a pas d'odeur » ou « ça pue le fric » nous rappelle le lien étroit entre l'argent et l'excrément ; je cite Freud : « dans les rêves du folklore, l'or est connu de la façon la plus univoque comme symbole des excréments » (rêves dans le folklore 1911) il en parlait précédemment dans les mêmes termes dans une lettre à Fliess (24 Janvier 1897). « J'ai lu un jour que l'or donné par le diable à ses victimes se transformait inmanquablement en excrément ; le jour suivant, ME, parlant du désir d'argent de sa bonne d'enfant, me dit tout à coup (par le détour de Cagliostro-alchimiste, Dukatenscheisser (chieur de ducats), que l'argent de Louise, (sa bonne et son premier amour, était toujours excrémental. (Le choix du tableau de Brueghel le jeune à l'affiche du dépliant de cette journée illustre très bien ce propos). Donc, poursuit Freud, dans les histoires de sorcières, l'argent ne fait que se transformer en la matière dont il était sorti « Et dans une lettre de cette même année 1897 (22 décembre 1897) : « Je puis à peine t'énumérer, tout ce qui pour moi (nouveau Midas) se transforme en immondices. Tout cela concorde parfaitement avec la théorie de la puanteur interne. Et surtout l'argent pue ». Lou Andréa Salomé, contemporaine de Freud, dans « Anal et sexuel », salue l'audace de Freud en ces termes : « Si grande qu'ait été de tout temps la résistance... contre la « sexualité infantile »... l'horreur que celle-ci suscite semble toujours infiniment moindre que celle qu'inspire tout spécialement le sexuel anal... ce « sexuel » lui-même proscrit, se voit à son tour souillé de façon révoltante par sa référence à l'anal. » Et nous pourrions ajouter que l'argent, par association ou équivalence symbolique, a aussi destin lié avec l'érotisme anal.

À cette époque-là Freud décrit l'érotisme anal dans *les trois essais* comme un stade infantile du développement sexuel qui succède à l'érotisme oral, et dont le destin serait de passer sous la coupe de la génitalité moyennant un processus qui englobe, qui unifie les divers autoérotismes de l'enfant, dit « pervers polymorphe ».

Ce qui, de l'érotisme anal, resterait non intégré, serait selon Freud, soit sublimé, soit subirait le sort du refoulement, donnant lieu aux pulsions partielles.

Les critiques, plus près de nous, d'un sadisme inné formulées par exemple par Laplanche et Pontalis dans leur travail sur « Fantasma des origines, origine du fantasme » soulignent que c'est le corps de l'enfant, surtout les orifices et aussi la peau, lieux de passage et de communication, qui font l'objet d'un investissement libidinal inconscient de la part des adultes. Donc l'analité, avant d'exister chez l'enfant, fait partie de l'analité des parents et, au-delà, de l'environnement culturel.

C'est aussi l'environnement qui pourvoit aux moyens sublimatoires de symbolisation ; que ce milieu structurant vienne à défaillir, ou soit livré à ses propres démons, et le moi de l'enfant n'aura que de faibles recours pour faire face à ses propres attaques pulsionnelles internes. Aux pulsions déliantes, aux excitations débordantes propres à ce qu'on peut nommer avec Laplanche, pulsion sexuelle de mort, Eros est mis à mal dans sa fonction unifiante, symbolisante, ce qui se traduit par divers symptômes.

Je n'en citerai que quelques-uns :

Par exemple, telle analysante s'interdisait de « toucher » à l'argent qui lui avait été légué à la mort de son père... malgré la précarité de ses ressources, afin de ne rien devoir à ce père peu aimant.

Dans un autre cas, il s'agissait d'un riche héritier inconsolable, pour lequel, ce qui comptait plus que l'argent, était le fait que son père avait eu une préférence marquée pour son frère.

Tel autre s'était interdit d'avoir une carte bancaire pour ne pas dépenser compulsivement.

Tel autre payait en « petites coupures », ce qui a pu être associé au fantasme de se couper le sexe à chaque séance, dans une identification à une sœur, préférée de la mère.

La liste est infinie, et il n'est pas nécessaire d'être analyste pour observer la diversité des comportements irrationnels qui se nouent à propos de la possession de l'argent : thésaurisation, gaspillage, exhibitionnisme, domination, envies meurtrières, suicides, crimes, guerres ... Valabrega disait : « l'argent objective le désir du sujet à dépasser ses limites, à atteindre « l'essentiel superflu » ; le désir humain, nous le savons, ne connaît pas de limites.

À propos du superflu, la belle-mère d'une amie, particulièrement remontée contre l'achat du superflu, ne se privait pas de lui dire, quand elle allait faire du shopping : « alors, t'es alchimiste ? tu vas transformer de l'argent en merde ? »

Qu'est ce qu'il en est de ce superflu ?

Le désir toujours insatisfait, constitutif de notre condition humaine, fait le bonheur de notre société consumériste en pointant des objets propres à le satisfaire, pleinement et durablement, créant ainsi une confusion entre besoin et désir. L'argent va venir incarner cette illusion de pouvoir obtenir tous les objets.

Imaginer pouvoir satisfaire pleinement son désir, c'est se projeter tout puissant, l'argent représentant alors de façon illusoire un rempart contre la castration.

Le pouvoir d'achat, c'est du pouvoir tout court, l'idée illusoire que tout peut s'acheter, qu'il suffit d'y mettre le prix ; est-ce vrai ?

Ni prestige, ni célébrité, ni talent, ni beauté, ni bonheur d'être aimé, ne s'achètent ; au royaume de la consommation, ce sont les biens qui ne s'achètent pas qui nourrissent les passions tristes.

Pour illustrer la dimension symbolique de l'argent, voici une anecdote de Jean Laplanche : « Un petit garçon, à l'âge de la chute des dents de lait, a coutume de placer sa quenotte dans une petite boîte, sous son oreiller. La souris viendra, pendant la nuit, échanger la dent contre un petit cadeau. Au réveil donc, le voici qui avec confiance glisse la main sous l'oreiller, palpe..., et perçoit un petit morceau de papier. Persuadé qu'il s'agit là d'une missive, lui signifiant qu'il a été trop méchant pour recevoir un cadeau, il éclate en sanglots. Il ne sera qu'à demi consolé par sa mère, lui montrant qu'il s'agit là d'un petit billet...monétaire. »

Pourquoi cette mutation du bon en mauvais, du cadeau en punition ? Je hasarde l'hypothèse, suggérée par le terme même de « billet » : billet, c'est à la fois missive de réprobation, et billet de banque. » Fin de citation

Comme dans l'apprentissage de la propreté, il s'agit de renoncer de plein gré à une partie déchue de son corps, contre un gain d'amour... ou d'argent. : il me semble que le « billet missive de réprobation » n'est plus d'usage aujourd'hui, c'était un autre temps, cela date peut-être de l'enfance de l'auteur. Laplanche ne serait-il pas l'enfant en question ?

La souris est un être ambigu, elle vient apporter une pièce aux enfants mais elle est peut-être, sur d'autres scènes, objet de phobie, ou considérée comme sale et intrusive, sans compter avec l'association au trou... de souris ! et encore c'est l'évocation du plaisir de braver l'interdit de danser, quand le chat n'est pas là... La bonne petite souris est un conte datant du XVIII^e siècle : dans une de ses versions, il est question d'une fée qui se transforme en souris pour aider une reine à vaincre un méchant roi en se cachant sous l'oreiller et lui faisant perdre toutes ses dents...

Le billet de banque de l'anecdote n'a aucune valeur aux yeux de l'enfant ; mais les adultes sont-ils conscients qu'avec l'échange abstrait et généralisé de l'économie moderne, se produit une sorte de régression désobjectalisante, pour reprendre ici un terme de Green, et avec elle une désublimation ? Le billet de l'anecdote est une non-pièce, une non-marchandise selon Marx, un pur signifiant, selon Lacan, un indice selon Laplanche de quelque chose d'énigmatique, et en conséquence angoissant : la petite souris ne l'aime pas, il aurait été

méchant ; perdant la protection de l'amour parental, il serait livré à l'attaque pulsionnelle interne. J'imagine que les parents ont convaincu l'enfant de donner une deuxième chance à cette petite souris trop moderne et qu'enfin cet enfant, si attaché aux traditions, aux habitudes, aura eu sa pièce. Pour en faire quoi puisque l'argent ne fait pas partie des désirs des enfants ?

La souris, le cadeau, ne font que révéler le monde d'échanges dans lequel baigne le petit d'homme depuis sa naissance. Le cadeau, l'excrément, le pénis, l'enfant, l'homme forment le polygone d'équivalence que décrit Freud dans « Des transpositions pulsionnelles, en particulier dans l'érotisme anal ». Freud nous dit que ces éléments sont fréquemment traités dans l'inconscient comme s'ils étaient équivalents les uns aux autres et pouvaient se remplacer les uns les autres sans inconvénient. Je cite Freud : « L'enfant ne connaît pas d'autre argent que celui dont on lui fait cadeau... Comme l'excrément est son premier cadeau, il transfère facilement son intérêt de cette substance-ci à cette substance nouvelle qui se présente à lui comme le cadeau le plus important dans la vie. »

Que serait ce cadeau le plus important dans la vie ? Serait-ce l'amour ? Je poursuis avec Freud : « Que celui qui doute de cette dérivation du cadeau fasse appel à son expérience du traitement psychanalytique, qu'il étudie les cadeaux que médecin il reçoit du malade, et qu'il tienne compte des tempêtes de transfert qu'il peut soulever par un cadeau au patient. »

Pour illustrer ces équivalences symboliques, comme il ne m'est pas possible, pour des raisons de confidentialité, de vous exposer des exemples cliniques s'y rapportant, je vous propose, en échange, une observation de Freud, très évocatrice :

Une petite fille de sept ans (en deuxième année d'école) a demandé de l'argent à son père pour acheter des couleurs afin de peindre les œufs de Pâques. Le père a refusé en disant qu'il n'avait pas d'argent. Peu après, l'enfant demande de l'argent à son père pour participer à l'achat d'une couronne pour la princesse qui vient de mourir. Chaque écolier doit donner cinquante pfennigs. Le père lui donne dix marks ; la petite fille paye sa contribution, dépose neuf marks sur le bureau de son père et s'achète avec les pfennigs restants des couleurs qu'elle cache dans son armoire à jouets. Pendant le repas, le père soupçonneux demande à l'enfant ce qu'elle a fait des cinquante pfennigs qui manquent ; n'aurait-elle pas acheté des couleurs avec ? Elle nie mais son frère, son aîné de deux ans avec lequel elle voulait peindre les œufs, la trahit : on découvre les couleurs dans l'armoire.

Le père courroucé confie à la mère le soin de punir la coupable ; elle reçoit un châtiment très énergique. Mais sa mère, après l'avoir punie, est très ébranlée par le désespoir de l'enfant. Elle la cajole et l'emmène se promener pour la consoler. Cependant, il est impossible d'effacer les effets de cette expérience vécue que la malade qualifie elle-même de « tournant » dans sa jeunesse. A partir de ce moment l'enfant turbulente et pleine d'assurance est devenue timide et timorée. Pendant ses fiançailles le fait que sa mère s'occupe de ses meubles et de son trousseau la met dans une colère incompréhensible. Elle a l'impression que c'est « son » argent à elle et que nul autre ne peut en faire usage. Jeune femme, elle redoute de demander à son mari de couvrir ses besoins personnels et sépare inutilement son argent à elle de l'argent de son mari. Pendant qu'elle est en traitement elle se trouve à plusieurs reprises privée de tous moyens dans une ville étrangère, parce que les sommes que lui envoie son mari lui parviennent avec quelque retard. Comme elle m'en parle, je veux lui faire promettre que si cette situation se renouvelle elle m'empruntera la somme modique dont elle aura besoin entre-temps. Elle me donne sa parole, mais, lorsqu'elle se trouve à nouveau démunie, elle ne la tient pas et préfère engager ses bijoux. Elle dit qu'elle ne veut pas prendre de l'argent de moi. Le père ne pouvait pas soupçonner la signification du fait qu'elle s'était approprié cinquante pfennigs lorsqu'elle était enfant. Quelque temps avant son entrée à l'école, elle avait joué par rapport à l'argent une curieuse petite scène. Une voisine amie l'avait chargée d'accompagner son fils plus jeune qu'elle dans un magasin pour y faire un achat et lui avait confié une petite somme. En tant que la plus âgée, c'est elle qui sur le chemin du retour portait le reste de la somme. Mais dans la rue, rencontrant la bonne de

la voisine elle avait jeté l'argent sur le pavé. En analysant cet acte qui lui était incompréhensible à elle-même, il lui vint l'idée de Judas qui jeta les deniers reçus pour avoir trahi le Seigneur.

Elle tient pour certain qu'elle avait entendu parler de la Passion bien avant d'aller à l'école. Mais, dans quelle mesure pouvait-elle s'identifier à Judas ? Lorsqu'elle avait trois ans et demi, elle avait une bonne à laquelle elle était très attachée. Cette jeune fille entretenait une relation érotique avec un médecin à la consultation duquel elle se rendait avec l'enfant. Il semble que l'enfant ait assisté alors à diverses activités sexuelles. On ne peut pas dire avec certitude qu'elle a vu le médecin donner de l'argent à la jeune fille mais ce qui est sûr c'est que la jeune fille donnait à l'enfant quelques piécettes pour s'assurer son silence ; avec cet argent on achetait des choses (probablement des friandises) sur le chemin du retour. Il se peut aussi qu'il soit arrivé au médecin lui-même de donner de l'argent à la petite fille. Cependant celle-ci, jalouse, trahit sa bonne auprès de la mère. Elle jouait si ouvertement avec les sous qu'elle avait rapportés à la maison que sa mère ne put que demander : « D'où vient cet argent ? ». La jeune fille fut congédiée.

Ainsi, pour l'enfant, le fait de recevoir de l'argent de quelqu'un a signifié de très bonne heure faire don de son corps, avoir une liaison amoureuse. Prendre de l'argent du père équivalait à une déclaration d'amour. Le fantasme qui faisait du père son amant était si séduisant que, grâce à son aide, le désir enfantin d'avoir des couleurs pour les œufs de Pâques l'emporta aisément sur l'interdit. L'enfant ne pouvait avouer qu'elle avait pris de l'argent, elle était obligée de nier parce que le motif de cet acte, motif à elle-même inconscient, n'était pas avouable. En la punissant, son père refusait la tendresse qui lui était offerte, il la dédaignait, lui brisant ainsi l'âme. Pendant l'analyse elle tomba dans une sévère dépression un jour où je fus obligé de copier ce dédain du père en la priant de ne plus m'apporter de fleurs ; c'est l'explication de cette dépression qui conduisait au souvenir que je viens de citer.

Pour le psychanalyste il est à peine besoin de souligner que dans la petite expérience vécue de l'enfant se trouve l'un de ces cas si extraordinairement fréquents de persistance de l'érotisme anal antérieur dans la vie amoureuse ultérieure. Le plaisir à colorier les œufs provient lui aussi de la même source, (deux *mensonges d'enfant* 1913).

Je reviens maintenant au titre de la journée, tout particulièrement sur le... « Avec ou sans contact », une allusion au paiement sans contact, à la dématérialisation des moyens de paiement. J'ai voulu voir aussi dans ce titre une métaphore se rapportant aux liens sociaux, au progrès ou à la régression de la symbolisation, du travail de culture, mis à mal par une pulsionnalité débridée.

Risquerait-on de perdre le contact humain ? remplacé par des machines ou des écrans dématérialisant ?

Comme le dénonce Jacques Attali : aujourd'hui « On veut être libre de toute contrainte, de tout contrat, de toute préoccupation des autres, des générations futures. Y compris de ses propres amis, conjoint, enfants. » Cela équivaut, souligne Patrick Jugnet, « à faire prévaloir le polymorphisme du désir sur la stabilisation des individus et de la société. Les effets de cette dérive sont lents, mais déjà présents. Si elle se poursuit, le « malaise dans la civilisation » deviendrait l'inverse de celui déploré par Freud, lorsqu'il constatait, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, un excès de normativité répressive »

Se référant aux crimes sexuels, actuellement omniprésents dans les médias, mais que l'on semble découvrir, Jean Laplanche fait un constat alarmant, je le cite :

« De nos jours, dans nos sociétés modernes, que voyons-nous ? Un effritement des systèmes de parenté, et à sa mesure un effritement de la notion et de l'interdit de l'inceste. Il ne s'agit ici ni de s'en féliciter ni de s'en lamenter, mais d'abord de constater quelque chose qui se passe sans doute lentement, inégalement, mais qui peut-être, dans un avenir plus ou moins lointain, croîtra de façon exponentielle. Cet effritement qu'on peut tenter de combattre, mais il est douteux qu'on y réussisse, n'est pas une voie vers la « liberté sexuelle ». Il dénude au contraire un crime sexuel beaucoup plus radical, celui que le système parenté/inceste avait la charge de contrôler (...) La déhiscence, plus ou moins lente, de ces systèmes symboliques dans la civilisation moderne, laisse

resurgir le crime sexuel dans son essence et sa brutalité. Ce sera peut-être aux générations futures d'inventer de nouveaux modes de liaison. Mais nous n'en sommes pas là. »

« Le pire n'est pas toujours certain » est le titre d'une pièce de Calderon datant de 1650. Malgré la liste des complications qui entravent notre pratique, et qui nous obligent à déployer des trésors de créativité pour préserver un espace-temps dans lequel un travail de culture peut se produire, nous n'arrêtons pas notre tâche pour autant.

Il a été possible par le passé, et c'est un passé qui reste toujours très présent, que les psychanalystes survécussent au milieu des guerres, et sous des régimes totalitaires, en continuant à penser (à co-penser, préciserait Daniel Widlöcher) et en sauvegardant une ouverture d'esprit opposée aux fermetures idéologiques.

En tant qu'analystes, nous pouvons certes avoir la société sur notre divan, je fais référence à « Malaise dans la civilisation » ainsi qu'à « Psychologie des masses et analyse du moi » mais nous avons sur nos divans des individus, des êtres singuliers, vis à vis desquels nous n'avons pas à appliquer des théories sur les grands thèmes de la psychanalyse (œdipe, castration, sexualité infantile, etc....) mais à être à l'écoute d'un psychisme toujours inédit qui se décline au cas par cas.

Pour conclure, je pense au titre d'un roman contemporain : « La situation est certes désespérée, mais ce n'est pas grave » (Roman *de Philippe Le Bé paru en 2016*) auquel pourrait répondre un aphorisme de Victor Hugo : il n'y a pas de situation désespérée, il n'y a que des gens désespérés !

Bibliographie

- S. FREUD, (1913), « Sur l'engagement du traitement », OCP XII, Puf, p.173.
S. FREUD, (1910), « Les voies de la thérapie psychanalytique », OCP XV, Puf, p.107.
V.N. SMIRNOFF, « Un promeneur analytique », Calmann-Levy, p.167.
J. PEKER, « Cet obscur objet du dégoût », Éditions « Le bord de l'eau », p.113.
Lou ANDREAS SALOMÉ, « L'amour du narcissisme, textes psychanalytiques, « Anal » et « Sexuel », Editions Gallimard, 1980, p.112.
S. FREUD, « Rêves dans le folklore », OCP XI, Puf, p.67.
S. FREUD, Lettres à Wilhem Fliess, 1887, 1904. Puf, p.288.
Lou ANDREAS SALOMÉ, « L'amour du narcissisme » p.91.
J. LAPLANCHE et J.B. PONTALIS, « Fantasma originaire, Fantasmes des origines, Origines du fantasme » Textes du XX^e siècle, Hachette, 1985, p.73.
J. LAPLANCHE, « Entre séduction et inspiration : l'homme », Quadrige /PUF 1999, p.7.
S. FREUD, « Des transpositions pulsionnelles, en particulier dans l'érotisme anal », OCP XV, Puf, pp .57 et 59.
S. FREUD, « Deux mensonges d'enfants », OCP XII, Puf, pp.69 à 71.
J. LAPLANCHE, « Sexuel », La sexualité élargie au sens freudien, Quadrige, Puf, 2007, p.146.

JOURNÉE DES MEMBRES

16 novembre 2024

Idéologies et écoute de l'analyste

Les idéologies et l'écoute de l'analyste

Patrick Merot

L'analyse, un lieu sans idéologie ?

Les idéologies et l'écoute de l'analyste... Autrement dit, les idéologies ont-elles un impact sur l'écoute de l'analyste ? Ou encore, l'écoute de l'analyste peut-elle rester à l'abri des idéologies ?

Lorsque la question m'a été transmise, ma première réaction, et ma dernière aussi d'ailleurs, a été de penser que bien évidemment, les idéologies ont un impact sur l'écoute de l'analyste : l'écoute de l'analyste ne peut pas rester à l'abri des idéologies (j'ai délibérément écarté une acception très différente de l'affrontement de ces deux syntagmes, bien qu'elle ait quelque rapport, l'écoute d'un patient en prise avec une idéologie ; j'ai aussi fait le choix d'écarter la version collective de cette acception à savoir la dimension explicitement politique de la question qui se formulerait alors en termes de discours de l'analyste face aux idéologies présentes dans la société).

Alors, pourquoi poser la question ?

Et comment la traiter si c'est une évidence ?

Pourquoi : parce qu'elle nous concernerait particulièrement puisque l'analyse a la prétention d'être un hors-temps hors-lieu, avec l'infiltration par l'idéologie, c'est-à-dire ce qui est le plus inscrit dans un temps et dans un lieu, l'analyste serait sommé, plus que d'autres, d'examiner comment il affronte cette difficulté. Alors même que l'analyste pourrait penser que le développement de ses théories et la compréhension qu'il a du discours du patient se fait à partir du colloque singulier déchargé du poids du collectif, il découvre qu'il est traversé par la pensée de son temps.

Comment traiter notre question ? d'abord en la dépliant. Première exigence, se mettre d'accord sur ce qu'on entend par idéologie, mais je ne suis pas sûr que ce soit le détour le plus intéressant : on devine tout de suite qu'il pourrait offrir tous les délices des subtilités philosophiques, et que ce détour pourrait devenir, suprême confort, interminable.

Je me souviens avoir été surpris et avoir fait une véritable découverte lors d'une discussion à bâtons rompus avec une amie philosophe qui avait dit en passant, comme une évidence, « il n'y a rien de plus idéologique que les réactions spontanées. » Ainsi, ce qui se donne comme authentique, la spontanéité, serait le moins fiable parce que le plus sensible à l'idéologie. Et ce qui relève ainsi de l'idéologie serait, pour une grande part, méconnu du sujet, et donc, en ce sens, inconscient, au sens banal du terme. Ce fut pour moi sinon une révolution du moins une prise de conscience importante. Et on peut ajouter que les associations libres qui par définition relèvent de la spontanéité, et qui sont en analyse en charge de conduire vers les contenus inconscients, seraient aussi particulièrement exposées à l'impact de l'idéologie. En fait c'est peut-être dans les travaux sur la psychologie collective qu'on trouvera le plus d'éléments de réponse à ces questions. Je pense par exemple aux derniers livres de Laurence Kahn et particulièrement *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse*, plus encore que *L'écoute*

de l'analyste dont le titre impose que je le cite aujourd'hui, mais plus centré sur le colloque singulier, même si ce livre suit à la trace tout ce qui conditionne cette écoute de l'analyste¹.

- Je suis tout de même allé faire un tour auprès des écrits des philosophes et les sociologues dont les noms viennent à l'esprit sur ce sujet. Faut-il choisir entre :
- une acception restreinte de l'idéologie, celle d'Hannah Arendt par exemple pour qui l'idéologie est pensée par rapport aux systèmes totalitaires, et désigne des systèmes de pensée qui « peuvent tout expliquer jusqu'au moindre événement en le déduisant d'une seule prémisse » ;
- celle qui eut son heure de gloire avec Louis Althusser et les « appareils idéologiques d'état » pour qui si l'idéologie est un ensemble d'idées et de représentations qui façonnent la manière dont les individus perçoivent le monde – il reprend ainsi la définition de Marx –, il en est parmi elles un certain nombre, l'école, la famille, les médias et l'Église qui sont mises au service de l'État pour permettre le maintien de l'ordre social ;
- celle de Bourdieu pour qui les choses se passent de façon beaucoup plus diffuse, où c'est l'habitus façonné par l'expérience sociale qui peut être vu comme une forme d'idéologie intériorisée ;
- ou celle de Foucault qui n'emploie pas le terme mais pour qui la notion de discours concerne bien des modes d'organisation qui vont construire certaines visions du monde plutôt que d'autres, certes mobiles et fragmentées, mais qui ne sont pas sans rapport avec les idéologies.

On voit que le terme idéologie se situe dans un champ de pensée qui va de la notion quasi mécaniste de *système* à celle imaginaire de *vision du monde*. Vision du monde, c'est la traduction habituelle du mot *Weltanschauung*, et si ce n'est pas exactement la même chose, une *Weltanschauung* peut avoir toutes les caractéristiques d'une idéologie.

J'ajoute une remarque sur le fait que, le plus généralement, dès qu'on parle d'idéologie on se situe dans une position critique par rapport à cet objet de pensée. Mais il y a là une difficulté car si idéologie veut dire « vision du monde », personne ne peut se prétendre hors de l'idéologie... à ceci près que celle qui règne est celle dont on n'a pas conscience. Pris ainsi dans un sens large de vision du monde, c'est l'ensemble des institutions et des significations imaginaires sociales qui en sont l'objet. C'est toute la réflexion de Cornélius Castoriadis qui a décrit la construction de cet imaginaire sans lequel la société humaine ne serait pas concevable².

Ce que je retiendrai de toutes ces approches est en effet qu'une idéologie n'est pas nécessairement perçue comme telle et qu'au contraire le fait de n'être pas perçue comme telle lui donne toute sa puissance. Elle est soit une habitude, soit une croyance, c'est à dire une pensée considérée comme vérité. L'idéologie est ce qui apparaît comme l'ordre du monde.

J'ai dit « généralement » pour ce qui est de la connotation négative qui va avec idéologie, parce qu'il y a des exceptions. J'ai ainsi découvert que Jung avait consacré un texte à la *Weltanschauung*. Ce qui l'intéresse c'est moins d'en faire la critique que de proposer de l'assumer, dans un texte où il accorde au sujet une grande

1. L. Kahn, *L'écoute de l'analyste*, Paris, PUF, 2012, p. 34.

2. « Les institutions, et les significations imaginaires sociales, sont des créations de l'imaginaire radical, de l'imaginaire social instituant, la capacité créatrice de la collectivité anonyme, telle qu'elle se manifeste clairement, par exemple, dans et par la création du langage, des formes de famille, des mœurs, des idées, etc. La collectivité ne peut exister que comme instituée. Ses institutions sont, chaque fois, sa création propre, mais presque toujours, une fois créées, elles apparaissent à la collectivité comme données (par les ancêtres, les dieux, Dieu, la nature, la Raison, les lois de l'histoire, les mécanismes de la concurrence, etc.). Elles deviennent ainsi fixes, rigides, sacrées » « Psychanalyse et politique » C. Castoriadis, *Passant* n°34, avril 2001 – mai 2001, en ligne, http://palimpsestes.fr/textes_philo/castoriadis/psychanalyse-politique.html.

capacité de prendre conscience de sa propre *Weltanschauung*, une prise de conscience qui se doit d'être critique et qu'il considère comme une avancée.³

Peu importe, j'aurais pu me dispenser de cette introduction, je ne l'ai conservée que parce qu'elle répond peut-être à ce qu'on attend devant un tel sujet.

Mais venons-en à Freud. On connaît le texte qu'il a consacré à cette question dans les nouvelles conférences, la trente-cinquième, « Une vision du monde »⁴.

La définition qu'il en donne est la suivante :

« J'estime donc qu'une vision du monde est une construction intellectuelle qui résout de façon unitaire tous les problèmes de notre existence à partir d'une hypothèse subsumante [sic] dans laquelle par conséquent aucune question ne reste ouverte et où tout ce qui retient notre intérêt trouve sa place déterminée. »

À cette définition qui partage avec les différentes approches que j'ai rappelées, l'idée d'unité et l'idée de globalité, Freud retient donc pour définir la *Weltanschauung* les critères que Hannah Arendt retient pour définir l'idéologie.

Et après avoir ainsi donné sa définition Freud poursuit en en donnant le fonctionnement psychique : « Il est aisé de comprendre que la possession d'une telle vision du monde est l'un des souhaits idéaux des hommes. En croyant en elle, on peut *se sentir en sécurité* dans la vie, savoir ce à quoi on doit aspirer, comment on peut, de la manière la plus appropriée, assigner une place à ses affects et à ses intérêts. » [souligné par moi].

Freud énonce donc de façon très forte, premièrement, qu'on est là devant une croyance – « en croyant en elle », la vision du monde que l'individu a est l'objet d'une croyance – et, deuxièmement, une croyance qui apporte le repos : « On peut *se sentir en sécurité* dans la vie. »

Il est important de souligner ce point parce qu'il désigne la voie par laquelle les idéologies prospèrent : le lieu des idéologies est un lieu sans conflit, un lieu de calme, un lieu où l'on est protégé. Protégé de quoi ? Protégé de l'inconnu. Alors que le propre du fonctionnement psychique est de connaître le conflit intérieur, l'idéologie parce qu'elle apporte une réponse unique à toutes les questions qui se posent, ne connaît pas le conflit. Elle est un lieu de repos. Et je préciserai ce qu'il faut entendre par calme, tranquillité, sécurité : c'est le fait que les pensées qui constituent cette idéologie sont le lieu d'une certitude. Il s'agit d'un repos interne. C'est un repos de l'appareil psychique, un repos de la pensée.

Cela, évidemment ne veut pas dire repos de l'individu et passivité devant la vie. Car ce que la croyance permet, et dont elle est même la condition, c'est l'action. On sait que les idéologies politiques, les religieuses aussi, sont le socle sur lequel peuvent se construire les machines de guerre les plus violentes contre ce qui sera alors identifié comme adversaire. Je ne développerai pas cet aspect qui est pourtant essentiel. Je l'indique seulement pour bien souligner, ce qui n'est qu'apparemment un paradoxe, que l'absence de conflit interne et la certitude de détenir une vérité, peut déboucher sur la reconnaissance d'un ennemi externe contre lequel le combat sera d'autant plus virulent que cette certitude est grande. On dispose là d'une donnée qui éclaire la résistance des idéologies.

3. « Avoir une *Weltanschauung*, c'est (en effet) se former (simultanément) une image du monde *et* de soi-même, savoir ce qu'est le monde *et* savoir ce que l'on est. [...] Cette meilleure connaissance possible exige du savoir et a horreur des présuppositions gratuites, des affirmations arbitraires, des opinions d'autorité.... Elle cherche au contraire des hypothèses solidement fondées, sans oublier jamais que tout savoir est borné et sujet à l'erreur. [...] Toute *Weltanschauung* a une singulière tendance à se considérer comme la vérité dernière sur l'univers, alors qu'elle n'est qu'un nom que nous donnons aux choses. [...] Une *Weltanschauung*, c'est une hypothèse et non un article de foi². » (*Seelenprobleme der Gegenwart*, Rascher, Zurich, 1931. Cité dans « Psychologie analytique et conception du monde, in *Problèmes de l'Âme moderne*, Buchet Chastel, 1976, p. 95-129.

4. S. Freud, nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse, XXXV leçon, « D'une vision du monde », *OCF* XIX, et pour les citations qui suivent, p. 242.

Je ne reviens pas sur l'ensemble du texte de Freud que l'on peut relire, mais je rappelle brièvement que l'essentiel de la critique des idéologies est, dans ce texte, une critique de la religion, toujours extrêmement sévère : « la teneur en vérité de la religion peut bien être purement et simplement négligée »⁵. Freud récuse l'idée (« il est inadmissible de... »⁶) selon laquelle philosophie et religion seraient des catégories équivalentes à la science, et toutes trois de même valeur. Il récuse, pour cela, de considérer « qu'elles ont toutes *le même droit* à prétendre à la vérité et que tout homme est *libre de choisir* d'où il veut tirer sa conviction et où il veut placer sa croyance »⁷ [souligné par moi]. Aucun relativisme chez Freud et la formule est radicale – il met, on le voit, dans le même sac philosophie et religion – puisqu'au nom de la position qu'il va développer il considère que l'éthique de la science (le mot éthique apparaît page 253) n'autorise pas que l'homme dispose de la liberté absolue en ces domaines. C'est évidemment un vœu pieux puisqu'il faudrait disposer de la possibilité d'empêcher ces croyances religieuses et de promouvoir la science, mais c'est une façon de marquer les places. On sait que Freud a parlé ailleurs de « la dictature de la raison »⁸. C'est finalement, dans la religion, l'interdit de penser qui en subsume le principal danger. (Et c'est aussi à ce propos, qu'au passage, il souligne que le sexe féminin est particulièrement victime de cet interdit de penser).

Pour autant, il y a d'autres « visions du monde » que la religion, Freud ne veut pas les ignorer, autant philosophique que politique, où l'on a la confirmation que « vision du monde » a bien, pour lui, le sens d'idéologie. Il retient deux mouvements de pensée qu'il va durement critiquer à travers deux exemples politiques :

L'anarchisme, dénoncé comme nihilisme philosophique.

Le marxisme auquel il consacre un long développement (beaucoup plus détaillé que ce que l'on trouve dans « l'Avenir d'une illusion ») qui se termine par le constat désolé que, quel que soient ses ancrages scientifiques, le marxisme « n'en a pas moins créé un interdit de pensée qui est aussi inexorable que le fut en son temps celui de la religion. »⁹

Nous pouvons élargir la question car avec la religion, la philosophie et la politique nous sommes devant des réalités faciles à repérer. Il s'en faut que cela épuise toutes les dimensions que prennent les idéologies et les visions du monde. C'est en tétant le sein de sa mère et en parlant la langue dans laquelle son entourage s'exprime que l'enfant intériorise sa première vision du monde. C'est là le premier mode de transmission, qui bientôt sera complété par ce que la société a décidé de lui transmettre : l'école sera alors le lieu le plus visible de cette transmission et on sait à quel point les régimes politiques totalitaires cherchent à imposer leur propre vision du monde, jusqu'à en faire un programme (ce que, certes, font également les régimes démocratiques à ceci près que ces derniers tentent, en principe, de s'appuyer sur une pensée libre appuyée sur la rationalité, et de développer l'esprit critique). Et ce n'est que dans un troisième temps, pour peu qu'il se trouve dans un contexte favorable, que le sujet pourra s'efforcer de prendre une distance avec ce qu'il peut percevoir comme une idéologie. Mais ce n'est encore que les cas les plus favorables : la difficulté vient de ce que la plupart du temps l'idéologie, quand il s'agit d'une vision du monde partagée par un collectif, n'est pas perçue comme telle : c'est une croyance qui n'est pas perçue comme croyance, mais comme vérité et je dis là une tautologie car dire que l'on croit à quelque chose, c'est penser que cette chose est vraie.

5. *Ibid.* p. 252.

6. *Ibid.* p. 242.

7. *Ibid.* p. 244.

8. Quand Einstein demande à Freud : « Existe-t-il un moyen d'affranchir les hommes de la menace de la guerre ? » (Einstein, 1989 [1932], p. 275), Freud n'envisage qu'une seule solution : la « Dictature de la Raison ».

9. Freud « D'une vision du monde », *op. cit.* p. 265.

On voit donc comment ces interrogations nous concernent comme analystes. Si ce qui est l'objet même de notre pratique est la question du désir, comment être homme ou femme (je résume !), comment être entre hommes et femmes, comment être entre générations, comment être dans le monde, la réponse que chacun apporte, que chacun adopte, à ces questions est sa vision du monde. La dimension idéologique est alors de considérer la réponse que l'on fait comme un fait de nature alors même qu'il s'agit de culture. Et c'est le génie humain que d'avoir inventé mille réponses à ces questions.

Au contraire, la psychanalyse n'est pas une idéologie. Freud l'affirme dès l'ouverture de son texte sur la *Weltanschauung* et il le redit dans sa conclusion. Elle ne l'est pas pour une première raison, très générale, parce qu'elle appartient à la science : la science en effet n'est pas une idéologie dans la mesure où, quel que soit l'espoir qu'elle peut entretenir de « la nature unitaire de l'explication du monde »¹⁰, la condition même de l'exercice scientifique est que cet espoir reste virtuel : c'est un objectif perpétuellement « déplacé dans l'avenir »¹¹. Elle n'est pas une idéologie aussi pour une seconde raison, spécifique celle-là : parce que par son objet propre « psychologie des profondeurs ou psychologie de l'inconscient, elle est absolument impropre à former une vision du monde qui lui soit propre. »¹² Freud le redit quasiment dans les mêmes termes à la fin de l'article : « la psychanalyse, selon moi, est incapable de créer une vision du monde qui lui soit particulière. Elle n'en a pas besoin, elle est une part de la science ».¹³

Pour autant, peut-on se satisfaire d'une telle réassurance ? Nous allons en parler. Je soulignerai au passage le fait que Freud donne là une contribution limpide au débat interminable, « la psychanalyse est-elle une science ? ». Pour lui elle en est une parce qu'elle a posé que « l'esprit et l'âme sont des objets de la recherche scientifique, exactement de la même manière que n'importe quelle chose étrangère à l'homme. »¹⁴

Pourtant, malgré les affirmations rassurantes de Freud, je ne peux m'empêcher de penser que l'affaire n'est pas gagnée et que l'affirmation que la psychanalyse relève de la science n'est pas suffisante pour la mettre à l'abri de l'ambition de totalité. Au contraire, la référence scientifique peut être, sous cet aspect, source de toutes sortes de manipulations.

Je voudrais maintenant proposer deux exemples dans lesquels la question de l'écoute de l'analyste s'est trouvée de façon manifeste mise en forme par l'idéologie dominante.

Freud et les femmes

Ce thème a été cent fois traité et il l'est encore aujourd'hui où, avec les mouvements féministes contemporains, la critique d'un Freud patriarcal soumis aux diktats d'une société organisée autour du pouvoir mâle a repris de la vigueur.

Il y a deux niveaux de la critique. Le premier niveau concerne les remarques ou positions de Freud dans lesquelles il ne fait que reprendre le discours de son époque. Sur ce point les analystes n'ont aucun mal à récuser certains de ses développements, au nom de l'influence d'a priori que l'on qualifiera d'idéologiques. Freud parle avec la langue de son temps. Je donnerai un exemple de ce premier niveau avec une phrase que l'on trouve dans « Observation sur l'amour de transfert » :

10. *Ibid.* p. 242.

11. *Ibid.* p. 243.

12. *Ibid.* p. 242.

13. *Ibid.* p. 267.

14. *Ibid.* p. 243

« *La femme amoureuse...* en renonçant à ses désirs et en étouffant la partie animale de son moi, [sera] capable de poursuivre le travail analytique »¹⁵.

N'est-ce pas là le Freud d'une certaine époque et un tel énoncé est-il aujourd'hui recevable ? S'il faut marquer combien l'air du temps compte, je proposerais une version contemporaine de cette phrase, qui sera peut-être tout autant idéologique, mais à l'opposé. La phrase de Freud devient alors :

« La femme en analyse, en accédant à ses désirs et en assumant la part animale de son moi est capable de poursuivre sa vie amoureuse. ».

Je note en tous cas, pour relativiser les critiques virulentes que le conservatisme de Freud a suscitées que c'est parce que son propos a finalement été entendu sous cette seconde forme qu'il a eu les effets de transformation sociale que l'on a connus.

Le second niveau de la critique considère que ce même discours dominant n'a pas seulement donné une forme particulière aux positions de Freud, une forme contingente que l'on peut aisément relativiser, mais qu'il a marqué le cœur même de la théorie qui devient de ce fait obsolète. C'est le cas, par exemple, du primat du phallus quand il vient se confondre avec la domination masculine. À quoi s'ajoute, pour renforcer les confusions, la conception d'une libido seulement masculine. C'est la source d'une critique de la théorie freudienne qui se poursuit aujourd'hui, venant toucher de front, plus encore certaines versions lacaniennes que les versions freudiennes, des théories contemporaines de l'analyse. Ce qu'il faut dès lors réussir à penser c'est une conception du phallus – du signifiant phallique dans le vocabulaire lacanien – qui soit *totale*ment décorrélé de l'image du pénis alors même qu'il en est la métaphore érigée. J'y reviendrai.

Après l'exemple du discours sur les femmes, je prendrai un second exemple :

La question des analystes homosexuels et l'homosexualité dans les sociétés analytiques

J'ai choisi de prendre l'histoire qui en a été faite dans *l'Annuel de l'Association psychanalytique de France* (2017) (dont le titre est, je vous le rappelle, « Liberté, égalité, sexualité »), avec le remarquable travail de Laurence Apfelbaum, Laurence Kahn et Sylvie de Lattre. Cela illustre parfaitement le sujet d'aujourd'hui, celle de l'écoute de l'analyste, en montrant la complexité de la question quand s'entremêle la pression de l'idéologie dominante du temps – ce qu'on nomme aussi le *politically correct* – et la résistance à cette idéologie, résistance elle-même héritière d'une idéologie passée. Et c'est dans l'après-coup que l'idéologie apparaît comme telle.

Pour résumer à grands traits cette véritable enquête, cette question a d'emblée été prise dans des tensions tout à fait significatives puisque la position de Freud, très ouverte, n'a été suivie que de façon partielle par les premiers psychanalystes qui, certes, ont pris position pour la dépénalisation de l'homosexualité mais qui ont en même temps considéré qu'il s'agissait d'une pathologie devant relever d'un traitement. Les autrices de ce travail écrivent que, par les élaborations théoriques qui se sont alors développées, « il s'était, par ce biais, constitué [dans les sociétés analytiques] une sorte de dogme, transmis implicitement »¹⁶. *Dogme et implicite*, tout est dit. La question vertigineuse qui se pose en effet est de savoir si c'est la théorie fondée sur la clinique qui conduit à

15. Freud « Observation sur l'amour de transfert. » 1915.

16. *Annuel de l'APF*, 2017, Paris, PUF, p. 150.

ces prises de position ou si ce sont les a-priori idéologiques qui se trouvent rationalisés dans des théories ad-hoc, bien sûr opposées, et rationalisées en toute bonne foi. L'article de Laurence Apfelbaum et Laurence Kahn retrace toutes les étapes de la dépathologisation à l'intérieur de l'IPA. Mais dans cette évolution ont joué d'abord, et avant de nouvelles élaborations théoriques, des considérations autres, sexologiques, sociologiques¹⁷, en fait la pression des groupes gay et lesbiens.

Les auteurs soulignent que les psychiatres, via l'APA, ont eu moins de difficultés que les psychanalystes à céder à cette pression politique, puisque c'est en 1973 qu'ils sortent l'homosexualité du DSM III, alors que c'est en 1992, presque dix ans après, que les psychanalystes américains prendront position pour la non-discrimination des homosexuels pour la formation analytique et que c'est en 2002, encore dix ans après – ce sera un des premiers actes de la présidence de Daniel Widlöcher – que l'IPA déclarera cette non-discrimination, devenant la règle pour toutes les sociétés membres. L'article retrace l'intensité des débats qui ont eu lieu durant ces années, des débats incarnés par les tenants de conceptions opposées (Socarides, Kernberg d'un côté, Roughton, Isay de l'autre) soulevant toujours la même question. À propos de cette évolution les autrices soulignent les facteurs de résistance au changement et particulièrement « le poids d'une résistance à abandonner une structure de pensée non seulement familiale mais organisée ».

Revenons donc sur le premier point, en la formulant de la façon la plus désagréable à nos oreilles : la psychanalyse pourrait-elle être non seulement sensible aux idéologies, mais devenir elle-même, une idéologie. On l'a vu avec l'exemple de l'homosexualité. Quid de parler du patriarcat ?

On pourrait ainsi relire l'exposé de Sylvie de Lattre de 2015, lors des Entretiens de l'APF sur la domination masculine. Je me demande si ses positions auraient la même réception aujourd'hui, alors que ce texte n'est pas vraiment ancien : il y a dans ce texte une ouverture de la réflexion sur la domination masculine qui semblait à beaucoup idéologique – je veux dire par là marquée par l'air du temps – et qui serait sans doute beaucoup mieux accueillie aujourd'hui.

J'ai donné des exemples sur lesquels il est assez facile de trouver un consensus, mais la question du patriarcat est un terrain plus incertain et plus disputé. C'est à la fois une notion sociologique et un point central de la théorie analytique. Les profondes remises en cause de la structure familiale traditionnelle, du couple hétérosexuel et de la parentalité font apparaître comme idéologie ce qui était jusqu'alors considéré comme naturel car naturalisé tout au long d'une longue histoire, une organisation des liens sociaux entre hommes et femmes qui pouvait apparaître comme éternelle. Aujourd'hui, toute prise de position sur cette question est susceptible d'être considérée d'un côté comme de l'autre comme étant idéologique.

C'est le point que j'évoquais au tout début de l'impact des changements des représentations sociales collectives sur les fondements mêmes des théories analytiques. Je me souviens que lorsque le Parlement français a voté, en 2002, la disparition de la primauté du nom du père dans la transmission, après un débat qui a été d'une étonnante discrétion et à vrai dire quasiment sans débat sociétal, les psychanalystes se sont un peu trouvés pris de court.

Sur ces évolutions, je pense aux propositions de Jean Laplanche sur ce qu'il a appelé le mytho-symbolique. Il inclut dans cet univers mytho-symbolique « aussi bien des codes comme ceux (classiques) du « complexe d'œdipe », du « meurtre du père » ou du « complexe de castration » que des schémas narratifs plus modernes en partie apparentés au précédent mais en partie novateur ».

17. *Ibid.* p. 193

Il considère que ce sont des « schémas de narration, plus ou moins contingents qui servent à l'homme, dans une situation culturelle donnée à mettre en ordre, à l'historiciser son destin. C'est au premier chef le cas pour le complexe d'œdipe qui, si général soit-il (avec de nombreuses variantes) n'est pas une caractéristique de l'homme universel ».¹⁸

Une telle prise de position lui permet d'adopter une attitude assez tranquille par rapport à ces transformations :

« La "fonction du père" va forcément s'évanouir avec la dilution des catégories familiales traditionnelles. » Même si, à propos des formes nouvelles du complexe d'œdipe, il relativise les transformations : « Oui, mais il ne faut pas exagérer. L'Œdipe a encore une prégnance formidable, il est encore l'essentiel de la plupart des séances psychanalytiques. Il faut donc être très modeste dans ce qui est prospectif. C'est à long terme que l'Œdipe deviendra une structure de plus en plus inefficace. »¹⁹

On pourrait aussi ouvrir le débat autour de la question du genre, où la bataille fait rage, chacun considérant que l'autre est pris dans des schémas idéologiques, politiquement corrects ou au contraire archaïques et dépassés.

Voilà, vous voyez que ma réflexion sur le sujet proposé à notre débat annuel m'a fait parcourir un éventail de situations très ouvert. Je ne donne pas de conclusion et n'ai voulu que fournir du matériau pour la discussion. « L'écoute de l'analyste », je m'aperçois que j'ai pris la formule dans le sens de la capacité de l'analyste à s'entendre lui-même, avec l'idée que le discours du patient peut sans doute aider à ce que lui-même, l'analyste, prenne conscience des idéologies dans lesquelles il est pris. Chaque sujet se construit sa vision du monde. Je me suis dit aussi que l'évolution des pratiques analytiques, aujourd'hui différente de l'époque de Freud, sans doute beaucoup plus attentive à l'écoute des singularités de chacun et dégagée des modèles psychopathologiques avérés, était peut-être le reflet de la prise en compte plus approfondie des questions que j'ai parcourues.

Mais la tâche est ardue. Je terminerai en citant Jean-Claude Lavie que je désirais évoquer, car il est peut-être celui qui a voulu illustrer de la façon la plus spectaculaire la tentative d'échapper aux emprises des idéologies comme aux ruses de l'inconscient, en le citant avec une formule qui montre la difficulté de la chose. « De toute façon, malgré nos parades, on reste dupe de ne pas vouloir être dupe ».

18. J. Laplanche, *Sexual*, Paris, PUF, 2007, p. 209.

19. « Extraits d'un entretien avec Jean Laplanche », propos recueillis par Alberto Luchetti .

JOURNÉE DE L'APF À NANTES

Samedi 23 novembre 2024

Où mènent nos rêves ?

Introduction

Brigitte Eoche-Duval

Où mènent nos rêves ? La question suscite autant de curiosité qu'elle en détient sa part d'énigme. On ne peut que s'étonner encore aujourd'hui de cette activité de rêve tellement inouïe et étrange, qui constitue toutefois l'expérience humaine dans sa recherche à en déchiffrer l'énigme depuis l'aube des temps jusqu'à nos temps contemporains. Temps bien inquiétants, marqués par les guerres, la dégradation climatique, la violence sexuelle et sociétale, qui n'empêchent cependant pas de rêver et d'y trouver cette prime de plaisir jouissif nécessaire à la vie. Ou tout au moins d'y maintenir cette résistance psychique nécessaire à la vie ou la survie psychique face aux forces de destructivité, comme en témoigne Charlotte Beradt dans son ouvrage « *Rêver sous le troisième Reich* » avec cet extrait tiré d'un des rêves rapportés : « *je rêve que je ne rêve plus* ».

Rêver est un faire où s'accomplissent instantanément sur un mode hallucinatoire les souhaits inconscients que la réalité refuse. Nous y croyons vraiment jusqu'au réveil. Le rêve est un Schibboleth de la théorie freudienne dans la découverte de la psychanalyse, et son interprétation est alors la voie royale menant à l'inconscient. Il est le produit psychique d'un travail de déformation par les processus primaires sous le joug du conflit entre les motions pulsionnelles et la censure du moi et du surmoi, au même titre que ces autres formations de compromis, symptômes, actes manqués, ou lapsus. Il est la réalisation hallucinatoire de désirs inconscients.

Rompant avec toute idéalisation enchanteresse du rêve, Freud en établit les fondements et la méthode, en refusant de se laisser fasciner par son contenu manifeste et la séduction de ses images, pour en saisir le contenu latent où s'activent les désirs inconscients refoulés. Dans un échange épistolaire houleux avec André Breton, reconnu comme le pape du mouvement surréaliste, dont le souhait était de peindre les rêves, Freud répondit à sa demande de remise d'une collecte de rêves : « *Une collection de rêves sans associations jointes, sans connaissance des circonstances dans lesquelles on a rêvé, ne me dit rien, et je ne puis guère me représenter ce qu'elle peut dire à d'autres. Selon l'avis jamais dépassé d'Aristote, rêver n'est rien d'autre que la continuation de notre penser dans l'état de sommeil.* » (8déc 1937).

Mais c'est un mode de penser primitif, un langage d'images où les pensées logiques et rationnelles ont été transposées en images sensorielles par le processus de régression, où les mots sont traités comme des choses. Nous l'avons compris, ce qui intéresse Freud, c'est ce travail du rêve, avec ces processus de déplacement, condensation, figuration, dramatisation et élaboration secondaire afin d'en présenter un récit. Le tour est joué, le rêveur à l'abri de ce travail de déformation, peut croire réaliser ses souhaits les plus inadmissibles pour le moi et pour la société. Croire que chaque nuit, nous travaillons comme des fous, tant ces souhaits peuvent paraître proches de délires hallucinatoires. Dans chacun des textes des trois intervenants de la Journée, nous retrouvons cette série analogique du rêveur, du fou et du nourrisson, reliée par le fil de l'expérience hallucinatoire. A la fin de son œuvre, en 1938, Freud qualifiera d'ailleurs le rêve comme une psychose inoffensive et fugitive, son mode d'action n'étant qu'hallucinatoire, en dehors de toute prise dans la réalité et l'altérité.

Nous voyons bien les accrocs progressifs que les nouvelles données cliniques font à la théorie princeps, tout en la maintenant jusqu'au bout. Le rêve ne serait qu'une tentative de réalisation de désir, les rêves d'angoisse signaleraient le défaut de déformation, les rêves traumatiques resteraient aux prises avec la pulsion de répétition, la fixation au trauma ferait obstacle au travail de déliaison analytique.

Et qu'en est-il du rapport du rêve au transfert ? Du rêve dans le transfert ? Pontalis évoquait ces faiseurs de rêves qui envahissent l'écoute de l'analyste pour échapper au transfert et son interprétation. Rêve comme obstacle au transfert ou transfert rétablissant la capacité de rêver ? Pour la clinique contemporaine, confrontée au défaut de refoulement et à la défaillance de remémoration et de travail onirique, c'est le transfert et le contre transfert de l'analyste qui permettront l'accès aux motions pulsionnelles inconscientes, en tant que le patient les agira en les répétant dans le transfert, et que l'analyste aura à deviner et reconstruire les morceaux oubliés de sa vie infantile. Le transfert devient ainsi une autre voie royale vers l'inconscient.

C'est tout l'apport des auteurs post freudiens de nous mener au-delà des rêves freudiens, peut-être en s'approchant un peu plus de leur ombilic, ce nœud de pensées enchevêtrées que Pontalis évoquait en référence au corps maternel. « *Rêver, écrivait-il, c'est d'abord tenter de maintenir l'impossible union avec la mère, préserver une totalité indivise, se mouvoir dans un espace avant le temps... C'est pourquoi certains patients demandent implicitement qu'on n'approche pas trop de leurs rêves, qu'on ne touche et ne triture pas le corps du rêve, qu'on ne désarticule pas les représentations de choses en représentations de mots* ».

C'est en proposant des hypothèses théoriques pour de nouvelles fonctions du rêve à partir d'une clinique non névrotique, que les intervenants de cette journée vont continuer à ouvrir la pensée freudienne et à la complexifier. N'oublions pas que pour Freud, le travail du rêve ne pense ni ne juge ni ne calcule, il se contente de donner une autre forme.

Pour Françoise Neau, c'est dans un transfert à haut risque par son intensité pulsionnelle que le délire agi de sa patiente pourra trouver à s'élaborer dans un rêve. Rêve adressé transférentiellement, dont elle témoignera de sa fonction de transformation et d'élaboration psychique, Pourrions-nous la concevoir aussi comme la possibilité d'une fantasmatisation ?

Pour Christophe Dejours, c'est aussi à partir d'une situation clinique et de sa théorie d'une troisième topique, celle de l'inconscient clivé ou amential, qu'il émet l'hypothèse d'un travail où le rêve, par sa régression formelle, la sensorialité de ses images, touche au corps libidinal et peut en restaurer les parties clivées pour en retrouver la jouissance. Cette fonction créatrice et transformatrice attribuée au rêve serait-elle source d'autoérotisme ?

Le travail de Bernard Golse nous amène à faire retour dans des temps originaires, en nous incitant à faire le rêve que les bébés peuvent rêver, en attribuant au rêve du bébé des fonctions absolument déterminantes pour sa vie psychique en devenir, rêve en relation étroite avec la capacité de rêverie maternelle.

Pourrions-nous la penser comme une aptitude analytique ? J'ai le souvenir de ce qu'écrit Freud dans l'homme Moïse, et qu'il écrit aussi sous différentes formes dans d'autres écrits : « *Ce que les enfants ont vécu à l'âge de deux ans sans l'avoir compris, ils n'ont jamais à s'en souvenir sauf dans les rêves* ». Mais c'est au-delà des souvenirs, qui ne sont qu'écrans, au-delà des fantasmes et de leurs scénarios où se joue la dynamique du sujet, que les rêves aujourd'hui vont nous mener.

Je remercie l'audace théorique et l'engagement clinique des trois intervenants qui vont chacun nous présenter leur pensée dans toute sa complexité.

Travail de rêve et travail de soi sur soi

Christophe Dejours

Traumarbeit : c'est le terme utilisé par Freud pour désigner les processus en cause dans la formation d'un rêve. Traduit en français par « travail de rêve », il constitue le titre d'un volumineux chapitre de « L'interprétation du rêve » (chapitre VI). Pour approcher le thème de cette journée « Où mènent nos rêves ? » j'aurais tendance à dire, qu'à cette question, le chapitre VI répondrait que le rêve ne mène nulle part. Le rêve n'indique aucune direction qui aurait une incidence sur l'orientation du cours de notre vie. Sa seule fonction serait de protéger le sommeil. Ou, pour le dire autrement : Question : « où mènent nos rêves ? » Réponse : « à replonger dans le sommeil ». En tout état de cause le travail de rêve, pour Freud, ne favorise aucune évolution ni transformation du moi ni de l'économie pulsionnelle.

Or, je voudrais dans le propos qui suit, défendre le point de vue inverse. Mais avant d'aborder cette discussion avec Freud, il me semble utile de préciser pourquoi il tient fermement cette position. Tout ce qui est mis en œuvre comme travail pour qu'un rêve puisse advenir, est au service de la construction de ce rêve. Les quatre processus en cause – condensation, déplacement, régression formelle à la pensée par images et élaboration secondaire – complétés un an plus tard par un cinquième – la théâtralisation – dans « Du rêve (Über den Traum) », sont au service exclusif de la formation du rêve, comme seul et unique produit de ce travail.

A relire le chapitre VI et le texte de 1901, il me semble que la fermeté de Freud sur le travail de rêve vient d'abord de ce qu'il affirme l'existence d'une analogie entre le symptôme névrotique et le rêve. Le symptôme marque la fin d'un processus complexe, qui signe plutôt l'arrivée à une impasse. Le symptôme névrotique ne constitue pas un point de départ pour le moi. Il est au contraire ce qui verrouille l'économie pulsionnelle. Et si la psychanalyse est convoquée par le symptôme, c'est pour tenter d'en analyser, d'en déconstruire le chemin causal, afin d'en élucider l'étiologie en quelque sorte. Sans intervention de l'analyse le symptôme est destiné à perdurer sans changement dans le temps.

« Nous faisons l'hypothèse », écrit Freud, « qu'il existe dans notre appareil animique deux instances formatrices de pensées, la seconde possédant ce privilège que ses productions trouvent un libre accès à la conscience [il s'agit ici du Préconscient], alors que l'activité de la première instance [il s'agit ici de l'Inconscient] est en soi inconsciente et ne peut parvenir à la conscience qu'en passant par la seconde [c'est-à-dire par le Préconscient]. A la frontière des deux instances, au passage de la première à la seconde se trouverait une censure qui ne laisse passer que ce qui lui est agréable, mais tient le reste en retrait. C'est alors que ce qui a été écarté par la censure se trouve, selon notre définition, dans l'état de refoulement »¹. L'état de refoulement est le terme du processus. Comme dans la formation du symptôme névrotique, la fin du processus onirique se caractérise par le refoulement des motions pulsionnelles refusées par le moi.

La deuxième raison de Freud pour affirmer que le travail de rêve n'a pas d'autre visée que la fabrication d'un rêve, est analysée en détail par Laplanche. Pour Freud, le rêve n'a aucune fonction communicationnelle. Il est seulement une formation qui **s'interpose** dans un schéma de type stimulus-réponse ; par exemple, l'hypoglycémie est capable de déclencher un comportement de recherche de nourriture. « Le rêve ne veut rien dire à personne, il n'est pas un véhicule de la communication, il est fait au contraire pour rester incompris »². Laplanche

1. Freud S ; (1901) : « Du rêve », OCPF, tome V, p 61.

2. Freud S. (1915) : « Leçons d'introduction à la psychanalyse », XVème leçon : « Incertitudes et critiques » in OCFP, tome XIV, p 239.

cite ce passage de Freud : « Les paroles de l'analyste [...] agissent de façon analogue aux stimuli somatiques qui, pendant le sommeil, exercent leur action sur le rêveur ». Et il ajoute dans son commentaire : « Cette dernière affirmation prise absolument, signifie que le rêve ne tient compte d'aucun message, ou ce qui revient au même, qu'il traite tout message comme un stimulus purement matériel »³. Autrement dit, le rêve est la conséquence « mécanique » d'un percept perturbateur du sommeil. En état de veille, le stimulus a pour conséquence un acte moteur. En état de sommeil, la voie motrice est mise hors-jeu (on sait aujourd'hui que cela est dû à l'activation du locus coeruleus α). A la place de l'acte moteur, se produit un rêve qui doit décharger l'excitation dans son intégralité, ce qui a pour fonction de protéger le sommeil.

Laplanche : Faut-il réécrire le chapitre VII ?

Laplanche donc soutient que, ce qui mobilise la formation d'un rêve, ne vient pas d'un percept, ni d'un stimulus au sens physiologique du terme, mais d'un message au sens fort du terme, adressé par l'autre.

Dans cette perspective le rêve devrait être compris comme la traduction par le moi du rêveur, d'un message de l'autre dont le pouvoir excitant aurait été mis en latence pendant l'état de veille qui précède la nuit où est produit le rêve. Dans ce cas le rêve aurait une autre fonction que celle de gardien du sommeil. Le rêve aurait une fonction de traduction, qui contribuerait à transformer le moi. La Traumarbeit ne se réduirait donc pas à un « travail **de** rêve ». Il serait aussi au service d'un « travail **du** rêve »⁴, c'est-à-dire de transformation du moi. Le message de l'autre, s'il a un pouvoir de déstabilisation du moi pendant la veille, il le tient de son pouvoir de réactiver l'énigme des messages implantés par l'autre adulte dans le rêveur au temps de son enfance. De sorte que cette déstabilisation, pendant l'activité vigile du rêveur précédant la nuit du rêve, prend la forme d'une déstabilisation de la traduction du message énigmatique précédemment élaborée par le rêveur. La déstabilisation se manifeste comme une exigence de détraduction de la traduction. Elle est au départ du processus traduction-détraduction-retraduction qui caractérise et structure selon Laplanche, toute la vie d'âme.

Le problème du non-traduit et de l'intraduisible

Ce processus caractérisant le « travail du rêve » selon Laplanche, c'est-à-dire le travail de détraduction-retraduction du message par le rêve, suppose qu'avant le rêve existait déjà un message ayant bénéficié d'une première traduction, voire de toute une série de traductions-retraductions. Soit !

Mais alors qu'en est-il des messages intraduisibles et intraduits qui ont dans l'enfance été au principe de la formation de l'inconscient non-refoulé, c'est-à-dire de l'inconscient amential (ou dit « enclavé » par Laplanche) ?

Ces messages intraduisibles ne peuvent pas apparaître dans le rêve, ni dans leur contenu manifeste, ni dans leur contenu latent, puisque portés par la violence compulsive de l'adulte contre le corps de l'enfant, ils n'ont pas pu entrer dans la voie du refoulement traductif.

Je propose pour ma part que l'intraduisible, dans certaines conditions que je vais préciser ultérieurement, peut parfois se frayer un chemin jusque dans le rêve. Et j'indique de surcroît, que le rêve me semble être la seule voie par laquelle l'intraduisible peut, parfois, devenir traduisible. C'est ce que je désigne par le terme de « perlaboration par le rêve » (= perlaboration de l'Inconscient amential par le rêve). A ce propos, Laplanche écrit dans une note de bas de page : « Pour ma part, avec et après d'autres, j'avais déjà essayé de dégager cette fonction créatrice du rêve, en évoquant le rêve non seulement comme expression mais comme « creuset » de l'inconscient. Creuset de perlaboration ou de néocréation de l'inconscient sexuel⁵ ».

3. Laplanche J (2000) : « Rêve et communication : faut-il réécrire le chapitre VII ? », in *Sexual* (2007) : p 59-60.

4. Laplanche J. (2006) : « Conférences de Lamoignon » : *Psychiatrie Française* 37.

5. Laplanche J. (2003) : « Problématiques V », Paris, PUF, p 197-210.

Pour donner une illustration de ce que j'entends par « perlaboration par le rêve », je citerai une fort belle histoire clinique relatée par un de mes correspondants allemands, Sebastien Leikert⁶. Je recours à cet emprunt parce que je ne peux plus prendre appui sur mes propres expériences cliniques en raison des problèmes de secret professionnel. Avant de la relater, je préciserai que la violence exercée par l'adulte sur l'enfant se concrétise non seulement par la formation au niveau topique de l'Inconscient amential, mais au niveau de la formation du corps érogène par l'interruption de la subversion libidinale. Le point d'arrêt de la subversion libidinale est souvent en cause dans la formation d'une zone de fragilité du corps, laquelle peut se manifester par des troubles algiques fonctionnels et parfois par l'apparition d'une maladie somatique.

Dans le cas relaté par Leikert il s'agit d'une zone de rigidité du rachis, s'accompagnant de contractures et de douleurs dans la nuque.

M. W., un artiste âgé, vint le voir, exprimant de sérieux doutes quant à la possibilité qu'une analyse réussisse quoi que ce soit dans son cas. Il accepta toutefois de s'engager dans une analyse à trois fois par semaine. Il souffrait d'humeur dépressive sévère depuis des décennies et se sentait en permanence « embrouillé » dans la tête. Cette condition s'accompagnait d'états de vertige perturbants et durables. Quinze ans auparavant, il avait vécu une attaque sévère de vertige et une peur de mourir au cours d'une crise de séparation avec sa partenaire.

M. W. rapporta une relation intrusive envahissante avec sa mère. Dans son enfance, elle l'avait placé au-dessus de son père, et cherchait à être avec lui en permanence. Alors que ceci avait eu un effet euphorique sur le garçon, il l'avait aussi ressenti comme invasif et importun. Il se souvenait de situations où il était assis sur le canapé avec sa mère, et où elle avait cherché à être proche de lui. Il s'était senti attiré par elle, mais il avait toujours rejeté tout vrai contact physique. M. W. utilisait une métaphore pour décrire cette relation, disant que sa mère et lui avaient été « comme deux escargots collés l'un à l'autre au point d'être indistincts physiquement ». Même aujourd'hui, des années après la mort de sa mère, il disait ne s'être toujours pas extirpé de la relation.

Initialement, travailler avec M. W. fut difficile. Très souvent, comme il l'exprimait, il s'agissait d'une « liaison superficielle ». M. W. trouvait l'intimité de la thérapie analytique extrêmement inconfortable. Inconsciemment, il ressentait les interprétations comme les incursions inopportunes qu'il avait ressenties avec sa mère. A un moment, Leikert mentionna l'intensité de sa capacité pour l'expérience artistique. M. W. se sentit flatté, et il se sentit aussi « vu » par lui. Toutefois, des sentiments naissants de proximité ou de transparence étaient immédiatement détruits par la survenue d'une intense anxiété. Une rechute de dépression, inertie et vertige sévère s'imposa au cours des semaines suivantes. Dans la première année d'analyse, le transfert maternel fut interprété encore et encore, mais il sembla que rien ne changeait.

M. W. faisait habituellement le poing avec sa main et le mettait sous sa nuque. Il disait qu'il se sentait plus en sécurité ainsi.

M. W. dit que le poing sous la nuque était une tentative de « tenir » sa tête. Il devait laisser son poing là parce qu'autrement tout commencerait à se désintégrer.

Leikert demanda : « Pouvez-vous décrire la douleur dans votre nuque un peu plus en détail ? »... « Cela descend approximativement jusqu'au milieu de la poitrine... » « Quelles autres perceptions vous viennent à l'esprit ? »... « Oh, je ressens le reste du corps comme plutôt engourdi. Je ressens mon bras droit, mais il est comme vide, il n'a pas d'importance. Je ressens le bras gauche avec le poing comme tendu. »

Soudainement et instinctivement, il demanda à M. W. s'il avait la moindre idée de ce qui arriverait s'il retirait son poing de dessous sa nuque. Il dit que c'était absolument inconcevable. Une pause plus longue s'étira.

Tout à coup, la voix de M. W. prit une nouvelle tonalité et il dit de manière presque triomphante :

6. Leikert S (2021) : « Encapsulated, Body Engrams and Somatic Narration. Integrating Body Memory into Psychoanalytic Technique », *Intern. J. Psychoanalysis*, : 102, 671-688.

« Si je laisse aller ma tête, c'est comme si je me tenais sur une montagne à 3000 mètres d'altitude et que ma tête était tombée et roulait en bas de la pente ».

De mon point de vue donc, le processus qui permet de déplacer la barre du clivage en ré-ouvrant la voie de la subversion libidinale au profit du corps érogène – ce processus, donc – ne me paraît possible que par le truchement du travail du rêve. A ce processus je donne le nom de « perlaboration par le rêve ». Dans le travail du rêve, il y a selon Freud, un processus qu'il désigne sous le nom de régression formelle. Cette régression permet au rêveur d'utiliser un mode de pensée très particulier qui ne passe pas par des mots, mais qui passe par des images : c'est la pensée par image, dont l'utilisation pour la création et l'imagination créatrice est incontournable. La perlaboration par le rêve permet au rêveur de faire surgir un « agir expressif » particulier. A savoir : un engagement du corps dans un mouvement spécifique qui n'est autre qu'un jeu du corps. Et ce jeu du corps, c'est précisément un jeu qui, dans l'enfance, avait été barré de la subversion libidinale par la violence de l'adulte (accident de la séduction), jeu qui, de ce fait, était jusque-là frappé de proscription. Le surgissement de cet agir expressif dans le rêve signifie que ce jeu du corps a été intégré et que, grâce à l'analyse, le pouvoir du corps de s'éprouver soi-même sur le mode de l'affect s'est enrichi.

Lorsque cet agir expressif survient dans un rêve, son effet est très puissant. Le patient en garde généralement un souvenir très intense, teinté de surprise et en même temps de plaisir, voire d'excitation. Il s'inscrit durablement dans sa mémoire et il peut être évoqué de nombreuses fois dans les jours, voire dans les séances d'analyse, qui suivent. On peut qualifier ce rêve de rêve mutatif, car il témoigne et accomplit lui-même un remaniement de la topique, un enrichissement des pouvoirs du corps et un élargissement de la subjectivité. Et c'est l'occasion d'éprouver le plus grand des plaisirs : celui de l'accroissement de la vie en soi.

Il revient à l'analyste d'accuser réception de l'avènement de ce nouveau pouvoir du corps. Il ne s'agit pas, ici, de l'interpréter. Je pense qu'il faut au contraire s'abstenir de toute interprétation. Mais il est utile je crois, peut-être même est-ce indispensable pour que le rêve accomplisse complètement son travail de perlaboration, que le psychanalyste en dise quelque chose. Par exemple : « Ah ! mais ce qui me paraît important, c'est que dans ce rêve, il y a un corps qui est engagé et que ça s'accompagne d'une forte impression corporelle ».

Il me faut ici insister sur un point qui me paraît important : la perlaboration du clivage a été réalisée par le rêve. Ce n'est pas le psychanalyste qui a pensé pour le patient, ce n'est pas la capacité de rêverie de l'analyste, ce n'est pas la fonction alpha qui sont en cause. Et de surcroît, ce n'est pas le patient non plus qui a pris l'initiative de ce pas mutatif. Car on ne décide pas de son rêve. Comme le dit si bien la langue allemande, le rêve vous arrive : « Es träumte mir ».

A quel moment la perlaboration par le rêve advient-elle ? C'est généralement à la suite d'une séquence transférentielle intense affectivement. Un fragment de séance est mis en latence pendant et après la séance. Et dans la nuit qui suit la séance, ce qui a été mis en latence pendant la vie éveillée, donne naissance (grâce au travail du rêve et à la régression formelle), à une image onirique mettant en scène un jeu du corps jusque-là proscrié.

C'est précisément ce qui s'est passé de mon point de vue dans la séquence rapportée par Leikert. Pendant la séance surgit le fantasme de la tête de Monsieur W. qui se détache du corps et roule le long de la pente. Se produit alors, pendant la séance, un moment fortement chargé affectivement. C'est pour moi le premier temps, celui de la mise en latence. Ensuite, Leikert rapporte un rêve de Monsieur W. qui s'est produit quelque temps plus tard. Pour moi, c'est ce deuxième temps qui est décisif du point de vue de la perlaboration. Il témoigne d'une conquête d'un jeu du corps jusque-là proscrié, au profit de la subversion libidinale. Ce deuxième temps, c'est le temps performatif du rêve qui témoigne du travail psychique qui s'est fait dans la *Seelenleben* du patient. Dans ce rêve le patient rencontre sa mère décédée depuis longtemps, qui l'embrasse tristement et prend ensuite congé de lui. Leikert précise que le patient a décrit cette image comme très vivante (je dirais, personnellement, qu'elle a été intensément ressentie sur le mode d'un affect). Leikert poursuit : « Le patient ne se serait jamais imaginé

de toute sa vie embrassant sa mère et il fut étonné des sentiments clairement définis de perte et d'affection avec lesquels il l'embrassait et se séparait d'elle ».

Je reprends ici le cas de Monsieur W.

En quoi la nuque – c'est-à-dire la zone du corps ou l'organe, contracturé et douloureux – en quoi cette nuque est-elle engagée dans un jeu du corps ? De quel jeu spécifique s'agit-il ? Ce pourrait être un jeu où la tête et la nuque se laissent porter et caresser par une main qui les empaume avec délicatesse. Ce jeu du corps avec une place accordée au plaisir de la passivité, de l'abandon, de la détente, peut aussi avoir une dimension érotique et donner lieu à différentes modalités du jeu : prendre plaisir à se faire masser la nuque, à se faire mouiller et laver les cheveux, à se faire caresser la tête. Et ce jeu du corps implique l'autre – c'est-à-dire qu'il implique la participation « bien tempérée » (*wohl temperierte*) de l'autre partenaire – dans la vie amoureuse, ou de l'autre adulte dans l'invitation de ce jeu du corps à l'âge de nourrisson. Ce jeu du corps peut aussi se concrétiser dans la vie sexuelle adulte, lorsque l'autre-adulte embrasse, tout en plaçant sa main ouverte à la jonction de la tête et du cou, association qui peut être troublante en ce qu'elle mêle le baiser sexuel à la tendresse de la main qui porte.

Dans ma conception, donc, cette inhabitabilité de la zone du corps en cause, correspond à ce que je désigne par le terme de « proscription » d'un jeu du corps particulier – (j'y reviendrai). Là où je parle de proscription du message, Leikert introduit un autre concept, celui « d'engramme corporel encapsulé ».

Quel corps ? (Généalogie du corps habité)

Le corps dont je parle ici, n'est pas le corps biologique. C'est le corps en tant qu'il s'éprouve soi-même sur le mode fondamental d'un pathos – le pathos de la vie dans la phénoménologie de la vie du philosophe Michel Henry – à savoir sur le mode du sentiment ou de l'affect. Mais qu'est-ce donc que ce corps non biologique ? D'où vient-il ? Quelle est son origine ? Quel rapport a-t-il avec le corps biologique ?

Le corps qui est ici en cause n'est pas donné à la naissance. Le nouveau-né vient au monde avec un corps biologique. C'est un corps dont on sait qu'il est immature, mais qu'il possède, toutefois certains montages comportementaux innés, fonctionnels dès le début de la vie : la glycorégulation (avec la contre-régulation glycémique) se met en place quelques secondes après la naissance. Le grasping, la marche automatique, la recherche du contact avec la chaleur de la peau de l'adulte (au principe de ce qui deviendra l'attachement), la succion, sont des montages comportementaux présents dès la naissance. D'autres régulations physiologiques, d'autres montages comportementaux n'apparaîtront qu'ultérieurement au fur et à mesure du développement anatomo-physiologique. Mais au départ, suivant en cela Freud, il n'y a pas de sexualité chez le nouveau-né. Pour rendre compte de la formation de la sexualité humaine, Freud recourt au concept d'étayage (*Anlehnung*) = étayage de la pulsion sur la fonction, qui signifie que la pulsion sexuelle se forme à partir des grandes fonctions organiques, au fur et à mesure de l'arrivée de chacune d'entre elles à la maturité fonctionnelle.

Dans la conception de Freud, la pulsion sexuelle se détache de la fonction, en vertu d'un processus naturel, endogène, solipsiste.

Je pense qu'il s'agit là d'une erreur de Freud qui a été analysée en profondeur par Laplanche sous le titre : « Le fourvoiement biologisant de la sexualité » chez Freud⁷.

Il me semble, personnellement, comme pour Laplanche, que l'étayage ne fonctionne pas de façon solipsiste. L'étayage suppose l'implication de l'adulte. Cette implication passe par les soins du corps, sans lesquels l'enfant mourra inéluctablement. Seulement ces soins du corps prodigués par l'adulte exigent inévitablement un corps-à-corps entre l'adulte et l'enfant. Pour le laver, pour l'essuyer, pour le bercer, pour le nourrir (au sein

7. LAPLANCHE J, (1993) : « Le fourvoiement biologisant de la sexualité chez Freud », Problématiques VII, Paris, PUF, 2006.

comme au biberon), pour le porter, il faut à l'adulte engager son propre corps. Et le contact avec le corps d'un enfant est très excitant.

L'adulte en effet a un inconscient sexuel, que ce corps-à-corps, inévitablement, embrase. De sorte que les soins qu'il apporte à l'enfant ne peuvent pas rester strictement dans le registre instrumental – le registre hygiéno-diététique. Les soins prodigués par l'adulte sont contaminés par des motions sexuelles inconscientes. Les soins du corps sont d'abord destinés à rétablir l'équilibre physiologique de l'enfant, c'est-à-dire à **calmer** le corps de l'enfant. Mais dans le même temps les contaminants sexuels inconscients venant de l'adulte, excitent l'enfant. C'est de cette façon que la sexualité arrive de l'adulte à l'enfant, par le truchement des soins du corps. Et c'est à partir de ces échanges ambigus entre l'adulte et l'enfant que l'enfant expérimente des jeux du corps avec l'adulte : élaboration des jeux avec son propre corps, découverte et exploration du corps de l'adulte et de ses réactions.

La zone de sensibilité de l'inconscient

Pour rendre compte du processus de perlaboration par le rêve, il reste à expliquer les conditions spécifiques qui doivent être réunies pour que se déclenche ce processus dont la portée thérapeutique est immense.

Dans la topique du clivage il y a une zone dite « zone de sensibilité de l'inconscient ». C'est très précisément lorsque cette zone serait touchée par le travail analytique que pourrait se déclencher la perlaboration par le rêve. Je précise que lorsque cette zone est touchée dans la vie ordinaire (c'est-à-dire hors de la protection par le cadre et le processus analytiques) par la rencontre avec l'autre (en particulier dans l'économie de la vie amoureuse) le risque principal est une décompensation psychopathologique ou somatique. La décompensation est beaucoup plus fréquente que la perlaboration par le rêve, et l'éruption amentiale fonctionne alors en sens exactement inverse du travail du rêve (déstructuration de l'appareil psychique).

La zone de sensibilité de l'inconscient se situe au carrefour des quatre zones ou plus exactement des quatre systèmes constituant la topique du clivage, c'est-à-dire au carrefour de l'inconscient sexuel refoulé, du préconscient, du conscient et de l'inconscient amental.

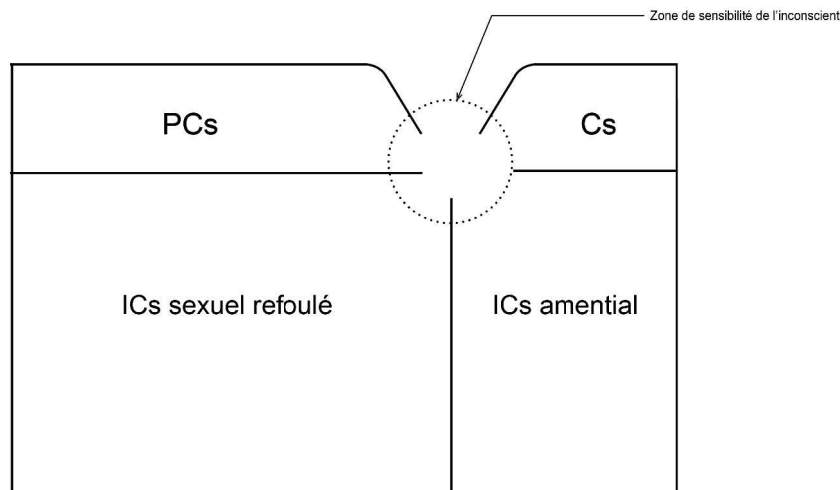


Figure 1. Topique du clivage ordinaire

La localisation topique de la zone de sensibilité de l'inconscient est assez facile à représenter. Mais est-il possible de préciser comment elle se constitue, et quelles en sont les principales caractéristiques ?

A l'époque où j'ai pour la première fois décrit la topique du clivage et invoqué la zone de sensibilité de l'inconscient⁸, je menais principalement la discussion avec les fondateurs de l'École psychosomatique de Paris. Et c'est à Michel Fain que j'ai emprunté la notion de zone de sensibilité de l'inconscient qu'il avait introduite cinq ans plus tôt dans un article intitulé : « Vers une conception psychosomatique de l'inconscient »⁹. A relire ce texte aujourd'hui, (en particulier les pages 281 à 283) je ne le récus pas, mais il me semble nécessaire d'en reprendre l'analyse pour la situer dans un autre environnement conceptuel. Je partage avec Fain l'idée que la zone en question n'est pas un secteur délimité, stable et fixé une fois pour toutes à la lisière de l'Inconscient sexuel refoulé et du préconscient. C'est plutôt une zone où s'actualise, à chaque fois dans des circonstances particulières, la sensibilité de l'inconscient aux « perceptions » venant de la réalité. Me situant désormais davantage dans la conception de la « réalité psychique » élaborée par Laplanche¹⁰, je parlerais plutôt de sensibilité de l'inconscient aux **messages venant de l'extérieur** ; en particulier, dans le cours de l'analyse, aux messages énigmatiques venant de l'analyste. Laplanche distingue deux formes de transfert : le transfert en plein et le transfert en creux. « Nous offrons à l'analysant un « creux », notre propre bienveillante neutralité intérieure (...). L'analysant peut loger là du **plein** ou du **creux** (...) ; du creux, c'est **y loger un autre creux**, l'énigme de sa propre situation originarie¹¹ ».

Le transfert en creux se caractérise donc par la rencontre entre le refus de l'analyste, qui a la forme d'un message énigmatique, et l'énigme déposée chez le patient, lorsqu'il était enfant, par le message énigmatique de l'autre adulte.

Lorsque cette rencontre se produit, le moi du patient se trouve en quelque sorte envahi par l'énigmatique, c'est-à-dire qu'il se trouve entièrement du côté de la question. Dans ce temps de l'énigmatique il n'y a pas de réponse. Sur le plan topique cela signifie que l'inconscient est à peine recouvert par les deux types fondamentaux de réponse qui viennent du système préconscient et/ou du système conscient. L'inconscient, en l'occurrence les deux inconscients, c'est-à-dire l'inconscient sexuel refoulé et l'inconscient amential, sont presque à nu face à la réalité psychique de l'énigme, dans ses deux dimensions : l'énigme originaire et l'énigme réactualisée par le refus de l'analyste. C'est une situation psychique à haut risque : ou bien l'angoisse l'emporte et le clivage risque de se rompre entraînant une décompensation psychopathologique ou somatique ; ou bien l'angoisse peut être contenue, mise en latence pendant le jour, pour être relayée, la nuit, par le travail **du** rêve. La perlaboration par le rêve de ce qui, dans la zone de sensibilité de l'inconscient, a été mobilisé par l'énigmatique, est en quelque sorte l'alternative structurante à la décompensation.

Dans cette configuration favorable à la transformation du moi, les jeux du corps barrés dans l'enfance de la subversion libidinale par la violence intraduisible de l'adulte (« accident de la séduction »), peuvent grâce à la régression formelle, apparaître dans les images du rêve, sous la forme d'un jeu du corps qui n'a jamais pu être figuré par le patient. L'angoisse cède ici la place à un affect qui n'a jamais pu être éprouvé (l'affect qui accompagne, dans son rêve le geste d'embrassement du patient de Leikert par sa mère). Enrichissement inégalable de la subjectivité pour autant que la vie subjective se révèle à elle-même, toujours, sur le mode d'un pâtir, d'un éprouvé, c'est-à-dire d'un affect ou d'un sentiment. C'est pourquoi ces rêves exceptionnels et marquants dans le cours d'une analyse ont une valeur mutative. Je souligne au passage que dans la perlaboration par le rêve, c'est par le truchement d'un agir corporel, inédit, que se révèle un nouveau registre de sensibilité qui n'existait pas avant ce rêve.

Même si Laplanche n'était guère enclin à s'aventurer dans une métapsychologie du corps, il a tout de même écrit : « Le lieu de l'affect est primairement le corps, secondairement le moi. L'affect est l'éprouvé de la

8. Dejours C. (1986) : « Le corps en biologie et psychanalyse. Essais d'interprétation comparée », Payot, Paris.

9. Fain M. (1981) : « Vers une conception psychosomatique de l'inconscient », *Rev. Fr. Psychanal* : **45** : 281-292

10. Laplanche J. (1993) : « Court traité de l'inconscient », in « Entre séduction et inspiration : l'homme », Paris, PUF, p 67-114.

11. Laplanche J. (1999) : « Du transfert : sa provocation par l'analyste », in « Le primat de l'autre en psychanalyse », Paris, Flammarion, 1997, p 433.

façon dont le corps et le moi sont **affectés**. C'est dire que l'inconscient, ou le ça, affecte le moi, et ceci selon des modalités diverses, depuis l'angoisse jusqu'aux affects les plus élaborés (...) »¹².

Zone de sensibilité de l'inconscient et réel du travail vivant

La zone de sensibilité de l'inconscient peut donc être atteinte par le refusé de l'analyste. Mais existe une autre circonstance importante, où elle est convoquée, à savoir, dans l'expérience du réel dans le travail vivant. Le réel, dans la théorie du travail vivant, se définit comme ce qui se fait connaître à celui qui travaille par sa résistance à la maîtrise.

Par exemple, j'ai beau me battre chaque jour avec mon piano, je ne parviens pas à obtenir le « perlé » raffiné auquel il me faut pourtant parvenir pour interpréter convenablement une partition complexe de Scriabine. Travailler, c'est d'abord échouer. Mais c'est ensuite être capable d'endurer cette souffrance de l'échec, c'est-à-dire de revenir chaque jour sur cette difficulté qu'on désigne sous le nom de réel. Et ce n'est qu'à force d'opiniâtreté, d'obstination, de persévérance, que je parviens à une sorte de familiarisation de mon corps tout entier avec la résistance du réel. Il s'agit d'un processus complexe que l'on désigne, avec le philosophe Michel Henry¹³, par le concept de corpspropration du monde. Pendant tout ce temps, le réel se fait connaître à moi, non seulement sous la forme de l'échec, mais aussi sous la forme d'une énigme. Qu'est-ce qui dans mon corps et mes doigts fait obstacle à l'acquisition de cette nouvelle habileté ? A condition d'être capable de me laisser envahir subjectivement par l'énigme du « perlé », non seulement pendant le temps où je travaille mon piano, mais aussi en dehors du travail, jusqu'à en avoir des insomnies, jusqu'à en éprouver de la mauvaise humeur des heures entières, qu'une nuit, je vais rêver de mon piano. Le lendemain du rêve me vient une idée nouvelle, d'aborder autrement ce passage de la partition. Et de façon magique ça y est, ça vient tout seul. En vérité le travail du rêve a modifié ma façon d'habiter mon corps et c'est ce travail vivant, relayé par la perlaboration par le rêve, qui m'ont permis d'acquérir cette nouvelle habileté, qui n'est rien de moins qu'une transformation de soi. Je n'ai pas le temps d'explicité ici ce qui, de l'énigme originaire déposée dans mon enfance, a été remanié à l'occasion du travail pianistique par la perlaboration par le rêve, c'est-à-dire par un travail de soi sur soi.

Il arrive même parfois, c'est surtout le cas chez les mathématiciens, qu'en rêve, grâce à la régression formelle, la solution d'un problème jusque-là inaccessible, apparaisse dans les images du rêve. Nombre de théoriciens ont raconté de telles expériences. L'une des plus connues est celle de Kékulé.

Auguste Kekulé (1829-1896) cherchait depuis longtemps à élucider l'énigme de la forme moléculaire et électronique du benzène dont la formule chimique C_6H_6 était connue, mais dont il était impossible de produire une représentation graphique compatible avec la tétravalence du carbone. Quelle que soit la combinaison envisagée, il restait trop d'électrons, 6 au total, qui ne pouvaient pas trouver leur place dans la figuration développée dans la molécule. Il raconte que c'est au cours d'un rêve que la solution est apparue, sous la forme d'une figure hexagonale, avec en son centre 6 électrons dits délocalisés tournant entre les atomes de carbone. En rêve, il voit de longues files d'électrons ondulant qui se mouvaient comme des reptiles. « L'un des serpents s'était saisi de sa propre queue et faisait tourbillonner, comme pour se moquer de moi, cette image devant ses yeux. Comme traversé par un éclair, je m'éveillai et cette fois je passai toute la nuit à travailler exploitant toutes les conséquences de cette hypothèse ». Kékulé raconte ce rêve en 1890 lors d'un discours à la Société allemande de chimie qui a abouti à la figure hexagonale du benzène avec à l'intérieur, 6 électrons délocalisés tournant sur un cercle. Il concluait ainsi son discours : « Apprenons à rêver, chers Messieurs, et alors nous découvrirons peut-être la vérité ; apprenons à rêver mais gardons-nous de révéler nos rêves tant qu'ils n'auront pas été évalués et éprouvés par la raison ; par l'entendement de nos états de veille ». Comment l'image de l'ouroboros, le serpent gnostique

12. Laplanche J. (1993) : « Court traité de l'inconscient », op-cit, p 102.

13. HENRY M. (1987) : « La Barbarie », Paris, Éditions Grasset, p 71-100

qui se mord la queue, rencontrait-elle l'énigme originaire de Kekulé ? Je ne peux pas répondre à cette question parce Kekulé n'a pas voulu faire son analyse avec moi.

Conclusion

Où mènent nos rêves ? Par rapport à la position freudienne sur le « travail de rêve », je pense légitime de faire un pas de côté et d'admettre que le rêve peut mener à un remaniement de l'économie pulsionnelle, ce que l'on caractérise ici sous le nom de « travail **du** rêve », reprenant ici la distinction établie par Laplanche. Dans cette perspective, le rêve a bien une valence communicationnelle qui relève de la dynamique message énigmatique-traduction de message. Par rapport à la position de Laplanche, je pense légitime d'envisager que le rêve ne soit pas seulement traduction d'un message au sens générique de ce concept dans sa théorie. Car il faut dans la Théorie de la Séduction Généralisée, qu'il y ait eu, au départ de la vie, une dynamique complexe entre l'adulte séducteur et l'enfant herméneute, où le message compromis ait pu faire l'objet d'une traduction par l'enfant. De mon point de vue, donc, lorsque surviennent dans l'enfance des « accidents de la séduction », c'est-à-dire des situations où l'adulte emporté par une compulsion à la violence contre le corps de l'enfant, ce qui arrive à l'enfant n'a pas la structure d'un message au sens noble du terme. C'est un message à ce point dégradé par la violence elle-même, qu'il est intraduisible. C'est de cet intraduisible que j'ai tenté de parler pour suggérer que dans des circonstances, certes particulières, il est parfois possible de rapatrier de l'intraduit stocké dans l'inconscient amental, vers les systèmes inconscients sexuel refoulé-préconscient. Les circonstances en question sont un peu exceptionnelles dans la mesure où le processus en cause, c'est-à-dire la perlaboration de l'inconscient amental par le rêve, passe par la rencontre avec la zone de sensibilité de l'inconscient. Et ce passage est très risqué. Si la perlaboration par le rêve est impossible ou manquée, l'alternative est sombre, c'est celle d'une décompensation psychopathologique ou somatique.

Du côté du marchand de sable

Rêves, cauchemars et processus de pensée

Bernard Golse

Je voudrais tout d'abord remercier Brigitte Écoche-Duval et tous les organisateurs de cette journée d'étude de m'avoir invité à y participer. C'est un réel plaisir et un honneur aussi.

Je trouve le thème de cette journée extrêmement intéressant, mais je crois aussi que ce type de journée ouverte et décentralisée est très important dans le contexte socio-culturel et scientifique actuel afin de diffuser sans relâche les réflexions de la psychanalyse et lutter contre sa disqualification insistante.

À ce sujet d'ailleurs, j'en profite pour dire que je suis très heureux de participer, dans la mesure de mes moyens, à l'ARCC (Atelier de Recherche Clinique et Conceptuelle) de l'APF qui a été initié par Dominique Suchet sur cette question de la disqualification de la psychanalyse, avec la collaboration très active de Christophe Dejours et de Françoise Neau.

La légitimité épistémologique de la psychanalyse ne saurait aucunement être remise en cause par le néo-libéralisme ambiant mais je laisse ici cette problématique de côté.

Mon intervention va nous faire faire un petit pas de côté par rapport au travail de la cure proprement dite pour essayer de réfléchir aux possibles fonctions du rêve et notamment chez l'enfant. On peut se demander si les bébés savent penser, si les bébés savent jouer et aujourd'hui si les bébés savent rêver. Si rêve il y a chez les bébés, quels sont alors ses fonctions et son statut ? La réflexion sur ces questions se doit probablement aujourd'hui d'inclure la vie prénatale comme Sylvain Missonnier et moi essayons de le faire depuis un certain temps (S. Missonnier et B. Golse, 2021).

Je voudrais tout d'abord tenter de situer le rêve quelque part entre le registre de l'être et celui de l'existence. Il existe en effet une différence fondamentale à mes yeux entre ces deux registres, différence qui éclaire en partie les discussions qui placent le besoin du côté de l'être et le désir du côté de l'existence. J'essaierai de montrer comment le rêve (« les rêves du bas ») et surtout les cauchemars se situeraient plutôt dans le registre de l'être quand ils se trouvent organisés en processus originaires tandis que les rêves plus primarisés et plus secondarisés (« les rêves d'en haut ») se situeraient quant à eux plutôt dans le registre de l'existence.

Après avoir entendu Françoise Neau, je me demande si le rêve et l'hallucination primitive ne seraient pas en lien plutôt avec l'auto-érotisme (qui inclut toujours une partie voire la totalité de l'objet), alors que les cauchemars seraient plutôt, quant à eux, en lien avec une forme plus ou moins douloureuse de l'autosensualité ?

Le « sense of being » de D.W. Winnicott

A la fin de sa vie, probablement du fait d'angoisses de mort qui s'accroissaient alors chez lui, D.W. Winnicott, a proposé le concept de « *sense of being* » avec l'idée, notamment, d'un sentiment de la continuité d'être. Nous avons la chance, en français, de pouvoir traduire cette expression d'un « *sense of being* » soit par celle de « sentiment d'être », soit par celle de « sentiment d'exister ». On peut dire « être », on peut dire « exister », mais les deux termes, en vérité, ne sont pas équivalents, tant s'en faut. Il est d'ailleurs rare que dans une langue, deux mots différents ne renvoient pas à deux idées distinctes.

Ces deux composantes du « *sense of being* » sont de fait fort différentes, le sentiment d'être étant préob-
jectal alors que le sentiment d'ex-ister dépend par essence de la découverte des objets et de l'environnement
(ce dont témoigne le préfixe « ex »), en sachant qu'une oscillation dialectique entre des moments où prévaut le
sentiment d'exister et d'autres où prévaut alors à nouveau le sentiment d'être est sans doute possible tout au long
de la vie.

Quoi qu'il en soit, avant de se sentir exister, tout organisme vivant peut probablement se sentir être, soit
éprouver tout simplement le fait de vivre, car il n'y a pas besoin d'avoir déjà découvert l'objet externe pour cela.
Quand on voit, sur des échographies fœtales, des fœtus qui viennent coller leur dos contre la paroi utérine, qui
s'en écartent qui s'en rapprochent à nouveau, qui viennent se positionner à travers la paroi utérine et abdominale
sous la main de la mère, du père ou de l'haptothérapeute, qui attrapent le cordon ombilical dans la nuit utérine,
qui le lâchent, qui le reprennent, qui sucent éventuellement leur pouce ou tel autre partie de leur main, etc. on se
dit qu'il s'agit là d'activités qui – de manière plausible – peuvent témoigner d'un certain sentiment d'être. Cela
étant, il est difficile d'imaginer que l'embryon et le fœtus aient déjà une réflexivité qui leur permette de se sentir
exister.

En revanche, le sentiment d'ex-ister fait par définition référence à l'extérieur et aux objets de l'environne-
ment, et il suppose donc l'accès à l'intersubjectivité et à la subjectivation. Le passage de l'un à l'autre peut être
traumatique comme c'est probablement le cas dans le cadre des pathologies autistiques ou archaïques, et c'est là
tout l'enjeu de la périnatalité et de la qualité des soins précoces apportés aux tout-petits que de rendre ce passage
le plus continu et le plus graduel possible. Le rôle de l'adulte est donc essentiel du fait de l'inachèvement fonda-
mental et fondateur du bébé humain, soit de sa néoténie.

L'émergence de l'objet

Quand D.W. Winnicott parle de fonction d'object-presenting, il évoque la manière dont la mère doit pré-
senter à l'enfant les objets du monde et parmi ces objets, il y a elle-même. Comment la mère peut-elle et doit-elle
se présenter à son enfant de manière qui ne soit pas brutale, qui ne soit pas intrusive et qui soit acceptable par
lui ? Autrement dit, comment l'apparition et la révélation (au sens photographique de ces termes) de l'objet pri-
maire peuvent-elles se jouer de manière progressive et non abrupte ?

Dans son article sur « *Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant* »
(1967), D.W. Winnicott nous dit une chose très importante. Selon lui, quand l'enfant regarde sa mère, ce qui est
constructif pour sa future réflexivité, c'est qu'il regarde sa mère qui est en train de le regarder. Il perçoit sa mère
et il s'aperçoit dans le regard de celle-ci.

Autrement dit, il se voit dans le regard de sa mère comme il va pouvoir se penser dans la pensée de sa mère
à son égard, se ressentir dans les gestes de sa mère. C'est en intériorisant ce regard, cette pensée et ces gestes de
l'autre qu'il va pouvoir un jour, de manière alors réflexive, se voir, se penser et s'éprouver lui-même à partir du
dedans, soit à partir de l'autre en lui. L'instauration de la réflexivité qui fonde le sentiment d'exister est donc le
fruit de l'intériorisation du regard, de la pensée et des gestes de l'autre sans lesquels le sujet se trouverait prison-
nier de son sentiment d'être initial.

L'être se vit et ne se dit pas tandis que l'exister se dit et nécessite un détour par l'autre. D'une certaine
manière, pour évoquer sa naissance physique on peut dire que le bébé vient au monde tandis qu'on peut dire que
le monde vient au bébé pour évoquer sa naissance psychique qui passe inéluctablement par le rôle de l'objet.
Grâce au bébé, le cogito cartésien – « *Je pense donc je suis* » – demande alors à être précisé : il demeure enten-
dable si dans le « je pense » on ne met que l'éprouvé sensoriel immédiat (sans médiatisation et sans réflexivité)
mais il serait alors à mettre en perspective avec un « je pense que je pense, donc j'existe ».

La césure de la naissance

On sait que dans « *Inhibition, symptôme et angoisse* », S. Freud (1926) a dit en opposition à l'idée d'un « *traumatisme de la naissance* » chère à Otto Rank (O. Rank, 1924) :

« *Il y a beaucoup plus de continuité entre la vie intra-utérine et la toute petite enfance que l'impressionnante césure de l'acte de la naissance ne nous donnerait à croire* ».

L'hypothèse de S. Freud était au fond de dire que du point de vue du fœtus devenant bébé, l'accouchement – quand tout va bien – est en fait un moment relativement calme, même si tout s'agite autour de lui. Le point de vue de l'observateur n'est donc pas celui du bébé et pour les tiers, puisque l'accouchement est évidemment un moment spectaculaire qui marque une mutation drastique faisant passer le fœtus-du-dedans à l'état de bébé-du-dehors.

Cette citation de S. Freud a été commentée par W.R. Bion en 1976, soit cinquante ans plus tard, à Topeka, lors d'un colloque sur les états-limites. L'argumentaire de W.R. Bion consistait au fond à remarquer qu'au-delà de la naissance, c'était la dimension archaïque du fonctionnement sensitivo-sensoriel du fœtus qui continuait, la vie durant, de constituer le socle ou les soubassements de l'activité traductrice de notre vie psychique ultérieure (fantasmatisation primaire et intellectualisation secondaire notamment) ce qui annonçait d'une certaine manière les travaux de P. Aulagnier (1975) sur la tripartition des processus psychiques.

Autrement dit, pour W.R. Bion aussi, l'acte de naissance proprement dit vaudrait plus comme « césure » du point de vue de l'observateur extérieur que du point de vue du sujet, ou du futur sujet, dont le travail, de part et d'autre de la naissance physique, c'est-à-dire à travers le passage de la vie amniotique à la vie aérienne, serait finalement d'organiser progressivement les turbulences sensibles et sensorielles, les remous et les « vivances émotionnelles » du bébé en contenus de pensées de plus en plus complexes, mais toujours fondés par le registre originaire qui en forme la véritable matrice organisatrice (travail d'orientation, de traduction, de complexification et de stabilisation). Dans cette perspective, la césure de la naissance ne pourrait être qu'une illusion d'optique en fonction du point de vue que l'on adopte.

Quoi qu'il en soit, sur les enregistrements électroencéphalographiques du fœtus devenant bébé lors des accouchements qui se déroulent normalement, on observe effectivement un tracé qui peut évoquer un tracé de sommeil assez profond et assez indifférencié mais en tout cas un tracé de sommeil sans phase encore claire de sommeil dit paradoxal¹ qui correspond à la phase supposée de l'emplacement du rêve.

La structure du sommeil et la part du rêve

On sait que le tracé de sommeil chez le grand enfant, l'adolescent ou l'adulte se compose classiquement de cycles (5 à 6 cycles par nuit), chaque cycle faisant se succéder une phase de sommeil rapide (stades I et II), une phase de sommeil lent (stades III et IV) et une phase de sommeil dit « paradoxal » (SP) qui représente environ 20% de l'ensemble du tracé de sommeil.

L'ontogénèse du sommeil montre ensuite qu'à partir d'un temps de sommeil paradoxal quasi inexistant à la naissance, le sommeil paradoxal va très vite occuper 70 à 80% du temps global de sommeil de l'enfant pour ensuite diminuer progressivement et se stabiliser, comme chez l'adulte, à environ 20% à partir de 4 ou 5 ans de vie, ce qui est en soi une question passionnante.

Est-ce en effet le temps de sommeil paradoxal qui augmente d'abord massivement ou est-ce véritablement le temps de rêve ? Autrement dit, comment peut-on être sûr que le temps de sommeil paradoxal se trouve entièrement occupé par une activité onirique ?

1. Paradoxal en ce sens que le tracé électro-encéphalographique est un tracé d'éveil alors même que le sujet est totalement immobile avec une musculature entièrement inerte sauf les muscles de la louppe du menton ainsi que ceux qui régissent les mouvements oculaires et qui donnent lieu à des mouvements oculaires rapides. Cela a permis de donner également à cette phase de sommeil paradoxal le nom de phase dite « REM » (pour Rapid Eyes Movements).

Il s'agit d'une question difficile et qui ne sera peut-être jamais résolue car rien n'empêche de penser par exemple que le rêve ne se produise en fait qu'au moment du réveil² lorsque le sujet se réveille en phase de sommeil paradoxal, mais sans occuper véritablement toute la durée de la phase de sommeil paradoxal.

Contenants et contenus

Il importe également de distinguer le processus neurophysiologique qui permet le rêve en tant que *contenant* et le rêve proprement dit en tant que *contenu* onirique de ce processus. Cette dialectique contenant-contenu qui a pris beaucoup d'importance en psychanalyse, et notamment grâce aux travaux de W.R. Bion (1962, 1963, 1965) reconnaît désormais une grande extension au sein de nombreuses disciplines telles que la linguistique par exemple qui se réfère, de manière centrale, à l'opposition entre contenants syntaxiques et contenus lexicaux.

On pourrait penser que c'est W.R. Bion qui, dans les années soixante, a été sensible aux avancées de la réflexion linguistique, mais en réalité, on s'aperçoit que cette opposition entre contenants et contenus était déjà présente chez S. Freud, notamment à propos des fantasmes originaires conçus par J. Laplanche et J.-B. Pontalis (1964) comme de grands moules fantasmatiques de base (soit des contenants) appelés à se figurer chez chaque sujet au travers de représentations mentales particulières et privées (soit des contenus spécifiques).

De la même manière, la distinction opérée par S. Freud (1900) entre le désir comme « *entrepreneur du rêve* » et les restes diurnes ou les souvenirs infantiles comme « *matériaux du rêve* » renvoie-t-elle, me semble-t-il, à cette même opposition dynamique entre contenant et contenu, ce qu'un auteur comme M.R. Khan (1972) a poussé encore plus loin en distinguant la « *capacité de rêver* » (soit le contenant du rêve) et le rêve proprement dit (soit le contenu du rêve), la capacité de rêver se fondant elle-même d'une part sur le « *processus du rêve* » (qui est une « donnée biologique de la psyché humaine ») et d'autre part sur « *l'espace du rêve* » (qui est une conquête du développement de la personne).

Si l'une des fonctions du rêve est de fixer les restes diurnes, on peut peut-être imaginer que le bébé qui découvre un monde qu'il ne connaît pas, a besoin tout d'abord d'une activité importante d'engrammation de toutes ces nouvelles expériences sensorielles et autres, activité qui pourra ensuite s'atténuer au cours de sa maturation et de sa croissance psychique ultérieure.

D'autres fonctions du rêve sont cependant possibles qui renvoient à la question des différents types de processus psychiques. On sait que S. Freud (1911) dans son article sur « *les deux grands principes du cours des événements psychiques* » a distingué les processus primaires et les processus secondaires tandis que les processus originaires ont été décrits plus tardivement.

Je pense que tout ceci est bien connu et je soulignerai donc seulement la tripartition qui a été proposée par Piera Aulagnier (1975) avec les processus originaires comme niveau de la « *mise en forme* », les processus primaires comme niveau de la « *mise en scène* » (des scénarios fantasmatiques en particulier) et les processus secondaires comme niveau de la « *mise en énoncés* ».

Cette tripartition de P. Aulagnier doit être mise en perspective avec le concept d'activité traductrice qui se trouve au cœur de la réflexion de J. Laplanche (1984, 1986, 1987), réflexion qui se fonde sur la question de la dissymétrie propre à la « *situation anthropologique fondamentale* », situation mutuelle mais foncièrement dissymétrique (J. Laplanche, 2002).

Je retiens aujourd'hui de tout ceci que les processus originaires qui ne supposent pas encore une reconnaissance de l'objet en tant qu'objet différencié se situent donc de ce fait plutôt du côté de l'être, tandis que les processus primaires et secondaires qui supposent un accès à l'intersubjectivité et à la subjectivation soit une prise en compte d'un objet-autre-que-soi se situent donc de ce fait plutôt du côté de l'ex-ister (B. Golse, 2020). Le

2. Remarquons qu'il y a toutes les lettres du mot « rêve » dans le signifiant « réveil ».

processus de transformation/traduction des processus originaires en processus primaires et secondaires nécessite en effet la rencontre avec le travail psychique de l'objet.

Possibles fonctions du rêve chez le bébé

Peut-on savoir si les bébés savent rêver ? Il est difficile de savoir exactement ce qui se passe dans la tête d'un bébé et de ce fait, si les bébés rêvent nous ne pouvons faire que des hypothèses sur les possibles fonctions de leur éventuelle capacité de rêverie mais des hypothèses qui donnent peut-être de la cohérence à un certain nombre de faits d'observation.

J'évoquerai donc plusieurs de ces hypothèses :

- Le rêve comme organisateur des contenus de pensée
- Le rêve comme facteur de primarisation des processus originaires
- Le rêve comme élément des processus d'apprentissage
- Le rêve comme mécanisme des différents types de mémoire et du « travail du deuil »
- Le rêve comme réparateur des enveloppes psychiques

Si toutes ces hypothèses se voyaient confirmées, le rêve aurait alors une importance centrale dans la croissance psychique du bébé et dès lors ce ne serait plus seulement le rêve qui serait le gardien du sommeil mais bel et bien le sommeil qui serait le gardien du rêve.

Le rêve comme organisateur des contenus de pensée tout d'abord

La conception actuelle du développement de la vie affective, fantasmatique et symbolique du bébé repose sur une sorte de trépied théorico-clinique (Golse, 1994) :

- Le double ancrage corporel et interactif des processus précoces de symbolisation
- Le concept de traductions successives des différents types de matériaux psychiques
- La double dynamique enfin de décentration et d'intériorisation progressive du contenant primordial

Ce dernier élément du trépied correspond au fait qu'au début, c'est l'objet primaire qui contient le psychisme du bébé et qui aide celui-ci dans son repérage des premières structures élémentaires de signification au sein de son environnement. Ce premier temps se joue impérativement sur le fond d'une grande quantité et d'une grande qualité de présence maternelle ou plutôt de fonction maternelle.

Au bout du chemin, l'enfant deviendra capable d'évoquer symboliquement la mère absente, voire même l'absence de la mère, qui sera donc ainsi passée du statut d'objet contenant à celui d'objet contenu, passage qui suppose l'intériorisation par l'enfant de la fonction contenante de l'objet primaire qui devient ainsi pour lui un contenu (fonctionnel).

Dans cette perspective, comme l'a bien montré toute l'œuvre de W.R. Bion (1962, 1963, 1965), on voit que le bébé a fondamentalement besoin du détour par l'autre, du détour par le fonctionnement psychique de l'autre pour organiser ses propres contenus de pensée et une hypothèse consiste alors à penser que si le bébé rêve, cela traduirait en quelque sorte l'intériorisation progressive de ce travail psychique de l'autre – soit de la « capacité de rêverie maternelle – comme organisateur de ses tout premiers contenus de pensée (sensations et perceptions, « vivances émotionnelles », proto-fantasmes et protopensées).

Le rêve comme facteur de primarisation des processus originaires

Si l'on réveille un enfant ou un adulte lors de chacune de ses périodes de sommeil paradoxal, l'expérience a été faite, on s'aperçoit qu'au cours d'une même nuit, c'est le même thème qui prévaut de cycle en cycle et qui est traité successivement d'abord en termes de processus originaires (source parfois des cauchemars plus fréquents en début de nuit), puis en termes de processus primaires (les rêves proprement dits), puis en termes de processus secondaires (les productions préconscientes précédant le réveil).

On assiste donc successivement à une primarisation des processus originaires et à une secondarisation des processus primaires, comme si l'activité onirique permettait chaque nuit une remise en chantier, une ré-expérimentation quotidienne de cette séquence développementale initiale (B. Golse, 1994). On peut dès lors comprendre l'importance quantitative du pourcentage de sommeil paradoxal chez les bébés.

Le film « *Rêves* » de Kurosawa qui, par le biais d'un procédé cinématographique, inverse cette dynamique nocturne de la fonction onirique, en partant des contenus les plus secondarisés pour aller vers les contenus les plus originaires, me semble, de manière artistique, venir efficacement à l'appui de cette conception d'une des fonctions possibles du rêve.

Le rêve comme élément des processus d'apprentissage

En 1966, H.P. Roffwarg, J.N. Muzio et W.C. Dement (1966) après s'être interrogés sur l'existence d'un sommeil « sismique » prénatal et sur la prédominance du sommeil paradoxal après la naissance, ont proposé l'idée que celui-ci jouait un rôle déterminant dans la maturation du système nerveux central à une période où le cerveau manque encore de stimulations externes. Quoique passionnante, cette hypothèse n'a jamais été véritablement validée et elle n'explique d'ailleurs pas la persistance du sommeil paradoxal chez l'adulte.

Peu après, en 1969, R. Greenberg et l'informaticien E.M. Dewan s'inspirèrent du fonctionnement des ordinateurs pour soutenir l'idée que le sommeil paradoxal pourrait correspondre à un programme de développement du cerveau embryonnaire, mais qu'il pourrait aussi assurer l'élaboration de nouveaux circuits fonctionnels après une lésion ainsi que la consolidation des processus de mémorisation.

Des expériences sur l'apprentissage des rats montrèrent dans les années soixante-dix que la privation de sommeil paradoxal diminuait l'acquisition de tâches complexes. V. Bloch et ses collaborateurs (1979) suggérèrent alors le rôle essentiel de ce type de sommeil dans le processus de mémorisation, mais le lien entre apprentissage et sommeil paradoxal chez l'homme n'a toujours pas été clairement établi.

Le rêve est-il un moteur ou une conséquence du développement cognitif ? Tout ceci nous donne beaucoup à penser quant aux éventuelles fonctions du rêve chez les bébés mais il est clair que ce type de questions demeurent encore ouvertes aujourd'hui.

Le rêve comme mécanisme des différents types de mémoire et du « travail du deuil »

C'est Daniel Widlöcher qui a souligné cette piste de réflexion que je crois très importante.

A l'interface entre la psychanalyse et les apports les plus récents des neurosciences dans le champ des images mentales, un auteur comme S.R. Palombo (1976) a proposé une théorie extrêmement stimulante et séduisante à propos des rêves post-traumatiques qui échouent à métaboliser le traumatisme. Cet auteur montrait en effet dans son travail de 1976 sur « *Le rêve et le cycle de la mémoire* » comment peuvent se concilier autour du rêve des perspectives cognitives, neurobiologiques et métapsychologiques.

S.R. Palombo faisait ainsi l'hypothèse que, pour consolider les restes diurnes, le rêve effectue un travail de connexion associative pour les lier à des traces déjà inscrites, déjà-là. A l'instar du rêveur lui-même, le rêve travaillerait donc par association, c'est-à-dire par intégration et encodage des restes diurnes au réseau épistémique, l'encodage et la liaison se faisant précisément sur les nœuds des traces mnésiques les plus anciennes et

les plus stables. D'où des hypothèses sur la figurabilité de l'image qui serait liée au travail de l'hémisphère droit fonctionnant, on le sait, sur un mode plus analogique que digital.

Les phénomènes oniriques répétitifs des névroses traumatiques échoueraient ainsi quant à leur fonction de liquidation du traumatisme, en raison peut-être d'une trop grande précision du souvenir traumatique lui-même. La fixation des restes diurnes sur les nœuds des traces mnésiques infantiles se ferait par superposition d'images et recherche d'analogie ou d'isomorphie.

De ce fait, si le reste diurne est trop précis, aucun encodage ne pourrait avoir lieu par défaut d'approximation suffisante en quelque sorte, et le rêve ne parviendrait pas alors à désactiver les souvenirs de la scène traumatique en échouant à les faire passer d'une mémoire procédurale (stockant les souvenirs frais qui sont en quelque sorte des affaires encore en cours continuant à déclencher des procédures d'action) à une mémoire déclarative (stockant des souvenirs inertes susceptibles d'être réactivés sans déclencher de procédures d'action).

Ce passage d'une mémoire procédurale à une mémoire déclarative correspond finalement à une désactivation des souvenirs quant à leur pouvoir de mobilisation de l'action, et si cette désactivation représente l'une des fonctions du rêve, alors on retrouve ici ce que J. Guillaumin (1972) cherchait à exprimer par son concept de travail du deuil propre à l'activité onirique (deuil de la force mobilisatrice des restes diurnes).

Qu'en est-il de tout ceci chez le bébé ? Cela est difficile à dire mais ces deux pistes de la fixation des restes diurnes et de la désactivation de la mémoire procédurale pourraient tout à fait concerner le bébé qui a la double tâche de consolider les traces mnésiques de ses expériences quotidiennes et de pouvoir les ré-évoquer sans mobilisation affective excessive.

Le rêve comme réparateur des enveloppes psychiques

La fonction onirique renvoie bien évidemment à la question des processus dits de liaison et dans cette optique la narrativité du rêve a été prise en compte depuis déjà fort longtemps.

Depuis « *L'interprétation des rêves* » (S. Freud, 1900) jusqu'aux travaux de Angel Garma (1981) sur la fonction anti-traumatique du rêve, c'est bien le travail de narration onirique qui a été mise en avant dans la réflexion psychanalytique, travail de narration extrêmement complexe puisque le sujet rêveur est à la fois l'auteur du rêve, son metteur en scène et son (ou ses différents) acteur(s) via les processus de diffraction identificatoire. Cette complexité narrative a été mise à profit par le roman moderne notamment. On pourrait ainsi dire que le rêve répare les enveloppes psychiques éventuellement mises à mal par la vie diurne soit la « *pellicule du rêve* » selon les termes de D. Anzieu (1985).

R. Diatkine (1994), quant à lui, a insisté sur les liens fonctionnels entre la narrativité du bébé et la « *capacité de rêverie* » de la mère (W.R. Bion, 1962). C'est au cours du deuxième semestre de la vie que, selon lui, le bébé devient capable de se dire que « si sa mère n'est pas là, c'est qu'elle est ailleurs », élaboration minuscule mais cruciale et qui a bien valeur, d'ores et déjà, de mise en récit de l'absence.

Le bébé arrive en effet dans un monde qui le précède et tout est nouveau pour lui. De ce fait tout peut faire effraction, tout peut faire traumatisme. Le rêve aurait ainsi une fonction transformatrice des traumatismes événementiels potentiellement délétères en traumatismes structurants et constructifs. L'enjeu est donc de taille et il nous faut sérieusement espérer que les rêves des bébés existent bel et bien !

Conclusions

Il est finalement difficile de savoir si les bébés savent ou non rêver. L'emplacement du rêve existe indéniablement dans leur tracé électrophysiologique de sommeil mais qu'en est-il du rêve en tant que tel ? Où se situe-t-il ? quelque part entre l'être et l'existence...

Pour conclure, j'évoquerai d'une part la question des rêves prénataux (S. Ferenczi, 1924) et celle des rêves de la femme enceinte (A. Bourguignon, 1968). Dans un cas comme dans l'autre, il ne s'agit pas de rêves vécus par les bébés eux-mêmes mais de rêves vécus par des adultes qui, d'abord et avant tout, ont été des fœtus et des bébés.

Les rêves prénataux ne renvoient pas à la capacité de rêverie du fœtus mais à la possible réactivation ultérieure, chez l'adulte, de ses vécus sensoriels intra-utérins. On peut imaginer que ceci est sans doute également possible chez les bébés qui se trouvent encore très proches de leur vie prénatale.

Les rêves de la femme enceinte, quant à eux, et qui sont souvent des cauchemars témoigneraient d'une sorte de régression processuelle de la mère vers l'activation de processus originaires qui lui permettrait en quelque sorte de se brancher sur le fonctionnement pré-psychique du fœtus.

Du bébé à l'adulte, de l'adulte au bébé, la dynamique en jeu est sans doute à double sens au même titre que le mot « rêver » est lui-même un palindrome qui se lit aussi bien de gauche à droite que de droite à gauche. Alors faisons un rêve... les bébés savent rêver et en tout cas c'est ce que je leur souhaite très sincèrement !

Bibliographie

D. ANZIEU, *Le Moi-peau*, Dunod, Paris, 1985 (1^{re} éd.).

P. AULAGNIER, *La violence de l'interprétation – Du pictogramme à l'énoncé*, P.U.F., Coll. « Le fil rouge », Paris, 1975 (1^{re} éd.).

W.R. BION (1962), *Aux sources de l'expérience*, P.U.F., Coll. « Bibliothèque de Psychanalyse », Paris, 1979 (1^{re} éd.).

W.R. BION (1963), *Éléments de Psychanalyse*, P.U.F., Coll. « Bibliothèque de Psychanalyse », Paris, 1979 (1^{re} éd.).

W.R. BION (1965), *Transformations – Passage de l'apprentissage à la croissance*, P.U.F., Coll. « Bibliothèque de Psychanalyse », Paris, 1982 (1^{re} éd.).

W.R. BION (1976), *A propos d'une citation de FREUD*, *Revue Française de Psychanalyse*, 1989, LIII, 5 (« Bion »), 1263-1270.

V. BLOCH, E. DUBOIS-HENNEVIN et P. LECONTE, *Sommeil et mémoire*, *La Recherche*, 1979, 106, 1182-1191.

A. BOURGUIGNON, *Neurophysiologie du rêve et théorie psychanalytique*, *La Psychiatrie de l'enfant*, 1968, 11, 1-69.

R. DIATKINE, *L'enfant dans l'adulte ou l'éternelle capacité de rêverie*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, Paris, 1994.

S. FERENCZI (1924), *Psychanalyse des origines de la vie sexuelle*, Payot, Coll. « Petite Bibliothèque Payot », N° 112, Paris, 2018.

S. FREUD (1900), *L'interprétation des rêves*, P.U.F., Paris, 1967.

S. FREUD (1911), *Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques*, In : *Résultats, idées, problèmes* (S. FREUD), Tome I, P.U.F., Coll. « Bibliothèque de Psychanalyse », Paris, 1975 (7^e éd.).

S. FREUD (1926), *Inhibition, symptôme et angoisse*, P.U.F., Coll. « Bibliothèque de Psychanalyse », Paris, 1975 (5^e éd.).

A. GARMA, *Le rêve – Traumatisme et hallucination*, P.U.F., Coll. « Bibliothèque de Psychanalyse », Paris, 1981 (1^{re} éd.).

B. GOLSE, *Cauchemars, rêves et processus de pensée*, *La psychiatrie de l'enfant*, 1994, XXXVII, 2, 395-413.

- B. GOLSE, *Le bébé, du sentiment d'être au sentiment d'exister*, Érès, Coll. « 1001 BB », Toulouse, 2020.
- R. GREENBERG et E.M. DEWAN, *Aphasia and rapid eye movement sleep*, Nature, 1969, 223 (5202), 184-184.
- J. GUILLAUMIN, *Le rêveur et son rêve*, Revue Française de Psychanalyse, 1972, XXXVII,1-2,5-39.
- M.R. KHAN, *La capacité de rêver – Note clinique*, Nouvelle Revue de Psychanalyse, 1972, 5 (« L'espace du rêve »), 283-287.
- J. LAPLANCHE, *La pulsion et son objet-source ; son destin dans le transfert*, In : *La pulsion pour quoi faire ?* (Ouvrage collectif), Débats, Documents, Recherches de l'Association Psychanalytique de France, Paris, 19
- J. LAPLANCHE, *De la théorie de la séduction restreinte à la théorie de la séduction généralisée*, Études Freudiennes, 1986, 27, 7-25.
- J. LAPLANCHE, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, P.U.F., Coll. « Bibliothèque de Psychanalyse », Paris, 1987 (1^{re} éd.).
- J. LAPLANCHE, *Entretien avec Jean Laplanche* (réalisé par Alain Braconnier), Le Carnet-PSY, 2002, 70, 26-33.
- J. LAPLANCHE, *À partir de la situation anthropologique fondamentale*, In : *Penser les limites. Écrits en l'honneur d'André Green* (Sous la direction de C. BOTELLA), Coll. « Champs Psychanalytiques », Paris, Delachaux et Niestlé, 2002, 280-287.
- J. LAPLANCHE et J.-B. PONTALIS (1964), *Fantasme originaire – Fantômes des origines – Origines du fantasme*, Hachette, « Textes du xx^e siècle », Paris, 1985.
- S. MISSONNIER et B. GOLSE, *Le fœtus/bébé au regard de la psychanalyse – Vers une métapsychologie périnatale*, P.U.F., Coll. « Le fil rouge », Paris, 2021.
- S. PALOMBO, *The dream and the memory cycle*, International Review of Psychoanalysis, 1976, 3, 65-83.
- O. RANK (1924), *Le traumatisme de la naissance*, Payot, Paris, 1976.
- H.P. ROFFWARG, J.N. MUZIO and W.C. DEMENT, *Ontogenetic development of the human sleep-dream cycle*, Science, 1966, 152 (3722), 604-619.
- D.W. WINNICOTT (1967), *Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant*, 153-162, In : *Jeu et réalité – L'espace potentiel* (D.W. Winnicott), Gallimard, Coll. « Connaissance de l'Inconscient », Paris, 1975 (1^{ère} éd.)

Halluciner, rêver – perlaborer peut-être ?

Remarques sur la fonction du rêve à partir du traitement d'Élisabeth.

Françoise Neau

Nos rêves ne nous mènent-ils pas là où ils veulent, comme le cheval de ce pauvre cavalier Itzig, cher à Freud ? Itzig, c'est celui que Freud appelle « le cavalier du dimanche », mené par son cheval : quand on demande à Itzig « Où vas-tu donc ? », il répond « Est-ce que je sais ? Demande à mon cheval ! » Freud le confie à Fliess en lui adressant la première version de ce qui sera le fameux chapitre VII de *l'Interprétation du rêve* : elle est « composée comme en rêve (...) » entièrement écrite *d'après l'inconscient*, selon le célèbre principe d'Itzig (...) je ne savais pas, quand je commençais un paragraphe, où j'aboutirais.¹ Le Conquistador n'a pas toujours avancé sur « la portion de terre nouvelle » avec une carte d'état-major ; il a commencé par être, et pas seulement le dimanche, le cavalier mené par son cheval ; pas plus que lui, nous ne cessons d'être et le cheval et le cavalier, et même les chemins qu'ils prennent.

Pour les décrire, il faut selon Freud « se résigner au détour, à l'enchevêtrement, aux phrases contournées (...) », accepter de « succomber à des circonlocutions en quête d'images (...) : loin de l'idéal, c'est à dire loin d'une « expression noble et simple [...], celle dont je pourrais... rêver. »

Un cap cependant : la « théorie du rêve », qui donne au rêve la fonction d'une réalisation, un accomplissement hallucinatoire de désir, de souhait². Avec deux fonctions, indissolublement liées : « expliquer le processus présumé du travail du rêve », et construire une technique de l'interprétation du rêve.

Je bute en fait sur l'une des pierres d'angle de cette « théorie du rêve » : la modalité *hallucinatoire* de la satisfaction qu'accomplit le rêve : « le rêve hallucine (...) il remplace des pensées par des hallucinations. »³ Bien plus : le caractère hallucinatoire du rêve le rapproche de la psychose au point que Freud continue de faire du rêve, dans l'*Abrégé*, « une psychose brève ».

Cette affirmation de Freud me renvoie avec insistance à une rencontre clinique marquante pour moi⁴, quoique déjà ancienne, à l'hôpital psychiatrique où je travaillais comme psychologue. Ma question se formule aujourd'hui ainsi : est-ce le même régime hallucinatoire (comme on parle du régime d'un moteur) qui animait les hallucinations délirantes de la patiente et le premier rêve qu'elle me rapporta, au décours du traitement ? Je pourrais me contenter de distinguer « la véritable hallucination psychotique [qui] est le retour dans le réel d'une

1. S. Freud, lettre du 07/07/1898, in *Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904*, Puf, 2006, p. 406.

2. Les traducteurs des *OCF* ont choisi de traduire le *Wunsch* allemand par « souhait », et non par la traduction canonique « désir », une « impropriété » selon Laplanche. Le verbe *wünschen*, souhaiter, « porte essentiellement sur un scénario (sujet/verbe/complément, explicites ou sous-entendus) dont on souhaite la réalisation (cf *Traduire Freud*, Puf, 1989, p. 144). Comme si la dramatisation était d'emblée présente dans le souhait, à la différence du désir, *Begierde*, entendu comme désir violent visant à s'approprier voire à consommer l'objet. » L'argument est convaincant, mais vaut-il pour « l'hallucination primitive » du nourrisson, où la grammaire du monde n'est peut-être qu'en cours de constitution ?

3. S. Freud (1900), *L'Interprétation du rêve*, *OCF* IV, p. 80.

4. J'ai déjà évoqué le cas de cette patiente, sous un autre angle, cf « Une femme mariée », dans *Cicatrices de la psychose*, Paris, Puf, 2016, p. 113-128.

représentation déniée ou forclosée », de l'hallucination du rêve « issue d'une représentation de désir refoulée »⁵, qui n'est de toute évidence pas une hallucination identique à la première. Et pourtant ma question insiste, comme insiste l'affirmation freudienne, « le rêve hallucine », et je tiens à la poser depuis cette rencontre clinique-là.

Cette patiente, une jeune femme de 26 ans, par ailleurs discrète et réservée, entendait depuis une dizaine d'années une « petite voix », comme elle nommait ses hallucinations. Longtemps restée à bas bruit, la petite voix a fini par la conduire à être internée, après une mise en acte de ses idées délirantes : elle avait organisé son mariage avec un garçon du village, que seul son délire avait élu comme « l'homme de sa vie ».

Reprenons. Elisabeth a 16 ans, et vient d'emménager dans ce village, la première fois que la petite voix se manifeste, et lui prédit : « c'est là que tu rencontreras l'homme de ta vie ».

Quelques années plus tard, passant en voiture devant le café, elle croise ou imagine croiser le regard d'un homme. L'évidence s'impose, fulgurante⁶, c'est lui, « l'homme de sa vie », Yannick Bitel : « je l'ai vu me voir dans le reflet de la vitre du café ». De lui, elle ne connaît que le nom et le prénom, qu'ici je modifie bien sûr, en essayant toutefois de restituer la lourde charge sexuelle de ces signifiants⁷. La *perception* du reflet de ce regard posé sur elle donne d'emblée corps, image, sens et présence à l'annonce de la « petite voix », autant qu'elle donne une consistance à son image à elle, Elisabeth, à laquelle ce regard confère enfin une existence, à elle qui s'éprouve intérieurement comme « morte vivante ». Et une vie pulsionnelle aussi, même si « Yannick-Bitel », au nom compulsivement répété, prononcé, écrit, est un objet d'amour narcissique, choisi et investi sur un mode narcissique, à vocation de restauration narcissique – pour dire vite. La conviction délirante vient tenter de colmater le manque à être en défaisant le repli schizoïde qui a marqué l'enfance d'Élisabeth, elle protège aussi la jeune femme d'une sexualité vécue comme menaçante, que l'adolescence a vraisemblablement réactualisée⁸.

Cet homme, elle ne le connaissait pas, pas plus qu'il ne la connaissait, sauf peut-être de vue. Elle a organisé le mariage, au point de publier les bans, de se présenter le jour J à la mairie en robe de mariée, avec les invités, le traiteur, le photographe, les bouquets... seul manquait le mari. Élisabeth est venue chaque jour, dans sa robe blanche, demander au maire de la marier, jusqu'à suivre, toujours dans sa robe de mariée, l'enterrement de Madame X., qu'elle ne connaissait pas. Ce jour là, elle a mis en péril l'ordre public, lui dirent les gendarmes. « Si j'étais mariée, je serais en sécurité », leur répondit-elle.

Deux ans après, la jeune femme prend contact avec moi, à l'hôpital, parce que « ça recommence », dit-elle. La prise en charge à l'hôpital s'était interrompue avec le départ du service du médecin-chef, et elle n'avait pas donné suite à sa proposition de poursuivre le travail avec moi. Alors qu'elle avait réussi à retrouver son travail de secrétaire, à quitter la maison familiale et à louer un studio, elle se plaint de ce qu'elle appelle les « cauchemars » de jour : des hallucinations visuelles pénibles (elle voit par exemple l'autre employée, la « grosse handicapée » dont elle partage la chambre pendant leur semaine de travail, « nue sur son lit »). Elle ressort de plus en plus souvent de l'armoire ce qu'elle appelle « les choses du mariage » (la robe, les faire-part, les menus, les photos...) les regarde, ne peut s'en empêcher et ça l'inquiète ; la petite voix, qui n'avait pas disparu, lui parle de plus en

5. É. Séchaud, Figurabilité olfactive, *Revue Française de Psychanalyse*, 2001, t. LXV, Spécial Congrès, oct.-nov. 2001, n°4, La figurabilité, p. 1145.

6. « L'évidence se passe de la preuve », écrit Fernando Gil, *Traité de l'évidence*, Grenoble, Jérôme Million, 1993, p.7.

7. Cette absence de refoulement s'entendra plus tard, par exemple quand la jeune femme me rapportera avoir dit à sa mère, « Toi tu vas bien au cul, pourquoi pas moi ? » – un propos dont il est difficile de ne pas noter aussi l'adresse transférentielle.

8. Des souvenirs d'enfance, de scènes vécues ou reconstruites, ont émergé au fil du traitement, imprécis : des amis du père viennent lui rendre visite, ils boivent, « on me tourne autour », « je cours autour de la table ». La fillette ira vivre plusieurs années chez une sœur aînée, à la suite de l'intervention des services sociaux semble-t-il pour protéger les enfants les plus jeunes de l'alcoolisme du père, jusqu'à ce que cette sœur chasse Elisabeth de son foyer, l'accusant de vouloir séduire son beau-frère (le mari de cette sœur), ce qui la remplit d'indignation. La patiente, en quête de preuves de sa vie, n'ira jamais rechercher ces informations-là.

plus fort. Revient la peur d'apparaître « dévergondée », comme il y a deux ans, « et en même temps on ne peut pas rester dans le concon (sic) de sa mère », me dit-elle – je ne peux qu'acquiescer à cette revendication légitime.

Elisabeth demande donc de l'aide. Ni sa famille, des plus démunies comme on dit pudiquement, ni son entourage, ne lui sont d'aucun secours. Pendant deux ans, un taxi l'amènera deux fois par semaine, souvent trois, de son village à l'hôpital psychiatrique.

Peu après notre première rencontre, la patiente a commencé à m'adresser par la poste ce qu'elle appelait ses « dossiers », sous chemise cartonnée, de plus en plus nombreux au fil des mois, parfois plusieurs par jour. Dans le premier, une auto-présentation : « Mon caractère est : je suis très sauvage, très timide, très isolée, très seule et sans amour, sans dialogue, que je ne fume pas, mais je bois beaucoup les paroles des gens, que j'étais sage comme une image. Mais ça ne m'a pas empêchée de voler dans les magasins et à faire le désordre dans M. ».

Ces dossiers sont d'abord autant de traces parfois minuscules de sa vie, collectées avec soin : documents administratifs, factures, vieux bulletins scolaires, tickets de courses, photos des lieux où elle vit ou a vécu, etc. Elisabeth cherche au-dehors « des preuves », dit-elle, d'une existence jamais assurée : « inconsciente à la naissance, 26 ans de handicap ». Avec ces bribes hétéroclites elle travaille avec acharnement à se construire une vie, et d'abord un passé. De cet inventaire, elle me fait la destinataire. Un an après le début du traitement, à la demande de la patiente je rencontre sa mère : elle veut l'entendre enfin parler, devant moi, de ce « défaut de naissance ». Cette mère ne peut rien en dire, de cette dixième et dernière naissance ; c'est de l'accumulation de ses morts à elle qu'elle parle, des hommes de sa vie à elle : frères, pères, maris tués par l'alcool ou le fusil de chasse, tombés ivres dans la mare ou brûlés dans la cheminée, etc. De ce passé là, à moitié ignoré d'Elisabeth, cette femme semblait s'être absentée depuis longtemps : sans plainte ni douleur exprimées, elle ne comprenait rien, disait-elle, aux « bêtises » de sa fille.

Les destinataires de ces dossiers, d'abord nombreux – le maire du village, le procureur, son médecin généraliste, le propriétaire de son studio, mais aussi sa famille, celle de Yannick – se raréfient peu à peu, jusqu'à ce qu'elle m'écrive : « Il n'y a plus que Yannick et vous ».

En même temps les dossiers sont remplacés par des lettres, sur lesquelles elle colle des photos découpées dans des publicités gratuites, d'objets, de vêtements – bijoux, électroménager, tenue de ville ou d'intérieur, sous-vêtements, jouets d'enfants, etc. Une légende manuscrite accompagne souvent les images, par ex : « la bague que Yannick m'a offerte pour notre anniversaire de mariage », ou encore, sous les photos des mannequins d'enfants, les prénoms de « leurs » enfants, « Matteo à 5 ans », etc. Bref, avec cet inventaire sans fin de ses nombreuses propriétés de femme mariée, Elisabeth puise dans ce magasin fantasmatique⁹ de papier pour se fabriquer un présent à venir selon ses désirs, dont elle me donne à voir les images comme autant de preuves d'une néo-réalité commune, et conforme.

Puis les images sont remplacées par des lettres, parfois sur de tout petits morceaux de papier, plusieurs dans l'enveloppe ; j'en suis la seule destinataire. Elisabeth m'a écrit avec frénésie, certains jours plusieurs fois, pendant plus d'un an. Elle ne m'y dit le plus souvent rien de plus ni rien d'autre qu'en séance, même si le ton en est parfois plus léger, ou plus dramatique : elle y tient la chronique de son quotidien et de son entourage – voisins, famille, travail, rumeur et état-civil mêlés, faits et gestes supposés de Yannick, mouvements de sa vie intérieure aussi : elle attend, espère, délire, désespère, ré-écrit l'histoire selon son désir. Elle invente ainsi des retrouvailles : « On est sortis ensemble pendant 2 mois, et puis il n'a plus voulu de moi, alors on est sortis en cachette ». Les lettres se terminent rituellement par la même formule, le rappel à notre réalité extérieure à toutes les deux : « Madame Neuau je vous dis au 23 nov. à 13h30 », avec le nom et l'adresse du pavillon, et sa signature.

9. Je pense à ce passage de Freud à la fin de l'article de 1924 sur « La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose » : « Il ne fait guère de doute que le monde de la fantaisie joue le même rôle dans la psychose, qu'ici aussi il constitue le magasin à provision dans lequel on va chercher le matériau ou les patrons pour la construction de la nouvelle réalité (OCF XVII p.41). »

Pas de mots d'amour, il ne s'agit pas d'un transfert érotomane au sens psychiatrique¹⁰ du terme – le délire d'Elisabeth la « sans amour » n'a jamais présenté la conviction délirante d'être aimée. Elle m'écrit pendant ses heures de repos, elle a toujours du papier et un crayon sur elle : « ça bouillait en moi, il fallait que je me confie ». Le trop plein d'excitation dont elle se « soulage » en m'écrivant n'est pas tant lié à moi qu'à « ça » qui bout en elle, un débordement pulsionnel dont Yannick fut longtemps l'objet passionné. Elle m'écrit, dira-t-elle un peu plus tard, « comme un copain et une copine qui le soir se racontent ce qu'ils ont fait », ou « pour avoir le cœur léger ». Sur la scène de ce transfert par écrit, qui vient redoubler le transfert en présence, se rejoue un amour comme désésexualisé, sublimé, ou bien une adresse, secourable et bien au fait de la situation, où se délester d'un excès d'excitation, ou plutôt tout cela en même temps, et plus encore : une présence, convocable en permanence, même en mon absence.

Après plus d'un an de notre travail commun, la petite voix, devenue très impérieuse, commande à nouveau à Elisabeth de faire des chèques sans provision, et de « refaire le mariage avec Yannick ». Je réussis non sans mal à la convaincre de se faire hospitaliser, « pour se mettre à l'abri » pendant un petit moment, lui dis-je, en jouant l'indignation : « Non mais ! On ne va pas la laisser vous commander ! ». « On », c'est la part d'elle qui se plaint de la petite voix et lui résiste, et moi, qui m'appuie sur l'hôpital. Quelques jours après, elle rêve, et c'est le premier rêve nocturne qu'elle me rapporte, en toute fin de séance : « je vous demandais si j'allais me marier avec Yannick. On se regardait longtemps, vous ne disiez rien et puis vous m'avez dit oui. » Elle n'associa pas sur ce rêve, nous n'y revînmes pas, du moins dans mon souvenir.

Après ce rêve, la petite voix prend moins de place. Elisabeth devient disponible pour participer aux activités du service, s'intéresse à un autre homme que Yannick – un patient hospitalisé pour dépression, et l'intérêt est partagé. Elle en vient à me poser une question : « et vous, vous en avez une, de petite voix ? ». Embarrassée, je lui réponds, du ton le plus léger possible : « ça peut m'arriver, quand je me dis des choses ou que je me pose des questions, mais elle reste à l'intérieur, et elle ne me fait pas faire tout ce qu'elle veut ». Elisabeth repère que sa « petite voix » à elle se transforme, varie ses timbres, sa prosodie, son vocabulaire : peut-être bien ceux d'étrangers en elle, un peu moins inquiétants, qu'elle travaille à identifier, parfois la voix d'un homme ou d'une femme, de son père ou de sa mère, ou celle de ce qu'elle appelle « sa conscience » ou « la morale » – celle des autres, avec laquelle « sa conscience n'est pas toujours d'accord ».

Jusqu'à sa découverte – encore un tournant dans ce travail que nous avons mené ensemble : « la petite voix, c'est une autre Elisabeth ». Je ne connais pas de meilleure définition du clivage, énoncée depuis « l'espace du dedans », comme dit Henri Michaux.

Comment comprendre ce passage des hallucinations délirantes à la satisfaction hallucinatoire de souhait qu'accomplit le rêve d'Elisabeth ? La « teneur en désir »¹¹ est identique – se marier avec Yannick, mais qu'en est-il des rapports – analogies mais aussi différences – dans les processus psychiques à l'œuvre ?

Avant d'y venir, un détour : qu'en est-il dans la métapsychologie des rapports entre l'hallucinatoire du rêve et celui de l'hallucination ?

La matrice de ces analogies, c'est l'expérience de la *satisfaction hallucinatoire de désir*, « l'hallucination primitive », que Freud pose dès l'*Esquisse* aux origines de la vie psychique. Ce mode de satisfaction, hallucinatoire, permet que les traces mnésiques laissées par la perception de l'objet externe ayant, par son action spécifique, apporté la satisfaction réelle, apaisé le besoin et permis la décharge de l'excitation, soient réinvesties

10. Au sens de G. de Clérambault et de ses élèves (dont Lacan).

11. J'emprunte l'expression à Ferenczi (1913), dans « Le développement du sens de la réalité et ses stades », *Œuvres Complètes* t. II, p. 63.

en l'absence de cet objet. Lorsque réapparaît l'état de tension, selon Freud le réinvestissement des traces va réactiver l'image mnésique et provoquer « quelque chose d'analogue à une perception, c'est-à-dire une hallucination »¹². Mais ce fonctionnement hallucinatoire ne suffit pas à garantir la satisfaction attendue : la déception et l'épreuve de réalité contraignent à l'abandonner¹³.

Ce circuit court entre perception et hallucination, Freud le réaffirme en 1924, en proposant comme une théorie de l'hallucination, à propos du « remaniement de la réalité » dans la psychose : cette dernière, « elle aussi, [a] la tâche de se procurer des perceptions telles qu'elles correspondraient à la nouvelle réalité, ce qui est atteint de la façon la plus fondamentale par la voie de l'hallucination »¹⁴.

La réalisation hallucinatoire de désir, qui fait réapparaître dans la perception et l'objet et la satisfaction qu'il a procurée (à condition qu'il ait commencé par être satisfaisant), Freud en fait une expérience commune à trois des personnages de son œuvre : le nourrisson de l'*Esquisse*, le rêveur de la *Traumdeutung* et le patient qui souffre de « psychose hallucinatoire ». Mais l'épreuve de réalité, passage obligé pour le rêveur qui se réveille, comme pour le nourrisson vite insatisfait¹⁵, sera l'une des grandes différences d'avec les hallucinations pathologiques, dans lesquelles la réalité est rarement tout à fait absente, à la différence du dormeur entièrement plongé dans le sommeil. Avec le rappel célèbre, et capital, de « La négation » : « Une condition nécessaire de l'épreuve de réalité est que les objets ayant jadis procuré quelque satisfaction réelle aient été perdus ».

Avant qu'intervienne (ou pas) l'examen de réalité, la réalisation hallucinatoire de souhait est rendue possible par la *régression* à l'hallucination, une régression qui est l'une des caractéristiques du processus régrédient du rêve sans en être l'apanage. Freud y insiste dans le chap. VII de *L'interprétation du rêve*, dans le rêve « la représentation se retransforme en l'image sensorielle d'où elle est sortie à un moment donné », jusqu'à la reviviscence hallucinatoire – grâce à la condensation. Une telle régression se retrouve dans les hallucinations de l'hystérie, de la paranoïa, et aussi dans « les visions de personnes à l'esprit normal » qui sont toutes, elles aussi, « des pensées transformées en images »¹⁶.

À la régression hallucinatoire, qui a transformé et remanié le contenu de pensée en une « fantaisie de désir », Freud ajoute un élément essentiel : la *croyance* à la réalité de l'accomplissement du désir ainsi halluciné, croyance qui se retrouve aussi dans la schizophrénie et surtout dans l'*amentia* : les souhaits cachés ou refoulés sont non seulement amenés à la conscience mais aussi présentés « avec une croyance entière comme accomplie [...] l'hallucination entraîne la croyance de réalité »¹⁷ (*ibid.*, p. 254) [l'hallucination, mais tout autant l'hallucinatoire].

C'est de la « psychose hallucinatoire » – notamment la confusion hallucinatoire, l'*amentia* de Meynert revue et corrigée par Freud, que le rêve, cette « psychose brève » est pour lui la plus proche : le délire hallucinatoire de ces patients présente « une fantaisie de souhait nettement reconnaissable, souvent ordonnée comme

12. Freud (1895), *Esquisse d'une psychologie scientifique*, *Naissance de la psychanalyse*, Puf, 1986, p338.

13. « Ce qui était représenté, ce n'était plus ce qui était agréable, mais ce qui était réel, même si cela devait être désagréable », Freud (1911), *Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique*, OCF XI, 1998.

14. Freud (1924), *La perte de la réalité dans la névrose et la psychose*, *op. cit.*, p. 40.

15. Épreuve qui est « l'une des grandes institutions du moi », cf Freud (1915), *Complément métapsychologique à la théorie du rêve*, OCF XIII, p. 256. En même temps que l'épreuve de réalité est l'une des grandes institutions du moi, pour le nourrisson elle contribue à dessiner ses contours.

16. Freud (1901), *L'interprétation du rêve*, OCF IV, p. 596-597.

17. « Complément métapsychologique... », *op. cit.*, p. 253-254.

un beau rêve diurne. On pourrait parler, d'une façon tout à fait générale, d'une psychose de *souhait* (de désir) hallucinatoire, et l'impartir *de la même façon* (je souligne) au rêve et à l'*amentia*. »¹⁸

Freud donne l'exemple d'un « beau rêve diurne » dans l'*amentia*, « un rêve heureux » : celui vécu par une jeune fille en proie à un amour non réciproque, qui va basculer dans une « confusion hallucinatoire », convaincue que celui qu'elle a attendu en vain est arrivé, il est là dans le jardin, elle accourt pour l'accueillir, et il ne la quittera plus... On trouve dans les asiles, poursuit Freud, plus d'une mère endeuillée de son enfant qui berce inlassablement un morceau de bois, plus d'« une fiancée délaissée qui depuis des années attend son fiancé, habillée de ses plus beaux vêtements » : le « beau rêve diurne » s'est largement abîmé...

Dans l'*amentia*, une psychose qui dure, considérée par Freud comme une réaction à une perte affirmée par la réalité, mais que le moi dénie comme insupportable [...], « le moi rompt la relation à la réalité », s'en détourne et crée « une réalité meilleure, laissant place aux fantaisies de souhait non refoulées et totalement conscientes¹⁹. » Le rêve, lui, retrouve cette relation à la réalité extérieure dès le réveil.

Si l'*amentia* semble rester longtemps pour Freud le paradigme de la psychose²⁰, le champ des psychoses ne s'y réduit pas. Dans la schizophrénie par exemple, se retrouvent également « la formation de la fantaisie de souhait et la régression hallucinatoire, les parts les plus essentielles du travail de rêve » ; mais cette même schizophrénie est aussi ce qui permet à Freud de repérer « le point où se montre la différence décisive d'avec le travail du rêve »²¹.

Dans la schizophrénie en effet, « ce sont les mots eux-mêmes, dans lesquels était exprimée la pensée préconsciente, qui deviennent objets de l'élaboration par le processus primaire ; dans le rêve, ce ne sont pas les mots, mais les représentations de chose, auxquels les mots ont été ramenés »²².

La régression topique que connaît le rêve, la schizophrénie l'ignore : « dans le rêve le commerce entre investissements de mot (préconscient) et investissements de chose (inconscient) est libre ; ce qui reste caractéristique de la schizophrénie, c'est qu'il est barré ». Autrement dit, c'est l'action du processus primaire qui diffère : dans le rêve, il s'effectue sur les mots, dans la pensée préconsciente, et dans la schizophrénie sur les représentations de chose, lesquelles consistent en un investissement des *traces* mnésiques dérivées des *images* mnésiques, et qui restent inconscientes si elles ne sont pas liées à des représentations de mot.

L'association de ces trois *réalisateurs* de souhait que sont le nourrisson, le rêveur et les folles de l'asile, resterait largement à déplier plus avant, et surtout à interroger : ni le rêveur ni le fou ne sont des nourrissons, et il faudrait suivre de plus près pour chacun d'entre eux, et dans la métapsychologie du rêve, le destin de « l'hallucination primitive » [l'halluciner primitif].

18. L'*amentia* est la formation pathologique la plus proche du rêve dès 1894, dans « Les psychonévroses de défense ». Elle le reste en 1915, dans le « Complément métapsychologique... », malgré la nette récusation par Freud des conceptions dominantes de la psychiatrie de son temps, dès la fin du 1^{er} chap. de la *Traumdeutung*. L'illustration clinique qu'en reprend dans ces deux textes Freud, n'est pas sans rappeler le tableau clinique présenté par Elisabeth, le bonheur en plus. Sans nous perdre dans les nécessaires nuances d'un débat nosographique plus poussé, soulignons que Meynert évoquait davantage l'enfer de la confusion, avec ses manifestations intenses d'angoisse, d'agitation et de rage autodestructrice, et un décousu spectaculaire, que le tableau clinique du « rêve heureux », dressé par Freud.

19. Freud (1915), Complément métapsychologique..., *op. cit.*, p. 257.

20. C'est, écrit-il en 1924, « la forme de psychose peut-être la plus extrême et la plus frappante », et encore en 1927 « un état extrêmement heureux de confusion hallucinatoire » (*L'avenir d'une illusion*).

21. Freud (1915), Complément métapsychologique..., *op. cit.*, p. 252-254.

22. « La régression des pensées du rêve préconscientes aux images mnésiques de chose est manifestement la conséquence de l'attraction que ces représentations (anc. trad. « représentants ») de pulsion inconscientes – par ex. des souvenirs d'expériences vécues refoulés – exercent sur les pensées mises en mot. »

Mais restons synthétiques, avec Freud lui-même : « Vous avez compris, dit-il à son interlocuteur virtuel des *Nouvelles Leçons*, en 1932, que le rêve est un produit pathologique, le premier maillon de la chaîne qui comprend le symptôme hystérique, l'obsession, l'idée délirante mais se distingue des autres par son caractère fugitif et sa constitution dans des circonstances qui appartiennent à la vie normale (...) l'innoffensive psychose du rêve est la conséquence d'un retrait consciemment voulu et seulement temporaire du monde extérieur, elle disparaît dès qu'il y a reprise des relations avec celui-ci »²³. La différence entre l'hallucinatoire du rêve, ce fugitif produit du sommeil, et la durable hallucination pathologique est ténue mais capitale, d'ailleurs le rêve, production pathologique, appartient à la vie normale... Dont acte, ce n'était pas si compliqué !

Si elle a le mérite du résumé, cette clarification ne m'aide pas beaucoup à éclairer le passage de l'offensive psychose hallucinatoire délirante d'Elisabeth à l'innoffensive psychose de son rêve. Reprenons : « je vous demandais si j'allais me marier avec Yannick. On se regardait longtemps, vous ne disiez rien et puis vous m'avez dit oui ».

Les remarques qui suivent sont autant de tâtonnements dans une réflexion inachevée, ouverte à la révision et à la discussion...

C'est tout entier dans la parole, et même dans un *échange* de paroles, que se déploie ce rêve, un rêve du type langagier, discursif, comme dit Freud²⁴, sans transformation de la représentation en images sensorielles ni jeu avec les mots, les syllabes, l'image acoustique des mots – sans défiguration, semble-t-il. À ces rêves qui ne sont constitués que de pensées, Freud ne conteste pas pour autant l'essence propre au rêve.

La perception et la sensorialité activaient sur le mode d'un circuit court les hallucinations d'Elisabeth, depuis la « petite voix », avec sa prédiction initiale puis ses ordres, jusqu'au reflet du regard perçu dans la vitre du café. Alors que dans le rêve, le langage retrouve une fonction représentative (je dirais bien de représentance) et symbolisante, celle que dans les moments les plus délirants il avait tout à fait perdu. Je pense à ces moments où la jeune femme prenait les mots pour des choses. Un exemple parmi d'autres : à un moment de notre travail, la petite voix ayant à nouveau tenté avec la dernière énergie, d'imposer ce mariage à Elisabeth, la date en était fixée le 2 septembre – elle avait lu dans un journal de petites annonces que R., la belle-sœur de Yannick., celle qui vient d'avoir un fils, cherchait une tente pour une fête le 2 sept ; Yannick étant l'oncle, elle serait la tante. « C'est des jeux de mots, finalement, vous voyez », m'avait-elle dit alors, avec la tristesse de qui ne peut plus se fier aux mots pour faire arriver, magiquement, les choses.

Dans ce rêve « discursif », Elisabeth retrouve le sol plus ordinaire, mais aussi plus fiable, du langage et de la parole, dans un dialogue loin de l'usage autocratique de la « petite voix » qui prédit, ordonne et finit par terrasser le moi, autant qu'elle énonce l'excitation pulsionnelle d'Elisabeth. Un usage commun de la parole, que nos rencontres, et ses lettres, avaient sans doute comme préparé... Cependant la « petite voix » intérieure, rejetée puis faisant du dehors un retour de plus en plus bruyant, n'a pas disparu : dans le rêve, l'interlocutrice que j'incarne récupère son don de prophétie, mais avec le jeu de l'incertitude en plus, l'emprise de l'actuel et de l'acte en moins. Dans ce dialogue, un « je » apparaît, celui d'Elisabeth, qui peut énoncer son désir comme une question, et en son nom propre, sans recourir à la projection.

23. Freud (1932), Révision de la théorie du rêve, la 29^e des *Nouvelles Conférences*, éd Gall. p. 25-26).

24. Le paradigme en est pour lui le rêve « Autodidasker », qu'il oppose dans la *Traumdeutung* au rêve dit de « l'enfant qui brûle », où les images et les sensations visuelles sont au premier plan. Voir p. 588.

Ruse du rêve, qui par définition ne perd rien de sa fonction hallucinatoire : le souhait de se marier n'a pas disparu, il reçoit même comme ma bénédiction – il est juste devenu plus présentable, et même représentable, et peut être différé, en changeant de voix, de style aussi.

Dans son contenu manifeste, le rêve d'Elisabeth énonce le même souhait que l'idée délirante et le réalise, à sa manière hallucinatoire mais sans déguisement, sans transformation ni déformation des pensées latentes du rêve. Ou bien faudrait-il mieux dire que le rêve *intègre* l'idée délirante, et son destin depuis toutes ces années, y compris avec les déformations et transformations qu'elle a subies dans le traitement, à la manière d'un reste diurne des plus conscients, sur-conscients même ? Tout en faisant maintenant l'économie de sa mise en acte, et c'est là bien sûr une différence majeure.

Du moins, à la manière des rêves d'enfant qui sont, selon Freud, « des accomplissements de désir simples et sans voile »²⁵, le rêve d'Elisabeth n'est ni absurde, ni incohérent, ni déconcertant – à moins qu'il ne soit déconcertant par sa lisibilité même, par cet excès d'élaboration secondaire qui le rend si lisse, et tranche avec l'attaque de la secondarisation dans le délire, et l'insensé des mises en acte ? En tout cas, il semble relever de ce que Freud appelle « les rêves intelligibles et sensés », qui sont « des accomplissements de désir voilés » (ici à peine voilés), où « la situation onirique figure en eux, comme accompli, un désir connu de la conscience, laissé de côté par la vie diurne et éminemment digne d'intérêt ».²⁶

Dans l'*Abrégé de psychanalyse*, le dernier texte que Freud consacre au rêve, il revient sur la façon dont est provoquée la formation d'un rêve, et distingue les rêves qui émanent du moi et ceux qui émanent du ça²⁷. Les premiers, il les appelait en 1923 « les rêves d'en haut » : « une série de pensées préconscientes avec tous les conflits qu'elle traîne à sa suite, subit, pendant le sommeil, un renforcement par un élément inconscient ». Dans les rêves du ça, les « rêves d'en bas », « une motion pulsionnelle habituellement réprimée trouve [...] pendant le sommeil, assez de force pour s'imposer dans le moi. ».

Mais la distinction ne tient pas, de l'aveu même de Freud : avec la régression du rêve, « le moi montre qu'il tire vraiment son origine du ça ». Et puis dans les rêves du moi, « les pensées préconscientes, renforcées par une motion pulsionnelle inconsciente, se trouvent réduites au niveau de l'état inconscient. Le travail du rêve consiste donc essentiellement en une *élaboration* inconsciente de pensées préconscientes », dans laquelle le moi n'est pas forcément tout à fait vaincu par ces envahisseurs qui imposent leurs lois : le « compromis » auquel le travail du rêve aboutit « donne à l'ensemble une forme que le moi puisse accepter », c'est là la fonction de l'élaboration secondaire (un autre des mécanismes selon lesquels travaille le rêve), « une manifestation de la résistance persistante du vaincu ».

Au-delà de la difficulté pour moi de ce point de la réflexion freudienne (comment penser l'élaboration *inconsciente* de pensées *préconscientes* ?), faut-il voir dans ce rêve « intelligible » d'Elisabeth l'œuvre du moi conçu comme ce résistant-là, face à l'invasion pulsionnelle et ses ravages antérieurs ?

À l'instar de ces rêves dans lesquels contenu manifeste et contenu latent coïncident, le rêve « sensé » d'Elisabeth fait-il pour autant l'économie du *travail* de rêve, et de tous ses mécanismes ?

25. Freud (1901), *Sur le rêve*, trad. par C. Heim, préf. D. Anzieu, Paris, Gallimard, 1988, p. 67.

26. Freud (1901), *ibid.*, p. 117. Voir aussi, p.63, « (...) les rêves qui sont sensés et en même temps compréhensibles, c'est-à-dire qui sont susceptibles de se laisser intégrer à notre vie psychique sans nous heurter ».

27. Freud (1938), *Abrégé de psychanalyse*, Puf, 1985, p. 29. Pour les citations suivantes, voir Freud (1923), « Le moi et le ça », *OCP XVI*, p. 169, et pour celle du paragraphe suivant, l'*Abrégé*...p31.

Si la condensation en effet ne semble pas mobilisée, le rêve me frappe d'abord par sa dramatisation²⁸ : à partir des images perçues, surtout visuelles mais aussi auditives avec lesquelles il travaille, « le rêve met en forme une situation, il *présente* quelque chose comme étant *au présent*, il dramatise une idée ». La dramatisation serait « la transformation d'une pensée en une situation »²⁹. La force présentante et présentifiante du rêve, qui réalise sur un mode hallucinatoire le désir en l'actualisant dans le rêve, vient de la dramatisation : une scène s'organise, une action scénarisée entre des protagonistes.

Une certaine forme de dramatisation (« C'est ici que tu vas rencontrer etc.... », prédisait la petite voix) n'était pas absente du délire de la patiente, mais Elisabeth la toute-puissante avait fini par *mettre en acte* ce faux-vrai mariage, sur la scène publique, en l'affirmant au vu et au su de tous. La mise en scène du rêve, elle aussi hallucinatoire, actualise et présente le même désir, mais elle reste cantonnée au théâtre privé, elle se déploie sur une scène psychique intérieure. Plus encore : elle contribue à créer cette scène psychique interne, et à la créer comme différenciée, ou plutôt en cours de différenciation, là où la « petite voix » de l'hallucination amalgamait, en les projetant, dans la réalité extérieure, plusieurs identifications et représentations que la jeune fille s'était forgées au fil des années autour de « la femme mariée », et qui ont fait retour dans le champ perceptif puis dans l'agir délirant.³⁰

Si « tout rêve traite de la personne propre » du rêveur³¹, les deux protagonistes du rêve d'Elisabeth – les deux *interlocuteurs* – incarnent chacun des identifications du rêveur, des représentations qu'Elisabeth se fait d'elle-même. On pourrait dire des instances psychiques différentes. Ce moi qui dans le rêve pose le mariage comme une question (« je vous demandais si j'allais me marier... »), à distance de l'évidence hallucinée d'une néo-réalité construite pour dénier ce qui se refusait à son désir, ce moi ne manque pas d'institutions : ne suis-je pas dans le rôle d'un surmoi bienveillant, celui qui certes acquiesce à son souhait de se marier, ce qui la mettrait « en sécurité » tout en lui autorisant une vie sexuelle, officialisée par le mariage, mais *après un long échange de regard, et un long silence* – un désir dont la satisfaction, sur le mode hallucinatoire du rêve et non plus du délire, qui peut être différé, à distance de l'emballement de la pensée dans le délire et l'agir. Cet échange de regard prend bien sûr des échos winnicottiens si on pense au rôle de miroir de la mère³².

Faut-il voir aussi, dans ce début de différenciation des instances psychiques³³, une amorce de conflictualisation interne, entre le moi (avec ses institutions) et le ça, qui viendrait prendre la place du conflit avec la réalité

28. Freud n'a mentionné qu'une seule fois ce mécanisme du travail de rêve dans la *Traumdeutung* (p80), en reprenant l'expression d'un psychiatre viennois, Spitta, déjà cité dans la revue de la littérature scientifique sur le rêve : « La transformation de la représentation en hallucination n'est pas l'unique façon dont le rêve s'écarte d'une pensée vigile qui pourrait éventuellement lui correspondre. A partir de ces images, le rêve met en forme une situation, il présente quelque chose comme étant au présent, il dramatise une idée, selon l'expression de Spitta ». Il y revient un an plus tard, dans *Sur le rêve*. Il faudrait reprendre le travail conséquent qu'a réalisé Dominique Suchet pour le CPLF de Lyon sur « Le sexuel infantile », en 2015, dans son rapport intitulé « Le commencement sexuel ». Elle y explore la dramatisation dans le travail du rêve, le fantasme inconscient, la répétition agie de transfert.

29. Freud (1901), *Sur le rêve*, op. cit., p81.

30. Dans cet amalgame, il me semble distinguer les identifications et représentations de l'adolescente isolée mais désirante, du moins désireuse d'aimer et d'être aimée, d'un amour dont le cliché « l'homme-de-ta vie » n'est peut-être bien que l'image idéalisée, socialement et psychiquement autorisée (acceptable). A moins qu'il ne s'agisse de l'homme-de-sa-vie à elle, aussi loin que possible de l'homme ou des hommes de la vie de sa mère. Des représentations aussi que portent les paroles de l'entourage autour du mariage (« alors tu vas te marier bientôt ?), déformées en injonction surmoïque (« Marie-toi ! »). Une injonction qui revient du dehors satisfaire à la fois une sexualité adolescente menaçante, inquiétante, et ce que la jeune femme appelle son « besoin de sécurité », le besoin d'une existence jamais assurée face à des dangers réels ou fantasmés, externes et internes, mais présents (« si j'étais mariée je serais en sécurité »).

31. Freud (1900), *L'interprétation du rêve*, op. cit., p. 367 : « le rêve est absolument égoïste ».

32. D. W. Winnicott, « Intégration du moi au cours du développement de l'enfant », 1960, *Processus de maturation chez l'enfant*, Payot, 1970. Au terme de ces processus : « pour exister, je dois être vu et compris par quelqu'un ; et plus tard (...) on me renvoie (comme un visage vu dans un miroir l'évidence dont j'ai besoin : celle d'être reconnu comme un être vivant ».

33. L'affirmation contenue dans « mon » oui me paraît contribuer à cette différenciation de la scène psychique interne. Cette affirmation (celle que dans son rêve la patiente me prête : c'est moi qui affirme, mais tout aussi bien c'est elle, du fait de l'égoïsme du rêve), la *Bejahung* à laquelle s'intéresse Lacan en tant que « le fait d'Eros », contribue à « la genèse de l'extérieur et de l'intérieur », comme l'a bien montré Jean Hippolyte dans son commentaire de l'article de Freud « La négation » : elle est, comme son envers la négation, à l'œuvre dans le jugement d'attribution, qui départage ce qui est « bon » pour

extérieure dont le moi, avec l'expérience délirante, était sorti gagnant mais déchiré dans sa relation au monde extérieur ? Du moins, avec la possibilité du doute ainsi mis en scène dans et par le rêve, c'est l'empire de la conviction délirante qui semble se fissurer³⁴.

Tout en étant « égoïste », dans l'action scénarisée du rêve c'est aussi la différenciation sujet-objet qui s'installe³⁵, liée à la dynamique identificatoire : j'incarne une figure surmoïque, qui va autoriser ou non le mariage, mais je viens figurer aussi, me semble-t-il, un pôle objectal auquel le délire ne laissait guère de place – si Yannick est bien l'objet de la passion hallucinée d'Elisabeth, s'il en est l'objet surestimé, idéalisé, c'est, je le redis, d'une passion sous emprise narcissique qu'il s'agit. Un pôle objectal apparaîtrait, dont le « oui » à l'accent aussi homosexuel vient satisfaire l'excitation, mais qui en même temps endigue la violence disruptive de la pulsion et assure la fonction de liaison de l'excitation. En disant « oui » à sa demande *en* mariage (et non plus seulement *de* mariage), la mettrais-je, dans son fantasme, « en sécurité » ? Un objet qui crée peut-être aussi, et je pense là au modèle de Paul Federn, du re-refoulement (à la différence des névroses où il s'agirait de le libérer).³⁶

Dans le rêve d'Elisabeth, il ne semble pas y avoir de déplacement, ce processus du travail de rêve des plus primaires qui vise à cacher le sens du rêve en déplaçant l'intensité psychique des pensées et représentations sur d'autres plus anodines, en la transposant en vivacité sensorielle : dans ce rêve qui n'est ni obscur ni confus ni sensoriel, tous les éléments des pensées du rêve semblent avoir conservé leur valeur psychique propre.

Mais c'est un autre déplacement qui me semble ici à l'œuvre, celui du transfert. L'hallucinatoire du rêve ne rejoue-t-il pas l'hallucinatoire du transfert, en le dramatisant justement, en condensant aussi ses différentes strates, les différents matériaux psychiques qu'il a déformés, transformés ? Il me faudrait ici en fait reprendre pas à pas l'histoire de ce traitement, en amont du rêve, pour montrer comment nous avons travaillé lentement à reconnaître et à dégager « le morceau de vérité historique » que contenait la folie d'Elisabeth, à revenir sur cette « source infantile » d'où la déchirure du moi, et la croyance compulsive en une nouvelle réalité, qui s'efforçait de la réparer, tiraient leur source³⁷. Montrer en détail le travail du transfert dans ce traitement – dont les mécanismes sont les mêmes que ceux du travail du rêve, du symptôme ? Mais ce serait un autre exposé...

Le rêve d'Elisabeth hallucine, mais il n'est pas une hallucination, à la manière dont son désir, actualisé et présenté dans l'instant de la perception hallucinatoire, a été agi sur la scène de la réalité extérieure. Ce désir, il me semble que *le passage par le transfert* l'a transformé : sa mise en scène, sa représentation dans le rêve, en témoigne.

Il faudrait d'ailleurs sûrement distinguer plusieurs temps dans le transfert : d'abord quasi délirant, avec l'envoi des « dossiers » à la cantonade par lesquels Elisabeth tentait de rafistoler son inexistence avec des bribes de sa réalité externe, puis un transfert canalisé, vectorisé par l'investissement de la thérapeute (investissement *par* la thérapeute aussi), et « tiercéisé » par l'écriture, qui a longtemps redoublé, ou peut-être latéralisé, la relation transférentielle en présence.

« Rêve de transfert » peut-être, mais tous les rêves rapportés lors d'un traitement, que le thérapeute y figure ou non, ne peuvent-ils pas *pour une part* être qualifiés de rêve de transfert ? Il me semble en tout cas que le rêve d'Elisabeth est né du transfert, né du travail du transfert – il faudrait dire du travail *hallucinatoire* de

moi, ce que je veux m'appropriier, introjecter, et ce qui est mauvais pour moi, à expulser, à rejeter » (cf Lacan, *Écrits*, Seuil, 1966, p. 884). Affirmer, en français, c'est étymologiquement rendre solide, consistant, « ferme », alors qu'infirmier c'est rendre infirme...

34. En arrivant dans ce village, Elisabeth ne doutait pas de la prédiction que la petite voix lui fit à 16 ans.

35. Comme le montre E. Chervet dans sa contribution au CPLF sur le sexuel infantile (Lyon, 2015) (cf *RFP*, op. cit., p1530).

36. P. Federn (1949), *Psychologie du moi et psychoses*, Paris, Puf, 1979.

37. Freud (1937), Construction dans l'analyse, *Résultats, idées, problèmes*, t. II, 1921-1938, Puf, 1985, p. 279.

transfert, qui lui non plus n'est pas une hallucination. Né de « la perlaboration silencieuse » du transfert, selon l'expression de Jean-Luc Donnet³⁸. C'est d'une perlaboration élargie qu'il s'agirait ici, me semble-t-il : ni res-
treinte aux résistances, qu'elles viennent du moi ou du ça, ni dépendante des interprétations de l'analyste.

Ce que Freud désigne par ce terme de perlaboration, *Durcharbeitung*, on le sait, c'est ce travail avec la compulsion de répétition à l'œuvre dans le transfert, dans la mesure où « le patient répète au lieu de se remémorer »³⁹, et agit cette répétition à travers le transfert. C'est toute la force de l'*agieren* du transfert, « royaume intermédiaire entre la maladie et la vie », c'est cette « force actuellement agissante » de la *névrose* de transfert, écrit Freud, que l'analyste va mettre à profit pour « dompter la compulsion à la répétition du patient et la transformer en un mobile le poussant à se remémorer ». Faut-il évoquer ici une *psychose* de transfert ? Je ne m'embarquerai pas dans ce débat-là : les psychotiques aussi souffrent de leurs réminiscences⁴⁰, la clinique en témoigne avec vigueur.

De cette perlaboration passée par le transfert, le rêve de cette patiente, à ce moment-là du traitement, n'est bien sûr qu'une des balises dont je surestime peut-être l'importance. La suite du traitement en montrera d'autres, dans le sillage de ce premier rêve, depuis la question qu'elle m'adresse ensuite, « Et vous, vous en avez une, de petite voix ? », à sa découverte, « La petite voix, c'est une autre Elisabeth ». J'avais alors, j'ai toujours, le sentiment que le travail d'analyse pouvait, aurait pu enfin commencer, mais j'ai dû quitter le service peu après.

Perlaborer, c'est *durcharbeiten*, un mot bien plus banal en allemand. Le boulanger allemand, lui aussi *durcharbeitet*, quand il pétrit et pétrit encore sa pâte, la travaille et la retravaille, un peu comme je le fais avec l'histoire d'Elisabeth et de notre rencontre.

Que le rêve ait une fonction perlaborative, le poète Thierry Metz, l'auteur du *Journal d'un manœuvre*, en témoigne, à sa manière, magnifique, quand il écrit : « Je m'endors comme du levain ».⁴¹

38. J.-L. Donnet, *Dire ce qui vient*, Paris, Puf, 2016, p. 90.

39. Freud (1914), Remémoration, répétition et perlaboration, in *Huit études sur la mémoire et ses troubles*, Gallimard, 2010, p. 154.

40. Freud, *Constructions dans l'analyse, Résultats, idées, problèmes*, t. II, p. 280.

41. T. Metz (1997), *Terre*, Bordeaux, Pierre Mainard, 2021.

DÉBATS DU SAMEDI
Que retenir de l'analyse ?

Samedi 12 octobre 2024

Ce n'est pas ma faute...

L'emprise et l'amour cruel

Marita Wasser

« On s'ennuie de tout, mon Ange, c'est une Loi de la Nature ; ce n'est pas ma faute.

Si donc je m'ennuie aujourd'hui d'une aventure qui m'a occupé entièrement depuis quatre mortels mois, ce n'est pas ma faute. Si, par exemple, j'ai eu juste autant d'amour que toi de vertu, et c'est sûrement beaucoup dire, il n'est pas étonnant que l'un ait fini en même temps que l'autre. Ce n'est pas ma faute.

Il suit de là, que depuis quelque temps je t'ai trompée : mais aussi, ton impitoyable tendresse m'y forçait en quelque sorte ! Ce n'est pas ma faute.

Aujourd'hui une femme que j'aime éperdument exige que je te sacrifie. Ce n'est pas ma faute.

...

Crois-moi, choisis un autre Amant, comme j'ai fait une autre Maîtresse. Ce conseil est bon, très bon ; si tu le trouves mauvais, ce n'est pas ma faute.

*Adieu, mon Ange, je t'ai prise avec plaisir, je te quitte sans regret : je te reviendrai peut-être. Ainsi va le monde. Ce n'est pas ma faute ».*¹

Le personnage du vicomte de Valmont dans *Les liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos est, à mon avis, une figure emblématique de la cruauté. Lassé de la vie de la cour tout en étant un fidèle représentant, de son ennui et de sa vacuité, les mondanités et le sexe ne suffisant plus à combler une existence vaine, Valmont conclut un pacte pervers avec la marquise de Merteuil. C'est un couple manipulateur, leurs desseins sont masqués par une façade de vertu, d'amabilité et de savoir vivre.

Madame de Tourvel sera la victime. Il la fera tomber éperdument amoureuse de lui pour la quitter ensuite. Il lui fera croire à l'exclusivité de son amour, à la rédemption de toutes ses fautes et de sa vie dépravée grâce à la rencontre avec elle. La forme cruelle de cette rupture se dessine dès les prémices de l'entreprise de séduction. Elle se concrétise par la fameuse lettre 141 – dont je viens de citer des fragments – écrite par la marquise de Merteuil et recopiée par Valmont. La Marquise, devinant les sentiments véritablement amoureux de son amant pour Mme de Tourvel, une faiblesse et une trahison à son égard, se venge, avec une cruauté impitoyable : séparation, humiliation, mépris, rien n'est épargné à sa rivale. Valmont est un homme qui ignore qui il est. Valmont aurait pu séduire et quitter le patient dont je vous parlerai comme il a quitté Madame de Tourvel. Avec une cruauté impitoyable. Mais... est-ce sa faute ou pas sa faute ?

Une cruauté impitoyable comme l'amour du bébé pour sa mère ; *ruthless* dit Winnicott, il est sans égard pour elle. On pourrait lui prêter les mots de Valmont : « Ce n'est pas ma faute... ». La mère est en dehors de lui sans être encore un objet. Il n'a pas d'inquiétude pour elle, l'amour est « une sorte d'impulsion, de contact, il permet à l'enfant... la décharge de la tension instinctuelle » écrit Winnicott. Un besoin vital qui préfigure et qui inclut le pulsionnel. Une « vivacité destructive » qui n'a rien à voir avec la pulsion de mort. Le bébé n'attaque

1. Choderlos de Laclos P., *Les liaisons dangereuses*, Folio, 1972, Lettre 141

pas l'objet, il est l'objet qu'il détruit. Ses pulsions agressives n'impliquent pas la haine ou la colère. Il n'a pas de but sadique. Une hostilité sans pitié, non moins dangereuse. Il l'attaque avec son amour cruel. La compassion viendra après... si toutefois le chemin régressif peut être emprunté.

Contrairement à Valmont, pour le bébé c'est un début et pas une fin. Le bébé avance dans le cheminement psychique de la création de l'objet ; Pour Valmont, c'est dans une tentative d'annulation de la différence, de destruction de l'altérité ; lorsqu'enfin la compassion advient, lorsque le chemin du désir et de l'ambivalence se dégage, elle prendra la forme du meurtre de soi-même.

Dans la cure analytique, quelle forme peut prendre la cruauté dans le transfert, quelle force l'âme pour devenir la marque d'une impossible séparation ? Ne pas pouvoir se séparer, lâcher ou garder, être coincé, se retenir ou se répandre, humilier ou se sentir humilié... ? Marqueurs d'une sexualité anale dont la cruauté me paraît être une des figures.

Les premiers temps de la cure de Jacques se sont déroulés avec une drôle de pensée en moi : c'est une cure sans transfert. Pas d'amour, pas de transfert, même pas d'amour de transfert. Je ne peux pas dire qu'il n'y avait pas d'investissement, ni de sa part, ni du mien. Nous étions contents de nous retrouver, comme de vieilles connaissances après de longues absences, des séances manquées, ratées... Jacques ne venait pas la plupart du temps car il n'arrivait pas à se réveiller après des fêtes pleines de sexe, drogue et alcool. Parfois, il oubliait mais l'absence ne faisait pas trace : « *c'est comme si j'avais été là hier !* »

C'était une cure cordiale. On aurait pu se dire bonjour madame, bonjour monsieur, comment allez-vous la famille va bien ? Puis chacun repartait à ses occupations...

Lors de ses absences, je l'attendais... mais pas trop non plus. Un amour à distance... ?

Nous convenons d'une date de début d'analyse après quelques entretiens préliminaires. Il devait partir en voyage, voyage prévu bien avant notre rencontre. Je propose donc le début de l'analyse dès son retour, ainsi que les conditions de cette analyse. A la fin de cette rencontre, il veut payer à l'avance les séances où il ne sera pas là sans que l'analyse ait commencé ! Il me réserve en quelque sorte, il m'imposerait de l'attendre... Absence et présence se préfigurent dès cette première rencontre sous le mode de l'emprise.

Il a fallu un bon nombre de séances manquées, pour que je puisse penser à ses absences comme une présence en négatif ; une absence non pas comme un manque ou un défaut mais comme une présence des ruines enfouies et des traces antiques, des fragments archéologiques que le transfert actualise dans la cure. L'analyste chasseur de traces, comme l'a dit Laurence Kahn dans un séminaire, était sourd, aveugle et sans odorat. Ou plutôt, il a fallu une longue période pour que je puisse penser l'emprise dans laquelle j'étais enfermée. Le chasseur de traces s'éveille si le sexuel infantile peut être enfin entendu par la voie du contre-transfert de l'analyste.

Jacques arrive dans l'analyse effondré par une répétition inlassable où des amants occasionnels mais surinvestis par lui, le laissaient tomber après qu'il s'était fait maltraiter ou prendre de l'argent. Il raconte : un jour, il tombe, il se laisse tomber par terre, ne pouvant plus bouger, en position fœtale, en larmes, ce qui pousse son entourage à l'obliger à consulter. Il répétait « *Ne me touchez pas... !* » empêchant quiconque de l'aider, au moins, à le relever. On pourrait imaginer que, suivant l'adresse transférentielle, il me dit que, s'il s'est laissé tomber aussi chez moi, je risque, comme ses amants ou sa mère, tapie derrière les amants, de tout lui ôter. Voudra-t-il être touché par l'analyse/l'analyste ? L'angoisse est trop grande encore, je pourrais tout lui prendre, ou sera-t-il obligé fantasmatiquement de tout me donner ?

Si l'analyste a une analyse d'avance, toute la question est, à mon avis, de ne pas regarder trop loin, de rester proche de cet autre. Pour le moment, Jacques est un semblable lointain qui, m'assignant à cette similitude, me montre un enfant, seul et malheureux. L'infantile et l'enfant, fusionnés dans mon écoute. L'infantile se nichait pour le moment, dans l'interdit d'être touché par l'existence même de l'analyste essayant de l'analyser.

Au début de cette cure, j'avais observé que si Jacques n'était pas assis sur le banc de la place face à mes fenêtres, il n'allait pas venir. Je le voyais avant de le rencontrer. Est-ce que je le guettais ? Me guettait-il avec ses absences ? Je le tiens, il me tient, je le garde à l'œil... Et quand le banc était vide, je me sentais libérée ! Il disparaissait en moi, je l'oubliais et en effet, je pouvais vaquer à mes occupations. L'objet disparu n'était plus là, il disparaissait tout entier, sans que je puisse chercher les traces, les indices qualitatifs de cette absence. Et si le transfert est le lieu de la « qualification du sensible »² penser qu'il n'y a pas de transfert suppose que ce n'est pas la qualité mais une quantité, un matériel pris en masse qui se présentait à moi. Si j'écris aujourd'hui que « je l'oubliais », le refoulement était à l'œuvre, ce qui est quand même rassurant... mais c'est probablement le refoulement de l'investissement massif de cette cure ou de son matériel qui provoquait cette pensée de non-transfert. Comme si j'avais oublié le précieux conseil de Freud dans *La dynamique du transfert* qui écrit que « tous les conflits doivent être menés à leur terme dans le domaine du transfert ».³ Même cette impression de liberté ne m'a pas permis de penser, au début, que j'étais bien ficelée par un transfert que je préférais penser comme inexistant. Je ne pouvais pas déceler la marque d'un transfert empêchant caché derrière la « cordialité » et l'impression de liberté quand il ne venait pas. Jacques n'était souvent pas là, laissant et le banc de la place et le divan, vides. Comment traiter cette disparition en moi pour qu'elle devienne absence ? « *Nul ne peut être abattu in absentia ou in effigie* ». Jacques attendait une réponse de l'absent en personne, être là ou pas, c'était pareil, ce qui constitue l'ambiguïté de la présence dont est faite l'emprise. Comment rétablir le référent de l'absence grâce à l'analyse si j'étais assignée à une place d'impuissance analytique ?

Si je pensais qu'il s'agissait d'une cure sans transfert, je me demandais aussi si j'avais une existence. Était-ce l'action d'un transfert négatif tel que le décrit Michel Neyraud (*Le transfert*, 1974), lorsque l'analyste semble dissocié du processus analytique ? C'est à dire, une négligence de l'objet-analyste. Je parlerai plutôt des *effets du transfert* (peut-on les qualifier de négatifs... ?), transfert enfermant et immobilisant ma capacité à associer, ce qui à mon avis, rend compte d'une économie anale. Il me gardait en lui : il ne s'absentait pas, l'écart entre les séances n'avait pas d'impact. En arrivant à la séance, il dépose minutieusement ses petits objets sur la cheminée (lunettes, cigarettes, portable) qu'il sort de ses poches. Il arrive à se séparer des petits trucs, des petites crottes, mais le gros morceau reste dedans.

L'argument du Comité Scientifique sur le thème de cette année, l'analité, nous dit qu'il s'agit d'un des aspects les plus rejetés par les analystes par son rapproché avec le biologique ou par le dégoût provoqué par sa proximité avec l'anus ou avec les fèces. Je dirais plutôt qu'il est difficile de le subodorer du fait de la force de ce type de fixation et de la diversité figurative. Cette richesse figurative parle au préconscient de l'analyste, utilisant en particulier des éléments culturels qui ont laissé une empreinte dans sa vie sexuelle infantile.

L'anal avance parfois masqué, parfois désodorisé. Dans le cas de Jacques, il prend la forme d'un transfert où l'emprise et l'amour cruel m'ont fait croire à un défaut de transfert, là où se tenait la résistance.

C'était une cure importante pour moi. Ce patient m'avait été adressé par un analyste transférentiellement investi, qui m'avait témoigné sa confiance. J'en parlais souvent, à mes collègues proches, étonnée qu'elle puisse se poursuivre, sans transfert, soi-disant. Souvent je disais à mes amis « Il faut que je te parle de Jacques... dès qu'on aura un moment, un jour... de ce que Jacques a dit » et puis je n'en parlais pas. Ou quand j'étais décidée à le faire, j'oubliais le contenu des séances. L'emprise est un plat qui se déguste froid aussi...

2. Kahn L., *L'écoute de l'analyste*, Puf, 2012, p 33.

3. Freud S. (1912), Sur la dynamique du transfert, in OCF.P vol XI, Paris, Puf, p.112

Jacques était propriétaire d'une maison d'hôtes à plus d'une heure de voiture de Bordeaux. Dans sa description, il m'en mettait plein la vue ! Au point que je me suis surprise, lors d'un week-end de promenade, à calculer à combien de kilomètres je me trouvais de sa belle maison. Avais-je envie de la voir... ? De passer par hasard devant sa maison ? De me poster moi aussi devant sa fenêtre ? Il la tenait avec son compagnon, un homme dépressif, alcoolique et infantile, complètement dépendant de Jacques. Dans cette grande chartreuse au bord d'une rivière, était enterrée sa mère, sous un cerisier. Jacques était économiste, doué d'un certain talent artistique dans la décoration, la mise en scène et la fabrication d'objets dont il a fait aussi un métier, celui-ci, pas assez prestigieux au regard de sa mère. Il est ordonné, méticuleux, organise sa vie avec des tableaux Excel. Le caractère anal est prégnant sans pour autant s'organiser en névrose obsessionnelle. L'organisation sadique-anale, motion érotique principale de la névrose obsessionnelle, une fois établie, n'est jamais complètement surmontée par l'organisation suivante, insiste Freud.

D'une certaine manière, il n'en finissait pas de ne pas commencer son analyse, de ne pas « tomber » dans une névrose de transfert. Il n'en finissait pas de garder tout le matériel bien ficelé dedans dans une sorte d'associativité anale intellectualisante, choisissant ses mots avec soin et avec une préciosité ponctuée par moments par des bruits de bouche ou de langue qui lui échappaient.

Si son compagnon était déprimé, sa mère, disait-il, était excessive, colérique, narcissique, indifférente à son enfant qui « l'encombrait ». « *C'est gravé en moi, disait-il, qu'une mère peut être extrêmement cruelle. Elle criait tellement fort que toute sensation m'agressait* ». Elle l'affublait de surnoms ridicules ou méprisants, elle le laissait seul petit ou elle l'oubliait à l'école jusqu'à la fermeture pour terminer ses parties de tennis dans un club mondain. Elle l'oubliait, comme moi je l'oubliais, quand il était absent à ses séances.

Elle faisait des dîners, Jacques restait debout dans la cuisine, immobile derrière la porte, écoutant les adultes boire et rire, dans des fêtes qui dégénéraient souvent. A la fin, sortant de son immobilité, il faisait la vaisselle et le rangement pour que sa mère soit contente de lui et au moins, le regarde et le reconnaisse. « *Je me soumettais, j'obéissais en attendant une preuve d'amour. Mais ça me paralysait, j'étais effrayé* ».

Il a mis longtemps à amener son père en séance. Ou plutôt il tentait de contrôler l'excès affectif que le père provoquait chez lui. Il aimait dire que ses parents sont restés ensemble à cause de lui. Leur vie commune, malheureuse et conflictuelle, était semée de disputes violentes, de crises de jalousie : la mère à cause des maîtresses du père ; le père à cause de celles de la mère. Ils ne se sont jamais séparés et Jacques a passé une bonne partie de son enfance avec un petit sac à dos, prêt, au cas où sa mère déciderait de partir, convaincu qu'elle l'oublierait. Elle le laisserait alors avec ce père qui l'effrayait car il voulait le rendre viril, l'obligeant à monter des chevaux un peu sauvages ou à descendre des pistes de ski noires sans en avoir le niveau.

Cette mère, si destructrice dans le discours du patient, le fascinait. « *Elle était lumineuse. Élégante, fascinante... elle ne provoquait pas ça que chez moi. Elle provoquait ça chez toutes les femmes* » dit Jacques s'incluant et m'incluant probablement chez « toutes les femmes ». Il trouvait un grand plaisir à raconter l'emprise qu'elle avait sur lui autant que son désintérêt. Est-ce que dans l'emprise transférentielle, sorte de transfert en miroir qui empêchait mon écoute flottante, on pourrait déceler la marque d'une fascination symétrique ? L'analyste fascinée par le patient et Jacques fasciné par sa mère qui faisait de lui un objet dont elle pouvait se passer, que l'on évacue ou qu'on garde emprisonné ?

Les premiers liens objectaux se sont réactualisés dans le transfert, Jacques se protégeant de mes interprétations et inhibant ainsi mon travail analytique.

La cure était cordiale, j'insiste. Peut-on penser cette cordialité comme un contre-investissement du sadisme dans cette névrose qui n'est pas tout à fait organisée encore ? Est-ce que la cordialité qui a fortement imprégné la relation transférentielle ne cacherait pas la séduction que cette mère a infligé ? à mon patient et que Jacques a pris comme seul mode d'être aimé ? Si séduire est l'action de prendre à part, de séparer, la séduction principale de cette mère a été de détourner, de séparer Jacques et de son père et de la possibilité de désirer autre chose en dehors d'elle. La séduction dans ce cas, produit une fusion/collusion dont la visée est d'anéantir le désir de l'autre, voire l'autre tout court. Jacques avait une plainte « *Je n'avais pas le droit d'exister* », disait-il. Dans le transfert, je me sentais inexistante dans mon impossibilité à associer et à faire mon travail d'analyse, c'est à dire mon travail de déliaison et de séparation.

Il n'y aura qu'elle... ou personne. Alors pouvoir m'aimer dans le transfert serait-t-il une infidélité à sa mère ? Le risque d'être anéanti dans son existence ? Serait-ce prendre le risque de fâcher sa mère dans son exclusivité cruelle ou de bouger de son sentiment humiliant d'inexistence brandi comme un étendard ?

Un tournant se produit dans la cure, ou en tout cas dans ma position transférentielle, lorsque je m'aperçois que je ne l'appelle pas « Monsieur Jacques ». Jacques est son patronyme. Dans mes notes apparaît : « Jacques dit, Jacques a dit... » non seulement dans un collage à son discours manifeste, mais en transformant son nom, le nom du père en prénom.

Mais « Jacques a dit » est aussi un jeu de l'enfance auquel j'ai beaucoup joué. Jacques a dit de bouger les bras, Jacques a dit de s'asseoir, Jacques a dit de tourner sur soi-même... et on obéit. Mais quand Jacques dit « bouger les bras » ou « s'asseoir » sans dire son prénom, on doit rester immobile... celui qui bouge sans que Jacques l'ait dit, perd.

Si le mouvement, si bouger fait perdre, dans le jeu transférentiel, Jacques est identifié à « celui qui perd gagne ». Sans son nom, Jacques reste immobile ou m'immobilise.

Dans le transfert, la disparition du (nom) du père me fait penser qu'il s'agit de rendre inoffensif ce père ainsi que l'excitation qu'il provoque en lui. Ce père qu'il hallucine enfant au pied de son lit, transformé en figure inquiétante ; ce père qui le pousse à être viril en le mettant en danger. La mère du transfert, lumineuse, excitante, brillante, ne met pas seulement Jacques à l'ombre de la mère ; elle fait ombrage et barrage au père. L'emprise transférentielle est une tentative, à mon avis, d'immobiliser le père, neutralisant dans le même mouvement, l'excitation homosexuelle. La figure du père est absente dans les propos de Jacques, et néanmoins très présente dans le transfert par le fait de désigner mon patient par son seul patronyme. Si le patient, sans le nom du père, a dit, il m'immobilise dans un lieu ? maternel où je serais une mère inaccessible, témoignant de la pulsion d'emprise qui tente de se satisfaire dans le transfert.

Je serais aussi autoritaire : « fais ci, fais ça... » est une phrase impérative. Mais si Jacques a dit descend une piste noire, ou si Jacques a dit monte ce cheval, on est contraint de le faire... Et si je dis à mes collègues, « Jacques a dit... » et je ne le raconte pas, il n'y a plus de jeu... ! Je garde alors, telle une mère redoutable, tout pour moi toute seule et bien contente de surcroît quand il ne vient pas.

Le souvenir du jeu infantile impacte le préconscient de l'analyste et dégage une nouvelle voie, un détour associatif qui permettra peut-être, le travail de figurabilité nécessaire aux transformations psychiques.

La *pulsion d'emprise* est pour Freud, dans « *Le problème économique du masochisme* » (1924), tout comme la *volonté de puissance*, un synonyme de la pulsion de destruction. Rester immobile est pour Jacques une manière de se défendre de l'emprise maternelle, hypnotisé « *comme un lapin devant les phares* », dit-il,

impuissant, une sorte de puissance inversée, infaillible. Il perd à tous les coups mais la jouissance masochiste et sa répétition lui permettent ce gain de plaisir qui le rend « gagnant ».

Me déposséder de ma capacité de mouvement associatif est une manière transférentielle de me garder, identifiée à lui dans son immobilisme et en même temps de neutraliser la mère dangereuse et toute puissante que je pouvais être, malgré mes résistances, dans le transfert.

Dans « *La décomposition de la personnalité psychique* » (1931), Freud utilise « identification » pour faire état du processus qui permet au moi d'accueillir un moi étranger en son sein ; processus qui permettra le passage des figures parentales à la constitution du surmoi. Il dit aussi l'assimilation, voire l'incorporation orale, cannibalique de la personne étrangère. La dimension agressive de cette incorporation est selon moi une figure de l'emprise, voire une tendance à la cruauté.

L'emprise est, comme l'écrivait R. Dorey⁴ une tendance à la neutralisation du désir d'autrui, la réduction de toute altérité ; c'est à dire ramener l'autre à la fonction d'objet entièrement assimilable.

La pulsion d'emprise, cliniquement si parlante est néanmoins assez ambiguë sur le plan métapsychologique.

L'origine de la cruauté infantile est liée à la pulsion d'emprise, développée lors de la phase sadique-anale. Dans *Trois essais sur la théorie sexuelle* en 1905, cette pulsion n'a pas pour but la souffrance d'autrui, elle a un but auto-conservatif, narcissique. C'est ensuite, en 1913 dans *La disposition à la névrose obsessionnelle* que Freud postulera les pulsions partielles comme des pulsions sexuelles. La pulsion d'emprise est sexuelle et Freud la rattachera plus tard au sadomasochisme.

Même si Freud abandonne le concept de Pulsion de Cruauté dans la réédition de *Trois essais* de 1915 et l'appelle « tendance », elle a tout d'une pulsion : la source serait l'emprise et le but « le même chez le petit d'homme d'aujourd'hui que chez le cannibale autrefois : avoir à l'œil et garder sous la main l'objet à consommer »⁵. Agissement pulsionnel sadique-anal dont la satisfaction n'est pas seulement de blesser, humilier ou détruire ; le but, surtout si la cruauté est frappée par le refoulement, est aussi la décharge, l'expulsion, la rétention voire la projection.

Emprise et séduction. La mère, première séductrice... nous sommes inéluctablement sous l'emprise de son désir sexuel inconscient ; amour maternel aussi bon que destructeur, aussi exigeant que celui de l'enfant. La symétrie n'est pas néanmoins parfaite entre les deux. Le bébé ne vit pas l'amour de la mère comme destructeur ; elle lui est indispensable. Le désir sexuel de la mère, énigmatique pour l'enfant, le rendrait-il cruel dans son avidité ? L'humain pourrait-il alors être sous emprise dès qu'il s'agirait d'aimer ou d'être aimé ? Jacques ne me séduit pas ou bien je crains ma propre séduction à son égard au point que « je ne l'attends pas » en fumant derrière ma fenêtre.

Le mot *cruauté*, apparaît de manière ponctuelle mais tout au long de l'œuvre de Freud. Il est notable que, particulièrement dans *Trois essais sur la théorie sexuelle*, il soit accolé à la pulsion de voir qui précède la pulsion d'emprise. Jacques faisait en sorte de s'installer face à ma fenêtre, avant l'heure de sa séance. Il mangeait, téléphonait, fumait sur le banc de la place. Et je le voyais... j'étais obligée de le voir. Ce surinvestissement du visible serait-il une sorte de détournement de l'excitation évitant ainsi la conflictualité entre les instances psychiques ?

4. Dorey R., La relation d'emprise, NRP, n° 24, 1981, 117-140

5. Neau F., "Figures freudiennes de la cruauté", in *Cruautés*, PUF, 2014; p.17

C. Chabert nous dit que « l'attraction à « l'être vu »... , maintient l'investissement de la surface... et protège ainsi de toute forme d'intrusion par l'édification d'une carapace bétonnée. Le corollaire cependant d'une telle organisation apparaît dans l'émergence d'un regard surmoïque intraitable... le reflet du regard hostile porté sur le moi écrasé par les exigences d'un moi idéal totalitaire et persécutant. »⁶

« Jacques a dit » nous rapproche d'un surmoi cruel que Freud développe à partir de la deuxième topique. Si on n'obéit pas à Jacques, si Jacques n'obéit pas à ses amants ou à sa mère, l'érotisation de la douleur ne se produit pas, gardant l'excitation de l'injonction cruelle à son apogée produisant alors une immobilité psychique chez mon patient et associative chez moi. La croyance en un non-transfert immobilise cruellement toutes les figures transférentielles éventuelles...

Ainsi, la cure de Jacques commence à mettre en évidence un surmoi cruel et persécutateur, dont je me défendais bec et ongles, moi, analyste, en lieu et place du surmoi du patient.

L'instauration du surmoi est souvent décrite comme une identification réussie avec l'instance parentale, comme les précipités d'investissement d'objet abandonnés par le déclin du complexe d'Œdipe. Mais lorsque le surmontement du complexe d'Œdipe ne réussit qu'imparfaitement, lorsque la triangulation n'est pas tout à fait constituée et que les identifications sont de nature narcissique, le surmoi « s'étiole dans sa force et sa conformation », écrit Freud (*La décomposition de la personnalité psychique, 1931*). Ce surmoi, m'évoque un surmoi infantile, intraitable, massif et si rigide qu'il ne peut que se confronter aux exigences du mien. Alors, si je me moquais soi-disant de sa venue ou pas à ses séances, c'était peut-être plus supportable que de trahir la confiance de l'analyste qui me l'avait adressé : il aurait fait confiance à une analyste nulle... !

Si l'emprise est une « production défensive fondée sur le déni du manque d'objet »,⁷ les opposés tendresse et cruauté sont une défense face à l'installation de l'ambivalence et à l'investissement sexuel de l'objet. La cruauté serait plus « supportable » transférentiellement qu'un surmoi qui faute d'un moi solide pourrait anéantir le sujet par sa malveillance.

C'est avec la deuxième topique que la figure de la cruauté se glissera dans les habits du surmoi. Cruauté normale chez l'enfant, pathologique et psychique dans le surmoi de l'obsessionnel. En pensant à la cure de Jacques pour écrire ce texte, je me suis dit que mon cheminement transférentiel avait aussi glissé : d'une conception erronée de la cruauté, liée à la pulsion d'emprise et déniait le sexuel (sans transfert soi-disant) vers une « deuxième topique », sexualisant alors cette cordialité cruelle en un surmoi implacable projeté dans le transfert sur le mode de l'agacement et de la frustration. Le cheminement défensif irait de l'emprise (sans objet) vers la maîtrise.

Passage aussi de la première topique à la deuxième dans la bascule de l'intérêt mis sur l'inconscient vers l'intérêt mis sur le ça et le surmoi ainsi que sur l'appréhension du mouvement des forces pulsionnelles et leurs effets sur l'appareil psychique.

« Deuxième topique » de la cure, proche de la réaction thérapeutique négative où le malade préfère maintenir sa souffrance contre ce qu'il suppose l'attente de son analyste, qu'il entend comme une soumission à son exigence : « tu dois changer ». Jacques se cramponnant alors à une répétition de la soumission à sa mère et m'immobilisant dans mon travail associatif et d'écoute flottante ce qui le préserverait de la perte. Un transfert,

6. Chabert C., « La cruelle contrainte au bonheur », *L'intraitable culpabilité*, Libres cahiers pour la psychanalyse, N°18, 2008 p.85.

7. Dorey R., *op.cit*

encore et toujours, reflet du passé oublié, toujours présent, sans perte et sans absence... une sorte d'emprise anachronique du présent sur l'actuel.

Mais les choses se compliquent lorsque l'idéalisation vient infiltrer, renforcer un surmoi déjà exigeant. Idéalisation de la cure et exigence du surmoi de l'analyste : « Tu n'analyseras point, tu risques de décevoir... » ; idéalisation de la figure de l'analyste par mon patient, entre fascination et cruauté.

L'idéalisation maintient réprimé un vécu persécutif, peut-être la face cachée du transfert homosexuel. (C. Chabert, *Entretien dans « Les enfants de la psychanalyse »*, 2022). Le père, figure inquiétante, persécutive pourrait-il avoir l'accès empêché, tapi à l'ombre de la mère phallique qui aurait tout ? Qu'est-ce qu'un transfert homosexuel sur une analyste femme pour ce patient homme homosexuel au-delà de l'évidence de la bisexualité psychique ? Est-ce comme dans un transfert mère-fille, lorsque fait son apparition la revendication phallique de l'envie du pénis et la cruelle blessure de la confirmation de la castration maternelle ? L'amour haineux se maintient envers et contre tout, comme une manière de dire à l'analyste « Gardez tout, soyez tout, ne me donnez rien, je vous aime quand même ainsi ». Si je garde tout, je pourrais le mettre à l'abri de l'excitation que le père dans la mère lui provoque. Et surtout maintenir l'analyste à la place d'un surmoi cruel extérieur à lui, entraînant un moindre coût au moi du patient.

Inenvisageable à ce moment-là, pour Jacques de rapatrier le conflit à l'intérieur de lui mais difficilement envisageable aussi pour moi de revêtir cette figure dans le transfert, comme si je me défendais de ce type de séduction maternelle ou d'un surmoi cruel paternel.

Il avait toujours payé ses séances rubis sur l'ongle. Même lorsque les séances ratées étaient nombreuses. Il me donnait à son retour le montant juste. Jamais une erreur, ni en plus ni en moins. Après le confinement surviennent pour lui, une période de graves difficultés économiques. Il ne peut plus payer. Nous convenons de la poursuite de l'analyse, il me payera lorsque les affaires auront repris. En traduction anale, je ne doute pas de la reprise de son transit ! La dette s'accumule, plusieurs mois à trois séances par semaine. D'une mère phallique, celle qui a tout, je devenais celle qui n'a rien « *Je crains que vous ne puissiez pas partir en vacances, je vous dois tellement d'argent...* ». Je resterais ainsi avec lui, pour lui, pour la promesse de son argent, cruellement attachée à la ficelle du paiement qui viendrait un jour. Je pensais que nous étions comme Shéhérazade, à chaque fin de séance, il y aurait une suivante, puis une autre, évitant ainsi la mise à mort et toute possibilité de séparation. Liés par la dette... Dette, faute et culpabilité en allemand se disent Schuld. Un même terme condense les trois sens...

Il m'a payé, tout, le jour de la vente d'un bien. Il est venu à chacune de ses trois séances de la même semaine avec un magot d'argent. J'ai perdu un tiers de cet argent, le soir même, dans le trajet à vélo entre mon cabinet et mon domicile. Qu'est-ce qui fait que ce qu'il me donne enfin je ne puisse pas le considérer comme précieux ? Qu'est-ce que cet argent a d'inacceptable pour moi ? Est-ce la culpabilité de l'analyste, la punition de m'être réjouie de l'absence à ses séances ? Comme le dit André Beetschen (*L'accomplissement et l'atteinte*), le transfert devient l'épreuve révélant le sentiment de culpabilité.

J'étais assignée à résidence pour l'attendre mais je ne l'attendais pas vraiment : l'emprise serait sustentue par la culpabilité de l'analyste. Lorsque l'objet commence à exister, (et c'est par une perte – de l'argent – qu'il prend forme) la culpabilité se révèle, au sens photographique, derrière l'emprise.

Il s'est adressé à moi dans le transfert comme à une mère qui aurait tout. Mais aussi un père qui aurait voulu le spolier, lui enlever l'héritage de la mère, comme il le racontait. L'identification à la mère totalisante, celle qui colonise la vie pulsionnelle, barre le chemin de la liberté que le conflit interne pourrait faire découvrir.

Je perds une partie de l'argent, le conflit s'agit en moi, grâce au transfert puissant qui se joue encore même en dehors de la séance. Nous faisons un drôle de métier : les patients nous occupent, nous travaillent, nous agissent malgré nous.

Déjà en 1905, Freud écrit que « c'est aussi par le truchement de cette liaison de la libido et de la cruauté que s'effectue la transformation de l'amour en haine, de motions tendres en motions hostiles... » Est-ce que considérer la cruauté, à la lumière de la deuxième topique dans la cure, pourrait être une manière d'ouvrir à la désidéalisée, à un ajustement de l'ambivalence, à accepter l'existence de la haine ?

Dans *Le Moi et le Ça* (1923), Freud revient sur le sujet de 1905, autrement : il n'y a pas de transformation directe de la haine en amour. La transformation s'opère par déplacement des investissements : ces deux motions sont nourries par une énergie indifférenciée, issue de la réserve de libido narcissique déssexualisée qui se constitue par suite de l'abandon des premiers objets et qui viendra nourrir soit Eros, soit la pulsion de destruction.

Dans le mouvement de renoncement aux objets œdipiens, et de naissance du surmoi, héritier des investissements libidinaux du ça, la libido d'objet déssexualisée vient alimenter le moi en tant que libido narcissique. Mais toute l'énergie non liée provenant de la pulsion de mort nourrit aussi le surmoi. La nouvelle angoisse face au surmoi, le « besoin de punition » est une manifestation pulsionnelle du moi devenu masochiste sous l'influence du surmoi sadique. C'est à dire que le moi utilise une part de la pulsion de destruction qui existe en lui dans une, (enfin !) liaison érotique avec le surmoi. (*S. Freud, Malaise dans la culture, 1931*)

A chaque séance ratée, il aurait pu me dire, comme Valmont à Mme de Tourvel,

« *Ce n'est pas ma faute* », dévoilant le jeu de force entre répétition et résistance. Il me quittait et à chaque fois, j'avais cette fausse impression de liberté. Jusqu'à un jour, difficile de le situer dans le temps, où je sens pointer un sentiment d'agacement accolé à une impression de vacillement de la cure. Et c'était un jour, où je voulais fumer une cigarette à ma fenêtre. Il était là, sur son banc, fixant ma fenêtre... j'étais agacée non pas d'une absence mais de sa présence ! J'étais frustrée et j'ai dû me refuser la cigarette si je ne voulais pas être exposée à son regard. Cette fois-ci, il regarde, il peut me voir. Il se montre, il n'est pas sagement caché et immobile derrière la porte de la cuisine de ses parents, s'excusant d'exister pour qu'on ne l'abandonne pas... De l'emprise à la maîtrise... ?

Un rêve : Il se présente à un appel d'offre pour obtenir un marché ; il ne l'obtient pas. Je suis dans son rêve où je lui dis, « vous ne l'avez pas obtenu parce que vous avez raconté que j'étais sadique ». L'analyste pouvait se défendre de tenir cette place mais y était quand même. La conflictualité entre moi et surmoi commençait à prendre forme. Le sentiment de culpabilité aussi...

Il a fallu encore du temps et la demande du Conseil Scientifique d'écrire une conférence, pour que cette scène de la cigarette se qualifie. Je me suis souvenue d'un tango, très sensuel comme souvent les tangos, que j'adorais et écoutais quand j'étais pré-adolescente, prise dans une rêverie : *Fumando espero*, « En fumant, j'attends... » où il est question d'une femme désirante, attendant son rendez-vous amoureux ; elle fume, rêveuse, en regardant par la fenêtre...

Récupérer cette rêverie adolescente, avec toute la force sexuelle de la réactualisation œdipienne accolée à ces paroles, me fait penser que quand même, M. Jacques ne m'était pas si indifférent que cela. Mais est-ce sa présence effective qui m'irritait et me frustrait ? Ou plutôt le chemin transférentiel qui s'engageait avec cet homme : de l'enfant fautif, qui empêchait sa mère de vivre sa vie de femme homosexuelle et qu'elle méprisait cruellement par sa petitesse, son être chétif et le regard fasciné, hypnotisé, qu'il posait sur elle vers un infantile que le transfert réactualise.

Et c'est grâce au sexuel infantile de l'analyste, touché au vif par la frustration (ne pas pouvoir fumer) que la cruauté peut devenir l'expression de la haine dans la sexualité infantile. Sa présence venait révéler la force de l'affect d'irritation et la frustration dont je m'étais défendue dans le transfert pendant tant de séances, à l'attendre. La culpabilité de ne pas être une analyste idéale était refoulée, masquée par une pseudo-indifférence et par la pensée de non-transfert. Quelque chose de l'amour mais aussi de la haine émerge avec ce tango.

Jacques a appris à marcher attacher à une ficelle autour de la taille qu'il tenait lui-même. Si sa main lâchait la ficelle, il tombait. Ce souvenir ou rêverie revenait inlassablement dans l'analyse. « Le nourrisson de la mère freudienne est un objet sexuel à part entière » ; celui de la mère winnicottienne est un « bébé qui n'existe pas... qui n'existe pas seul, un bébé dont la vie ne tient qu'à un fil »⁸ (Si l'enfant de Freud est l'enfant du fort/da, l'enfant de la présence/absence du départ de la mère qui va voir ailleurs mais qui reviendra, Jacques est l'enfant de la ficelle de Winnicott. Excitation contre dépression.

La maîtrise de la ficelle conserve ainsi intacte le déni de la séparation. Et tenir, garder, ne pas lâcher, témoigne de la fixation anale, autoérotique.

Un jour, il revient après de nouvelles absences mais il dit : « *J'ai eu peur que vous soyez fâchée de tant d'absences, que vous ne soyez pas là, que vous ne vouliez pas m'ouvrir la porte* ». Peut-être un autre commence à exister qui tient l'autre bout de la ficelle... ?

Mais l'émergence de l'objet ne va pas sans craintes ni complications : l'objet commence à trouver une place dans le moi, poussé par les exigences du ça qui cherche à se satisfaire grâce à cet objet. M. Jacques se préoccupe de ma réaction vis à vis de ses absences : le surmoi, moins cruel et rigide a permis la rencontre entre le moi et l'objet. Cela a nécessité une réorganisation du moi pour que l'objet puisse advenir sans faire effraction. Les limites du moi permettent alors la coexistence avec l'objet. A ce stade de la cure, M. Jacques ne se « désorganise » pas mais, au contraire, il commence à moins négliger l'analyste, à tenir compte de son existence. La modification du surmoi provoquée par la réorganisation moi-même fait advenir une inquiétude pour l'objet ainsi que l'émergence de la culpabilité.

L'absence pourrait être douloureuse, je pourrais être fâchée ou pire encore, l'abandonner, le désinvestir... mais quelle douceur de pouvoir souffrir d'absence... De la ferme tenue de la ficelle, dans une logique auto-érotique anale de maîtrise et contrôle vers une ouverture... ça lâche mais la menace de perte se fait jour. Un autre surgit dans le champ du désir, mais avec cet autre surgit aussi l'expérience originale de détresse.

La cruauté de mon sentiment de non-existence dans le transfert glisse vers un transfert objectal où l'objet peut potentiellement devenir cruellement abominable. Car jamais l'objet « est plus présent que dans l'absence où il vient à manquer »⁹.

Il réalise une installation artistique, qu'il exposera dans une galerie. Il s'agit d'une installation lumineuse ou le mot *Douleur* se transforme en *Douceur* par le changement d'une lettre. Ce chemin, de la douleur à la douceur, a nécessité une régression narcissique dans la douleur (ou dans ses passions amoureuses) radicale, absolue, témoignant dans l'analyse du transfert massif dans lequel nous étions cloîtrés vers un souci pour l'objet-analyste et l'ébauche d'un moi défusionné de celui de la mère.

8. André J., « L'analyste Winnicott », in Winnicott et la création humaine, Erès, 2012, p.274
Pages ???

9. Green A., Narcissisme de vie, narcissisme de mort, Editions de Minuit, 1983, p.143

Il dira à cette période « *Avant, c'était la confusion des sentiments, entre amour et haine, entre toi et moi. Je veux le transformer d'un point de vue plastique* » et puis « *Avant, je pensais que souffrir voulait dire qu'on m'aimait, que ma mère m'aimait..., je n'aime pas le mot coïncidence, je préfère coexistence* ». De la douleur narcissique à l'érotisation de la douleur, il a fallu tout un temps long, une forte résistance de ma part à me laisser embarquer avec lui dans cette fusion qui impliquait d'être une mère phallique et toute puissante qui pourrait le pénétrer ; laisser advenir dans le transfert une figure hallucinatoire qui témoignait des agissements de la pulsion d'emprise. Tout un temps long pour que la haine et l'amour puissent coexister.

Si la question de la perte est liée à la problématique narcissique de mon patient, il me paraît indispensable de ne pas perdre le fil de l'Œdipe, de la culpabilité et du surmoi. C'est ma faute ou ce n'est pas ma faute... ? Comme le souligne André Beetschen, les liaisons dangereuses sont celles de l'inconscient pulsionnel du transfert et son nouage avec le contre-transfert. Quand la cruauté et l'attente d'amour, la crainte d'aimer et le mépris font enfin émerger, avec une modification du surmoi cruel, une culpabilité supportable...

L'analité : du refoulement au claustrum

Didier Houzel

Dès 1897, Freud aborde le thème de l'analité. Il y fait référence dans ses lettres à Fließ. Dans l'une d'elles, datée du 14 novembre 1897, il esquisse une théorie du refoulement fondée sur l'abandon à l'âge adulte des zones érogènes de l'enfance, à l'exception, bien sûr, des zones génitales :

J'ai souvent pressenti que dans le refoulement quelque chose d'organique est aussi à l'œuvre, j'ai déjà eu l'occasion de te dire qu'il s'agit de l'abandon d'anciennes zones sexuelles [...] Les zones qui, chez l'homme normal et mature, ne produisent plus de déliaison sexuelle sont alors forcément la région anale et l'aire bucco-pharyngienne. Cela se comprend de deux façons, premièrement la vue et la représentation qu'on en a n'ont plus d'effet excitant, deuxièmement les sensations internes qui en émanent ne livrent pas de contribution à la libido, comme celles venant des organes sexuels proprement dit. (Freud, 2006a, p. 354)

Il est alors en train de construire sa *théorie de la libido*, en s'appuyant sur la pensée de Helmholtz, célèbre physicien et physiologiste de la première moitié du 19^e siècle, qu'il admirait profondément. Freud avait été initié aux théories de ce savant dans ses études secondaires, puisque l'enseignement de la physique dans les lycées de Vienne était fondé sur ses théories, et par son maître Brücke qui faisait partie de ce qu'on appelle l'École de Helmholtz. Les principes essentiels de cette école étaient d'une part que tous les phénomènes observables devaient s'expliquer à partir des lois de la physique et de la chimie, d'autre part que tout système à l'équilibre avait une quantité d'énergie constante, d'où la nécessité d'évacuer les surplus d'énergie ou d'excitation venant de l'extérieur ou de l'intérieur pour maintenir l'équilibre.

C'est évidemment dans ses *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905) qu'il va reprendre en détails l'étude des zones érogènes et de leur devenir. Je rappelle que ce texte, d'une grande richesse, a été remanié par Freud à chaque nouvelle édition jusqu'en 1924 ; il est donc nécessaire de suivre attentivement les indications de l'éditeur, très claires dans l'édition des *Œuvres complètes* (2006), si l'on veut analyser la progression de la pensée de Freud tout au long de ces années. En 1905, il s'agit seulement de quantité d'excitation et de procéder d'élimination d'un excès de stimulation :

La source de la pulsion est un processus excitateur dans un organe, et le but immédiat de la pulsion réside dans la suppression de ce stimulus d'organe. (2006b, p. 102)

Les symptômes ont pour fonction de dériver des excès de stimulation lorsque le refoulement des zones érogènes archaïques n'a pas joué son rôle d'élimination du caractère érogène de ces zones.

En 1908, dans son bref article *Caractère et érotisme anal*, (Freud, 2007, pp. 187-194), Freud esquisse un tournant qui, je pense annonce une évolution majeure de la théorie psychanalytique : le fonctionnement de la zone anale sert de modèle à l'organisation du caractère de personnes qu'il décrit comme « ordonnées, économes et entêtées ». Ce sont des sujets, nous dit-il, qui « ...semblent avoir été des nourrissons qui se refusent à vider leur intestin quand ils sont mis sur le pot, parce qu'ils retirent de la défécation un gain marginal de plaisir. » (*Ibidem*, p. 190). Freud fait appel aux notions de *formation réactionnelle* et de *sublimation* pour tenter de rendre compte de ce détournement de la pulsion vers la formation du caractère. J'attire l'attention sur le fait qu'il ne s'agit plus simplement ici de mécanismes d'accumulation d'excitation et de décharge d'excitation en excès, mais

d'un mode de fonctionnement du Moi et du déplacement de ce mode sur les conduites caractérielles. J'invite à garder en mémoire ce lien entre zone érogène, lieu d'excitation libidinale, et mode de fonctionnement psychique.

Il est remarquable que Freud reconnaisse dans ce texte qu'il ne peut préciser ce qui l'a conduit à établir ce lien entre l'érotisme anal et le caractère :

Je ne suis plus en mesure d'indiquer aujourd'hui quelles circonstances précises ont fait naître en moi cette impression qu'entre le caractère en question et ce comportement d'organe il existait une corrélation organique, mais je puis assurer que mon attente théorique n'avait aucune part dans cette impression. (Freud, 2007, p. 189)

En d'autres termes, il se libère de ses présupposés théoriques pour laisser son intuition et sa capacité d'observation prendre le dessus afin de découvrir de nouveaux aspects du fonctionnement psychique, qui ne vont pas manquer de choquer les lecteurs de l'époque comme le soulignera Jones dans sa monumentale biographie (Jones, 1961). Nous sommes en droit de nous interroger sur les sources de ses découvertes sur l'érotisme anal. Cela est sans doute dû à son expérience directe des enfants à travers sa pratique médicale en tant que responsable d'une unité de neurologie infantile dans le service du Professeur Kassowitz, et à celle de père de famille responsable d'une fratrie de six enfants. Il nous rapporte aussi comment les nourrices stimulaient l'anus des enfants qui retenaient leurs selles pour lutter contre leur constipation. On peut s'interroger enfin sur le fait que dans la lettre à Fließ précédemment citée, juste après lui avoir décrit ses découvertes sur l'analité, il parle de son auto-analyse qui n'avance pas !

Il est permis encore de faire l'hypothèse que sa correspondance avec Jung, à partir de 1906, sur le cas de Sabina Spielrein a conforté ses vues sur l'érotisme anal. Dans une lettre à Freud du 23 octobre 1906, Jung fait cette description imagée de l'anamnèse de sa patiente :

Premier traumatisme entre 3 et 4 ans. Elle a vu son père donner la fessée à son frère aîné sur son cul nu. Forte impression. Ne l'empêche pas de penser qu'elle a déféqué plus tard sur les mains de son père. De 4 à 7 ans, tentatives convulsives de déféquer sur ses pieds, de la manière suivante : elle s'asseyait par terre, un pied sous elle, pressait son talon contre son anus et essayait de déféquer et en même temps d'empêcher la défécation. (Cité in *A most dangerous method*, John Kerr, 1994, p. 119)

Mais, c'est bien sûr *L'Homme aux loups* [1918] qui lui apportera le plus de matériel pour comprendre l'extension de l'érotisme anal, non seulement dans la sphère du fonctionnement psychique, mais dans celle de la relation d'objet. Freud fait en effet l'hypothèse que le petit Sergueï, témoin d'une relation sexuelle *a tergo* entre ses parents, interrompt cette scène par l'évacuation d'une selle qui prend la signification de son identification à la mère et de son désir de recevoir le pénis du père par voie anale. L'analité n'est désormais plus cantonnée à une excitation libidinale, ni à un type de fonctionnement du caractère, elle prend le sens d'un mode d'investissement d'objet, au niveau des objets partiels. Freud a l'intuition de ce que plus tard Donald Meltzer appellera « confusion de zones et de modes », en soulignant les similitudes entre l'action du bol fécal sur la muqueuse anale et celle du pénis sur la muqueuse vaginale :

La colonne d'excrément, en irritant la muqueuse intestinale érogène, joue pour celle-ci le rôle d'un organe actif, se comporte comme le pénis envers la muqueuse vaginale et devient en quelque sorte le précurseur de celui-ci à l'époque du cloaque. (Freud, 1988, p. 82)

Il est remarquable encore que Freud décrive dans le cas de *L'Homme aux loups* ce que l'on peut considérer comme le précurseur de la notion de *claustrum* de Donald Meltzer. Sergueï se décrit, en effet, comme séparé du monde par un voile qui se déchire seulement lorsqu'on lui administre un lavement pour lutter contre sa constipation opiniâtre :

Sa plainte principale était que le monde était pour lui enveloppé dans un voile ou qu'il était séparé du monde par un voile. Ce voile ne se déchirait qu'à ce seul moment où, lors du lavement, le contenu de l'intestin quittait l'intestin et il se sentait alors ainsi de nouveau bien portant et normal. (Freud, 1988, p. 72)

L'analité après Freud

Il revient à Karl Abraham d'avoir approfondi l'étude des phases précoces de la relation d'objet, phase orale puis phase anale, qui précèdent la phase génitale de l'amour d'objet total. En ce qui concerne la phase anale il distinguera deux sous-phases : une phase sadique anale destructrice et une phase anale de contrôle et de domination.

Mais c'est à Melanie Klein que l'on doit l'avancée majeure dans la compréhension des stades prégénitaux de la sexualité infantile. Elle suppose que d'emblée, dès la naissance, l'enfant a la possibilité d'investir un objet, donc de fonctionner sur le mode d'une relation d'objet partiel, fondée sur l'oralité et l'analité. L'objet, à la phase schizo-paranoïde du développement psychique, est clivé en un bon objet (le bon sein gratificateur) et un mauvais objet (le mauvais sein frustrateur) :

Dès le début, la pulsion destructrice se tourne contre l'objet et s'exprime d'abord dans des phantasmes d'attaques sadiques-orales ou sadiques-anales contre le sein de la mère, qui se développent bientôt en des assauts contre son corps par tous les moyens du sadisme. Les craintes de persécution provenant des pulsions sadiques-orales du bébé visent à s'approprier les contenus « bons » du corps de la mère, et des pulsions sadiques-anales qui visent à mettre ses excréments en elle (y compris le désir d'entrer dans son corps pour la contrôler de l'intérieur) ont une grande importance dans le développement de la paranoïa et de la schizophrénie. (Klein, 1966, p. 275)

Ces hypothèses, tirées de son expérience de l'analyse de jeunes enfants, et aussi de quelques adultes psychotiques, conduisent Melanie Klein à définir ce qu'elle a baptisé *position schizo-paranoïde*, dans laquelle le rôle de l'analité est d'expulser du Moi précoce des parties mauvaises qui menacent sa cohérence et qui sont porteuses de l'instinct de mort. Ce qu'apportent de nouveau les descriptions de Melanie Klein, c'est d'une part l'extrême concrétude des objets primitifs auxquels le Moi de l'enfant a affaire, d'autre part la localisation des projections que ce Moi opère dans le sein maternel d'abord, dans tout le corps de la mère ensuite :

Les assauts phantasmatiques contre la mère suivent deux lignes essentielles : l'une est constituée par la pulsion surtout orale de sucer complètement, de mordre, de déchirer, de voler les contenus « bons » du corps de la mère [...] L'autre ligne d'attaque dérive des pulsions anales et urétrales et implique l'expulsion de substances dangereuses (excréments) hors du moi et vers l'intérieur de la mère. En même temps que ces excréments nocifs, expulsés dans la haine, des parties clivées du moi sont aussi projetées sur la mère ou, pour mieux dire, *dans* la mère. Ces excréments et ces parties « mauvaises » du sujet sont censés non seulement blesser l'objet, mais aussi le contrôler et prendre possession de lui [...] Une grande proportion de la haine contre des parties de la personne propre est alors dirigée contre la mère. Cela conduit à une forme particulière d'identification qui établit le prototype d'une relation d'objet agressive. Je propose pour ces processus le nom d'« identification projective ». (Klein, 1966, p. 282)

On ne peut comprendre cette description, très imagée, que si l'on admet une forme d'équivalence symbolique entre excréments et haine. Tout se passe dans le modèle kleinien comme si, en permanence, s'étaient sur le fonctionnement corporel, et notamment sur celui des zones érogènes, non seulement le mode d'investissement de l'objet, mais aussi la valeur bonne ou mauvaise qui lui est attribuée : la haine est mise en équivalence avec les déjections de l'organisme – l'amour avec le bon lait reçu de la mère. Le système digestif de l'organisme,

qui absorbe des aliments nécessaires à la croissance physique et à la survie, étaye un système digestif psychique chargé d'introjecter de bons objets et de rejeter les mauvaises parties du Soi, c'est-à-dire les parties impossibles à intérioriser, à digérer par le moi. Le modèle kleinien précise et élargit les travaux antérieurs sur les stades prégénitaux. Ils restent, comme Freud l'avait montré, des zones érogènes prévalentes à certaines périodes du développement de l'enfant, mais deviennent en outre des modes d'investissement des objets partiels, peuplant le monde interne de l'enfant et pouvant être rejetés à l'extérieur au risque de donner issue à des angoisses de persécution. Restait encore à préciser le ou les lieux de projections qu'opère les pulsions sadiques-anales, ce à quoi s'est attaché Donald Meltzer avec la description du *claustrum*.

Le claustrum

Pour comprendre ce que veut dire Meltzer dans sa description du *claustrum*, il faut ajouter à l'arsenal fourni par les travaux de Freud, d'Abraham, de Melanie Klein, deux concepts qu'il a eu le mérite de formuler à partir de sa vaste expérience clinique et de son élaboration théorique : le concept de *confusion de zones et de modes* et le concept de *compartimentation de l'objet maternel intériorisé*.

Les confusions de zones et de modes

J'ai souligné tout à l'heure l'intérêt de l'intuition que Freud avait eu, dans sa relation de l'analyse de *l'Homme aux loups*, des similitudes de fonctionnement des zones anale et génitale en comparant la « colonne d'excrément » irritant la muqueuse intestinale au pénis excitant la muqueuse vaginale. Meltzer développe cet aspect de la sexualité infantile dans son ouvrage de 1967 *Le processus psychanalytique*, en décrivant ce qu'il appelle « Le tri des confusions de zones et de modes ». Il décrit ces confusions comme liées aux similarités des aspects sensuels et esthétiques des zones érogènes, zones qui sont aussi des modes de relation aux objets. Il propose les équivalences suivantes :

Les confusions de zones et de modes, qui sont utilisées pour séduire l'objet et l'entraîner dans cette idéalisation mutuelle et ce système clos de gratification mutuelle, sont centrées [...] sur les produits corporels ; l'urine = le sperme = la salive ; les fèces = le pénis = un bébé. Les confusions de zones telles que mamelon = pénis = langue et bouche = vagin = anus interviennent ainsi en mettant l'accent sur les groupements d'équivalences suivantes : mamelon-donnant-le-lait-à-la-bouche = pénis-donnant-le-sperme-au-vagin = langue-donnant-la-salive-au-sein = anus-donnant-les-fèces-au-vase = maman-souriant-au-bébé = bébé-roucoulant-à-sa-maman, etc. (Meltzer, 1971, p. 99)

Le cas qu'il rapporte est celui d'une petite fille, qui, vers la fin de sa cure, se met à parler de l'école qu'elle fréquente :

...elle dit qu'elle veut un badge, que Mrs Kings (la maîtresse) a une perruche : Un petit oiseau, vous savez, pas un petit oiseau de Père Noël ; elle en a deux, un chez elle et un dans l'entrée (à l'école). (Meltzer, 1971, p. 170)

Meltzer interprète son récit de la façon suivante :

...elle réclame des mamelons à elle (le badge) d'une part, ainsi que ceux de la mère (les deux oiseaux de la maîtresse, différenciés du pénis du père (le petit oiseau du père Noël)). (Meltzer, 1967/1971, pp. 170-71)

Elle sort des confusions entre mamelon et pénis et commence à reconnaître sa dépendance à l'égard des mamelons maternels qui la mettent en contact avec le sein.

La compartimentation de l'objet maternel

L'expérience de supervision de traitement psychanalytique d'enfants autistes et son expérience personnelle d'analyse de patients psychotiques a conduit Meltzer à définir une compartimentation fantasmatique de l'objet maternel entre trois espaces distincts : l'espace de la tête et des seins – l'espace génital – l'espace anal. Il cite, notamment, le cas d'un jeune homme psychotique qui avait été successivement hospitalisé dans trois hôpitaux psychiatriques :

Dans le premier, il avait l'impression que tout était sale et sentait mauvais, et qu'on y pratiquait la torture parce qu'il entendait constamment [...] des hurlements et des gémissements. Dans le deuxième, il se plaignait sans arrêt de l'atmosphère de libertinage sexuel régnant entre patients et soignants qui le mettait dans une excitation masturbatoire constante. Dans le troisième, enfin, il se plaignait que tout était si beau et l'air si parfumé et vivifiant qu'il ne pouvait s'empêcher de respirer très profondément. (Meltzer, 1999, p. 65)

On aura reconnu, dans le premier hôpital une représentation de l'espace anal, dans le deuxième une représentation de l'espace génital, dans le troisième une représentation de l'espace de la tête et des seins de la mère interne dans lesquels le patient se projetait successivement. Meltzer retrouve cette compartimentation dans le transfert du patient sur son analyste.

Concentrons-nous donc sur l'espace anal, puisque le sujet du jour nous y conduit. Tout se joue autour de la séparation du bébé avec sa mère, donc de sa tolérance ou de son intolérance à la frustration et au manque. Meltzer reconstruit le scénario qui conduit l'enfant à se projeter dans l'espace anal de la mère de la façon suivante :

Après un repas, le bébé est remis dans son berceau et, quand sa mère s'en va, grâce à une assimilation hostile des seins de sa mère avec les fesses de celle-ci, il commence à explorer son propre derrière, en idéalisant sa rondeur et sa douceur et, finalement en pénétrant son anus pour atteindre les fèces qui y sont retenus et cachés. Lors de ce processus de pénétration, prend forme un fantasme d'intrusion secrète dans l'anus de la mère [...] pour la voler, dans lequel les contenus rectaux du bébé deviennent confondus avec les fèces idéalisées de sa mère, imaginés comme retenus par elle pour nourrir le papa et des bébés à l'intérieur. (Meltzer, 1999, p. 29)

Cette description très imagée de l'intrusion du Self de l'enfant dans l'espace anal de la mère interne correspond pour Donald Meltzer à la genèse des angoisses claustrophobiques : à l'intrusion toute puissance dans l'espace clos, sphinctérisé, du rectum maternel, correspond des angoisses d'être soi-même enfermé dans cet espace, sans espoir d'en trouver l'issue. Tel est le *claustrum*. Le sujet dans sa toute puissance infantile a pris possession de l'intérieur de l'objet maternel interne, d'où il imagine régir le monde, tel le Capitaine Nemo dans son sous-marin invincible. Il échappe ainsi à la douleur de la séparation et à l'incertitude de la dépendance vis-à-vis de l'objet, mais au prix d'un enfermement dans un monde fermé, sans espoir d'évolution, sans pensée ni créativité. C'est le monde du *Grand Frère* de Georges Orwell, nous dit Meltzer : « ...un univers de groupe ou plutôt de tribus, dominé par la Mentalité-de-Groupe (Bion) ; un univers plus fait de présupposés que de pensées... »

Meltzer n'insiste pas sur ce point, car il reste dans la ligne de Melanie Klein pour laquelle l'objet paternel est d'abord un objet partiel contenu dans l'objet maternel. Je pense que les confusions de zones et de modes, le compartimentage du corps de la mère, l'identification intrusive dans l'espace anal de la mère interne, marque la défaillance de la fonction paternelle chargée d'orienter l'enfant vers l'espace nourricier physique et psychique (la tête et les seins), d'aider la mère à contenir la violence pulsionnelle de l'enfant et d'amener l'enfant à tolérer l'inévitable frustration due à l'alternance post-natale des moments de contact avec le bon objet maternel et des moments de rupture de ce contact, fonction baptisée par Salomon Resnik (1994) « fonction pont » de l'objet paternel.

Une illustration clinique

Je propose pour illustrer le cheminement théorique que je vous ai proposé à propos de l'analyse, l'exemple de l'analyse d'un petit garçon autiste que j'ai suivi il y a de cela plus de 30 ans et qui m'avait fait vivre dans le transfert des situations profondément empruntées de connotations anales.

Tristan est un petit garçon qui m'avait été adressé par son pédiatre pour une suspicion d'évolution autistique. Il était né à terme, mais avec un poids de naissance très élevé, il pesait 4kg400. L'expulsion de ce bébé avait été difficile et il a dû être réanimé pendant quelques minutes après sa naissance. La mère l'a allaité pendant une brève période d'une dizaine de jours ; il ne tétait pas bien et la mère pensait qu'elle n'avait pas assez de lait. Pendant ses 7 premiers mois, l'entourage n'a rien remarqué de particulier, il semblait avoir un développement normal. À partir de 7 mois, il s'est mis à taper des mains sur la tablette de sa chaise de bébé d'une manière mécanique, stéréotypée, ce que les parents ont remarqué après-coup. Pendant ses 9 premiers mois, le père était absent du foyer, sauf un weekend sur deux ; il résidait dans une autre ville pour son travail. Lorsque Tristan a eu 9 mois, le père est venu s'installer au foyer ; de son propre aveu il s'est montré assez sévère avec Tristan, qui a eu alors une gastro-entérite et qui a cessé d'évoluer sur le plan psychomoteur. Le père dit qu'il le sentait coupé de la communication. Le pédiatre consulté a noté tout un ensemble de symptômes inquiétants : stéréotypies motrices, fuite du regard, absence de jeu, perte du sourire, arrêt du développement psychomoteur. Il me l'a adressé alors que Tristan était âgé de 18 mois. J'ai commencé une psychothérapie avec lui quand il avait 22 mois, à raison de deux séances par semaine ; dans les mois suivants nous avons pu passer progressivement à trois puis à quatre séances par semaine.

Quand j'ai commencé la psychothérapie, Tristan ne marchait toujours pas, il n'avait aucun langage. Il a commencé à marcher à l'âge de 25 mois et, au même âge, il a commencé à utiliser quelques mots, mais d'une manière stéréotypée ; il est devenu ensuite écholalique.

Je me centre sur une période précoce de la cure, qui a duré au total près de 6 ans. Peu de temps après le début de nos séances, Tristan dès qu'il arrivait dans la salle de traitement, allait se mettre sous une table et je le voyais pousser comme un enfant prêt à déféquer. Pendant plusieurs semaines je me suis trouvé très démuni devant ces conduites, tenté par une attitude plus éducative qu'analytique. J'ai eu recours à la technique préconisée par Donald Meltzer, à savoir l'usage du pot, sur lequel je le mettais pour qu'il fasse ses matières dans le pot plutôt que dans la culotte. Je me sentais de plus en plus excédé par ces conduites répétitives, avec l'espoir illusoire qu'il y mette fin de lui-même. J'ai tenté, sans aucun résultat, des interventions, inspirées de ce que je savais de l'enseignement de Meltzer en lui disant que ce n'était pas avec son derrière qu'il pouvait penser mais avec sa tête. J'ai fini par m'interroger sur mon contre-transfert négatif vis-à-vis de cet enfant qui me mettait dans cette situation difficile d'avoir à m'occuper de ses déjections, domaine dans lequel je ne me suis jamais senti très à l'aise. C'est alors qu'il m'est venu à l'idée que le message transférentiel de Tristan était peut-être qu'il recherchait un contenant maternel ou parental capable d'accepter ses projections dans l'espace de la séance et dans l'esprit de son thérapeute pour qu'elles soient ressenties comme le signe d'un bon fonctionnement physiologique et psychique. J'ai alors radicalement changé d'état d'esprit et d'attitude vis-à-vis des productions de mon petit patient. Je lui ai dit qu'il voulait sans doute me montrer qu'il était capable de faire lui-même de beaux cacas et qu'il voulait que je sois content de ses productions comme une maman contente de voir son enfant en bonne santé. Il n'avait pas besoin alors de se cacher sous une table pour faire caca comme s'il voulait pénétrer dans mon derrière pour avoir l'impression de ne pas me perdre dans l'intervalle des séances.

Cette séquence a marqué un tournant dans la cure de Tristan. Il a très vite investi le langage, qu'il a développé très rapidement et il a fait montre par la suite de capacités de symbolisation et d'imagination remarquables.

J'espère illustrer par ce matériel la thématique de l'identification intrusive dans l'espace anal du corps de la mère pour échapper aux souffrances de la perte et de la séparation, faute de pouvoir bénéficier de la fonction

pont paternelle qui permet de rester relié à l'objet maternel par-dessus les écarts inévitables de sa présence et de sa disponibilité.

Conclusion

De la *théorie de la libido*, initiée par Freud dans ses lettres à Fließ, jusqu'à la *géographie du corps maternel* et au *claustrum* décrits par Donald Meltzer, en passant par la définition de *l'identification projective* par Melanie Klein, il y a une continuité impressionnante en même temps qu'un déploiement constant d'une conception unidimensionnelle de l'espace psychique à une conception tri, voire quadridimensionnelle si l'on ajoute au trois dimensions de l'espace euclidien la dimension du temps. L'enjeu de la cure n'est-il pas, dès lors, de se laisser entraîner dans cet espace complexe actualisé dans l'espace transférentiel et contre-transférentiel de la relation analytique pour en explorer tous les compartiments, y compris celui qui peut nous apparaître comme le plus rebutant : l'espace anal.

Ce qui ressort, me semble-t-il, de ce parcours est que d'une conception figée de l'Inconscient fait de traces refoulées d'événements traumatiques, la théorie et la pratique psychanalytiques se sont focalisées de plus en plus vers les aspects dynamiques du fonctionnement psychique inconscient, qui prennent leur source dans le fonctionnement corporel et notamment dans les zones érogènes qui, grâce à leur excitabilité, mais aussi aux contours de leur rôle physiologique, jouent le rôle d'attracteurs pour le déploiement de ce que l'on appelle des *champs morphogénétiques*, c'est-à-dire des lignes de force qui impriment à toutes les expressions du psychisme, qu'il s'agisse de la pensée, du caractère, de la relation intersubjectives et du transfert. Ce sont ces lignes de force, ces *champs morphogénétiques* que nous avons à explorer dans le travail analytique pour aider le patient à en faire le tri, à lever les confusions qui se sont installées et à trouver ou à retrouver les voies de son épanouissement maximal sous le primat d'une relation d'objet génitale.

Bibliographie

- K. Abraham, Esquisse d'une histoire du développement de la libido basée sur la psychanalyse des troubles mentaux, in *Œuvres complètes : Tome II (1913-1925)*, Paris, Payot, (1966), pp. 255-350.
- S. Freud, Lettres à Wilhelm Fließ 1887-1904, Paris, Puf, (2006a).
- S. Freud, Trois essais sur la théorie sexuelle [1905], in *Œuvres complètes psychanalyse*, vol. VI, Paris, Puf, (2006b), pp. 59-181.
- S. Freud, Caractère et érotisme anal [1908], in *Œuvres complètes psychanalyse* vol. VIII, (2007), pp. 187-194.
- S. Freud, À partir de l'histoire d'une névrose infantile [1918], in *Œuvres complètes psychanalyse*, vol. XIII, Paris, Puf, (1988), pp. 1-119.
- E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud, Tome II* [1955], Paris, Puf, (1961).
- J. Kerr J, *A most dangerous method*, London, Sinclair-Stevenson, (1994).
- M. Klein, Notes sur quelques mécanismes schizoïdes [1946], in *Développements de la psychanalyse*, Paris, Puf, (1995, 7^e éd.), pp. 274-300.
- D. Meltzer, *Le processus psychanalytique* [1967], Paris, Payot, (1971).
- D. Meltzer, *Le claustrum. Une exploration des phénomènes claustrophobiques* [1992], Larmor Plage, Éditions du Hublot, (1999).
- S. Resnik, *Espace mental*, Toulouse, Érès, (1994).

Samedi 14 décembre 2024

Une porte de sortie

Maria Marcellin

Elle a rêvé d'une grande blessure aux lèvres boursouflées, comme un grand sexe de femme implanté dans le dos d'un homme : déformations, pour ne pas dire con-torsions astucieuses de l'inconscient. Vue frontale d'un sexe qui ne présente pas les caractères d'un *anus*, sphincter bien musclé, capable de réguler entrées et sorties, non, c'est une ouverture béante, qui dans sa boursoufflure lance un petit clin d'œil aux bourses qui s'y cachent.

Dans le rêve suivant, elle voit, encore de dos, une femme âgée habillée comme une jeune fille, la taille serrée à l'arrière par un nœud, placé à cet endroit presque pour enrubanner le redoutable sphincter menacé d'effraction.

Voilà, me dis-je, pourquoi on affuble de tant de nœuds les robes des petites filles...

Freud dans « Caractère et érotisme anal »¹ (1908) souligne les bases toujours organiques entre le caractère et le comportement d'organe ; le fonctionnement d'organe représente l'incontournable support de la théorie analytique elle-même.

Or, même si, dans un premier temps, j'ai été tentée de me détourner des organes pour m'envoler sur les ailes de la sublimation artistique et des arts plastiques en particulier, j'ai été aussitôt obligée de revenir au plus basique et plus humble niveau de la manipulation et de la transformation de la matière.

La matière, rappelle Michel Gribinski,² vient du mot « madeira », qui veut dire bois et renvoie à la mère-matrice, terre ou humus, associée par Freud aux boulettes noires sorties du frottement des paumes maternelles.

L'excrément, matière corporelle destinée à se périmer en tant que telle, devient capable, grâce à ce phénomène de disparition et de perte, de se métaboliser en « autre chose », à l'origine d'inépuisables formes de créativité. Mais pas seulement.

Anus, en latin, désigne l'anneau qui entoure et circonscrit l'orifice, l'usage du latin conférant une certaine dignité à un organe qui touche aux excréments corporelles les plus bas placées. Et, même si l'on retrouve l'anneau dans la bague de fiançailles, l'alliance conjugale ou la chevalière emblème de noblesse, il peut aussi désigner l'abjection et la barbarie ; un médecin à Auschwitz, cité par Laurence Kahn³, assimile les camps d'extermination à l'*anus* du monde.

Cette capacité de nous porter si loin, si haut et si bas, depuis notre nature la plus primitive, Lou Andreas Salomé n'a pas arrêté de la proclamer, soulignant le caractère hautement « symbolisant » qu'assume la zone anale... « Son objet est devenu ce qui doit être rejeté absolument, du rebut, qui doit être séparé de la vie... », « ...sorte, dit-elle, de premier "refoulement" authentique »⁴, première expérience de séparation, de déliaison.

Véritable plaque tournante du développement et de l'évolution psychique du sujet, l'analité enserme comme dans un nœud, si je puis dire, les fondamentaux de la théorie analytique. Au sujet de l'érotisme anal,

1. S. Freud (1908), *Caractère et érotisme anal*, *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Puf, 1981, p.143.

2. M. Gribinski, *Au bord des mères*, Fario, Paris, 2023, p.16.

3. L.Kahn, *L'avenir d'un silence*, Paris, Puf, 2024, p.77.

4. L.A. Salomé, 1915, *Anal et sexuel*, *L'amour du narcissisme*, Paris, Gallimard, 1980, p.93.

dans *L'homme aux loups*,⁵ Freud écrit : « ... l'on réunit sous le nom d'érotisme anal un rôle d'une importance extraordinaire, et qu'on ne saurait surestimer, dans l'édification de la vie sexuelle et de l'activité psychique en général ».

À partir d'une source brute, organique, une transformation psychique se produit, suivant au fond la même trajectoire transférentielle accomplie par la pulsion elle-même.

Les pulsions, dit Freud, « obligent à la constitution de phénomènes complexes et représentent les véritables moteurs de progrès de l'appareil psychique »⁶. La pulsion, surgie du corporel, est indissociable du travail de pensée. La pulsion, pourrait-on dire, pousse à penser.

« Dans ma famille, il y avait un mot qui n'était jamais prononcé, il n'existait pas. Comme si le mot était « la chose ». Pendant longtemps, même lorsque je l'ai appris, je n'osais pas le formuler, c'était tabou. Chez nous, il sonnait comme une abjection, une saleté sans nom, surtout dans la bouche d'une femme... Mais maintenant, grâce à vous, je peux et je veux **vous** le dire : le mot est... merde ! »

Cela se passe en séance, où cette parole singulière, innommable, charrie l'inavouable du refoulement infantile, avec la charge d'amour et de haine qui se déploie dans le vif du transfert. Mot tabou, imprononçable comme celui des morts, des ancêtres ensevelis dans l'histoire des origines, traînant à sa suite le poids de la culpabilité du meurtre et la panoplie des rituels de purification dont l'obsessionnel fera son affaire.

Parmi les innombrables façons de surmonter le poids de la matière, il en existe une particulièrement efficace : l'humour. J'ai pensé au « caca-boudin » des enfants. « Caca » est le pluriel du mot grec *kakos*, le mal, le mauvais, que l'on retrouve dans l'accusatif *kakon*, concept mentionné par Lacan⁷ dans sa thèse d'un cas de paranoïa et utilisé en criminologie dans l'étude de certains meurtres apparemment inexplicables. Dans le « caca-boudin », la partie rigolote reviendrait surtout au « boudin », qui l'emporte par sa forme, sa consistance d'œuvre plastique accomplie, déjà objet psychique, déjà métaphore.

Merveilleux boudin, car ça ressemble, bien sûr, à un pénis, mais, attention, un pénis pour tous, garçons et filles. C'est la parité des sexes. On s'en met plein la bouche, comme écrit Jean-Claude Lavie⁸, et on en rigole... Pourquoi on en rit autant ?

À l'origine de l'humour on trouve la transformation du tragique en dérisoire.

D'abord, c'est tragique : l'enfant assiste à la perte d'une partie de soi qu'il voudrait garder pour lui-même, vécu de castration et d'anéantissement. Puis on lui apprend que c'est quelque chose de sale, de mauvais, qu'il faut rejeter, expulser, abandonner... Il s'y résigne, bien entendu, mais l'ancienne valeur de cette chose, au lieu d'être renvoyée aux oubliettes, se transforme en monnaie d'échange, de moquerie, de rigolade, assumant une fonction de régulateur pulsionnel, de montre interne, marquant le temps, les retenues ou les relâchements, les fixations ou les lâcher-prises.

Le boudin en question sera aussi la première représentation par laquelle l'enfant s'efforcera de répondre à la question : « d'où viennent les enfants ? »⁹. Il ne peut envisager dans le corps maternel, à l'image du sien, qu'une seule porte de sortie, l'orifice intestinal. « L'enfant doit être évacué comme un excrément, une selle », « La théorie cloacale étant la plus naturelle et la seule qui put s'imposer à l'enfant comme vraisemblable »¹⁰.

5. S. Freud (1918), *L'homme aux loups*, Cinq psychanalyses, Paris, Gallimard, 1975, p.378.

6. S. Freud (1915), *Pulsions et destins des pulsions*, Métapsychologie, Paris, Gallimard, 1968, p.18.

7. J. Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Le seuil, 1975. Cité par G. Morel, *Tueuses*, Paris, Eres, 2024, p.126.

8. J.C. Lavie, *Le sexe dans la bouche*, Paris, Petite bibliothèque de psychanalyse, 2020

9. S. Freud (1908), *Théories sexuelles infantiles*, La vie sexuelle, Paris, Gallimard, 1977, p. 17.

10. Ibid. p. 21.

Le petit Hans avait un personnage préféré qu'il appelait Lodi¹¹ ; c'était l'histoire de l'enfant d'un charcutier tombé dans une machine à faire des saucisses, pleuré par ses parents et puis monté au ciel : l'enfant-saucisse. *Loumf*, grumeau, crotte, tas, boule ? Comme tous les mots d'enfants, ou de la langue populaire, il est très parlant : il évoque quelque chose qui tombe...qui se détache...

À mon tour, j'ai dû chercher une porte de sortie, un fil à suivre dans l'avancement de mon propos. C'est comme ça que, devant la brochette fèces-pénis-enfant qui, selon Freud, rend compte de l'évolution fantasmatique et symbolique des théories sexuelles infantiles, je me suis arrêtée surtout sur la dernière : l'enfant.

« Il me faut toujours une porte de sortie », me répète régulièrement cette patiente. En ce qui la concerne, il s'agit plutôt de « sorties-symptômes » à caractère phobique et obsessionnel, « sorties de compromis » qui pèsent lourd sur sa vie et impriment au transfert un caractère d'hostilité et de méfiance.

Ne tolérant plus la contrainte des trois séances à l'occasion d'une rencontre amoureuse lui offrant une providentielle « porte de sortie », elle a insisté pour passer à deux, ne cédant à aucun de mes arguments pour conserver le cadre convenu. L'analyse a continué ainsi pendant deux ans, bien que la relation amoureuse ait pris fin au bout de quelques mois, la replongeant dans les affres d'un « complexe maternel » qui est au cœur de sa névrose. J'emploie le concept de « complexe maternel » en référence au « complexe paternel »¹² évoqué par Freud dans la problématique de « l'homme aux rats », même s'ils ne sont ni symétriques ni superposables.

Sur le divan, la patiente rongea son frein. Derrière son dos, elle ne « voyait », disait-elle, que sa mère, une mère gigantesque, dotée de pouvoirs tentaculaires et qui, comme Méduse, ne la lâchait jamais des yeux. Les hommes qu'elle rencontrait ne représentaient que des ersatz de cette mère toute puissante, menaçant d'exercer à son égard les mêmes pouvoirs d'emprise. La première fois où, quelques années auparavant, elle avait « failli » tomber amoureuse, ç'avait été comme tomber dans le panneau, un vrai piège, duquel elle s'était vite sauvée grâce à son « infaillible instinct », lui ayant permis de détecter chez l'homme les mêmes pouvoirs manipulateurs que chez sa mère.

Quant à son père : « Papa est comme moi, on se ressemble », dit-elle. Un homme « pas comme les autres », homme idéal, donc irremplaçable. Quant à l'influence que la figure de ce papa bienveillant aurait pu exercer sur ses relations masculines, elle reste convaincue qu'il ne représente qu'une exception qui confirme la règle. D'autant plus que l'image paternelle, malgré son auréole, paraît comme engluée dans une sorte d'indistinction du couple parental.

« La bisexualité est bien plus accentuée chez la femme que chez l'homme », écrit Freud en 1931 : « Un homme n'a en somme qu'une seule zone génitale prédominante, un organe sexuel, tandis que la femme en possède deux : le vagin qui est proprement féminin et le clitoris analogue au membre viril ».¹³ Si on y rajoute la zone anale, on pourrait même en compter trois, me dis-je.

On peut parler, chez la femme, d'une double porte de sortie, à l'image des deux portes d'une maison, entrée principale et entrée de service, porte de devant et de derrière, portes situées côte à côte, s'appuyant l'une sur l'autre, séparées par une seule et unique paroi.

La crainte de retomber dans un fantasme d'engloutissement maternel a obligé cette patiente à ne jamais lâcher prise dans ses relations avec les hommes, même si elle en recherche activement la compagnie à travers des

11. S. Freud (1909), *Le petit Hans*, cinq psychanalyses, Paris, Gallimard, 1975, p. 186.

12. S. Freud (1909), *L'homme aux rats*, Cinq psychanalyses, Paris, Gallimard, 1975, p. 229.

13. S. Freud (1931), *Sur la sexualité féminine*, La vie sexuelle, Paris, Puf, 1977, p. 141.

rencontres sexuelles sans lendemain. Toutefois le temps passe, inéluctablement, et, comme pour toute femme, l'horloge biologique vient signer l'amenuisement progressif des chances reproductives. Au fil du temps, l'envie d'avoir « un bébé » se fait de plus en plus insistante et finit par centraliser toute son énergie psychique, s'érigant en elle comme un but impérieux et incontournable.

Pour mettre en place son « projet bébé », comme elle a pris l'habitude de l'appeler, il lui faut trouver « un papa ». Mais, dans l'absence d'un homme stable dans sa vie, d'un homme susceptible de devenir « un papa », elle ne peut envisager qu'une seule issue : faire un bébé « toute seule », « maman solo ». La racine pulsionnelle infantile transparaît dans le choix des signifiants, « bébé » plutôt qu'enfant ou « maman » plutôt que mère, comme s'ils étaient frappés d'une sorte de fixité intemporelle.

Le transfert, ça va sans dire, est de plus en plus dominé par une dimension d'emprise qui agit des deux côtés du divan : du côté de la patiente, à travers des fantasmes d'oppression maternelle qu'elle projette sur moi, derrière elle, et qui renforcent ses résistances hostiles à la méthode, et aussi de mon côté, par un effet de rigidification ou de paralysie associative, générant un sentiment d'impuissance et de frustration, si bien décrits par JB Pontalis.¹⁴

La maîtrise de l'excitation, avatar de l'emprise, est en connexion avec l'acquisition de la maîtrise anale et s'exerce sur l'objet sous forme symbolique, comme dans le jeu de la bobine, par exemple.

La fille serait-elle plus exposée que le garçon au pouvoir d'emprise maternelle ?

Le destin de la sexualité chez la fille et son entrée tardive dans l'Œdipe pourrait en fournir une explication. Freud avance que la phase pré-œdipienne de lien exclusif à la mère revêt chez la femme une importance bien plus grande que celle qui lui revient chez l'homme. Et il précise que même son hostilité vis à vis de la mère est imputable en premier lieu non pas à la rivalité du complexe d'Œdipe, mais plutôt à la phase précédente qui a été renforcée et exploitée dans la situation œdipienne. Il en conclut que ces motions libidinales du début possèdent une intensité qui demeure bien supérieure à celle des motions ultérieures.

Pour revenir au « projet bébé », comment pourrions-nous qualifier, sur le plan métapsychologique, la nature de ce désir d'enfant, ou plutôt de « bébé », fantasmé par la patiente ? Se rapprocherait-il davantage du *loumf* du petit Hans, à caractère anal et auto-érotique ou de l'enfant-pénis, cadeau-phallique du papa de l'enfance, plus conforme au schéma œdipien ? Intérêt non purement théorique, mais déterminant dans le processus d'élaboration psychique de la patiente et de l'analyste, et aussi des effets possibles sur la venue au monde d'un enfant. L'enfant « anal » serait-il assimilé à un rebut, un déchet, dont il faudrait se séparer au plus vite : figure de l'abandon ? En revanche, l'enfant-phallus comblerait-il à tel point sa génitrice qu'elle demeurerait incapable de s'en séparer : figure de la fusion ? L'angoisse de castration se pointant à chaque passage entre ces deux extrêmes.

Avant les grandes vacances, elle m'annonce sa décision de déménager dans un autre quartier très éloigné du mien, arguant qu'il lui faut plus d'espace en prévision de l'arrivée éventuelle de « son » bébé. Du coup, elle me met devant le fait accompli : elle ne pourra plus venir qu'une seule fois par semaine et uniquement en face à face, car dans la position allongée elle se sent « sous emprise ». Elle souhaite aussi que je « lui explique » ma méthode pour qu'il s'établisse un « vrai » échange entre nous. Je me plie à son bon vouloir, dans le souhait de poursuivre un travail avec elle, malgré l'amputation des séances.

« Vous êtes comme ma mère, me dit-elle lors de la première séance de rentrée, vous avez les mêmes meubles, la même déco, la même façon de vous habiller... ». Mais « au moins, je vous ai à l'œil », semble-t-elle penser, maintenant qu'elle a récupéré une position de contrôle actif.

14. J.B. Pontalis, À partir du contre-transfert : le mort et le vif entrelacés, Entre le rêve et la douleur, Paris, Gallimard, 1977

Ses rêves mettent en scène de façon récurrente des assauts armés d'inconnus pénétrant dans la maison familiale, l'obligeant à se sauver et à trouver des issues de secours. La pénétration dans la « maison » familiale la renvoie aux assauts maternels comparables à des effractions à l'intérieur du corps, représenté dans les rêves comme un espace indifférencié proche du cloaque.

Lucile Durrmeyer nous rappelle que, « pour ne pas perdre l'amour de la mère, la petite fille se soumet et obéit aux exigences de propreté... dans son plaisir érotique et sa génitalité la femme est parasitée et affectée... par la résurgence et la reviviscence des perceptions d'une analité qu'elle voudrait être parvenue à éliminer d'une façon radicale »¹⁵. D'où *la honte* qui se transfère de l'anal au génital. D'où aussi cette sensibilité exacerbée aux odeurs, aux odeurs de l'homme (L. D. parle de l'homme *puant* dans le cas d'une patiente)¹⁶, mais surtout à ses propres odeurs provenant d'organes où se mêlent sécrétions de différente nature.

« Le « projet bébé » me fait très peur, j'y ai réfléchi pendant neuf mois », le temps d'une grossesse, temps dans lequel elle a essayé d'abattre une par une toutes les barrières, tous les obstacles qui la séparent de l'accomplissement de son rêve : plus que la réprobation de la société, elle craint en premier lieu le jugement de sa mère ; elle s'interroge aussi sur l'absence d'un « papa » qui pourrait laisser l'enfant à la merci de l'unique emprise maternelle, telle qu'elle l'a subie elle-même. Mais ces obstacles sont vite balayés par la considération qu'il existe bien des femmes élevant leurs enfants seules, ou séparées d'un homme. Et puis, elle pourra toujours entourer l'enfant des hommes de la famille, les oncles ou son propre père...

En femme intelligente, rationnelle et très obsessionnelle, elle doit prendre en compte toutes les options possibles et imaginables avant de se lancer dans une telle entreprise, à savoir une PMA « solo ». Les questions tournent autour de la sécurité du bébé : qu'est-ce qui se passerait si elle tombait malade, pire, si elle venait à mourir ? Elle ne refuse pas l'idée que, plus tard, un homme puisse faire partie de sa vie et de celle de son « bébé », mais, en tout cas, elle tient à rester l'unique détentrice du droit parental, afin de pouvoir toujours bénéficier d'une « porte de sortie ». Et, dernière hypothèse, si, une fois enceinte, elle réalisait qu'elle ne voulait plus de cet enfant, « coincée avec ce bébé dans le ventre », à quel « plan B » pourrait-elle avoir recours pour se sortir d'affaire ?

Toutefois, au bout de neuf mois d'hésitations et de doutes, la décision est prise. Sa vie n'aurait pas de sens si elle ne réalisait pas son « projet ».

« Pour vous sentir femme ? », lui dis-je. « Non, pour être-maman », me répond-elle, « pour moi, vivre n'aurait pas de sens sans « être maman » ».

« La situation féminine ne se trouve instaurée que lorsque le désir de pénis est remplacé par celui de l'enfant », nous dit Freud¹⁷. Mais il précise encore une fois que c'est la phase du tendre attachement pré-œdipien qui est décisive pour l'avenir de la femme. Attachement qui, toutefois, peut se retourner en haine irréductible la vie durant. La fille rend sa mère responsable de son manque de pénis et n'aura de cesse que de le retrouver dans l'enfantement.

Le schéma dessiné par Freud dans « Transposition des pulsions dans l'érotisme anal »¹⁸, 1917, peut nous offrir une représentation visuelle et métapsychologique du cheminement inconscient de la patiente. Dans le dessin de Freud, tout paraît clair : une flèche conduit directement de l'homme à l'enfant. Toutefois, dans le cas de la patiente, la voie vers l'homme et celle vers l'enfant ne se rejoignent pas ; l'envie du pénis, appelé aussi « le petit », assimilable au clitoris, puis au petit enfant, semble constituer l'élément dominant : le « bébé », le « petit à

15. L. Durrmeyer, *Et changer de plaisir, La féminité autrement*, Paris, Puf, 1999, p. 63.

16. Ibid. p.70.

17. S. Freud (1932), *La féminité*, Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse, Paris, Gallimard, 1984, p.172.

18. S. Freud (1917), *Sur les transpositions des pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal*, *La vie sexuelle*, Paris, Puf, 1977, p.111.

soi », objet narcissique par excellence, est investi comme un objet sexuel à part entière. Elle souhaite que l'enfant lui ressemble le plus possible, comme à confirmer une seule et unique marque de fabrique, la sienne, assimilable à un fantasme narcissique d'auto-engendrement d'elle-même. Pour faire les choses bien, elle a choisi un donneur susceptible d'offrir toutes les garanties possibles en termes de santé mentale et psychique, un donneur « nickel », d'autant plus que, selon les renseignements fournis par la banque de donneurs, il est déjà papa. Un « papa » prêt à l'emploi en somme.

Si l'on revient au schéma de Freud, on trouve côte à côte deux voies : une voie régressive vers l'envie du pénis, le « petit » à soi, et, de l'autre, la persistance de l'ancien fantasme phallique de l'enfant-cadeau du père, porte de sortie ou plutôt d'entrée vers l'Œdipe pour la petite fille. La patiente réussit à sa façon ce tour de passe-passe. Dans le schéma freudien, les différentes directions pulsionnelles convergent pour atteindre la satisfaction finale : en effet, la ligne de régression à l'érotisme anal, narcissique, équivalent d'un pénis anal auto-érotique, rejoint ensuite la direction ascendante, la voie royale de l'enfant-cadeau du père à l'étape phallique et œdipienne. Or, dans le cas de la patiente, le père, à l'âge adulte, n'a toujours pas été remplacé. Elle a eu recours à un donneur-papa inconnu pour obtenir la quadrature du cercle, à savoir, atteindre son but sans passer par une relation avec un « autre » partenaire. Elle est donc rentrée dans le complexe d'Œdipe, mais elle n'en est pas sortie. L'enfant portera le nom de son père à elle et en sera l'enfant symbolique.

Dans « La pensée et le féminin », V. Granoff¹⁹ rappelle que l'enfant, avant même d'être conçu, est pris dans une structure ternaire, quand bien même il n'aurait affaire qu'à une mère isolée... Mais, on peut aussi évoquer un autre fantasme, celui de faire UN avec la mère, « solo » avec maman. « Empire du même », écrit J. André²⁰, un enfant à deux et non pas à trois.

Fantasme souligné par Freud dans son texte tardif « La féminité », à savoir que : « Parmi les désirs sexuels précoces, celui qui s'exprime le plus clairement est le désir de faire un enfant à sa mère ».²¹

Un enfant-cadeau à offrir à maman et un enfant-cadeau à recevoir de papa... On ne sait plus à quel sain(t) se vouer. C'est pourquoi la solution de l'enfant en « solo » pourrait peut-être constituer une porte de sortie plutôt convenable.

Mais puisque je suis là aussi, peut-on parler de maman-solo ? Que suis-je devenue dans l'histoire, dans « notre » histoire transférentielle ? Une fois la décision prise de se lancer dans une PMA, qu'attend-elle de moi ? Serais-je une sorte de roue de secours fantasmatique, propre à conjurer magiquement le mauvais sort ou à lui donner bonne conscience ? Me rendra-t-elle responsable d'une éventuelle défaite ? Et si, au bout du compte, elle obtient satisfaction, serais-je assignée au rang d'une imago parentale archaïque, mère et père confondus, de l'enfant à venir ? Je me sens condamnée à une position de passivité et d'immobilisme comparable à celle, me dis-je, subie par elle-même face à l'emprise maternelle. Je suis devenue la petite fille. Pontalis parle à ce propos de « répétition agie du passif à l'actif d'une première relation mère-enfant »²². Les rôles mère-enfant se trouvent inversés. Je n'ai plus mon mot à dire, elle non plus d'ailleurs, devant la mise en route d'un engrenage médical qui fonctionne tout seul, selon des protocoles confiés à des tiers. Les mots sont remplacés par des chiffres. On a l'impression qu'on se prépare à partir sur la lune : une alchimie de la procréation proche de la science-fiction. La réalisation du fantasme d'un « bébé tout à soi », représente-t-il pour la patiente une revanche ou une victoire à l'encontre de sa mère, comme si, enfin, elle gagnait « la partie » ? La « partie » qu'elle n'a pas reçue à sa naissance ? Victoire phallique, bien sûr, mais aussi œdipienne. Ce serait un cadeau de papa, mais un cadeau comme

19. W. Granoff, *La pensée et le féminin*, Paris, Éditions de minuit, 1976.

20. J. André, *Mères et filles-la menace de l'identique*, Paris, Puf, Petite bibliothèque de psychanalyse, 2003.

21. S. Freud (1933), *La féminité*, Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse, Paris, Gallimard, 1984, p.161.

22. J.B. Pontalis, *Entre le rêve et la douleur*, op.cit., p. 230-31

reçu en cachette, par l'entremise d'un « papa » inconnu. Ni vu ni connu, pourrait-on dire, ce qui lui permet de déjouer de main de maître les interdits maternels...

Dans un rêve, un homme qui pourrait avoir l'âge de son père lui montre des boucles d'oreilles derrière la vitrine d'un bijoutier et il fait un braquage pour les lui offrir...

« Un cadeau de papa, le bébé ? » lui dis-je.

Elle a décidé de s'abstenir de tout rapport sexuel pendant la période consacrée à la PMA. Lorsque je lui en demande les raisons, elle s'en étonne, car un quelconque rapprochement entre l'acte sexuel et la conception de l'enfant lui semble inconcevable, si je puis dire, comme si les deux suivaient des voies diamétralement opposées.

Par le biais de « l'opération », terme avec lequel la patiente désigne la PMA, elle réussit peut-être à réaliser le fantasme d'une fécondation de femme à femme, de mère à fille, l'intervention de l'homme se réduisant à celle du médecin ou d'un spermatozoïde, essentiel mais négligeable.

« Anatomie d'une réussite », j'ai envie de dire, dans le sens où cette femme semble trouver une porte de sortie à son désir, même si le bébé, pour l'instant, n'a pas encore vu le jour.

C'est plutôt moi qui me sens empêchée dans ma liberté associative, comme asséchée devant la description répétitive, détaillée et aride des protocoles à suivre...

D'autant plus que le transfert se complique chez moi d'un mouvement d'empathie et d'indulgence à son égard, empathie redoutable, discutable, sinon dangereuse. J'ai l'impression de me ramollir, de céder, de ne plus résister. Je m'identifie à sa détresse, je mesure la force incommensurable de ce désir désespéré d'enfant, tel un rêve ultime d'accomplissement de soi. D'ailleurs, existe-t-il un seul désir d'enfant ? Est-il toujours réductible à l'unique modèle œdipien de l'enfant-pénis du père ?

« Seulement avec un enfant je serai complète », dit-elle, en levant haut le bras au-dessus de sa tête. Rêve de complétude phallique qui m'évoque, par opposition, la fameuse définition lacanienne de la femme « pas-toute », figure de béance ou de mystère, figure de l'impossible à penser de la féminité. En 1933, dans *Les nouvelles conférences*, Freud écrit : « Il appartient à la nature même de la psychanalyse de ne pas vouloir décrire ce qu'est la femme...mais d'examiner comment elle le devient...à partir de l'enfant aux dispositions bisexuelles. »²³

« J'aime renifler les bébés, même la couche pleine », déclare-t-elle presque avec engouement. L'odeur d'un bébé l'enivre comme une drogue.

L'odorat représente notre sens le plus ancien et le plus tenace. Reliquat de l'odeur maternelle, de l'odeur à soi, le bébé serait-il un concentré de toutes ces senteurs ? Un bébé *loumf* alors ? Un bébé saucisse comme le *lodi* de Hans ? L'un n'empêche pas l'autre, l'anal et le phallique peuvent coexister.

Toutefois, l'impératif de l'enfant à court terme a subverti la magie lente du processus analytique. Pour la patiente, il n'y a plus de temps à perdre et moi je me laisse aller à une position d'attente sans désir...même si, surtout pendant la période de réflexion des neuf mois, quand tout était encore jouable, j'ai imaginé qu'elle puisse encore rencontrer un homme qui lui donne un enfant. Mais non, elle trouvait qu'il manquait toujours quelque chose à cet homme... pour être « complet »...

Et puis, voilà que son expression habituelle, être maman », m'est apparue d'un coup, dans toute sa clarté, pleine de sens. « Être maman », et non pas « être mère » ou « être **une** maman » : ÊTRE-ELLE : MAMAN, être

23. S. Freud (1932), La féminité, op.cit., p. 156.

« ma » mère. Ce qui pourrait vouloir dire, entre autres, prendre sa place auprès de papa, supprimer **la** mère phallique pourvue d'un pénis qu'il faudra lui arracher...

Le propos de la patiente, ÊTRE-MAMAN, traduit sous une forme on ne peut plus concise et limpide le désir œdipien refoulé, les deux mots côte à côte condensant l'amour et la haine de l'objet dans une identification accomplie.

Identification qui dément et rend caduques d'un seul coup non seulement ses affirmations habituelles du genre : « surtout ne jamais lui ressembler, surtout ne pas être comme ma mère », magnifique dénégation de ce qui se dévoile à son insu dans son énonciation, mais qui me montre aussi l'inefficacité de certaines interventions de ma part n'atteignant pas la vigueur d'une interprétation.

FAIRE UN avec maman, dans une forme d'identification primaire; mais aussi « **NE PAS ÊTRE COMME ELLE** », pour s'en séparer, s'en détacher, sur la voie d'une identification secondaire.

Voilà la porte de sortie qui s'offre à moi face à la rigidité de l'emprise transférentielle : sortir de la place du « mort », faisant résonner chez la patiente le message inconscient que ses propres mots charrient. Message qui, par son étrange dissonance, pour reprendre les termes de Gilberte Gensel²⁴, a ouvert une voie interprétative : il s'agit de décondenser ce qui est condensé, de délier ce qui fusionne, « être » et « maman », afin que cette femme puisse entendre ce que moi-même j'ai laborieusement entendu. Peut-être faudra-t-il poser un temps d'arrêt entre les deux mots, creuser un espace, pour que le sens latent se dévoile et devienne manifeste.

ÊTRE et AVOIR maman. Cette patiente, petite fille devenue femme, a dû se déprendre de « l'amoureuse » emprise maternelle au prix d'une haine féroce, bien plus puissante que l'amour et qui, au bout du compte, n'a fait que l'attacher davantage à sa génitrice, la privant de toute chance de vivre une relation stable et satisfaisante avec un homme. La capacité de mettre au monde un « bébé » rétablira-t-elle l'égalité des chances entre mère et fille, mère désormais incapable de procréer et qui, devenue grand-mère, retrouvera peut-être une place honorable à ses yeux ? Don, offrande, ou, encore, acquittement d'une dette, comme pour « l'homme aux rats » à l'égard de son père ?

Mais, qui sait ? Qui peut s'aventurer dans les profondeurs de l'âme ? Les écrivains ? Les artistes ? Toute théorie réduite à l'application d'un schéma préétabli, prêt à l'emploi, risque de se refermer sur elle-même, opposant une résistance au travail de pensée. Laissons la porte ouverte au doute, à l'inconnu et à l'incompris, dans le souci de ne pas confondre l'échafaudage avec le bâtiment.

24. G. Gensel, Neuf lettres sur la dissonance sexuelle, Paris, Gallimard, 2017.

Anal et féminin

Isabelle Pays

Camille a un amant qu'elle présente comme un symptôme dont elle se sent honteuse. Elle n'a pu arrêter cette relation adultère que difficilement, tant elle l'a comblée. L'amant reste présent après la rupture comme un trésor qu'elle admire et n'oublie pas. Son ambiguïté à l'égard de cet homme la rend nostalgique des bons moments avec lui : elle nomme « *les papillons dans le ventre* » qu'elle ressentait en sa présence. Notre histoire analytique a démarré dans ce contexte avec des coupures, des reprises, une thérapie en face à face les premières années puis le divan, une histoire fluctuante semée de cassures, une histoire en miroir avec celle de l'amant, peut-être...

Camille est engagée avec moi dans une proximité si ce n'est militante, du moins féministe, une revendication entre femmes, entre mères, les douloureuses, les besogneuses. Elle est admirative de ma place de psychanalyste. Son statut de mère, les devoirs familiaux sont présents dans ses récits en séance. Elle rêve, elle associe, elle a des souvenirs ; bref, c'est une patiente pour qui l'analyse est une indication qui est allée de soi. Cependant, un bémol et pas des moindres concernant sa présence et la durabilité de l'engagement : Camille me fait ressentir que la pérennité de la cure dépend de son envie. Elle instaure ce type de transfert où elle est changeante et oscille entre poursuivre ou interrompre l'analyse.

Les paiements provoquent des passages à l'acte et des commentaires variés de Camille. Par exemple, elle laisse tomber l'argent qu'elle me doit dans la rue, elle s'en aperçoit en arrivant au cabinet. Par cet acte manqué, elle a le sentiment de payer deux fois ses séances ce qui renforce sa colère et sa pensée que l'analyste la prive de son argent. Autre exemple : elle me donne trop ou pas assez si bien que je ne sais plus où j'en suis et ce d'autant plus quand elle a manqué des séances. Elle fait en sorte que nous soyons toutes les deux soumises au paiement. Sa façon de payer est aussi particulière, elle sort de sa poche des billets qu'elle dispose en vrac et négligemment sur mon bureau, parfois des billets repliés en plusieurs fois. Au début de l'analyse, elle les jetait sur le bureau. Le paiement, seul acte autorisé bordant la cure fait affleurer des registres pulsionnels restés jusqu'alors muets, réprimés ou refoulés. A partir de : *Des transpositions pulsionnelles...*¹ et du concept de petit-détachable, Freud présente la fameuse équivalence inconsciente fèces-pénis-enfant, trois représentations échangeables qui permettent le jeu des fantasmes. Dans ce texte, il met en évidence la relation intime et inconsciente entre or, argent et excréments². Freud développe l'enchaînement logique de ces équivalences où l'enfant est d'abord le substitut du pénis envié, puis il est considéré comme *Lumpf*, détachable du corps. Ainsi, l'excrément, c'est-à-dire ce qui est rejeté, origine le fantasme de castration³, à partir duquel il construira ensuite sa théorie de la sexualité féminine, toute entière définie sous le signe de ce complexe³.

Dans l'analyse du *Petit Hans*, Freud observe une correspondance entre la représentation de l'enfant et l'excrément, car Hans se trouve identifié à un *Lumpf*, à partir de sa théorie anale de la naissance. Durant l'éducation à la propreté, les excréments s'inscrivent comme cadeau, don fait par l'enfant à son parent. Ce premier cadeau représente une partie du corps du nourrisson dont il ne se sépare que sur l'injonction de la personne aimée

1. S. Freud (1917), « Des transpositions pulsionnelles, en particulier celle de l'érotisme anal », *OCF XV*, Paris, PUF, p. 5362.

2. *Ibid.* p. 59. ³ *Ibid.* p. 61.

3. J. André, (2014 [1995]), *Aux origines féminines de la sexualité*, Paris, PUF, « Quadrige », p. 2.

et par quoi il lui manifeste ainsi sa tendresse même sans qu'elle le lui demande⁴. Or les excréments et la zone anale prennent progressivement une connotation de souillure, de saleté. L'excrément comme cadeau fait à la mère donne à l'enfant, dit Freud, l'occasion de décider entre la rétention (narcissique) et l'amour pour l'objet (le don). Cet abandon par amour devient le prototype de la castration et ce don sera pour Freud à l'origine de l'envie du pénis chez la fille. L'argent, à travers les fixations anales qu'il figure, renvoie toujours à une symbolique toute personnelle. Cet aspect très manifeste chez Camille concerne le don, le cadeau dont elle se défait (l'argent en est un représentant), qu'elle s'arrache et néglige pour en faire un tas de billets, un excrément (?) cédé malgré elle dans une contrainte forcée.

Des cadeaux justement, Camille n'en veut pas, plutôt elle n'accepte pas n'importe lesquels. Elle raconte qu'elle les perd soit avec regret, soit avec une pointe d'ironie. Le bracelet de valeur reçu de sa tante a très vite disparu de sa boîte à bijoux. Elle n'est pas satisfaite des cadeaux de son mari qui « passe à côté » selon elle. Freud précise dans sa *Psychologie de la vie quotidienne*, comment « l'action fortuite » de perdre est une formation de compromis servant à exprimer une pensée inconsciente⁵. Je n'irai pas plus avant ici sur l'intention secrète visant l'objet ou la personne de qui il provient, pour me centrer davantage sur Camille et ses cadeaux. Ils sont étudiés mais jamais excessifs, l'objet doit avoir pour elle une symbolique sentimentale sans valeur marchande démesurée. Elle y réfléchit beaucoup et ses cadeaux l'impliquent. En reprenant ses séances après une interruption d'une année alors que je pense ne pas la revoir, Camille m'offre en quelque sorte quelque chose de précieux.

Mais elle poursuivra à deux séances par semaine. Je l'admets parce qu'elle ne peut pas faire autrement. J'attends le moment où je pourrai lui en parler. L'avancée du travail d'analyse me permet de me dégager du transfert en miroir qu'elle instaure. Je construis un cadre interne, un tiers entre ma patiente et moi qu'elle va accepter petit à petit et qui l'amène à supporter la dissymétrie.

Camille se plaint d'avoir « *mal au ventre* » et s'interroge parce que ces maux sont apparus pendant l'analyse. Les papillons avec l'amant sont devenus des maux avec moi. La douleur au lieu du plaisir. Camille reste dans le flou, pas de précision entre le haut et le bas, sa douleur n'a pas d'organe. Cette indétermination a peut-être pour but de conserver pour elle seule un secret intérieur, dans le ventre, dans son intimité. Secret qui conduit à l'argent ou à l'or jusqu'à sa source, celle de l'excrément. Mais aussi secret de femme, de mère, de maîtresse. Lorsque je demande la signification de « *mal au ventre* » après qu'elle l'a beaucoup répété, Camille avance d'abord une allergie au gluten qu'elle transforme immédiatement, en me soumettant l'hypothèse que le motif de ses douleurs est causé par sa relation à son mari qui n'a plus de libido. Il ne la désire plus, ils n'ont plus de relations sexuelles ce qu'elle déplore : la douleur remplace le plaisir absent. La sexualité ou plutôt son défaut, la rend malade. Camille compare avec l'amant qui lui procure des papillons dans le ventre et avec qui elle a (a eu) une véritable sexualité. Malgré cela, je remarque qu'elle l'utilise de façon « anale » : elle le repousse, le reprend, le retient, dans un mouvement similaire à celui qu'elle instaure dans l'analyse lorsqu'elle interrompt puis revient plusieurs fois. Le transfert prend le même chemin, sur ce même registre de l'analité, oscillant entre conserver précieusement ses séances ou s'en débarrasser. Cette modalité est proche de l'ambivalence orale (avaler/cracher/refuser le gluten), c'est-à-dire que l'enjeu est non seulement de garder ou rejeter, mais aussi de faire entrer ou sortir, mettre à l'intérieur ou expulser. Il n'empêche, « l'anal » domine la scène.

La plainte physique de Camille s'accompagne d'une plainte vis-à-vis de sa mère qui « *en fait trop* ». Plainte ancienne celle-là et répétée sous forme de reproches : sa mère prévenante lui prépare des plats à l'avance et elle lui en donne « trop », elle remplit ses placards de victuailles et c'est aussi « trop », de même que les vêtements qu'elle achète pour ses petits-enfants, tout ceci est considéré comme excessif alors que le nécessaire suffit à Camille. Sa mère la nourrit et la maintient dans une position infantile difficile à supporter pour elle.

4. S. Freud, *opus cité*, p. 59.

5. S. Freud, (1900-1901), « Sur la psychopathologie de la vie quotidienne », *OCF V*, Paris, PUF, p. 285.

Un souvenir associé au « trop » de la mère : Camille part en vacances en colonie et se retrouve avec des tas de culottes, plus que le nombre demandé, sa mère lui disant : « *ça change un pipi* ». En l'écoutant, je ne comprends pas le sens de cette formule, c'est en écrivant que je la relie à un souvenir personnel qui prend valeur d'*Einfall*. Parce qu'elle parle de sa mère, je pense à la mienne écoutant la chanson de Léo Ferré « *Merde à Vauban* »⁶, entendue maintes fois lorsque j'étais enfant. Au passage, le refrain flatte l'érotisme anal habituellement réprimé et participe sans doute au gain de célébrité de la chanson. Camille me conduit dans le labyrinthe de mon questionnement d'enfant. Les paroles obscures de cette complainte d'amour triste associées à mon écoute d'enfant et à ma mère énigmatique écoutant la chanson, se rassemblent sur le mode de l'incompréhension. Entendons l'énigme au sens de Laplanche, des signifiants énigmatiques, c'est-à-dire des messages compromis par la réalité inconsciente de l'adulte et imprégnés de significations sexuelles inconscientes⁷. L'énigme, c'est l'investissement par la mère de la propreté de Camille, et, plus généralement, l'érotisme anal chez la mère mobilisé par le « prendre soin ». Le moment inaugural de la vie psychosexuelle se situe dans « une double altérité, dit J. André en reprenant J. Laplanche : celle de l'adulte et celle de l'inconscient dans l'adulte⁸ ». J'associe aujourd'hui les culottes de Camille avec le refrain de la chanson de Ferré parce que Camille ne dit pas « Merde à ma mère » mais je le pense à sa place : « Merde à Maman ! » Elle ne le dit pas parce qu'alors elle me l'adresserait directement. Le « trop » de la part de la mère renvoie au « trop » pour l'enfant : pour lui, c'est toujours trop, toujours « au-delà de ses capacités d'élaboration psychique et d'éconduite de l'excitation⁹ ». Pour Camille, c'est aussi l'immixtion de la mère à l'intérieur (les placards, la nourriture, les culottes) qui rappelle le rapport passif (mais aussi excitant) de l'enfant-Camille pénétrée par effraction par les soins maternels.

Petit à petit, Camille s'installe et régresse. Un rêve : « *C'était dans une vieille ville. Je vous voyais sortir de chez vous, vous habitiez en face d'une église. On était quatre et vous rigoliez. Il y avait deux hommes, mon mari et votre mari. Lorsque je reprends « la vieille ville », elle poursuit sa description : Une vieille ville avec des rues pavées et des remparts comme le dessin en face (le tableau accroché face à elle) ... Dans le rêve, je faisais des bêtises malgré moi et ça faisait beaucoup rire tout le monde. Après que je relève « des bêtises », Camille se ferme : Je n'ai pas envie de le dire. Rien de formidable. Le clocher du tableau, ça me fait penser à « chez l'amant », conclut-elle* ». Je dis que mon cabinet dans le rêve est un peu comme chez l'amant, elle ne contredit pas, puis laisse ses pensées en suspens. A la séance suivante, elle revient sur ce thème spontanément en précisant qu'elle « *inhibe peu ses émotions* ». Elle donne l'exemple de ses colères avec ses enfants qui ne lui obéissent pas, ses tracasseries professionnels qui l'irritent et vis-à-vis desquels elle s'emporte. Camille se décrit souvent en colère.

Elle se souvient de ses crises de petite fille qui affolaient sa mère. Voilà ce qu'elle entend par « ne pas inhiber ses émotions ». C'est en suivant ce fil associatif qu'elle peut lever le silence de la séance précédente concernant « les bêtises » : « *dans mon rêve, les bêtises, c'est que je pétais* », finit-elle par dire. Le défaut de maîtrise de l'expression de ses émotions est moins gênant pour Camille que celui de l'aveu de son plaisir à péter. Il lui ouvre même la voie de cette déclaration et je constate qu'elle a réfléchi à la similitude, crises de colère/pets, entre les deux séances. Elle détaille les bêtises de son enfance qu'elle ne disait pas à sa mère : ce qu'elle faisait avec son chien, « *un setter irlandais dominant proche de son grand-père* ». Le chien tué par accident, fut immédiatement remplacé par un autre setter, « *un chiot au bon caractère, choisi par mon père. Il était content et dodu, c'était mon ami et je faisais des bêtises avec lui* ». Elle énumère ses bêtises d'enfant en complétant : « rien de formidable ! ». Ou plutôt si, du formidable, du jouissif par renversement en son contraire conduisant à l'excitant et à l'interdit, aux bêtises sexuelles. Le chien dominant est opposé au chien dodu, ce sont des mâles, référés au

6. Léo Ferré, 1960, *Merde à Vauban*, paroles et musique de L. Ferré.

7. J. Laplanche, 1987, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, PUF, « Quadrige », p. 125.

8. J. André, *opus cité*, p. 110, d'après la théorie de J. Laplanche qui insiste sur le : « *il plante, il intromet, sans savoir ce que il fait* », *ibidem*.

9. J. André, *opus cité*, p. 17.

grand-père et au père, les dominants dans les archétypes familiaux de Camille. Et dans le transfert, j'oscille entre cette position dominante où elle me convoque et la position passive du chien dodu.

Mais peut-être est-ce aussi une bêtise en soi que ce rêve avec ces quatre personnes qui commettent ensemble des bêtises dans une scène primitive où ils pêtent entre eux. « *J'aime ça être dans la merde, poursuit-elle.* ». A cette période, l'amant la relance, tente de la séduire à nouveau. « *Je me sens merdeuse... Peut-être que l'amant m'amène à me sentir comme une merde, je consomme de la jouissance. Ce serait moi l'objet, la marionnette et lui le marionnettiste. Cette histoire ne m'apporte rien* ». Camille se sent comme une petite fille dans la merde, honteuse comme quand elle fait des pets. C'est « une merdeuse » dans la situation analytique, analyse qu'elle va interrompre quelques mois plus tard. Ainsi elle me dit « merde » en l'agissant. Le rêve, substitut de la scène infantile, met en scène les pulsions partielles anales. Sous couvert de la gêne évoquée, il rapporte l'intérêt de Camille pour ces questions. A travers les symptômes, (avoir un amant, se plaindre de maux de ventre), on peut entendre – une dramatisation – lui permettant de donner une figuration à ses questionnements sexuels. La sexualité infantile s'actualise par les manifestations somatiques et ce rêve de transfert déplie très ouvertement la problématique œdipienne que Camille met en acte avec « avoir un amant ». Le « trop » de maternel impose la présence de la mère comme je l'ai dit plus haut, mais vise aussi à l'exclusion de la figure paternelle de son récit. Elle passe de trois à deux séances après la césure d'une année parce que non seulement l'enjeu est anal, mais aussi sous peine de reproduire « le trop » du don maternel : trop de nourriture, trop de culottes de rechange, trop de séances. L'excès se situe dans cette dépendance-là à cette mère-là et elle n'en veut pas.

Dans le transfert, la logique phallique, à relier à la transposition de pulsion anale, produit cette fameuse « envie du pénis » c'est-à-dire, l'envie du pouvoir, du savoir que son analyste détient et qu'elle désire avoir. L'envie du pénis assigne au phallus une fonction centrale. Tout être humain, homme ou femme, se retrouve dans cette posture envieuse après qu'il a fait le constat qu'il lui manque ce que l'autre possède¹⁰. L'envie est partagée par les deux sexes afin d'acquérir et de s'approprier « le pénis idéal et idéalisé » dit L. Durrmeyer¹². Camille m'envie comme petite elle enviait sa mère qui possédait son père. Opposition anale, certes, garder pour soi, retenir, ne pas donner, mais un cran plus loin, il y a l'enjeu de la possession phallique : qui l'a et qui ne l'a pas. Camille me prive de son phallus... Elle ne peut retenir ce qui est en elle. Ça sort malgré elle, les colères par la bouche, les billets de sa poche. Consciemment ça lui échappe, elle méconnaît ce qu'elle fait. Ses passages à l'acte se poursuivent avec ses enfants, elle « *dégoupille* » comme elle dit. Dans le passé, Camille se sent excitée, énervée (en crise) et abandonnée à son excitation par sa mère. Dans l'actualité du transfert, elle se sent excitée par l'analyste, elle l'envie dans un transfert homosexuel dont elle tente de se déprendre en faisant des allers-retours avec ses séances d'analyse. Elle inverse la dépendance qui lui est désagréable avec sa mère et me rend dépendante à mon tour. La génitalité permise par la construction de sa féminité retrouvée en présence de l'amant vient s'accrocher au modèle anal privilégié.

Camille n'est pas seulement la marionnette et l'amant le marionnettiste, c'est sans aucun doute tout l'inverse et les deux à la fois. Elle n'interprète pas les mots de l'amant sous le signe du désir mais sous celui de la soumission à lui. Avec moi, elle est aussi dans la scène fantasmatique de la marionnette et du marionnettiste, deux positions qui se succèdent et permutent répétitivement. Analité et âge phallique sont proches, binaires, en tout ou rien et Camille explore et remet en acte un scénario qui les reproduit. On dirait qu'elle reste fixée pour une part sur la question anale et que les pulsions anales ne sont pas transposées dans un sexuel génital ayant traversé l'Œdipe. Camille fait « des bêtises » sexuelles avec son chien qui sont aussi un accomplissement de désir. Elle déploie une scène fantasmatique de jeux avec le chien sous l'angle de la recherche sexuelle infantile et du mystère de la différence des sexes (selon la différence dominant/gentil). Cela m'amène à une construction onirique dans laquelle Camille va des secrets de l'égérie (du rêve) à l'accomplissement de désir incestueux avec

10. L. Durrmeyer, 1999, *La féminité autrement*, « Et changer de plaisir », Paris, PUF, « Petite bibliothèque de psychanalyse », coll. Sous la direction de J. André, p. 58. ¹² *Ibid.*, p. 57.

un père séducteur offrant un chien à sa fille. Cette construction me permet de comprendre l'association entre l'amant et « l'enfant-chiot » obtenu du père, c'est-à-dire que l'amant prend la place du père. Camille tient à son mari parce qu'il est le père de ses enfants mais la sexualité se passe en dehors du couple, avec l'amant, un substitut du père. Elle se détourne de son mari pour l'amant qui représente le désir qu'elle éprouve pour son père. Le mari de Camille fait d'elle une mère et elle retourne à l'amant après avoir eu ses enfants pour qu'il fasse d'elle une femme qui prend du plaisir.

Que devient le plaisir anal se demande Freud dans son texte sur les transpositions pulsionnelles. Anal et destin ne vont guère ensemble. Rien d'incertain ni de tragique dans « l'anal » mais « un rappel pesant de matérialité¹¹ ». Dans sa préface à *Rites scatologiques* de John Gregory Bourke (1891), rapportée par M. Gribinski dans son livre *Portes ouvertes sur Freud*, Freud raconte que lorsqu'il était élève de Charcot à Paris en 1885, les conférences faites par Brouardel l'attiraient sur le sujet de la connaissance de signes post mortem dont la science préférait ne pas tenir compte¹². Pour évaluer le rang social et l'origine d'un corps non identifié, il l'entendit dire : « les genoux sales sont le signe d'une fille honnête », suggérant que les genoux sales témoignaient de sa vertu. La leçon soutenait que la propreté corporelle s'associe davantage au vice qu'à la vertu. Freud poursuit dans cette courte préface en disant que les hommes sont aujourd'hui gênés par ce qui leur rappelle la nature animale de l'humain, leur corporéité, ils veulent imiter « les plus parfaits des anges » qui dans la dernière scène de Faust se lamentent et proclament : « il nous reste un reste de terre pénible à porter ». Freud continue : « les hommes se cachent les uns aux autres cet inopportun « reste de terre », bien que chacun sache ce que l'autre a à lui cacher [...]. C'est loin d'être une petite affaire que d'examiner ou de décrire les conséquences pour la civilisation de cette façon de traiter le douloureux « reste de terre » dont les fonctions sexuelles et excrémentielles peuvent être tenues comme constituant le noyau¹³ ». Ce besoin de s'éloigner du reste de terre, de « porter haut le nez¹⁴ » dans la marche verticale, nez détaché du sol, confère à la station debout le refoulement olfactif des parties basses devenues répugnantes. Les anciennes motions pulsionnelles de l'érotisme anal subsistent-elles sous forme de représentations refoulées ? Sont-elles absorbées, « comme consommées¹⁷ » sous forme de traits de caractère ? Organisent-elles la sexualité génitale à venir ? Freud n'est pas embarrassé par la coexistence d'éléments qui pourraient se contredire. Il constate que les sources organiques entraînent des conséquences psychiques. Comment s'aménagent le somatique et les fantasmes psychiques qui animent Camille ? Ses sensations corporelles évoluent. Elle est de plus en plus précise quant à la description de ses maux de ventre qui ne la quittent pas. Lors d'une séance, elle parle de « douleurs musculaires qui tirent sur le péritoine », elle ressent « des contractions ». Ce qui m'amène à lui dire « vous accouchez » et conduit à son silence complet toute la fin de la séance. A la séance suivante, elle a entendu et compris « accouche ! » Elle transforme le sens initial pour m'en faire le reproche. Elle se défend contre son fantasme d'accoucher d'un enfant du père et régresse à un niveau de pulsionnalité anale. Ce fantasme est aussi orienté vers l'idée d'un accouchement anal. Quel lien entre anal et sexuel comme le dit Lou Andreas-Salomé¹⁵ ? Quel rapport au corps ? Les maux de Camille touchent le ventre, lieu de l'intériorité féminine par excellence, ce que L. Andreas-Salomé appelle le cloaque, espace indifférencié du dedans. Les ressentis de Camille sont confus : les contractions du péritoine, les papillons du ventre. Elle est affectée par la résurgence d'une analité qu'elle voudrait pouvoir éliminer (les pets, les bêtises). Pourquoi ? Parce que l'analité concerne des registres éducatif et symbolique qui condamnent le sexuel anal à être contaminé par le dégoût et la honte comme le montre L. Durrmeyer¹⁶ qui fait référence au premier « Pouah »

11. J. Strachey, M. Gribinski, (2020), *Portes ouvertes sur Freud*, Paris, Fario, « Le silence des sirènes », p. 189.

12. *Ibid.* p. 190. Michel Gribinski rapporte intégralement la préface de Freud (1913) à *Rites scatologiques* de J. G. Bourke.

13. *Ibidem*.

14. S. Freud, (1897-1904), *Lettre à W. Fliess*, Paris, PUF, p. 355, L du 14-11-1897 dans laquelle il parle du dégoût. ¹⁷ M. Gribinski, *opus cité*, p. 189.

15. L. Andreas-Salomé (1915), *L'amour du narcissisme*, « Anal et sexuel », Paris, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », (1980), p. 91-130.

16. L. Durrmeyer, *opus cité*, p. 65.

dont parle L. Andréas-Salomé. Ce « pouah » représente le premier interdit, il contraint l'enfant à la propreté et devient l'apprentissage du dégoût. La sphère anale reste frappée de l'interdit psychique parce que la répugnance qui suscite la honte est déplacée sur la matière. Au prix d'un long développement dans son article, L. Andréas-Salomé en arrive à la conclusion que l'érotisme anal est écarté au profit de la sexualité génitale qui permettra d'augmenter le plaisir anal abandonné¹⁷. Marie Moscovici écrit la préface de *L'amour du narcissisme*¹⁸ dans laquelle elle dégage une théorie propre à L. Andréas Salomé sur la présence du psychique dans le corps qui relie l'anal en tant que sexuel le plus brut, avec la production la plus sublimée, rapprochant la sensualité avec la spiritualité. Et M. Moscovici ajoute que dans « Anal et sexuel » outre l'image du vagin loué à l'anus qui a tant plu à Freud, le fil rouge de l'article illustre comment le psychique et le physique ne sont pas scindés. Dans l'anal, le rapport au corps plus encore qu'ailleurs est un rapport au corps dégradant. L'anal est une souillure qui doit être proscrite, bien plus que l'horreur que suscite la sexualité infantile. Ce qui intéresse L. Andréas Salomé et qu'elle met en évidence, est non seulement le voisinage anatomique des zones anales et génitales et leur analogie fonctionnelle, mais également l'identité du plaisir érotique anal et génital. Selon elle, le mouvement de rétention-expulsion du bol fécal et l'excitation de la muqueuse anale, préfigurent le fonctionnement génital féminin avec la conjonction et/ou le passage entre l'autoérotisme et la relation d'objet réceptive. La fille doit faire glisser sa sensibilité anale au vagin dit-elle (en plagiant la phrase de Freud à propos du clitoris). Son argumentation montre que le génital renvoie très clairement à l'anal.

L'analogie anal et génital se réfère ainsi à l'obscur de l'intériorité féminine. L'obscurité qui entoure la vie sexuelle des femmes, Freud s'en plaint dès les *Trois essais...*¹⁹ jusqu'à ce qu'il le nomme « dark continent » dans *L'analyse profane*. Le mystère du ventre de Camille avec le gluten et ses conséquences intestinales opposées à l'idée d'un manque de relations sexuelles donc d'un défaut de jouissance génitale, contribue à soutenir l'excitation interne confusionnée entre l'anal et le génital. Jacques André développe largement et en détails la thèse freudienne sur la féminité dans son livre *Aux origines féminines de la sexualité*. Il en expose l'évolution et les impasses. Freud soutient fermement que la théorie de l'enfant n'est pas le fruit d'une confusion de l'anal et du génital mais de l'ignorance du vagin, y compris pour l'inconscient, ceci afin de maintenir sa théorie de l'envie du pénis sous l'angle d'un pénis externe. La thèse freudienne de l'enfant désiré par la fille comme substitut du pénis du père a évolué au cours des années. En 1917 dans le texte sur *Des transpositions pulsionnelles...*, l'envie du pénis est une envie interne. L'enfant de ce texte est héritier d'un pénis interne alors que l'enfant de *La féminité* de 1932 est héritier d'un pénis externe envié. L'opposition est nette entre une féminité du dedans et une féminité phallique. Le « dark continent » repris dans la conférence de 1932 fait d'ailleurs référence à l'obscur en tant que trace métaphorique de cette référence anale-vaginale abandonnée, dit J. André²³. L. Durrmeyer poursuit cette même voie, celle du modèle anatomique de la paroi recto-vaginale qui constituerait les soubassements spécifiques de la féminité dans ce qu'elle a d'obscur, de secret et de sombre. Avec son corollaire, la honte de la femme à dire et à ressentir la diffusion de la jouissance à la zone recto-anale²⁰.

Le but définitif pour la fille d'obtenir un enfant du père (l'enfant-chiot de Camille) a un but intermédiaire, celui de recevoir le pénis paternel et donc d'activer la zone interne et les sensations vaginales. Pour Camille, cette impulsion obscure de l'interne prend la forme physique de maux ou de papillons. L'amant, c'est-à-dire le secret, la transgression et la jouissance s'opposent à l'autre face de la féminité, celle de la maternité. Camille est en butte aux deux visages de la féminité qui en constituent l'essence : le maternel et l'érotique. L'analité refoulée (les pets) et honteuse (la merdeuse) conduit Camille à résister à l'analyse : « le refus de la féminité peut [...] s'entendre comme le refus de l'ouverture sur le dedans, sur l'inconscient, bref comme le refus de l'analyse²⁵ »

17. L. Andreas-Salomé, *opus cité*, p. 108.

18. *Ibidem*. préface de Marie Moscovici : « Une femme et la psychanalyse », p. 11-43.

19. S. Freud, 1905, « Trois essais sur la théorie sexuelle », *OCF VI*, Paris, PUF, p. 84. Dans le paragraphe sur « La surestimation de l'objet sexuel » : la vie sexuelle de la femme « est voilée d'une obscurité encore impénétrable ». ²³ J. André, *opus cité*, p. 47.

20. L. Durrmeyer, *opus cité*, p. 73. ²⁵ J. André, *opus cité*, p. 161.

dit J. André. Chez Camille, le refus n'est pas total. Elle développe une ambivalence, elle explore, elle hésite. La question du devenir des pulsions anales que Freud se pose en 1917, de leur destin à la phase prégénitale et génitale, se poursuit en 1925 lorsqu'il écrit *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes*. Son regard est ici plus directement porté sur l'anatomie et la psychologie. Ce texte-là confirme que Freud restera définitivement tourné sur l'envie du pénis externe et la découverte tardive du vagin pour la fille. L'érotique anale a un statut d'organisateur charnière de la libido que Camille bâtit au fil de l'analyse mais qu'elle utilise de manière défensive contre le génital et l'Œdipe. De sa fixation excessive au plaisir anal, il s'agit de parvenir à renoncer à quelques-uns de ses plaisirs anaux (à ses jeux d'opposition, à l'emprise anale de la mère), pour accéder plus franchement à une triangulation œdipienne. En conservant une dissymétrie au cours de l'analyse, je fais l'hypothèse que mon arrière-plan théorico-clinique va agir dans les séances et introduire un tiers.

L'amant ; pendant toute l'analyse, Camille ne parlera jamais autrement de cet homme. Pas de nom, pas d'identité. Tel *L'amant*²¹ de Marguerite Duras dont l'anonymat mystérieux et énigmatique sert l'histoire. Il renforce l'attirance de la narratrice et l'éveil de sa sexualité. Il soutient le rite de passage pour se transformer, quitter la Chine et sa famille. Autre point commun au-delà du mystère de l'identité de l'homme, celui de la transgression, de la rencontre interdite à différents niveaux : culturel, social et sexuel. L'amant est chinois, elle se prostitue, elle a quinze ans. L'écriture cinématographique du roman en plans-séquence successifs fait entendre la voix intérieure de Duras : « Que je vous dise encore, j'ai quinze ans et demi. C'est le passage du bac sur le Mékong... Sur le bac à côté du car, il y a une grande limousine noire avec un chauffeur en livrée de coton blanc... Dans la limousine il y a un homme très élégant qui me regarde. Ce n'est pas un blanc. Il est vêtu à l'européenne, il porte le costume de tussor clair des banquiers de Saïgon... L'homme élégant est descendu de la limousine, il fume une cigarette anglaise. Il regarde la jeune fille au feutre d'homme et aux chaussures d'or²⁷ ».

Par-delà l'écriture magnifique et magistrale du roman, ce qui fait écho avec le récit de Camille, c'est l'association avec un amant transgressif. Pour Camille, l'amant se situe dans la chaîne associative paternelle, le père est présent en sourdine, en arrière-plan. Lorsqu'elle dit que « cette histoire avec l'amant ne lui apporte rien », c'est tout le contraire puisque derrière l'amant, il y a le père, l'interdit et la transgression. Et l'ouverture vers les fantasmes œdipiens.

21. M. Duras, 1984, *L'amant*, Paris, Les Éditions de Minuit. ²⁷ *Ibidem.*, p. 11, p. 25, p. 25, p. 42.

Samedi 15 mars 2025

*Long courrier**

François Hartmann

Après avoir accepté la proposition de Philippe Valon, je me suis demandé ce que j'allais bien pouvoir faire de cette notion d'analité, et comment répondre à cette question posée non sans humour comme thème de l'argument de cette année : que retenir de l'analité ?

L'analité, nous dit l'argument, a une dimension d'abord corporelle qui nous rapproche de l'aspect biologique et animal de notre existence. Source de dégoût et de rejet le plus radical, « L'érotisme anal », écrit Freud à ce sujet dans une lettre adressée à Abraham en 1908 « n'aura évidemment pas un grand pouvoir de ralliement », le patient comme l'analyste n'en veulent rien savoir, et de citer les fantasmes de pénétration dont « L'Homme aux rats » est le paradigme. Certes, il est question du caractère, du sadomasochisme, des transpositions pulsionnelles, mais il me semble que l'argument centre son propos sur la dimension d'abord corporelle de l'analité et du refoulement dont elle est l'objet tant chez le patient que chez l'analyste, et de conclure, « s'il est un domaine où l'aphorisme de Lacan « il n'est de résistance que de l'analyste » est le plus proche de la réalité c'est bien celui de l'analité. »

Un point important abordé dans l'argument concerne je cite « une organisation plus géographique que temporelle » de l'analité. Géographie, telle qu'elle apparaît dans l'élaboration de la notion, qui m'a permis de me représenter, tout au long de mon travail, des voies de passage entre espace corporel et espace psychique.

L'analité dans la pensée freudienne renvoie à une organisation pulsionnelle : l'organisation prégénitale sadique-anales, qui structure l'activité auto-érotique autour d'un objet partiel, la zone anale, terrain de jeu électif du sexuel infantile. Mais si la dimension auto-érotique prévaut dans la satisfaction obtenue par l'objet partiel, l'objet total n'est pas loin. Dans « La disposition à la névrose de contrainte » (1913), Freud propose d'intercaler, dans sa conception du développement libidinal, un nouveau stade entre le régime de l'auto-érotisme anarchique (chacun pour soi) et celui « du regroupement des pulsions partielles en vue du choix d'objet sous le primat du génital. » « À ce stade, les pulsions partielles sont déjà regroupées en vue d'un choix d'objet, de sorte que l'objet, en tant que personne étrangère, se confronte déjà à la personne propre, bien que le primat des zones génitales ne soit pas encore institué » « Cette organisation sexuelle prégénitale », précise Freud dans ce passage, « est dominée par les pulsions érotiques-anales et les pulsions sadiques ». Personne étrangère, personne propre, objet partiel, objet total : un espace se constitue ainsi où l'activité auto-érotique est en prise avec la présence de l'autre. Prise, voire emprise, comme le suggère l'existence d'une pulsion d'emprise, transposition au niveau psychique de l'activité musculaire au niveau anal.

La présence de l'autre est, me semble-t-il, un point central dans les développements théoriques de cette notion, qui conduit l'érotisme anal à s'inscrire dans une série d'oppositions à valeur symbolique, comme donner ou garder, dominer ou se soumettre. André Green évoque, à propos des fèces : objet détachable, partie du corps propre où un contenu se sépare de son contenant, un don de l'enfant, et, en compensation de ce sacrifice, un don d'amour de la mère en réponse au don du corps de l'enfant : « de l'impalpable contre du solide », en quelque sorte.

Opérations à valeur symbolique dans laquelle l'activité langagière, par son soubassement pulsionnel, se trouve engagée. Ainsi, dans « L'Homme aux rats », tout un trajet langagier s'organise autour d'une succession

* Le titre de ma conférence m'a été inspiré par la cure de Joseph que je n'ai pas, pour des raisons de confidentialité, détaillée ici. Sa cure s'est déployée autour d'une série de rêves qui avaient pour thème des avions.

de signifiants mus par un circuit pulsionnel. Ce trajet, ce circuit, permettent de suivre l'activité fantasmatique du sujet et d'établir des maillons entre les différentes directions prises par son histoire. « Le rat se glisse partout », commente Jacques André dans *L'Homme aux rats*, un chapitre de « Lectures de Freud » paru en 2019 (PUF Petite bibliothèque de psychanalyse), « le rat se glisse partout explorant les moindres recoins de la sémiologie, franchissant les ponts verbaux, profitant des homophonies : Hofrat, erraten, Raten, Spielratte. Il contamine tout autant le son que la signification, la langue devient sa chose »

La conférence de Didier Houzel, « Du refoulement au claustrum », prononcée le 12 octobre dernier, donne un exemple clinique de la place que peut prendre le langage dans le traitement de Tristan, un petit garçon de deux ans qui ne parlait pas et dont le comportement relevait d'un défi dans le registre anal. « Tristan s'installe à chaque séance », relate Didier Houzel, « sous le bureau et fait mine de déféquer » Didier Houzel, qui tente vainement d'associer l'usage du pot à la technique de Meltzer, finit par être excédé d'avoir à s'occuper de ses déjections. Sous l'effet, « de la prise en compte de ce qui se joue dans son contre-transfert », il décide de « changer radicalement d'état d'esprit et d'attitude » et se met à lui parler. « Je lui ai dit qu'il voulait sans doute me montrer qu'il était capable de faire lui-même de beaux cacas et qu'il voulait que je sois content de ses productions, comme une maman contente de voir son enfant, en bonne santé, faire de beaux cacas – et qu'il n'ait pas besoin alors de se cacher sous une table pour déféquer, comme s'il voulait pénétrer dans mon derrière pour avoir l'impression de ne pas me perdre dans l'intervalle des séances » Cette séquence, conclut-il, a marqué un tournant dans la cure de Tristan. Très vite, l'enfant a investi le langage et a fait montre, par la suite, de capacités de symbolisation et d'imagination remarquables. Être excédé traduit bien, il me semble, la charge d'un défi anal accumulé, si je puis dire, et le « changement radical d'état d'esprit » marque une rupture qui engage l'analyste à ouvrir un espace autre pour accueillir l'écoute du patient.

Dans cet exemple, on peut faire l'hypothèse que la parole a délivré un sens mais aussi un son en quelque sorte, pris dans la matérialité même de la langue, une parole adressée au petit patient qui a été porteuse de ce qui avait été mis en jeu par son défi chez l'analyste, c'est-à-dire une opération qui contenait à la fois le contre-transfert et sa prise en compte, permettant ainsi, d'une certaine manière, son dégagement.

Présence de l'autre d'un côté mais comme on l'a vu défi de l'autre. Dans son article sur « Les transpositions pulsionnelles », Freud, schéma à l'appui, détaille toute une série d'équivalences symboliques à partir de l'érotisme anal : un parcours fléché encadré par un axe horizontal et un axe vertical. Dans ce plan, il y a tout un circuit qui indique des transpositions entre excrément, cadeau, argent, pénis, enfant, homme. En dehors de ce plan une flèche isolée, qui pointe en bas à gauche et qui indique la direction : défi.

Lorsque je me suis mis à réfléchir sur l'analité, c'est d'abord au stade anal que j'ai pensé, ce qui renvoie à un découpage chronologique du développement de la libido. J'ai également pensé à l'érotisme anal, plaisir lié à une zone délimitée du corps humain, ou encore au caractère du même nom, une série de traits de personnalité : avarice, méticulosité, entêtement. Découpage chronologique, zone bien délimitée, traits de caractère... Tout cela m'est apparu comme un compartimentage du psychisme, en contradiction avec ce qui, pour moi, fait l'essence de l'écoute analytique : la saisie des mouvements du patient et de l'analyste, mis en jeu par le transfert et le contre-transfert dans le processus de la cure.

Mobilité de l'écoute face à l'immobilité des catégories ?

Pourtant, dans la pratique, des catégories se définissent au fil de la cure, ici ou là, en fonction de tel ou tel moment de la séance ou dans un après-coup plus ou moins lointain. Éphémères ou plus durables, des concepts, des notions, des mécanismes se nomment dans la pensée, tantôt comme un fragment qui s'insère dans l'écoute associative, tantôt comme un surplomb, dans le temps d'une séance ou de manière plus diffuse dans la perception du patient pour un temps. Ainsi dans le registre libidinal, l'oralité ou la dimension phallique occupe une place certaine, par exemple lorsqu'un signifiant dans ce registre me fait penser à ce qui pourrait se jouer comme pulsionnalité dans le transfert. Mais l'analité... pas vraiment. Pas d'analité non plus dans la Nouvelle Revue, précise l'argument. À y réfléchir cependant, en songeant à certains textes freudiens qui m'ont marqué, qui m'ont fait

forte impression, qui sont certainement actifs dans ma pensée d'analyste – je pense, par exemple, au journal de « L'Homme aux rats » –, comment ne pas se dire que l'analité est une notion centrale dans les développements cliniques et théoriques de la psychanalyse.

Comment ne pas se le dire ?

Est-ce parce que, comme le dit « L'Esquisse », l'organe sensoriel de la conscience perçoit « ce qui pue » pour mieux s'en détourner ? N'en rien savoir pour soi-même, comme le suggère l'argument ? Est-ce, comme l'évoque Freud, dans « L'homme aux rats », « la voie douloureuse du transfert », qu'il emprunte avec son patient Ernst Lanzer, une douleur qui, déclenche une défense primaire c'est-à-dire un refoulement. « L'Homme aux rats ne se contente pas d'injurier son analyste », commente Jacques André « Sur fond de la plus grande déférence, il enrôle toute la famille de celui-ci : le fils, la femme, la mère de l'analyste, personne n'est épargné, au gré de ses fantasmes et de ses rêves de transfert, et ce, de la façon la plus grossière et la plus ordurière » « L'injure, la grossièreté, l'ordure... Le style de l'homme signe l'emprise de l'érotisme anal sur sa vie psychique ». Une violence sur la scène de l'analyse se déclenche d'emblée par l'irruption d'une scène sadique, plus précisément d'une scène sadique anale : le supplice des rats. Une scène dans laquelle Freud est directement impliqué puisqu'il met Ernst au supplice de la raconter. Freud remarque chez Ernst une expression particulière qu'il traduit comme étant, « l'horreur d'une jouissance à lui-même ignorée », face à une pensée effrayante : celle d'un supplice aux rats évoqué avec délectation par le capitaine Cruel, supplice que sa dame et son père pourraient subir s'il ne se soumettait pas à l'Injonction. « Le terme de contre-transfert, » commente Jacques André, « viendra par la suite. Le mot n'est pas encore prononcé ; Freud ne l'inventera que quelques mois plus tard en adjoignant à Übertragung le Gegen, qui signifie à la fois « contre » et « tout contre ». » La prise en masse du patient dans le transfert, où toute la famille est passée à la moulinette de l'analité en quelque sorte, me fait penser, à contrario, à certains patients obsessionnels réticents à exprimer ce qui leur vient à l'esprit. Violence sadique, fantasmatique anale, un certain degré d'équivalence entre la pensée et l'acte, un analyste situé dans une position de proximité, en retrait, en arrière... et le dilemme : être tenté de ne rien dire, horrifié par les pensées présentes à l'esprit – mais alors désobéir à la règle – ou, au contraire, se soumettre à la règle, mais devenir injurieux, grossier, violent. « Comment pouvez-vous accepter d'être traité de la sorte ? demande Ernst à Freud. Quand l'ambivalence se transfère de la pensée à la méthode.

J'en reviens à la question initialement posée : que retenir de l'analité ? Mais d'abord, qu'est-ce que l'analité ? Le Robert, pour être concis n'en est pas moins précis, il définit l'analité comme la « prédominance de l'érotisme anal et des valeurs symboliques qui lui sont attachées ». La plupart des exemples cités proviennent de la Revue française de psychanalyse. Je cite au hasard : « L'analité primaire répond à une nécessité vitale de dire non à l'objet » – ce fut un peu le cas de Tristan, en tout cas à ses débuts. L'analité renvoie au mot anal, lui-même dérivé d'anus, qui vient du latin annulus, « anneau ». Un anneau qui délimite l'intérieur et l'extérieur du tube digestif, constituant à la fois une fermeture et une ouverture entre le dedans et le dehors. Un anneau doté d'une fonction : celle d'un sphincter. De par sa consistance musculaire, il retient ou rejette, garde ou expulse, organisant en quelque sorte une circulation maîtrisée entre l'intérieur et l'extérieur du tube digestif. La fonction sortie se trouve placée ainsi à l'arrière, à l'avant se situe la fonction entrée, la bouche, en se plaçant dans le sens de la marche. Avant, arrière, devant, derrière... Une première boussole constituée par les extrémités digestives qui orienterait en quelque sorte la formation de l'image du corps.

Anatomie, fonction, dans la pensée freudienne, la zone anale devient l'objet d'un investissement libidinal structuré en couples de motions pulsionnelles opposées, des pulsions partielles dont le modèle activité/passivité est basé sur un plaisir d'organe spécifique à cette zone : expulser ou retenir. Activité/passivité, rétention/expulsion, domination/soumission, sadisme/masochisme : autant de couples d'opposés dont la reconnaissance constitue un passage de « la disposition à la névrose de contrainte », la « clé de voûte de la psychanalyse ». La citation complète est : « La clé de voûte de la psychanalyse est la reconnaissance des pulsions partielles sexuelles, des zones érogènes et du concept de « fonction sexuelle », opposé à celui, plus restreint, de « fonction génitale ».

Sans doute faut-il préciser qu'une pulsion est, par définition, un morceau d'activité, et que lorsqu'on parle de passivité, il s'agit d'une activité à but passif. Lorsqu'on parle de renversement en son contraire de la pulsion ou de retournement sur la personne propre, cela m'évoque le pouvoir de transformation de la pulsion, qui par le jeu des identifications dont le sujet dispose et avec la bisexualité psychique comme fer de lance, permet de déployer un espace fantasmatique interne, une altérité interne où le sujet peut occuper successivement plusieurs places et dont les mouvements de la cure sur les chemins ouverts par la régression permettent d'aller à la rencontre du sexuel infantile.

Mais alors, qu'est-ce qui bloque chez certains patients ? Est-ce une difficulté d'articulation entre activité et passivité, celles-ci ne pouvant se dialectiser dans le transfert ? La distinction proposée par André Green entre passivité-jouissance et passivité-détresse pourrait-elle nous éclairer ? Ou, dans un autre registre, la pulsion d'emprise, lorsqu'elle prédomine, serait-elle de nature à entraver les possibilités de transformation de la vie pulsionnelle dans la cure ? Dans les conférences de Maria Marcellin (*Une porte de sortie*) et d'Isabelle Pays (*Anal au féminin*), prononcées le 14 décembre dernier, un point commun a été soulevé : la remise en question du cadre de l'analyse. J'ai retenu la pensée qu'a prêtée Maria à sa patiente lorsque celle-ci a décidé de quitter le divan pour se repositionner en face-à-face : « Mais au moins, maintenant, je vous ai à l'oeil » En guise de retournement pulsionnel, c'est la patiente qui s'est retournée, mettant son analyste en ligne de mire. Les rêves qui ont suivi ont permis de saisir le mouvement. Je cite : « Ses rêves mettent en scène de façon récurrente des assauts armés d'inconnus pénétrant dans la maison familiale, l'obligeant à se sauver et à trouver des issues de secours. La pénétration dans la « maison » familiale la renvoie aux assauts maternels, comparables à des effractions à l'intérieur du corps, représenté dans les rêves comme un espace indifférencié proche du cloaque ». Le « je vous ai à l'oeil » je l'ai entendu comme une issue de secours par retournement sur l'analyste : échapper à l'emprise maternelle et à son risque de passivation dans un espace indifférencié, proche du cloaque, en prenant le contrôle de ce qui se passe chez l'analyste. Des mouvements dans le cadre pour ce qui, dans le rêve, menaçait de se dérouler dans un espace indifférencié ainsi associé au cloaque.

Échapper à l'emprise maternelle : serait-ce là un élément non transformable non négociable à ce moment précis de la cure ? Question : qu'est-ce qui est de nature à entraver les transformations pulsionnelles au point de ne pas pouvoir être mobilisées par l'actualisation transférentielle dans la perspective d'une perlaboration ?

L'Homme aux rats, l'Homme aux loups : deux fils, deux pères, deux histoires hantées par des animaux dévorateurs. Dans chaque cure, le chemin de la régression mène vers l'analyse, vers la présence d'un père qui, malgré des tentatives d'émancipation à travers les vicissitudes de la vie pulsionnelle d'Ernst et de Sergueï, demeure un lien indépassable. Deux scènes s'imposent : le supplice de la torture et le rêve de l'arbre aux loups. Deux dessins également dans le texte : le schéma du parcours emprunté par Ernst pour payer sa dette tout en ne la payant pas, et celui de l'arbre aux loups. Deux schémas qui, d'une certaine manière, spatialisent ce qui se joue sur le plan de l'activité psychique : en interne, pour l'Homme aux loups, l'image figée des loups perchés sur l'arbre, témoignant d'une opération de castration en cours ; en externe, le trajet infernal des déplacements d'Ernst, pris sous l'emprise de l'ambivalence paternelle. Le conflit d'ambivalence remonte à la surface à la suite de la déflagration provoquée par le récit du capitaine Cruel. Le rat-florin entre en circulation et, avec lui, la dette de jeu du père, sa syphilis, le mariage, l'intromission des rats... Tout y passe. Une machine est lancée à toute allure, sur les rails comme sur terre. Pour l'Homme aux loups, en revanche, c'est l'image immobile qui domine. Les loups regardent Sergueï fixement, sans bouger. Ils sont aux aguets, dans un immobilisme menaçant. « C'est la nuit, je suis couché dans mon lit. Soudain, la fenêtre s'ouvre d'elle-même et je vois avec un grand effroi que quelques loups blancs sont assis sur le grand noyer devant la fenêtre. Ils étaient au nombre de six ou sept. En proie à une grande angoisse, celle manifestement d'être dévoré par les loups, je poussai un cri et me réveillai. »

« Regard, immobilité, problèmes sexuels, castration, père, angoisse effroyable » : voici les quelques fragments rassemblés par Freud pour tenter d'éclairer le mystère du rêve de l'Homme aux loups. Le rêve opère une

castration, et le refoulement entraîne dans son sillage un appauvrissement de la pensée du jeune chercheur, tandis que la bisexualité tombe dans une trappe.

Il me semble que le point essentiel, d'après ce que j'en comprends, concerne ici la question du traitement de l'ambivalence, ou plus exactement du conflit d'ambivalence. La place de l'hostilité y est centrale. « L'enfant » dit Freud dans une note rajoutée aux « Trois essais sur la théorie sexuelle » en 1920 « fait tout particulièrement l'expérience de l'hostilité de l'environnement à l'égard de ses motions pulsionnelles. [...] L'anal reste à partir de là le symbole de tout ce qui est à rejeter, à éliminer de la vie. [...] Cela ne signifie pas que la sexualité anale constitue le refoulé par excellence, mais bien qu'elle en soit le symbole ». Dans cette perspective, la haine contre le père, puissant courant de l'ambivalence, est refoulée. L'amour agit comme une formation réactionnelle : il protège contre la haine tout en la conservant.

La crainte de la mort du père est un thème récurrent, apparaissant sous plusieurs formes tant dans l'histoire d'Ernst que dans celle de l'Homme aux loups.

Quelques mots, de la cure de Joseph que je ne détaillerai pas dans ce texte pour des raisons de confidentialité. Joseph était venu me voir pour des angoisses hypocondriaques et un certain rétrécissement du champ de son existence lié à la dimension obsessionnelle de sa personnalité qui devenait prévalente. Joseph s'est mis à rêver d'avions. Une série de rêves le mettant en scène dans une cabine d'avion, où les places qu'il occupait ou les trajets qu'il effectuait devenaient le théâtre privilégié d'une mise en mouvement de son histoire et en même temps un lieu de représentation pour ce qui se tramait dans le transfert. Son corps, identifié dans un premier temps à un morceau de la cabine d'avion, s'est mis à circuler dans les travées au point où, m'a-t-il semblé, du fait de la récurrence de l'activité onirique, un mouvement s'est emparé en quelque sorte de ses (ces) histoires d'avion pour ouvrir sur une mise en représentation là où l'immobilité et le cloisonnement du champ de la pensée dominaient. Il y aurait beaucoup à dire sur la cure de Joseph, mais il m'a semblé, tirer un fil, celui d'une mise en contact, d'un passage entre l'espace du corps et celui de la pensée du rêve.

Pour conclure. On peut penser, l'analité, du point de vue de la pratique, comme un point de départ d'une activité corporelle qui se déploie selon des équivalences, des transpositions, avec des enjeux qui se situent dans des directions narcissiques et objectales. Mais l'analité renvoie également, dans la clinique, à la fixation, au défi, à la régression, comme marque d'une ambivalence indépassable, d'où s'origine, pour Freud, la névrose de contrainte. La régression dans la cure confronte le sujet à ce qui a été refoulé : dans le cas de l'Homme aux loups comme dans celui de l'Homme aux rats, à l'hostilité vis-à-vis du père, traitée au niveau conscient par un amour excessif, censé protéger de la haine tout en la conservant.

Je ferais l'hypothèse que la mise en contact des termes de l'ambivalence – amour/haine – permet de traiter, sous l'effet du transfert, la destructivité mortifère du conflit d'ambivalence par un travail de liaison, grâce au pouvoir transformatif de l'activité pulsionnelle rendue disponible à ce moment dans la cure. Disponibilité pour le travail du rêve en particulier, qui a la fois produit une figuration et en même temps est source de transformation.

« Le rêve, a touché au mort », écrit Fédida dans « Crise et contre transfert ». « Tel est l'événement de la nuit... C'est en effet l'événement du rêve qui bouleverse le rapport quotidien de l'homme à sa pensée et à sa mémoire : le rêve ne parle pas, il est aphasique et pourtant, c'est lui qui ouvre la parole sur le langage et c'est de lui qu'entendre reçoit pouvoir d'interpréter ou de nommer »

Comment allez-vous ?

Pascale Totain-Eghiayan

Comment ça va ? Les patients qui viennent nous voir commencent souvent leur séance en expliquant comment ils vont ou comment ils ne vont pas. Depuis que j'ai commencé à réfléchir pour échanger avec vous aujourd'hui, j'ai découvert qu'au Moyen-âge, demander à l'autre : « comment allez-vous ? » sous-entendait : comment allez-vous à la selle. En ces temps de dysenterie et autres pathologies intestinales potentiellement mortelles, on ne pensait pas seulement que quand l'appétit va tout va, mais on jugeait d'abord que l'aspect de vos selles révélait votre état de santé. État de santé physiologique bien sûr, mais par extension et jusqu'à aujourd'hui, le fonctionnement de nos intestins évoque également notre état psychique. Au moment où on lui découvre un cancer du col de l'utérus, Pauline se met à souffrir d'une constipation opiniâtre comme celle dont elle avait souffert pendant ses grossesses. Sa culpabilité d'avoir hébergé des papillomavirus à la suite d'une sexualité qu'elle juge trop immorale lui font dire en séance : « maintenant que je ne peux plus avoir d'enfants je suis remplie de merde ». L'anxieux ferait plutôt un caca nerveux d'avoir la trouille au ventre ou d'être pris aux tripes, se vidant littéralement comme émotionnellement. L'amoureux quant à lui prendra soin de ses papillons dans le ventre, mais pourra se ronger les entrailles s'il n'a pas de nouvelles de l'être aimé.

L'analité voyage à travers le temps comme à travers les espaces géographiques et prend des reliefs différents selon les cultures. Ainsi en est-il du mythe du Grand Décepteur, souvent appelé le « grand farceur » ou « trickster », présent dans de nombreuses cultures traditionnelles subsahariennes comme amérindiennes. Rendu célèbre par l'anthropologue américain Paul Radin, on le retrouve plus près de nous à travers l'histoire de fripons comme Renart le Goupil, Till l'espiègle ou encore Le Petit Poucet, tous rusés et souvent briseurs de tabous. Il reprend également quelques schèmes du dieu Hermès ou du Loki des mythes nordiques. La figure de ce bouffon caractérise l'ambivalence face aux grandes distinctions sociales du bien et du mal, du sacré et du profane, du masculin et du féminin, du propre et du sale. Le trickster bouscule les frontières et c'est par ce trait qu'il a retenu mon attention. Notons au passage que Jung s'appuiera sur ce « divin fripon » pour développer l'archétype de « l'enfant intérieur » présent en chacun de nous. Dans de nombreux récits, le fripon se sert de son corps, et plus particulièrement de son anus, pour tromper ou manipuler les autres, souvent dans des situations absurdes ou grotesques. Chez les Indiens Winnebago par exemple, le mythe du Décepteur exprime un processus complexe de différenciation progressive.

C'est un être amorphe au départ, sans conscience de soi, qui découvre peu à peu son identité et son anatomie. Suivant une version de ce mythe, il a des intestins qui s'enroulent autour de son corps et un pénis tout aussi long, également enroulé autour de son corps, avec le scrotum par-dessus. Dans un épisode, le Décepteur traite son propre anus comme un autre être ; ayant tué quelques canards, il demande à son anus de surveiller son gibier pendant qu'il dort. Des renards s'approchent. Écoutons un extrait du récit : « Comme ils s'approchaient, à leur grand étonnement, une expulsion de gaz se produisit : « Pouh ! » « Attention ! Il doit être éveillé. » Et ils s'éloignèrent précipitamment. Quelque temps après, l'un d'eux déclara : « je crois qu'il dort maintenant. Ce n'était que du bluff. Il a toujours quelques tours dans son sac. » Une fois de plus ils s'approchèrent du feu. Une fois de plus une expulsion de gaz se produisit et ils s'enfuirent. L'expulsion se produisit trois fois (...) Chaque fois plus bruyante. « Pouh ! Pouh ! Pouh ! » Mais il ne se sauvaient plus. Au contraire ils se mirent à manger les morceaux de canard rôti. Quand le Décepteur se réveilla et s'aperçut que le canard avait disparu : « Ah ! Toi aussi, misérable objet ! » S'écria-t-il. Que faut-il penser d'une conduite pareille ? Tu t'en souviendras ! Pour te punir de ta négligence, je vais te brûler la bouche pour que tu ne puisses plus t'en servir ! » Et il brûla l'ouverture

de son anus avec un morceau de bois enflammé (...) et hurla de douleur. » Cet extrait démontre non sans humour l'importance de l'analité dans le développement psychosexuel et la formation du moi : Contrôle, transgression, soumission, rébellion, le canard devient objet de rétention qui finalement échappe au profit de plus rusé que soi. Cette mise en scène de l'anús comme un autre qui se révèle être soi illustre un jalon où l'enfant explore sa relation aux figures d'amour et d'autorité en jugeant ses capacités d'abandon aux plaisirs et d'efforts de contrôle.

En déplaçant notre angle de vision de l'individu au contexte social, on peut reconnaître dans le mythe du Grand Décepteur une certaine résistance à intégrer les normes morales, une tendance à subvertir l'ordre social. L'anús devient alors le point focal de basculement, du contrôle pulsionnel du citoyen civilisé vers l'évacuation grotesque, humoristique ou agressive des débordements pulsionnels. Ainsi peut-on considérer une figure majeure du mouvement queer, Paul Preciado, né Beatriz Preciado comme un trickster des temps modernes. Pour lui l'anús devient le point central de résistance contre l'ordre établi, tant hétérosexuel que patriarcal. S'inspirant de Michel Foucault qui voyait l'anús comme un site subversif vis-à-vis de la sexualité comme du politique, Preciado considère l'anús comme un espace de dissidence contre le pouvoir. Dans ce contexte, l'anús n'est pas simplement une zone érotique, mais c'est aussi une métaphore politique de rébellion.

A l'opposé des fripons provocateurs bousculant les normes imposées, les religions se présentent comme un antidote sensé contenir les débordements en provoquant une crainte respectueuse en échange d'une protection bienveillante. Mais chassez le naturel par la porte, et il revient par la fenêtre : en effet, si Freud a comparé les pratiques religieuses aux symptômes névrotiques obsessionnels, nos pas retrouvent sans difficulté les traces du fonctionnement anal en sillonnant des notions telles que le contrôle et la soumission à l'autorité, la fixation et la dépendance à l'autorité, la propreté morale et la pureté religieuse, et encore la sublimation et autres processus culturels.

En effet, dans *L'avenir d'une illusion* Freud décrit comment la soumission à un Dieu-figure paternelle contient les angoisses existentielles des humains ; le contrôle social est assuré par le biais de croyances collectives imposées. Or ses travaux sur l'analité soulignaient l'importance d'acquérir le contrôle des fonctions d'expulsion et de rétention, articulé aux attentes des instances parentales. Cet effort de contrôle peut aboutir à une formation de caractère de maîtrise, d'ordre et de soumission aux normes extérieures. Par extension dans le champ social, la religion joue ainsi un rôle de régulation des pulsions anales. De même Freud associe-t-il une fixation au stade anal à des traits de caractère tels que l'ordre, la parcimonie et l'obstination. Cette fixation peut conduire à une dépendance aux figures d'autorité, une soumission aux instances de pouvoir qui assurent ainsi un cadre structurant. Or Freud souligne par ailleurs que la religion naît de cette dépendance à une figure paternelle protectrice. Ainsi une fixation anale favoriserait un recours au religieux. D'autre part la question du pur et de l'impur, comme du propre et du sale constitue à la fois un point nodal dans les pratiques religieuses et dans le fonctionnement anal. Les mots « propre » et « sale » ont un sens à la fois propre si je puis dire, et un sens figuré. Propre signifie adapté, convenable, approprié, sale renvoie à méprisable, ignoble, immoral. Odon de Cluny dans un sermon à la fin du Moyen Âge, compare la femme à un sac d'excréments : « Et nous, qui répugnons à toucher même du bout du doigt de la vomissure ou du fumier, comment pouvons-nous désirer de serrer dans nos bras le sac d'excréments lui-même ? » La culpabilité et les mécanismes de purification ne sont pas sans évoquer la dynamique de rétention et de relâchement. Enfin Freud décrit la religion, parmi d'autres phénomènes culturels, comme une forme de sublimation pulsionnelle. L'analité est la pulsion la plus aisément sublimée dans les rituels religieux et autres exigences morales. Ainsi avons-nous brossé quelques fondements communs à l'avenir d'une illusion et à l'analité. Les zones érogènes sont des zones de contacts entre l'intérieur et l'extérieur, des zones qui peuvent exprimer le mystère de la perte et de la séparation, ce qui entre et sort de la bouche, le toucher de la peau, les excréments, les productions génitales, les enfants, les dents qui tombent les cheveux, les ongles qu'on coupe. Toutes ces zones frontières ou ces objets frontières sont utilisés dans la magie des peuples primitifs. On peut

considérer que l'analité représente le paradigme de cette question de la séparation et de la perte. Elle a été décrite comme ligne de démarcation, moment de séparation entre la névrose et la psychose (par exemple la divided line proposée par le fils de Fliess, Robert, disciple d'Abraham) ou encore comme jonction entre le narcissisme et la relation d'objet. Du fait de ce lien inaugural entre réalité extérieure et frontière de l'intime, l'analité est ce qui nous rapproche le plus de l'articulation entre l'individu et le collectif. De nombreux rites s'appuient sur l'expulsion, pour protéger des lignes intérieures et exclure les dangers extérieurs. Ritualiser, c'est mettre en place des divisions entre systèmes et à l'intérieur d'un même système. Dans le système hindou des castes, celles les plus méprisées sont celles qui ont à faire avec les excréments, le sang, les morts. Cela n'est pas sans évoquer le Kairos grec, mot dont l'étymologie viendrait d'une signification à la fois de coupure et de ce qui fait jointure sur un lieu névralgique du corps, c'est-à-dire ce qui délimite. Plus tard, ce Kairos déplace son accent spatial sur la temporalité, le moment opportun, et rien n'interdit de penser que l'analité est également un moment où, à partir du rythme de rétention et d'expulsion, quelque chose d'une conscience du temps émerge.

Un exemple clinique a été supprimé. Les passages supprimés sont indiqués par (...) (...) *L'ascidie, cet étrange animal marin en forme d'outre dont elle tient son nom mange son cerveau une fois qu'elle a trouvé le lieu où elle peut se fixer pour vivre. Elle n'a un cerveau que pour se déplacer, afin de trouver le bon endroit pour vivre sa vie, laquelle consiste essentiellement à se nourrir en sélectionnant des particules dans un courant d'eau par son siphon buccal avant d'expulser l'eau filtrée par son anus situé dans un autre siphon. Cet abandon neuronal fait conclure un neuroscientifique britannique du nom de Daniel Wolpert que le cerveau a pour seule fonction d'être capable de mouvements. C'est évidemment oublier un certain nombre de mécanismes de pensées propres à l'humain ! (...)*

Je trouve néanmoins très intéressant que l'évolution actuelle des approches médico-scientifiques de l'homme relativisent l'importance qu'elles avaient jusque-là attribuée au cerveau, pour mettre l'intestin sur un podium de compétences. Il était temps quand on sait que la surface des intestins correspond à la taille de 2 cours de tennis, soit 400 m². Le système nerveux de l'intestin comprend plus de 100 millions de neurones. Nous savons, dès qu'une diarrhée se déclenche après une grosse frayeur que notre système nerveux central communique avec nos intestins. Mais en retour le système nerveux entérique envoie des signaux via le nerf vague ou parasympathique. La recherche actuelle porte surtout sur cette capacité de communication en retour depuis le système digestif vers le système nerveux central. Ainsi 80 % de la sérotonine est produite par les cellules de notre tube digestif. Or chacun sait le rôle essentiel de cette dernière dans le fonctionnement cérébral. Depuis 2008 les recherches portent essentiellement sur l'implication intestinale dans de multiples maladies comme les maladies cardio-vasculaires, auto-immunes, diabète, asthme, allergies, obésité, mais aussi pour la maladie de Parkinson ou d'Alzheimer, l'autisme, la dépression, la schizophrénie, les troubles bipolaires. Une étude a montré qu'à s'occuper des cacas de son matou, et particulièrement si Félix transmet la toxoplasmose, la mère à son chat-chat aura une plus forte probabilité de faire une tentative de suicide. Je ne sais pas comment une telle probabilité peut être évaluée mais elle me laisse songeuse. Heureusement pour moi, j'ai un chien et non un chat ; ce détail a de l'importance car j'y reviendrai plus tard.

Le séquençage du génome des bactéries révèle que notre microbiote a 100 fois plus de gènes que nous ; imaginez un peu la taille d'un homme versus la taille de la tour Eiffel ! Un conservatoire international du microbiote a été créé en 2016 ; il a permis d'affirmer que le chasseur cueilleur de Tanzanie a une diversité bactérienne deux fois plus importante que l'occidental confronté à toutes ces maladies de notre siècle. Y a-t-il des psychanalystes chez les chasseurs cueilleurs de Tanzanie ? Je ne sais pas, mais en tout cas, la MetaGenoPolis, unité de l'INRAE dédiée à l'étude du microbiote inclut, pour la première fois dans une unité de recherche avec un projet de cette envergure, une plateforme éthique qui n'a pas seulement une fonction consultative mais possède en propre un pouvoir de veto. Doit-on en conclure que la manipulation de nos cacas suscite un pouvoir éthique

plus important que les recherches en PMA, sur le clonage ou la transidentité pour lesquelles le comité national d'éthique n'avait qu'une position consultative ? Ainsi le microbiote intestinal, ce complexe système d'environ 100 000 milliards de bactéries, logé au creux de notre intestin, devient la star de multiples dysfonctionnements y compris psychiques. De plus en plus de patients parlent de leur transit plus que de leur sexualité ; on peut penser que (...) *cela déroule* le tapis rouge aux gastro-entérologues ; ces spécialistes du trou de balle dament le pion sur les nobles neurologues spécialistes du cerveau. L'intestin a un nombre de messagers chimiques, de matériaux et de type de connexions cellulaires ou d'isolations cellulaires comparables à ceux du cerveau. C'est par cette analogie de complexité qu'il est appelé notre deuxième cerveau. Sans doute aussi parce qu'une telle complexité doit servir à autre chose qu'à simplement produire des pets et des étrons. Est-ce pour autant un médicament miracle comme de nombreux ouvrages de vulgarisation, émissions télévisuelles ou radiophoniques le laissent espérer ? Sans doute n'est-il pas très étonnant que la pensée magique vienne se blottir aux creux de nos entrailles puisque cette dernière relève aussi d'un fonctionnement psychique anal. A ce propos, et pour revenir sur le « cacaboudin » de Maria Marcelin, j'ai noté comme elle la propension à l'humour quand on parle d'analité. Faire rire, parfois jusqu'à l'emportement maniaque, n'est-ce pas une réponse aux blessures de la séparation, de la perte, du deuil que l'analité vient condenser ?

Le microbiote est unique pour chaque individu. Toutefois, il est sous influence de la génétique puisque deux vrais jumeaux, même s'ils ne vivent pas ensemble et n'ont pas les mêmes habitudes de vie auront quand même deux microbiotes plus similaires que deux autres individus. Mais il est aussi sous l'influence de l'environnement puisqu'un couple qui vit ensemble aura deux microbiotes plus similaires que deux autres individus. En étudiant un microbiote anonyme, on peut dire si c'est celui d'un homme ou d'une femme, ce qui est plutôt rassurant en ces temps de fluid gender. Actuellement, les chercheurs parlent surtout de symbiose entre l'humain et son microbiote. Je suis ce que je suis *plus* mes microbes. Cette identité toujours en relation externe mais aussi interne vacille entre individuation et épigénétique, ce qui passionne des philosophes comme Thomas Pradeu, directeur de recherche en philosophie des sciences au CNRS ou Béatrice de Montera, titulaire à la fois d'un doctorat en génomique et d'un autre en philosophie et éthique des sciences. Peut-on penser le microbiote comme un objet moi/non-moi, une sorte d'objet transitionnel d'autant qu'il se constitue pour le nouveau-né par héritage de celui de sa mère, au moment de la naissance par voie basse et avec l'allaitement maternel ? Les enfants nés par césarienne et allaités au lait maternisé ont certes beaucoup plus de risques de développer des maladies telles que l'asthme, le diabète de type 1 ou l'obésité, mais ont-ils aussi un risque de connaître plus de troubles dans leur sentiment d'identité ? La subjectivité et l'analité sont en effet intimement liés. Contrôler son tractus digestif inscrit conjointement la conscience d'avoir, d'être un contenant, capable de transactions sociales.

Les expressions linguistiques placent depuis longtemps notre moi autant dans le ventre que dans la tête : être pris aux tripes, avoir l'estomac noué, se faire de la bile, ravalé sa colère... L'expression « avoir une réaction viscérale » fait référence à une réponse donnée sous l'influence d'expériences déjà éprouvées dans l'intestin. L'attention aux expressions langagières nous reconduit en des terres plus familières, après ce long voyage dans nos boyaux. Ainsi une patiente qui ne supportait ni les œufs, ni le miel parlait pour les premiers « d'ovules de poule » et pour le second de « dégueuli d'abeilles ». A propos de vocabulaire, vous aurez sans doute remarqué que mon détour scientifique a porté sur le microbiote que les chercheurs analysent grâce au recueil de nos fèces, en vue parfois d'une greffe de matières fécales qui soignent certaines graves infections au *Clostridium Difficile*, ainsi que certaines leucémies aigües en cas de rejet de greffe. Ces scientifiques manipulent à longueur de journée des selles, des excréments, des déjections, des sédiments, des résidus ; parfois vont-ils jusqu'au parler de caca, voire de crottes. Mais un laboratoire n'entendra pas parler de popo, de boudin, de bouse, de fiente ni de merde. Et pourtant...

Revenons à mon chien, ou plus précisément aux crottes dudit animal. Et à propos d'animal,

je m'inscris en faux contre les propos de l'argument du thème de cette année qui place sur un même plan l'aspect biologique et l'aspect animal de notre existence : « (...) l'analité est sans doute ce qui nous rapproche le plus de l'aspect biologique, animal de notre existence. » Oui nous avons un corps qui fonctionne, comme tout être vivant et tout le travail de la culture nous a, en apparence du moins, éloigné de l'intérêt pour les crottes, de soi-même comme d'autrui. Dans sa préface à *l'ordure dans les mœurs, les usages, les croyances et le droit coutumier des peuples* de Bourke, Freud écrit en 1913 que « dans les toutes premières années d'enfance il n'y a encore aucune trace de honte due aux fonctions excrémentielles, ni de dégoût des excréments. Le petit enfant porte un grand intérêt à ces sécrétions de son corps comme à toutes les autres, il s'en occupe volontiers et sait tirer de ces occupations un plaisir multiple. En tant que parties de son corps et productions de son organisme, les excréments ont part à la haute estime – nommée par nous narcissique – dont il pourvoit tout ce qui relève de sa personne. L'enfant est plutôt fier de ses excréments, les mettant au service de son auto-affirmation face aux adultes. Sous l'influence de l'éducation, les pulsions et tendances coprophiles de l'enfant succombent peu à peu au refoulement ; l'enfant apprend à les tenir secrètes, à avoir honte d'elles et à éprouver du dégoût pour leurs objets. Mais, rigoureusement parlant, le dégoût ne va jamais jusqu'à s'appliquer aux propres excréments ; il se contente de rejeter ces produits quand ils proviennent des autres. (...) Enfin il ne faut pas oublier que ces développements ne peuvent pas plus que les autres, quels qu'ils soient, donner un résultat irréprochable ; une partie de l'ancienne prédilection se trouve conservée, une part des tendances coprophiles se montre aussi à l'œuvre dans la vie ultérieure et se manifeste dans les névroses, les perversions, les vilaines manières, les habitudes des adultes. » Je vous laisse fantasmer sur ce que Freud entend par vilaines manières et habitudes des adultes... En Inde chacun pouvait, jusqu'en 2019, déféquer à sa guise au vu de tout le monde dans la rue, n'importe où, à condition que ses excréments soient nettoyés par la caste inférieure ; la relation à l'analité est socialement différente de chez nous, mais psychologiquement semblable puisqu'on y retrouve la dimension de pouvoir exercé sur un autre. La culture n'est pas la même partout, mais les animaux sont loin d'avoir le monopole de prendre l'autre pour une merde que ce soit de la caste inférieure ou de tout autre forme de haine de l'autre. L'objet anal est un objet à détruire, alors que l'objet génital sera un objet à posséder. De l'analité au racisme, il n'y a qu'un pas ; évitez de le faire en marchant sur une crotte de chien. Avec le passage à la bipédie, ce n'est plus le derrière de l'autre qui m'attire ou me fait fuir ; l'ennemi me fait face, et c'est son visage qui devient haïssable. L'éducation du fils de l'homme, contrairement à celle du chien, lui apprend le dégoût de l'autre. C'est étonnant ce fantasme d'animalité qu'on prête aux animaux ! Quand un chien s'intéresse aux déjections de ses congénères, il exprime ainsi sa propre curiosité intellectuelle : il recueille de précieuses informations sur l'état du monde canin, y ajoutant volontiers son commentaire par quelques gouttes de sa propre urine. Les crottes d'un autre chien lui révèlent de nombreuses informations sur l'animal en question, son sexe, son humeur, son repas, son agressivité ou sa sympathie. Quant aux excréments d'autres espèces, au-delà de la curiosité intellectuelle, les découvertes sont appétentes : le chat mange plus protéiné, l'humain plus varié. L'odorat du chien est 10 000 fois plus puissant que les meilleurs nez humains. Il ne faut pas confondre le débordement pulsionnel et l'instinct animal.

Partout où je me promène avec mon chien, je trouve toujours un va-t-en guerre qui surveille la moindre déjection canine et se déclare chevalier du respect de l'ordre et de la propreté, avant même que j'ai pu sortir un sac pour ramasser. Son attachement au respect de l'ordre n'exclut pas quelques débordements insultants contre la gente canine ou leurs maîtres, et ce non pas seulement en ville, mais en pleine campagne ou en forêt. Ce même défenseur des bonnes manières ne se baissera pas pour ramasser une canette de bière, une bouteille plastique ou un mégot de cigarette. A ce moment, seul le fécal est assimilé au bestial en nous et je ne parle pas des déchets humains qu'on retrouve quelques fois au milieu de papier toilette. Pourtant une crotte de chien se décompose au maximum en deux mois, beaucoup moins sur sol meuble ou s'il pleut, alors qu'il faut plus de deux ans à un mégot de cigarettes pour en faire autant, cinq ans pour un chewing-gum, entre 100 et 1000 ans pour une bouteille en plastique. Et il ne s'agit pas là juste d'une question d'olfaction : imaginez, lors d'une séance en Visio avec un patient, que vous aperceviez à côté de lui une bouteille plastique ; c'est à peine si vous la remarquerez. En revanche je vous laisse imaginer vos associations, s'il affiche fièrement des excréments à proximité... Moi qui

randonne fréquemment en forêt à proximité de centres équestres, aucune remarque n'est jamais faite à propos du crottin de cheval, même les crottins parisiens de la garde républicaine. Certes le cheval est herbivore alors que le chien appartient à l'ordre des carnivores, tout comme le loup dont il tient son origine. Le loup, cet animal que l'homme est pour l'homme... D'où peut-être cette connotation méfiante face à ses déjections. D'autant plus que dans les faits, le chien domestique est devenu omnivore comme l'humain. On évite de marcher dans le crottin de cheval comme dans les bouses de vache, autre herbivore, mais ni l'un ni l'autre ne déclenche le dégoût et l'agressivité que déclenche la crotte de chien. Il faut dire que celle-ci, hors contexte, pourrait se confondre avec la crotte humaine. Crottes de chien, crottes d'homme, vous ne direz pas crottes de cheval ou crottes de vaches. Le langage se construit en même temps que l'apprentissage de la propreté et joue un rôle fondamental dans l'érogénicité de l'objet qu'il désigne. Le mot compte pour le dégoût de la chose.

Le stade anal, c'est le commencement des emmerdes. Avec le rejet construit sur le modèle oral de l'avalé/recraché (*Freud, La négation*), le moi est tout ce qui est bon et le craché, l'extérieur est mauvais. Avec le contrôle du sphincter anal naît la maîtrise d'une envie émanant de soi-même contre une autre envie émanant aussi de soi-même. Le premier conflit interne prend sa source ici. « La libido anale [est l'] expérience originaire de la séparation » comme le note Lou Andreas Salomé. Le sphincter anal est le modèle d'une séparation volontaire. Cela dit, un trou peut en cacher un autre : lors d'une consultation, je reçois une mère avec son fils de 20 mois qui met tout à la bouche. Elle s'inquiète dit-elle d'un possible retard de développement pour cet enfant qui semble encore appréhender le monde par l'oralité. Pendant la consultation l'enfant est très calme et n'a rien dans la bouche. Je demande quelques précisions à la mère et découvre que cet enfant s'amuse essentiellement à mettre des objets relativement gros dans la bouche, mais surtout à refermer la mâchoire sur ces objets, en refusant obstinément de les rendre à sa mère qui s'inquiète et exige en vain que son fils lâche ce qu'il mord ; je souligne le rapport de force qui s'installe ainsi entre eux, elle me répond qu'elle exige par inquiétude, malgré un risque quasi nul que l'enfant avale cet objet somme toute plus gros que son gosier. Ce bambin de presque deux ans a en réalité choisi avec entêtement l'orifice buccal pour mettre en scène un conflit de la sphère anale.

Pour finir, j'aimerais partager avec vous quelques hypothèses pour dialoguer avec les recherches des neurologues et gastro-entérologues. Chez nos patients qui présentent diverses variantes de l'intestin irritable, depuis une difficulté imaginaire à digérer jusqu'aux affections psychosomatiques graves, en passant par les multiples troubles fonctionnels, on peut penser à un raté plus ou moins traumatique autour de la divided line, c'est-à-dire au moment anal où l'enfant intègre une reconnaissance du monde intérieur en partie maîtrisable et du monde extérieur en partie rejetable. Les expressions psychosomatiques concernant la sphère digestive seraient une tentative infructueuse de mettre en lien ce vécu traumatique, non représenté jusque-là. La souffrance cherchant désespérément son origine, peut se fourvoyer en remontant vers le gluten ou le lactose, sans réussir à mettre en mots un ressenti sur ce moment où l'alimentation diversifiée prend le relais du lait maternel. Le côlon irritable vient en lieu et place d'un cerveau irrité qui ne sait pas parler autrement. L'expression de ce ratage narcissique peut également trouver sa voie dans la fixation à un comportement caractériel anal. Ces traits de caractère parviennent, à coup de grande rigidité, à coincer les forces pulsionnelles au carrefour de relations d'objets fortement contraintes. Bien entendu, ces potentiels points d'achoppement ne sont pas, ou pas seulement des repères dans le développement psychogénétique de l'enfant, mais représentent un marquage psychique qui peut être remis sur le métier de la cure pour assouplir la trame.

Enfin, j'ose imaginer que dans une époque où les catégories se dissolvent et se brouillent au niveau de l'identité sexuée, de l'antispécisme, du wokisme, considérer son intestin comme un deuxième cerveau est un recours rassurant à des repères moi/ non-moi. À l'heure des réseaux sociaux et des fake news, il est plus simple de lutter contre le gluten ou les mauvaises bactéries que contre les influenceurs. Le lavage de cerveau est plus actuel que les lavements.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

14 mars 2025

Rapport moral établi pour l'Assemblée générale du 14 mars 2025

Dominique Suchet

Chers Collègues,

Un rapport moral est conduit à présenter à l'Assemblée Générale tout ce qui se fit au cours de l'année échue. Il est aussi coutume que lors d'un rapport moral de fin de mandat les membres de l'Association soient invités à une réflexion sur les orientations de l'association, sur ce que l'on peut appeler sa « politique » interne et extérieure, présente et à venir.

Nous pouvons avoir des réserves sur le terme « politique » comme sur celui de « gouvernance ». Pourtant s'il s'agit de dénommer les orientations qui commandent l'organisation et l'exercice des pouvoirs d'une société comme l'est notre Association. Toutes orientations mises au service de la meilleure administration de son bien commun, et pour nous son objet¹ : la transmission et le développement de la psychanalyse. Alors oui, nous pouvons souhaiter un débat sur les orientations politiques engagées et à venir.

Je crois pouvoir dire que ce qui a soutenu notre action est la fidélité aux valeurs psychanalytiques que notre Association véhicule et qui nous ont été transmises. Ce sont celles de sa fondation, reprises dans l'après-coup, des réformes des années 1970 et 1989 avec l'affirmation que théorie, clinique et méthode sont intimement liées pour la recherche et pour l'exploration de cette terre interne, étrangère, qu'est l'inconscient. Les décisions sur les modalités de travail scientifique, de formation, d'enseignement et de transmission que se donne et qu'offre notre Association ne sont que des moyens mis à ce service.

Au sein d'un Conseil se forme une réflexion ou plutôt, nous nous formons à une réflexion sur la capacité à soutenir des décisions destinées à la marche de l'institution, comme à la marche des institutions dont nous sommes société constituante. Alors oui, de ce point de vue, nous sommes bien loin du champ de la pratique de la cure, mais, pour autant, nous restons loin d'une administration purement bureaucratique. Il s'avère que l'examen de chaque question ou de chaque problème est, le plus souvent, du moins l'avons-nous tenté, référé à l'histoire et aux valeurs de notre Association comme aux exigences éthiques de la psychanalyse telles que nous les promouvons. Dans cet exercice, donc, nous restons bien proches de notre disponibilité psychique d'analyste. Je retrouve cette année encore, au moment du bilan, le semblable étonnement que chacun des membres du Conseil d'Administration a pu s'y sentir progresser intimement dans la compréhension de l'articulation du champ institutionnel avec celui du champ analytique, retrouvant là les mêmes interrogations les mêmes conflits que ceux qui peuvent s'élaborer dans le travail clinique de la cure comme dans celui de l'enseignement ou de la formation analytique. Parce qu'à cette place, l'on s'aperçoit très vite comment chaque fait examiné se retrouve simultanément lié à tous les éléments d'un ensemble hétéroclite mais qui reste unifié par la pensée analytique ou le souci de sa transmission. Pensée fondée sur le transfert et son interprétation, tout en sauvegardant la confidentialité du fait analytique. La modification de l'un des éléments fait bouger tous les autres qui composent cet ensemble où l'on y retrouve : l'analyse personnelle, les supervisions de cursus, les différents lieux de l'institution de formation ou d'enseignement, mais aussi notre présence dans ce qui est appelé le monde extérieur : la culture, les autres sociétés analytiques, notre place dans la Fédération Européenne comme dans celle de l'IPA.

1. Statuts (Art.3) : « apporter sa contribution à la découverte freudienne et à la recherche en psychanalyse, et de former des psychanalystes selon les normes qui lui sont spécifiques. »

Une telle activité, qui a pour devoir de concrétiser des actions, suppose solidarité et confiance entre les membres du Conseil d'administration. Je veux remercier ici chacun qui se sont engagés il y a deux ans, dans les conditions que vous connaissez, qui ont montré un enthousiasme et une disponibilité immédiate. Dans ce travail, tout au long de nos réunions mensuelles ou des rencontres intercurrentes, nous avons maintenu une confiance mutuelle, pour des discussions libres et amicales, pour des réflexions critiques ou encore pour des désaccords respectueux. Paule Lurcel, Sylvie de Lattre, Frédéric de Mont-Marin, Philippe Valon, Philippe Quéméré, François Hartmann mais aussi Marc Delorme, ont été les artisans de cette tâche. Je voudrais particulièrement remercier Philippe Quéméré, qui a dû s'éloigner, d'avoir demandé que sa charge de trésorier puisse être relayée par François Hartmann. Le remercier également pour son intérêt maintenu tout au long de cette année vis-à-vis de notre association, fusse un peu à distance, mais aussi pour sa présence auprès de François Hartmann. Je remercie particulièrement François Hartmann d'avoir, par amitié d'une part, et par souci institutionnel d'autre part, assuré cette fonction de trésorier adjoint, fonction que vous aviez acceptée au cours de notre dernière assemblée générale ordinaire. Le rapport qu'il vous présentera rendra compte d'une activité dense autant que réfléchie pour des changements initiés par Philippe Quéméré qui ont pu se concrétiser ou s'améliorer cette année.

En particulier, la réforme de nos statuts votée en janvier 2025 et la modification du Règlement Intérieur qui s'ensuivit pour appliquer deux modifications d'importance : la création de la qualité de psychanalyste affilié à l'APF, et la refonte des modalités de traitement des questions d'ordre éthique pour la pratique et la transmission de la psychanalyse avec la création d'un comité d'éthique. Leurs conséquences, ainsi que les événements survenus dans les instances internationales auxquelles nous sommes liés, ont été les points cruciaux de mise à l'épreuve de notre conviction.

Je l'ai déjà souligné dans mes précédents rapports : un Conseil ne travaille jamais seul. La disponibilité de tous ceux d'entre vous qui, d'une façon ou d'une autre, se sont engagés dans une activité au service de la vie scientifique ou institutionnelle de l'APF contribue à la bonne marche de notre institution.

Nombre d'entre vous se sont donc engagés : dans le Comité scientifique, avec Philippe Valon, son secrétaire, Élisabeth Cialdella-Ravet, Francine Pascal de Mont-Marin, Claire Tremoulet, Catherine Herbert, Alexandre Morel et François Royer ; dans le Comité de l'enseignement avec Marc Delorme, son secrétaire, Vladimir Marinov, Fanny Dargent, Éric Jaïs, Antoine Machto et Isabelle Pays ; pour la réalisation de Documents & Débats coordonné par Frédéric de Mont-Marin, Dominique Baudin Le Brigand, Hélène Coulouvrat, Nelly Gaillard-Janin, Dominique Robredo Muga, et Antoine Zuber ; dans la rédaction de notre revue *Le présent de la psychanalyse* dont la direction est assurée par Jean-Yves Tamet, Régis Bongrand, Sarah Contou-Terquem, Éric Jaïs, Maria Marcellin, Martine Mikolajczyk, Françoise Neau et Mi-Kyung Yi. Je voudrais mentionner ici le travail de tous ceux qui, sollicités, ont proposé des interventions scientifiques, soit dans nos débats du samedi, soit au cours des *Entretiens*, soit encore au cours de nos journées ouvertes à Paris ou en Province – j'en donnerai le détail plus loin. Ils ont, par-là, pu témoigner de la vivacité de nos recherches et de nos travaux psychanalytiques.

Je vais exposer plus loin l'activité de notre Association, son activité scientifique ou de recherche, internes ou ouvertes sur le monde dit extérieur ou au sein des Associations internationales. L'intensité du travail accompli par l'APF est grande, soutenu par un Conseil dont les membres sont heureux de vous présenter aujourd'hui ce bilan. Il y a deux ans, en l'absence d'autres candidats à la présidence de notre Conseil, nous nous retrouvions engagés dans un moment critique pour l'APF. Chacun de nous, en acceptant de se présenter à l'élection de ce Conseil, pensait qu'il eut été dommage que la vitalité de l'APF soit ralentie par un dysfonctionnement, fut-il temporaire. Nous ne voulions pas participer ni cautionner une sorte de mise en « en roue libre » de nos activités, précisément au moment de l'arrivée d'une nouvelle secrétaire administrative, pas plus que nous ne souhaitons que, fut-ce momentanément, la voix particulière de l'APF ne se fasse plus entendre dans les instances internationales. Ce pari a été tenu, à l'intérieur de notre association, par la nouvelle dynamique qu'une réforme des Statuts

menée à son terme a impulsée. Pari tenu également à l'extérieur, où l'identité psychanalytique de notre association sur laquelle nos collègues étrangers comptent. Collègues qui, même s'ils redoutent parfois nos idées et nos pratiques, toujours les respectent. Notre Association est vivante, active et créative. Nous ne pouvons que nous en réjouir. Cependant, ceci ne doit pas nous faire oublier le hiatus existant entre, d'une part, l'activité intense du Conseil, c'est-à-dire de l'Association, et son importance reconnue et le manque de disponibilité de ses membres actifs pour œuvrer au fonctionnement de l'Association en responsabilité, c'est-à-dire le manque de disponibilité pour s'engager dans un Conseil et pour sa présidence. Un hiatus qui reste peu compréhensible si l'on regarde les témoignages dans presque tous les rapports moraux d'activité pour les Assemblées générales qui quasiment tous témoignent de l'intérêt *psychanalytique* de ce travail pour ceux qui s'engagent dans un Conseil et qui, de cette place, doivent penser l'articulation entre les dispositifs de fonctionnement et les processus de travail entre réalités matérielles et conditions d'accueil et d'écoute de la réalité fantasmatique et de sa charge pulsionnelle. Cette année, c'est une question plus qu'un problème, un nouveau Conseil sera élu. Cependant, cette question nous a paru suffisamment importante pour imaginer qu'un Conseil pourrait la prendre pour objet de travail dans une réflexion en coordination avec un groupe de travail, lequel pourrait réfléchir à ce qui apparaît comme une crise de l'engagement institutionnel. Cette question mériterait d'être vraiment pensée ou au moins nommée autrement parce qu'il ne s'agit pas, à proprement parler, d'engagement. Il faudrait prendre en considération toutes les dimensions théoriques, institutionnelles, transférentielles, mais aussi sociétales de ces enjeux. Nous n'avons pas eu l'opportunité de mettre en place un tel groupe de travail sur la gouvernance. François Hartmann est prêt à le coordonner.

L'Association, sa vie institutionnelle

Les membres, les analystes affiliés, les analystes inscrits à l'Institut de formation

Notre Association compte **un membre d'honneur** Madame Janine Altounian, **80 membres actifs** dont **32** membres titulaires et **48** membres sociétaires (4 demandes sont en cours) ; elle compte aussi **25 psychanalystes affiliés** (une demande est en cours) et **29 membres honoraires**. Dans notre **Institut de formation** sont inscrits 151 analystes en formation dont **18 analystes ayant homologué leur cursus** selon la précédente réglementation. Le Collège des titulaires siégeant en Comité de formation élargi a, au cours de cette année, homologué le cursus de formation de 5 collègues, 2 demandes d'homologation faites avant la réforme sont en cours.

La vie d'une association est marquée quelquefois par des décès. Nous avons cette année été plusieurs fois éprouvés.

La tristesse du décès de Jean-Claude Rolland en avril 2024 est encore dans nos mémoires. Jean-Claude Rolland a été une figure marquante de notre Association. Il en était membre titulaire, puis membre d'honneur.

Très activement engagé et impliqué dans la vie de l'Association dont il fut le président de 1995 à 1997, il fut surtout très engagé pour la transmission de la psychanalyse au travers d'une profonde réflexion dont témoignent encore aujourd'hui ses travaux sur la vie psychique, sur la vie d'âme comme il aimait à le dire, une vie d'âme écartelée entre image et langage, entre symptôme et créativité.

Un numéro spécial d'hommage de *Documents & Débats* va lui être consacré. Nous remercions André Beetschen d'avoir accepté de le coordonner avec Catherine Chabert, François Hartmann, Claude Arlès et Francine Pascal de Mont-Marin. Notre Association devrait pouvoir envisager une manifestation scientifique en son hommage, que nous regrettons de n'avoir pas pu programmer jusqu'ici.

Nous nous souvenons avoir été également éprouvés par le décès de notre collègue, Flore Chomienne, tout juste admise pour sa formation et que la maladie a fauchée, nous rappelant la menace qui toujours pèse sur nos espérances comme sur nos croyances en l'avenir.

Nous avons encore appris tristement, en mars 2024, le décès de notre collègue Adama Boulanger. Après l'homologation de son cursus, elle était restée inscrite à l'Institut de formation de notre Association. Passionnée d'art, elle a été consultante au Festival Européen du film psychanalytique à Londres. Elle a organisé pendant plus de vingt ans un atelier intitulé « Cinéma et psychanalyse » qui se tenait à la Salpêtrière, et qu'elle animait avec toute l'énergie que nous lui connaissons.

Il y a eu cette année les démissions de l'Institut de formation de Louis Edy ainsi que de Marianne Brody Baudin. Tous deux, anciennement inscrits à l'Institut de formation, avec le désir de rester informé de nos travaux, en particulier par la lecture de D&D ont souhaité l'un et l'autre démissionner et rester abonnés au *Présent la psychanalyse* ! Nous leur souhaitons une heureuse retraite.

Nous avons aussi accepté les demandes d'honorariat de Maurice Borgel et de Josef Ludin. Elles ont pris effet depuis janvier 2025. Nous avons aussi les demandes d'honorariat de Philippe Quéméré, de Catherine Rodière-Rein et de Danielle Margueritat. Celles-ci prendront effet à l'issue de cette Assemblée générale. (Statuts Art. 9bis, R.I. Art 37)

Pour ces collègues, de façon différente, très investis dans la vie de l'Association, dans la transmission de la psychanalyse, comme dans la recherche et le travail scientifique, nous souhaitons que leur retrait des activités et des responsabilités institutionnelles ne nous prive pas de leur compagnonnage scientifique. Nous savons que leur intérêt pour la psychanalyse, et leur curiosité pour la vie et l'activité de notre Association demeurent. En les remerciant pour leur fidélité et leur participation tout au long de ces années comme membre actif de l'APF. Nous remercions Josef Ludin de son engagement scientifique notable, ouvert sur des interrogations nouvelles ou plutôt en interrogeant de façon nouvelle nos habitudes de pensée. Il nous a surtout démontré que les contraintes géographiques n'existaient pas puisqu'en aucune façon elles n'ont empêché son activité de membre titulaire. Nous remercions Maurice Borgel pour sa présence dans notre Association dont témoignent ses participations assidues dans les séminaires et groupes de travail. Nous remercions encore très chaleureusement Philippe Quéméré pour son enthousiasme, sa créativité et la solidité de sa réflexion que nous lui connaissons. Nous avons, pu en bénéficier, au sein du Comité scientifique du précédent Conseil, et jusqu'à aujourd'hui comme trésorier pour le Conseil qui se termine aujourd'hui. Nous remercions Catherine Rodière Rein pour sa contribution à la vie scientifique de notre Association par des écrits, et pour sa participation à la vie institutionnelle par sa présence au récent groupe de travail sur la création d'un Comité d'éthique. Nous nous souvenons de sa conférence dans le cadre des débats du samedi sur la réalité dont le titre : « Cent chiens qui aboient après une ombre en font-ils une réalité ? » annonçait le profond questionnement qu'elle ouvrait. Danielle Margueritat nous a demandé très récemment de figurer sur la liste des membres honoraires. « À contre cœur » et sans doute l'expression qui dit le mieux la contrainte dans laquelle notre collègue se trouve de devoir rester à l'écart des activités de l'Association. Nous exprimons nos très vifs remerciements à Danielle. Elle a été très présente, toujours là pour les débats scientifiques, avec une participation que son expérience clinique, son expérience théorique et son savoir analytique, nous ont constamment déplacé vers des terrains inconnus, des continents qui restent à explorer, qu'elle rend moins noirs. Il ne serait pas juste de taire sa forte participation, en tant que formatrice, en tant que membre de nombreux Conseil de l'APF. Si nous comprenons son retrait des responsabilités institutionnelles, nous savons qu'en tant que membre honoraire, elle pourra participer à nos activités scientifiques et rester attentive à la vie de l'Association, comme elle le fait d'ores et déjà. C'est ce que nous souhaitons et espérons également pour tous nos collègues qui ont demandé leur honorariat cette année. Nous souhaitons à chacun d'entre eux heureux temps d'honorariat.

Un mot sur l'honorariat. La demande d'honorariat peut survenir lorsque cesse la pertinence de la présence tierce que constitue une institution entre le divan et le fauteuil. Mais sait-on jamais ce qu'il en est ? Choisir l'honorariat plutôt que la démission, c'est souhaiter et continuer d'être informé de la vie de l'Association, notamment par la lecture de D&D comme de la Revue *Le Présent*. C'est souhaiter aussi garder un contact avec nos activités scientifiques auxquelles le statut de membre honoraire permet d'assister. Ce statut permet aussi de participer, avec voix consultative, à l'Assemblée générale – je salue ceux de nos membres honoraires présents aujourd'hui.

Une grande partie des membres honoraires restent actifs, parfois dans une production scientifique intense. À l'intérieur de l'Association, ils peuvent s'associer à des membres actifs dans la conduite de séminaires ou de groupes de travail. À l'extérieur de l'Association, comme pour leurs publications, ils peuvent faire état de leur statut de « membre honoraire de l'APF », ce qui précisément honore notre Association.

La vie d'une Association se mesure également à l'arrivée des nouveaux membres. Cette année nous avons élu quatre nouveaux membres sociétaires de l'APF que nous sommes heureux d'accueillir aujourd'hui pour leur première Assemblée générale : Françoise Buffard Dejour, Claude Arlès, Pascale Franques et Béatrice Pinter. Nous avons eu le regret de refuser une candidature au Sociétariat.

Pascale Michon Raffaitin, secrétaire du Comité de formation, témoignera dans son rapport d'une semblable vitalité dans notre institut.

Avec le mouvement de nouveaux membres et les départs de membres actifs, d'analystes affiliés ou d'analystes en formation, notre association reste vivante. Pour illustrer ce que je disais précédemment à propos de l'investissement de chacun dans notre vie institutionnelle, je souligne que, sur les 80 membres actifs, 36 d'entre eux se sont engagés cette année dans des activités institutionnelles, des comités ou des interventions scientifiques. De même, les analystes en formation sont largement impliqués dans des activités de l'Association. À noter que ces chiffres ne tiennent pas compte de tous ceux d'entre nous qui animent ou participent à des séminaires, des ARCC ou encore des groupes de travail.

Assemblée générale extraordinaire 11 janvier 2025

Une Assemblée générale extraordinaire réunie le 16 novembre 2024 avait pour ordre du jour un projet de réforme des statuts de notre Association sur deux points : la création de la qualité de psychanalystes affiliés à l'APF ; la création d'un Comité d'éthique.

Premier point : Création de la qualité de psychanalystes affilié à l'APF

Que ce soit sous l'angle du statut des « homologués » ou celui d'un questionnement autour des responsabilités des sociétaires, cette question était déjà présente, depuis fort longtemps, dans de nombreuses Assemblées générales comme dans nos discussions. Lors des deux derniers Conseils, elle a été mise au travail avec les concertations de membres, que ce soit lors de collèges de titulaires ou de journées des membres. Afin d'élaborer une proposition la plus consensuelle mais qui reste cependant fidèle à des travaux plus anciens, une commission de travail a été réunie. Initiée lors du précédent Conseil, elle s'est tenue jusqu'en avril 2024. Elle a réuni les membres du Conseil actuel, avec les participations de Leopoldo Bleger, Chantal Duchêne Gonzalès, Anne Homer Koffi, Francine Pascal de Mont Marin, Evelyne Sechaud, et François Villa. Cette commission a établi des propositions. Compte tenu de toutes ces réflexions et discussions, le Conseil – sans perdre de vue les principes inscrits dans l'histoire de notre Association ni l'esprit qui a présidé à la création de l'homologation de cursus en 1972, ni non plus la constante détermination de l'APF à ce que l'accès au statut de membre actif de l'Association en tant que sociétaire soit soumis à l'écriture d'un mémoire – a établi un projet de création de la qualité de psychanalyste affilié à l'APF. Ce projet a été présenté lors d'une réunion extraordinaire de consultations des membres de l'Association le 11 octobre 2024. Cette réunion, par les discussions de points de vue complémentaires, a nourri de nouvelles réflexions. Elle nous a permis d'élaborer collectivement une proposition qui fut soumise au vote des membres actifs lors d'une Assemblée générale extraordinaire, le 16 novembre 2024.

L'esprit de ce projet est de reconnaître et de proposer aux analystes qui le souhaitent, et dont nous reconnaissons à la fois la fin du cursus de formation et la capacité à exercer leurs activités psychanalytiques selon les critères propres à l'APF, une inscription officielle au sein de l'Association qui dès lors est rendue publique. Les modalités d'application sont les suivantes : après qu'un analyste en formation a validé ses deux contrôles et qu'il estime son cursus de formation à l'Institut achevé, il peut souhaiter s'inscrire dans notre Association en

demandant son affiliation. Sa démarche est alors transmise par le Comité de formation au Conseil ; chacune de ces deux instances désigne un rapporteur dont les rapports seront écoutés et discutés lors d'un Collège des titulaires, lequel, par un vote à bulletin secret et à majorité simple, procédera, ou non, à la nomination du candidat en qualité de psychanalyste affilié à l'APF.

Second point : création d'un comité d'éthique

Adossées au code d'éthique et de déontologie de l'IPA, les conditions de traitement des questions éthiques en vigueur jusqu'à aujourd'hui à l'APF prévoyaient des modalités qui, du fait de la petite taille de notre Association, devenaient propices à des dysfonctionnements institutionnels, en particulier au regard de la nécessaire et stricte confidentialité de ces questions éthiques dans les pratiques psychanalytiques. Lors des précédents rapports moraux d'activité, en 2023 et 2024, j'ai exposé les principes qui ont conduit nos réflexions et les modalités d'élaboration d'une proposition issue de la constitution auprès du Conseil d'une commission spécifique composée, en plus des membres du Conseil, de Brigitte Éoche-Duval, Gilberte Gensel, François Hartmann, Patrick Merot, Catherine Rodière Rein, Evelyne Sechaud et Hélène Trivouss-Widlöcher. Cette commission a permis que soit élaboré un projet présenté lors de la réunion du 11 octobre 2024. Les discussions qui s'ensuivirent nous ont amenés à y apporter des modifications pour établir un projet légèrement en écart avec la première proposition. Nous avons gardé la proposition d'un Comité d'éthique restreint et convocable par le Conseil. C'est-à-dire que la question éthique n'a plus à être immédiatement posée à tous les membres, ce qui favorisait toutes sortes de problèmes soulevés par la violence des transferts pour ces questions éthiques, que ce soit dans les situations d'analyse ou de formation. Un dispositif qui respecte un temps de latence minimum pour répondre à ces questions nous semble conforme à l'idée de l'APF. Il s'agit en effet, qu'une institution analytique, au service de la mise au travail de ses instances dans une référence à son objet, la psychanalyse et sa transmission, puisse précisément nourrir une réflexion d'un autre ordre comme d'une autre temporalité que celles, en l'occurrence, du juridique. Déjà l'an dernier, je vous faisais part, dans mon rapport moral, des questions soulevées par nos réflexions quant à la composition d'un tel comité d'éthique, en particulier sur la participation, ou non, des membres sociétaires. Un débat avait été engagé sur ce point dans la commission. Ses réflexions furent soumises au vote du Conseil d'administration qui, sans unanimité, a retenu les choix, de ne pas impliquer de membres sociétaires dans le comité d'éthique, et de favoriser pour sa constitution des membres titulaires ayant eu des fonctions de responsabilité institutionnelles (essentiellement Conseil et Comité de formation). Comme je l'écrivais l'an dernier, ce choix constituait certes une sorte de renoncement à des logiques démocratiques, juridiques ou associatives – tous les membres d'une association peuvent, de droit, participer aux différentes commissions. Mais ce choix nous paraissait plutôt cohérent et pertinent vis-à-vis des références particulières que l'APF accorde aux enjeux transférentiels en son sein qui tiennent compte de des différences de position des membres sociétaires vis-à-vis des membres titulaires. La discussion, lors de la rencontre du 11 octobre, est venue modifier ce point de vue. Il a été en définitive retenu une composition du Comité d'éthique faite de six membres nommés pour trois ans selon leur place sur une liste : quatre membres titulaires, dont deux anciens présidents, et deux membres sociétaires. Les trois listes sont établies par l'ancienneté des dates d'élection. Selon cette dernière réglementation, le Conseil d'administration qui, le 3 février, a suivi l'Assemblée générale du 11 janvier, a désigné les six personnes qui ont accepté de constituer le Comité d'éthique. La confirmation de leur désignation se fera à la suite de l'approbation des rapports de cette Assemblée générale. Il s'agit, sauf démission ou indisponibilité, de Laurence Apfelbaum, André Beetschen, Monique Bichat, Catherine Chabert, Didier Houzel et Evelyne Sechaud.

L'assemblée générale extraordinaire du 16 novembre n'a pas pu procéder au vote de ces résolutions du fait de l'absence de quorum qui est des 2/3 des membres actifs. Nous avons toutefois maintenu la rencontre qui a ainsi permis une autre et importante discussion laquelle a levé beaucoup de malentendus ou de confusions, et a souligné quelques maladresses dans la rédaction du Règlement Intérieur qui ont pu être ainsi corrigées. Ceci est venu, encore une fois, confirmer la nécessité du temps long pour nos rencontres et nos discussions afin d'approfondir ensemble une question.

Au cours de l'assemblée générale extraordinaire convoquée une seconde fois le 11 janvier 2025 les résolutions ont été votées et adoptées, et les modifications statutaires enregistrées. Le Conseil d'administration qui a suivi a porté les dernières modifications du règlement intérieur relatives à cette modification statutaire. (Les textes des statuts et du Règlement intérieur sont accessibles sur la partie Asso du Site et le texte d'ouverture de l'Assemblée générale est en Annexe 2).

Ce contretemps du défaut de quorum a conduit à ne pas pouvoir tenir l'Assemblée générale extraordinaire lors de sa première convocation. Cet état de fait nous a tous contrariés et interrogés. Les membres de l'Association sont-ils suffisamment disponibles pour réfléchir à son organisation ? Comment mobiliser l'intérêt pour des questions qui se présentent certes comme des éléments formels de fonctionnement, mais qui en réalité sont des concrétisations bien réelles dans le fonctionnement de l'Association, comme dans la mise en actes des principes que nous portons, ceux qui nous ont été transmis et que nous défendons. Pour notre Association, parce que son objet est la recherche et la formation psychanalytique, l'organisation du cursus de formation, la réflexion sur sa fin, la pensée sur la façon dont nous faisons face aux interrogations d'éthique psychanalytique ou aux excès de transferts quand ils débordent les protagonistes dans des situations de rencontre analytique, ne sont précisément pas des décisions bureaucratiques. Ou, si elles se présentent comme telles – parce qu'il faut bien des règles et des méthodes – on ne devrait pas oublier que ces décisions, dans leurs formes instituées, transmettent, précisément, ce pour quoi elles sont établies, à savoir une organisation qui défend notre idée de la formation analytique, comme celle de l'éthique analytique. En ce sens, ces décisions sont institutantes. Enfin, nous avons tous constaté un écart très étonnant entre d'une part cet apparent désinvestissement de nos membres, et d'autre part la profondeur, la qualité, la vivacité et la pertinence des ouvertures, qu'elles soient théoriques, cliniques ou culturelles. Toutes choses issues justement de nos échanges à propos de nos règles de fonctionnement. Cet écart pourrait, par exemple, faire partie des éléments de réflexion au sein d'un groupe de travail sur l'engagement institutionnel, tel que je l'ai évoqué plus haut, pour tenter de le comprendre et d'en analyser les sources.

La part que je viens de consacrer, dans ce rapport, à la modification des statuts ne doit pas nous conduire à sous-estimer toutes les autres questions qu'un Conseil a à traiter de façon ordinaire en les mettant à son ordre du jour au cours de l'année 2024 et jusqu'à ce jour.

La vie ordinaire de l'Association

Nous reconduisons l'initiative de l'an dernier, approuvée par nombre d'entre vous, d'établir un rapport moral d'activité assez complet afin de pouvoir y inscrire toute la richesse de nos activités accomplies durant l'année et ce faisant, exprimer les remerciements à tous ceux d'entre vous qui ont œuvré et participé à celle-ci. De plus, un tel rapport constitue une ressource inestimable pour la mémoire de nos archives, lesquelles sont d'ailleurs une mine de richesses dont nous sommes très reconnaissants à nos prédécesseurs. Nous avons aussi reconduit la méthode de transmettre ce rapport moral aux membres de la l'Association avant l'Assemblée générale et de ne faire, le jour de l'Assemblée générale, qu'une présentation rapide qui laisse plus de temps à nos échanges.

I – Activités institutionnelles et scientifiques

Le Conseil d'administration s'est réuni dix fois en présence les premiers lundis du mois et une autre fois par visioconférence.

La vie institutionnelle ordinaire

Comme l'an dernier je vais introduire ce paragraphe par les questions matérielles que nous avons eues à traiter. Elles seront développées par François Hartman dans son rapport mais je voudrai ici en envisager les dimensions institutionnelles.

Les lieux de rencontres pour nos activités scientifiques et institutionnelles. L'an dernier nous avons exposé la nécessité de mettre en place une réduction des coûts de fonctionnement. Une politique « d'austérité » quant aux dépenses liées aux location de salle pour nos activités s'est poursuivie ce qui nous a permis de ne jamais envisager la réduction du nombre de ces activités au motif de leur coût. Cette année 2024 nous avons donc conservé le Centre Jouffroy. Nous avons maintenu les activités d'enseignement place Dauphine, ce qui d'ailleurs exprime plus un choix politique que budgétaire. François Hartmann dans son rapport vous rendra compte des effets de cette économie et vous dira aussi comment cela a rendu possible l'investissement, depuis ce début d'année civile janvier 2025, d'un nouveau lieu pour nos réunions, le FIAP. Plus accueillant, plus chaleureux et surtout offrant de multiples possibilités de locations de salles de différentes tailles, qui pourraient correspondre à nos différentes activités scientifiques qu'elles soient internes ou ouvertes, mais aussi à quelques réunions institutionnelles comme cette Assemblée générale. Il nous semble que nous avons tous reconnu ici, l'endroit disponible, fonctionnel, économique et agréable que nous souhaitions l'an dernier. Les inconvénients nous apparaîtront peut-être plus tard. D'avoir trouvé ce lieu qui sécurise nos activités est d'autant plus important que va se poser très rapidement le problème du siège de l'APF.

Le siège de l'APF. Ce paragraphe n'est pas très joyeux à écrire. Imaginer que l'APF quitte la place Dauphine est impensable pour nombre d'entre nous. Pour les parisiens comme pour les provinciaux, ce lieu est devenu LE lieu l'APF – certes plus à son image qu'à son identité –, au point que nous en aurions oublié la réalité de l'âge de notre propriétaire : 100 ans en fin d'année. Notre propriétaire, mais aussi notre collègue ! Judith Dupont, que l'on connaît pour ses travaux sur Balint ou par son activité d'éditrice du Coq Héron, loue, à l'APF, la moitié de l'appartement de son cabinet depuis 1972. En début de cette année 2025 elle nous a annoncé qu'elle sera contrainte de vendre son appartement auquel elle tient et qu'elle a toujours aimé savoir être occupé par l'APF. Contact pris avec son fils, la situation paraît moins urgente qu'annoncé mais non pas moins réelle.

Une commission avait déjà été prévue il y a deux ans pour envisager les conditions matérielles d'un déménagement. Nous l'avons réactivée. Mais peut-être y'a-t-il aussi à considérer la dimension plus profonde d'une décision dans ce domaine. Plus profonde ne signifie pas affective mais vise une interrogation sur l'impact des conditions matérielles que se donne l'Association sur son activité. Faut-il louer ? Faut-il imaginer un achat ? Que représenterait (ou représentera), pour nous et pour les analystes en formation, le fait que l'adresse de l'APF ne soit qu'un lieu administratif et que toutes ses activités aient lieu, à l'extérieur, dans des salles louées ? Voilà des questions dont la charge incombera au prochain Conseil.

Les réunions de Collèges des titulaires, la Journée des membres et la Journée de l'Institut sont les moments essentiels du travail pour les membres de l'APF.

Le Collège des titulaires s'est réuni cinq fois en 2024, en mars, en juin, en septembre en novembre et en janvier 25. Nous avons procédé à l'élection de quatre membres sociétaires et, réuni en Comité de formation élargi nous avons homologué le cursus de cinq collègues Odile Marcombes, Marita Wasser, Brigitte Hüe Pilette, Hélène Coulouvrat, Catherine Matha.

La Journée de membres s'est tenue le samedi 16 novembre sur le thème : « Idéologie et écoute analytique ». Des interventions de Fafia Djardem « Idéologie et écoute analytique (de l'analyste) » et de Patrick Merot sur le thème de la Journée « Idéologie et écoute » ont ouvert les discussions dans le prolongement de la Journée des membres de l'an dernier où nous avons travaillé sur la façon dont les incertitudes contemporaines viennent, par leur présence dans la cure, interroger nos positions analytiques théoriques et cliniques. Nous avons aussi, par cette journée, prolongé également une discussion par nous soulevée régulièrement sur le risque, dans l'adoption de nos positions, d'une alternative séparatrice entre LA clinique et LA métapsychologie avec cette question : Les avancées et découvertes métapsychologiques ne repose-t-elles pas, avant tout, sur la clinique ? Sans clinique, ne risque-t-on pas de basculer vers une philosophie, une psychologie théorique, ou encore vers une idéologie ?

La Journée des membres a fait suite à l'Assemblée générale extraordinaire convoquée le matin même. Grâce à un glissement d'horaire accepté par tous, nous avons pu conserver, pour notre journée, le temps de rencontre habituel, précédé d'un déjeuner toujours apprécié comme occasion de discussions

La journée de l'Institut a eu lieu le **11 janvier 2025** sur le thème *Écrire un rapport*. Paule Lurcel et Bernard de la Gorce ont ouvert un débat sur la dimension analytique et sur l'aspect de formation ou de transmission de cette activité, ou plus précisément de ce travail psychique particulier comme on le reconnaît pour le rêve ou le deuil... Les titres choisis par nos collègues pour leurs exposés indiquent à eux seuls les axes féconds qu'ont suivi les débats. « *Fautes d'accords – de la difficulté à conjuguer écoute analytique et relations de pouvoir avec l'écoute analytique* » pour Bernard de la Gorce, et « *D'un rapport à l'autre...* » pour Paule Lurcel.

Les activités de publication, de communication et d'échange institutionnels

Cela concerne notre Revue, la circulaire d'information, notre bulletin interne (Documents & Débats) et le Site internet.

La revue

Jean-Yves Tamet est directeur du Comité de rédaction du ***Présent de la psychanalyse*** et nous écouterons son rapport tout à l'heure. Les liens avec le Conseil se sont faits par l'attention commune à la diffusion de la Revue, avec des décisions de publicité et d'information. Faut-il des liens plus réguliers ? En concertation avec ce comité, donc, nous avons fait des efforts d'informations publiques sur la parution des numéros du *Présent* : une publicité régulière dans *Carnetspsy* ; mais aussi une présence régulière sur la page d'accueil de notre site internet, qu'elle soit publique ou privée, où figure en bonne place la couverture du dernier numéro. De plus, nous réservons dans toutes nos réunions scientifiques, qu'elles soient internes ou « ouvertes », un moment pour la présentation du dernier numéro paru. L'habitude en est prise et souhaiterions qu'elle se poursuive. Nous incitons chacun à lire la Revue et à s'y abonner. Nous pouvons ici saluer les multiples initiatives de Jean-Yves Tamet pour avoir organisé de nombreuses présentations de la Revue lors de manifestations en librairie à Paris et en Province.

Lorsque le site internet a été créé, il a été pensé avec la possibilité d'une page spéciale pour la Revue. Les consultations publiques du site de l'association, peuvent basculer facilement vers la consultation de la page dédiée à la Revue. Par celle-ci, il est possible de consulter tous les anciens numéros du *Présent*. Il a été imaginé que cette page pourrait contenir des informations, des compléments d'information, ou tout autre objet (interviews par exemple) en rapport avec les numéros de la Revue. Il va sans dire que cela supposerait un grand travail de mise en place et de suivi pour animer une telle page, en lien avec le Conseil.

Les circulaires d'information.

Sous la responsabilité de Paule Lurcel, secrétaire générale, en avril, juin et septembre 2024, la dernière en janvier 2025, ces circulaires sont parues et diffusées par l'envoi d'un courriel. Elles restent ensuite disponibles sur le Site. Nouvelles élections, changements d'adresse ou d'adresse mail, rappel des manifestations scientifiques, des lieux des événements internes de l'Association... Nous savons combien toutes ces informations sont précieuses. Pourtant, nous nous sommes demandés l'an dernier si cette circulaire était vraiment lue. Le Conseil, avec sa Secrétaire générale, a soutenu le maintien de sa diffusion en pensant que, même si toutes les informations sont accessibles sur le site internet, leur regroupement régulier en une seule annonce était utile, voire agréable à recevoir comme des nouvelles que nous nous donnons. Grâce à la compétence de madame Reliquet qui a œuvré avec Paule Lurcel, il a été établi, en janvier 2025, une présentation plus attractive qui, nous l'espérons, devrait améliorer l'attention des lecteurs de ce document interne. Mais la question demeure : est-elle lue ?

Le Site internet

<https://associationpsychanalytiquedefrance.fr/>

Notre site est maintenant bien installé. Il ne cesse de s'améliorer et réclame désormais attention et vigilance. Notre Webmaster Philippe Daubry, en relation avec Madame Reliquet veillent, l'un à sa fonctionnalité, l'autre à son actualité, avec la vigilance de Frédéric de Mont-Marin, vice-président et responsable du comité de suivi du site. Il s'avère que ce dispositif de comité de suivi du site, très utile dans ses premiers pas, semble aujourd'hui peu pertinent. Il faut réagir vite, être au courant des informations, faire des choix d'édition qui, s'ils paraissent anodins (Que faire figurer à l'extérieur ? Quelles informations ? Quels historiques ? Choisir quel emplacement sur le Site, etc. ...) n'en sont pas moins politique et doivent être en cohérence avec les décisions du conseil en activité. De plus, les liens avec le webmaster, s'ils reposent largement sur notre secrétaire administrative, doivent aussi l'être avec un représentant régulier ou un membre du Conseil très réactif. Nous pensons que ce comité, dans sa nouvelle tâche, peut être ramené à une (ou deux) personne(s) investie(s) et vigilante(s), qui restent en liens étroits avec le membre du Conseil responsable du fonctionnement du site – traditionnellement, soit le vice-président, soit le secrétaire général. Il apparaît, bien entendu, qu'il faille assurer les modalités d'un relai, d'un tuilage, d'un conseil à l'autre, précisément par un membre plus permanent pour l'édition du site. En l'occurrence Frédéric de Mont-Marin accepterait d'assurer ce relai auprès du prochain Conseil si celui-ci en retient l'idée.

Documents & Débats

Leur publication est placée sous la responsabilité de Frédéric de Mont-Marin avec la collaboration de Dominique Baudin le Brigand, Hélène Coulouvrat, Nelly Gaillard-Janin, Dominique Robredo Muga et Antoine Zuber. Ces collègues assurent un travail minutieux de relecture et de présentation de la totalité des communications scientifiques ou institutionnelles produites au cours de nos activités. Par-là, elles restent mises à notre disposition, que ce soit en format papier ou par leurs consultations sur le site. Il y a eu deux numéros ordinaires cette année, un troisième est en voie de parution. Il y aura, comme annoncé plus haut, un numéro spécial en hommage à Jean-Claude Rolland qui sera édité par le prochain Conseil. Rappelons que ce document est interne et sa diffusion est réglementée. Il est strictement réservé aux membres, aux analystes affiliés ainsi qu'aux analystes inscrits à l'Institut de formation. Ce bulletin interne doit donc rester confidentiel. Cette qualité permet qu'y soient publiées des conférences qui par exemple, par respect de l'anonymat, ne pourraient l'être dans la Revue. Néanmoins, notre liberté de publication dans D&D reste assujettie au respect de la confidentialité par ses lecteurs. Cela réclame constamment la plus grande vigilance, mais aussi lorsque nous vidons nos bibliothèques... Le secrétariat de l'APF est preneur de tous les numéros de D&D qui nous encombreraient et qui pourraient satisfaire nos jeunes collègues.

La vie scientifique de notre association

Les activités scientifiques de notre Association sont importantes. L'engagement scientifique de chaque membre et celui de l'Association sont indiscutablement ce qui caractérise la vie de l'APF.

Les activités de recherche : les ARCC

Isabelle Cahingt, en lien avec le Comité de l'enseignement, a assuré la coordination de l'annonce des ARCC sur la plaquette. Nous avons remarqué la vitalité de cette activité : onze ARCC cette année. Nous pouvons nous réjouir que cette modalité de travail de recherche clinique et conceptuelle créée en 2007 par Daniel Widlöcher soit autant appréciée. Comme vous le savez, ces ateliers, librement constitués par des analystes de l'APF – membres et analystes en formation –, peuvent accueillir des psychanalystes d'autres sociétés (ou

courants analytiques), ainsi que des chercheurs appartenant à d'autres disciplines dont les compétences représentent un apport précieux pour le thème de la réflexion envisagée.

Cette structure originale de travail, visant à stimuler notre inventivité et notre esprit de recherche, constitue une ouverture transversale et transdisciplinaire. En se regroupant autour de projets thématiques de recherches cliniques et/ou conceptuelles, chaque atelier définit librement sa propre méthodologie. Est-ce pour cela, pour cette dimension transversale, que les ARCC sont appréciés ? Est-ce parce qu'ils permettent aux membres de travailler ensemble avec d'autres collègues – ce que ne permettent pas les séminaires ? Mais, pour les analystes en formation, que représente le choix d'une participation à un ARCC plutôt qu'à un séminaire dont la responsabilité est assurée par un ou deux membres de l'APF ? Cela dirait-il quelque chose des enjeux transférentiels engagés dans la formation ? Cette question pourrait être débattue dans une Journée de l'institut de formation.

« La psychanalyse à l'épreuve du biblique », « Psychanalyse et écriture cinématographique », « La psychanalyse à l'épreuve du sujet connecté », « Les paradoxes de l'enseignement de la psychanalyse », « Henri Maldiney : ouvrir le rien, l'art nu », « Regards croisés entre psychanalystes et préhistoriens », « Psychanalyse, société, politique », « Apories de la vérité en psychanalyse », « Souvenirs, mémoires, cure de parole », « Nous et la guerre », « Penser l'attente croyante et la servitude volontaire en liaison/déliaison avec la foule à ceux du transfert », tels sont les thèmes des onze ARCC actuellement ouverts.

Cette année trois ARCC ont proposé de témoigner de leur Recherche. Cela se fera dans le cadre du dernier « débats du samedi », au mois de mai pour deux d'entre eux. Brigitte Chervoillot Courtillon présentera les travaux en cours de l'Atelier « Henri Maldiney : ouvrir le rien, l'art nu ». Cristina Lindenmeyer, quant à elle, présentera ceux de l'Atelier « La psychanalyse à l'épreuve du sujet connecté ». Le troisième ARCC ayant souhaité faire état de ses travaux est celui animé par Paule Lurcel, « Écriture cinématographique et psychanalyse ». Les membres de cet ARCC ont choisi une modalité de témoignage de leur recherche nouvelle et originale. Ce fut une soirée publique dans une salle de cinéma *Le Studio des Ursulines*, avec la projection du film « Serre moi fort » suivie d'un débat-discussion avec son réalisateur Mathieu Amalric. Ce fut un beau succès. Cette restitution a été inscrite dans le cadre de l'activité ouverte de l'APF « L'APF invite à... » ; cette soirée fut le premier « L'APF invite à Paris ». (Ce terme de restitution s'est imposé au fil du temps pour parler de ces témoignages de travaux de recherche. Faudrait-il l'interroger ?)

Les activités scientifiques internes

Elles ont été sous la responsabilité du comité scientifique qui a réuni, autour de Philippe Valon, son secrétaire scientifique : Élisabeth Cialdella, Francine Pascal de Mont-Marin, Claire Tremoulet, Catherine Herbert, Alexandre Morel, François Royer.

Il s'agit des **débats du samedi et des Entretiens**.

Les débats du samedi

Trois après-midis pour **les débats du samedi** ont eu pour thème *Que retenir de l'analyse* ? Le samedi 12 octobre 2024, nous avons entendu Marita Wasser et Didier Houzel, le samedi 14 décembre ce furent les exposés de Maria Marcellin et d'Isabelle Pays et (demain) samedi 15 mars nous écouterons les interventions de François Hartmann et de Pascale Totain-Eghiayan. Le choix a été maintenu, depuis l'an dernier, de confier la discussion et les débats qui s'en suivent au secrétaire scientifique ainsi qu'aux membres du comité scientifique depuis la salle.

Nous avons eu le sentiment que la question soulevée l'an dernier : « où sont passés les débats ? », a pu trouver un début de réponse. Certaines fois de vrais échanges se sont déployés, sans doute sans les approfondissements que nos nostalgies regrettent. Les débats, lors des activités scientifiques internes, ne sont pas soumis aux restrictions que la confidentialité impose dans les Journées ouvertes. Alors, sans doute, les retenues viennent-elles plus des motifs déjà évoqués, internes et indépassables. Des (dé)raisons infantiles inconscientes qui font

que acquiescements et oppositions sur les objets de la chose métapsychologique engageant, pour nous analystes, bien autre chose que la science ou le savoir académique.

Les Entretiens

Cette année, puisqu'il y avait une Journée Ouverte en janvier 2025, il n'y aura que les Entretiens de juin 2025. Sur le thème : *Encore et toujours la sexualité à l'épreuve ?* Nous entendrons des exposés de Patrick Merot, Olivia Todisco et de notre invité Nicolas de Coulon membre de la Société Suisse de psychanalyse.

Les activités « ouvertes » de l'APF

* **La Journée rencontre de septembre** qui introduit notre année scientifique a eu lieu sur le thème : *L'argent : avec ou sans contact ?* Deux psychanalystes Paule Lurcel et Pascale Michon Raffaitin ont pu développer et penser, dans l'histoire dans la psychanalyse, comment l'argent et le sexuel en tant que lien social, avec l'acte de paiement, proposait un espace d'échange intermédiaire où se dialectise la violence de l'inceste et du meurtre. L'esprit de cette journée est de rencontrer et de confronter, avec des chercheurs d'autres disciplines, notre façon d'envisager le thème choisi pour l'année. Les conférences de nos invités nous ont ouvert d'autres horizons. D'une part avec celle de Beatrice Sarrazin formidablement illustrée « L'argent dans l'art : vices et vertus en images » et celle tout à fait différente d'Aldo Hassler « the pain of paying, brève épidémiologie de la dématérialisation de l'argent ». Cette dernière a montré comment, dans le monde de la finance, les modalités de paiement affectent les formes de pensée et de perception.

* **La journée ouverte de janvier** s'est tenue le 25 janvier sur le thème de *L'imposture*. Le thème choisi pour en débattre traversait nos divers questionnements. « L'imposture » est une préoccupation qu'en chaque place on est inquiets de repérer. Que ce soit dans l'intime de la cure, côté divan ou côté fauteuil, ou encore dans les Institutions. L'imposture est aussi celle que le collectif prête aux psychanalystes, ou encore celle que les institutions analytiques dénoncent quelques fois, alors que d'autres fois elle l'incitent elles-mêmes. Les trois conférenciers, Jacques André, Francine Caraman et Catherine Chabert ont, chacun à leur façon, ouvert, déployé et profondément enrichi le questionnement des aspects métapsychologiques, mais aussi techniques, introduits par ce mot : imposture. À la richesse scientifique et au plaisir de penser/chercher ensemble, s'est ajouté, peut-être aussi, celui d'avoir trouvé notre nouveau lieu de réunions que nous inaugurons en la circonstance.

* **La journée de l'APF à Nantes** s'est tenue le samedi 23 novembre 2024 sur le thème *Où mènent nos rêves ?* avec des conférences de Christophe Dejours, Bernard Golse et Françoise Neau. Trois conférences d'approches clinique et théoriques différentes pour cerner notre objet commun, le rêve, ont donné lieu à une riche demi-journée de discussion. La réunion du dimanche matin qui suit ces réunions scientifiques ouvertes de l'APF (comme je le développais dans le rapport moral de l'an dernier), s'est déroulée de façon un peu écourtée, du fait de circonstances locales. Cependant, le bilan de cette journée présume une suite dans deux ans (en alternance avec Bordeaux)

* **La Journée de l'APF à Lyon** de 2024 avait eu lieu avant l'Assemblée Générale de l'an dernier. Elle a donc été évoquée dans le rapport de l'année dernière. Celle de cette année aura lieu le 25 mars prochain sur le thème : *Accueillir l'autre ?* Elle sera introduite par Julien Angueloff, avec des conférences d'André Beetschen, Paule Bobillon, et Fleur Lazdunski.

* **L'APF invite** est une modalité d'ouverture, vers l'extérieur, de notre travail de recherche et de réflexion, avec notre façon particulière d'envisager le débat. Quelques membres de l'association invitent un interlocuteur, psychanalyste ou non, de l'APF ou non, pour une rencontre. Acceptée par le Conseil, l'invitation est ensuite organisée par le ou les membres qui la proposent. Les « APF invite » sont donc très variés, très divers, et donc propices à s'adapter aux préoccupations théorico-cliniques ou culturelles qui se greffent à des préoccupations

psychanalytiques que le programme de nos activités scientifiques ou institutionnelles n'a pas retenues. Cette activité, le plus souvent en province, à Lyon tout d'abord, s'est aussi *invitée* à Paris cette année.

L'APF invite à Paris s'est produit deux fois cette année :

- Le premier événement, le 17 septembre 2024, était la restitution de l'ARCC « Écriture cinématographique et psychanalyse. Il s'est déroulé au *Studio des Ursulines*, avec la projection du film « Serre moi fort » suivie d'un débat-discussion avec le réalisateur Mathieu Amalric.
- Le second événement, le samedi 14 décembre, a été initié et organisé par Vladimir Marinov pour permettre un dialogue avec Pierre Assouline sur le thème « Henri Cartier-Bresson, Alberto Giacometti et la psychanalyse » à partir du livre de Pierre Assouline, *L'oreille du monde, l'œil du siècle : le psychanalyste et le photographe*, et celui de Vladimir Marinov, *Le démiurge et le funambule Brancusi et Giacometti*.

Ces deux premières rencontres à Paris sont prometteuses. Elles laissent penser que d'autres suivront.

Pour L'APF invite à Lyon, le 21 novembre 2024, André Beetschen et Hélène Do Ich ont invité Sylvie Cognet, membre du IV groupe, pour une conférence « Faire de la perte une absence » qui s'est poursuivie d'un débat amical.

L'APF invite à Bordeaux du samedi 8 février 2025 – en présence de Frédéric de Mont Marin pour le conseil, Hervé Balondrade et Marc Delorme – a invité Patrick Merot autour de son livre *La croyance et le doute : de Sigmund Freud à Charles Sanders Peirce*. L'assistance nombreuse, dans la salle de la librairie Mollat, a apprécié un débat vif et éclairant.

L'APF invite à Bordeaux reproduira un événement le 28 juin 2026 où Éric Jaïs et Marita Wasser invitent Catherine Chabert autour de son livre *Les belles espérances*.

Pour L'APF invite à Nantes du 17 mai prochain, Brigitte Éoche Duval et Béatrice Pinter, invitent Dominique Suchet à propos de son livre *Le sexuel la vie durant ; histoire et actualité du sexuel et de la sexualité infantile*.

II – Nos relations avec les autres sociétés analytiques

* *Les relations avec la SPP*

Chaque année une rencontre des deux Conseils a lieu. Nous étions invités cette année par la SPP le 15 novembre 2024. Plusieurs points étaient à l'ordre du jour : nos positionnements dans les sociétés internationales, le CPLF, la bibliothèque Sigmund Freud, mais tous n'ont été que simplement effleurés. Les points de contact entre nos deux sociétés se font plutôt dans les moments de travaux effectifs. Essentiellement autour du CPLF ou dans nos discussions sur nos positionnements respectifs face à l'IPA. Ces dernières deviennent légèrement inconfortables.

Le contrat avec la BSF (Bibliothèque Sigmund Freud) reste un acquis. La proposition évoquée l'an dernier par la directrice de la BSF, Joyceline Siksou, d'inviter un membre du conseil de l'APF aux réunions du Comité de la bibliothèque, n'a pas eu de suite à ce jour.

Vis-à-vis de la FEP et des actions menées envers l'IPA, la SPP se montre reconnaissante de la constance de l'APF.

L'autre point de questionnement aurait pu être sur la question de notre collaboration scientifique pour CPLF. Mais en l'absence de ses secrétaires scientifiques, Denys Ribas et Jacques Angelergues, il n'était pas pertinent d'aborder cette question qui reste un problème.

*** *Le CPLF***

En mai 2024, sur le sujet « Identifications », Claude Barazer a présenté un rapport « Être l'autre », et François Hartmann a discuté le rapport d'Hélène Suarez-Labat. Cette activité est un événement précieux, à la fois pour notre vie scientifique, mais aussi pour la présence de l'APF dans la vie psychanalytique internationale. Le rapport, assuré par l'un de nous, a par la suite un effet stimulant pour la création de séminaires et de groupes de travail de préparation au congrès (pour cette année et pour l'APF, un séminaire et un groupe de travail). Pour le CPLF 2024, Paule Lurcel, Frédéric de Mont Marin, Paule Bobillon et Chantal Duchêne-Gonzalès ont participé à la préparation de ce 24^e Congrès. Solange Carton, Françoise Neau, Isabelle Pays, et Claire Squirès ont été engagées dans le comité de lecture des textes prépubliés.

Comme je l'ai exposé dans mon rapport de l'an dernier, nous sommes préoccupés par notre réelle collaboration avec les organisateurs du CPLF. Il semble que les analystes de l'APF sont plutôt mis devant des choix d'intervenants qui se présentent comme des faits accomplis, y compris pour des interventions d'analystes de l'APF qui ont été directement contactés par les secrétaires scientifiques du congrès. Il en est de même pour les grandes décisions politiques. Comme, par exemple, le fait de supprimer la séance du dimanche matin qui compromet le travail de conclusion des rapporteurs. Ou encore, la réduction du temps ouvert à la discussion des présentations de rapport. Ces décisions sont prises sans concertations avec l'APF, que ce soit avec notre comité du congrès ou avec notre conseil. Il reste que la participation des analystes de l'APF durant le Congrès a été notable. Avec les interventions dans deux tables rondes de Catherine Chabert et de Didier Houzel ; avec celles de Cécile Marcandella, Maria Marcellin, Serge Franco, Béatrice Pinter, Claude Arlès et Pascale Totain dans les ateliers ; par ailleurs, Pascale Michon-Raffaitin a animé un groupe clinique. Il nous faut constater cependant que nous ne proposons que peu de textes préalables alors même qu'il existe des séminaires et groupes de travail de préparation. Il est à noter, qu'en plus du rapport, seules les interventions du discutant et des tables rondes sont publiées dans le numéro de la Revue Française de psychanalyse consacré au congrès... C'est une interrogation.

Pour les CPLF à venir, il nous a paru souhaitable que les analystes de l'APF qui participent au comité scientifique du congrès n'en soient pas entièrement de nouveaux. Ceci afin de maintenir une continuité par des collègues habitués à discuter avec ceux de la SPP. Frédéric de Mont-Marin et Paule Lurcel veulent bien poursuivre, avec les autres collègues que le prochain Conseil désignera.

Le CPLF 2026 se tiendra à Paris sur le thème « Les enjeux actuels de l'organisation psychique : Psyché, entre Éros et Narcisse (titre provisoire) ». L'organisation scientifique du Congrès autour de deux rapports n'est pas (encore) remise en cause (or, c'est une des réformes envisagées par les secrétaires scientifiques du congrès). Le rapporteur pour l'APF sera Vladimir Marinov, tandis que le discutant APF du rapport de la SPP sera Philippe Valon.

Nous sommes sollicités pour proposer le nom du rapporteur pour le Congrès de 2028 qui se tiendra à Paris sur le thème : « La réalité » (après celui de 2027 consacré au contre-transfert). Les rapporteurs devront remettre leur texte en juin 2027. Le rapporteur sollicité pour la SPP sera Kalyane Fejtő, La proposition de l'APF reste à faire.

*** *Les échanges cliniques avec d'autres sociétés***

Le projet de rencontre clinique **avec la société suisse de psychanalyse** a été élaboré par Elaine Patty et Alejandro Rojas-Urrego pour l'APF, avec Bianca Gueye, Jean-François Simoneau pour la SSPsa. Alejandro Rojas-Urrego assure parfaitement le lien entre nos deux sociétés dont il est membre pour chacune d'elles. Nous nous sommes félicités de la finalisation de ce projet avec la programmation d'une rencontre les 27 et 28 septembre 2025 à Lausanne. C'est une rencontre clinique sur deux demi-journées centrées sur deux exposés cliniques faits, l'un par un analyste de l'APF, l'autre par un analyste de la Société Suisse. Les inscriptions (10/12

personnes par sociétés) sont réservées aux analystes ayant homologué leur cursus, aux analystes affiliés à l'APF, ainsi qu'aux membres. L'intervention clinique de cette première rencontre sera assurée par Claude Arlès.

Les rencontres avec la Société suisse devraient avoir lieu tous les deux ans, en alternance de lieu France/Suisse, mais aussi en alternance pour nous d'une année sur l'autre, avec la rencontre clinique entre la Société Belge et la nôtre. (La rencontre de 2026 devrait être en France)

III – Rapport d'activité de l'institut de formation

Le comité de formation et le comité de l'enseignement sont les deux instances de notre institut de formation. Les missions de l'une et de l'autre les engagent auprès des analystes en formation de façon différente et dans des implications différentes, cependant, elles sont au même service de l'un des buts de notre association, celui de « former des psychanalystes selon les normes qui lui sont spécifiques. » (Art.3).

Le 12 octobre 2024 a eu lieu la première rencontre de l'institut entre le secrétaire du comité de formation, le secrétaire du comité de l'enseignement et le président et le secrétaire scientifique (membres du conseil, donc membres *ex officio* du comité de l'enseignement) afin d'envisager ensemble les points de contact de leur activité. Nous avons choisi de nous intéresser ensemble aux documents remis à l'analyste de formation au moment de son admission. Nous avons distingué deux envois. Un premier courrier de la part du comité de formation annonçant sa décision et précisant les caractéristiques des modalités de l'engagement des supervisions. Puis, un second envoi signé du directeur (directrice) de l'institut, du (de la) secrétaire du comité de formation et du (de la) Secrétaire du comité de l'enseignement. Dans la lettre de ce second envoi figurent les conditions de la formation. Il y est précisé que l'APF suit le modèle « français » lequel repose sur les trois piliers que sont : l'analyse personnelle, les cures supervisées, l'enseignement. Il y est précisé également que leurs investissements dans les activités d'enseignement sont libres et ouverts. L'enseignement avec ses différentes modalités, ainsi que le groupe d'accueil leurs sont présentés par l'envoi de la plaquette. Nous précisons que l'Association Psychanalytique de France s'est prononcée pour la formation « en présence », dans une même pièce, et de l'analysé et de l'analyste. Enfin y est joint le règlement intérieur de l'APF dans lequel nous attirons l'attention sur l'engagement éthique qu'implique leur admission à l'institut. Nous y rappelons encore que leur admission à l'institut de formation ne les autorise pas à se prévaloir du titre de « membre de l'APF » ou même simplement mentionner « APF » comme on l'a déjà constaté. Ils peuvent néanmoins mentionner « inscrit à l'institut de formation de l'APF ». En conséquence de quoi on peut constater maintenant que certains se présentent avec un succinct et équivoque « Institut de formation de l'APF » ! On ne peut que féliciter, voire remercier, nos jeunes collègues qui restent scrupuleux sur cette question.

Cette rencontre de l'institut s'est avérée riche et mobilisatrice pour chacun avec une réflexion sur les responsabilités respectives vis-à-vis des analystes en formation. Nous pensons qu'elle pourrait se pérenniser.

Le comité de formation

Pascale Michon Raffaitin, secrétaire du Comité de formation en fera le rapport d'activité.

Le comité de l'enseignement

Son secrétaire, Marc Delorme, a assuré le fonctionnement d'un comité composé de Fanny Dargent, Éric Jaïs, Antoine Machto, Isabelle Pays et Vladimir Marinov en tant que représentant du collège des titulaires. Il y a eu huit réunions en présence et quelques réunions zoom au moment de la conception de la plaquette. La tâche fut plus simple pour la deuxième année de fonctionnement de ce comité de l'enseignement, tout en révélant toute son importance. Notre attention a été attirée par les différents lieux d'inscription pour les activités proposées : séminaires, groupes de travail, hors ou dans l'institut etc.... Nous avons poursuivi l'impulsion de ces dernières années quant à une présentation encore plus visible sur notre plaquette des différentes activités d'enseignement :

a) les enseignements proposés, sous la responsabilité du conseil, par l'institut de formation : b) l'enseignement, sous la responsabilité cette fois des membres sociétaires ou titulaires, que sont les séminaires : c) et enfin, la troisième rubrique inscrite comme enseignement de l'institut : les groupes de travail assurés par des analystes en formation. Nous avons dû refuser un groupe de travail proposé par un analyste en formation du fait de la coanimation avec un invité extérieur (non-analyste) dont notre association, connaissant ses implications judiciaires, ne pouvait pas soutenir la présence de son nom dans nos activités d'enseignement.

La rencontre avec les analystes en formation aura lieu au lendemain de notre assemblée générale, le samedi 15 mars, comme il en est habituel lors d'un renouvellement du conseil : en présence des deux comités de l'enseignement, l'ancien et le futur. La rencontre de l'an dernier, pourtant annoncée n'a pas été fréquentée. Quasiment aucun analyste en formation ne s'y est rendu. Nous le regrettons. Cela rejoint quelques remarques à propos de l'investissement des analystes en formation dans les activités d'enseignement proposé par l'association et son Institut.

Les activités de l'Institut

* *Le groupe d'accueil et de réflexion*, assuré par Sylvie de Lattre et Adriana Helft. Par principe ce groupe s'étoffe au fur et à mesure des admissions à l'institut. Actuellement, avec dix participants, il y règne une ambiance de liberté d'échanges et de paroles spontanées. On peut même y voir se développer des liens chaleureux entre les participants qui peuvent ainsi partager leurs préoccupations multiples lors d'échanges spontanés pour en permettre l'élaboration avec les membres qui assurent le groupe.

* *Le séminaire sur l'engagement du traitement* est, quant à lui, assuré par Evelyne Sechaud. Ses 12 participants interrogent, dans une approche clinique, comment se conçoit l'engagement d'une psychanalyse ou d'une psychothérapie analytique. L'horaire en soirée a permis aux analystes de province de s'y inscrire plus facilement. Les présentations cliniques, souvent riches de contenus, posaient à chaque fois une véritable question sur l'engagement du traitement. Evelyne Séchaud remarque que, de la discussion associative, émerge des problématiques autour des questions techniques ou éthiques ; autour des aspects processuels transférentiels ou contre-transférentiels ; autour des concepts métapsychologiques impliqués. Cette activité relève donc parfaitement de l'esprit de la formation que nous souhaitons porter à l'APF.

* *Les Lecteurs et lectures de Freud*. Par la lecture de deux membres d'un même texte freudien, en relation avec le thème scientifique des samedi débat, s'est poursuivie l'idée de faire entendre deux voix. Se sont risqués à cette rencontre : Philippe Valon et Françoise Neau ; François Villa et Elaine Patty ; viendront en mars Jacques André avec Francine Caraman ; en mai Paule Lurcel avec Francine Pascal de Mont Marin, en juin, moi-même avec Alejandro Rojas-Urrego.

* *Les Mardis Cliniques*. Leur poursuite a été assurée et animée par Laurence Kahn, Bernard de la Gorce, Patrick Merot et organisée par Fafia Djardem. Le premier mardi du mois, un analyste en formation soumet à l'élaboration du groupe, une séquence de séance qui lui semble interroger sa pratique. Deux réunions dans l'année seront consacrées à des situations analytiques avec des enfants. L'importance et l'investissement de cette présentation clinique, dans le cadre de leur parcours de formation, se confirme comme un moment parfois essentiel. Sont ainsi intervenus Flore Ladzunski, Pierre Noailles, Olivier Perez. Interviendront en avril Thérèse Maraud et en juin Hafida Naoui.

* *Rencontre et débat avec un auteur*. Cette activité, laissée à l'initiative des analystes en formation, a proposé deux rencontres. L'une en octobre 2024 par Nathalie Bruno et Vincent Estellon à propos du livre de Nicolas Evzonas *Devenirs trans de l'analyste*. L'autre par Nicole Mesplé-Somps et Claire Trémoulet à propos du livre de Leopoldo Bleger *Analyse en présence, analyse à distance*.

Ces activités d'enseignement bénéficient de la présence d'un membre du comité de l'enseignement, lequel peut ensuite mettre au travail, au sein de ce comité, son témoignage sur le déroulement et la réalisation de ces

activités. Il peut quelques fois établir le lien entre celles-ci et l'institut de formation. Antoine Machto a régulièrement assumé cette place. On ne peut que reproduire la satisfaction dite l'an dernier : « Toutes les activités d'enseignement proposées par l'institut mobilisent beaucoup d'entre nous. Tous ceux qui y participent, les organisateurs animateurs comme les analystes en formation partagent, de façon différente, un sentiment de satisfaction pour la qualité des échanges, pour les apports cliniques qui s'entremêlent aux apports théoriques. Les analystes, membres de l'APF, sont assez fiers de pouvoir ainsi transmettre l'esprit de l'analyse qu'ils ont eux-mêmes investi. Il faut remarquer que nos modalités d'enseignement, dans le paysage analytique européen, exceptionnelles. Parallèlement les analystes en formation qui y participent se sentent au travail et incités à plus de recherche ». Mais, cette année encore, on ne peut qu'énoncer à nouveau un bémol, assorti d'une inquiétude : « Mais, et c'est tout à fait en contradiction, à l'exception des mardis cliniques, nous constatons qu'il y a une faible fréquentation des analystes en formation, une dizaine au mieux, souvent moins, pour les autres activités proposées par le comité de l'enseignement. Il y a un noyau de fidèles, pourrait-on dire. Pour les autres, leur fréquentation est épisodique, sans régularité, gênant la formation d'un groupe de travail stable. Changement de culture ? Nouvelle génération ? Zapping et à la demande ? Sans doute un peu de tout cela. Mais ne doit-on pas y voir une nouvelle forme de la même résistance, qu'à toutes les époques, au dévoilement de la chose inconsciente que la formation analytique jusque dans son enseignement débusque par la remise en mouvement des enjeux transférentiels et ses déplacements sur la théorie, les auteurs, ou sur l'institution. » Si la fréquentation des lieux proposés par l'institut est faible, (encore une fois sauf pour les mardis cliniques à l'exception de ceux qui concernent la psychanalyse avec les enfants), peut-on rapprocher ce constat de celui d'une tendance entrevue, celle d'une difficulté quelque fois pour les membres de se mobiliser pour ces activités ou pour les conférences ou encore pour les fonctions institutionnelles ? En n'oubliant pas, qu'en revanche, les analystes en formation (comme les membres) travaillent beaucoup, et investissent les propositions qui sont à la marge comme les « APF invitent » pour rencontrer des auteurs, ou les ARCC plutôt que les séminaires, ou bien encore les groupes de travail entre analystes en formation plutôt que les séminaires. Sans doute le groupe de réflexion envisagé sur la « gouvernance » pourrait-il aussi prendre en compte ces dimensions du questionnement institutionnel, révélateur, peut-être, de formes nouvelles de transfert sur l'institution.

Les séminaires proposés par les membres sont au nombre de vingt et un et concernent trente-huit membres contre trente-six l'an dernier.

Et les analystes en formation travaillent aussi entre eux ; trente-six d'entre eux ont demandé l'inscription de huit groupes de travail dans le programme des activités de cette année contre vingt-neuf l'an passé. On peut ajouter les cinq analystes en formation associés à l'animation de séminaire. On compte donc quarante et un analystes en formation engagés dans l'animation de séminaire ou groupe de travail contre quarante-trois l'an dernier.

IV – Le groupe de contact

Le groupe de contact, toujours coordonné par Jacques Sédat, est la possibilité pour l'APF d'être présente auprès des institutions analytiques, essentiellement lacaniennes, actives à Paris. Je dis « essentiellement lacaniennes » du fait de leur nombre. Néanmoins, la SPRF, le IV^e groupe et surtout la SPP, y sont présents et de façon très active. Hélène Widlöcher a bien voulu être mandatée pour représenter l'APF. Nous la remercions pour sa vigilance, dans un groupe pouvant rapidement se passionner pour des « causes » et envisager des « actions ». Sa connaissance de la vie analytique parisienne et de ses enjeux institutionnels, ont permis d'y faire valoir la position de l'APF. Ce groupe a comme seul intérêt, dans sa représentation but, de fédérer bon nombre de sociétés psychanalytiques alors qu'il existe une menace sur la pratique de la psychanalyse ou même sur l'activité des sociétés, ce que Hélène Widlöcher ne manque pas de rappeler dans ce groupe.

V – Les relations avec les sociétés internationales.

La FEP

L'activité scientifique de la FEP, son objet historique en quelque sorte, devrait être au centre de nos préoccupations avec les séminaires ou « petites conférence » et la « grande » conférence annuelle.

En avril 2025, cette conférence annuelle se tient à Dresde sur le thème *Liberté*. Pour la partie scientifique de cette conférence, Laurence Kahn en assurera l'ouverture avec son texte : « Les égarements de la liberté ». Interviennent également lors de panels ou de forums : Léopoldo Bleger, Brigitte Éoche Duval, Pascale Michon Raffaitin et Michael Parsons.

Les séminaires proposés par la FEP

* Le NQAS, c'est à dire le séminaire des analystes nouvellement qualifiés, est donc la nouvelle dénomination du NMS (new member seminar). Il est maintenant, sans ambiguïté, ouvert aux analystes en formation de l'APF ayant homologué leur cursus, aussi qu'aux analystes affiliés. Solange Carton et Claire Squires ont participé à la session de juin 2024.

Nous avons convenu, avec la secrétaire générale de la FEP, que chaque année nous adresserons à la FEP la liste nominative des analystes en formation ayant homologué leur cursus, ou les analystes affiliés, et à jour de cotisation, afin qu'ils puissent recevoir le bulletin annuel et qu'ils puissent s'inscrire aux activités sans avoir à justifier de leur inscription à l'institut. Il a été convenu que cette liste doit rester strictement confidentielle et ne doit, en aucun cas, être diffusée pour un autre usage.

* La FEP multiplie les séminaires destinés aux différentes catégories d'analystes. Au NQAS s'est ajouté le « New Candidate Seminar » destiné aux analystes nouvellement admis à la formation. Et s'ajoute encore un nouveau séminaire pour les étudiants en psychologie ou en médecine, non encore admis à la formation. C'est une politique expansionniste affirmée.

* Au *Forum on education* pour les superviseurs, s'est ajouté le NTAS *New training analyst seminar*.

Nous avons eu une discussion, au sein du conseil, à propos de la participation des analystes en formation au « New Candidate Seminar ». Chaque société européenne peut envoyer deux de ses analystes en formation. Nous avons gardé la même position que l'an dernier. Nous ne choisissons pas les analystes à inscrire dans ce séminaire. Cela nous semblerait contraire à l'esprit de notre formation, sans ingérence institutionnelle. Selon le modèle français, comment pourrions-nous « choisir », parmi les analystes nouvellement admis à la formation, ceux qui pourraient participer à ce séminaire ? D'un autre côté, nous ne pouvons pas négliger l'intérêt de ce premier contact, pour les jeunes analystes, avec les échanges cliniques internationaux. L'an dernier, nous avons adressé une information à tous les analystes en formation ayant déjà validé un contrôle. Aucun analyste en formation ne s'est montré intéressé. Cette année, toujours avec le souhait de minimiser la provocation narcissique ou incestueuse que revêt une telle intervention, nous avons opté pour une autre modalité. L'information en sera donnée pour tous, sur notre site internet. Il est laissé, aux analystes en formation intéressés, le loisir de se manifester (sans critère de restriction).

Les Council meeting (réunion des présidents des sociétés européennes).

Ils ont eu lieu en avril 2024, un Council meeting exceptionnel s'est tenu en octobre 2024 : il y a eu le Council meeting de novembre 2024, et le prochain sera à Dresde en avril.

La préoccupation scientifique laisse la place aux préoccupations politiques et de plus en plus aux relations sociétés européennes/ FEP/ IPA

Lors du Council meeting de mars 2024 il fut question de l'avenir de la Maison de la FEP à Bruxelles. Nous avons aussi repris la discussion sur la formation proposée par l'IPA, l'étude par Task Force II étant encore en cours. La British Society, de son côté, est venue questionner la question de l'appartenance à la FEP conditionnée par l'appartenance à l'IPA. Le Council meeting exceptionnel par zoom avait pour ordre du jour la modification des statuts de la FEP afin que les Euroreps puissent être régulièrement présents lors du Council meeting des présidents.

Lors du Council meeting de novembre 2024 j'ai prononcé un hommage à la mémoire de Jean-Claude Rolland.

Lors de ces réunions se dessine deux grandes discussions. La FEP est-elle une fédération politique ou une fédération scientifique ? Quelle est la représentativité des sociétés européennes auprès de l'IPA ? Est-ce par leurs présidents lors des Council meeting de la FEP où sont invités les membres du Board de l'IPA ? Ou bien est-ce par les Euroreps siégeant aux réunions du board de l'IPA ? Dès lors les Euroreps représentent-ils les présidents auprès de l'IPA ou bien représentent-ils l'IPA auprès des européens ? C'est une question importante qui a pris tout son relief lors des récents échanges directs entre les présidents européens et l'IPA, à propos de la formation, car ce sont les représentants régionaux qui siègent au board de l'IPA et qui signent les orientations.

Le changement de présidence de la FEP qui a vu Jan Abram succéder à Heribert Blass a marqué un virage dans un lien nettement intensifié de la FEP avec l'IPA. Par exemple Jan Abram a souhaité se positionner récemment comme fédératrice d'une position européenne, dès lors que 31 sociétés sur les 43 sociétés composantes de l'IPA s'étaient engagées dans un mouvement de contestation du nouveau code de procédure pour la formation des analystes adopté par l'IPA en juillet 2024. Elle organise une discussion avec les Euroreps et le board de l'IPA lors du prochain Council meeting à Dresde.

Sans que cela ne soit jamais dit explicitement, la régionalisation de l'IPA par une « antenne » que serait la Fédération européenne est en train de se mettre en place, négligeant, de fait, que la FEP est une fédération de sociétés européennes, alors que l'IPA une association de membres. De même que la FEP a une vocation scientifique de recherche et d'échanges, alors que l'IPA a une vocation administrative de régulation de l'activité psychanalytique dans le monde.

Du 15 mars au 30 avril vont avoir lieu les élections à l'IPA des Euroreps. Nous recevons la déclaration d'intention des candidats et candidates à cette élection. La réserve à laquelle nous sommes tenus nous oblige à ne pas orienter le choix des votes des membres de l'association. Nous ne pouvons que vous dire, d'abord qu'il est important de voter, et ensuite qu'il est important de choisir des représentants qui sauront défendre la particularité si précieuse du modèle français de formation, si précieuse et enrichissante pour l'avenir de la psychanalyse. Très peu de sociétés appliquent ce modèle, et en réalité, très peu le connaissent.

Vous trouverez sur le Site de l'APF les déclarations d'intention que certains candidats nous envoient. Jusqu'à présent : Louise Hird de la Société australienne, Yael Samuel de la Société israélienne et Ellen Sparer de la Société psychanalytique de Paris.

L'IPA

Mail adressé à l'IPA en octobre 24

Nos relations avec l'IPA ont été marquées, cette année encore, par les discussions engagées à propos de la réforme du code de procédure pour la formation des analystes. Vous en avez été informés, au fur et à mesure que se sont déroulées les discussions, et au fur et à mesure que se sont prises les décisions par le board de l'IPA. Vous avez été également sollicités pour vous manifester directement auprès de la présidente de l'IPA. Nous vous remercions de l'accueil que vous avez réservé à cette sollicitation et surtout, nous vous remercions du soutien que vous nous avez manifesté. Nous avons combattu, et nous combattons encore, cette réforme qui banalise et

généralise l'analyse pour la formation des analystes en visio et à distance. Un groupe de 7 présidents européens (mais quelque fois l'APF seule lorsque le découragement survenait) ont particulièrement été dynamiques dans ce mouvement : ce sont les trois sociétés françaises, la société belge, une société italienne, l'association britannique, la société suisse par moments. Avant la réunion de juillet du board de l'IPA, laquelle devait envisager l'adoption des conclusions de la Task Force II, nous avons adressé à Harriet Wolfe une lettre signée par 32 sociétés européennes (Annexe 3). Le Conseil de l'APF a envoyé en plus sa propre lettre (Annexe 4) soutenant fermement sa position. Mais néanmoins, en juillet, le code de procédure a été adopté.

En octobre 2024, en s'appuyant sur une phrase indiquant que la procédure était à « l'essai », le conseil de l'APF a fait parvenir un nouveau courrier à l'IPA (Annexe 5). Nous vous avons envoyé le courrier suivant :

« Vous avez reçu par l'IPA l'annonce qu'un nouveau code de procédure pour la formation des analystes a été adopté le 29 juillet dernier ».

La lecture de ce nouveau code de procédure, qui établit une norme de références plutôt qu'une définition, qui parle de variations plutôt que d'exceptions, nous laisse particulièrement inquiets. La façon dont est banalisé et généralisé l'usage des outils de communications à distance (« télé-analyse » comme il est dit) et ce, pour la cure analytique comme pour les modalités de formation, ne correspond pas aux exigences de la méthode ni aux fondements métapsychologiques que porte l'APF.

Nous avons, bien évidemment, remarqué que ce nouveau code de procédure n'a que peu tenu compte des remarques que plus de trente sociétés européennes avaient formulées dans une lettre commune adressée en juin à Harriet Wolfe, présidente de l'IPA, et au board de l'IPA, que pourtant la plupart d'entre vous avaient soutenue.

Cependant, dans la présentation de ce nouveau code de procédure, il est indiqué qu'il est soumis à une période d'observation de trois ou cinq ans. Aussi notre conseil a souhaité s'inscrire dans l'éventualité de sa révision et manifester sa réaction auprès d'Harriet Wolfe, présidente de l'IPA.

Vous trouverez en pièce jointe la lettre que nous lui avons adressée.

Je vous rappelle que l'IPA est une société de membres. Si en février dernier nous avons sollicité votre signature pour la lettre que nous avons adressée à Harriet Wolfe et au board de l'IPA, nous pensons aujourd'hui plus judicieux que chacun d'entre vous qui se sent concerné se manifeste directement par l'envoi à Laura Botherway, secrétaire administrative de l'IPA (laura@ipa.world) d'un courrier de soutien à la position du conseil de l'APF. Si les termes et l'esprit du courrier du conseil vous conviennent, vous pourrez les reprendre. Nous vous proposons un modèle que, bien entendu, vous pouvez modifier à votre gré.

Nous vous informons aussi que les présidents des sociétés européennes, déjà engagés dans l'expression de leur position, poursuivent une action commune qui se décidera au cours de leur réunion en novembre prochain à Bruxelles.

À la suite de ce courrier et de la réponse d'Harriet Wolfe, il y a eu une nouvelle mobilisation des présidents européens. Nous proposons que, puisque la formation à distance est adoptée et qu'il est admis que chaque Institut peut faire comme il l'entend, soit établi une reconnaissance des sociétés qui maintiennent la présence, dans une même pièce, comme condition des cures d'analyse pour les futurs analystes. Nous demandons que cette mise en place, le soit sous la forme d'un groupe (groupe B par exemple), comme le sont les trois modèles de formation, lesquels instaurent de sensibles différences entre les instituts sans pour autant instaurer des clivages ou des séparations, ce qui du reste nous est reproché. À ce jour, 31 sociétés ont signé ce courrier. Le board de l'IPA semble y avoir été sensible et a engagé une discussion avec nous. Une première rencontre a eu lieu en janvier de cette année. Nous y avons avancé une nouvelle proposition (Annexe 6). La seconde rencontre est programmée à Dresde en avril.

Nous pouvons encore espérer que la voix de la majorité des présidents européens soit entendue. Cependant nous regrettons que notre proposition n'ait pas encore pu trouver de relai dans d'autres régions et que, cantonnée

à l'Europe, cela maintienne l'a priori anglo-saxon (majoritairement américain) d'une position qualifiée de « narrow-minded » ou « d'old fashioned ».

VI – Je voudrais terminer ce rapport avec deux éléments plus réjouissants, porteurs pour l'avenir.

Vous le savez, dans notre association, la secrétaire administrative est une cheville ouvrière des relations et des communications entre nous tous. Cela aura été une chance de notre conseil que d'accompagner Madame Reliquet dans ses deux premières années de sa prise de fonctions à l'APF. Sa disponibilité, sa rigueur et sa discrétion, ajoutée à sa compétence, ont rapidement apaisé nos inquiétudes. Les quelques erreurs ou faux pas de ce temps de découverte ont permis l'amélioration d'anciennes habitudes ou de mettre en évidence certains dysfonctionnements. Je pense par exemple à ce qui nous a conduit à changer, avec bonheur, de cabinet comptable mais aussi de banque. Au nom du conseil, je remercie donc ici même Madame Reliquet de son efficacité.

Enfin, pour conclure ce rapport, je voudrais rappeler le souvenir de ce 8 juin 2024 où nous avons fêté les 60 ans de notre association. Dans la chapelle désaffectée de l'INJA (Institut National pour Jeunes Aveugles), un lieu au charme indiscutable et baigné de la musique et du chant de Gabi Hartmann, de surcroît avec un buffet formidable arrosé de Saint Amour, nous nous sommes souvenus de la naissance de notre Association le 9 juin 1964. Nous nous sommes également dit que, décidemment, nous aimions bien réentendre ce récit auquel nous venons nous ressourcer en retrouvant le contact de la force insurrectionnelle de cette horde fraternelle qui n'était pas sans disputes, sans tensions, sans conflits, ni sans enjeux de pouvoir et de narcissisme, mais qu'elle a su dompter et dépasser au service d'une cause commune. Ils se tenaient dans un *désaccord parfait* selon le mot de Jean-Claude Lavie, unis par le refus de la soumission à un maître et par la passion de la psychanalyse. Ils renouaient avec l'insurrection freudienne, cette rupture invraisemblable qui, dans l'histoire des sciences humaines, s'est appuyé sur la pensée d'un homme, lequel n'a pas voulu se conformer au plus simple, au plus évident, au plus répandu, en maintenant fermement sa boussole de la découverte de l'inconscient. Nous aimons réellement, dans des identifications héroïques, réentendre comment l'APF s'élance, légère, déterminée et combative, à l'image de la démarche inimitable de Gradiva. Celle qui avance, allant, tel Mars Gradivus, au combat, ce combat pour une psychanalyse qui continue d'avancer. Nous avons pu nous dire que l'APF restait bien jeune et vivante, sans doute parce que nous aimons réinventer ce récit et tout ce qu'il contient. Mais Jacques André, par un récit vif et ardent de nos origines, nous a fait quitter le terrain de la commémoration pour entrer dans le temps de l'histoire et du mythe. Souhaitons longue vie à cette APF-là.

Je veux une dernière fois remercier chacun des membres de ce conseil, pour leur soutien constant, pour le travail et l'enthousiasme toujours présents, pour l'attention amicale des échanges, toute choses propices à l'avancée comme à la résolution des difficultés que pose une vie associative comme la nôtre.

Je veux également vous remercier de nous avoir fait confiance il y a deux ans, en nous confiant ces fonctions que nous avons, je le souhaite, honorées.

Annexe 1

Ouverture de l'assemblée générale extraordinaire du 11 janvier 2025

Dominique Suchet

Chers Collègues,

L'ordre du jour de cette Assemblée générale extraordinaire est de soumettre à votre vote deux résolutions qui, si elles sont adoptées ? conduisent à une modification des statuts de l'association.

Toute modification de statuts se vote en assemblée générale extraordinaire réunie avec un quorum des 2/3. Vous savez que lors d'une première convocation, le 16 novembre 2024, le nombre de participants n'a pas atteint le quorum requis. C'est donc par une seconde convocation, pour la même assemblée générale extraordinaire, que nous nous réunissons aujourd'hui.

Pour statuer, cette nouvelle assemblée ne nécessite aucun quorum.

Chacune des résolutions sera donc soumise à votre vote et, pour être adoptée, devra recueillir une majorité renforcée au 3/4 c'est à dire 75% des bulletins exprimés.

Aujourd'hui nous sommes 50 présents. Cela veut dire qu'une résolution est adoptée si elle reçoit 38 votes favorables, et qu'elle est rejetée à partir de 12 votes défavorables.

Je vais reprendre là les projets des résolutions soumises à votre vote

I – La première résolution concerne la modification de la reconnaissance de la fin du cursus de formation avec la création de la qualité de psychanalyste affilié à l'APF.

Il s'agit de donner une place officielle et publique aux analystes dont nous reconnaissons la fin du cursus de formation et la capacité à exercer leurs activités psychanalytiques selon les critères propres à l'APF – ce sont les termes de nos statuts et du règlement intérieur actuels.

La proposition de la résolution que vous avez lue et qui est soumise à votre vote tient compte des remarques et des suggestions exprimées au cours des différentes réunions de ces dernières années et particulièrement de la rencontre du 11 octobre 2024.

J'ajoute que lors de notre réunion pour la première convocation de cette assemblée générale extraordinaire, nous avons pu avoir une longue discussion et de profonds échanges de vues sur ce projet.

Si pour aujourd'hui, le texte des résolutions et celui des statuts est celui proposé le 16 novembre (il ne peut pas être modifié pour cette seconde convocation de la même assemblée générale), certaines formulations dans la rédaction du règlement intérieur ont pu en revanche être faites.

Vous en avez été informés par un courrier cette semaine et vous avez pu les consulter sur le site :

- Dans l'Article 18.a du règlement intérieur la suppression du mot homologation qui pouvait laisser entendre que l'affiliation était une étape supplémentaire alors que l'affiliation remplace l'homologation

- Dans l'article 44 du règlement intérieur la rédaction plus juste de la possibilité pour tous les membres ou analystes en formation de pouvoir interroger un membre du comité d'éthique

La création de la qualité de psychanalyste affilié à l'APF consiste, en fin de compte, à déplacer l'inscription de l'analyste ayant terminé son cursus de formation. L'homologation de cursus, avec son maintien de l'inscription de l'analyste dans l'institut de formation, disparaîtrait.

Premier point : le psychanalyste affilié serait inscrit dans l'association avec visibilité publique, notamment par une liste sur notre site internet.

Deuxième point : l'analyste affilié à l'APF sera inscrit dans l'association (et non plus à l'institut de formation) sans en avoir le statut de membre.

Cette caractéristique est importante parce qu'elle maintient ce qui, selon nous, a présidé en 1972 à la décision par J.-B. Pontalis de créer l'étape de l'homologation. Je cite Pontalis : « faire de la validation de la formation avant la présentation du mémoire, un temps effectif : l'évaluation de tout un parcours et non pas une simple constatation que le candidat a satisfait formellement aux exigences de notre institution. » Plus loin il ajoute : « pouvoir reconnaître la fin de la formation sans pour autant reconnaître la capacité immédiate pour les fonctions statutaires des membres, institutionnelles et d'enseignement. » Fin de citation.

La reconnaissance de la qualité de psychanalyste, sans lui reconnaître immédiatement la capacité pour les fonctions statutaires des membres, qu'elles soient institutionnelles ou d'enseignement, est ce que propose la qualité d'affilié. Elle inscrit l'analyste affilié dans l'association sans en être un membre.

« Inscrit dans l'association », c'est l'affirmation sans ambiguïté de la reconnaissance de l'acquisition par le candidat des qualités d'analyste selon les critères et l'esprit que notre association lui a transmis durant le temps de sa formation.

« Inscrit dans l'association », cela signifie également que l'association assume en son sein cette étape intermédiaire, moins floue et incertaine que l'homologation, pour laquelle nous avons de l'estime, avant celle éventuelle de devenir membre.

Le premier changement, manifeste, la première conséquence de notre proposition, serait dès lors l'existence d'une liste officielle et *publique* des analystes affiliés à l'APF. Ce à quoi la plupart d'entre nous adhérons depuis un certain temps.

L'analyste pourra faire publiquement état de son lien à l'association psychanalytique de France, autrement que par l'usage et ambiguë « analyste ayant homologué son cursus de formation à l'APF », lequel reste inscrit à l'institut de formation. L'analyste affilié pourra se prévaloir publiquement de son affiliation à l'APF.

Ce qui ne change pas : le changement d'appellation et d'inscription à l'association plutôt qu'à l'institut ne modifient en rien les actuelles possibilités de travail et d'inscription institutionnelles qu'ont jusqu'à présent les analystes ayant homologué leur cursus.

Pour les psychanalystes affiliés, il y a les mêmes possibilités de proposer des groupes de travail, les mêmes possibilités de s'associer à des membres pour des séminaires, les mêmes possibilités d'être sollicité pour un comité de l'enseignement ou un comité scientifique etc... Ces possibilités sont d'ailleurs déjà celles des analystes en formation et pour certaines d'entre elles dès leur admission. Ces dispositions, nous le savons, sont très particulières à notre association. Elles charrient une conception de la formation des psychanalystes propre à l'APF.

Pour répondre à une préoccupation plusieurs fois exprimée sur ce point et pour assurer le maintien de cette possibilité, on peut ajouter que la mention « réservés aux analystes en formation » en ce qui concerne les

enseignements proposés par le conseil, devra être remplacée par « **destinés** aux analystes en formation ». Ainsi, les animateurs pourront continuer à accueillir les participants qu'ils souhaitent, comme ils le font déjà pour les analystes « homologués », voir pour des membres.

Mais rappelons cependant que cette mention n'est ni du ressort d'un règlement intérieur, ni bien évidemment des statuts. Elle est du ressort de chaque conseil avec son comité de l'enseignement. Elle figure seulement sur la plaquette. Si la résolution est adoptée, la correction sera faite immédiatement par le conseil actuel sur la version consultable sur notre site internet.

La modalité de nomination

Concrètement, la nomination se ferait – toujours au cours d'un collège des titulaires après l'écoute de deux rapports – à l'issue d'un vote à majorité simple. Jusqu'à présent, la reconnaissance de l'homologation du cursus se faisait après l'écoute d'un seul rapport, le vote à la majorité simple étant facultatif, à la demande éventuelle du collège. De fait, il a été très rarement mis en œuvre. L'homologation de cursus valait pour autorisation à présenter un mémoire de candidature au sociétariat. Il en serait de même pour l'affiliation.

Le psychanalyste affilié n'étant pas membre de l'association, il n'a pas le droit de participer à une assemblée générale, ni donc de vote. Il n'est pas non plus éligible à un Conseil.

Mesure transitoire : Il est entendu que les actuels analystes ayant homologué leur cursus de formation qui souhaiteraient rester dans cette position le pourraient, en gardant les mêmes conditions qu'actuellement (rester inscrit à l'institut de formation – mais sans inscription publique). En revanche, ceux qui le souhaiteraient, pourraient acquérir le nouveau statut de psychanalyste affilié à l'APF sur simple lettre adressée au président et transmise au conseil qui statue.

Un mot sur « affiliation » ; nous avons retenu le nom d'affilié

Nos réflexions nous ont fait considérer et souligner que le moment où un candidat demande la reconnaissance de la fin de son parcours de formation, correspond au moment où il inscrit son cheminement avec l'APF dans sa propre histoire (d'analyste). Ce faisant, il demande également que ce parcours soit reconnu au-delà de l'institut, c'est-à-dire reconnue par l'association. En somme, il demande à être inscrit dans l'histoire de notre association

Il n'échappe à aucun candidat que le regard du collège des titulaires et son énonciation ont une forte valeur symbolique. Le moment de l'homologation du cursus de formation est en fait celui d'une reconnaissance et d'une affiliation, autant pour le candidat que pour l'institution. Le candidat, en exprimant sa demande d'affiliation, le fait dans une démarche performative. Il s'affilie. Tandis que l'institution de son côté, en affiliant, reconnaît que cet analyste a acquis et, s'est approprié les qualités analytiques qui lui ont été transmises.².

Un mot sur les effets d'un changement

Nous le savons modifier un élément des statuts modifie tous les autres. Cela a beaucoup été répété

Nous le savons, modifier un des éléments des statuts modifie tous les autres. Cela a été maintes fois répété. Analyste en formation, analyste ayant homologué son cursus, analyste affilié (peut-être), membre sociétaire,

2. **Affiliation** ou **affilié**, est, en français, soit transitif soit intransitif. C'est un terme qui réunit les enjeux complexes d'un moment entre passivité et activité. La double nature, transitive et intransitive de l'affiliation, « à » ou « de », insiste sur la réciprocité de la démarche. Le choix quant à lui de « psychanalyste affilié » « à » plutôt que « de » l'APF, maintient la plus grande liberté quant à une appropriation narcissique de l'un (ou plutôt de l'une, l'association) et de l'autre, le nouveau psychanalyste affilié.

membre titulaire, membre honoraire... Modifier la place ou les modalités d'une étape modifie toutes les autres – au moins les étapes voisines, celle qui précède et celle qui suit.

Par exemple, rétroactivement, on a pu constater que lorsque l'homologation de cursus a été introduite, la **validation** du second contrôle libérée du devoir d'évaluer le parcours de formation du candidat (scientifique et dans l'enseignement), a pris toute sa dimension de clinique psychanalytique. Elle a acquis une spécificité qui lui donne la possibilité d'un temps d'élaboration inestimable, tant pour l'analyste que pour le superviseur ou pour l'institution.

Un souhait ou aussi une anticipation sur les effets de ce changement proposé aujourd'hui.

Le moment de la candidature et de l'élection pour être membre sociétaire de l'association à l'appui d'un mémoire ou de travaux équivalents va être clairement dissocié du moment de la reconnaissance de l'affiliation à l'APF. Dissocié et résolument distinct. Cette démarche (candidater au sociétariat) et ce statut (devenir membre de l'APF) pourraient être reconnus sans ambiguïté dans toute leurs spécificités. Devenir membre, c'est franchir une étape avec les responsabilités de fonctions institutionnelles (participer à un conseil, voter lors des assemblées générales...) ou d'enseignement (proposition de séminaires, participation aux enseignements proposé par l'institut de formation, par exemple l'organisation des mardis cliniques...) qui lui incombent. En somme, participer à la transmission de la psychanalyse et aux recherches la concernant. C'est-à-dire, précisément, répondre aux buts que s'est fixé notre association. Mais aussi, si la seconde résolution est adoptée, la possibilité d'entrer dans la composition du comité d'éthique. Dans ce fil, nous pensons que d'autres responsabilités institutionnelles, qui pour nous sont toujours des occasions d'investissements avec une dimension analytique, devraient être envisagées pour nos membres sociétaires, comme par exemple celle de participer d'une façon ou d'une autre, par délégation, à la présentation des candidats au sociétariat.

Pour terminer la présentation de l'esprit de ces modifications et avant de vous lire le texte de la 1^{re} résolution, laquelle va être soumise à votre vote, je voudrais vous redire que notre conseil estime qu'elle est adaptée à l'actuelle évolution de notre association. Je reprendrais les mots de tous les conseils qui proposent des modifications : « aucun code ne pourra être parfait et toujours l'exercice de la fonction analytique y échappe, complexe et vivante. Aucune règle de fonctionnement, aucune disposition mise au service de la transmission de l'analyse et à son exercice ne pourra rigidifier, et heureusement, cette expérience complexe, et mouvante. Ce sera toujours dans ces zones imprécises où chacun, en affrontant ses propres résistances, acquière ou a acquis sa propre évolution, que nous serons appelés à reconnaître comment travaillent fantasmes et idéaux. »

PREMIERE RESOLUTION : INSCRIPTION DE LA QUALITE DE PSYCHANALYSTE AFFILIE A L'APF

L'assemblée générale, connaissance prise du projet de modification de la place, au sein de l'association, des analystes en formation au sein de l'institut de formation qui ont validé leur cursus, décide d'attribuer la qualité de « psychanalyste affilié à l'APF » aux analystes qui en feront la demande et qui s'inscriront dans le cadre de la procédure spécifique impliquant une décision favorable du Collège des titulaires.

L'attribution de la qualité de « psychanalyste affilié à l'APF » démontrera, tant aux membres de l'association qu'aux tiers, la reconnaissance par cette dernière de la capacité des analystes concernés à exercer leurs fonctions selon les critères propres à l'APF. Les psychanalystes affiliés à l'APF pourront, sans avoir la qualité de membre de l'association, pas plus que celle de l'IPA, participer à des missions d'enseignement, à certains comités et/ groupes d'études et figureront sur une liste publique dont ils pourront se prévaloir tant vis-à-vis de l'association que des tiers.

MODIFICATIONS STATUTAIRES CORRELATIVES À L'INSCRIPTION DE LA QUALITE DE PSYCHANALYSTE AFFILIE À L'APF

L'Assemblée générale, comme conséquence de l'adoption de la résolution, décide (1) la création d'un nouvel article spécifique (cf. article 10) au sein des statuts de l'association relatif aux psychanalystes affiliés à l'APF et (2) d'adapter en conséquence l'ensemble des dispositions statutaires impactées par la création de la qualité de psychanalyste affilié à l'APF.

Avant de procéder au vote, la discussion est ouverte

II – La seconde résolution concerne une modification des modalités de traitement des problèmes d'éthique psychanalytique.

Les conditions actuelles, adossées au code d'éthique et de déontologie de l'IPA, prévoient jusqu'à présent dans nos statuts que ces problèmes relèvent de la compétence du collège des titulaires (art.11) et les articles 39 et 40 du règlement intérieur. Il est prévu qu'un dossier puisse être instruit par une commission *ad hoc* convoquée par le conseil. Que ce dossier soit soumis, après avis du conseil, à l'examen du collège des titulaires, constitué en tant que *comité d'éthique*. Ces articles prévoient également les conditions d'appel qui, après une nouvelle étude par une autre commission, prévoit la délibération et le vote d'une décision en assemblée générale.

Ces modalités correspondaient à une époque où notre association était plus petite. Aujourd'hui, autant la taille du collège des titulaires que celle d'une assemblée générale ont parues peu propices au traitement serein des problèmes d'ordre d'éthique psychanalytique.

La résolution proposée prévoit, toujours adossé au code d'éthique et de déontologie de l'IPA, la création d'un Comité d'éthique dont les membres seront nommés au cours de l'assemblée générale ordinaire annuelle des membres (Art. 6 de statuts).

Elle prévoit dans cet article que ces conditions sont opposables à tous les psychanalystes ou analystes en formation inscrits à l'APF.

Le règlement intérieur (article 40) prévoit sa composition : c'est à dire 4 membres titulaires (dont deux anciens présidents) et deux membres sociétaires. Les listes sont établies par ordre de date d'élection. La nomination est pour trois ans.

Le comité d'éthique est convocable sur décision du conseil d'administration. À sa demande, une commission *ad hoc* peut l'assister. Cet article prévoit les décisions que le comité d'éthique peut prendre, depuis le rejet de la plainte, le blâme, la suspension de fonctions jusqu'à l'exclusion. Les modalités d'appel sont également prévues. La délibération est alors portée devant le collège des titulaires qui prend la décision.

MODIFICATIONS STATUTAIRES CORRELATIVES A LA CREATION D'UN COMITE D'ETHIQUE

L'Assemblée générale, comme conséquence de l'adoption de la résolution, décide (1) la création d'un nouvel article spécifique (cf. article 6) au sein des statuts de l'association relatif à l'éthique psychanalytique et à la création d'un comité d'éthique et (2) d'adapter en conséquence l'ensemble des dispositions statutaires impactées par la création d'un comité d'éthique.

Avant de procéder au vote, la discussion est ouverte.

Annexe 2

Letter to Harriet Wolfe, IPA president

29 June 2024 Dear Harriet Wolfe, Dear Board members,

We are deeply grateful to you personally and to the Board for considering our earlier representations, for taking them seriously and for revising the previous proposals. Given that is perhaps seen as holding up a change that others wish to make urgently, we recognise the good will and effort that must have gone into such consideration and thank the entire Board for their willingness to try to maintain the cohesion of the IPA and to invite further dialogue.

We appreciate that the term “combined analysis” has been dropped. However, as Presidents of European societies, we are deeply concerned about the Board’s new proposals. The compromise that is being suggested does not respond to the other fundamental demands that we had made: a strong definition of psychoanalysis and the assertion that exceptions are not the rule. The draft reform establishes a “standard reference” and introduces variations, ordinary or extraordinary, in the code of procedure, so that “definition” and “exceptions” disappear completely. Our previous representation argued that any changes demanded by exceptional circumstances should not enter the procedural code – the current proposal may circumvent that, but it is still likely to normalise the proposed changes to training requirements.

Our understanding of the latest Board proposals and the “reference standard” introduced in them is that, in short, the Board wishes to endorse a current move to legitimate psychoanalysis as an online practice – not just exceptionally but also ordinarily or normatively. It is proposed that this should be 50% for the personal analysis and the first case undertaken by a candidate, and just 25% for the second case. Rules about supervision and tele-session curricula as well as faculty training have also been added. Psychoanalysis and therefore the psychoanalytic training that institutes need to provide is no longer to be defined by the theoretical and metapsychological features that underpin the three models of training but by several administrative compromises around how much time ordinarily needs to be in-the room.

The new proposals (as well as the information reaching us from some of the further online discussion events the Board has been holding) suggest to us that what the Board is proposing is in fact to approve a fundamental shift in the ordinary setting for the different elements of psychoanalytic training. We believe that such a shift has already taken place in quite a number of Societies and about which many colleagues are enthusiastic.

Our position in Europe is that, whatever interesting experiments may have been going on in training institutes and whatever the case for some exceptionality for some candidates (which we all accept), ordinarily all the components of psychoanalytic training should normatively be in-the room - personal analysis, supervision, clinical seminars, evaluation, etc. We must stress that we do not accept the view that this position is backward or “narrow minded”. Rather it is an intellectually coherent position derived from psychoanalytic theory and metapsychology in the Freudian tradition developed worldwide over many years. For these reasons it is not a position over which we can compromise; to do so would be an ethical compromise. We understand that other training institutions are confident that the foundations of psychoanalysis and its transmission are not modified by the proposed changes. However, we would require robust evidence, gathered over time, that these suggested innovations in psychoanalytic training do not compromise the required standards for qualification as a psychoanalyst. We realise our position creates a very difficult impasse and one in which both “sides” feel an existential anxiety: on the one hand, that not adopting these new standards might lead to the end of psychoanalysis in parts of Latin

and North America and could stop the development of psychoanalysis in China and parts of Pacific region; on the other hand, that adopting them and making them normative will we fear, in time fatally undermine European and worldwide psychoanalysis. In the spirit of pluralism, diversity and working together we want to stress that we do not want to impose our view on those who want to try something different. Our members wish to stay and contribute to an IPA that defends psychoanalysis in the world.

Might we be able to find a way of proceeding that maintains the integrity of the IPA, an institution that is central to all of us?

For instance, could the IPA Board license institutes or even regions who wish to do so, to experiment with new training methods and to analyse and observe what happens. For that to work new approaches would need to be carefully specified, with strictly defined exceptions, by each institute along with the steps planned to evaluate effects. This approach would allow colleagues worldwide to learn from these innovations and, if we are all agreed it is important to assess outcomes carefully, this would maintain ethical fidelity within the IPA.

At the same time could the IPA Board agree to maintain current rules (that is, the procedural code in relation to training) for all institutes in Europe and elsewhere that do not wish to make changes at the present time and also agree that new groups, certainly in Europe, should be formed only if they comply with these existing rules.

We ask that the Board both postpone any vote on the proposed changes at its forthcoming meeting in July and also reassure us that no efforts will be made to impose them while there are such grave concerns among us.

Thank you and the IPA Board in advance for considering our concerns. With best wishes,

- Belgian society of psychoanalysis, SBP, Marc Hebbrecht
- Belgrade Psychoanalytic Society, Tija Despotovic
- British Psychoanalytic Association, Jean Arundale and Ora Dresner
- British Psychoanalytical Society, BPS Vic Sedlak
- Bulgarian Psychoanalytic Society, Dimo Stantchev
- Croatian Psychoanalytical Society, Oleg Filipović
- Czech Psychoanalytic Society, Martin Babik and Martin Mahler
- Danish Psychoanalytical Society, Asbjorn Pedersen
- Estonian-Latvian Psychoanalytic Society, Endel Talvik
- Finnish Psychoanalytic Society, Anneli Larmo
- French Psychoanalytical association, APF, Dominique Suchet
- German Psychoanalytical Society, DPG, Eckehard Pioch
- Hellenic Psychoanalytical Association, Ioannis Vartzopoulos
- Hungarian Psychoanalytical Society, Ágoston Schmelowszky
- Israel Psychoanalytic Society, Viviane Chetrit-Vatine
- İstanbul Psychoanalytical Association, Göver Kazancıoğlu
- Italian Psychoanalytical Association, Geni Valle and Luigi Maccioni
- Italian Psychoanalytical society, Sarantis Thanapoulos
- Lebanese Association for the Development of Psychoanalysis, Maurice Khoury
- Moscow Group of Psychoanalysts, Oleg Levin

- Moscow Psychoanalytic Society, Vitaly Zimin
- Norwegian Psychoanalytic Association, Mette Hvalstad
- NPP-Study Group, Raquel Cavaleiro Ferreira
- Paris Psychoanalytical society, SPP, Emmanuelle Chervet
- Polish Psychoanalytic Association, Piotr Dworczyk
- Psike Istanbul Psychoanalytic Association, Nilüfer Erdem
- Psychoanalytic society of research and training (Paris), SPRF, Anna Dal Mas and Jean-Philippe Guéguen
- Romanian Society of Psychoanalysis, RSP Bogdan Sebastian Cuc
- Swedish Psychoanalytical Association, Alexandra Billinghamurst
- Swiss Psychoanalytical society, SSPsa, Berdj Papazian and Jean-Marc Chauvin
- Vienna Psychoanalytic Society, Wolfgang Oswald, Hemma Roessler-Schuelein
- Vilnius Society of Psychoanalysts, Drasute Vaicekonyte Jonaitiene
- Psychoanalytical Society of Serbia, Tijana Miladinovic

Annexe 3

De : do.suchet@gmail.com <do.suchet@gmail.com>
Envoyé : dimanche 30 juin 2024 21:53
À : 'Harriet Wolfe' <president@ipa.world>; laura@ipa.world.
Cc : Yael Samuel samuelyael2@gmail.com; 'Lesley Caldwell' <l.caldwell@ucl.ac.uk>; adela@delae@gmail.com; lalipren@gmail.com
Objet : APF Letter

ASSOCIATION PSYCHANALYTIQUE DE FRANCE
24, PLACE DAUPHINE 75001 PARIS - tél : 01 43 29 85 11
e-mail : lapf@orange.fr
site internet : <https://associationpsychanalytiquedefrance.fr/>

30th of June, 2024

Dear Dr. Harriet Wolfe, President of IPA,

As the president of the French psychoanalytical Association (APF), I'd like to inform you that I signed the open letter from European Presidents to the President of IPA.

I'm sending you here this letter that board of our society have also written according to the possibility of participating in the debate that you have opened

Yours sincerely,

Most cordially.

Dominique Suchet

President of the French psychoanalytical association (APF)

Le Conseil

Paris, le 30 juin 2024

Letter from the APF Board
PJ

to Madame Harriet Wolfe the President of the IPA

Dear Harriet Wolfe, President of the IPA,

We have taken note of the new proposals for reforming of the procedural code for the training of analysts.

With 32 presidents of psychoanalytic societies recognized by the IPA and whose members are members of the IPA, we have signed a joint letter that you have just received in which we express our gratitude for the conditions of dialogue established by the Board of the 'IPA.

We measure how many rearrangements of the first proposals have taken place and we thank the entire Board for the work provided in the service of the cohesion of the IPA. We also thank the IPA for giving us the opportunity to continue the dialogue together until June 30.

We have understood over the course of the meetings and discussions since the work of TF1 then TF2 and now since the latest proposals that in reality the adjustment of the procedural code is not designed to introduce a new possibility of mode of communication. training of analysts but to legitimize what certain societies or certain regions have already put in place, sometimes significantly. While regretting that this could have happened without prior elaboration, and noting that this considerably modifies the possibilities for discussion today, we can only take it into account in our reflections and requests if we do not want to deepen the rupture initiated by these new practices. (A metapsychological analysis would emphasize that a prerequisite which neglects or denies reality inevitably leads, subsequently, to lines of cleavage)

We appreciated that in the Board's latest proposal, in a spirit of compromise, the term "combined analysis" was abandoned. This may have suggested to us that the radical difference in nature between a session in the same room and a session where the presence is technologically mediated to cancel the distance is taken into account.

However, we remain concerned by certain choices and by certain proposals which on the contrary establish a mixture between these two practices, or a confusion which cancels the recognition of the difference in nature between the two modalities of presence.

In today's letter from the Board of APF we will not take up the theoretical elements which support the request not to introduce this assimilation of the two situations as equivalent for psychoanalysis: we have already presented the theoretical and clinical elements in various letters and their annexes (08/12/2021; 22/04/2022; 20/07/2023; 29/02/2024), and many of our members have done the same directly as has been regularly proposed by the Board of the IPA.

As an appendix to today's letter we attach the previous letter that we sent you on February 29, 2024, with its appendix where the theoretical-clinical elements are presented which argue the support of our request to firmly maintain the definition of psychoanalysis at the distance practice: in the same room, with at least three sessions per week and according to one of the three training models recognized by the IPA.

We asked that the IPA resist and be firm in its mission to safeguard the exceptional nature of psychoanalysis in the history of Humanities and psychic care. We asked that the rule and the exceptions not be confused and that if exceptions were accepted that they be done by an IPA Committee and according to precise rules, and that they not be included in the procedural code as a regular possibility.

Our arguments have not changed, and this letter signed by the members of the APF, and by the analysts in training of its Institute remains current. (See attachment)

Taking into account that in any case it is appropriate, according to the IPA Board, to regulate situations which have arisen although transgressive to the IPA regulations, we wish in our letter today to draw your attention on the elements of the new proposal which establish modalities that break with psychoanalysis as it is practiced, understood, theorized by a large number of psychoanalysts and Societies who nevertheless do not think they are "narrow-minded" or "old fashioned" which is confirmed by the theoretical productions and the conceptual advances they produce.

We challenge the ideas of "reference standard" and "variations" that a desire for compromise has undoubtedly imposed but which only compromise the definition of psychoanalysis and its future.

A “reference standard” is not a definition. A definition says “what is” and “what is not”. A reference standard makes it possible to situate any practice in relation to a benchmark, but does not exclude any practice.

Consequently a “variation” is not an exception. “Exception” means something outside a defined field.

This absence of caesura between two fields which should be presented as distinct comes from the same logic (We could see here a terminology or a logic which excludes “difference”, a central notion in psychoanalysis - difference of the sexes, difference of generations, difference between dead and alive).

We reaffirm our desire that a strong and unequivocal definition of psychoanalysis be maintained by the IPA.

We ask the three training models be maintained.

Exceptions should not be included in a text which sets out the rule as is a Code of Procedure. Could we not envisage that in the procedural code it would be mentioned that exceptions will be studied by an IPA commission (PEC or other to be determined) according to precise regulations established in agreement with the IPA Board.

We will not comment here on the percentages which can lead to training a psychoanalyst with three quarters of his own analysis in “telesession” then after having conducted two controlled cures the first which can be half remote and the second may be only a quarter present. The only arguments would be theoretical arguments and on transference, transference as an act and regression, which we exclude from this letter. If we add the possibility of remote supervision, how can we be assured that an analyst thus trained will be able to then transmit Freudian psychoanalysis? And what will happen to the third generation of analysts?

We think that then the inevitable slide towards psychotherapy causes the specific quality of psychoanalysis to be lost.

We will note that the terms of acceptance of exceptions are so simple that they lose the exceptional character.

In the proposal the approval to adopt the possibility of variations the Institutes are legitimate to decide autonomously that the variations are ordinary and then adopt them; what is the limit for Institutes? What relations are planned with Associations in the same countries? For “extraordinary variations” the PEC has one month to decide; what is the possibility of a serious study within these deadlines? Are authorizations given for the Institutes and all their activities or only for specific candidates? What about individual applications of candidates from other regions? How long for is this permission given? Limited time? Renewable agreement? Should we not consider that exceptions are not made to last?

Finally, the proposals provide for specific training for *training analysts* who would practice “telesessions”; this would implicitly recognize another practice of psychoanalysis, but above all would introduce the professionalization of an “other” practice recognized as a true analysis by the IPA and would introduce the prospect of divisions between psychoanalysts or the analysis societies of the IPA.

Could we then propose that the authorization given to the Institutes to practice remote sessions outside of exceptional circumstances be correlated with participation in in-depth studies covering, among other subjects, the future of fundamental concepts of metapsychology in this practice?

These studies aiming to differentiate the characteristics of one and the other practice, and to evaluate their degree of heterogeneity and their degree of convergence, could be presented for the reflection of all the members of the IPA.

Could it be that on this occasion the difference between psychotherapy and psychoanalysis, like the difference between technique and method, be rethought?

Could we consider each Institute stating its position regarding the use of “telesessions” in training linked to the training model it declares to use?

This differentiation would avoid the impasse of trying to find an impossible compromise between two things that are so heterogeneous and yet both deserve real attention.

Rest assured, dear Harriet Wolfe, that we are writing this in the spirit and hope of the cohesion of the IPA where each of us wishes to be able to recognize ourselves in order to still be able to contribute to participating in it scientifically and financially.

Sincerely hoping that the fruitful dialogue initiated so far will continue, you will be assured of our perfect consideration,

Suchet Dominique, President
Mont Marin Frédéric de, Vice-President
Valon Philippe, Chair of the Scientific committee

Lattre Sylvie de, Vice-President
Lurcel Paule, General secretary
Hartmann François, Treasurer

Lettre du Conseil de l'APF à HW Juin 24

Chère Harriet Wolfe, présidente de l'IPA,

Nous avons pris connaissance des nouvelles propositions de réforme du code de procédure pour la formation des analystes.

Avec 31 présidents de sociétés de psychanalyse reconnues par l'IPA et dont les membres sont membres de l'IPA nous avons signé une lettre commune que vous venez de recevoir dans laquelle nous exprimons notre reconnaissance pour les conditions de dialogue établies par le Board de l'IPA.

Nous mesurons combien des réaménagements des premières propositions ont eu lieu et nous remercions l'ensemble du Board pour le travail fourni au service de la cohésion de l'IPA. Nous remercions aussi l'IPA de nous donner la possibilité de poursuivre ensemble le dialogue jusqu'au 30 juin.

Nous avons compris au fur et à mesure des rencontres et discussions depuis les travaux de TF1 puis de TF2 et maintenant depuis les dernières propositions qu'en réalité l'aménagement du code de procédure n'est pas fait pour introduire une nouvelle possibilité de modalité de formation des analystes mais pour légitimer ce que certaines sociétés ou certaines régions ont d'ores et déjà de fait mis en place, parfois de façon importante. Tout en regrettant que cela ait pu se produire sans élaboration préalable, et en constatant que cela modifie considérablement les possibilités de discussion aujourd'hui nous ne pouvons qu'en tenir compte dans nos réflexions et demandons si nous ne voulons pas aggraver la rupture amorcée par ces nouvelles pratiques. (Une analyse métapsychologique soulignerait qu'un préalable qui néglige ou dénie la réalité conduit inévitablement, ensuite, à des lignes de clivage)

Nous avons apprécié dans la dernière proposition du Board, que dans un esprit de compromis, le terme « d'analyse combinée » ait été abandonné. Ceci a pu nous laisser entendre qu'est prise en compte la radicale différence de nature entre une séance en présence dans la même pièce et une séance où la présence est technologiquement médiatisée pour annuler la distance.

Cependant nous restons préoccupés par certains choix et par certaines propositions qui installent au contraire un mélange entre ces deux pratiques, ou une confusion qui annule la reconnaissance de la différence de nature entre les deux modalités de présence.

Dans le courrier de l'APF de ce jour nous ne reprendrons pas les éléments théoriques qui étayent la demande de ne pas introduire cette assimilation des deux situations comme équivalentes pour la psychanalyse : nous avons déjà exposés les éléments théoriques et cliniques dans différents courriers et leurs annexes (12/08/2021 ; 22/04/2022 ; 02/0523/07/2023 ; 24/02/2024), et nombre de nos membres ont fait de même directement comme cela a été proposé régulièrement par le Board de l'IPA.

En annexe au courrier de ce jour nous joignons la précédente lettre que nous vous avons envoyée le 29 février 2024, avec son annexe où sont exposés les éléments théorico-cliniques qui argumentent le soutien de notre demande de maintenir fermement la définition de la psychanalyse à l'écart d'une pratique à distance : dans la même pièce, avec au moins trois séances par semaine et selon un des trois modèles de formation reconnu par l'IPA.

Nous demandions que l'IPA résiste et soit ferme dans sa mission de sauvegarder la nature exceptionnelle de la psychanalyse dans l'histoire des sciences humaines et du soin psychique.

Nous demandions que ne soient pas confondus règle et exception et que si des exceptions étaient acceptées qu'elles le soient par un Comité de l'IPA et selon des règles précises, et qu'elles ne soient pas inscrites dans le code de procédure comme une possibilité régulière.

Nos arguments ne changent pas, et cette lettre signée par les membres de l'APF, et par les analystes en formation de son Institut reste d'actualité. (Voir PJ)

Prenant en compte que de toute façon il convient, selon le Board de l'IPA, de réglementer des situations qui se sont installées bien que transgressives à la réglementation de l'IPA, nous souhaitons dans notre courrier d'aujourd'hui attirer votre attention sur les éléments de la nouvelle proposition qui installent des modalités en rupture avec la psychanalyse telle qu'elle est pratiquée, entendue, théorisée par bon nombre de psychanalystes et de Sociétés qui ne pensent cependant pas être « étroit d'esprit » ou « old fashioned » ce que confirment les productions théoriques et les avancées conceptuelles qu'ils produisent.

Nous contestons les idées de « norme de référence » et de « variations » qu'un souci de compromis a sans doute imposées mais qui ne font que compromettre la définition de la psychanalyse et son avenir.

Une « norme de référence » n'est pas une définition. Une définition dit « ce qui est » et « ce qui n'est pas ». Une norme de référence permet de situer n'importe quelle pratique par rapport à un repère, mais n'exclut aucune pratique.

En conséquence une « variation » n'est pas une exception. « Exception » désigne ce qui se trouve hors d'un champ défini.

Cette absence de césure entre deux champs qui devraient être présentés comme distincts procède de la même logique (On pourrait voir là une terminologie ou une logique qui exclut la « différence », notion centrale en psychanalyse – différence des sexes, différence des générations, différence entre mort et vivant).

Nous réaffirmons notre souhait qu'une définition forte et non équivoque de la psychanalyse soit maintenue par l'IPA.

Nous demandons que les trois modèles de formation soient maintenus.

Les exceptions ne devraient pas être inscrites dans un texte qui énonce la règle comme l'est un Code de procédure. Ne pourrait-on envisager que dans le code de procédure soit mentionné que des exceptions seront étudiées par une commission de l'IPA (PEC ou autre à déterminer) selon une réglementation précise établie en accord avec le Board de l'IPA.

Nous ne commenterons pas ici les pourcentages qui peuvent amener à former un psychanalyste avec les trois quarts de sa propre analyse de son analyse en « telesession » puis après avoir conduit deux cures contrôlées la première pouvant être à moitié à distance et la seconde pouvant n'être qu'au quart en présence. Les seuls arguments seraient des arguments théoriques et sur le transfert, l'agir transférentiel et la régression, que nous excluons de ce courrier. Si on ajoute la possibilité des supervisions à distance, comment pouvons-nous être assurés qu'un analyste ainsi formé soit à même de transmettre ensuite la psychanalyse freudienne ? Et qu'en sera-t-il à la troisième génération d'analystes ?

Nous pensons qu'alors le glissement inévitable vers la psychothérapie fait perdre la qualité spécifique de la psychanalyse.

Nous remarquerons que les modalités d'acceptation des exceptions sont tellement simples qu'elles en perdent le caractère d'exception.

Dans la proposition l'agrément pour adopter la possibilité des variations les Instituts sont légitimes pour décider de façon autonome que les variations sont ordinaires et alors les adopter ; quelle est la limite pour les Instituts ? Quelles sont les relations prévues avec les Associations des mêmes pays ? Pour les « variations extraordinaires » le PEC a un mois pour se prononcer ; quelle est la possibilité d'une étude sérieuse dans ces délais. Est-ce que les autorisations sont données pour les Instituts et toutes leurs activités ou seulement pour des candidats précis ? Qu'en est-il des demandes individuelles de candidats d'autres régions ? Pour quelle durée est donnée la permission ? Durée limitée ? Accord renouvelable ? ne doit-on pas considérer que des exceptions ne sont pas faites pour durer ?

Enfin les propositions prévoient une formation spécifique pour les *training analysts* qui pratiqueraient les « telesession » ; cela reconnaîtrait implicitement une autre pratique de la psychanalyse, mais surtout introduirait la professionnalisation d'une pratique « autre » reconnue comme une analyse véritable par l'IPA et introduirait la perspective de clivages entre les psychanalystes ou les sociétés d'analyse de l'IPA.

Pourrait-on alors proposer que l'autorisation donnée aux Instituts de pratiquer les séances à distance en dehors des circonstances exceptionnelles soient corrélée à la participation à des études approfondies portant entre autres sujets sur le devenir dans cette pratique des concepts fondamentaux de la métapsychologie ?

Ces études ayant pour but de différencier les caractéristiques de l'une et de l'autre pratique, et d'évaluer leur degré d'hétérogénéité et leur degré de convergence, pourraient être présentées à la réflexion de l'ensemble des membres de l'IPA.

Il se pourrait qu'à cette occasion la différence entre psychothérapie et psychanalyse, comme la différence entre technique et méthode soit repensées ?

Pourrait-on envisager que chaque Institut se prononce sur sa position quant à l'usage des « telesessions » dans la formation articulée au modèle de formation qu'il déclare utiliser.

Cette différenciation éviterait l'impasse d'essayer de trouver un impossible compromis entre deux choses tellement hétérogènes qui méritent pourtant l'une comme l'autre une véritable attention.

Soyez assurée chère Harriet Wolfe que nous écrivons cela dans l'esprit et l'espoir de la cohésion de l'IPA où chacun d'entre nous souhaite pouvoir se reconnaître pour pouvoir encore contribuer à y participer scientifiquement comme financièrement.

En souhaitant vivement que le dialogue fructueux engagé jusque-là se poursuivre soyez assurée, de notre parfaite considération,

Suchet Dominique, President
Mont Marin Frédéric de, Vice-Président
Valon Philippe, Chair of the Scientific committee

Lattre Sylvie de, Vice-Président
Lurcel Paule, General secretary
Hartmann François, Treasurer

Annexe 4

La Présidente

Paris, October 3rd 2024
Paris, le 3 octobre 2024

Open letter from the APF Board addressed to
Harriet Wolfe, IPA President
Heribert Blass, President-Elect of the IPA
Yael Samuel, APF representative to the IPA Board

Dear Harriet Wolfe, President of the IPA

Dear Heribert Blass,

Dear Yael Samuel,

The members of the French Psychoanalytic Association are full members of the IPA.

The APF has taken note of the new code of the new procedural code on training recommended by the IPA adopted on July 29, 2024.

The APF considered the effort of compromise and conciliation between the component societies of the IPA with regard to highly divergent clinical practices and metapsychological conceptions.

However, the APF regrets that the procedural code voted by the IPA Board is not compatible with the training principles and with the theoretical references that are its own, and also regrets that these principles, shared by 34 IPA component societies reaffirmed in an open letter that was sent to the IPA Board on July 8, 2024, did not allow for a better reconciliation.

Based on the fact that the IPA Board considered a review clause:

The APF asks the Board of the IPA to be officially recognized as a component society of the IPA, choosing the condition of presence for the training of analysts **and referring to the previous procedural code on training of psychoanalysts**.

The APF requests that this proposal (be able to refer to the previous procedural code) be proposed to all the societies component IPA.

The APF asks that the societies that make such a choice, which excludes the training of psychoanalysts with the use of technical means of social distancing, **be taken together within the IPA in a group** that could be called: **societies adopting the principle of presence in person in the same room for psychoanalytic training**. The APF can join in a reflection on this creation.

The APF requests that **the reference to the three training models** be maintained (Eitingon model, French model, and Uruguayan model) in each of these two groups.

Finally, the APF, considering the proposal set out in the last paragraph “review clause”, requests that **the procedures for scientific evaluation** of the application of the new procedural code be made public and would like to associate itself with them.

Best regards,

The APF Board

Dominique Suchet, President

Sylvie de Lattre, Vice-President

Frédéric de Mont-Marin Vice-President

Paule Lurcel, General Secretary

Philippe Valon, Chair of the Scientific Committee

François Hartmann, Treasurer

Paris, le 3 octobre 2024

Lettre ouverte du Conseil d'administration de l'APF adressée à :

Madame Harriet Wolfe, présidente de l'IPA

Heribert Blass président élu de l'IPA

Yael Samuel, représentante de l'APF auprès du Board de l'IPA

Chère Harriet Wolfe, madame la présidente

Cher Heribert Blass,

Chère Yael Samuel,

Les membres qui constituent l'Association psychanalytique de France sont full members de l'IPA.

L'APF a pris connaissance du nouveau code de procédure pour le processus de formation des analystes préconisé par l'IPA adopté le 29 juillet 2024.

L'APF a considéré l'effort de compromis et de conciliation entre les sociétés composantes de l'IPA à propos de pratiques cliniques et de conceptions métapsychologiques fortement divergentes.

Cependant l'APF regrette que le code de procédure voté par le Board de l'IPA ne soit pas compatible avec les principes de formation et avec les références théoriques qui sont les siens, et regrette également que ces principes partagés par 34 sociétés composantes de l'IPA et réaffirmés dans une lettre ouverte qui a été adressée au Board de l'IPA le 8 juillet 2024 n'ait pas permis une meilleure conciliation.

En s'appuyant sur le fait que le Board de l'IPA a envisagé une clause de révision :

L'APF demande au Board de l'IPA d'être officiellement reconnue comme une société composante de l'IPA **choisissant la condition de la présence** pour la formation des analystes et **se référant au précédent code de procédure de formation des psychanalystes**.

L'APF demande que cette **proposition** (pouvoir se référer au code de procédure précédent) soit **faite à toutes les sociétés composantes de l'IPA**.

L'APF demande que les sociétés qui feront un tel choix, qui exclue la formation des psychanalystes avec l'usage des moyens techniques de distanciation sociale, soient **rassemblées au sein de l'IPA dans un groupe** qui pourrait se dénommer : **sociétés adoptant le principe de la présence en personne dans la même pièce pour la formation psychanalytique**. L'APF peut s'associer à une réflexion sur cette création.

L'APF demande que **la référence aux trois modèles de formation** établis soit maintenue (modèle Eitingon, modèle français, et modèle uruguayen) dans chacun de ces deux groupes. L'APF, enfin, considérant

la proposition énoncée dans le dernier paragraphe, demande que **les procédures d'évaluation scientifiques** de l'application du nouveau code de procédure soient rendues publiques et souhaiterait s'y associer.

Avec nos meilleures salutations,

Le Conseil de l'APF

Dominique Suchet, Présidente

Sylvie de Lattre, Vice-présidente

Frédéric de Mont Marin, Vice-président

Paule Lurcel, Secrétaire générale

Philippe Valon, Secrétaire scientifique

François Hartmann, Trésorier

Annexe 5

Objet: Proposal about Grouping B
Date: dimanche 2 février 2025 à 15:47:20 heure normale d'Europe centrale
De: Vic Sedlak
À: Harriet Wolfe, do.suchet@gmail.com, Heribert Blass
Cc: Dimo Stantchev, Leslie Brissett, Paul Crake, Secretary President
Pièces jointes: Proposal for Grouping B..docx

Dear Harriet and Heribert and members of the IPA Board,

Thank you sincerely for the meeting we had with you on Saturday 25th of January.

It was a very interesting exchange of views and as Harriet pointed out, our time was limited so we were unable to answer all the questions that were raised by the Board members and we could see that not all Board members were able to speak due to time pressures.

So in order to clarify our proposal and to give a focus for future discussions we are attaching a more detailed description of our request - we hope it clarifies and provides the first step for a way forward and material for discussion in Dresden.

We would be very happy to discuss this further before the Dresden meeting which we understand may have a wider agenda since all the European presidents will be invited. We also want to emphasise that many European members of the IPA consider this to be a matter of great importance and urgency. And as we stated at our meeting we believe this proposal will be of interest to many members and Institutes beyond Europe.

With our best wishes and our thanks for continuing to consider our proposal.

Dominique Suchet

President, French Psychoanalytical Society

Dimo Stantchev

President, Bulgarian Psychoanalytic Society

Vic Sedlak

President, British Psychoanalytical Society

Proposed “Grouping B” and how to implement it.

This paper suggests a simple way to implement a modification to the current Procedural Code for training for the purpose of allowing those institutes who wish to embrace increased flexibility and heterogeneity to carry on, while permitting those wanting less flexibility and more homogeneity in psychoanalytic training to operate within a second grouping, provisionally designated “Grouping B”.

Current Situation.

For all IPA training analyses and supervised training cases, there is now a reference standard.

- in-person sessions;
- 3 to 5 sessions a week;
- sessions on different days of the week.

The current Procedural Code permits Institutes to introduce ordinary variations and extraordinary variations to the reference standard. The purpose of defining and permitting the various variations and exceptions to in-person sessions is to allow Institutes much greater flexibility in using various online methods in everyday training.

As intended, permitting variations and exceptions has led to significant heterogeneity in training practice and there is already pressure for more.

However, a significant number of Societies and their Institutes wish that their keeping to the reference standard, with only agreed and monitored exceptions, should be recognised.

Proposed “Grouping B”.

Training in institutes in Grouping B would adhere to the reference standard described above with possible occasional exceptions agreed on a case by case basis.

The goal of Grouping B is to limit variations and exceptions so that training practice within participating institutes remains homogenous and, in essence, is bounded by the training regulations in force as defined in the reference standard.

Therefore, Institutes opting to belong to Grouping B, will register their existing practices with each other to use as a baseline and to learn from each other. They commit to adhere strictly to this reference standard in normal circumstances. Occasional exceptions, as prior to 2024, will be permitted in the individual circumstances of a particular candidate so long as an institute training committee is satisfied that there should be no long-term effects on outcomes, and that this will be monitored.

Grouping B would formally establish within the IPA the procedures for Institutes wishing to adhere to the reference standard and be recognised publicly in the IPA list of Institutes.

If institutes in Grouping B wish no longer to be bound by the reference standard with agreed exceptions, they would leave the Grouping. Similarly, if at some point other Institutes from IPA component societies wished they could apply to join Grouping B, submitting their existing practices for consideration by a Committee co-ordinating Grouping B.

Grouping B Committee.

We hope that our discussions will lead to our mutually finding a way forward in this matter. We believe that an IPA appointed committee, charged with the responsibility of implementing our proposal will enable the IPA to flourish as an international organisation that can contain and recognise differences while maintaining a commitment to Freudian psychoanalysis and will enable the sharing of ideas and learning from each other.

Rapport de trésorerie

François Hartmann

Mes chers collègues,

Je vais vous donner des nouvelles des finances de l'APF, qui sont aujourd'hui plutôt bonnes. En 2023, Philippe Quéméré tirait, à sa façon, la sonnette d'alarme : « La situation est bonne, mais pas catastrophique. » Comme vous le savez, il a dû interrompre son activité pour des raisons de santé. Conformément à son souhait, Dominique Suchet m'a demandé de prendre la relève.

Un contexte difficile en 2023

Plusieurs dépenses ont lourdement pesé sur notre budget.

Le départ de Madame Mamane, non budgété, a représenté un coût total de 55 000 € en indemnités.

Les charges salariales ont dépassé 100 000 € en 2023, en raison du cumul entre :

- l'indemnité de départ de Madame Mamane,
- son salaire jusqu'en mars de cette même année,
- et le salaire de Madame Reliquet.

Autre dépense en forte augmentation : la hausse des prix de location à la fondation Dosnes (+30 %), un effet post-Covid inattendu.

Face à cette situation périlleuse, il fallait agir rapidement. Dès l'automne 2023, Philippe Quéméré a fait le choix du Centre Jouffroy, ce qui a permis de limiter le déficit de nos comptes à

10 000 € pour l'année 2023.

Des économies significatives

Concernant la seule location des salles de Dosne-Thiers, nous sommes passés de 31 000 € par an à 6 894 € au Centre Jouffroy, soit une économie de 24 106 €.

Si l'on considère l'ensemble du budget consacré aux salles, la baisse est considérable : de 50 000 € à 21 000 €, soit plus de 30 000 € d'économie.

Autre économie majeure en 2024 : la baisse des coûts salariaux, grâce à l'arrivée de notre nouvelle secrétaire, Madame Reliquet. Ainsi, entre 2022 et 2024, nous sommes passés de 82 000 € à 54 000 €, soit une réduction de 28 000 €.

Grâce à cette politique de rigueur, préconisée par Philippe Quéméré, nous avons dégagé un excédent de 21 000 € en 2024.

Un excédent en 2024 mais pas tant que cela

Compte tenu des économies réalisées, le bénéfice aurait pu être nettement supérieur.

Cependant, plusieurs facteurs sont venus le limiter :

- Diminution des recettes : les activités scientifiques ont généré 33 500 € en 2024 contre 50 800 € en 2023. Cette baisse s'explique notamment par l'absence de journée en janvier 2024, alors que celle de janvier 2023 avait rapporté 11 670 €. À titre informatif, la journée de janvier 2025 a rapporté 14 000 €, mais sera comptabilisée dans l'exercice 2025.
- Nouvelles charges : avances pour les locations de salles (8 000 €) et congés payés non pris (9 000 €).

Des dépenses globalement constantes

- Loyer : 22 800 €
- Frais de réception : 36 308,83 €
- Déplacements : 30 417 €
- Cotisation IPA : 26 500 €
- Cotisation FEP : 12 500 €

Les cotisations

- Les cotisations des membres ont rapporté 114 000 € en 2024 (contre 107 000 € en 2023).
- Celles des AEF s'élèvent à 128 600 € en 2024 (contre 130 000 € en 2023).
- Concernant les affiliés : 25 sur 41 homologués ont demandé leur affiliation, ce qui impactera les cotisations 2025 (montant fixé à 900 € par affilié).

Ceux qui ne paient pas

Pour 2024, nous avons comptabilisé 20 780 € de créances. Grâce à une politique active de relance (courriers et mails personnalisés), nous avons récupéré 12 490 € depuis le début de l'année. Il reste 8 290 € de créances, mais celles-ci recouvrent des situations personnelles diverses. Certains AEF ont demandé à étaler leur paiement, d'autres ont officialisé leur départ après des années d'absence.

Et pour 2025

Pour 2025, seule la cotisation à l'IPA augmente (+8 \$). Je propose donc de porter la cotisation à 1 380 € (contre 1 370 € en 2024).

Les cotisations des AEF restent inchangées à 670 €, et celles des membres honoraires à 170 €.

Une nouvelle catégorie est ajoutée : les membres affiliés, avec une cotisation fixée à 900 €.

Deux grands changements en 2024

Je rappelle un changement majeur intervenu en 2023 : l'arrivée de Madame Reliquet. Très rapidement, elle a su s'adapter à notre fonctionnement. Je peux témoigner, au nom du conseil, de la qualité de son travail et de sa présence dans nos échanges réguliers.

En 2024, compte tenu, des difficultés avec le cabinet précédent, en particulier avec sa représentante, Madame Laraki, nous nous sommes adressés au cabinet **Fidurys**, dont nous sommes aujourd'hui très satisfaits, notamment grâce à **Madame Zhao**, qui est notre correspondante attitrée.

Le travail de saisie des données se fait maintenant avec un logiciel qui intègre les flux bancaires, ce qui évite à Madame Reliquet le fastidieux travail d'entrer chaque année l'ensemble des données dans un logiciel

coûteux (1 800 € par an) et en fin de compte obsolète. Résultat : une économie de 1800 € pour 2025, sans hausse des honoraires (7 000 €).

Autre changement majeur, après la nécessaire cure d'austérité, nous avons opté pour organiser nos réunions scientifiques au **FIAP**. Celui-ci offre :

- une infrastructure complète,
- un accueil de qualité (merci à Emma),
- 40 salles, allant de 10 places à un auditorium,
- un hôtel simple mais abordable,
- un self et un bar très agréables, notamment en été.

Le FIAP est certes plus cher que Jouffroy, mais nettement moins coûteux que Dosnes.

Quelques exemples de comparatif des coûts :

Samedi débat :

Jouffroy : 600 €

Dosnes : 2 800 €

FIAP : 900 €

Samedi-dimanche :

Jouffroy : 3 000 € (avec les jardins)

Dosnes : 7 200 €

FIAP (auditorium) : 3 500 €

Grâce aux mesures mises en place, nous avons retrouvé une situation financière saine, tout en garantissant un cadre de travail agréable et fonctionnel.

Il reste la question des locaux... mais cela, c'est une autre histoire !

Rapport d'activité de la Secrétaire du Comité de formation

Pascale Michon Raffaitin

Le compte rendu de l'activité du comité de formation que je vais vous présenter concerne la période d'Avril 2024 à Mars 2025.

Le comité de formation s'est réuni 11 fois, entre le 25 avril pour sa première réunion et lundi dernier 10 mars pour sa dernière réunion. Il a commencé son activité avec le renouvellement de 4 de ses membres : Viviane Abel Prot, Jacques André, Gilberte Gensel et Jean-Michel Levy y sont rentrés en place des sortants qui étaient Léo Bleger, Catherine Chabert, Christophe Dejourn et Brigitte Eoche Duval. Il sera renouvelé dans la même proportion ce soir, puisque Laurence Kahn, Patrick Merot, François Villa et moi-même en sortent. Ce fut donc une année de travail entre 2 renouvellements importants de ses membres.

Le comité a poursuivi son travail suivant l'orientation prise maintenant depuis plusieurs années, à savoir souplesse dans ses modalités d'évaluation au profit du repérage des processus analytiques en jeu dans les différentes situations (admissions, validations) grâce à l'écoute exigeante de ces derniers. Léo Bleger et Brigitte Eoche Duval en ont parlé dans leurs précédents rapports. Nous avons eu par exemple cette année à étudier des validations de contrôle où le candidat s'est présenté une deuxième fois, mais sans son superviseur. Nous avons pu mesurer les effets bénéfiques de cet après coup dans la présentation par les candidats de leur travail, effets d'une déprise transférentielle sur le superviseur : gain en liberté de fonctionnement de l'analyste, avancées chez le patient.

Est-il utile de rappeler que cette souplesse dans nos modalités d'évaluation nécessite un temps conséquent d'élaboration et de confrontation de nos points de vue ? Ce temps, incompressible si nous voulons respecter la richesse analytique de nos échanges, ne nous permet pas, dans la même soirée, d'examiner plus de 3 situations : une validation de contrôle et 2 candidatures, ou 2 validations de contrôle et une candidature.

Si j'évoque ici ce point – la quantité de travail est toujours évoquée par les différents secrétaires du comité de formation – c'est que le nombre de candidatures à l'institut de formation est en augmentation constante depuis 3 ans. Que penser de cette augmentation au-delà de ce qu'elle témoigne de l'attractivité de notre association ? De quel indice de la place occupée par la psychanalyse dans l'évolution actuelle de la société pourrait-elle en être la manifestation ?

Nous laissons, à nouveau cette année et comme ce fut le cas l'année dernière, au prochain comité de formation un certain nombre de candidatures à examiner

Pour l'examen des candidatures, nous avons mis en place cette année une nouvelle disposition : nous avons fait le choix de les examiner par ordre de celles qui avaient terminé leurs 3 entretiens (et non par ordre de date de demande de candidature). Cette nouvelle façon de procéder a bien mis en lumière, tout particulièrement au moment de notre travail d'évaluation au sein du comité, la temporalité propre de chaque candidat dans son parcours d'admission ainsi que la mobilisation psychique qu'entraîne notre nouveau dispositif.

Enfin, la journée de l'institut de formation du 11 Janvier 2025 a eu pour thème : « Écrire un rapport ». Ce thème, proposé par sa directrice, Dominique Suchet et accepté par le comité de formation, a permis d'ouvrir une discussion sur la singularité de chaque rapport et sur la place qu'il occupe dans le dispositif de l'évaluation.

Pour en venir maintenant aux données :

Tableau 1. *Analystes en formation et affiliés*

Nombre d'analystes en formation Années d'admissions		Analystes n'ayant rien entrepris	Premiers contrôles			Seconds contrôles			Cursus homologués	Affiliés	Refus sociétariat
			En cours	Validés	Refusés ou ajournés	En cours	Validés	Refusés ou ajournés			
Admis entre 1964 et 1973	0								0	0	0
Admis entre 1974 et 1983	4			1				1	1	1	
Admis entre 1984 et 1993	12	2					1		3	5	1
Admis entre 1994 et 2003	25	3	2	4	1	2	2		5	5	1
Admis entre 2004 et 2013	52	4	3	9		14	2		7	14	1
Admis entre 2014 et 2023	86	18	42	11	2	8	1	1	3	0	0
Admis depuis 2024	13	10	3	0	0	0	0	0	0	0	
Totaux	192 - 25 169	37	50	25	3	24	6	2	19	25	3

Le nombre d'analystes en formation est à ce jour de 169, chaque analyste en formation n'est que dans une seule catégorie. 25 sont devenus affiliés.

Ce tableau d'une vue d'ensemble des analystes en formation avec les mouvements curriculaires a été complètement revu du fait de la création récente de la catégorie des « psychanalystes affiliés à l'APF ». En effet, ces psychanalystes sortent, de fait, du groupe des analystes en formation.

Il y a à ce jour 25 psychanalystes affiliés parmi les 44 qui ont homologué leur cursus. La majorité d'entre eux (14) a été admise à l'APF entre 2004 et 2013. Le comité de formation a reçu et traité, en février dernier, la première demande d'affiliation selon la procédure prévue dans notre règlement intérieur. Un des membres du Comité de formation a donc été proposé comme l'un des rapporteurs.

Le nombre de psychanalystes en formation est à ce jour de 169 (192 moins 25 psychanalystes affiliés). Si nous voulons nous référer aux années précédentes, le chiffre de 192 témoigne d'une stabilité du nombre d'analystes en formation.

- 50 analystes sont en cours de premier contrôle, dont 3 ont été admis en 2024. La majorité (42) a été admise entre 2014 et 2023.
- 24 analystes sont en cours de second contrôle. La majorité (14) a été admise entre 2004 et 2013.
- 37 analystes n'ont rien entrepris depuis leur admission dont la majorité (18) a été admise entre 2014 et 2023.
- 19 analystes figurent dans la rubrique « cursus homologué ».

Tableau 2. Demandes d'admission à l'Institut de formation

Au 13/3/25	2024/2025	2023/2024	2022/2023
Demandes par téléphone	10	5	8
Demandes par courrier et courriel	35	33	22
Demandes ayant abouti à un envoi de la liste du CF	21	16	13
Candidatures examinées par le CF	16	9	13
Candidatures en attente	10	11	/
Candidats refusés	5	3	4
Candidats admis	11	6	9

Le nombre de demandes d'admission cette année a été de 45, demandes reçues par téléphone ou mail principalement. 21 demandes ont abouti à un envoi de la liste des membres du comité de formation. Ce dernier chiffre est en hausse depuis 2 ans : 16 en 2022/2023 ; 13 en 2023/2024. Il n'est pas bien certain que nous puissions en tirer une conclusion. L'écart entre le nombre de demandes d'admission (également en hausse depuis 2 ans) et le nombre de demandes ayant abouti à l'envoi de la liste des membres du comité de formation, s'explique par des demandes diverses et variées : de stage ; de recherche d'une formation relevant d'organismes de formation ; ou encore des demandes émanant de personnes vivant à l'étranger qui cherchent une formation pouvant être faite par zoom. Très récemment, une personne vivant en Russie cherchait un moyen pour venir s'installer en France.

Sur les 21 demandes ayant abouti à l'envoi de la liste des membres du comité de formation, 16 ont été examinées par ce comité. Il reste 10 candidatures en attente, dont 3 qui attendent l'envoi de la nouvelle liste des membres du comité de formation. la prochaine liste des membres du CF.

Sur les 16 demandes examinées par le comité, 11 ont reçu une réponse positive, et 5 un refus.

Tableau 3. Répartition des candidatures acceptées

Candidats	11	Hommes	2	Femmes	9
Médecins	2			2	
Psychologues	8	1		7	
Autres	1	1			
Divan APF	7	2		5	
Divan SPP	2			2	
Divan IV° G., SPRF, SPF, autres	2			2	
Divans inconnus					

Tableaux 4. Répartition des candidatures refusées

Candidats	5	Hommes		Femmes	5
Médecin	1			1	
Psychologues	1			1	
Autres	3			3	
Divans APF	1			1	
Divan SPP	3			3	
Divan IV° G., SPRF, SPF, autres	1			1	
Divans inconnus					

Parmi les 11 candidats admis, nous trouvons une forte majorité de femmes ; la proportion de psychologues diplômés reste, comme à l'habitude, très majoritaire.

Signalons que l'âge moyen des candidats est de 53 ans (entre 34 ans et 59 ans).

Tableau 5. Validations de premiers contrôles

Demandes de validations	Contrôles validés	Contrôles refusés	Ajournés
2024/2025	9	0	0
2023/2024	4	0	0
2022/2023	5	1	

Tableau 6. Validations de seconds contrôles

Demandes de validation	Contrôles validés	Contrôles refusés	Ajournés
2024/2025	5	0	0
2023/2024	3	1	1
2022/2023	7		

Nous avons validé cette année 9 premiers contrôles pour lesquels il n’y a eu ni refus, ni ajournement (4 avaient été validés l’année dernière – 5 l’année précédente avec en plus un refus).

Quant aux seconds contrôles, nous en avons validé 5 cette année, il n’y a eu ni refus ni ajournement (3 avaient été validés l’année dernière, avec en plus 1 refus et 1 ajournement – 7 l’année précédente sans refus ni ajournement)

Tableau 7. Homologations de cursus

Demandes d’homologations	Cursus validés	Demandes non examinées par le CT
2024/2025	5	2
2023/2024	4	3
2022/2023	6	4

Tableau 8. Affiliation

Demandes d’affiliation	Affiliation	Demandes reçues par le CF	Demandes non examinées par le CT
2025	25	1	1

Pour ce qui est des demandes d’homologation de cursus – demandes faites avant le 11 janvier 2025, date de la modification des statuts de notre association –, le collège des titulaires a validé 5 cursus, 2 demandes restent en cours d’examen.

Comme je j’ai signalé plus haut, parmi les 44 analystes ayant homologué leur cursus avant la réforme des statuts, 25 ont demandé leur affiliation.

Le comité de formation a reçu une demande d’affiliation selon les nouvelles modalités prévues dans les nouveaux statuts et règlement intérieur ; cette demande est en cours.

Tableau 9. Répartition des contrôles

Nombre d'analystes		Nombre de contrôles	
1	analyste	8	contrôles
1	analyste	7	contrôles
3	analystes	6	contrôles
2	analystes	5	contrôles
3	analystes	4	contrôles
2	analystes	3	contrôles
3	analystes	2	contrôles
7	analystes	1	contrôles
8	analystes	0	contrôle

Les 74 contrôles en cours se répartissent parmi 30 membres titulaires :

1 superviseur a 8 contrôles,

1 superviseur en a 7,

3 superviseurs en ont 6,

2 superviseurs en ont 5,

3 superviseurs en ont 4,

2 superviseurs en ont 3,

3 superviseurs en ont 2,

7 superviseurs en ont 1,

8 superviseurs n'ont aucun contrôle.

Le mouvement de mobilité semble se poursuivre dans le choix des superviseurs : 15/30 ont 1 ou pas de contrôles ; 10/30 se répartissent 34 contrôles ; enfin 5/30 se répartissent les 33 contrôles restants.

J'en ai terminé avec ce rapport d'activité que j'ai souhaité bref et, je l'espère, pas trop aride.

Je tiens maintenant à remercier vivement mes collègues pour la confiance qu'ils m'ont accordée pour exercer cette fonction de secrétaire pour la dernière année de ma première participation au comité de formation. Vous dire encore le très vif intérêt et le plaisir que j'ai trouvé à travailler au sein de ce comité.

Mes remerciements s'adressent enfin à Mme Reliquet, pour la qualité de son travail tout au long de cette année, pour sa disponibilité et son efficacité.

Rapport d'activité du comité de rédaction du Présent de la psychanalyse

Jean-Yves Tamet

À ce stade de la soirée, le rapport d'activité de la revue *Le Présent* se doit d'être bref, clair et si possible optimiste. Je dois dire d'emblée qu'il tiendra ces promesses...non sans quelque mal avec la troisième ! J'aborderai trois aspects, la rédaction, la diffusion et des perspectives.

I – La rédaction

Le comité, durant l'année écoulée, a été composé de Régis Bongrand, Sarah Contou-Terquem, Eric Jaïs, Maria Marcellin, Martine Mikolajczyk, Françoise Neau et Mi-Kyung Yi. Françoise Neau et Mi-Kyung Yi l'ont quitté depuis ; Gilberte Gensel et Benoît Verdon nous ont rejoints. Je remercie vivement chaque membre du comité de donner avec générosité une partie de sa disponibilité à cette aventure éditoriale sans oublier celles qui ont contribué à des traductions, Christine Miqueu Baz et Laurence Apfelbaum. Merci aussi à celles et ceux qui, bien que rares, nous donnent écho de leur lecture.

Le comité travaille dans un esprit voisin de celui du précédent, dirigé par Jacques André, auquel je rends également hommage. Deux numéros donc durant cette année écoulée : *Que deviennent les répétitions ?* et l'autre : *Face aux images*. Quelques modifications sont apparues : de la plus visible, la couverture rouge vermillon, à des plus discrètes, comme l'introduction de *varia* et le souhait que les articles soient plus courts et ramassés. Demeure l'ouverture à des auteurs dits « extérieurs » autant à notre discipline qu'à notre association. Quant aux thèmes, ils sont puisés à ceux qui rythment la vie institutionnelle, mais d'autres introduisent une variété qui rend compte du rythme propre à la revue. Enfin, chaque numéro est désormais coordonné par un ou deux membres du comité de rédaction.

Le travail du comité s'effectue avec attention, soumis à des doutes et de féconds débordements temporels mais ce travail artisanal de fabrication d'un numéro est une création plaisante car elle produit un objet palpable : la revue.

Un point de discussion suscité par le travail avec les auteurs : l'écriture est une activité qui attire et inquiète souvent nos collègues. L'écriture rentre dans les échos de la formation dont l'écriture du mémoire est une étape importante et elle mobilise des attentes diverses puisées autant à l'histoire des revues de l'APF qu'à la place imaginaire qu'occupe cette activité pour chacun.

II – La diffusion

Première remarque générale qui souligne un fait répété à chaque rapport par mes prédécesseurs dont encore Jacques André l'an passé : *la diffusion n'est pas de la seule responsabilité du comité de rédaction*. Elle appartient en premier à l'éditeur les PUF, en partie au comité de rédaction, au conseil mais aussi à *chacun des membres de l'association*.

Des chiffres

Pour les PUF : tout numéros confondus **152** ventes en librairie **dont 57 n°12 et 85 n° 11** ; mais, paradoxe, beaucoup de consultations en ligne, en moyenne 2000 par mois en institution et 10.000 en général selon les données reçues par les PUF. Mais, toutes ne donnent pas forcément lieu à achat ou abonnement, comme s'il y avait là les manifestations d'un « tourisme » qui ne s'engage pas au-delà de son geste de curiosité. Le risque du tout numérique réside là : la pensée déployée dans un ouvrage ou une revue est morcelée et saisissable par l'intermédiaire des mots-clefs ; en revanche, le numérique est assurément une façon de sauver une revue car des lecteurs potentiels peuvent tomber associativement sur des articles qu'ils n'auraient sinon pas cherchés.

L'APF se charge des abonnements car les Puf ne souhaitent pas s'encombrer de cette tâche.

Abonnements 2023 : 199 ; 2024 : 168 ; 2025 : **158 (année en cours)** – dont abonnements hors APF : 2025 : 5 ; 2024 : 15 ; 2023 : 39 ; 2022 : 5. Quelques numéros sont vendus à l'unité et une trentaine est diffusée gracieusement aux auteurs et aussi pour une recension quand cela est possible dans *CarnetPsy*, *la Rfp*, *le Coq Héron*, *Revue canadienne* ou le site des *Enfants de la psychanalyse*.

Soit pour *Le Présent* : 220 numéros diffusés, abonnements et ventes au numéro, et une diffusion d'une vingtaine de numéros à titre gracieux.

À titre comparatif, après enquête discrète, je sais que cette courbe descendante, abonnements et ventes, est identique à celle qui atteint des revues proches.

Rendre visible la revue

En interne. Nous avons eu le souci que la revue soit présentée dans les réunions et colloques organisés par l'association. La Présidente, Dominique Suchet, comme le Secrétaire scientifique, Philippe Valon, nous ont réservé quelques minutes pour effectuer une brève annonce de présentation.

Un travail de liaison s'est effectué avec Frédéric de Mont-Marin pour rendre visible la revue sur le site et avec Paule Lurcel dans la circulaire.

En externe. Nous avons organisé :

– En 2024

Trois signatures sous des formes et configurations diverses : une fois à Lyon et Paris, une fois encore à Toulouse, en associant le comité de rédaction et des auteurs. Parfois en association avec d'autres revues (*Rfp*, *Actes du IV groupe*) et ce, reconnaissons-le, avec des succès variables. Car si la participation a souvent été modeste, elle fut compensée par un débat chaleureux avec les participants. Merci en particulier à François Hartmann d'avoir contribué à celle de Paris comme discutant, aux quatre auteurs lyonnais, non membres de l'APF, d'avoir été présents à Lyon. Merci aussi à certains collègues de l'APF de leur présence à ces différentes manifestations.

– En 2025

Deux ont déjà eu lieu. À Bordeaux avec Eric Jaïs, Françoise Neau et Dominique Clerc comme auteure – à Lausanne (avec *Tribune psychanalytique*). Deux sont prévues à Paris et Lyon (avec *Rfp* et *Actes du IV groupe*). Pourquoi rencontrer d'autres revues ? Il nous a semblé que nous devions élargir le spectre de nos lectorats et être plus visibles chez les partenaires que sont les libraires. Vous savez qu'ils ne savent pas où ranger les revues de quelque nature qu'elles soient. De plus, donner place et voix à la psychanalyse est précieux en ces temps d'effacement et d'invisibilité des sciences humaines.

III – Perspectives

Compte tenu des paramètres suivants, augmentation des frais postaux et rationalisation du travail du secrétariat, le conseil, sur notre suggestion, a augmenté le prix de l'abonnement de 5 euros. De plus, un recensement des diverses publications de l'APF a été réalisé et permet de proposer à prix réduit des publications anciennes comme d'anciens numéros du *Présent*.

Les relations avec notre éditeur ne sont pas aisées ; sans être conflictuelles, elles demeurent déconcertantes. Je mesure que nous sommes une petite ligne d'activité dans leur paysage. Cette petitesse est à la fois une force et une menace selon les moments. De fait, je ne saisis pas pourquoi pas les PUF gardent dans leur giron une revue avec un si faible tirage... Wait and see...

Quelle place pour une revue tout numérique ? Faut-il, à l'instar de ce que sont devenus les quotidiens et les magazines, offrir des abonnements sous deux formes, l'une papier et l'autre tout numérique, ce que nous faisons d'ailleurs déjà en interne avec *Documents & Débats*. Sollicitées à deux reprises les PUF sont restées silencieuses... signe d'un désaccord déjà exprimé à la *Revue française de psychanalyse*.

Comment améliorer la diffusion du *Présent* ? Comment envisager la place de l'édition et même de l'écriture analytique dans notre association ? Je vous livre un rêve, un souhait, de membre du comité de rédaction auquel je souscris : serait-il possible que, dans un cadre qui ne soit pas celui formel de l'assemblée générale, puisse être conduite une discussion libre et bienveillante – je souligne cet adjectif – sur le travail de publication, travail du comité de rédaction et productions des auteurs réunis ?

Voici pourquoi nous souhaiterions que le prochain conseil et/ou le conseil scientifique, se penchent sur cette question pour proposer, sous une forme à définir par eux, une rencontre.

Gagner et élargir un lectorat en perpétuel changement est tâche rude ; ceux qui se sont frottés à ce souci le savent. Notre préoccupation rejoint au passage la longue histoire des publications depuis les débuts de la psychanalyse et, pour m'être plongé dans cette passionnante histoire, j'y ai trouvé confirmation de l'ancienneté de nos difficultés. Nous souhaitons nous inscrire comme héritiers de ces anciennes et fécondes aventures. Ce qui donne du temps au temps. Merci de votre attention.

LA JOURNÉE DE L'APF À LYON

Samedi 29 mars 2025

Accueillir l'autre ?

Introduction

Julien Angueloff

Je suis très heureux d'introduire notre XXème journée de l'APF à Lyon. Je tiens à remercier très chaleureusement les conférenciers qui ont accepté de tracer leur sillon sur le vaste thème que nous leur avons proposé. Merci à Fleur Lazdunski, Paule Bobillon et André Beetschen d'avoir accepté notre invitation à parler cette après-midi. Merci également aux membres du comité d'organisation, Elisabeth Cialdella, Kostas Nassikas, Mandana Mostachfi, Caterina Maggi Perpoint et Loïc Brancart pour ces rencontres agréables qui nous ont permis de préparer cette journée ; mais aussi à Madame Dominique Suchet, qui a accompagné le groupe d'organisation au cours de sa présidence. Merci, à Madame Brigitte Eoche-Duval, de nous honorer de sa présence en qualité de présidente de l'APF et à Madame Cristina Lindenmeyer en qualité de secrétaire scientifique. Enfin, merci à Madame Françoise Seulin, présidente du Groupe Lyonnais de Psychanalyse Rhône Alpes, d'avoir accepté de se joindre à nous pour cette après-midi de conférences et d'échanges qui, je l'espère, enrichiront chacun.

Les membres du groupe d'organisation de la journée se sont donc rejoints autour du thème « Accueillir l'autre ? », qui nous est apparu comme ouvrant au moins deux perspectives indissociables, en écho à ce qu'écrit Freud dans *Psychologie des masses et analyse du moi* : « *Dans la vie d'âme de l'individu, l'autre entre en ligne de compte très régulièrement comme modèle, comme objet, comme aide et comme adversaire, et de ce fait la psychologie individuelle est aussi, d'emblée, simultanément, psychologie sociale, en ce sens élargi mais tout à fait fondé.* »¹

Perspective métapsychologique donc, tant l'expérience de l'altérité s'inscrit au fondement même de la vie psychique. « *La théorie de la séduction généralisée*, écrit Laplanche dans « *Sexual* », *veut rendre compte de la genèse de l'appareil psychique sexuel de l'humain, à partir de la relation interhumaine, et non pas à partir d'origines biologiques.* »² Jean Laplanche conteste le modèle freudien de l'étayage des pulsions sexuelles sur le corps biologique et par-là, revisite la genèse de l'appareil psychique en insistant sur la prééminence de l'autre. Il existe, dès les premiers instants de la vie, une effraction par la sexualité inconsciente de l'adulte formant un dépôt intraduisible et non appréhendable, à l'origine de la vie psychique. En son sein, l'humain porte donc la marque indélébile d'une altérité radicale, source de la pulsion. Cette altérité interne, destinée en partie à devenir un « ça », n'aura de cesse de se décliner tout au long de la vie, tant dans la sphère relationnelle que dans l'expérience de soi à soi.

Mais aussi perspective culturelle, tant il apparaît que les logiques sociétales modernes inscrivant l'individu et sa satisfaction pulsionnelle au premier chef, bouleversent le rapport à l'autre.

« *A Springfield, ils mangent les chiens, les gens qui sont arrivés, ils mangent les chats, ils mangent les animaux de compagnie des gens qui vivent là-bas* ». Ce sont les paroles de Donald Trump au cours d'un débat télévisé l'opposant à Kamala Harris, durant la campagne électorale en 2024. L'étranger est ici accusé de manger des animaux domestiques. L'historien Florent Quellier explique que ce préjugé, qui n'est pas nouveau dans l'histoire de l'humanité, vise à créer une identité collective, à tracer la frontière entre un « nous » et un « eux » en accusant l'autre de violer un tabou : « nous, nous traitons les chiens et les chats comme des animaux-enfants et eux, les autres, comme des animaux-nourriture », nous dit-il. Dans cet exemple où l'on entend en germe toute

1. S. Freud « *Psychologie des masses et analyse du moi* » 1921, dans OCP 16 Paris PUF p 4

2. Laplanche J., 2003, « Trois acceptions du mot « inconscient » dans le cadre de la théorie de la séduction généralisée », in *Sexual, La sexualité élargie au sens freudien*, Paris, PUF, Coll. Quadrige, p.195-196.

une scène fantasmatique mêlant oralité, dévoration, cannibalisme, meurtre et infanticide, la projection de la barbarie sur l'étranger constitue une défense identitaire et permet au sujet de déplacer au-dehors cette altérité du dedans. Un dedans qui refuse donc d'accueillir ce qui pourtant, le constitue.

Freud, en 1912 écrivait ces mots que l'on pourrait aujourd'hui qualifier de visionnaires à l'heure des guerres, de l'effondrement de la biosphère et de la montée croissante des nationalismes et des idéologies :

« Il faudrait peut-être alors se familiariser avec l'idée que concilier les revendications de la pulsion sexuelle avec les exigences de la civilisation est chose tout à fait impossible et que le renoncement, la souffrance, ainsi que, dans un avenir très lointain la menace de voir s'éteindre le genre humain, par suite du développement de la civilisation, ne peuvent être évités. »³

Ainsi, la civilisation, le « *kulturarbeit* » demeure inconciliable avec la part la plus pulsionnelle de la sexualité infantile, que Dominique Suchet, dans son dernier ouvrage, nomme « sexuel de la sexualité infantile ». Si sur le plan collectif, ce pulsionnel intraitable court-circuite toute visée d'autoconservation de l'espèce et de préservation du lien humain et humanisant, au singulier cependant, nous pouvons toujours compter sur la souffrance, le conflit psychique et le symptôme, mais aussi assurément sur la curiosité et l'éthique, pour conduire le sujet à explorer ces profondeurs dans une relation transférentielle. Ainsi, quand tout se passe pour le mieux, ce n'est certainement pas la domestication de la part la plus pulsionnelle que nous pouvons attendre de l'analyse, mais nous pouvons plutôt espérer voir choir l'illusion d'une unité intérieure au profit d'une meilleure connaissance de la méconnaissance de soi, ouvrant à une disposition nouvelle vis-à-vis de l'autre.

Dans « *Etrangers à nous-mêmes* », Julia Kristeva propose : « *c'est peut-être à partir de la subversion de cet individualisme moderne, à partir du moment où le citoyen-individu cesse de se considérer comme uni et glorieux, mais découvre ses incohérences et ses abîmes, ses « étrangetés », en somme, que la question se pose à nouveau : non plus de l'accueil de l'étranger à l'intérieur d'un système qui l'annule, mais de la cohabitation de ces étrangers que nous reconnaissons tous être.* »⁴

La notion d'accueil n'est pas facile à appréhender avec le prisme de la métapsychologie. L'accueil suppose réception et définit un dedans, un intérieur aboutissant à une délimitation de deux espaces. Du pare excitation qui constitue le bord, la « membrane » protectrice de la « vésicule de substance vivante » imaginée par Freud en 1920, au concept de « moi peau » de Didier Anzieu avec ses fonctions afférentes, la limite est une source féconde pour la métapsychologie et la psychopathologie. Si recevoir à l'intérieur de soi peut évoquer l'introjection ou l'incorporation, ouvrant le champ des identifications et de ses aléas par défaut ou par excès, est-ce pour autant que l'on doit assimiler l'accueil de l'autre à ces processus psychiques ? Introjecter, est un acte psychique à tendance active, tandis qu'accueillir suppose une certaine retenue permettant l'intrication de dimensions actives et passives qui n'est d'ailleurs pas étrangère au transfert et à « sa provocation par l'analyste » selon les mots de Jean Laplanche.

« Accueillir l'autre ? », ces mots nous invitent à un décentrement, nous enjoignent à nous questionner sur le « soi » et le « hors-soi ». Si cette distinction est l'un des premiers travaux de l'infans, la clinique nous enseigne combien toute la vie, cette frontière est fragile et poreuse. Freud en 1919, dans « *Das unheimlich* », étudie ce qu'un enfant que je recevais il y a quelques temps, doté d'une intelligence livresque, a un jour nommé en séance « La vallée de l'étrange » avant d'ajouter « Tu sais que tu y es entré quand tu n'arrives plus à dire si l'autre qui est devant toi te ressemble, si c'est un humain ou si ce n'en est pas un », s'appuyant, ainsi que je le découvrirai plus tard, sur la théorie d'un roboticien Japonnais Masahiro Mori, développée dans les années 70. Déclaration transférentielle ? Assurément, mais teintée après-coup d'un drôle de sentiment lorsque je comprendrai que cette théorie si familière émane pourtant d'un champ, la robotique, qui m'est complètement étranger : « alors cette vallée de l'étrange, c'est du Freud ou ça n'en est pas ? » me suis-je surpris à penser. Besoin de trancher, d'établir

3. S. Freud, 1912, « Sur le plus général des rabaissements de la vie sexuelle », in *La vie sexuelle*, 1985, Paris, PUF, p.65.

4. J. Kristeva, 1988, *Etrangers à nous-mêmes*, Folio, p.11.

des frontières, d'identifier des repères pour sortir de cette vallée de l'étrange à laquelle cette psychothérapie m'avait convié avec cet enfant qui, à onze ans, venait à sa séance en costume trois pièces. Mais plutôt que de se hâter à retrouver ses repères, le processus analytique n'exige-t-il pas de l'analyste qu'il supporte son dérangement, son « étrangeté » ?

La forme interrogative choisie pour notre thème nous convie donc à dépasser toute tentative de rationalisation ou de « bien pensance » avec le sous-entendu qu'elle porte en son sein : accueillir l'autre est une entreprise qui ne va pas de soi. Pourtant dans une psychanalyse, l'invitation à « dire tout ce qui passe par la tête, sans rien censurer » suppose bien que l'analyste soit prêt à accueillir toute manifestation que cet autre qui parle ou qui se tait lui adresse. Mais, l'analyste accueille-t-il vraiment « tout » ? Serait-ce seulement souhaitable ? Ses défenses ou les angles morts de sa propre analyse ne seraient-ils pas précisément les zones où l'accueil n'est pas assuré ? Doit-on considérer ces « imperfections de l'écoute », conséquences du contre-transfert, comme des portes closes ou au contraire comme agissant dans une certaine mesure, à la façon de « révélateurs » de mouvements pulsionnels inhérents à la cure, encore inconnus du patient et de l'analyste ?

Rainer-Maria Rilke, plein de générosité, écrivait à Franz Kappus, le jeune poète :

*« De tous les vers que j'ai lu de vous ce sont les meilleurs. Je vous offre cette copie, sachant combien il est important et plein d'enseignements de retrouver son propre travail dans une écriture étrangère. Lisez ces vers comme s'ils étaient d'un autre, et vous sentirez tout au fond de vous-même combien ils sont à vous. »*⁵

5. R.-M. Rilke, Lettres à un jeune poète, p.45

Recours ou tyran : l'autre du sur-moi

André Beetschen

C'est un champ vertigineux que vous nous proposez d'ouvrir avec la question de l'autre et de son accueil. Un champ que se partagent la philosophie, la civilisation, l'anthropologie, la biologie, la religion... et la psychanalyse, bien sûr. Mon propos sera d'essayer de me tenir évidemment dans ce champ-là.

L'autre donc, le prochain, le différent, celui de l'autre sexe, le grand et le petit, l'autre dont on reçoit et qu'on attend, l'autre dont on dépend ou que l'on maltraite : avec l'amour, la haine, le mépris ou le respect, l'autre du vivre ensemble et de ses difficultés. L'autre blessé ou désiré, l'autre ou/et l'objet de la pulsion... Le sentiment de culpabilité, son origine et son destin, sont une voie d'accès au questionnement de l'autre et j'y reviendrai à propos de la nature et de l'origine du sur-moi. Il faut noter que Freud n'a jamais écrit un texte de rassemblement sur la culpabilité psychique (sentiment et agissement), sans doute du fait de l'écart obstinément maintenu avec la religion, l'adversaire intime.

Pourtant, c'est bien dans l'un de ses textes « culturels » (*Psychologie des masses et analyse du moi*, avant *Le Malaise dans la culture*) qu'on trouve la définition très rare de *der Andere*, que Julien Angueloff a citée au début de nos échanges.

Cette journée en suit une autre, tenue il y a dix ans à l'APF autour de l'oeuvre de Jean Laplanche : *Jean Laplanche, ou le primat de l'autre*. Dans la psychanalyse française en effet, à la suite de l'enseignement de Jacques Lacan, un débat s'est ouvert sur la nature et la structure de l'autre, ou plus exactement sur l'antériorité de l'Autre. Chez Lacan, l'altérité radicale qui lui fait opposer le Grand Autre comme lieu primordial (lieu des signifiants de la langue maternelle et du langage, de la mère et du « manque à être ») et le petit autre « l'objet petit a », objet imaginaire des désirs, illusion du semblable, du même ou du double. Dans l'un de ses séminaires : « D'un Autre à l'autre », il est proposé que « l'inconscient est le discours de l'Autre », quand, à propos du père et de ses fonctions, se déclinent les figures paternelles de l'altérité : père réel, père imaginaire, père symbolique.

Chez Laplanche, qui se montre critique de la dimension théologique de la théorie lacanienne, l'autre dans la psyché, dans la constitution de « l'appareil de l'âme », est d'abord « l'autre personne » de la dissymétrie adulte/enfant, l'autre porteur d'un inconscient agissant dans le lien dissymétrique des désirs. D'où la théorie de la « séduction originaire » avec la proposition des messages énigmatiques et leur caractère « d'objets-sources de la pulsion sexuelle ». Je vais ici beaucoup trop vite mais on trouvera dans la revue de l'APF dans laquelle fut édité le colloque consacré à *Jean Laplanche ou le primat de l'autre*¹, un texte très éclairant de Patrick Guyomard sur « Laplanche et Lacan », suivi d'une réponse de Jean Laplanche. Isabelle Alfandary a proposé, de son côté, une vue d'ensemble du parcours lacanien dans « Accueil de l'autre dans tous ses états chez Jacques Lacan »².

L'autre dans la rencontre analytique : les beaux exposés précédents ont su diversement l'évoquer : dans la demande d'écoute de l'inconnu et de l'angoisse, de la répétition, du sans nom de la détresse et de la terreur parfois, de la folie ou d'une étrangeté qui semble éloigner parfois de la communauté humaine. L'autre de l'inconscient certes, et tout autant de l'infantile insoumis avec la menace repoussée de leur retour. A quoi répond l'offre psychanalytique : une écoute interprétante de la parole et du transfert, certes centrée sur la méthode associative ; mais l'autre énigmatique porte aussi le nom de contre-transfert.

1. *Jean Laplanche ou le primat de l'autre*, in *La conviction*, Association psychanalytique de France, PUF, 2015, avec P. Guyomard, *Laplanche et Lacan*.

2. Alfandary I., in *L'accueil de l'autre* (ss.dir. Costantino C. et Danon-Boileau L.) PUF, 2020.

D'où vient que l'accueil de l'autre, et l'altérité interne, ne peuvent que rencontrer les résistances. Celles-ci constituent une force adverse où l'agissement inconscient est porteur d'angoisse ou d'inquiétante étrangeté devant l'énigmatique des symptômes et de la souffrance, et donc devant la dynamique obscure du transfert. Autre de l'inconscient, autre du pulsionnel (sexuel puis de mort) : l'autre porte une hostilité au moi qui résiste de multiples façons.

Mais je choisis de prendre le sur-moi, qui commande l'accueil de l'autre, pour questionner la complexité et la paradoxalité de cette instance qui, tout en étant habitée voire soumise à l'autre en elle, rassemble la demande d'amour protecteur, la puissance de l'interdit avec la rencontre de l'hostile quand son caractère attaquant, voire destructif, s'assimile à une effraction pulsionnelle. Car si l'instance du sur-moi traite de l'agir pulsionnel fait à l'autre ou à l'objet, elle révèle aussi, avec l'identification qui la constitue, les aléas de la mise de l'autre en soi. L'autre en soi, donc, comme altérité et altération.

Interroger cet agissement de l'autre dans le sur-moi est évidemment me situer dans la seconde topique freudienne et son anthropomorphisme, en m'éloignant de la surface pour la profondeur psychique, en réalisant le destin des objets perdus ou abandonnés et leur puissance longtemps secrète dans le transfert, leur devenir, dans la parole en analyse et sa dérive régressive. Plutôt que d'être simplement conçue comme une relation entre instances, « la relation moi/surmoi, écrit Jean-Claude Rolland, a un caractère passionnel, violent et érotique ». Il le dit dans le profond échange qu'il a eu avec Jean-Luc Donnet³ dont on sait les travaux majeurs que celui-ci a consacrés au sur-moi.

Cette personnification de l'instance s'est soutenue d'un clivage au sein du moi, par où s'est fait entendre l'agissement de l'hostile comme autre, dans la petite voix de la conscience ou la grosse voix de la menace ou de l'humiliation, avec le sentiment récurrent d'illégitimité ou d'imposture dans la dénonciation des actes coupables. Mais le clivage porte aussi l'idéal et son exigence éthique, parfois écrasante, quant à l'accueil de l'autre. Jean Laplanche, rapprochant l'apostrophe surmoïque de l'impératif catégorique kantien (« tu dois parce que tu dois ») a fait de l'instance une sorte d'enclave psychotique. Curieusement, alors que sa théorisation du message aurait pu le porter à explorer la nature du sur-moi, il a plutôt laissé celle-ci de côté, confiant ce chantier aux générations futures...

Ainsi l'autre agissant dans les actions psychiques du sur-moi est-il d'une double nature : du côté de l'identification et du côté du pulsionnel. D'où vient que, s'il peut incarner la puissance qui protège et pardonne, qui dit l'exigence du respect de l'altérité, il agit à l'inverse la rigueur d'un jugement d'auto-dépréciation parfois implacable dans le jugement tyrannique ou la douleur mélancolique ? Il impose des entraves de toutes sortes quand l'interdit, s'emparant de l'accomplissement des souhaits, barre la liberté du désir. Il s'évanouit aussi parfois dans la perversion ou le déchainement de la cruauté sadique, qui bravent son autorité. Une autorité alors dévoyée ; Lacan a écrit : « cette figure obscène et féroce que l'analyse appelle le surmoi ».

Et s'il dénonce l'action d'une faute, celle-ci est inconsciente quand ses motifs échappent et leur condamnation s'impose : ainsi de Kafka dans « Le verdict »⁴. On peut dire que la contrainte – le Zwang freudien – celle-là même des symptômes de contrainte qui définissent la névrose du même nom, symbolise l'agissement parfois souterrain du sur-moi. En quoi le sur-moi n'est pas seulement un lieu, une province psychique : l'autre l'habite comme puissance agissante.

Prenons quelques jalons métapsychologiques pour éclairer le travail de la cure et du transfert, quand se rencontre l'hostilité de l'autre du sur-moi. « Décomposition » des traces de la structure de l'instance, dans le fil proposé par la *XXXIème Nouvelle Leçon d'introduction à la psychanalyse* et jusqu'aux dernières pages de

3. Une traversée du site analytique avec Jean-Luc Donnet, discussion avec Jean-Claude Rolland, Société Psychanalytique de Paris, collection Partage, SEPP Edition, 2017.

4. Kafka F., « Le Verdict », *Les Fils*, Allia, 2023, p.9-26.

l'Abrégé de psychanalyse. J'ai toujours une vive émotion à lire ces pages de Freud, consacrées à la toute la fin de l'œuvre au sur-moi, qui se terminent sur les points de suspension que la mort va imposer....

Il n'est pas indifférent que la première occurrence du sur-moi, associée à celle de l'idéal du moi, survienne dans : *Pour introduire le narcissisme*⁵. Poste de surveillance, jusqu'au délire d'observation, des excès du narcissisme et des pulsions du moi. Autrement dit, de ce qui est ignorance de l'altérité de l'autre avec la capture de l'objet que réalise le choix narcissique. Mais ensuite, avec *Le moi et le ça*⁶, cet écrit fondamental et difficile entre tous, c'est l'empire de l'identification qui s'impose dans la constitution de l'instance dont le caractère double révélera la part du pulsionnel, du sexuel puis de destruction. Ensuite, la théorisation freudienne du sur-moi, notamment dans *Le malaise de la culture*⁷ s'orientera vers le sentiment de culpabilité tout en restant tiraillée entre identification et pulsionnalité. Les composantes de la structure du sur-moi vont éclairer, dans l'agissement transférentiel de l'instance, les difficultés de l'interprétation des figures incarnées par l'analyste, l'amour et l'hostilité qui les visent, les dynamiques pulsionnelles sollicitées.

Restons sur l'identification, qui a fait l'objet d'un important travail récent de Claude Barazer. Quel autre est donc mis en moi ? Un objet perdu, mais il faut préciser la nature de la perte. Freud écrit : « Quand on a perdu un objet, ou qu'on a dû l'abandonner, on se dédouane souvent en s'identifiant à lui ou en l'érigant dans son moi ». Cependant, si l'abandon des buts sexuels s'impose dans l'identification, la complication reste dans le rapport que celle-ci garde avec la triangulation œdipienne : la bisexualité, en effet, s'immisce dans les destins du complexe d'Œdipe, dont la structure identificatoire complète est double, positive et négative. Le sur-moi devient héritier et mémorial du complexe d'Œdipe, contenant à ce titre « les expressions des plus puissantes motions du ça ». Mais il est peut-être plus encore le mémorial des luttes parfois tragiques ou passionnelles entre pulsions et objets. Ainsi le sur-moi « en sait-il davantage sur le ça que le moi », dans la névrose de contrainte. C'est en ce sens que se réalise sa fonction d'autre menaçant : observer, juger, punir. Mais dans la mélancolie, où la perte d'objet est inconsciente, l'objet mort, ou tué, a colonisé le moi : l'identification narcissique endeuillée s'est emparée du sur-moi pour se faire l'agissement de la tyrannie.

Pourtant, hors de la mélancolie, il faut aussi soutenir l'existence d'un sur-moi qui protège avec l'amour des parents : problème de la première identification au père, affirmée par Freud (« le surmoi conserve le caractère du père »), bien que cette protection soit toujours mise en péril par l'autre inconscient du sur-moi parental et sa transmission. L'appropriation rigoureuse ou masochiste et soumise, de l'interdit, conduit aux excès des renoncements, à la mesure des revendications pulsionnelles refoulées.

Jean-Claude Rolland dans ce beau texte qu'est *La mort d'un père* évoque avec force le renoncement contraint de Titus à l'amour pour Bérénice, par fidélité au père mort. « Le lien amoureux le liant à Bérénice, écrit-il, doit retourner à l'objet qui l'a originairement initié : le père séducteur de l'enfance ». Soulignant cette présence de l'objet disparu à l'intérieur du moi du sujet, ce que Freud nomme « identification », il écrit encore : « La mort de l'objet nous confronte à l'amour qu'on lui portait, celui qu'on connaissait et celui qu'on ignorait »⁸. Et sans doute confronte aussi à la haine qu'on lui portait, et donc à l'ambivalence.

Car l'hostilité est toujours présente dans l'identification comme la trace d'un meurtre ou d'un abandon obligé. On lit dans *Psychologie des masses et analyse du moi*, « Tu as voulu être la mère ; maintenant tu l'es au moins dans la souffrance. Le choix d'objet a régressé à l'identification ». Et cette dimension hostile de l'identification se retrouve, dans sa dimension sadique, dans *Dostoïevski et la mise à mort du père* : « Tu as voulu tuer le père pour être toi-même le père. Eh bien ! tu es le père, mais le père mort... Et avec cela : maintenant, c'est le père qui te tue ». La relation entre la personne et l'objet-père s'est transformée, écrit Freud, « en maintenant son

5. Freud S., « Pour introduire le narcissisme », *OCF-XII*, PUF, 2005, p.238-240.

6. Freud S., « Le moi et le ça », *OCF-XVI*, PUF, 1991.

7. Freud S., « Le Malaise dans la culture », *OCF-XVIII*, PUF, 1994 ; p.284.

8. Rolland J-C, *Mort d'un père : Jean Racine*, Aux sources de l'inspiration, Ithaque, 2023, p.134-135.

contenu, en une relation entre moi et sur-moi, une nouvelle mise en scène sur un second théâtre »⁹. La violence de l'apostrophe, dans l'identification, tient autant du jugement sévère que du ricanement sadique d'un autre méchant.

Chez ce patient dont fut longue l'analyse, le ricanement du père survenait régulièrement dans des rêves répétitifs, et ce retour désolait. Le patient était venu en analyse à cause de multiples entraves (amoureuses, sexuelles et de travail) qui encombraient sa vie et sa créativité, et qui s'accompagnaient invariablement de la phrase silencieuse : « mais pour qui tu te prends ? », ruinant toute réussite. Alors qu'il était en proie à cet autre méchant en lui, il avait été un enfant trop sage, dans le secret de ses fantasmes et agirs masturbatoires, contraint de répondre trop, aux ambitions de ses parents. Le rêve de ricanement sadique du père, dont il admit peu à peu le paradoxal effet de séduction, ne s'attachait pas à un souvenir traumatique, d'autant que l'amour pour le père était évoqué avec une intensité amoureuse passionnée, parfois. Mais une autre contrainte s'exerçait en lui : celle qui le rendait hautain, toujours immédiatement critique des réalisations d'autrui, fraternelles en particulier, celle qui minait ainsi secrètement ses amitiés.

Les échecs répétés dans ses réalisations et la pauvreté contrainte de ses liens libidinaux, la compulsion à décevoir l'attente, agirent dans le transfert-même. Ils alimentèrent une ambivalence croissante, où le dénigrement de lui-même s'adressa bientôt à l'analyste, dénoncé comme impuissant et s'absentant dans son écoute. Et l'opposition ou l'échec répété devant les tâches à accomplir prirent clairement l'allure de défi.

Ces obstacles ne mirent pas vraiment en péril l'analyse, mais la complaisance masochiste de leur accueil apparut peu à peu, et avec elle, l'attente d'une punition érotisée, homosexuelle, de la part d'un sur-moi sévère incarné dans le transfert à l'analyste. Celui-ci allait sûrement le mettre à la porte puisqu'il le désespérait. En même temps commença d'être interrogée la conviction d'un soutien maternel perçu comme indéfectible, dans les échecs-mêmes, une complicité infantile présente depuis l'enfance. Avec cette reconnaissance, et la provocation œdipienne du père qu'elle impliquait, surgit l'angoisse inquiétante avec laquelle il interrogea l'autre inconscient de la mère et sa séduction, où se dévoilait le souhait incestueux refoulé. Le ricanement du père, comme la crainte ambivalente de son autorité, découvraient autant l'angoisse devant la menace de la castration qu'un appel libérateur à elle.

Le long cheminement transférentiel vit le patient se comporter longtemps, comme un « moustique », dit-il – surnom que lui avait donné son père dans l'enfance – mais un insecte qui venait piquer et agacer le cocher-analyste – et ses interprétations ! – sans que la piqûre soit mortelle ! Et dans le transfert, toujours, un tournant s'effectua quand le patient reconnut sa répétition à se montrer spirituel, à vouloir faire rire l'analyste : séduire et amadouer ainsi la figure redoutable autant que jouir avec elle d'un plaisir partagé. Il se traita durement de « bouffon du roi » et dans cette période de fin d'analyse une scène fantasmatique fut dite avec une grande émotion : son père annonçait à ses proches réunis qu'il allait mourir, il donnait ses dernières volontés, mais le patient avait soudain envie d'entonner près de son lit une chanson leste qu'aimait le père ! L'autre du surmoi, plus tolérant désormais, accepta la rencontre du souhait meurtrier et de la soumission amoureuse féminine et ambivalente. Et l'image d'un dernier rêve occupa la fin de l'analyse : son père sanglé sous la pluie dans un imperméable lui fit penser à un habit de la Gestapo. Le père avait été résistant, risquant plusieurs fois d'être arrêté. Mais là, sous la pluie, il souriait et ne ricanait pas : un père-méable, en somme, résistant aux souhaits meurtriers ! Dans le tiraillement ambivalent entre demande d'amour et souhait meurtrier, le sur-moi, renonçant à l'attente de punition, s'efforçait de garder le père vivant. S'effaçait aussi peu à peu, dans le transfert la figure imagoïque surmoïque, de l'analyste.

Entre *Psychologie des masses et analyse du moi* et *Le moi et le ça*, Freud écrit *Une névrose diabolique au xvi^e siècle*¹⁰, texte aussi passionnant à lire qu'une enquête policière. L'autre, le diable, a conclu un pacte avec

9. Freud S. « Dostoïevski et la mise à mort du père », *OCF-XVIII*, PUF, p.216-217.

10. Freud S., *Une névrose diabolique au xvi^e siècle*, *OCF-XVI*, PUF, 1991, p.217-250.

le peintre Christoph Haitzmann pour que celui-ci abandonne la jouissance irrépressible trouvée auprès des belles femmes. Le diable apparaît comme un substitut du père, après que la mort de celui-ci et son deuil se soient mués « d'autant plus en mélancolie, écrit Freud, que le rapport à lui était placé sous le signe de l'ambivalence » ; mais aussi qu'avec le deuil de ce père perdu, « l'accroissement de la désirance pour lui se trouva réactivé », et que par le « phénomène d'obéissance après-coup », cette désirance « serait aussi une manifestation du repentir et une auto-punition couronnée de succès ». Certes, Freud fit aussi la proposition d'une fantaisie de grossesse depuis longtemps refoulée, et qui entraîna une rébellion par rapport à la position féminine à l'égard du père. Je conserve cependant cette idée de l'obéissance après-coup : peut-être est-ce bien la manifestation toute particulière du sur-moi post-œdipien.

Le diable, et le fantôme, et l'autre terrorisant de l'expérience psychotique : c'est chez Hamlet, l'effroi du retour du père mort. Un autre qui ordonne la vengeance depuis les remparts d'Elseneur et qui se présente à nouveau dans la chambre de la mère au plus vif, au plus meurtrier de l'affrontement entre mère et fils, quand est insupportable à celui-ci l'excitation sexuelle de sa mère, et plus généralement, celle des femmes (Ophélie). Hamlet vient de tuer « un père » (Polonius) mais l'Autre, le terrifiant est aussi appelé pour apaiser. « Parle à ta mère... ». Identification dévastatrice : la culpabilité de l'ambivalence amour/haine s'évanouit dans l'excès de l'acte meurtrier. Et dans le clivage des imagos paternelles chez Hamlet, le souhait meurtrier règne de toutes parts jusqu'à la mort finale. C'est l'effroi ou l'horreur de l'autre qui sont convoquées dans l'agissement d'un sur-moi vengeur et halluciné.

L'autre pulsionnel du sur-moi, libidinal et œdipien, va se trouver modifié par l'introduction de la destructivité et de la pulsion de mort dans les agissements-mêmes de l'instance. Tel est l'enjeu de l'introduction du masochisme dans *Le problème économique du masochisme* et surtout dans *Le malaise dans la culture*, où est approfondi le questionnement du sentiment de culpabilité avec « l'intention, écrit Freud, de mettre en avant le sentiment de culpabilité comme le problème le plus important du développement de la culture, et de montrer que le prix à payer pour le progrès de la culture est une perte de bonheur, de par l'élévation du sentiment de culpabilité ».¹¹

La lecture du « Malaise » est aride, Freud le reconnaît, elle impose qu'on revienne à l'intrication de ses lignes de pensée, avec la structure en double proposée pour le sur-moi et le sentiment de culpabilité. Car après qu'ait été examinée la difficulté voire l'impossible de la prescription « Tu aimeras ton prochain – l'autre, l'étranger – comme toi-même », la reconnaissance d'une « pulsion d'agression particulière et autonome », qui modifie la doctrine des pulsions, impose aussi le renoncement à la satisfaction du penchant à l'agression. Comment ? Je cite ce passage un peu long : « L'agression est introjectée, intériorisée, mais à vrai dire renvoyée là d'où elle est venue, donc retournée sur le moi propre. Là, elle est prise en charge par une partie du moi qui s'oppose au reste du moi comme sur-moi et qui, comme conscience morale – *le Gewissen allemand* – exerce alors contre le moi cette même sévère propension à l'agression que le moi aurait volontiers satisfaite sur d'autres individus, étrangers »¹². Le sur-moi s'offre alors au-delà de l'identification – c'est un grand changement écrit Freud – comme instance d'intériorisation, d'introjection de la destructivité et de l'autorité de l'autre et « c'est seulement alors qu'on devrait parler de conscience morale et de sentiment de culpabilité ». Ce dernier se voit reconnaître deux origines, celle tirée de l'angoisse devant l'autorité et celle, ultérieure, tirée de l'angoisse devant le sur-moi. La première pousse au renoncement aux satisfactions pulsionnelles, l'autre pousse à la punition. Est-ce alors une pensée pessimiste que celle de Freud à propos du travail de culture confié désormais au sur-moi ? « Contre un malheur externe menaçant – perte d'amour et punition de la part de l'autorité externe – on a échangé un malheur interne perdurant, la tension de la conscience de culpabilité ».¹³

11. Freud S., *Le malaise dans la culture*, OCF XVIII, p.321.

12. Freud S., *ibidem*, p. 310

13. Freud S., *ibidem*, p. 315

Exiger la punition, ou mettre au service de la destructivité, qui reste l'apanage de l'agissement cruel du sur-moi, ne sont pas sur le même plan. L'autre s'y déchaîne différemment : la mixtion pulsionnelle reste active dans la punition quand le risque de démixtion, d'abandon, et d'effraction pulsionnelle pèse sur l'activité destructrice du sur-moi. Le travail dans la cure avec les figures imagoïques présentifiées dans le transfert, convoque des figures archaïques de l'autre que Mélanie Klein, cette interlocutrice de Freud dans « Malaise », a su évoquer dans leur puissance imagoïque en privilégiant, dans leur constitution les mécanismes primitifs d'introjection et de projection, plus que d'identification.¹⁴ Mais je ne fais qu'effleurer cette théorisation qui a cependant le mérite de questionner, dans l'élaboration particulière du transfert, l'existence d'un sur-moi pré-œdipien, d'un sur-moi parfois terrifiant chez l'enfant, quand la conception freudienne, post-œdipienne du sur-moi (héritier, et successeur, certes, du complexe d'Œdipe après son déclin) serait finalement l'équipement moral dont se dote psyché pour l'après-enfance. Un équipement réactivé dans le moment adolescent : d'où l'apport précieux de la clinique des adolescents qui explore justement les mises à l'épreuve du sur-moi dans la rencontre sexuée, agressive et plus généralement identifiante, de l'autre.

La mélancolie pourtant, dans sa dimension d'identification narcissique avec la rage destructrice que le sur-moi convoque, dit aussi l'emprise du pré-œdipien, du prégénital. Sur la mélancolie et le masochisme, Catherine Chabert est revenue avec insistance, pour identifier un « sur-moi au féminin » quand la théorisation freudienne, elle, a essentiellement porté sur le sur-moi au masculin. Dans « La cruelle contrainte au bonheur »¹⁵, elle propose que si le sur-moi au féminin semble d'une moindre force, c'est probablement « parce que sa part protectrice s'est révélée insuffisante ou carrément inefficace alors que la part critique, elle, demeure sévère et intransigeante ». Dans cette apparente insuffisance, elle souligne, en maintenant la référence, essentielle à ses yeux, de la problématique œdipienne, la place déterminante du risque de la perte d'amour des parents, quand « vivre est d'être aimée par le surmoi... ». Le sur-moi au féminin (et pas seulement le sur-moi des femmes) « pourrait alors représenter, écrit-elle, la forme tyrannique et sévère la moins aimante, la plus puissante, de la conscience morale », là où le retournement massif de la destructivité contre le moi engage un destin mélancolique.

Je reviens un instant, en finissant, vers cette « tâche pratique » qu'évoque Freud dans *l'Abrégé de psychanalyse*, avec notamment « la technique psychanalytique »¹⁶ : ici sont dites avec force les résistances qu'oppose le sur-moi au travail de la cure.

Résistance du côté de l'analyste quand le patient lui confère « le pouvoir que son sur-moi exerce sur son moi ». « Si tenté que puisse être l'analyste, écrit Freud, de devenir pour les autres un maître, un modèle et un idéal, de façonner les hommes à son modèle, il ne doit pas oublier que ce n'est pas sa tâche dans le rapport analytique, et qu'il est même infidèle à sa tâche s'il se laisse entraîner par son penchant ». L'analyse des résistances du sur-moi passera donc, en particulier dans les moments de transfert négatif, par les deux strates qui ont constitué la structure de l'instance : un travail de désidentification dévoilant la présence des objets abandonnés, un travail d'interprétation du pulsionnel refoulé agissant dans le transfert avec la tâche de s'en prendre à ce bastion de culpabilité qu'est le sur-moi, jusque dans l'attente silencieuse de la jouissance de la punition.

Car le sur-moi ne fait pas que parler à haute-voix : son agissement peut aussi être souterrain, muet, organisant alors cette forme de résistance que Freud a découverte avec la relation thérapeutique négative, où le sentiment de culpabilité lui-même s'est effacé. « Ils ne se sentent plus coupables, mais malades ». Il nous faut alors suivre les voies de la souffrance masochiste, du masochisme moral, en gardant le cap espéré de sa liaison pulsionnelle libidinale : là est aussi engagé notre masochisme d'analyste dans le contre-transfert.

Et si, l'analyse du sur-moi, sa mise en œuvre toujours difficile, se soutiennent du renoncement à sa force aliénante, au deuil enfin possible des objets qui l'ont hanté, de l'abandon possible de son empire infantile, n'est-ce

14. Klein M., « Sur la théorie de l'angoisse et de la culpabilité », *Développements de la psychanalyse*, PUF, 1966, p. 254-273.

15. Chabert C., « La cruelle contrainte au bonheur », *L'amour de la différence*, Petite Bibliothèque de psychanalyse, PUF, 2011, p.183-185.

16. Freud S., « La technique psychanalytique », *Abrégé de psychanalyse*, OCF-XX, 2010.

pas ce renoncement qui conditionnera son impersonnalisation et son installation dans le travail de culture (cette *Kulturarbeit* , que n'a cessé d'explorer Nathalie Zaltzman : lire là-dessus son remarquable échange avec Jean-Luc Donnet dans *Le travail psychanalytique*¹⁷). Ouvrir la question du sur-moi culturel, ou sur-moi de la culture, comme celle de l'éthique, serait une autre perspective.

Nous revenons à l'accueil de l'autre ! La possibilité d'accueillir est d'abord liée aux forces psychiques qui y invitent ou qui s'y opposent. La paradoxalité du sur-moi, cet agissement de l'autre en soi, est dans cet entrecroisement pulsionnel où se joue la promesse et l'espoir d'une découverte de l'altérité.

17. Ss.dir GREEN A., *Le travail psychanalytique*, PUF, 2003, p.211-239.

Du double au monstre : l'autre

Paule Bobillon

Dans « Les animaux dénaturés », Vercors campe un journaliste, Douglas, qui accompagne une équipe de préhistoriens cherchant le chaînon manquant entre le singe et l'homme. Ils trouvent une colonie de grands singes troglodytes fumant rituellement le jambon, leur plat préféré. Douglas se prend d'affection pour eux et s'indigne de ce qu'un industriel esclavagiste voit en eux une main-d'œuvre gratuite. La seule façon de les sauver est de prouver que les « Tropicanthropes » sont humains et comme tels, protégés par les droits de l'homme. Douglas insémine une femelle tropie et en a un bébé monstrueux qu'il tue à la naissance. Il se dénonce, tablant sur le fait que s'il est condamné pour infanticide, la nature humaine du bébé sera établie, partant celle du peuple tropi. Mais tout le problème est d'établir l'humanité des tropis, finalement déclarés humains du fait de leur sens religieux, sensible dans leur rite de fumage du jambon. Douglas ayant tué son bébé avant l'établissement de l'humanité des tropis, n'a donc pas commis d'infanticide. Pirouette qui le sauve et les tropis du même coup, mais qui pose la question de la définition de l'autre humain, comme un curseur qui se déplace du double absolument identique, à l'étranger absolument différent jusqu'à la monstruosité. La littérature y a puisé abondamment, de Maupassant à Oscar Wilde ou Henry James, de Dostoïevski aux auteurs de science-fiction avec les cyborgs, les robots et les clones. L'autre se déplacerait sur un gradient allant d'une confusion moi/autre chez le bébé à une différenciation et donc une séparation dans la reconnaissance de l'altérité. Le bébé de Douglas est pareil à un bébé humain et à la fois à un monstre, comme s'il parcourait à lui seul la distance du double à la monstruosité et peut-être de l'animal à l'humain.

C'est ce passage de l'autre externe à l'autre interne, que je choisis d'explorer.

Comme fil rouge de mon texte, je m'attacherai préférentiellement au clivage, envisagé dans la métapsychologie, puis dans une approche plus sociale et à travers l'art. Et ce, parce que le clivage est un des paradigmes de la relation à l'autre, autre incorporé, expulsé, non encore psychisé ou faisant retour. Pour des raisons de confidentialité, je ne peux y ajouter l'illustration clinique que j'ai évoqué lors de ma conférence orale.

L'identification freudienne au père de la préhistoire s'établit avant toute différenciation, avant tout investissement objectal, sorte d'entrée dans l'ordre de l'humain, faisant place dans la suite aux différentes identifications : identification adhésive où le bébé se colle à la surface de l'objet par manque d'un contenant-peau, identification hystérique ou narcissique, identification à l'agresseur selon Anna Freud, toutes identifications dans lesquelles le sujet emprunte et s'approprie un trait ou l'ensemble de la personnalité de l'autre, identification pathologique ou constitutive de la construction du moi et de la différenciation en surmoi. Dans l'identification projective, le sujet projette dans son objet des parties clivées de son moi et les lui attribue, mécanisme d'appauvrissement du moi que Mélanie Klein rapproche de la pulsion de mort. Mais l'identification projective est aussi, selon Bion, un moyen de communication qui consiste à faire éprouver à l'autre et à l'analyste ce que le sujet ressent.

L'introjection est une façon d'inclure dans le moi une partie du monde extérieur, en particulier la mise à l'intérieur d'une relation entre le moi et l'objet, entre, autre interne et autre externe. L'introjection est aussi constitutive de la psyché et c'est d'elle que relèvent amour, transfert et contre-transfert. Le transfert et le contre-transfert relèvent d'un jeu d'écho entre introjection et projection du patient et de l'analyste. L'introjection est un processus là où l'incorporation voire « l'intropression » férenczienne sont des fantasmes, c'est à dire l'idée que l'autre externe est implanté de force dans le moi à l'insu de celui-ci. Les travaux de Nicolas Abraham et Maria Torok décrivent l'incorporation d'un fantôme, mort-vivant clandestin venu du secret d'une autre génération et

encrypté dans le moi, créant une niche inaccessible, bloquant tout deuil libérateur. Le deuil non fait à la génération précédente ou au sein de la famille peut ainsi être expulsé dans le sujet qui devient alors selon Racamier, le « portefaix » du deuil. Je pense en particulier à la problématique des enfants portefaix, conçus ou adoptés en remplacement d'un enfant mort et dont ils portent le prénom. L'enfant risque d'être pris dans un clivage en dilemme : être lui-même et laisser s'épanouir un vrai self mais alors trahir l'autre du rêve parental ou se conformer au désir des parents et s'aliéner à un autre externe désidentifiant. Il y a « intromission » en eux d'un incorporat non introjectable, un état dans l'état, un autre étranger, autre de l'autre qui n'est plus un *nebenmensch* mais un agresseur, voir un « ogresseur » vampirisant.

Le clivage est d'une part un mode de séparation autre interne/autre externe et une partition de l'un et de l'autre au fondement du rapport à soi et à l'autre, et le retour du clivé est une mise en relation des deux autres interne/externe, partiel ou total. Freud théorise d'abord le clivage comme défense contre la castration puis l'étend à toute dissociation résultant d'un traumatisme et en fait le responsable d'une déchirure dans le moi possiblement définitive. Freud écrit dans « l'abrégé » : « deux attitudes psychiques au lieu d'une seule se sont formées, l'une qui tient compte de la réalité et une autre qui, sous l'influence pulsionnelle, détache le moi de la réalité. Les deux coexistent ». Les deux propositions l'une conforme au fantasme, l'autre à la réalité se côtoient en se déniaient mutuellement. Une part du moi est investie par des fragments représentatifs déniés et chaotiques, voire des éléments bêta réduits à des irréprésentables.

Mais tout comme l'identification, le clivage a un versant où il est constitutif de la psyché différenciée en instance par exemple. Le clivage suppose la négation, sinon le déni d'une partie de l'autre interne, quitte à lui ajouter pour remplacer le dénié, un fétiche en lieu et place de la réalité absente. Winnicott fait reposer sa théorisation du faux self et du vrai self sur un clivage radical après un traumatisme ou le self abrite un objet interne fragile et authentique et un objet inauthentique et seulement adaptatif protecteur du premier et précipité dans une identification prothétique.

Dans le refoulement, c'est la représentation de l'autre qui est écartée et reléguée dans l'inconscient où l'autre reste représentation d'un objet total, autre répudié mais actif dans l'ombre.

Mais il faut prendre en compte aussi, *last but not least*, la figure de l'autre dans le traumatisme freudien, que Claude Janin décompose en un traumatisme chaud qui déborde le pare-excitation, le plus souvent sexuel et un traumatisme froid ferenczien puis winnicottien, type mère morte façon Green, en deçà du langage et référé plutôt à l'environnement. Alors des restes de l'autre en trop ou en moins (mère absente ou incestuelle) laissent des traces conservées mais non psychisées qui entraînent, pour Thierry Bokanowski que « tout investissement vers de nouveaux objets va être soumis à une compulsion d'effacement ou de négativation des liens » laissant un moi agonique. Le traumatisme comme débordement du pare-excitation par une pulsionnalité non psychisable sidère le moi et fige l'accès à l'autre, devenu cause d'effondrement voir de mort psychique, en tous cas d'arrêt du développement et du commerce autre interne/autre externe.

Déjà Freud dans « la négation » parlant d'un clivage structurant, rapportait au corps ce proto dialogue avec l'autre où ce qui est bon venant de l'extérieur, je veux l'avalier, ce qui est mauvais, le recracher.

Pour Michel Fain, c'est de la mère et de sa fonction pare-excitante que dépend pour le bébé de combler le hiatus constitutionnel et originel entre excitation et représentation. Il s'agit d'organiser le chaos de stimulations émanant d'une sensorialité primaire. On rejoint les travaux de Bernard Golse, Didier Houzel, Donald Meltzer sur la réunification sensorielle chez le bébé, peu à peu capable d'identifier comme relevant d'une source unique externe les messages de ses différents canaux sensoriels. On verra l'incidence de ce processus sur la création. Si cette unification ne se fait pas, dans le pire des cas, c'est l'autisme et le hors soi/ hors autre.

Pas assez ou trop de pare-excitation et c'est le traumatisme ou l'aliénation à la mère à moins que le hiatus entre excitation et représentation ne devienne clivage et, on l'a vu, ne génère un fétiche. Or, un jour la mère s'absente, en présence, pour le père, cet encore inconnu. Censure de l'amante de Michel Fain où le bébé, à partir de la préconception bionienne des fantasmes originaires « réalise » le fait du père encore « dans la coulisse » et

conçoit une représentation de la scène primitive, ouvrant à l'espace psychique œdipien, au langage et à l'ordre symbolique.

De même l'enfant reçoit des messages incompris de l'inconscient de l'autre externe, à son insu et à l'insu de l'autre. C'est le sens même des signifiants énigmatiques laplanchiens que d'être reçus de l'inconscient de l'autre. L'implantation des signifiants énigmatiques est l'autre façon de parler de l'introduction du sexuel dans l'inconscient. C'est aussi ce que la mère renvoie au bébé par la fonction alpha, contenus bizarres, étrangers voire toxiques bonifiés, détoxiqués venus de l'environnement interne mais aussi externe.

C'est enfin René Roussillon qui attribue à l'objet une fonction symbolisante reprise par A. Green comme élément de la fonction objectalisante. Quand la mère désillusionne le bébé, elle lui propose des objets de substitution, objets bientôt transitionnels, nomination et faits de langue qui viennent la symboliser, elle, lui, le monde, père compris. En particulier la référence au tiers dégage l'enfant de la seule spécularité. Le miroir alors ne fait pas que refléter, il parle. Bébé rencontre l'altérité de l'objet et le symbolise comme « Autre Sujet ». Mais cet avènement passe par la fonction transformatrice de l'objet autre, sa façon de promouvoir le sujet ou pas. Les signifiants énigmatiques laplanchiens, l'alphabetisation et la préconception du père bionniennes, les fonctions symbolisante et objectalisante déposent des éléments venus de l'autre dans l'inconscient qui sont le point de départ de son développement. L'inconscient est le lieu de l'autre... « Je est un autre ». Je suis aussi un autre.

Mais si l'autre est interne, introjection tout ou partie de la relation à l'autre externe, il est aussi externe, support de ces introjections et c'est le mouvement dialectique incessant entre ces deux autres qui va construire ou pas le moi, constitué selon Freud par la sédimentation des identifications, et par le jeu complexe de l'alliage du refoulement et du clivage. Le destin de l'autre interne, ses représentants prennent sens et fomentent travail du rêve, élaboration, projection transférentielle, création artistique.

La sublimation, en particulier dans la création artistique est sans doute entre autres, une parade au traumatisme, rétablissant un autre interne/externe moins destructeur. Il y a dans la création quelque chose de l'autre ou de son absence à psychiser toujours et encore, telle la figure de l'autre maternel qui s'absente. Le bébé, d'après Bernard Golse et d'autres, percevrait une mère suffisamment prévisible, organisatrice, fédératrice des traces de l'objet. Ce serait la répétition rythmée pour le bébé qui lui permettrait l'accès à une figure totalisante. Pour Metzler, Golse, Houzel, le bébé doit se « manteler », c'est à dire unifier des perceptions multi-sensorielles et guetter les écarts de l'habitus maternel restés modérés et constants sous peine d'angoisses disséquantes. La sortie du démantèlement de l'autisme normal présiderait à l'instauration des phénomènes transitionnels, autre constituant de la création. Il y aurait dans la création, élaboration à partir de formations psychiques primitives, pictogrammes de l'originare (Piera Aulagnier), signifiants formels (Anzieu), signifiants de démarcation (Rosolato), éléments bétas (Bion) pour produire un objet créé.

Par exemple : les peintures rupestres des grottes préhistoriques ornées naitraient d'une rythmicité d'inscriptions sensorielles prévisibles pour aboutir enfin aux peintures figuratives des grands animaux et des humains. Les figures géométriques parleraient de la répétition de traces mnésiques de l'objet pour s'organiser par la suite en représentations figuratives de l'autre.

Après Freud, qui s'est essayé magistralement à passer de l'individuel au collectif peut-être peut-on envisager les figures du clivage à l'échelle d'un peuple. A partir de la « Langue du troisième Reich » de Klemperer, du documentaire « S 21 la machine de mort khmer rouge » de Rithy Panh et du texte de Piera Aulagnier : « Orwell, le mécanisme de la double pensée » à propos de 1984, se dégagent les procédés des novlangues comme haine de la pensée, phobie de l'autre étranger rejeté hors de l'humain et assujettissement à un chef suprême idéalisé. La langue est trafiquée au profit d'une fomentation d'une weltanschauung parsifalienne et christique cryptée pour le 3^e Reich, hyperstalinienne pour l'Angsoc khmer. Pour Piera Aulagnier, la novlangue de 1984 rançonne sexualité et désir au profit du pouvoir et offre « une catharsis de la haine », en la fabrication d'un ennemi absolu.

Il s'agit, détruisant « l'avant la révolution » qui doit rester hors du pensable, de détruire la relation au corps maternel, partant la relation à tout autre, d'abolir l'ancilangue, la langue d'avant, langue de l'affect, de l'amour,

de l'historicité, marquant l'introjection de l'autre. L'autre externe tout puissant s'aliène l'autre interne jusqu'à le réduire à rien en une opération de clivage radicale, fonctionnement comparable à celui qu'on trouve dans les sectes.

Pour se faire, il faut transformer le sujet en robot, cyborg, hors communauté humaine, le décerveler. Le refoulement le cède à la forclusion de la pensée, des affects, des fantasmes, de tout devenir : place à un clivage absolu, meurtrier et à un fétiche grandiose. Tout contrevenant doit être « vaporisé », c'est à dire non pas simplement tué mais transformé en non être. L'autre interne est aboli au profit d'un autre externe désincarné. L'autre et le Je meurent ensemble.

L'art aussi s'est emparé de cette problématique du clivage sous son double aspect, pathologique et constitutif du moi.

Un film, « la zone d'intérêt » campe de multiples clivages et retour du clivé, entre un bonheur ordinaire et l'anéantissement de l'autre, la shoah, la fétichisation d'un pouvoir fou et meurtrier, la perte de toute réflexivité de la pensée sauf à la figurer furtivement dans un personnage secondaire qui prend la fuite. Le film s'ouvre sur trois minutes d'écran noir avec une musique instrumentale obsédante déferlant par vagues successives, jusqu'à ce que des chants d'oiseaux la suppléent juste avant une scène champêtre et innocente. Premier clivage par lequel le cinéaste Jonathan Frazer dépeint la vie familiale de Rudolf Höss dans sa grande maison mitoyenne du camp d'extermination d'Auschwitz dont il est le obersturmbannführer. La vie s'y déroule sans que les bruits du camp ne troublent quiconque : coup de feu, hurlements, insultes, ordre de tuer, bruit des trains qui arrivent plusieurs fois par jour au camp. Le ciel est strié par le panache des locomotives et les fumées des cheminées des fours dont le rougeoiement des flammes éclaire la nuit et qu'on distingue par les fenêtres de la maison.

C'est à peine si Höss a quelque réaction phobique quand il trouve un os humain dans la rivière. Tout est à l'avenant, comme ce prisonnier juif qui répand la cendre humaine du camp pour fertiliser le jardin. Il y a un film dans le film, une sorte d'inconscient du film, des scènes tournées en caméra thermique donc en décalage, où une jeune résistante polonaise vient la nuit cacher des pommes là où les déportés effectuent des travaux. Ces scènes sont accompagnées d'une musique de cymbales et de trompettes bouchées, étrange et inquiétante. De même soudain, comme en une parenthèse, une jeune polonaise joue du piano tandis qu'apparaît en sous-titre un poème d'un déporté évoquant la liberté.

Puis sans transition, on voit Höss seul, confondu par le retour du clivé, en proie à une somatisation grave, descendant les escaliers d'un palais nazi et s'arrêtant à deux reprises pour vomir puis s'enfonçant dans un sous-sol sans lumière. Fin du film sur une musique de clameurs douloureuses.

Un autre film joue, mais heureusement, sur le retour du clivé et l'accès à soi-même. Dans « l'homme sans passé », Aki Kaurismäki met en scène un homme amnésique depuis une agression, qui dérive jusqu'à un bidonville et ses habitants, en particulier une bénévole de l'armée du salut qui le sauve par sa chaleur humaine et lui donne l'identité provisoire d'un homme bon, touché par l'autre, et capable d'amour. Retrouvant son passé, il rencontre un ancien lui-même destructeur qu'il désavoue mais ainsi sorti du clivage passé/présent, double négatif/double positif, rendu à lui-même, il peut choisir l'amour de la bénévole et la vie avec les autres reconnus et respectés.

Clivage de vie, clivage de mort, pourrait-on dire. Outre la solution fétichique, se pose la question du retour du clivé en un réveil du traumatique présidant à un effondrement et une agonie psychique ou en une possible élaboration unificatrice du moi, selon le Freud du Moïse.

On peut envisager le mantèlement du bébé, l'assomption d'une perception multisensorielle réunifiée comme un cas particulier de retour du clivé constitutif de la psyché, je le rappelle, via l'autre maternel.

Pour Meltzer, le bébé se trouve face à une mère qui l'éblouit par sa beauté et Meltzer lui prête la question : est-elle aussi belle à l'intérieur ? Fiction à la base de la mission fondamentale et toujours recommencée de l'art : s'occuper de cette réduction du clivage entre une mère belle et son énigme en la fixant non pas en un fétiche

mais en un produit structuré par la sublimation grâce à l'autre et pour l'autre, via la réflexivité de l'artiste comme d'ailleurs de l'analysant et de l'analyste. On pense ou on crée sur le terrain de la transitionnalité subjectivante de l'analyse ou de l'atelier, c'est-à-dire, dans une alchimie avec l'autre, symbolisant, alphabétisant au nom d'un tiers.

Pour boucler le cercle je conclurai en évoquant encore Kafka préoccupé de la limite humain/animal, soi/autre, double/étranger de la métamorphose à sa nouvelle : « Rapport à une académie » où un singe capturé devient humain par imitation de ses geôliers et fait le récit de sa transformation en un autre. Il acquiert le langage et surtout la capacité de se voir pensant et parlant, capable soudain de réflexivité.

Alors oui accueillir l'autre mais pour le pire et le meilleur.

L'excitation diagnostique

Fleur Lazdunski

La thématique de cette journée me paraît d'une douloureuse actualité, alors que l'on assiste aux noces monstrueuses des technologies numériques avec les extrémismes de tout bord : le pouvoir de propagande idéologique, d'incitation à l'intolérance et à la destruction de tout ce qui fait différence paraît aujourd'hui sans limites. Accueillir l'autre n'est pas dans l'air du temps.

L'ostracisation à vocation identitaire n'est bien sûr pas un phénomène nouveau : Freud, en 1929¹, indique que le renoncement aux motions pulsionnelles sexuelles et d'agression, rendu nécessaire par le processus civilisationnel, est facilité par l'établissement d'un narcissisme des petites différences. La répression de l'étranger en soi cherche une issue dans la désignation et l'attaque d'un autre indésirable. Ainsi, une communauté est d'autant plus unie qu'elle trouve à l'extérieur d'elle-même d'autres hommes pour « recevoir les coups », selon sa formule. Les vœux anciens du Moi se trouvent alors réalisés, avec un grand plaisir narcissique, « dans la destruction la plus extrême de l'autre ».

La succession des événements tragiques survenus sur le plan international ces trois dernières années vient dramatiquement confirmer les craintes du fondateur de la psychanalyse, qui dans le même texte, avertit contre le danger suscité par cet état particulier de la société qu'il appelle la « misère psychologique de la masse ». C'est-à-dire un état où « le lien social est créé principalement par l'identification des membres d'une société les uns aux autres, alors que certaines personnalités à tempérament de chefs ne parviennent pas, d'autre part, à jouer ce rôle important qui doit leur revenir dans la formation d'une masse ». Ce préjudice porté à la civilisation lui paraît particulièrement à l'œuvre dans la société américaine. N'est-ce pas ce à quoi l'on assiste aujourd'hui : un affaiblissement voire un effondrement des idéaux collectifs, qui fait planer le fantasme de perte d'identité et embrase les luttes identitaires ?

Quelle place pour l'étranger ? Dans sa leçon inaugurale au Collège de France de Février 2025, qui s'intitule « L'ombre en soi qui écrit »², Wajdi Mouawad déclare : « notre époque est si gourmande de fanatisme sectaire que le brouillard de la nuance est devenu une forme de résistance ». Il développe une réflexion sur la haine de l'autre, de l'étranger, dénonce l'hospitalité en berne en Europe au profit des discours identitaires. L'homme d'aujourd'hui lui apparaît comme : « Un humain disant Je pour lui-même, condamné à ne témoigner que de lui-même, par l'incapacité à être accueilli par l'autre tant que d'accueillir lui-même cet autre ». Car, dit-il, « celui qui porte le récit c'est toujours le survenant, le voyageur, celui qui vient d'ailleurs. Celui qui a un nom à coucher dehors : son nom si difficile qu'il éveille la méfiance, et mieux vaut ne pas le faire dormir chez soi, mais dehors, de peur qu'il vous égorge ». Offrir l'hospitalité au porteur de récit, tel est le mandat de la littérature, mais c'est aussi celui de la psychanalyse, qui invite à faire coucher dedans ce qui s'était jusque-là montré étranger, effrayant et dégoûtant, un sexuel infantile à reléguer au dehors de ce que l'on peut reconnaître comme soi.

Wajdi Mouawad propose, à cette violence macroscopique, d'opposer l'attention microscopique : retenir un prénom, le détail d'un sourire. Cette attention aux détails pourrait servir à réconcilier quelques humanités espère-t-il, à osciller du je au tu et du tu au je. L'attention de l'écrivain aux détails de l'autre, l'attention flottante de l'analyste à l'analysant : attention aux infimes replis, surprises de la rencontre, tolérance aux émois contre

transférentiels. L'analyste : un autre, *Nebenmensch* qui éclaire un peu l'obscurité de la solitude dévoyée en solipsisme dans la société narcissico-identitaire.

Les figures de l'étranger et de l'enfant se confondent dans l'histoire de Wajdi Mouawad, et sont réunies par le rejet qu'elles suscitent. Réfugié à Paris, après avoir fui le Liban à l'âge de 10 ans, il apprend le français auprès d'un professeur, qui explique à sa mère que l'enfant est gentil, mais bête, qu'il a quelque chose et du légume.

Adolescent, au Québec, il passe un test américain d'identification du tempérament. 7 tempéraments, 200 questions, et Wajdi Mouawad se voit assigné à la 7^e catégorie : amorphe. Le métier qu'on lui conseille : aide bibliothécaire en région ou bedeau auprès d'un curé de campagne.

Ce genre de réponse, dit-il, « règle d'un seul coup beaucoup de problèmes : on étrangle tous les avènements, on égorge toutes les utopies ». Adulte, il peut aujourd'hui témoigner du sentiment catastrophique de l'enfant qu'il était alors, blessé, coupable. La sentence : légume amorphe, s'associe en lui au souvenir précoce des agneaux que le boucher égorgeait dans son pays natal. Souvenir dramatique mais qui contient, dans une identification à l'agneau du sacrifice, la source de son inspiration artistique, sa passion pour la tragédie, car tragédie dérive du grec *tragôdia* « chant accompagnant le sacrifice d'un bouc ». Enfant vivant, survivant donc dans le dramaturge. « Être un cancre est un savoir chèrement acquis », conclut-il.

Classer les enfants pour mieux traiter l'embarras causé par l'étrangeté de l'enfance, son indocilité, son intraitabilité, et l'incertitude qu'elle fait peser sur la solidité et la réalité de la position de l'adulte : « c'est vieux comme la pédagogie », ainsi que l'écrit Jean Michel Rey³, citant Charles Péguy. La désobéissance ordinaire de l'enfant étant un danger constant pour l'Etat, on a tôt fait d'user de la science comme de la politique pour justifier qu'on le liquide. Truffaut l'a magistralement illustré dans son film, *les 400 coups*, où les adultes font appel à l'Education Surveillée pour mettre fin aux manifestations des tourments d'un enfant : sa saturation par la sexualité des adultes et son excitation, ses tentatives de séduction, son indifférence au règlement, sa détresse.

Cette nécessité de circonvenir l'enfance pour mieux la faire taire se déplace actuellement dans le champ de la santé mentale, et acquiert une légitimité pseudo scientifique, psychiatrique, particulièrement avec le déploiement des diagnostics contemporains américains du DSM 5⁴. Les mots du diagnostic saturent l'espace commun, et acquièrent une fonction performative, avec des effets de prophétie auto-réalisatrice. Pour les enfants, dont le préconscient en voie de constitution se trouve saturé de cette taxinomie, le mot « diagnostic » s'arrime aux représentations de choses, déploie sa fonction clivante de langue d'emprunt⁵, et sert de support identificatoire, tout comme « légume » et « amorphe » ont participé à construire l'identité de Wajdi Mouawad, tous ne s'en sortent pas aussi bien, mais il est vrai que la mère de Wajdi Mouawad, nous dit-il, n'avait pas cautionné ces estampilles.

Je songe à tous les enfants dont l'entourage est convaincu qu'ils sont hyperactifs, TDAH, avec un phénomène d'assignation à la pathologie. Il est difficilement possible de résister, pour ces enfants, à satisfaire le parent qui trouve, dans le diagnostic, à apaiser, en apparence déssexualiser, les réactivations que provoquent immanquablement en lui le contact avec l'infantile. Le diagnostic, utilisé pour son action refoulante et pour sa mise en acte du meurtre de l'infans ? La croyance d'avoir à appartenir à telle ou telle catégorie morbide est aggravée par la soumission aux machines à influencer de la révolution numérique, qui ont un si grand pouvoir de propagation des idéologies identitaires. Elle contribue à balayer la question de l'intelligibilité des conduites, de la singularité de chacun, et amplifie la crainte de ne pas être aimé avec ses symptômes. Car quel enfant, au fond, se sent réconforté par l'appartenance à une catégorie diagnostique ? Le positivisme qui va de pair avec cette assignation dissimule mal la hâte à faire taire, l'exaspération, le rejet de ce qui est excité et qui excite.

Car le diagnostic contemporain vient providentiellement court-circuiter cette tension d'excitation : celle de l'enfant comme celle de l'adulte, celle née de la tension de la rencontre de l'un avec l'autre. En coupant court au dérangement occasionné par le sexuel infantile, l'assignation diagnostique participe à empêcher la création

d'une retenue de l'excitation, retenue qui serait utilisable à des fins auto-érotiques. Je pense à la théorie du néo-besoin, élaborée par Michel Fain et Denise Braunschweig, dans leur ouvrage « la Nuit, le Jour »⁶. Le néo-besoin, écrivent-ils, est un besoin créé de toutes pièces et organisé à l'avance pour court-circuiter la voie érotique qui tendrait à se frayer un passage malgré la résistance des forces de déssexualisation. L'objectif de l'instauration de ce néo-besoin est la suppression de l'excitation. Ainsi, la part de libido sexuelle fournissant l'énergie à l'hallucination de désir est retirée au narcissisme primaire. Or, l'hallucination de désir est source de plaisir pour le sujet, indépendamment de tout objet réel. Le néo-besoin fabrique donc une servitude à l'égard de l'objet apte à le satisfaire.

L'assignation diagnostique a tout de la néo-expérience de satisfaction du néo-besoin, car elle est une réponse toute faite à la tension née du contact avec l'infantile, pour méconnaître sa valence énigmatique. La question posée par l'infantile se trouve maquillée en néo-besoin par le jargon médical. La nosographie, utilisée dans une intention déssexualisante, éloigne temporairement passivité, impuissance, angoisse de castration du parent comme de l'enfant. Court-circuitant le montage auto-érotique que supposerait le plaisir à penser l'autre et à se penser dans cette situation incertaine de la rencontre, écrasant la capacité à tolérer l'inconnaissable, le diagnostic contemporain et la pensée standardisée qui l'accompagne proposent un mot bouchon tout fait. Exactement comme le ferait une tétine prestement insérée à la place du cri du nourrisson, de ses vocalisations, ou d'un objet intéressant à explorer avec la bouche (c'est « sale », et d'ailleurs l'agitation des enfants a quelque chose de salissant).

L'excitation intolérablement excitante des enfants peut, de cette manière, ne pas être entendue comme l'expression d'un conflit psychique, potentiellement intelligible, mais comme un simple défaut dans la sécrétion des neurotransmetteurs, qu'il s'agit de pallier par des médicaments efficaces et pas chers⁷. Je n'entends pas ici contester une réalité biologique, toujours présente, consubstantielle du processus psychique, ni discuter la pertinence de la prescription médicamenteuse. Simplement indiquer que le versant organique de la réalité psychique se trouve, dans cette situation, instrumentalisé par un propos qui se revendique comme un discours de Vérité, et qui présente le double avantage de servir des intérêts commerciaux d'une part, et d'alimenter la relégation de l'infantile d'autre part.

Consultation avec Jules, 4 ans, et ses parents : la maîtresse d'école, excédée par l'agitation de l'enfant, réclame un diagnostic : Jules est certainement hyperactif. Il est vrai que les débordements jubilatoires du génie théorisant de Jules – « je vais te faire une soupe au caca bien chaude, avec de la tartiflette que t'aimes pas qui pue » –, son angoisse, son agressivité, ne sont pas toujours les bienvenus en classe. Pendant la consultation familiale Jules est fébrile, comme à l'accoutumée. Alors que ses parents évoquent sa peur du noir, il réalise une forme qu'il découpe soigneusement. Il se poste debout, dos à sa mère, et me regarde avec intensité en brandissant son découpage qui a une forme de spectre. Il hurle « le fantôme, le fantôme ! ». Puis il se précipite entre mes jambes pour s'y agripper, dans un mouvement qui est à la fois effraction sexuelle excitée, immobilisation, blottissement. Il expose ainsi à ses parents l'effroi qu'il répète dans nos jeux où, séance après séance, il est le médecin qui me tue en me faisant une injection, ce qui le terrifie. « Je m'en vais tout de suite, je veux pas que tu sois mourue » comme il dit, avant de me ressusciter. Écho pas si lointain de l'époque où sa mère, longtemps hospitalisée, a failli mourir en donnant naissance à son petit frère. Faire un bébé c'est faire la mort, et comment mieux l'incarner que par une injection fatale ? Insoutenable collusion d'une scène primitive sur laquelle s'appose une scène de meurtre d'une mère terrifiante, mise à mort qui amène avec elle d'autres meurtres, et tous les fantômes de la nursery. Le fantôme psychique qui s'invite dans la consultation par la grâce du transfert supplante l'impératif diagnostique, dans une formule plus shakespearienne que DSM.

Après le départ de Jules et de ses parents, la patiente suivante évoque les cris du petit garçon, qu'elle a entendus depuis la salle d'attente. Elle soupire en pensant à son enfance à elle, une enfance déchirante : « si

seulement j'avais pu crier quand j'avais 5 ans, et que quelqu'un m'avait entendue, peut être ma vie aurait-elle été différente ». Mais à l'époque, personne n'était là pour écouter.

Évidemment l'assignation diagnostique ne concerne pas que les enfants. Elle constitue une aubaine narcissique en cette époque de précarité identitaire et est entrée dans le langage courant, devenant un objet culturel commun : bipolaire, borderline, TDAH, Asperger... On pourrait presque parler de diagnostic opportuniste, tant la fragilité narcissique contemporaine se trouve en apparence consolée par l'illusion d'appartenir à une masse de patients, un corps énorme⁸, sans ambivalence et sans différences, dont la bannière et l'idéal serait le nom d'un handicap.

Malheureusement ce diagnostic psychiatrique de l'ère néo-libérale est défini non pas en fonction de sa validité scientifique, mais en fonction des résultats attendus. Sa définition est soumise à la production politique, économique et professionnelle de consensus, à laquelle participent associations de patients, laboratoires pharmaceutiques, compagnies d'assurance, pouvoirs publics, tout cela aux Etats-Unis qui ont décidément égaré en chemin leur culture universaliste⁹. Ces diagnostics anti-mentalistes sont créés pour satisfaire au principe de l'efficace et du pas cher, de la gestion différentielle des populations. La part de l'autre dans le symptôme est évacuée avec ces nouvelles classifications et il s'agit d'une attaque anti-intelligente générale. Car même les disciplines compatibles avec la médecine fondée sur des preuves, telles que la psychologie développementale, qui démontre sans ambiguïté l'importance de l'environnement dans la constitution du psychisme, sont ignorées. La place de l'autre, de l'interpsychique, est absolument désavouée.

C'est un bien mauvais tour qui est joué là à la curiosité scientifique (et donc aux traces en nous de nos recherches infantiles), tant l'investigation diagnostique est motivante et riche d'enseignements. Car diagnostic, du grec *diagnostikos*, signifie « apte à reconnaître, capable de discerner ». Ce souci du discernement a guidé Freud dans sa découverte de la réalité psychique et occupe une grande place dans les Etudes sur l'hystérie. Il continuera, en évoluant, d'accompagner Freud tout au long de ses découvertes – je paraphrase François Villa : Freud sera toujours attentif à assurer le lien entre rationalité psychanalytique et distinctions diagnostiques, et à traiter la tension existant entre le singulier du cas individuel et le typique du cas général. Il s'intéressera de plus en plus à déterminer la dynamique à l'œuvre dans l'organisation du sujet plutôt qu'un syndrome clinique, en appui sur la mise en place et l'analyse du transfert. « Le typique est ce qui, préalablement au traitement, oriente le diagnostic du psychanalyste, mais c'est le traitement qui, en faisant surgir les formes individuelles que prend la forme typique, permet d'asseoir fermement et rigoureusement le diagnostic ». ¹⁰ Et de reconstruire l'histoire du processus psychique.

Le discernement en psychanalyse donc, n'est possible que par le transfert, dont l'établissement suppose que l'analyste relâche les mailles de son narcissisme¹¹, se défasse de lui-même, de ses théories, pour laisser la place à l'autre, se mettre à l'épreuve de l'étranger. « Pourquoi, pour pouvoir éprouver et reconnaître en soi l'étranger, avons-nous besoin d'un autre étranger ? » demande Pontalis¹². Cette épreuve concerne l'analyste, et l'analysant, dans l'intimité d'un transfert qui exclut toute familiarité. Fédida y insiste : la familiarité ne permettrait pas que survienne l'inquiétante étrangeté. « Si le familier, est, contre toute attente, un obstacle aux identifications, l'étranger est à cette place où s'accorde le plus intime de l'intime ; l'infantile sexuel d'une parole qui ignore pour elle-même ce qu'est pour elle-même une telle intimité »¹³.

La littérature contient, et peut révéler, cet infantile sexuel de la parole. Dominique Suchet¹⁴ rappelle combien « Le Tour d'écrou », une nouvelle qu'Henry James a écrite en 1898, a scandalisé à sa sortie pour ce qu'elle faisait entrevoir du lourd tribut payé aux motions érotiques de l'enfance. Le sexuel infantile, cet autre en soi que James discerne et dont le souffle porte son écriture.

On peut en l'occurrence deviner, dans son œuvre, quelque chose des réminiscences qui l'animèrent toute sa vie, lui qui fut précocement émerveillé par les voyages en Europe effectués en famille, dans la tendre enfance. Une Europe que James n'a cessé de vouloir retrouver, avec pour viatique le souvenir enflammé, enfantin, de la colonne Vendôme. Son œuvre littéraire, dont le cœur est cette Europe tant aimée, amène son lecteur à s'identifier à lui face à ces figures du passé, disparues mais précieusement conservées dans son écriture. Dans son roman « Les Ambassadeurs »¹⁵, il en fait faire l'expérience à son lecteur. Sans en comprendre l'intrigue, j'ai lu les 600 pages de ce livre, portée par une écriture énigmatique, sinueuse et sensuelle, qui révèle peu et laisse beaucoup deviner – mais James est un auteur avide de communiquer, et plus encore de ne pas être trouvé, nous dit JB Pontalis¹⁶.

Sans doute James y parle-t-il de lui : le héros du roman, Lewis Lambert Strether, pur produit de la société américaine corsetée de la fin du XIX^e siècle, y fait un voyage en Europe. Sa mission est de ramener dans le droit chemin un jeune héritier américain séduit par une aristocrate française – une femme plus âgée, « vile, vénale, dévoyée », une femme qui est déjà mère.

Ce voyage, à la fois réminiscence et découverte, met le héros au contact d'une intériorité en souffrance et en attente, et éclaire ce qu'il avait fallu éteindre. Car Lambert Strether est endeuillé : sa vie est occupée par un « désert central et grisâtre hanté par deux morts, celle de sa femme, et celle, dix ans plus tard, de son fils ». Pourtant James ne s'attarde pas sur le deuil de son personnage ; il n'en est quasiment pas question dans ce récit, alors même que le voyage en Europe est une répétition du voyage de noces du personnage principal. Faut-il voir, dans cette omission de l'auteur, la mélancolie à l'œuvre dans l'écriture, figurée par une absence qui n'est pas ignorée mais qui demeure inconnue ? « Le malade, nous indique Freud dans *Deuil et Mélancolie*¹⁷, ne peut pas saisir consciemment ce qu'il a perdu. D'ailleurs ce cas pourrait aussi se rencontrer encore lorsque la perte occasionnant la mélancolie est connue du malade, celui-ci sachant certes qu'il a perdu, mais non ce qu'il a perdu en cette personne. La perte d'objet, dans la mélancolie, est soustraite à la conscience, alors que dans le deuil rien de ce qui concerne la perte n'est inconscient ».

En Amérique, le vide domine l'existence de Lambert Strether, qui n'est Lambert Strether que parce que son nom figure sur la couverture d'une revue que personne ne lit : « on ne me distingue pas, lui fait dire James, sauf à l'aide de la couverture verte, (...), mon seul petit lambeau d'identité présentable ». A Paris, étranger bouleversé par la beauté et la sensualité, il se laisse intriguer par l'attitude énigmatique, par le silence que ses hôtes lui opposent dans son enquête. Des Français, des Anglais, des Américains, qui l'accueillent avec générosité mais qui l'invitent à deviner, à juger par lui-même, plutôt que de lui donner les réponses qu'il attend. Tolérant de se laisser faire, Lambert Strether reprend contact avec la sensation de liberté qu'il avait oubliée depuis bien longtemps. De vile et vénale, la Française expérimentée, séductrice de jeunes Américains lui devient charmante : voilà pour les formations réactionnelles.

Mais il lui faut tout un roman pour qu'il accepte de reconnaître ce qu'il en est de la sexualité. Une levée de refoulement qui se produit à la faveur d'une scène lumineuse et impressionniste, un bord de rivière qui évoque à Lambert Strether un joli tableau qu'il avait aimé dans le passé, un paysage, vide de personnages. La scène se passe dans le village de Lambinet, dont le nom vient décidément figurer la lenteur du processus : mais la magie n'est-elle pas lente ? Reprenons : au bord de l'eau, Lambert Strether rencontre le couple illégitime ; la Française d'âge mûr et le jeune Américain, et il prend enfin connaissance du caractère de réalité de l'idylle. Cette idylle transgressive qu'il savait sans savoir : « ce fut soudain comme si ces personnages, ou quelque chose d'équivalent, avaient manqué au tableau, y avaient manqué plus ou moins toute la journée, et s'y étaient maintenant glissés à seule fin de remplir le vide ».

Le couple trouve une place dans le tableau : deux personnages amoureux qui sont aussi les chers disparus de notre héros, ces morts dont il n'est jamais fait mention dans le roman. Ce sont une mère et son fils, réunis dans et par la mort, et pourquoi ne pas laisser venir le fantasme de leurs retrouvailles incestueuses ? et aussi l'insistance de son propre fantasme œdipien ici répété, celui de James peut-être : lui et sa mère ? dans « Le Tour

d'écrou », déjà, une femme mûre était séduite par un enfant. Vie et mort à nouveau intriqués par la grâce de l'image d'une barque sur une rivière, qui vient en contre-point du voyage transatlantique, et Lambert Strether, alors abandonné au bord de l'eau, échappe enfin au désert de sa mélancolie.

Le ressort de mon incompréhension initiale du texte m'apparaît : James a, dans une langue apparemment claire mais secrètement animée, dissimulé l'inhumation de son héros dans la mort¹⁸, ainsi que le fantasme incestueux. Nécessairement ignorés du personnage principal, ils le sont aussi du lecteur, identifié à Lambert Strether dans sa construction défensive, et dans sa rencontre sensorielle de l'énigmatique en lui.

Jean-Claude Rolland¹⁹ écrit que le lecteur est identifié à l'auteur, face à l'absent vers lequel « le chant tend sa plainte ». Le lecteur participe ainsi inconsciemment à la douleur, s'inscrit à la place de l'autre, et déploie la vie portée par le poème dont il incarne la présence. Et d'ajouter : « la connivence de l'auteur et de son lecteur, qui révèle les objets de désir et de mémoire qui travaillent le chant poétique, nous la retrouvons, dans la cure analytique, dans ce que nous désignons comme transfert ».

Le charme mystérieux de l'écriture, du transfert, de la traversée : celle que l'on peut faire d'une culture normalisée à une culture du plaisir et du rêve ; celle que l'on peut faire avec la psychanalyse, depuis le bastion narcissique de l'identitaire à la découverte de l'étranger en soi, depuis la conservation mélancolique et la répétition, jusqu'à la découverte d'une vitalité sexuelle qui fait sens.

Le diagnostic contemporain ambitionne d'en terminer avec cette étrangeté. Devenu objet commun, familier puisque vulgarisé, il sonne comme un slogan avec lequel bien des patients arrivent. Mais peut être cette préoccupation m'est-elle particulière en raison d'une double position : celle de psychanalyste et celle de psychiatre, qui incite sans doute mes patients à aller sur ce terrain.

Elie est de ceux-là. Dans sa quête angoissée d'une identité, il vient voir un psychiatre pour obtenir le diagnostic qui viendrait enfin donner un nom aux anomalies dont il se sent porteur.

La recherche du diagnostic chez lui est du côté d'une identification mélancolique à son père, un homme au passé psychiatrique, un « malade mental », étiquette qu'Elie ne cesse de revendiquer pour lui-même. C'est une manière d'héritage, là où se répète transférentiellement le fantasme de non-transmission, du rien comme héritage. Un diagnostic, ce serait déjà quelque chose. Car la menace d'anéantissement envahit tout : Elie n'est rien, sa mère et son père ne sont rien, la psychiatre ne peut rien. La tentation de tout anéantir, qui vient comme un lointain écho des camps de concentration dont ses grands-parents sont revenus, et dont ils n'ont jamais parlé : ce qui a été anéanti est dénié, la mort a été effacée. Au mieux, tout est déchet et la fécalisation bat son plein dans la séance. Les hommes sont méprisables, les femmes sont diminuées. Pour supporter ce rien, il se traite à l'alcool, dans la solitude de la nuit. Et maintient toute proche la figure paternelle tragique, trop tôt décédée.

Il s'auto-diagnostique donc, faute d'obtenir, malgré ses suppliques, une réponse du « docteur », à qui il demande une IRM, un examen, une prise de sang : il se dit « autiste » ; « cyclothymique », « borderline ». Il parle le langage des syndromes : « syndrome du clochard ». Il collecte sans relâche les données scientifiques sur internet, il se documente.

Avoir un cerveau malade, cabossé, c'est être comme son père, au risque d'en mourir, mais aussi être l'objet de son père, garagiste. Avec une IRM, on pourrait enfin voir dans son cerveau ce qui dysfonctionne, comme son père voyait dans les moteurs. L'alcool n'est-il pas, comme il le dit, « le liquide de refroidissement » auquel Elie a recours pour border l'excitation qui advient, lorsque le vide se profile à l'horizon de ses journées de labeur ? Le rien est aussi le féminin, la faiblesse de son père, la passivité contre laquelle Elie s'érige et s'excite. D'ailleurs, le suivi psychiatrique tourne court, la psychiatre est décevante, impuissante, inutile, et je perds de vue Elie pendant quelques années.

Il revient pourtant, après avoir épuisé bien des dispositifs thérapeutiques et médicamenteux, et cet homme, qui cherchait un psychiatre, finit par faire une analyse. Le déficit de proposition identificatoire, dans la rencontre avec l'analyste²⁰, lui a sans doute fait entrevoir la liberté et la place que son narcissisme fragile allait se voir accorder dans ce dispositif, que l'infans merveilleux aurait pour s'ébattre avant que d'être abattu. Et pour commencer, il se plaint beaucoup d'avoir à venir en analyse, trois fois par semaine, cela confirme qu'il est malade (malade, une figure du féminin ?). Son ambivalence vis-à-vis des figures parentales se répète dans l'analyse : « l'analyse c'est très bien, mais cela ne peut pas traiter un problème neurologique ». « L'analyse ne fonctionnera pas pour ce problème urgent, je suis dans une urgence ».

C'est lorsqu'il se trouve spectateur passif, un jour où il me croise dans la rue, hors divan donc, que se s'effondre la fragile protection de ces dénégations : l'objet psychanalyste existe pour de vrai, c'est une personne extérieure, et c'est là qu'il la ressent étrangère et précieuse pour lui : le transfert se dévoile dans sa réalité, intolérable. Cette brutale mise en contact avec son intériorité et avec la valeur sexuelle infantile de la relation analytique le met dans une immense colère : il veut interrompre son analyse, m'accuse de trahison (mais Freud n'indique-t-il pas, dans son texte sur la Gradiva, que le retour du refoulé est toujours perçu par le Moi comme une sournoise trahison ?²¹).

Face à ce torrent d'imprécations, je réponds « On va en parler, allongez-vous » : tolérer et accueillir la violence d'Elie ne m'est en cet instant possible que grâce à l'appui du tiers que constitue la psychanalyse et sa méthode. Ce surgissement interne de mon monde psychanalytique, cette autre scène, sur le mode de l'identité de perception, ouvre la possibilité de la parole : la mienne, la sienne. La parole comme seul acte possible, en lieu et place d'une scène de ménage virulente, excitante, en face à face et debout. Allonger pour désexciter, voilà une paradoxalité digne de celle de la constitution du Surmoi, ce précipité des images parentales passionnément aimées et conservées, qui dans le même temps interdit tout commerce sexuel avec elles.

L'analyse, finalement, peut se poursuivre : l'analyste a survécu et Elie peut reconnaître la valeur transférentielle de son émoi. Et cette analyste croisée dans la rue, cette étrangère négligente de lui, c'est peut-être finalement bien son analyste à lui, pas tout à fait pareille, pas tout à fait différente, proche et lointaine, étrange, autre en tous cas. Et c'est, aussi, d'autres figures : celles du souvenir, celles du monde obscur de l'enfance. En appui sur cette expérience transférentielle de l'ambivalence et de la passivité, se construit une scène analytique où les absences peuvent prendre une consistance, et le néant, devenir un creux. Ses absences en séance, les miennes, ne sont plus déqualifiées pour devenir du rien.

Apercevant un ouvrage de Pontalis sur mon bureau, Elie effectue des recherches sur cet auteur, veut tout savoir de son œuvre, en restitue ce qu'il en a compris pendant les séances. L'imitation de son analyste est l'indice d'une nouvelle potentialité identificatoire, sur le mode de l'assimilation décrit par Freud, où le Moi de l'analysant, pour ainsi dire, accueille le Moi de l'analyste (1932)²². Peut-être l'accueil de cette figure parentale est-il possible parce que, avant le psychanalyste, il y avait le docteur. Faisant un pas de côté avec l'espoir d'une identification diagnostique qui convoque mélancoliquement le père malade, Elie peut s'identifier – hystériquement ? au médecin du père, celui qui en prend soin.

Toutefois la lutte est âpre pour que se figure un manque, une attente, qui ne serait pas un « craving ». Craving, ce mot de l'addictologie dont Elie s'est avidement emparé et qu'il répète inlassablement, désigne le désir irrépressible de la substance, et Elie se réfère aux nuits où il affronte son besoin d'alcool. Mais Craving, c'est aussi très proche de « crevard », le mot qu'il utilise pour désigner tout ensemble et son père et lui-même. La figure paternelle pathétique, attaquée féroce­ment en même temps qu'endeuillée, se trouve présentifiée par un mot d'anglais médical, véritable objet opportuniste qui répète l'agrippement mélancolique. Progressivement,

ce craving, qui l'étreint quand vient la nuit, se trouve supplanté par la remémoration des motifs du papier peint de la chambre parentale, qu'il apercevait, enfant, depuis son lit. Elie jouait mentalement avec ces images, tel un squiggle winnicottien construisant un espace transitionnel où l'absence se faisait tolérable. Un endroit, Fort-Da, où je et tu sont présents, et où ni je ni tu ne sont vraiment là.

La place n'est plus incertaine, ou plutôt, l'incertitude des places est acceptable, et les attaques vis-à-vis de l'analyse, vis-à-vis de l'analyste, se font moins sentir. A l'agitation diagnostique succède la possibilité de se remémorer un infantile douloureusement excité. Elie évoque ce qu'il appelle sa « bougeotte » : ses fugues, ses mises en danger.

Maintes fois il lui faut remettre l'ouvrage sur le métier, avant de statuer, au bout de plusieurs années d'analyse : « j'étais un enfant Turbulent » – turbulent avec un T comme TDAH, avec un T comme « Tous vos Tableaux sont Très Très moches » – et en effet, l'insupportable gamin qui en met partout n'est jamais bien loin. T comme taiseuse, car il insiste : « vous êtes Très Taiseuse ». Le Turbulent et la Taiseuse, et nous voilà occupés à répéter, séance après séance, le scénario d'un enfant qui se démène pour laisser une empreinte dans sa mère.

Souvent je m'interroge : s'il avait été enfant aujourd'hui, Elie aurait sans doute été diagnostiqué, et mis sous psychostimulants. La question du manque à être, de la possibilité d'un effondrement (monoaminergique et/ou psychique) aurait été réglée. Il n'aurait peut-être pas eu besoin d'une analyse pour vivre et peut-être, sous traitement, aurait-il été en meilleure « santé » – parfois je perds le sens de ce mot. Car, Christophe Dejours le rappelle, ce sont les fragilités du terrain psychique qui sont au principe de la mobilisation du génie de l'intelligence²³. Alors, dans ce cas, quel contact Elie aurait-il eu avec son monde interne ?

En effet, dans les séances, parfois, Elie fait des trouvailles. Au fil de ses absences, des silences, qui de trou deviennent un creux, se figure dans le transfert un féminin et une mère qui n'était finalement pas si inconsistante que cela : « Vous ne parlez pas beaucoup, je suis très attentif à ce que vous dites ». Et survient le possible saisissement d'une autre identification au père, par la découverte d'intérêts partagés avec lui. Si la tentation de déqualifier ces avancées est forte, il ne les fait plus que pour la forme d'une protestation narcissique éventée.

A l'approche de la fin de l'analyse, il faut penser la fin, la perte de l'analyste. Elie veut l'abréger, en finir rapidement « ça va pas traîner », répète-t-il. Soutenir, de ma place, le temps long de la séparation, m'expose à sa virulence, et souvent une angoisse d'enfant m'étreint lorsque j'énonce mon opposition à sa tentation du passage à l'acte : transfert en moi de l'étranger d'Elie : sa faiblesse d'enfant, sa passivité excitée.

Survient alors, dans ce contexte d'affrontement, une scène du passé, souvent évoquée dans son analyse. Cette scène se déploie cette fois différemment, à la faveur de ce moment de la cure où, face à la perte à venir et au détachement à opérer, les mouvements transféro-contre transférentiels sont empreints d'effroi. Cette scène de violence entre ses parents, à laquelle il a assisté adolescent, et qu'il a tant de fois décrite, se révèle alors pour la première fois être une scène d'agression sexuelle du père sur la mère, une scène où résonnait le mot « traînée ».

Il se souvient de son sentiment de solitude face à ce spectacle odieux : il n'y avait personne pour écouter. Pas d'autre pour supporter l'excitation saturante, incestueuse, et pas de lieu en lui pour recueillir l'insensé.

Cet insensé, demeuré en lui, forme un soubassement secret de son inquiétude diagnostique, mais ne devrait-on pas dire : de son besoin de discerner ? Où cela, ça, se passe-t-il donc ? Finalement, pas seulement du côté du cerveau, un peu plus bas, ou peut-être encore ailleurs, et ça a un nom : traînée, mot polysémique s'il en est, qui reviendra dans des souvenirs retrouvés, à des moments de séance et dans les rêves.

Peu après cette remémoration, Elie rêve qu'il croise dans la rue une créature hybride, reprise d'un autre rêve où l'analyste lui apparaissait sous la forme d'une chimère. La créature lui fait penser à un bigorneau « avec

un intérieur énorme ». Il s'attarde à l'examiner : elle se tient sur deux jambes. La traînée, la trace, la créature composite l'intéresse mais il n'a pas le droit de la toucher, et il se trouve stupéfait : « ça alors, ça existe vraiment ! », comme si quelque chose venait de lui être révélé. L'interdit de toucher la chose, cet énoncé surmoïque protecteur qui s'appuie sur la répression du passage à l'acte en séance, préserve la réalité psychique qui peut alors s'imager, se décoller du traumatique. La curiosité sexuelle peut advenir sans dommage.

Ce travail de rêve s'inscrit dans une succession d'après-coups, et la réaction affective d'Elie aux scènes en question a valeur de pont entre eux : la scène parentale et le vécu d'effraction traumatique, la rencontre de l'analyste dans la rue et la surprise matinée de colère, et enfin la découverte incrédule, dans le rêve, d'une créature hybride. Le mollusque énorme, dans une monstration qui n'empiète pas, vient imager un organe bisexuel : phallus restauré, intérieur féminin intrigant. Mais aussi viscères, bébé, fibrome utérin maternel. Analysant dans l'analyste, analyste dans l'analysant : objet construit par l'analyse, dont les formes n'épousent pas celles des objets primordiaux, objet spiralé comme un ombligo qui ouvre une porte à l'inconnu, pour l'un comme pour l'autre. Car la créature me fait immédiatement associer sur « Le Jardin des Délices », de Jérôme Bosch, peinture d'une sensualité fantasmagorique qui suscite en moi, depuis l'enfance, une curiosité perplexe et fascinée. La chimère du rêve est donc aussi bien celle de l'analyse, l'informe circule, et acquiert son identité propre. « L'informe en tant qu'avantage ! » écrit de M'Uzan...²⁴

Peu après, dans un autre rêve, Elie se trouve dans ma maison. Il m'entend crier : je me suis coupé la main en fouillant dans un tiroir, je saigne. Pas touche ! Et en effet je ne serai bientôt plus autorisée à fouiller ses pensées, son intérieur.

Cette pensée de rêve, l'analyste coupée, demeure tolérable et Elie peut continuer à dormir, car dans son rêve il amène un sauveur : mon mari, qui m'emmène à l'hôpital. En deçà du manifeste du rêve se dessine une scène primitive figurable, dans laquelle un père se montre secourable pour une mère, et exclut l'enfant spectateur.

Le rêve se poursuit et Elie s'enfuit avec son enfant, qui au passage dérobe une montre sertie de pierres précieuses. Il emporte avec lui un trésor, un petit détachable brillant au mécanisme complexe, avec lequel son cerveau bien câblé peut maintenant jouer, en accueillir l'étrangèreté. Un trésor : celui qu'a pu lui transmettre l'analyste, pas un diagnostic finalement, mais la découverte d'un monde interne fabuleux, riche de surprises toujours renouvelées, qu'ignorent tant de non analysés. Un monde interne où la part de l'autre, autre des origines, soi-même en un autre, étranger, enfant, peut enfin être accueilli et se faire entendre.

Ainsi l'écrit Guy Rosolato²⁵ : « La psychanalyse garde peut-être encore le privilège de n'être pas emportée par les tourbillons d'une pensée totalitaire ; elle s'en sépare en suivant les failles, les interstices qui donnent du jeu à tout système en révélant la relation d'inconnu toujours recommencée par les alluvions de l'inconscient ».

Bibliographie

S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, 1929, Paris, PUF, Bibliothèque de Psychanalyse, p. 68.

W. Mouawad, Conférence du 6 Février 2025 au Collège de France, « L'ombre en soi qui écrit », Chaire L'invention de l'Europe par les langues et la culture.

J.-M. Rey, « Des indésirables, Quatre manières de traiter un embarras », 2023, Paris, éditions Fario, p. 163.

DSM 5 TR, Manuel statistique et diagnostique des troubles mentaux, texte révisé, 2023, Elsevier Masson.

C. Dejourn, « Des résistances internes à l'esprit de résistance », Documents et Débats n°115, 2024.

D. Braunschweig, M. Fain, *La nuit, le Jour, Essai psychanalytique sur le fonctionnement mental*, PUF, Le fil rouge, 1975.

- F. Advenier, V. Kapsambelis, « Le diagnostic psychiatrique à l'ère de la médecine industrielle », *Topique* 2013, 123, p.7-22.
- R. Gori, « La construction du trouble comme entreprise de normalisation », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 2006/4 n°66.
- Bercherie P., « Pourquoi le DSM ? L'obsolescence des fondements du diagnostic psychiatrique », *L'Information psychiatrique* 2010 ; 86 : 635-40.
- T. Lepoutre, F. Villa, « Le diagnostic à l'épreuve du traitement psychanalytique », *Cliniques méditerranéennes*, 2016/94, p.237.
- F. Pasche, « L'anti-narcissisme », *Revue française de psychanalyse*, vol. 29, n° 5-6, 1965.
- J.-B. Pontalis, « L'étrangeté du transfert », in *La force d'attraction*, Points Essais, éditions du Seuil, 1990, p.89-90.
- P. Fedida, « La verticale de l'étranger », in *Le site de l'étranger*, PUF Quadrige, 1995, p.58.
- D. Suchet, « Encore sauvage ou la force du sexuel infantile », in *L'annuel de l'APF*, 2018/1.
- H. James, « Les ambassadeurs », édition *Le Bruit du temps*, 1909, p.513.
- J.-B. Pontalis, « Naissance et reconnaissance du soi », in *Entre le rêve et la douleur*, collection tel éditions Gallimard, p. 180, Paris 1977.
- S. Freud, « Deuil et mélancolie », PUF, OCF XIII, , Paris, 1915, p.265-266.
- J.-C. Rolland, *Guérir du mal d'aimer*, NRF, éditions Gallimard, 1998.
- J.-C. Rolland « Perdre ce qu'on aime, aimer ce qu'on a perdu », in *Singulière mélancolie, Libres cahiers pour la psychanalyse*, In Press, Printemps 2001, p.137
- C. Barazer, « Être l'autre ? » *Revue Française de Psychanalyse*, 2024, 88-5
- S. Freud, « Le délire et les rêves dans « La Gradiva » de W. Jensen », PUF, OCF VIII, Paris, 1906.
- S. Freud, « Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse », PUF, OCF XIX, Paris, 1932.
- C. Dejours, « La folie de la norme : de la norme à la crise », *Le présent de la psychanalyse*, 2019/2.
- M. de M'Uzan, « La chimère des inconscients », *Débat avec Michel de M'Uzan*, PUF, Petite bibliothèque de psychanalyse, Paris 2008.
- G. Rosolato, « L'ombilic et la relation d'inconnu », in *L'inconnu*, dialogue avec Guy Rosolato, Petite Bibliothèque de Psychanalyse, PUF, Paris, 2009, p.279.

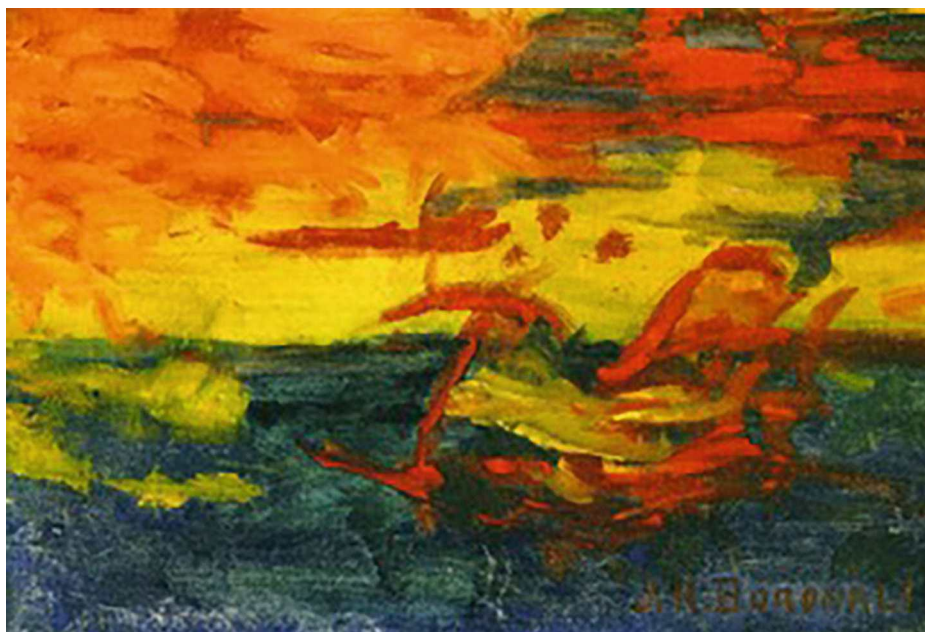
JOURNÉE OUVERTE

Samedi 25 janvier 2025

L'imposture et ses dessous

Introduction

Philippe Valon



« Et le soleil s'endormit sur l'Adriatique », l'œuvre que vous voyez et qui illustre l'affiche de cette journée est du peintre Joachim Raphaël Boronali, natif de Gênes. Elle fut présentée au salon des indépendants de 1910. Elle voisinait avec des œuvres de Maurice Denis, Paul Signac, Paul Sérusier. La critique fut partagée. Boronali publia un manifeste du « *Mouvement Excessiviste* » dont il se dit le fondateur et dont les termes commencent par, je cite : « Holà ! grands peintres excessifs, mes frères, holà, pinceaux sublimes et rénovateurs, brisons les ancestrales palettes et posons les grands principes de la peinture de demain. Sa formule est l'Excessivisme. L'excès en tout est un défaut, a dit un âne. Tout au contraire, nous proclamons que l'excès en tout est une force, la seule force... » La presse et la critique prirent cela au sérieux. Il semble que l'on ne remarqua pas à l'époque que ce manifeste avait été publié dans un journal satirique un 1^{er} avril.

Finalement Roland Dorgelès révèle qu'il s'agit d'un canular. Joaquim Raphaël Boronali n'existe pas, et ce nom est l'anagramme d'Aliboron, l'âne des fables de La Fontaine. Car c'est un âne qui a peint le tableau.



Dorgelès et ses amis, dont un huissier de justice, avaient attaché un pinceau à la queue de Lolo, l'âne du père Frédé tenancier du Lapin Agile, et Lolo agitait frénétiquement la queue lorsqu'on lui présentait une carotte. Le but du canular était pour Dorgelès de ridiculiser ceux des peintres abstraits et des critiques d'art qu'il estimait être des imposteurs.

Voilà qui explique le choix de cette illustration pour notre journée d'étude sur le thème de l'imposture.

Mais cette journée n'est pas un canular, et ne prétend dénoncer personne comme imposteur. Nous nous attacherons plutôt à étudier ce sentiment qui survient parfois chez les analysants, et aussi chez les analystes et qui vient colorer d'une lumière singulière le transfert et le contre transfert de certaines cures.

Nous aborderons aussi la remarquable absence de sentiment d'imposture de ceux qui s'y livrent consciemment : faussaires, escrocs, usurpateurs d'identité en particulier. Il peut advenir qu'ils réunissent les trois à la fois : usurper une identité, fabriquer des faux, escroquer. Le patient dont Catherine Chabert nous parlera ce matin est un exemple qui pourrait figurer dans la liste des imposteurs célèbres. Ils ont une longue histoire. Déjà au 16^e siècle un procès retentissant fut intenté à un usurpateur d'identité : ce fut l'affaire Martin Guerre. Cet homme revenant de la guerre et prenant la place d'un autre qu'il croyait mort et dont il convoitait la femme et l'aisance. D'autres imposteurs, usurpateurs d'identité de personnes célèbres, ont cherché à briguer des positions éminentes : les faux Tsar Dimitri, les faux Louis XVII dont le plus célèbre, mais loin d'être le seul fut Karl Wilhelm Naundorff, les fausses grandes duchesses Anastasia, parmi lesquelles la fameuse Anna Anderson fut la plus tenace.

Escrocs et faussaires suscitent un mélange de sentiments d'admiration et de répulsion. Admiration car ils ont réussi à maintenir une large part de l'illusion d'omnipotence infantile à laquelle on ne renonce jamais sans regret, répulsion car dans cette omnipotence, la destructivité a une large part. D'autant que, comme le remarque Andrée Bauduin, ils ont des traits communs avec ceux que l'on nomme aujourd'hui pervers narcissiques. Cependant l'élément sadique, constant chez ces pervers, n'est pas indispensable chez les imposteurs. Emprise et besoin de dominer des admirateurs asservis suffisent. Il ne s'agit pas de faire souffrir ou de détruire l'autre, mais de capter ses caractéristiques pour être lui ou pour qu'il conforte l'identité que l'imposteur voudrait avoir, croit avoir, pour mieux rejeter celle dont il ne veut pas.

L'admiration est la plus nette envers certains peintres faussaires dont le talent mystifie les plus hautes autorités. Retrouver là le triomphe infantile sur l'adulte n'est sans doute pas étranger à cette admiration. Guy Ribes par exemple qui berna beaucoup d'experts avec ses faux Miro, Vuillard, Modigliani. David Stein, dans le même registre, qui fut démasqué par Chagall lui-même, surpris de découvrir dans de prestigieux musées des toiles qu'il n'avait pas peintes, mais qui portaient sa signature. Ou, encore plus rocambolesque, Han van Meegeren qui peignait des pastiches très réussis de maîtres flamands du 17^e flamand, et en particulier des Vermeer opportunément « redécouverts ». Il en vendit un, à rien moins que le maréchal Göring. En fait il s'est agi d'un échange : son Vermeer contre 200 toiles authentiques volées dans les musées hollandais par les nazis pour la collection de Göring. Mais Van Meegeren, arrêté et sous le coup d'un procès risqué, fut obligé de déclarer qu'il était un faussaire pour échapper à la peine capitale qu'il encourrait pour avoir vendu des trésors nationaux à l'ennemi. Pour prouver sa déclaration il exécuta dans sa cellule un nouveau faux Vermeer : *Jésus et les Docteurs*.

Et même si le célèbre historien de l'art Federico Zeri déclare après coup, que c'est le problème avec les faussaires : ils veulent trop en mettre, ce trop peut n'être remarqué que fort tardivement... ou pas du tout, comme le reconnaît Zeri qui ne cache pas son admiration pour eux et pour certaines de leurs œuvres qu'il trouve merveilleuses ! D'eux il sera question avec Francine Caraman cet après-midi.

Les psychanalystes se sont intéressés tardivement à ces imposteurs puisque le premier article qui y fait vraiment référence est celui de Karl Abraham de 1925. Son « Histoire d'un chevalier d'industrie à la lumière de la psychanalyse »¹, c'est-à-dire d'un homme qui vit d'expédients et d'escroqueries, a ceci de plus spécifiquement relié au thème d'aujourd'hui que Monsieur N., le sujet de l'expertise médico-légale demandée par les autorités militaires à Abraham, a passé des années à se faire passer pour ce qu'il n'était pas. Dès l'âge de 7 ou 8 ans pour le fils d'un général, puis pendant la première guerre mondiale dans plusieurs villes d'Autriche et d'Allemagne pour un officier supérieur, de telle sorte que gagnant la confiance de ceux qu'il approchait, par effet de séduction, il parvenait à se faire admettre dans les cercles les plus huppés et surtout à leur soutirer de l'argent.

Ce texte fondateur met en lumière le renforcement de la haine envers autrui lié à une carence d'amour dans l'enfance. La régression narcissique de la libido, consécutive à ce manque de satisfaction infantile et l'intervention d'un sentiment inconscient de culpabilité entraîne, selon Abraham, les actions propres à détruire toute avancée dans la voie de l'investissement positif d'un objet. On verra que cette destructivité sera le motif d'entrée dans l'analyse du patient dont parlera Jacques André cet après-midi.

Si Mr N. semble guéri par l'amour d'une femme maternelle, plus âgée que lui, Abraham reste circonspect sur ce terme de guérison en pensant que celle-ci ne saurait durer au-delà de ce temps d'amour. Le destin final de ce jeune homme n'est pas connu.

Le titre de cet article évoque bien sûr celui du dernier roman de Thomas Mann : *Les confessions du chevalier d'industrie Felix Krull*². Jacques André m'a fait remarquer que le titre en allemand de l'article d'Abraham était « Histoire d'un imposteur », *Hochstapler* et que Chevalier d'industrie, *Glücksritter* en allemand, était une fantaisie du traducteur en référence au titre en français du livre de Thomas Mann, lequel utilise d'ailleurs aussi le terme *Hochstapler*. Les traducteurs induits par leur sujet vers une petite imposture ? En tout cas, Felix Krull ressemble beaucoup à Mr N. Ils ont tous les deux le même pouvoir de séduction, la même totale absence de scrupule et de culpabilité : comme s'ils commettaient leurs méfaits poussés par une force qui les dépasserait, et d'ailleurs, sont-ce des méfaits ? La littérature n'est pas avare d'imposteurs ainsi *Le Héros très discret*³ de Jean François Deniau, ou *L'Adversaire*⁴ d'Emmanuel Carrère, encore que ce dernier soit issu de l'affaire Jean-Claude Romand tristement célèbre ; voilà pour la littérature moderne. Mais *Tartuffe ou l'Imposteur* les avait

1. Karl Abraham (1925) : « Histoire d'un chevalier d'industrie à la lumière de la psychanalyse », *Œuvres Complètes*, Vol II, Paris, Payot, 1965, p. 275-289.

2. Thomas Mann (1909-1954) : *Les Confessions du chevalier d'industrie Felix Krull*, Paris, Albin Michel, 1956.

3. Jean-François Deniau : *Un Héros très discret*, Paris, Éd. Olivier Orban, 1989.

4. Emmanuel Carrère, *L'Adversaire*, Paris, P.O.L., 2000.

précédés, et encore la marquise de Merteuil qui sait si bien dissimuler son âme noire, et le vicomte de Valmont qui ne cesse de dire que ce n'est pas sa faute, et aussi les filles du père Goriot qui le laissent mourir dans le dénuement plutôt que de reconnaître leur véritable modeste origine sociale, et toujours chez Balzac, Lucien de Rubempré qui se nomme en réalité Chardon.

Mais l'imposteur peut être aussi l'auteur : Romain Gary alias Émile Ajar reste le plus fameux en France. Dans un autre genre, James Macpherson qui prétendit avoir traduit du gaélique les poèmes d'Ossian fut longtemps considéré comme un imposteur, et le débat n'est pas clos : quelle est la part d'authentiques poèmes traduits, et celle de pures créations de Macpherson prétendument venues du barde irlandais.

Mais revenons à l'intérêt des psychanalystes pour l'imposture. Après Abraham, Helen Deutsch⁵ puis Phyllis Greenacre⁶ voient dans ces imposteurs une forme proche des personnalités « *As if* ». Proche en ce que ce sont des pathologies du narcissisme et du système identificatoire. Cependant, Andrée Bauduin résume clairement la position d'Helen Deutsch : alors que les imposteurs imposent aux autres leur fausse identité, même s'ils doutent profondément eux-mêmes, les « *As If* » se perdent dans de multiples identifications aux objets du monde extérieur, ce qui peut donner l'illusion d'une relation normale avec le monde environnant et même d'une inaltérable fraîcheur.

Les identités d'emprunt des imposteurs sont construites pour tenter de satisfaire un idéal, le leur ou celui d'un parent, érection phallique plus ou moins réussie, mais aussi pour dénier leur propre identité, un déni dont la force assure l'étanchéité du clivage du moi qui en résulte.

On peut alors se demander s'il s'agit d'un déni de leur propre identité ou bien d'un rejet de certaines identifications au profit d'autres, ou parfois d'une seule autre. Avec l'idéal arrive la question phallique, et l'impossible renoncement à l'illusion de toute puissance infantile, parfois entretenue par un parent. Le cas Romain Gary/Émile Ajar revient immédiatement à l'esprit avec cette relation si particulière mère/fils dont la *Promesse de l'aube*⁷ rend compte de façon tragique.

Pour achever ce rapide et non exhaustif tour de la littérature classique sur ce thème de l'imposture, Janine Chasseguet Smirgel⁸ s'y intéresse via ses travaux sur les perversions ; pervers et imposteurs fabriquant du faux, même si ce peut être de façon différente. Elle met l'accent sur le rôle de l'analité, déjà relevé par Greenacre qui parlait d'une identification anale à autrui, l'étron se substituant au phallus et produisant une image dévalorisée de soi. Pour Chasseguet Smirgel l'imposteur essaie de faire passer le petit pénis enfantin pour un grand, et ce dernier ne peut être que le pénis anal. Elle écrit : « Le seul pénis qu'on puisse posséder sans passer par l'évolution menant à la génitalité, c'est le pénis anal. Celui-ci sera déguisé et idéalisé pour qu'il puisse passer pour un pénis génital, ou mieux, pour supérieur au pénis génital. » Elle ajoute que : « Il conviendrait de comprendre d'une manière générale l'imposture comme répondant au besoin existant chez les imposteurs et les pervers de faire passer leur petit pénis pour un grand phallus, lequel ne serait pas celui du père, mais d'un personnage ayant acquis son prestige sans passer par la filiation. Une sorte de phallus magique autonome. »⁹

Cette base est commune aux pervers et aux imposteurs, mais les deux destins sont différents : pourquoi et comment restent alors des questions ouvertes.

Une réponse possible est proposée par Rachel Rosenblum qui avance que l'imposteur a un besoin vital d'un public plus ou moins complice. Dans un article intitulé « Un destin écran »¹⁰, elle travaille sur le cas de

5. Helen Deutsch (1955) : « L'imposteur : contribution à la psychologie du moi d'un type de psychopathe », in *Les Comme-si et autres textes (1933-1970)*, Paris, Le Seuil, Coll. *Le champ freudien*, 2007, p. 217-238.

6. Phyllis Greenacre (1958) : « Les imposteurs », in *L'Identification, l'autre c'est moi*, Paris, Tchou, 1978, p. 267-285.

7. Romain Gary (1960) : *La Promesse de l'aube*, Paris, Gallimard, 1960 & 1980.

8. Janine Chasseguet-Smirgel : *La Maladie d'idéalité*, Paris, Tchou, 1990, et *Éthique et esthétique de la perversion*, Seyssel, Champ-Vallon, 1984

9. Citée par Andrée Bauduin, *Psychanalyse de l'imposture*, Paris, Puf, 2007, p. 19.

10. Rachel Rosenblum : « Un destin écran, ou l'homme qui avat deux destins », *Revue française de psychanalyse*, 2001/3, Vol 65, p. 845-860.

Bruno Grosjean, devenu par adoption Bruno Doesseker et par imposture Benjamin Wilkomirski, une imposture qui dit-elle est une coproduction entre un imposteur et un public qui a besoin d'y croire. L'auteur de *Fragments. Une enfance, 1939-1948*¹¹ décrit son enfance comme soi-disant passée dans les camps de la mort. Pour qu'il ait pu se faire passer pour ce qu'il n'était pas : un Juif né dans un camp de la mort, et pour que ce livre ait eu un tel succès, il a fallu un public qui se laisse émouvoir, qui avait ce besoin de ce type d'émotion. Coproduction : serait-ce une co-pensée ratée, au service du faux et non de la vérité ? Le dupé croyant dit Rachel Rosenblum renvoie à l'imposteur l'image qu'il désire donner et ce retour peut faire qu'il finisse par croire à sa fausse identité. Une situation proche du délire à deux.

L'ouvrage d'André Bauduin, déjà cité, *Psychanalyse de l'imposture*¹² paraît en 2007, et reprend toutes ces facettes de l'imposture, et bien sûr, celle que la situation analytique peut révéler, voire susciter. La définition bien connue de Pontalis préside à son travail, Catherine Chabert et Jacques André la reprendront dans leur contribution : « L'imposteur : celui qui usurpe une identité, s'invente, au point d'y adhérer parfois, une histoire qui n'est pas la sienne, se fait passer pour un autre et ça marche ! Le psychanalyste est toujours pris pour un autre. Mais quand il se prend lui-même pour cet autre, alors il y a imposture. Plus imposteur encore est celui qui, assuré d'être un psychanalyste à part entière, en fait son identité. »¹³

Sans aller jusqu'à la tragique fin de Masud Khan, il est sûr que la situation analytique est un lieu propice à l'éclosion de la perversion narcissique et de l'imposture par son effet de pouvoir et de séduction, voire de séduction au service du pouvoir sur l'autre. Une telle situation peut se concevoir comme un avatar du contre transfert, mais aussi et c'est là le plus ennuyeux, être liée aux théories sous-jacentes de l'analyste lui-même. Cela concernerait alors plus le transfert de l'analyste sur sa théorie analytique ou sur celles de son propre analyste, ou de ses superviseurs.

La question de ce qui est transmis via l'analyse et via la formation analytique est au cœur de ce qui peut être repéré comme imposture dans la situation analytique. Il s'y construit une répétition déformée du roman familial, celui de l'analysant, celui de la société d'analystes dans laquelle il se forme. A propos de Masud Khan, André Green avait sans doute très tôt perçu quelque chose quand il écrit dans sa préface au *Soi caché* : « Cette technique comporte plus de risques que l'habituelle, celui de se tromper, celui de trop s'impliquer, celui de passer à l'acte, celui de basculer de l'autre côté. Il n'est pas d'analyste qui ne soit doublement menacé par la sclérose du conservatisme et par l'agitation qui le pousse à sortir des limitations nécessaires au déroulement du processus analytique. »¹⁴

Le cas de Masud Khan illustre de façon caricaturale cette forme d'aliénation non psychotique...encore que...Aliénation à une image maternelle toute puissante dans laquelle l'enfant a à accomplir le programme phallique de sa mère, ou ici de son analyste si celui-ci se prend en vrai pour une mère, meilleure que fut la première.

De façon plus générale, l'imposture semble résulter d'une faillite du sentiment d'identité, et donc du processus d'identification, qui conduit à se chercher une identité d'emprunt. L'imposteur accompli, si l'on peut dire, est celui qui a réussi, ou a donné aux autres la conviction qu'il a réussi à bâtir sur ce faux, sur cet emprunt. André Bauduin parle d'une identification en faux qui se présente comme un incorporat inassimilable par le moi, lequel pour se maintenir empêche toute nouvelle identification. L'absence d'espace d'illusion, et en particulier de roman familial, fait que l'invention de l'imposteur se présente comme un fantasme, mais qu'il lui faudrait absolument incarner.

11. Benjamin Wilkomirski (1996), *Fragments : une enfance, 1939-1948*, Paris, Calman-Levy, 1997.

12. Andrée Bauduin, *Psychanalyse de l'imposture*, Paris PUF, Coll. Le Fil rouge, 2007.

13. J-B. Pontalis, *En Marge des jours*, Paris, Gallimard, 2002, p. 111.

14. André Green (1974) : « L'autre et l'expérience de soi », préface à Masud Khan, *Le Soi caché*, Paris, Gallimard, Coll. *Connaissance de l'inconscient*, 1976, p.24.

Le petit texte de Freud de 1909, « le roman familial des névrosés »¹⁵, et finalement pas seulement d'eux, est au cœur de cette psychopathologie. Premier acte de la séparation d'avec les parents, il n'est pas destiné à se maintenir au-delà de l'adolescence...sauf justement chez l'imposteur, qui semble rater cette séparation précisément à ce moment, et s'accroche sa vie durant à un roman familial qu'il aura pour tâche impossible de rendre réel.

L'authenticité, la fidélité à soi-même sont sacrifiées, paradoxalement, au sentiment d'identité. La destructivité est peut-être, par ce sacrifice, ce contre quoi lutte l'imposture, tout en y précipitant l'imposteur.

Je terminerai cette introduction avec cet aphorisme d'Oscar Wilde : « La vérité pure et simple est rarement pure et jamais simple. »

15. Sigmund Freud (1909) : « Le roman familial des névrosés », OCF-VIII, Paris, PUF, 2007, p. 251-256.

Too good to be true

Jacques André

Robespierre perd la tête le 10 thermidor an II. Mais en vérité historique, sa chute précède la décapitation de quatre décades, elle a lieu le 20 prairial, jour de la fête de l'Être suprême. Puissant mouvement de déchristianisation, la Révolution a d'abord prôné l'athéisme et fait inscrire à l'entrée des cimetières la devise : « La mort est un sommeil éternel ». A contrario, le Directoire affichera au fronton des églises : « Le peuple français croit en l'Être suprême et en l'immortalité de l'âme ». Entre ces deux moments, la Révolution, dévoreuse de ses propres enfants, inscrivant « la Terreur à l'ordre du jour », a frôlé l'autodestruction. Faute de roi, faute de Constitution, à quel principe intangible, à quel tiers symbolique s'en remettre pour éviter le démantèlement d'une république que l'on rêverait Une et Indivisible... Robespierre, déjà porteur d'un surnom d'immortalité, l'Incorruptible, reprend à son compte la formule de Voltaire : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer ». Il crée l'Être suprême, alias « le Maître de l'Univers ». Il en conçoit la fête, en règle l'exécution et en tient la vedette, sans savoir qu'il préfigure par là même son propre anéantissement. Il marche seul en tête du cortège, sa fonction de Président de la Convention est ici sa meilleure caution. Seul il porte un « habit bleu foncé », quand les Conventionnels à sa suite sont vêtus de « bleu barbeau ». De porte-parole du Peuple-Un à « Être suprême », il n'y a qu'un saut, raté, en la circonstance. Les premiers sifflets, les premières huées se font entendre au passage du cortège. Jusqu'au cri assassin : « À bas le tyran ! ». Le masque tombe, celui de l'imposture, la tête suivra un mois et demi plus tard.

La scène en évoque une autre, filmée cette fois, celle du Conducator Ceaucescu apparaissant une dernière fois à Bucarest au balcon présidentiel. Les mêmes sifflets et huées et le visage sidéré du « Génie des Carpates ». C'est fini, en un instant le « Danube de la pensée » est tourné en dérision, ne reste que l'Imposteur. La suite et fin ressemble à celle de Robespierre, un simulacre de procès et une exécution bâclée.

L'histoire de la psychanalyse a aussi son imposteur, qui lui aussi a été exécuté sans merci, Masud Khan pour ne pas le nommer. S'inventant une filiation princière, s'attribuant un doctorat ès Lettres qu'il n'a jamais soutenu, disant à qui voulait l'entendre que The Queen était sa patiente, incarnant « en vrai » l'amant que faisait de lui le transfert, le « prince » pakistanais a séduit tout son monde, de Winnicott à la Nouvelle revue de psychanalyse. L'auteur de *Passion, solitude et folie* (peut-être son titre le plus vrai) a tout inventé, son CV, sa théorie de la perversion, dont il parle en expert, et ses récits cliniques.

Alors que je m'apprête à évoquer une cure très fictionnée, qu'est-ce qui pourrait bien me mettre à l'abri de l'imposture ? L'espoir que derrière la fiction demeure intacte la vérité historique, celle ici qui conjugue Dieu en trois personnes : le père, le fils et l'imposture.

« Imposteur » vient du latin *imponere* : abuser, tromper, usurper. L'Imposteur majuscule, celui dont l'existence sociale a trompé tout son monde, est un personnage d'histoire ou de roman, à l'image de L'adversaire d'Emmanuel Carrère ou du récit éponyme de Xavier Cercas. Il est remarquable que les romans qui inventent des figures d'imposteur (le Thomas l'imposteur de Cocteau, le Felix Krüll de Thomas Mann) ressemblent comme deux gouttes d'eau à ceux qui racontent des « histoires vraies ». Tous ces imposteurs, réels ou fictifs, ont en commun un trait essentiel : le sentiment d'imposture, celui qui signe la division psychique, la présence du conflit, entre honte et culpabilité, ce sentiment leur est étranger. Imposteur et sentiment d'imposture sont comme le même et son contraire.

Mathieu n'est pas un Imposteur, son CV n'a rien d'imaginaire, et s'il est un « Maître de l'Univers » il le doit au pouvoir économique considérable et bien réel qui est le sien. Numéro 2 d'un groupe industriel mondial, il

en deviendra le numéro 1 au cours de l'analyse. Il roule en Aston Martin, fréquente les cercles étroits du Pouvoir, son allure de séquoia est à l'image de son personnage, un phallus sur pied.

Rien ne prédisposait un tel homme à se retrouver plusieurs fois par semaine sur le divan d'un psychanalyste. Entièrement tourné vers l'action et la décision, habitué à régler les problèmes avec autorité à coups de power point, l'introspection est un exercice qui lui est étranger. Sans parler d'un impossible emploi du temps qui le conduit du jour au lendemain de Singapour à Houston. Et pourtant, à sa grande surprise, Mathieu va s'engager corps et âme dans l'analyse dont il n'avait, avant notre premier rendez-vous, pas la moindre idée au-delà des images les plus convenues. Certes il manquera de temps en temps des séances, elles ne seront jamais substituées par le téléphone ou la visio ; il tient à parler en présence.

C'est un incident de la vie, aussi violent que dangereux, qui va le décider. Lui s'en serait bien tenu aux anxiolytiques ou à une quelconque « potion magique », mais une amie de confiance, sensible à son extrême angoisse, l'a convaincu de consulter. Des scènes proches s'étaient déjà produites, mais cette fois il a frôlé le bord de l'abîme. Il raconte... C'est un soir au Business Center de Houston, il vient de présider avec force et brio une réunion de ses subordonnés directs. De champagne en whisky, l'Amérique le contemple du haut de son gratte-ciel, « Maître de l'Univers ». L'excitation est à son comble, impossible d'en rester là, il appelle son escort-girl favorite (une escort dans chaque port) et lui demande de le rejoindre discrètement dans l'appartement privé du Siège. Ce soir-là il lui restait encore un moment de visioconférence à passer avec le board de Shanghai. Il décrit la scène : enfoncé dans son fauteuil, le pantalon sur les chevilles, l'ordinateur sur les genoux, en pleine discussion animée avec ses interlocuteurs sur l'écran, pendant que la jeune femme à ses pieds lui fait laborieusement une fellation, aux prises avec un pénis ramolli par le trop d'alcool. Un mouvement maladroit... et il s'en fallut de très peu que l'ordinateur ne se renverse, que le masque tombe et révèle à ses collaborateurs la scène d'enfer. Il a eu très chaud et très peur. Quand bien même il ne prononce pas le mot d'auto-destruction, il en a l'intuition, il devine le risque de voir s'effondrer le séquoia. À cette scène il associe toutes celles qui lui ressemblent, ces matins où, plusieurs fois par mois, il se réveille affalé, humilié, la tête encore pleine d'alcool et de hard-sex, dans un profond dégoût de lui-même.

Le vertige de la chute est à la mesure du sommet atteint. Le Business Center de Houston n'a certes pas la hauteur de vue de l'Acropole, néanmoins le sentiment d'imposture les rapproche. Tous les chemins qui mènent à Rome ont-ils à leur insu Athènes comme destination ? C'est en tout cas le trajet qu'emprunte Freud, autant poussé dans le dos par la nécessité que marchant de son propre pas. Sa première tentative pour rejoindre Rome est un échec. Il écrit à l'ami Fliess : « Mon vif désir (Sehnsucht) pour Rome est profondément névrotique, il se rattache à mon enthousiasme de lycéen pour le héros sémite Hannibal. Tout comme lui, je ne suis pas allé du lac Trasimène à Rome »¹. Rome est oédipienne à plus d'un titre, rien n'illustrant plus fortement le fantasme freudien de la possession de l'être éternellement désiré (matrem ou vie psychique) que la métaphore longuement filée en introduction du Malaise dans la culture : « Faisons l'hypothèse fantastique que Rome n'est pas un lieu d'habitations humaines, mais un être psychique qui a un passé pareillement long et riche en substance, dans lequel rien de ce qui s'est une fois produit n'a disparu »². Il faudra attendre 1901 pour que Sigmund fasse mieux qu'Hannibal et pénètre enfin dans Rome. S'agit-il de dépasser le père ou de le venger ? Les enjeux s'entremêlent. Hamilcar, père d'Hannibal, avait fait promettre à son fils de « prendre vengeance des Romains ». C'est aussi venger un père juif humilié, ramassant piteusement son bonnet jeté à terre par un chrétien, qui nourrit l'identification de Sigmund à Hannibal. L'entrée dans Rome porte la trace de cette complexité : moment à la fois « grandiose, et un peu rapetissé, comme le sont ces accomplissements de désir attendus très longtemps, mais quand même un sommet de la vie. »³ Autant les Rome antique et Renaissance comblent le voyageur, autant la Rome vaticane l'irrite : « Je n'ai pas supporté le mensonge de la rédemption de l'humanité qui lève la tête en

1. Lettres à Wilhelm Fliess, PUF, 2006, lettre du 3 décembre 1897, p. 362.

2. Œuvres complètes (OCF-P), vol XVIII, PUF, 1994, p.255.

3. « Lettre du 19 septembre », 1901, op.cit. p. 566.

direction du ciel ». Comme s'il suffisait au fils d'atteindre le sommet du Golgotha et de se crucifier pour se faire pardonner de s'être pris pour Dieu.

Pour frôler l'abîme et éprouver le vertige de la chute, il faudra attendre l'étape suivante, le voyage impromptu à Athènes et la montée de l'Acropole. « Qu'en dirait Monsieur notre Père s'il pouvait être ici maintenant ? » C'est à Bonaparte l'Imposteur, s'auto-sacrant roi d'Italie, que Sigmund emprunte les mots de son étonnement. Du haut de l'Acropole, embrasser Athènes du regard, arriver là où le père n'est jamais allé, tracer son chemin mieux que lui, le surpasser, bref le tuer. Mélange de transgression triomphante et de culpabilité qui conduit Freud (il a alors 48 ans) au bord de la dépersonnalisation (*Entfremdung*, devenir à soi-même étranger) : l'un se voit bel et bien sur l'Acropole, un autre moi n'y croit pas. Too good to be true!⁴ Prise au pied de la lettre la formule peut s'entendre comme la dénonciation de ce mensonge qu'est l'imposture.

Mathieu n'ignore pas les dangers objectifs qui menacent un homme dans sa position, il devine les réseaux mafieux et le risque de chantage derrière le monde des escort-girls. Il est convaincu que c'est pour cela que Trump a épousé la sienne. Mais le plus grand péril est ailleurs, entre lui et lui, plus exactement entre lui et « Dieu-le-Père ». Il a beau avoir largement dépassé son père en fortune et en pouvoir, la statue du Commandeur trône toujours sur son piédestal, et sur le piédestal il n'y a pas de place pour deux. Son père est diplômé de Harvard et du M.I.T., lui a dû se contenter d'une petite-grande école. Cette humiliation condense et symbolise toutes les autres. Depuis la tendre enfance, son père n'a eu de cesse de le convaincre de sa supériorité, même si cette humiliation se cachait toujours sous son contraire, l'encouragement : « Tu finiras bien par y arriver. » La hauteur et le mépris sous les dehors de l'amour. La folie de l'inconscient, celle d'un sentiment inconscient d'imposture, fait qu'au lieu de fuir l'humiliation, secrètement Mathieu la recherche et la répète. Certes, il s'est aussi identifié à l'agresseur, il humilie volontiers certains de ses collaborateurs et la fellation est sa prière sexuelle favorite. Mais l'humilié l'emporte en profondeur sur l'humiliant, jusqu'à frôler la catastrophe, l'abîme de l'auto-destruction. L'ombre du père est tombée sur le moi, son ombre ou sa lumière. Dans un moment qu'il voudra de confrontation et de vérité, comme la cure analytique peut en provoquer, Mathieu ira à la rencontre de son père pour lui dire que lui, au moins, a eu le courage d'entreprendre une psychanalyse. Réplique paternelle : « J'ai lu tout Freud et Lacan, je n'ai besoin de personne pour être analysé ». Je me mêle un instant de la querelle et dit à Mathieu : « Ce que votre père ignore, c'est qu'il n'y a pas de QI de l'inconscient. » Ce coup d'estoc le sidère et le séduit. Il me demande s'il peut graver la formule et me l'emprunter. Chasser l'Imposteur par la porte du fauteuil, il revient par la fenêtre du divan.

Père et fils ne sont pas seuls, entre Mathieu et son père, il y a une femme, une mère, une escort-mother, celle des amours enfantines qui récitait à son fils le « Je vous salue Marie » en guise d'histoire du soir. Se prendre pour la prune de ses yeux et croire à la « promesse de l'aube » de « la première d'entre toutes les femmes », celle qui exerce « le plus vieux métier du monde », cette voie-là est le chemin oedipien ordinaire, qui conduit l'enfant vers l'imposture, via la rivalité : se prendre pour l'Homme de la mère, usurper la place du père auprès d'elle. Mais dans le cas de Mathieu s'y ajoute une note particulière, plus dangereuse, moins transformable. C'est moins l'amour/haine que le père adresse à son fils que le désir narcissique d'être admiré. Mathieu est un enfant moins coupable que honteux, moins puni qu'humilié. Une humiliation qui exige son dû, au risque de l'auto-destruction.

Passant du singulier au général, c'est entre père et fils, entre hommes, que va tenir l'essentiel de mon propos. Quand bien même, ce terreau inépuisable du sentiment d'imposture qu'est le complexe de castration féminin interdit de réserver aux seuls hommes la figure de l'imposteur.

Du père ou du fils, quel est le premier imposteur ? La réponse oedipienne accuse le fils. Evoquant Laïos, Œdipe dit : « Je me vois à cette heure en possession de son pouvoir, en possession de son lit, de la femme qu'il

4. « Lettres à Romain Rolland », (Un trouble du souvenir sur l'Acropole), OCF-P, vol. XIX, PUF, 1995, p. 332.

avait déjà rendue mère. » Véritable déclaration d'imposture. C'est à peu de mots près ce que déclame l'oracle de Vienne : « Longtemps avant qu'il fût au monde, j'avais déjà su que me viendrait un petit Hans qui aimerait tant sa mère qu'il devrait forcément pour cela avoir peur du père. » C'est vrai que Hans, partageant avec « maman » une intimité qui va du lit aux toilettes, prête le flanc à la dénonciation. Sauf qu'à ce malicieux bambin on ne la fait pas... Il interroge son père : « Le Professeur parlerait-il avec le bon Dieu pour être capable de tout savoir à l'avance ? » À imposteur, imposteur et demi. Un enfant qui se prend pour un Homme, un Professeur qui se prend pour un Devin.

Menacé d'imposture, l'enfant, le fils, répond par le roman familial. Aux sources de ce roman il y a cette vérité générale : « La maternité est attestée par le témoignage des sens, tandis que la paternité est une conjecture, est édifiée sur une déduction et sur un postulat. »⁵ De « conjecture » à « imposture », il n'y a que le pas d'une rime que le fantasme franchit volontiers. La phrase de Freud figure dans un roman d'imposture, celle d'un Egyptien, Thotmès, qui se fait passer pour le premier des Juifs, Moïse, et le porte-parole de Dieu, sinon de l'Être suprême. Moïse assassiné par les siens, tout comme Robespierre, l'histoire fait son lit de la répétition.

Il est vrai que s'il est une figure symbolique de l'Imposteur, Dieu-le-Père est imbattable. Les premières espèces humaines ont 7 millions d'années, Dieu, celui qui se prétend le Seul, a tout au plus 4000 ans. De l'homme et de Dieu, lequel a créé l'autre... Sauf que la science de l'évolution n'a pas plus d'effet sur la réalité-psychique du créationnisme que la découverte de l'ADN n'en a sur la réalité-psychique du père imposteur. Le mythe religieux est à la psychologie collective ce que le roman familial est à la psychologie individuelle. Depuis 4000 ans l'homme invente des dieux dont la particularité est que chacun d'eux se prend pour l'Unique. Aussi multiples soient-ils, sachant qu'à l'intérieur des divers monothéismes chacune des chapelles invente une divinité à sa mesure, et qu'à l'intérieur de ces courants chaque individu voit Dieu à sa porte, malgré cela Dieu se conjugue au singulier. Un jour d'humeur (1971), Lacan relevait les « incroyables complaisances de Freud » pour le monothéisme. Il n'est pas sûr que l'inventeur de la psychanalyse au Nom-du-Père ait eu beaucoup à lui envier. Et que dire du monothéisme de la Cause...

De Freud à Lacan, la filiation de la théorie psychanalytique en France accorde au père une place privilégiée, un privilège qui est comme l'envers de l'incertitude. *Pater semper incertus*... Conjecture, hypothèse, déduction... avant d'alimenter le roman familial de l'imposture, la figure du père est le premier moteur de la théorisation. Que la théorie sexuelle infantile s'interroge sur l'origine des enfants ou la différence des sexes, le père est l'inconnu de l'équation, l'inconnu de l'origine. Première de toutes les théories, « le père » serait-il le lieu secret d'engendrement de tout système hypothético-déductif, et plus largement de toute construction théorique, à commencer par celle de la psychanalyse ?

C'est à la rencontre avec les femmes hystériques que Freud doit ses premières découvertes. Elles lui apprennent la présence réminiscente du passé enfoui, la force de réalité du fantasme, la séduction du transfert, et ce que cette séduction impose à la méthode, devenue cure de parole. On ne touche plus, on écoute. Mais à ces premières pierres de l'édifice, ensemble hétéroclite, il manquait encore un opus fondateur, celui qui trace le chemin menant à Rome et découvre la Via Regia vers l'inconscient. Ce fut chose faite avec L'interprétation du rêve (1899).

Le père, réel ou fantasmé, toujours séducteur et transgressif, est un personnage omniprésent des premières théorisations freudiennes. Mais n'est-ce pas un autre père, culturel et non plus libidinal, qui « arrache à la vie sensorielle et conduit vers la vie de l'esprit », n'est-ce pas ce père qui préside au *Livres des rêves* ? Ce n'est qu'après coup que Freud saisit ce que la *Traumdeutung*, le livre de l'auto-analyse, doit à la mort de son père, une réaction à l'événement « le plus significatif, la perte la plus radicale intervenant dans la vie d'un homme. » L'interprétation du rêve est née de la perte du père, elle en est à la fois la transmission et le travail de deuil.⁶

5. L' Homme Moïse et la religion monothéiste, Gallimard, p. 213.

6. P. Guyomard, « Le père, sans doute », *Lettres de la Société de Psychanalyse Freudienne*.

Pour qui le père se prend-il ? La question ouvre sur la possible imposture, elle est facilitée par la diffraction du père en figures hétérogènes. Que l'on songe à Jakob, père de Sigmund... « Père culturel », il transmet à son fils le Livre (la Bible bilingue hébreu-allemand de Philippssohn), père tendrement aimé, le fils dit son affection pour « le vieux » à l'heure de sa mort (1896), mais aussi père chutant de toute sa hauteur, juif insulté et humilié ramassant son bonnet dans le caniveau. Et enfin père sexuel, libidinal : « Le père est celui qui possède sexuellement la mère », écrit Freud. Pas seulement... la séduction paternelle n'a pas épargné les enfants : « Malheureusement mon propre père a été l'un de ses pervers et a été responsable de l'hystérie de mon frère et de celles de quelques-unes de mes plus jeunes sœurs. » (Lettre à Fliess du 8 février 1897). Quelle part occupe cette dernière vérité historique dans l'imposture de Freud prenant en analyse sa propre fille ? Une imposture qui donne le tournis : est-ce le psychanalyste qui se prend pour le père, ou le père pour le psychanalyste ? La transgression, aussi, est transmissible. Anna n'aura d'autre homme dans sa vie que Dieu-le-Père.

Pour qui le père se prend-il ? Dieu, Maître, protecteur, amant... La trilogie de Lacan (pères symbolique, imaginaire, réel) fera son miel de cette complexité et notamment de l'écart entre le père symbolique, fonction qui sépare, interdit et transmet, bref qui structure, et « la personnalité du père réel, toujours carente en quelque façon, absente, humiliée, divisée ou postiche. » Le père minuscule n'est que trop tenté de se prendre pour le Père majuscule, l'imposture est moins un hasard de la vie des pères qu'elle en est un destin toujours possible.

Aucune raison pour qu'un tel destin épargne les pères et les fils de la psychanalyse. « Le psychanalyste est toujours pris pour un autre, écrit Pontalis. Mais quand il se prend lui-même pour cet autre, alors il y a imposture. »⁷ Lacan s'est pris pour le Maître. Non qu'il ne l'ait pas été. Laplanche lui rend hommage en ces termes : « Lacan, l'homme, le maître, a été un extraordinaire stimulateur de pensée et de recherche au sein d'un monde postfreudien ronronnant. Le penseur a fait prévaloir cette certitude inouïe dans le freudisme que l'inconscient et la pulsion ne surgissent pas des tréfonds obscurs de la vie, mais que leur genèse et leur nature sont indissociables du monde humain et de la communication interhumaine ». Le Maître aurait apprécié, quitte à en rajouter, on connaît son aphorisme énoncé à la troisième personne, celle de l'auto-idéalisation : « L'inconscient n'est pas de Freud mais de Lacan ».

« On a beaucoup glosé sur le glissement du Maître symbolique au Maître imaginaire, via l'identification, celle qui fit se multiplier les nœuds « pap », les cigares et d'autres traits unaires. Nous attendions de Lacan, écrit Pontalis, la transmission « d'un grand Autre, peut-être sans nom et sans visage, et voilà que nous nous appliquions à singer le petit autre, comme si nous restions captés par une image et fixés à un stade du miroir loin d'être portant jubilatoire. »⁸ Le premier moteur de cette imposture logeait en un lieu précis, plus exactement en un lieu confus, celui qui condensait le divan et le Séminaire, quand le psychanalyste invite son patient à suivre son enseignement. Être simultanément analyste et Maître, analysant et élève, transfert et insémination réunis... « Une absence à une séance laissait Lacan silencieux, racontait Pontalis, alors que je me faisais engueuler si j'avais raté une séance du Séminaire. » Laplanche, Pontalis et quelques autres ont souligné que de toutes les transgressions de Lacan, celle-ci fut la plus dommageable, qui multiplia les disciples et transforma la théorie en dogme.

L'APF est née de cette dénonciation, même si l'expression consacrée de « rupture d'allégeance » est moins agressive qu'en référer à l'imposture. Laplanche résume en quelques mots vifs ce qui imposa au groupe des fils, des frères, la rupture nécessaire. C'est dans un article intitulé : « La didactique : une psychanalyse sur commande. »⁹ D'abord, « la pratique des séances courtes, voire ultra-courtes. Chacun pouvait se targuer d'avoir ou d'avoir eu, avec Lacan, des séances plus longues ; mais les bouches s'ouvraient sur le remplissage des salles d'attente, les jeux de passe-passe entre deux portes, etc. » Ensuite « le brassage systématiquement entretenu entre l'analyse individuelle (analyse 'didactique', Lacan y tenait), l'enseignement (le Séminaire), et la manipulation de chacun, selon son idiosyncrasie, pour la plus grande gloire de la Cause et de son Prophète. » Enfin et

7. Pontalis J.B., *En marge des jours*, Gallimard, p. 111.

8. Pontalis J.B., *L'amour des commencements*, Gallimard, Folio, p. 142.

9. Laplanche J., *Entre séduction et inspiration : l'Homme*, PUF, Quadrige.

« surtout, le fait que Lacan n'était pas disposé à renoncer, en quoi que ce soit, à ces 'pratiques' était, soudain, révélateur de leur importance. On percevait d'un coup ce qu'on n'avait fait que pressentir : au-delà des apports théoriques (injustement mis au ban, pensions-nous) il y avait le lacanisme comme entreprise de pouvoir et d'inféodation, la propagation de la doctrine étant inséparable de l'allégeance personnelle, et cette dernière trouvant son meilleur instrument dans la pratique (au sens le plus large) lacanienne. »

La critique sans concession vise d'abord l'imposture de Lacan, mais sa portée déborde largement cette cible singulière. « Lacan montrait ouvertement que la seule analyse est la didactique ; enseignement, formation et analyse du candidat ne font qu'un ; l'entrée en analyse est une adhésion aux idéaux du groupe et du leader. » Au-delà de Lacan, s'énonce clairement une critique résolue de la didactique. Pour qui le psychanalyste se prend-il ? Le père, la mère, l'amant... ou le didacticien ? Imposture dans tous ces cas de figure.

Le premier Père resterait-il à l'abri de la critique ? Tout en soulignant le rôle décisif de Ferenczi dans l'institutionnalisation de la psychanalyse didactique, Laplanche n'épargne pas Freud, le Freud qui après 1920 multiplie les analyses didactiques à durée brève (quelques mois). Raccourcir pour multiplier, Lacan n'est pas l'inventeur de la formule. « Le calcul est simple, écrit Laplanche : cinq minutes au lieu de quarante-cinq, ou cinq mois au lieu de 80, le gain est le même : on a 'formé' neuf fois plus de propagateurs de la foi. »

Reste à ne pas confondre « former » et « formater ». Analyse et formation ne sont pas des termes antithétiques, à condition d'entendre le sens noble du mot. « Si toute analyse est 'formation', écrit encore Laplanche, ce ne peut être qu'au sens où le beau terme de *Bildung* n'a cessé de retentir aux oreilles allemandes : un mouvement par lequel l'individu, à travers les péripéties les plus étranges du voyage à l'« étranger », rejoint ce qui lui est le plus « propre ». L'analyse est ce voyage qui tente de façon asymptotique, de nous rendre à nouveau « propre » (*eigen*) ce qui est le plus étranger en nous (l'inconscient). Par rapport à cette conception de l'analyse et à la belle formulation du *wo Es war, soll Ich werden* comme mouvement culturel (*Bildung*), l'idée d'une formation appropriée à une finalité professionnelle est bel et bien en contradiction. »

C'est de façon cohérente avec cette critique analytique de la didactique que Laplanche, alors président de l'APF, proposa en 1969 une réforme radicale de la procédure d'habilitation à la formation. Réforme refusée, mais votée sous la présidence suivante, celle du « frère du précédent », J-B. Pontalis. L'extra-territorialité est le signifiant-maître de cette réforme, soit la possibilité pour le candidat à la formation d'avoir fait une analyse, non seulement hors APF, mais sur un divan éventuellement inconnu ; et, petite ruse de l'histoire, y compris un divan lacanien.

L'autre ruse est moins petite : rompant avec Lacan, l'APF s'inscrivait dans l'institution créée par Freud, l'IPA, en prenant le contrepied d'un des piliers de celle-ci : l'analyse didactique par un psychanalyste patenté comme condition unique d'appartenance à l'institution. Cet écart, on le mesure particulièrement quand on voyage et que l'on entend tel ou tel analyste formé à la didactique, dire sa liberté enfin trouvée, une fois la didactique terminée, de pouvoir entreprendre une analyse pour son seul compte.

Ce glissement vers les avatars institutionnels de l'imposture ne doit pas faire perdre de vue l'incarnation du conflit. Elle réunit des fils, des frères, un père sur une scène primitive meurtrière. Une scène entre hommes. Une femme, Piera Aulagnier, faisait pourtant partie de la première équipée embarquée pour fonder la nouvelle société, mais elle a quitté le navire juste avant que ne soit commis l'irréparable. Les frères de divan auraient-ils pu à eux seuls commettre le crime ? Liquider le transfert est déjà bien aléatoire, mais liquider l'analyste... Anzieu, Laplanche, Lavie, Pontalis, Widlöcher... Tous des enfants du divan de la rue de Lille. « Sans Granoff, disait Pontalis, on n'y serait sans doute pas jamais arrivé. » Granoff, un fils adoptif (à moins que ce ne soit un frère cadet du Maître) qui asséna sans faiblir le coup de poignard. S'il reconnaissait volontiers ce qu'il devait à Lacan : « Lacan a fait de moi l'analyste que je suis devenu », ne pas avoir été un analysant du Maître lui donnait une liberté dont les autres ne disposaient pas.

Le couple narcissique admiration-humiliation, idéal du moi-moi idéal, est dans l'histoire de Mathieu le plus vif ressort du sentiment d'imposture. Est-il un ingrédient du psychodrame de 64 ? Il faudrait pouvoir sonder

les âmes, un indice quand même : les quelques mots blessants de Lacan adressés à ses infidèles, et ses jeux de mots plus que douteux sur le signifiant des noms propres de certains des protagonistes.

Moment de « douleur et de tumulte » dont la violence n'épargna personne, Lacan y compris. « Vous auriez pu être mon Ferenczi », dira-t-il à Laplanche. La rupture de 1964 le privait de nombre des meilleurs. Dans quelle mesure la suite théorique de son oeuvre en porte-t-elle la trace ? Notamment ce délitement qui conduit du Nom-du-Père aux « non-dupent-errent » en passant par le sac de nœuds borroméens, et la prétention du mathème à être le dernier mot d'un Lacan devenu de plus en plus mutique.

Possible aussi que l'œuvre de Laplanche en conserve quelque chose tant l'effacement de la figure du père y est remarquable. C'est au nom d'une « anthropologie fondamentale » qu'il conteste toute prétention du père au privilège d'une position symbolique fondatrice. Une critique qui emporte dans son mouvement la revendication du complexe d'Œdipe, complexe paternel s'il en est, à se prévaloir de l'universel. À l'appui de sa thèse, Laplanche évoquait volontiers le livre de Cai Hua : Les Na de Chine. Une société sans père ni mari. Même si à y regarder de plus près, l'oncle maternel joue dans ce contexte d'une société matrilineaire le rôle dévolu au père dans le registre patriarcal, et que la prohibition de l'inceste n'y est pas moins impérieuse qu'ailleurs. Mais à tout cela s'est ajouté une autre ruse de l'histoire. Je dialoguais fréquemment à cette époque avec Françoise Héritier qui, après avoir soutenu les travaux de Cai Hua, changea d'avis. D'autres ethnologues, qui avaient suivi Cai Hua sur son terrain de recherche, constatèrent en effet qu'il avait sensiblement infléchi les données pour rendre sa thèse plus séduisante. Une imposture qui ne l'empêcha pas d'être professeur à l'université de Pékin mais lui coûta sa carrière au CNRS. Je fis part à Jean Laplanche de ces informations, il s'en montra franchement agacé...

On n'en a jamais fini... avec les effets du transfert.

Car là où l'amour s'éveille, meurt Le moi, ce sombre despote¹

Catherine Chabert

Il dit que lorsqu'il l'a retrouvé à la plage, il a été envahi par une honte affreuse : Richard était si beau, si ensoleillé, si détendu, si agréablement arrogant. Lui s'est senti misérable, la blancheur de sa peau, les pieds nus dans ses grosses chaussures de ville, son slip de bain qu'il déteste : il aurait voulu disparaître sous le sable. Le pire, c'était la complicité de Richard avec la jeune femme qui l'accompagnait et que Thomas a immédiatement détestée. Il les aurait bien jetés à la mer tous les deux...mais sa fascination pour le garçon l'a emporté, d'emblée, une étrange attraction où se mêlent le désir de le séduire, de le garder pour lui tout seul et en même temps de prendre sa place.

Ce pourrait être un scénario banal : l'amour pour l'un, la haine pour l'autre... et bien sûr la jalousie, omniprésente : Thomas est aux aguets, il ne sait pas ce qui l'excite le plus, son attraction pour le garçon, les images obsédantes de scènes amoureuses entre la fille et lui ?

Il a trouvé sa solution : « Je n'arrive pas à décider si je préfère les hommes ou les femmes, alors je songe à renoncer aux deux »². C'est pour cela qu'il voit un psychanalyste, prétend-il d'ailleurs, il se considère comme le plus pur et le plus innocent parmi les gens les plus purs qu'il connaît. Son rejet de la sexualité pourrait être une formation réactionnelle au service d'une idéalisation excessive et de la surestimation amoureuse des commencements. Ce pourrait être l'empreinte d'une bisexualité infantile à laquelle il se cramponne parce qu'il ne peut pas choisir, parce qu'il ne peut pas renoncer, parce qu'il ne peut pas perdre. Ce pourrait être aussi l'emprise d'une vive homosexualité refoulée...

La passion exclusive de Thomas pour Richard occupe le devant de la scène et Richard se prête au jeu, d'autant qu'il n'est pas amoureux de Marje, la jeune femme. Et pourtant Thomas est tout le temps jaloux. Sa jalousie, dont les objets et les formes ne sont pas très clairement différenciés, pourrait obéir, selon les moments, aux modèles freudiens : une jalousie « normale », œdipienne et amoureuse ? Une jalousie délirante ? Leur caractéristique commune consiste à aller de l'un à l'autre, d'un objet à un autre, du moi à l'autre : mais qui est le troisième ? Le moi, l'objet, l'autre de l'objet, le double du moi ? Qui hait qui ? Qui aime qui ? Qui est qui ?

En quelques semaines, le temps de l'été, Thomas et Richard deviennent inséparables, un lien de plus en plus étroit se noue entre eux puis se défait avec la même rapidité : brusquement Richard ne supporte plus Thomas, il veut l'éloigner définitivement, il ne veut plus de lui, il le lui dit. Donc Thomas le tue.

Et c'est là que l'imposture commence...

Vous l'avez reconnu ? Thomas, c'est Tom Ripley, le talentueux héros de Patricia Highsmith, le personnage fascinant, l'imposteur génial ! Richard, c'est Dickie Greenleaf, l'enfant gâté d'un milliardaire, et Marje... c'est la seule femme du roman. Et désormais, je les nommerai comme dans le roman.

1. Al-Rûmî, D. J. (1260). « Car là où l'amour s'éveille, meurt le moi, ce sombre despote. » Cité dans Freud, S. (1911/1988). *Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa décrit sous une forme autobiographique* (Œuvres complètes, vol. X, p. 288). Paris : PUF.

2. Highsmith, p. (1955). *Monsieur Ripley*. Le Livre de Poche, p.108.

Tom Ripley pourrait être une exception, un caractère, à l'instar de ceux que Freud emprunte à la littérature, *Richard III*, *Macbeth* ou encore *Rebecca West*, l'héroïne d'Ibsen. En 1916, dans « Quelques types de caractère dégagés par le travail psychanalytique »³, Freud les utilise pour illustrer un constat fondamental, scandaleux, difficile à admettre, celui de l'échec devant le succès : contrairement à ce qu'on pourrait espérer, l'homme ne supporte pas toujours la réalisation de ses désirs. Et l'analyse de ce phénomène ouvre l'immense chantier du masochisme, du refus de guérir et de la réaction thérapeutique négative. Ce n'est sans doute pas pour rien que Freud a préféré des personnages fictifs à ses patients – certes pour des raisons de confidentialité, dit-il – mais peut-être aussi parce qu'un tel motif ne pouvait que se heurter à des résistances, décourager les patients et empêcher le succès de la psychanalyse par le dévoilement de ses incertitudes... et de ses échecs !

La démarche de Freud est impressionnante : tout en proposant des commentaires assez descriptifs – en fait, le contenu manifeste des pièces de théâtre – il suggère que l'auteur ne dit pas tout quant à ses personnages, qu'il garde une part plus silencieuse, implicite, ce qui permet au spectateur ou au lecteur de deviner ce qui reste dans l'ombre. Au sujet de *Richard III*, si monstrueux et haïssable, Shakespeare donnerait les indices d'une détresse et d'une souffrance humaines auxquelles le spectateur ne pourra rester insensible et qui mobiliseront sa sympathie *via* l'identification... Nous sommes tous des criminels... et notre conscience morale vient témoigner de notre humanité.

Pour Freud, l'échec devant le succès est déterminé par une culpabilité inconsciente qui vient empêcher le plaisir pris à la réalisation du désir. La relecture attentive de *Richard III*, de *Macbeth* et de *Romershöm*, la pièce d'Ibsen, montrent pourtant que les héros ne traitent pas leur culpabilité de la même manière. La paranoïa de *Richard III* justifie son imposture et ses meurtres pour conquérir le pouvoir qui lui revient comme dédommagement de ses tares. Le coupable, c'est l'ennemi, c'est l'autre, toujours. En contraste, chez *Macbeth*, c'est la mélancolie qui émerge avec la trahison, une mélancolie délirante et hallucinatoire, autoaccusatrice et autodestructrice. Chez les femmes, *Lady Macbeth* et *Rebecca West*, le dommage est lié d'abord au fait qu'elles sont « raccourcies d'un morceau » selon l'inélégante formulation de Freud, dommage aggravé par une castration féminine qui les prive, l'une et l'autre d'être mère : lorsque le délire s'empare de *Lady Macbeth*, l'enfant mort est là, dans l'hallucination des taches de sang et les petites mains qui la hantent. Quant à *Rebecca West*, Freud construit pour elle, séquence par séquence, une interprétation magistrale découvrant le Complexe d'Œdipe au féminin et sa répétition dans l'hystérie. Les traces inconscientes de l'inceste et du meurtre sont ranimées chez *Rebecca* lorsque ses désirs vont être réalisés et avec eux, une culpabilité ravageante qui détruit sa vie. Tous ces personnages, hommes et femmes, sont des meurtriers et n'auront jamais d'enfants. Tous ces personnages sont des imposteurs.

L'affaire se présente encore autrement chez Tom : même si l'angoisse l'étreint chaque fois qu'il craint d'être démasqué, sa peur est celle du petit enfant qui se sent coupable seulement si son méfait est découvert. Il ne ressemble pas aux névrosés persuadés que leur réussite ne leur appartient pas parce qu'ils ne la méritent pas, encore moins aux mélancoliques qui s'accusent de tous les maux de la planète... Il aurait pu pourtant, à partir d'une enfance dont on devine la solitude et l'absence d'amour, revendiquer un dédommagement justifié. Mais Tom a depuis longtemps contre-investi la représentation classique de l'orphelin par le recours au mensonge et à la contrefaçon. L'angoisse de perdre est toujours présente, mais elle ne concerne pas d'autre objet que lui-même. Chaque fois qu'une chute narcissique menace de le faire sombrer, il réagit en inventant des stratégies virtuoses afin d'obtenir une satisfaction personnelle, totale, une satisfaction de lui-même et par lui-même. Il est son unique objet d'amour.

Selon John Steiner qui reprend les travaux de Phyllis Greenacre et d'Helen Deutsch⁴, les composantes majeures de l'imposture sont les identifications narcissiques et l'impossibilité d'élaborer un travail de deuil tel

3. Freud, S. (1916/1985). *Quelques types de caractère dégagés par le travail psychanalytique*. Dans *L'inquiétante étrangeté* (pp. 135-173). Paris : Gallimard.

4. Steiner, J. (2011). The imposter revisited. *The Psychoanalytic Quarterly*, 80(4), 1061-1071.

que Freud l'a analysé : les fixations narcissiques empêchent le passage du déni à l'épreuve de la réalité de la perte. Dans cette conjoncture, l'identification narcissique à l'objet perdu persiste dans des modalités où le moi et l'autre se confondent.

On peut y trouver une certaine analogie avec l'identification mélancolique à une différence près, d'importance : dans le mouvement mélancolique, le moi s'identifie à l'objet mort du fait du rebroussement narcissique de la destructivité. Au contraire, il me semble que, dans l'imposture, si le même tropisme narcissique opère, c'est à l'objet perdu *vivant* que le moi s'identifie : double gain en quelque sorte, puisque le meurtre et la perte sont abolis, et que le moi s'approprie les traits de l'objet jusqu'à devenir cet objet-même.

Il s'agit de cette forme d'identification⁵ dans laquelle, rappelle Claude Barazer, Freud en 1932 semble vouloir faire sien le terme « d'imitation » qu'il avait repoussé trente ans plus tôt au profit de celui « d'appropriation » en soulignant la différence entre « imiter » et « accueillir en soi » ce qui permettrait de distinguer les identifications hystériques et narcissiques.

Les identifications narcissiques de l'imposteur me semble-t-il, ressemblent davantage à ce que Laurence Kahn montre remarquablement dans son analyse des identifications au *leader*⁶ : une *mimésis* qui permet de nier la différence entre moi et l'autre, surtout si cet autre incarne un idéal absolu. Cette forme d'identification relève de la capture totalitaire de cet objet – je dis totalitaire parce qu'elle s'attache d'abord à l'apparence, au manifeste et au comportement grâce au mimétisme – pour s'emparer de sa puissance magnifiée par le délire des grandeurs.

Il n'y a plus de place pour le doute et le vraisemblable, il n'y a pas d'écart entre moi et l'autre, il y a un collage, une adhérence qui fondent et assurent la croyance d'être celui qui est tout, celui qui a tout, sans aucune reconnaissance de la perte.

Tom Ripley offre un remarquable exemple de ce processus. Le meurtre de Dickie doit être effacé : il faut d'abord en faire disparaître les traces concrètes ; il faut aussi, surtout, surtout faire croire que Dickie est toujours vivant... en étant Dickie ! Pour ce faire, Tom mime, copie, imite tous ses gestes, tous ses comportements, tout ce qui se voit et s'observe, les signes extérieurs les plus subtils de sa posture.

Désormais, dès l'instant où il sortait de son lit pour aller se brosser les dents, il était Dickie en train de se brosser les dents, le coude bien droit, il était Dickie grattant de sa cuiller la dernière parcelle d'œuf collée à la coquille, Dickie qui remettait invariablement dans l'armoire la première cravate qu'il choisissait pour en prendre une seconde.

C'est par l'imitation et l'appropriation de cette multitude de traits minuscules que se construit par sédimentation des identifications, l'imposture de Tom /Dickie : une traversée des apparences indispensable. Et c'est là qu'opère la magie de l'identification narcissique : les détails emmagasinés impeccablement grâce à l'acuité perceptive de Tom sont désormais au service d'une imitation consciente, vitale pour incarner et prendre vraiment la place de Dickie : un soubassement identificatoire suffisamment solide pour donner le change aux autres et d'abord à lui-même.

A vrai dire, Tom sait peu de choses de Dickie mise à part sa manière de se comporter : de ses pensées, de ses affects, il ne sait rien et d'ailleurs ça ne l'intéresse pas. A raison, car sous la plume de Patricia Highsmith, Dickie Greenleaf est un homme capricieux et changeant, sans beaucoup de consistance. Contrairement à la richesse intérieure de Tom qui entretient avec lui-même un dialogue permanent et met en scène son monde imaginaire qu'il ne partage avec personne et qui le comble. Au fond, grâce à lui et à son imposture, Dickie Greenleaf acquiert les qualités intérieures dont il était dépourvu.

5. « L'assimilation d'un moi à un moi étranger, par la suite de laquelle ce premier moi se conduit, à certains égards comme l'autre, l'imitant en quelque sorte, l'accueillant en soi » (p. 146). Freud, S. (1933a [1932]). *La décomposition de la personnalité psychique* (31e leçon). Dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse (Œuvres complètes, XIX, pp. 140-163)*. Paris : PUF, 1995.

6. Kahn, L. (2024). *L'avenir d'un silence : Déréalisation, refoulement, amnésie des masses* (Petite bibliothèque de psychanalyse). Paris : PUF.

7. Highsmith, *op. cit.*, chap. 15.

Tom ne l'oublie jamais, il est toujours l'un et l'autre, il a de la tendresse pour le pauvre Tom Ripley qu'il redevient parfois, il exulte lorsqu'il est le riche Dickie Greenleaf : sans l'imposture, sans la possibilité de rester l'un et l'autre, il n'éprouverait pas de plaisir à vivre. Il n'oublie pas sa misère d'antan car cela lui permet de jouir de l'écart entre ses deux personnages et cet écart vertigineux assure sa toute-puissance : être l'un et l'autre. Les bénéfices de cette conviction ne sont pas assurés par le clivage – c'est bien là l'étrangeté du phénomène – car l'un et l'autre sont en contact constant : un redoublement plutôt qu'un dédoublement qui permet de passer d'une identité à l'autre avec une extraordinaire agilité.

Je cite :

*[Tom] se sentait seul mais pas vraiment isolé [...] Cela donnait à son existence une atmosphère particulièrement délicieuse de pureté, un peu comme ce qu'éprouve sans doute un bon comédien quand il joue un rôle important sur une scène avec la conviction que personne d'autre ne pourrait mieux que lui le tenir. Il était lui-même sans être tout à fait lui-même. Il se sentait libre et irréprochable.*⁸

Les trois versions cinématographiques du roman m'ont intéressée à la fois par leur fidélité au texte et par leurs variations voire leurs déviations, autant d'interprétations qui mettent en évidence la pluralité des configurations psychiques de l'imposture. Tom est un séducteur hystérique dans *Plein soleil* (René Clément, 1957), un paranoïaque peureux dans *Le talentueux Monsieur Ripley* (Anthony Minghella, 2000), et un pervers esthétique dans *Ripley* (Steven Zaillian, 2024). Il y a dans les trois films, une minutie extraordinaire dans le respect de certains détails identiques, un investissement méticuleux de l'extérieur et du perceptible qui ressemblent incroyablement à ceux de Tom lui-même. En revanche, les problématiques centrales du roman, la sexualité et le meurtre, s'en éloignent étonnamment. Au cinéma, Dickie et Marge s'aiment, Tom est jaloux, lui aussi est attiré par la jeune femme, notamment dans *Plein soleil*, qui orchestre une dynamique œdipienne, marquée par la beauté inouïe d'Alain Delon. Dans *Le talentueux Monsieur Ripley*, Tom, Matt Damon, est tout autant dévoré par une jalousie morbide mais il est plus sombre, plus méfiant, enlisé dans ses insuffisances et ses inhibitions sexuelles : son voyeurisme compulsif le soumet à une excitation et une persécution incessantes. Dans le troisième et récent *Ripley*, filmé en noir et en blanc immaculé dans un environnement désert, Andrew Scott – plus âgé que les précédents – prête à Tom la froideur glacée d'un calculateur solitaire très expérimenté... un maître dans l'art de l'imposture !

Tom sera-t-il démasqué ? Tous les films se terminent par la découverte du crime, très précisément au moment où il se croit sauvé ! Curieusement, les adaptations cinématographiques obéissent à des modèles relativement conformistes au regard de la vie pulsionnelle et de la morale. Comme si l'imposture devait inévitablement être dénoncée et punie ! Le roman de Patricia Highsmith est bien plus provoquant, l'imposture y triomphe, et avec elle la perversion, sans oublier la toute-puissance et le délire des grandeurs.

La toute-puissance et le délire des grandeurs évoquent évidemment les « Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa décrit sous forme autobiographique »⁹. Le Président Schreber pourrait être considéré lui aussi comme une exception, un caractère, un cas emprunté à la littérature – *Mémoires d'un névropathe* – hors transfert, pour dire la chose un peu vite. Freud y expose des propositions extrêmement fortes : l'analyse du narcissisme dans le fonctionnement psychique et son développement en termes d'identifications et de choix d'objet annoncent très précisément *Pour introduire le narcissisme*. Et surtout, l'étude rigoureuse, extrêmement détaillée

8. Highsmith, *op. cit.*, chap. 16.

9. Freud, S. (1911c [1910]). *Op. cit.*

de la jalousie, de l'homosexualité et de la paranoïa déploie un matériel substantiel dont l'article de 1921 offrira la quintessence. Dans Schreber donc, dès 1911, Freud décortique littéralement le jeu des identifications mobilisées dans la jalousie, la persécution et l'érotomanie et la jalousie en s'attachant aux changements de position à l'œuvre dans chaque affection et aux renversements qui les soutiennent.

Voici ses conclusions :

*On devrait croire à présent qu'une proposition composée de trois termes, telle que « je l'aime lui », n'admet que trois sortes de contradictions. Le délire de jalousie contredit le sujet, le délire de persécution contredit le verbe, l'érotomanie contredit l'objet. Mais, il est pourtant encore une quatrième manière de contredire cette proposition, c'est de la rejeter entièrement. « Je n'aime pas du tout, et je n'aime personne ».*¹⁰

Les trois contradictions sont présentes chez Tom, elles ne sont pas très faciles à illustrer mais je peux tenter de les formuler ainsi :

- Contradiction du sujet dans la jalousie : Ce n'est pas moi, c'est Marje qui aime Dickie, !
- Contradiction du verbe dans la persécution : Ce n'est pas que j'aime Dickie, c'est lui qui me hait !
- Contradiction de l'objet dans l'érotomanie : Ce n'est pas que j'aime Dickie, c'est lui qui m'aime, moi !

La quatrième contradiction domine l'ensemble, car elle permet de les surplomber toutes : *Je n'aime pas du tout, et je n'aime personne*. Or, poursuit Freud, il faut bien que la libido s'attache à un objet, *quelque part*, et pourquoi pas, au moi ce qui donne une nouvelle formulation : *Je n'aime que moi*.

Il ne faut pas oublier que nous sommes en 1911, et que l'investissement libidinal du moi dans le narcissisme sera développé en 1914... Pour l'instant, Freud utilise cette contradiction essentiellement à travers les dérives pathologiques du délire des grandeurs qu'il conçoit déjà comme une surestimation sexuelle du moi propre, en contrepoids de la surestimation de l'objet d'amour.

Il conclut :

*Nous sommes en droit d'admettre que le délire des grandeurs est avant tout infantile et que, au cours de l'évolution ultérieure, il est sacrifié à la société ; tout comme la mégalomanie d'un individu n'est jamais réprimée avec autant de force que lorsque celui-ci est en proie à un amour violent.*¹¹

Et là, il cite un poète persan du 13^e siècle, Djâlal Al-Din Al-Roumi :

Car là où l'amour s'éveille, meurt

Le moi, ce sombre despote.

Je vous propose maintenant d'aller ailleurs, plus près de nous.

Aux lendemains des attentats du 13 Novembre 2015, j'ai été saisie par les propos de mes patients : l'urgence à dire, à être là, vraiment, le mouvement d'extrême confiance, les fantasmes portés par les mots, m'ont déroutée d'abord, bouleversée ensuite. Comment la force de l'adresse, l'amour de transfert pouvaient-ils mobiliser une telle intensité, permettre l'éclosion et le déploiement de fantasmes si spectaculaires ? La passion était là, dans l'expression de leur inquiétude pour moi, elle était tout aussi active dans leurs attentes anxieuses, leur impatience à venir en séance et cette immense proximité tout à coup rendue possible par des événements traumatiques collectifs. L'effroi se partage, nous sommes tous concernés, moi la première puisque j'habite entre la Place de la République et le Bataclan, et c'est comme si cette géographie du hasard venait fixer une topographie tout à coup chargée de sens, une topique émergente révélant une suite de représentations incroyablement mobiles. La

10. Freud, S. (1911c [1910]). *Op. cit.*, p. 287.

11. *Ibid.*

pensée que j'étais peut-être morte ou l'un des miens, ravivait avec une force inouïe l'angoisse de perdre l'amour de l'objet, un précipité impressionnant. Dans une mise à découvert inattendue, la floraison des amours enfantines venait inopinément nourrir l'espace et le temps des séances, un abri contre l'effroi : l'investissement du lieu – et surtout de la fonction qui m'était assignée avec une telle concordance, avec une telle constance, m'embarrassait. Très vite, c'est la conviction d'une imposture qui s'est imposée à moi : une imposture inhérente à mon identité d'analyste et à la place qu'elle me conférerait du fait de son enracinement dans le transfert. Curieusement, ce mot, je veux dire l'imposture du transfert m'était rarement venu aussi nettement, même si régulièrement, l'écart entre les semblances attribuées à l'analyste et ce qu'il est, – puisqu'il reste ce qu'il est, si l'on en croit Freud – cet écart devient si grand que nous pourrions nous y perdre, en effet. On peut aisément trouver les mécanismes qui le creusent : l'idéalisation, la projection, leur contribution à l'identification, l'ambivalence pulsionnelle et son difficile traitement, l'insupportable émergence de l'amour ou de la haine pour l'analyste... Bref, tous les outils de la langue et de la méthode analytique même s'ils ne se formulent pas consciemment, même s'ils travaillent en sous-sol.

« Le psychanalyste est toujours pris pour un autre. Mais, quand il se prend lui-même pour cet autre, alors il y a imposture. Plus imposteur encore est celui qui, assuré d'être un psychanalyste « à part entière », en fait son identité »¹² écrit J.B. Pontalis. Il insiste sur la double imposture de l'analyste : se prendre pour un autre, se prendre pour l'autre du patient, se prendre pour le patient, d'une part ; se prendre pour un analyste, d'autre part.

Nous étions déjà prévenus par Freud¹³ qui condamne l'arrogance ou la prétention de l'analyste à vouloir trop tôt, trop vite, utiliser « un procédé qui consisterait à communiquer aux patients, au fur et à mesure de sa découverte, l'interprétation des symptômes. Il faut éviter de leur jeter triomphalement à la tête, dès la première séance, ces "solutions" »¹⁴.

Ne serions-nous pas enclins à donner du sens trop tôt, trop vite, aux événements traumatiques pour trouver des solutions, pour fermer la plaie qu'ils ouvrent, pour suturer dans l'urgence à penser, l'angoisse agonique qu'ils déclenchent ?

Le risque, le danger même, seraient de se laisser complètement prendre par ce qui, non seulement se dit, mais s'éprouve car comment ne pas être séduits, tentés, persécutés – comment ne pas succomber à l'attrait du transfert et à sa passion ? Comment ne pas se laisser emporter par la croyance dans une vérité dont nous serions les détenteurs et dont le supposé-savoir viendrait épingler et circonscrire l'effet de l'événement sur la scène intérieure ?

Deux grands courants associatifs se côtoient : l'un porte l'amour d'objet, l'angoisse de le perdre, l'horreur de sa possible disparition – une tragédie ; l'autre, une envolée maniaque, inscrit le fantasme de sauver l'objet – ou d'être sauvé par lui, dans la double accointance de la détresse et de l'œdipe.

La scène n'est plus une scène intérieure, c'est la scène du monde qui prend sa place : le feu ne brûle pas seulement au théâtre, il se propage au-delà de la scène analytique et de la réalité psychique dans une matérialité englobante et implacable. L'amour de transfert est pris par les transports du moi idéal et de ses identifications héroïques : c'est bien cette place que mes patients me donnent, je suis une héroïne, à la fois menacée et toute-puissante ! C'est sans réserve qu'ils déclarent leur désir d'être tout près, comme si la fixation aux lieux, dans ces circonstances exceptionnelles, empêchait le jeu de l'ambiguïté du transfert, comme si sa vérité était masquée par une imposture.

Car l'imposture est là, au cœur du transfert, piège pour le contre-transfert de l'analyste qui pourrait croire, dans un mouvement maniaque, qu'il est devenu le sauveur d'âme de ses patients et que la psychanalyse pourrait

12. Pontalis, J.-B. (2012). *Le laboratoire central*. Paris : Éditions de l'Olivier.

13. Freud, S. (1913c). *Le début du traitement*. Dans *La technique psychanalytique (Œuvres complètes, vol. XII, pp. 80-105)*. Paris : PUF, 2005

14. *Op. cit.*, p.170

sauver le monde ! Et pourtant, nous savons bien que si l'idéalisation se chronicise, elle se fétichise, nous savons bien qu'alors l'identification perd sa valence libidinale et bascule dans la massification et la désanimation.

Pourquoi ? Pourquoi l'idéalisation prend-elle tout à coup le pouvoir et jusqu'à quel point n'est-elle pas au service d'une résistance majeure dans l'analyse, comme le propose André Beetschen ?¹⁵ La surestimation amoureuse de l'analyste et la recherche de satisfaction sont liées à la « prise en masse de l'idéal », dit-il, pour fuir la violence des pulsions partielles et la détresse infantile, à la mesure de la haine qu'elle engendre. La parade pour lutter contre la répétition d'un transfert haineux, consiste alors soit à idéaliser le sens « comme remède miraculeux à la détresse », soit à fixer des scènes de combat animant un héros vainqueur ou vaincu, patient et analyste confondus dans une identification narcissique qui évidemment abrase toute émergence conflictuelle.

C'est là que les distinctions s'imposent entre l'Idéal (l'instance), les idéaux (les contenus) et l'idéalisation (le mécanisme)¹⁶. L'idéal du moi, en effet, ne peut se réduire à des constructions conscientes, commodées à condition de préserver leur qualité analogique. Il se représente, *via* les idéaux, dans des images plus ou moins accessibles, approximatives, sous des pressions conscientes ou inconscientes, individuelles ou partagées, mais son sens et sa force restent foncièrement méconnaissables en dépit des modèles, des principes, des traductions et autres travestissements par les projections dont il est l'objet. Le problème est que, à lire et à relire Freud, il faut bien admettre que pour lui, l'idéal relève de l'être supérieur (même s'il ne croit pas à son essence divine) et qu'il en fait l'enjeu des objets d'étude de la psychanalyse parmi les plus élevés, par crainte que la jeune science soit cantonnée dans les strates les plus basses ou les plus honteuses de la psyché humaine du fait de son intérêt pour la sexualité.

Ainsi les idéaux (au pluriel) s'inscrivent régulièrement dans le vocabulaire de la morale et du jugement. Que l'idéal s'élève jusqu'au divin ou qu'il suive les traces du démoniaque, qu'il se déploie dans des sphères abstraites ou dans des scènes triviales – il appelle inmanquablement une qualification – en référence au Bien et au Mal –, ayant valeur de distinction, sans doute pour la frontière qu'elle tente de tracer : le clivage pourrait en être une traduction forte, à l'encontre du jeu pulsionnel, à l'encontre des liaisons et des déliaisons libidinales et agressives, à l'encontre de l'ambivalence.

La complicité entre l'idéalisation et la perversion est sans cesse présente chez Freud : dès *Les Trois Essais*¹⁷, il affirme la contribution psychique de l'idéalisation à la transformation de la pulsion « dans les perversions les plus répugnantes ». Il n'y a pas seulement une quête immédiate de satisfaction mais un « supplément d'âme » assuré par l'idéalisation de la pulsion sans lequel la perversion serait incompréhensible.

C'est dans l'idéalisation de la pulsionnalité que s'ancre précisément l'idéalisation perverse qui se donne comme « révélation de la vérité de l'être » et prétend préserver l'innocence et l'épanouissement de l'amour. Mais la haine de l'idéal est tout autant impliquée lorsqu'elle mobilise les pulsions destructrices pour dominer l'objet et le réduire à l'état de chose : l'autre versant, foudroyant, de la perversion surgit alors pour anéantir son désir. Dans l'imposture, – et cette fois encore Tom Ripley nous en offre un exemple saisissant – c'est cette haine qui pousse au meurtre de l'objet idéalisé.

Le pivot commun de l'idéalisation, de la perversion et de l'imposture apparaît dans leur essence narcissique, dans la recherche d'une unité magnifiée qui, à partir du déni de la castration, ferait fi de la frustration et de la différence. Les exigences du narcissisme, en termes d'unité, de perfection et de refus de toute forme de conflit, sont relayées en quelque sorte par les pulsions de mort dans l'aspiration au *nirvana*, dans la recherche du degré zéro de l'excitation. Elles nourrissent à la fois la haine de la différence et le soubassement destructeur du narcissisme. C'est cette conjonction combinant le mélange et l'emprise qui vise l'effacement du désir de l'autre dans l'imposture. Que cet effacement se fasse au bénéfice d'une réalité perceptivement investie pour ses pouvoirs de

15. Beetschen, A. (2010). *Résistance des idéaux*. Dans *Les Idéaux (Monographies de la Revue Française de Psychanalyse*, pp. 151-171). Paris : PUF.

16. Sans compter les complications métapsychologiques des emboîtements entre le surmoi, l'idéal du moi et le moi idéal.

17. Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris : Payot, 2014.

masquage de la réalité/vérité de l'impuissance et de la détresse, voilà qui vient compliquer la chose car l'objet ne disparaît pas, son existence, sa présence même sont absolument indispensables et c'est bien l'agrippement à la perception de cet objet vivant qui permet d'en assurer la garantie.

Cela nous conduit à nous tourner vers le danger qui nous menace, nous, les analystes, la tendance à incarner à tout prix les forces et les formes engagées dans le fonctionnement de l'appareil psychique, au risque d'un excès de figuration qui basculerait dans l'iconographie, à l'instar d'un usage du transfert qui voudrait effectuer des rangements selon les moments et selon les modèles : une mise en scène réaliste, quasi matérialisée, du jeu d'instances qui menacerait de leur faire perdre leur statut de fiction. Une mère excitée ou mélancolique, tendre ou jalouse, un père séducteur ou châtré, maniaque ou désespéré..., voilà qui pourrait nous offrir des configurations exemplaires pour saisir les formations idéales et leurs avatars, en distribuant rôles et fonctions à l'un et à l'autre.

La sédimentation des identifications dans la construction du moi contient toujours un double substrat, narcissique et hystérique : aucune identification ne peut se soustraire à la part d'idéal qui lui sert de souche. Et cette part demeure inaccessible, elle ne s'actualise pas dans des conduites ou des traits repérables et reconnaissables. Elle constitue cependant le ciment des identifications dans le processus de l'analyse, et les figures qui en dérivent par décondensation prennent valeur de formes attractives de sens : le risque pour l'analyste serait alors d'occuper totalement la place de l'objet d'amour et de haine et de se confondre avec les imagos, en se défaisant des embarras de l'écart et de l'ambiguïté. C'est ce que j'appelle l'imposture du transfert : l'identification de l'analyste aux modèles ou aux figures qu'il incarne, qu'il veut ou qu'il croit incarner, ne relèverait-elle pas d'une idéalisation de la fonction, c'est à dire d'une perversion de l'idéal analytique ? Mais plus encore, et c'est là que l'analyse de l'imposture prend son sens pour moi, ne retrouverait-on pas dans les identifications mutuelles de l'analyste et du patient, ces formations narcissiques singulières où la projection et l'idéalisation s'allient dans le mimétisme et l'imitation en perdant de vue la singularité et la différence ?

Quelle part demeure cependant de la composante hystérique de l'identification ? Même réduite, elle assure sa fonction, elle rétablit l'écart si minime soit-il, elle inscrit la différence entre moi et l'autre. Elle défait la réalisation totale des désirs par l'émergence de la plainte, par la nécessité de l'insatisfaction et de la frustration. Elle rend sa place à la déception c'est-à-dire aux déceptions narcissiques et amoureuses...

L'amour déçu, ce pourrait être l'amour de Tom Ripley pour Dickie, un amour qu'il combat avec acharnement en le déniait, en en fabriquant une version trompeuse puisqu'il se prend lui-même comme objet d'amour, une imposture dont il est lui-même la victime.

L'amour déçu, ce pourrait être l'amour de transfert et sa part vivante, en dépit ou grâce aux attaques haineuses auxquels le patient et l'analyste sont inévitablement confrontés par l'ambivalence et les conflits qu'elle foment : une chance et une menace tout à la fois.

Face au piège de l'imposture, il nous reste notre bien le plus précieux, je veux dire l'illusion nécessaire à toute expérience analytique ! A ce qu'elle vient dénoncer de la croyance et du pouvoir en lui substituant l'incertitude et le paradoxe, c'est à dire les opérateurs indispensables de la liberté associative et de la vie psychique dont elle est le porte-parole.

Bibliographie

Al-Rûmî, D. J. (1260). Cité dans Freud, S. (1911c [1910]). *Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (Dementia paranoïdes) décrit sous forme autobiographique*. Dans *Œuvres complètes* (vol. X, pp. 225-304). Paris : PUF.

Beetschen, A. (2010). Résistance des idéaux. Dans *Les Idéaux (Monographies de la Revue Française de Psychanalyse*, pp. 151-171). Paris : PUF.

Clément, R. (Réalisateur). (1960). *Plein soleil* [Film]. Paris Films Production ; Titanus.

Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris : Payot.

Freud, S. (1911c [1910]). *Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (Dementia paranoides) décrit sous forme autobiographique*. Dans *Œuvres complètes* (vol. X, pp. 225-304). Paris : PUF.

Freud, S. (1913c). *Le début du traitement*. Dans *La technique psychanalytique (Œuvres complètes, vol. XII, pp. 80-105)*. Paris : PUF.

Freud, S. (1916/1985). *Quelques types de caractère dégagés par le travail psychanalytique*. Dans *L'inquiétante étrangeté* (pp. 135-173). Paris : Gallimard.

Freud, S. (1933a [1932]). *La décomposition de la personnalité psychique* (31e leçon). Dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse (Œuvres complètes, vol. XIX, pp. 140-163)*. Paris : PUF.

Highsmith, p. (1955). *Monsieur Ripley*. Paris : Le Livre de Poche.

Kahn, L. (2024). *L'avenir d'un silence : Déréalisation, refoulement, amnésie des masses (Petite bibliothèque de psychanalyse)*. Paris : PUF.

Minghella, A. (Réalisateur). (1999). *Le talentueux Mr. Ripley* [Film]. Miramax Films ; Paramount Pictures.

Pontalis, J.-B. (2012). *Le laboratoire central*. Paris : Éditions de l'Olivier.

Steiner, J. (2011). The imposter revisited. *The Psychoanalytic Quarterly*, 80(4), 1061-1071.

Zaillian, S. (Réalisateur). (2024). *Ripley* [Série télévisée]. Showtime Networks.

A la manière de, peintres et faussaires

Francine Caraman

Tobia Nicotra, auteur d'un faux manuscrit de Galilée, à qui il voue une véritable passion, a, dans le domaine scientifique, grugé les plus grands experts. Finalement arrêté et filmé dans sa résidence surveillée, il dit du fameux manuscrit : « ce n'est pas un faux, c'est moi qui l'ai fait ! » Aporie d'une pure dualité du vrai et du faux en matière de création, la logique est imparable : à l'exception de l'usurpation du nom, il n'avait en effet pas tort.

Un peu plus tard, je vois *Un vrai faussaire*, film documentaire sorti en mars 2016 et réalisé par Jean-Luc Léon¹, où Jean-Baptiste Péretié² interviewe Guy Ribes, faussaire de talent, peintre et voyou, placé sous surveillance électronique après son arrestation³. Ce dernier a inondé le marché de l'art de ses pastiches pendant près de trente ans. En 2005, la police en saisit entre deux cents et trois cents, en repérant de faux certificats. S'il ne dit pas « ce n'est pas un faux, c'est moi qui l'ai fait », s'il revendique au contraire que ses tableaux sont des faux, il les reconnaît néanmoins comme « ses créations ». Au moment de peindre ou de signer, il est Picasso, Renoir, Matisse ou encore Dali, au point d'en oublier sa propre peinture et de se perdre dans les labyrinthes du faux : « Je ne savais plus qui j'étais. Enfin j'allais pouvoir redevenir moi-même, oublier l'attitude des grands maîtres pour mieux retomber sur mes pieds. Je suis vraiment devenu peintre le jour de mon arrestation. »

Dans le temps de l'accomplissement de l'œuvre, Ribes pourrait bien dire : « c'est moi qui le fais. » Qui est ce moi, quel moi ? Même s'il sait bien, mais quand même, qu'il ment, l'illusion d'être le peintre devient la condition de ce qu'il nomme « sa création ». Mais qu'implique de dire « ma création » pour un faussaire ?

Toute production d'une œuvre est-elle une création ? La question ne se pose pas seulement pour le faussaire ou le copiste. Les artistes se nomment créateurs depuis près de deux siècles, s'appuyant sur la théorie kantienne du génie en philosophie, et sur la sacralisation romantique du poète en demiurge de l'autre. L'idée de création est associée généralement à la nouveauté, à l'originalité. Ce qui n'a pas toujours été le cas, si on pense que la maniera, étymologiquement qui est à la main manus, a été cœur du discours critique sur l'art depuis le XVI^e jusqu'au XVIII^e siècle. Si peindre « à la manière de » est la qualité d'atteindre le savoir-faire des grands maîtres, dans une valence négative, au XVII^e siècle, le « copiste de manière » peut dévoiler un défaut d'originalité par appropriation de la manière d'autrui en en négligeant d'imiter la nature, en sortant du « vrai » et de la nature.

De nos jours, on parlerait plutôt de faire avec le réel ou l'irreprésentable. Ainsi Giacometti relate son plaisir de la copie⁴, se mêlant à ses plus anciens souvenirs d'enfance, copie d'œuvres d'art d'après des originaux mais surtout d'après des reproductions. C'est un « copier pour mieux voir ». Jusqu'à ce qu'il abandonne cette activité : « maintenant je ne copie que très rarement des œuvres d'art. L'écart entre toute œuvre d'art et la réalité immédiate de n'importe quoi est devenu trop grand et en fait, il n'y a plus que la réalité qui m'intéresse et je sais que je pourrais passer le reste de ma vie à **copier** une chaise », « chose si simple qu'elle en devient impossible,

1. Jean-Luc Léon, réalisateur de films documentaires et de fiction depuis 1980. *Un vrai faussaire* est son premier long métrage.

2. Jean-Baptiste Péretié, réalisateur, documentariste, a fait des études de photo et de cinéma à Santiago du Chili et étudié l'histoire à Londres.

3. On peut se référer également au livre de Guy Ribes, avec Jean-Baptiste Péretié, *Autoportrait d'un faussaire*, Presses de la Cité, Place des éditeurs, Espagne, mars 2015.

4. Alberto Giacometti, *Notes sur les copies*, Éditions Fondation Giacometti, Paris, 2016.

humainement impossible »⁵. Copier fidèlement ce qui est présent est tâche impossible. Giacometti s'écartera aussi de cette quête pour fonder une école du regard. Il décrit un moment mutatif, lorsqu'un jour il voit au Louvre une femme regardant une sculpture chaldéenne. La sculpture lui en apparaît comme un caillou mal dégrossi, tandis que la tête qui la regarde devient « quelque chose d'éblouissant, d'émerveillant, de complètement inconnu ». « Je ne pouvais plus regarder que cette personne⁶ ».

L'originalité a sa part d'ombre et de lumière. L'original est ce qui se rapporte au primitif selon la définition du Littré, ce qui n'est tiré d'aucun modèle. C'est ce sens qui sera exploité par la théorie esthétique pour aboutir à l'idée de nouveauté artistique. Le jugement d'originalité, différent de la simple nouveauté, désignerait l'œuvre « qui porte son origine en soi⁷ ».

A l'heure où les copistes sont des artistes à part entière, ou un fragment prélevé sur une peinture rupestre acquiert par contact et juridiquement le statut d'œuvre d'art, la figure de l'invention et de l'originalité, mise en valeur au xx^e et xxi^e siècle, reste pourtant tenace et gouverne la muséographie. Même si l'exposition du Centre Pompidou à Metz montrait que La Répétition⁸ est un mode de création majeure et même si l'exposition Seconde Main⁹ en 2010 présentait une sélection d'œuvres sosies, réalisées entre 1960 et aujourd'hui au Musée d'Art Moderne de la ville de Paris. Elles revisitaient le principe de copie ou d'imitation pour en montrer la diversité et l'originalité. Dans les années 1960, différents artistes créent des œuvres identiques aux originales, mettant en cause les notions d'auteur et d'originalité au sein d'une économie de production de masse. C'est le postmodernisme qui en sera l'incarnation dans les années 1980, avec les appropriationnistes. Ces travaux se répercutent dans une économie mondialisée où les copies sont réalisées en Chine, où les artistes délèguent à nouveau à des artisans. Différentes stratégies d'« originalité » différencient néanmoins formellement une copie d'une autre.

Si l'on place à l'extrême les deux, l'assujettissement total aux maîtres et la copie dite conforme, le jugement d'originalité consiste à l'autre extrême, à trouver une origine mythique en soi.

La sublimation comme création ex-nihilo, terme repris par Lacan à l'interprétation chrétienne de la genèse¹⁰, se dégage de la mimesis. Elle ne consiste pas à créer à partir de rien, mais à partir de la possibilité d'un vide, venant à la place de la Chose, Das Ding, et son irréprésentable. Ce vide peut être ensuite voilé par des objets imaginaires.

Mais quelles sont les conditions d'apparition et de maintien d'un vide, en lien avec la présence/absence de l'Autre primordial ? Que faire aussi de la question de l'inscription des traces psychiques et sensorielles, issues des premières expériences de jouissance du corps, mêlées aux signifiants qui viennent de l'Autre, que l'on parte de la sublimation freudienne, ou de la séduction généralisée de Laplanche, ou encore du refoulement originaire ? Si de nouvelles inscriptions psychiques peuvent laisser trace, « en fonction d'impressions récentes »¹¹, comme le dit Freud dans *La dynamique du transfert*, comment le faussaire opère-t-il pour glisser celles de l'enfantile dans les formes, la sensualité, le style d'un autre, et d'un autre à la fois ? Pure technicité ? Je ne le pense pas.

La définition de la création à elle seule est une question insoluble, sauf à la penser en termes de créativité, de « pulsion créative », au sens où Winnicott l'emploie dans *Jeu et réalité*¹², et dont les liens avec la

5. *Ibid.* p. 7 à 8.

6. *Ibid.*, p.16.

7. Selon la définition radicale du Trésor de la langue française relevée par Françoise Leriche, citée par Guillaume Perrier dans « L'étrange mot d'originalité », *Acta fabula*, vol. 14, N°2, Let's Proust again!, Février 2016.

8. *La Répétition*, exposition au Centre Pompidou-Metz, févr. 2023-janvier 2025.

9. *Seconde Main*, exposition au Musée d'Art Moderne de la ville de Paris, mars-oct. 2010.

10. Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Le Seuil, 1986.

11. Sigmund Freud (1912 b), *La dynamique du transfert*, *OCF.P*, XI, 1998, p. 108.

12. D. W. Winnicott, *Jeu et Réalité*, Paris, Gallimard, 1975.

sublimation des primes origines freudiennes ont été longuement débattus¹³. Winnicott souhaite élargir ce que les psychanalystes ont réservé aux artistes célèbres, comme Freud avec Léonard de Vinci ou Michel Ange, pour faire de la créativité une potentialité universelle. Mais cette créativité demande à prendre place dans le monde, tout comme la sublimation, malgré leur différence de conceptualisation quant à leurs sources pulsionnelles. A minima, le psychanalyste à qui elle s'adresse en est le témoin.

Mais pour que la créativité donne lieu à création, il est nécessaire ici de distinguer les « situations de création ». Les historiens d'art utilisent tout un vocabulaire qui témoigne d'une porosité des situations de création, depuis des œuvres réalisées par un auteur à partir d'autres.

Nadine Laneyre-D'agen propose une réflexion sur l'œuvre originale et ses dérivations et met en évidence la précarité de ces constructions. Ainsi la **variante** est une œuvre réalisée par un artiste à partir d'une de ses propres œuvres (l'original) faite plus tôt. Elle est très proche de la première mais l'artiste ne s'y répète pas, il expérimente des solutions différentes pour chaque toile. Le **reprise** est une forme de variante mais réalisée en référence à une œuvre bien antérieure, un retour sur le passé. Le **pastiche**, ce que fera Guy Ribes, désigne un travail réalisé à partir de l'œuvre d'un autre artiste, soulignant sa « manière ». Il peut témoigner d'un intérêt, d'une sympathie, et d'un dialogue entre artistes.

Ainsi Cézanne peint une version de l'Olympia de Manet¹⁴, Une moderne Olympia¹⁵, même thème, même composition mais en transposant les traditionnelles Venus couchées dans un univers moderne de prostitution. En ce sens le pastiche interprète l'original. Cependant au sens strict des historiens d'art, l'interprétation désigne la transcription d'une œuvre dans une technique différente, et au premier chef la gravure, l'estampe et la typographie. Remarquons que passer d'une technique à une autre peut être une tentative de saisir ce qui échappe dans une œuvre, un effet de réel.

A l'inverse la **copie** ou la **réplique** est une reproduction aussi fidèle que possible de l'original et généralement réalisé dans la même technique.

Peindre « à la manière de » comme Guy Ribes est l'option la plus floue des conditions de production à partir de l'œuvre d'un autre. Soit, mais quel saut y introduit le faux du faussaire ?

Le faux se fait passer pour un chef d'œuvre. Il fait scandale en discréditant le discours des experts, le jugement esthétique et la valeur du marché¹⁶. Pour qu'il y ait faussaire, il faut un artiste et un nom à copier. Il y a dès l'antiquité grecque et romaine, des noms d'artistes, peintres et sculpteurs. Au XVI^e siècle, en Europe, le nom de l'artiste ne s'impose pas encore malgré la volonté d'identifier l'artiste, il est porté par un atelier. Le faussaire apparaît au moment où l'artiste devient un personnage génial, l'intermédiaire entre le spectateur et l'absolu. Il y a un attrait pour l'auteur en tant que tel, l'homme, une personification de l'œuvre.

La griffe du peintre¹⁷ selon Charlotte Guichard est l'émergence d'un désir nouveau, celui d'un tableau autographe, aux XVIII^e et XIX^e siècles, où la circulation des toiles fait que leur provenance se perd, et elle se déploie au XX^e siècle. La fascination pour la présence de l'artiste dans son œuvre, l'empreinte de sa main, vont modifier la conception que nous avons de l'authenticité donc du faux. La signature renvoie au corps de l'artiste, elle est « fétichisée ». C'est sur cette disjonction entre le nom et la trace que vont jouer les faussaires.

13. On se référera par exemple à René Roussillon, « Pour une métapsychologie de la créativité chez D.W. Winnicott », *Journal de la psychanalyse de l'enfant, Actualité de Winnicott*, 2015/2 Vol. 5, PUF, p. 159 à 180.

14. Tableau d'Édouard Manet conservé au musée d'Orsay à Paris, peint en 1863, exposé pour la première fois au Salon de 1865.

15. Paul Cézanne, *Une moderne Olympia*, entre 1873 et 1874, conservée au musée d'Orsay.

16. Cf. France Culture, le Cours de l'Histoire, Histoire du mensonge, Episode 3, *faussaires mais vrais artistes*, Histoires du Faux en peinture, avec Charlotte Guichard, directrice de recherche au CNRS et historienne de l'art et Jean Louis Gaillemain, historien de l'art, maître de conférences à l'Université Paris Sorbonne. Publié le 27 janvier 2021.

17. Charlotte Guichard, *la griffe du peintre, La valeur de l'art (1730-1820)*, Coll. L'Univers Historique, Seuil, 2018. Le titre vient de l'expression de Diderot parlant de Chardin, au salon de 1769.

Le travail du faussaire joue dans le nouage de deux registres du faux : la manière et la signature, l'usurpation du nom. Chacun relèverait-il de l'imposture ou est-ce seulement le nouage des deux ? Si le deuxième s'impose comme une évidence, y compris pour le faussaire lui-même, le premier, on l'a vu, prête à discussion. Ainsi pour Guy Ribes « *Savoir peindre à la manière d'un grand maître est une chose, savoir imiter sa signature en est une autre* »¹⁸. On n'imité pas le maître, on fait « à sa manière ». Vraiment ?

L'imitation en psychanalyse n'est pas un concept freudien mais Eugenio Gaddini¹⁹ a montré l'importance des processus d'imitation précoces comme fondement de l'identification primaire²⁰. Ses recherches ont été reprises par Daniel Widlöcher, dans ses travaux sur les liens entre identification et narcissisme²¹. Gaddini a défini une « identité imitative », chez des bébés partiellement déprivés²², dans une relation symbiotique avec la mère mise à mal. Ils simulaient, à travers les mouvements musculaires, l'allaitement et le plaisir éprouvé par la satiété²³. Ils imitaient pour être, à défaut du sein maternel. L'imitation de Gaddini est proche mais diffère de l'illusion de Winnicott. C'est une défense secondaire qui naît à partir de l'expérience de l'illusion et essaie de la rétablir.

Gaddini propose une définition de toute identification primaire comme association de l'introjection dont le modèle est l'incorporation, et de l'imitation, assimilée au modèle corporel de la perception dans toute la sphère perceptivo-sensorielle, en fonction des nécessités d'adaptation et du principe de réalité. Elle s'appuierait non seulement sur l'image d'autrui, le moi spéculaire, mais aussi sur la perception de son propre mouvement d'imitation. Projetée vers l'avenir, elle fonctionnera comme un idéal de bien être, physique et psychique, un moi idéal. C'est lui qui l'aura fait et il en sera fier dans l'autre, avec le sentiment d'une imitation venue de l'intérieur²⁴.

On pourra y trouver les prémisses du geste du faussaire. D'un point de vue plus freudien, celui-ci réinvestirait les « images mnésiques motrices » laissées en lui par sa propre exécution répétée du geste d'un autre²⁵.

L'imitation peut parfois constituer « une modalité défensive contre l'angoisse provoquée par des conflits introjectifs ». « L'identité imitative » va alors s'opposer aux processus de structuration de l'identité adulte en en portant le déguisement. Gaddini a laissé ainsi une analyse du fonctionnement psychique de l'imposteur et se réfère en particulier au « cas » du célèbre faussaire Hans Van Meegeren²⁶. L'imposture trouverait alors ses sources dans ces « identités imitatives » du bébé imposteur !

Dans cette conception, les imitations « secondaires » volontaires pourraient régresser à la source de ces imitations primaires. Alors plus qu'une suppléance à une impasse de présentation ou de représentation, en faisant techniquement comme un autre qui s'en sort mieux, elles se tissent avec les identifications secondaires inconscientes et les relations entre ça, moi, idéal du moi et surmoi à l'issue du complexe d'Œdipe.

Freud, s'il ne fait pas un concept de l'imitation, indique toutefois son rôle entre identification et empathie : « Partant de l'identification une voie mène, par l'imitation, à l'empathie, c'est-à-dire à la compréhension

18. Guy Ribes, Autoportrait d'un faussaire, op. cit., p. 11.

19. Avec R. De Benedetto Gaddini.

20. Eugenio Gaddini E. (1969), « On Imitation », *Int. J. Psycho-Anal.*, 50, p. 475-48.

21. Daniel Widlöcher, « Narcissisme et identification », *Libres cahiers pour la psychanalyse* 2005/1 (N°11), p. 77 à 89, Éditions In Press.

22. À la clinique pédiatrique de l'Université de Rome.

23. Sur le modèle du mérycisme.

24. Tel que Lipps a décrit l'*Einfühlung* : les sentiments aux fondements du plaisir esthétique, sont ressentis dans l'objet, ils sont plaisir du moi et non plaisir de l'objet, le moi est l'objet est l'objet est le moi. Cf. Françoise Coblence, *les attrait du visible*, Paris, PUF, 2005.

25. Laurence Kahn, dans « L'action de la forme », *RFP*, numéro special congress 2001, souligne le rôle accordé par Freud aux images mnésiques motrices dans l'*Esquisse*, qui se rapproche de l'empathie.

26. Han van Meegeren, faussaire Hollandais, qui a avoué et prouvé à la police avoir peint de sa propre main le tableau attribué à Vermeer, Le Christ et la femme adultère, nouvelle qui a fait s'effondrer Goering, dans sa cellule de la prison de Nuremberg. Celui-ci tenait ce faux Vermeer pour le joyau de sa collection d'œuvres en majorité pillées dans toute l'Europe. Cf. *Le génie du faux la passion Vermeer*, Patrick Pesnot, Hugo Doc, Paris, 2017.

qui nous rend possible toute prise de position à l'égard d'une autre vie d'âme²⁷. » Ribes n'aura de cesse de rechercher, par imitation esthétique et empathique, à embrasser l'âme du maître : « Ce qui est difficile dit-il en peignant « un Chagall », ce n'est pas le motif, *c'est l'âme*. Il faut qu'il y ait de l'âme ». Dialogue avec l'homme en présence dans l'œuvre, plus que reproduction d'une surface.

Guy Ribes ne se considère pas comme un copiste ni comme un copieur. Les vrais copistes, d'après lui, sont ceux qui copient les maîtres anciens, contraints à faire « de vrais faux », la technique exigeant de s'intéresser par trop près au détail. Il appelle ça faire des « doublettes ». Il reste résolument contemporain dans ses choix, époque oblige, pour répondre aux désirs du public et aux attentes du marché de l'art. La proximité générationnelle avec l'auteur est sans doute aussi recherchée, comme autant de figures de frères ou de père qu'il aurait pu rencontrer.

L'argument privilégié des faussaires, Van Meegeren compris, est que la copie donne le même plaisir au spectateur, (qui ne sait pas que c'est un faux), que l'original ; elle a la même valeur à ses yeux. C'est d'ailleurs sur le principe de « je te donne ce que tu aimes », que Ribes, s'étant lié d'amitié avec l'amateur d'art d'un village de Provence, s'est mis à faire des faux. Les deux hommes avaient une admiration commune pour le peintre Claude Weisbuch, mais l'amateur d'art n'avait pas les moyens d'en acheter un. Alors Ribes lui a en a fait un, par jeu et pour lui faire plaisir, ou pour s'en faire aimer davantage... Un, puis deux, puis trois, jusqu'à ce que Weisbuch lui-même lui demande d'arrêter. Il est donc passé à un autre...

Ribes crée des pastiches, demandant une transformation formelle, même à minima. Par exemple c'est la structure plus que le détail qui l'intéresse chez Picasso, il travaille en recomposant et assemblant des parties d'œuvres existantes, ses *La Corrida* notamment. S'il renverse un triangle, il faut respecter la façon unique dont Picasso conçoit la perspective dans ce triangle, travail difficile de création par appropriation/transformation plutôt que de simple imitation, sur laquelle il est communément rabattu.

Guy Ribes a de plus, toujours tenu à pratiquer une peinture personnelle parallèlement à ses faux, le propos n'est pas ici de juger de sa valeur plastique et selon quels critères le ferait-on ? Il a vendu beaucoup d'aquarelles sur commande, mais pas toutes. Elles sont d'une grande douceur et sensibilité. Il signe alors de son nom, souligné par l'idéogramme de « la bonne étoile » maternelle, en guise d'antidote au destin paternel.

Nombre de copistes de métier s'adonnent aussi à leur peinture et leurs deux activités se complètent. Les copistes ne sont pas que des copieurs ! J'ai mené des entretiens avec plusieurs d'entre eux pour saisir leur rapport à la copie et à leur création personnelle, leur conversation intime avec les œuvres et leurs auteurs. J'en donnerai ici quelques exemples :

Frédéric est plasticien et collectionneur. Il travaille par « Agglomération, accumulation/dégoût, superposition » d'images, de manière à ne plus rien voir. Ainsi « on ne sait pas où donner de l'œil ». Il travaille en accumulant des captures d'écran, dont il extrait des morceaux, comme une scène de chasse. Mais quand il copie au musée ou dans une exposition, il ne s'agit pas de ressemblance mais de justesse et de sincérité : « être à l'écoute de ce qui se passe en moi, être avec l'autre et pas savoir avec quel morceau je vais revenir de la chasse ».

Carole est venue à la copie après qu'elle a commencé son travail personnel. La copie vient après-coup et avant coup la nourrir. Elle copie des œuvres anciennes faites à l'huile dont elle cherche à retrouver l'épaisseur, la transparence, avec une technique à l'acrylique. Elle cherche à trouver « le corps de l'œuvre ». « Il y a un caractère vivant de la rencontre, le moment où une saillance de l'œuvre et une saillance chez l'individu créent un changement mutuel ».

Laurence peut dessiner mais ne peut faire que copier en peinture, surtout les figures aux contours bien précis. Elle sent le geste du peintre dans ses doigts comme une présence qui lui tient la main, qui lui permet de

27. Sigmund Freud (1921), *Psychologie des masses et analyse du Moi*, OCF.P, XVI, 1991, p. 42.

voir puis de nommer les couleurs. Elle associe librement sur son sentiment de solitude d'enfant, en particulier sur le chemin de l'école et du savoir, et sur les nombreux traumatismes de son histoire, dont les corps de ses proches et le sien en miroir, portent les cicatrices. Si elle peint seule et pour elle-même, c'est une sorte de guerre où la catastrophe, le chaos, finissent toujours par arriver. Elle détruit son œuvre.

D'où l'on voit toute une gamme de rapports à la copie et à l'auteur de l'original, allant du saisissement d'une rencontre de deux traits inconscients, en passant par la recherche de compagnonnage sincère qui ne finisse pas sur l'étal du boucher, jusqu'à la nécessité de la perception tactile de la présence de l'auteur dans l'œuvre.

Seule Florence ne peut affronter dans sa peinture personnelle la catastrophe, comme dit Deleuze à la suite de Bacon, « cette zone de nettoyage qui fait catastrophe sur le tableau », cet acte d'effacement, une lutte avec les fantômes. « Un grand peintre sait faire des reproductions, dit-il, mais il faut passer par la catastrophe, ce qui présente deux dangers : l'éviter ou qu'elle envahisse tout ». Le faussaire ne peut-il rien effacer ? La catastrophe, comme pour Laurence, a-t-elle déjà eu lieu, au niveau collectif comme individuel ? La pulsion de mort l'emporte-t-elle sur l'Éros de la sublimation et sa part d'illusion²⁸ ?

Mais entrons plus avant dans la langue de Ribes, à travers son récit autobiographique, pour saisir les ressorts de l'imposture, dans cette tentative singulière de prendre part au monde.

Guy Ribes naît dans une maison close possédée par son père, propriétaire également d'un cinéma nommé l'Eden, à la fin des années 40. Il passe sa prime enfance au milieu des filles qui font partie de la famille, et s'occupent de Guy avec tendresse et affection, le prenant « une par une » sur les genoux pour l'embrasser avant le coucher. Mais, au milieu de toute cette excitation pour un petit garçon, souvenir écran ou pas, c'est dans le rouge et l'or du kimono en soie de Chine de sa mère, au parfum envoûtant, que Guy situe son sens et sa passion si précise des motifs et des couleurs. Ce kimono en trompe l'œil, ce paradis, du nom des oiseaux qui l'ornaient, enveloppant et voilant le corps maternel, a bien pu l'avoir retenu pour toujours dans ses rets, maintenant sa recherche sublimatoire fixée à sa surface. On pourrait y trouver deux niveaux de lecture du maternel et du féminin, celui du petit Melzterien se demandant si c'est plus beau à l'intérieur, et celui plus secondaire d'une mère phallique cachant un pénis sous son vêtement, contrairement aux filles nues de l'hôtel du Cheval Blanc. Mais il en fait sa source de création, sa « chose » à lui.

La loi Marthe Richard obligeant la fermeture des maisons closes vient arracher l'enfant de sept ans à cette grande famille et surtout à sa mère. Les parents Ribes sont emprisonnés. Guy est placé quelques années chez un jésuite de l'Assistance Publique, près de Roanne. Le père Berger lui met un crayon entre les mains et son esprit s'évade. Il apprend à tracer des figures géométriques avec une discipline de fer, puis « recopie » des images qu'il finit par transformer complètement²⁹. Précision extrême et transformation permise par l'« extraordinaire plasticité » des pulsions partielles à l'œuvre dans la sublimation, sont déjà en tension et le seront sa vie durant.

Une fois les parents sortis de prison, la famille réunie déménage à Villeurbanne, au-dessus de l'imprimerie Quentin. Guy a 10 ans. Le fils Quentin peint et lui donne le désir de s'y mettre aussi. Sa première toile est un portrait de sa mère et de sa sœur, en bretonnes, dans le style de l'école de Pont-Aven : conformité à un style, mais aussi jeu de transposition, interprétation, et mise à distance des présences féminines.

C'est surtout auprès du père de son copain d'école Richard, que Guy découvre une famille idéale, cultivée, qui encourage leurs enfants dans leurs talents, là où dans la sienne qui fréquente le grand banditisme, « *on manie mieux le revolver que le pinceau* », outils qui pourraient bien être un temps pour lui équivalents.

28. Bernard Chervet, « La sublimation, un don d'illusion », *Revue française de psychanalyse* 2005/5 – 695, PUF, p. 1555 à 1563.

29. Guy Ribes, *Autoportrait d'un faussaire*, op. cit. p. 20.

Gitane analphabète, Madame Camilla, alias Mme Ribes, développe alors son art de la magie. Guérisseuse vendeuse de poudre de perlimpinpin, voyante et spiritiste, la Venus au kimono « était un peu illusionniste, dit Guy, et c'est sans doute d'elle que je tiens mon goût pour la magie des faux. *Elle savait rêver et faire rêver les autres*.³⁰ » A mère magicienne, fils faussaire, prolongeant le rêve commun. À ses heures sombres pourtant, plus lucide qu'extralucide, elle lit une catastrophe à venir dans sa boule de cristal, comme une troisième guerre mondiale. Et c'est L'avenir d'une illusion plus que l'illusion de la magie. Elle qui n'a pas appris à lire, fait mine de savoir, choisit ses livres en librairie, se fabrique même un auteur préféré. La doléance de Ribes de n'avoir pas reçu d'instruction, y rejoint cette honte sociale, qu'il tente de réparer pour sa mère et pour lui confondus. Issu « d'une famille de rien » comme il dit, sa morale est celle de la rue, et il ne voyait pas le mal qu'il y avait à « peindre des faux³¹. » Pour que la créativité ou la sublimation s'expriment dans une communauté, la question se pose de savoir par qui elles sont reconnues, quel type de collectif, de foule et d'idéal, quel type de discours, et quelles lois les régissent.

Le choix se posera plutôt pour lui en ces termes : s'adonner à une peinture commerciale et sans âme, ou « peindre à la manière des plus grands, en se dépassant lui-même. Oui mais sans tomber dans les travers qui font en général repérer les faussaires, faire selon le titre du livre de Jean-Louis Gaillemine, « trop beau pour être vrai »³² : « Toute ta vie tu apprends à t'arrêter, à laisser l'art prendre le pas *sur l'orgueil de trop bien vouloir faire* », nécessité du métier à limiter l'enflure du Moi. S'arrêter, être arrêté, sont toutefois très surdéterminés pour lui, arrêter son regard au bord du kimono, être arrêté par le peintre Weisbuch qui lui signifie : « ne te prends pas pour moi », être arrêté au nom de la Loi, sans doute plus tendre que celle des maffieux et des faux frères. L'arrestation finale lui offre reconnaissance, re-nommée, et l'aubaine d'une parole adressée à Péretié, qui lui permet de dire « je » plutôt que « moi » devant la caméra.

A 14 ans, Guy Ribes quitte le domicile familial, ne supportant plus son père, un homme violent, une « armoire à glace », qui terrorisait tout le monde et l'appelait « reste de giclette », déniait tout sens à son existence, ou encore « biche à l'œil » et « vise de biais » (Ribes avait un strabisme). Il se retrouve à la rue, nourri en cachette par sa mère sur les marchés, mais rencontre le plus grand receleur de Lyon, Armand Bouyet, qui le prend sous son aile. Là il apprend la valeur des objets en même temps que les techniques du cambriolage et de la revente. Bouyet prend sa place dans la série des hommes pourvoyeurs de savoir et de goût pour les belles choses, même si ce savoir se vole. Peu importe, Ribes dira : « Ce sont des hommes sans qui je ne serais pas devenu un artiste... Ils ont été en quelque sorte mes vrais pères.³³ »

Vers 15 ans, sa mère, ayant compris son talent, lui indique une annonce pour un emploi d'apprenti dessinateur aux très réputées soieries lyonnaises. Ribes commence comme pommeau³⁴, puis gravit les échelons de cette rude école de la reproduction à l'identique. Au bout de quelques mois il devient dessinateur, quitte la reproduction pour la création de motifs, et contribue au chiffre d'affaires de la maison, selon la maxime « celui qui crée c'est celui qui vend ». Il est fier de lui pour la première fois de sa vie. Paul Spay, le maître d'atelier, s'étant rendu compte qu'il dormait là, en utilisant le matériel pour ses propres dessins, le laisse faire. Il le fait aussi opérer de son strabisme et « vise de biais » devient affectueusement « mon petit lapin ». Il est le premier à lui manifester de la tendresse mais, en père séducteur, tout en misant sur lui.

Ribes n'en reste pas là, il trouvera d'autres initiateurs dans l'apprentissage de l'art, mais aussi du faux et de l'escroquerie. Les voies ont été frayées. « Le peintre des voyous », fait de la prison, s'engage en sortant

30. Ibid. p. 62

31. Ibid. p. 94

32. Jean-Louis Gaillemine, *Trop beau pour être vrai*, le faux dans l'art, de la tiare du Louvre aux chaises de Versailles, Le Passage Paris-New York Éditions, 2019.

33. Guy Ribes, *Autoportrait d'un faussaire*, op. cit. p. 49.

34. Assistant dessinateur.

dans la marine où il « se civilise » et continue à peindre. Plus tard, quand il aura quitté l'armée, ce sera Henri³⁵, encyclopédie vivante de l'histoire de l'art et propriétaire d'une imprimerie clandestine où il fait des sur-tirages. Il apprend ses secrets à Ribes et notamment qu'on ne peut faire un bon faux qu'avec une connaissance parfaite de l'artiste, de ses techniques comme de sa vie. Il lui donne ainsi les moyens de prolonger son rêve d'enfant : « Qu'est-ce que tu feras mon p'tit quand tu seras grand ? Je veux être Picasso ». Ribes n'est pas un Roi qui se prend pour un Roi, il se livre à un travail de comédien. Il se fera même livrer un bouquet de fleurs tous les matins, comme le faisait pour lui la femme de Chagall. Il dira : « La seule façon de créer une œuvre de cette ambition c'était d'être le peintre », pour quelques jours. Il n'imité pas, il crée un personnage, il l'incarne sur la scène d'un théâtre privé. Pas tout à fait privé car il sait qu'un jour quelqu'un regardera non pas son personnage mais sa toile, en prolongeant l'illusion. En se glissant dans la peau d'un autre fictif, Ribes comédien peut avoir accès par moments à certaines zones intimes de lui-même, à l'étranger en lui, à l'abri des regards.

Devenu adulte, Guy Ribes partage avec générosité l'argent de ses ventes fructueuses, qu'il claque en quinze jours. Même s'il ne s'en remet pas au hasard, son fantasme se rapproche de celui du joueur³⁶ qui, confondant l'avoir et l'être, s'empresse de dilapider son gain : « un faussaire se refait toujours »³⁷. L'argent ramassé n'est pas du « vrai » argent, c'est une promesse de recommencement, la remise en jeu d'une existence où, s'il perd, ce ne sera pas lui qui aura perdu, s'il se refait, c'est en un autre. La fonction du « je » gît toujours couverte dans le fantasme. Ribes n'est pas le faussaire d'un seul maître, comme Van Meergeren qui voue une passion à Vermeer, mais, le temps d'une toile, il est Chagall, puis Picasso, Dufy, Vlaminck, Matisse... Non sans s'en être imprégné durant des années d'expérience, en essayant, en ratant, en se nourrissant d'ouvrages spécialisés.

La signature est partie prenante du processus. Quand Ribes fait une fausse dédicace en signant Chagall alors qu'il marque une pause dans la réalisation d'un Picasso, « à ce moment précis », il n'est déjà plus Picasso, il est devenu Chagall. L'illusion est parfaite et semble oublieuse, dans ce moment de « bascule » qui boucle l'imposture, du long travail accompli pour peindre comme les maîtres. La signature, c'EST l'homme, ce n'est plus la trace de sa main.

Il faut dire que le nom son propre père est difficile à porter. Lorsque Guy revient de permission alors qu'il sert dans la marine, il le trouve dans le couloir, un fusil à la main. À ses pieds, deux morts, les voisins, un vrai « tableau de chasse » ! Arrêt sur l'image du meurtre accompli, et reflet dans l'armoire à glace en meurtrier. Qui du fils ou du père ? Père impossible à tuer sans disparaître du même coup ? Le reflet rencontre le symbolique : Ribes est devenu le nom d'un assassin plus que d'un peintre. Il vaut mieux en emprunter un autre, se « re-nommer », pour « exécuter » sa toile, mi caméléon, mi Phoenix, renaissant sans cesse sous des formes trompeuses.

L'ultime commandement « il ne faut pas tuer » prononcé par son père en prison, le fera quitter l'armée et reprendre ses activités picturales, manier le pinceau plus que le revolver, accomplir le geste du peintre, plutôt que l'acte du tueur.

Entre reproduction à l'identique, précision et transformation, production et création, Guy Ribes nous a promenés, pour ne pas dire baladés, sur la rivière trouble du brouillage du Moi : faire un vrai en étant l'autre plutôt qu'un faux en étant soi, comme véritable « traitement d'âme » de l'imposteur. Elle sinue entre imitation et identités passagères, incarnation et identification, créativité et idéal, nomination, fantasme et meurtre du père. C'est sur un estuaire au bien large horizon qu'elle débouche. Mais aurait-on pu remonter simplement à sa source : d'où viennent nos créations ? Et comment avons-nous le sentiment qu'elles sont vraiment nôtres ?

M'est revenue en boomerang, ma formulation, au début de ma pratique, celle qui a inauguré la cure de Pierre.

35. L'imprimeur de la suite Volland, série de cent estampes gravées à l'eau-forte par Pablo Picasso entre 1930 et 1937.

36. Cf. l'article de Dominique Simonney « le joueur », revue *Essaim*, 2015/1 n° 34, Ères, p. 93 à 110.

37. Selon titre du préambule de Sylvie Bailly, « un joueur se refait toujours », Guy Ribes, *Autoportrait d'un faussaire*, op. cit. p. 7.

Pierre sort d'une hospitalisation. Il s'était pris à croire qu'il pouvait « voler » comme l'oiseau pensait-il, après avoir insulté père et mère, à père enculé, mère pute comme il se doit.

Jeune peintre fauché, il ne parvient pas à vendre ses toiles, au motif que son père en redessine les contours après lui, pour en faire œuvre commune, ce dont il se plaint. Il me propose de payer ses séances en dessins. Je lui donne une limite de temps, deux, trois mois pas plus, et lui demande d'estimer le prix de son travail sans l'avoir vu. Mais lui dis-je : apportez-moi quelque chose « qui ne soit que de vous ». Tout un programme ! Le cas Ribes rend cette phrase vertigineuse.

Au bout de deux mois, Pierre, qui a stoppé son père, vend un dessin et me paie argent comptant, ce qu'il fera toujours par la suite. Talentueux, il exposera, et se consacrera totalement à son art. Pierre n'est pas un imposteur. Il s'inspire de textes, car il a été un temps comédien, de scènes de cinéma, de scènes de famille et des corps, beaucoup de corps et d'érotisme, mains, sexes, vulves et langues entrelacés. Pour créer, il se pose devant sa toile, et, selon le processus décrit par tous les créateurs, Ribes compris : sa main, détachée de l'œil, devient légère, oublie ce dont il s'est nourri. De son pinceau jaillit sa ligne, un trait pur et continu. Mais est-ce « vraiment » sa ligne ?

Dans le transfert, Pierre guette sur mon visage un reflet de son état psychique. Il avale mes mots, au point que je me limite un temps à strictement n'employer que les siens, sans « mêler ma langue à la sienne ». Si toute parole devient suggestion, l'analyse tourne à l'imposture. Le « geste » du psychanalyste est un geste délicat d'effacement de sa présence. Il dérobe le miroir qui donnerait trop de sens aux mots en leur coupant les ailes : laisser parler l'Einfall (en allemand ce qui tombe), sans pour autant se taire, disparaître, ou rester hors sol. Ce qui n'empêche pas de prendre en soi, sans en avoir le choix, d'incarner tour à tour pour le patient, la pute ou l'enculé, la mère éplorée, le père blessé ou le père de la horde, le voleur et le volé, sans se prendre pour eux, quand la personnification du transfert n'est pas loin.

Pierre entreprend un portrait de ses parents mais il hésite : son père a un pied-bot mais de quel côté, le droit ou le gauche ? Est-ce le portrait de son père ou son propre reflet dans le miroir ? Pierre signe Deval, sans apposer de prénom à cette signature. Il cherche sur internet, tape fiévreusement son nom sur le clavier. On pourrait l'accuser de plagiat ou au contraire lui voler ses idées. Le sentiment d'imposture change de camp à gogo. Quand je lui dis que Deval est aussi le nom de son père, de sa lignée plus que de sa ligne, il s'écrie, pensant dire la bonne formule, « ah oui deux-val, deux valent mieux qu'un tu l'auras ». On relèvera bien sûr le « tu l'auras ».

Ce n'est qu'après de longues années, évoquant les sources « féminines » de sa sensibilité picturale, en lien avec ses identifications féminines dans le fantasme sexuel, qu'il me dit pour la première fois qu'il regardait passionnément sa mère peindre, quand il était enfant. J'ignorais qu'elle peignait, n'ayant eu affaire jusque là qu'à la figure d'une mère endeuillée d'un premier amour, marin mort en mer, hors sol, et rival impossible. L'enfant imposteur et comédien, pensant avoir évincé son père, n'était toujours pas le seul à la consoler, en lui lisant des poèmes, ou en lui faisant son théâtre. Elle trouvait une mystérieuse jouissance à peindre. Cette nouvelle version avait été maintenue secrète, voire refoulée, condition nécessaire au sentiment d'une inspiration, qui ne vienne que de lui.

Mais n'était-ce pas ma condition de départ, cette représentation but, teintée d'idéal de créativité ou d'originalité, du faussaire en chacun de nous, qui l'y avait encouragé ? « Ce n'est pas un faux, c'est moi qui l'ai fait » : aucun certificat d'authenticité à disposition en séance sauf à jouer les experts, plutôt qu'être pris dans le transfert.

PRÉSENTATION ARCC

24 mai 2025

Introduction

Isabelle Cahingt

Nous sommes réunis aujourd'hui autour des Ateliers de Recherche Clinique et Conceptuelle. Deux d'entre eux vont nous présenter leurs travaux dans quelques instants.

l'Arcc intitulé *Henri Maldiney: ouvrir le rien, l'art nu*

l'Arcc portant sur *La psychanalyse à l'épreuve du sujet connecté*

Mais en introduction, je voudrais dire quelques mots sur la recherche EN psychanalyse et le contexte qui a précédé et présidé à la création des Arcc.

Dans un **article** intitulé *L'institution psychanalytique et la recherche*¹, Daniel Widlöcher rappelle quelques éléments d'histoire. Dès sa création, l'API s'est donné *deux* missions fondamentales :

- illustrer et protéger la découverte freudienne
- être le lieu d'échanges des progrès attendus des pratiques et des recherches.

Une ambiguïté est contenue dans cette double mission : maintenir en vie la méthode freudienne et développer de nouvelles voies. Jusqu'à sa mort, Freud incarnait cette double voie. Après sa mort les choses ont changé.

Aux Etats-Unis, avec le développement de la psychanalyse après guerre, la nécessité de faire mieux connaître les applications de la méthode ont conduit certaines institutions de soin ainsi que des établissements universitaires à entreprendre des recherches empiriques. L'API ne s'en est pas préoccupée avant les années 80. C'est autour de 1985, quand Wallerstein et Kernberg se retrouvèrent à des postes à responsabilités que l'API changea de cap et que les recherches empiriques ont été mises à l'ordre du jour, ouvrant l'institution API à un esprit de recherche planifiée et à la confrontation interdisciplinaire.

Cela suivait à l'époque l'idée, discutable, selon laquelle les progrès de la psychanalyse ne se feraient que par ce type de recherche. Une politique de recherche active est donc mise en place (une commission-R. Perron, des moyens financiers importants, la création d'une école d'été de formation à la méthodologie de la recherche, un colloque annuel)

Ce faisant, « entre la clinique proprement dite et ces recherches dites empiriques, il n'y avait pas de place pour des programmes de recherche plus proche de la clinique et des confrontations théoriques de la pratique psychanalytique. »

C'est pour répondre à cela que Daniel Widlöcher, devenu président de l'API dédouble la commission :

- une pour les recherches empiriques
- une autre qui initierait un programme de recherche clinique et conceptuelle et sur l'histoire de la psychanalyse.

1. D. Widlöcher ; L'institution psychanalytique et la recherche, in *La recherche en psychanalyse*, Dir M. Emmanuelli et R. Perron, Coll Monographies et débats de psychanalyse, PUF, 2007

DW conclut : « A un moment de l'histoire du mouvement psychanalytique, la prise de conscience d'une nécessité d'approfondir des méthodes de recherche applicables à notre pratique a permis de soutenir notre présence. C'est toute la différence entre la recherche SUR la psychanalyse et la recherche EN psychanalyse.

Dans un **article** intitulé *L'esprit de recherche en psychanalyse*², Daniel Widlöcher posait un constat et une question. Le constat : l'idée de recherche est associée implicitement à une idée de progrès. La question : cela a-t-il un sens en psychanalyse ? S'agirait-il des progrès de nos compétences individuelles ? De l'amélioration de nos pratiques et de nos techniques ?

La psychanalyse est une pratique de la découverte. Et la pratique de la psychanalyse est un outil de recherche. Explorer les voies nouvelles dans et par la pratique nous amène à un progrès des connaissances et des pratiques. Tout analyste par conséquent obéit à un esprit de recherche.

Nos activités scientifiques, écrivait Daniel Widlöcher, répondent à 2 objectifs distincts :

Le premier relève de ce qu'il appelle **un principe de supervision généralisée**. C'est à dire que l'analyste se réfère toujours à un tiers réel ou symbolique. Les institutions psychanalytiques répondent à cette nécessité. Tout un travail collectif de la pensée s'y développe (dans les journées scientifiques, les débats, les séminaires...) Ce travail collectif travaille le groupe, les individus et a des effets sur leurs pratiques. Or selon Daniel Widlöcher, les analystes n'ont pas su opérer le travail réflexif nécessaire pour en prendre la mesure.

C'est précisément la fonction de **la recherche clinique et conceptuelle**, qui n'est pas une recherche SUR la psychanalyse mais prolonge la recherche sur la psychanalyse par un mouvement de réflexion critique sur cette recherche. La place de la recherche clinique et conceptuelle se situe donc dans le cadre de la pratique, mais dans une position seconde par rapport à elle. Les recherches cliniques permettent d'explicitier les modèles théorico-cliniques. Les recherches conceptuelles reposent sur l'analyse critique des discours théoriques, l'étude des procédures qui organisent les débats théoriques et cliniques et l'étude historique des concepts. Ces recherches doivent être source de réflexion sur les origines et les effets des différences, et mettre en tension ces différences dans la théorie et la pratique clinique.

C'est au cours de son dernier mandat de Président de l'APF que Daniel Widlöcher nous a laissé les Ateliers de Recherche Clinique et Conceptuelle, cette création originale qui perdure, 18 ans après. En juin 2007, par une lettre adressée aux membres et aux analystes en formation, il faisait part de son projet d'instituer, entre les activités scientifiques et les activités d'enseignement, un nouveau domaine occupé par des activités de recherche clinique et conceptuelle.

De tout nouveaux ateliers, librement constitués sur la base d'un strict volontariat de membres sociétaires et titulaires et d'analystes en formation ; des lieux transversaux organisés autour d'un thème, pouvant accueillir des cliniciens ou des chercheurs venant de l'extérieur. Daniel Widlöcher insistait sur l'ouverture interdisciplinaire indispensable pour oeuvrer sur une frontière de notre pratique. Enfin, ces groupes de recherche devaient avoir pour objectif de rendre compte de leurs travaux, ce qui nous réunit aujourd'hui.

Ateliers, donc ! Je m'arrête un instant sur le mot qui me paraît tout à fait intéressant et intrigant. On ne peut manquer d'être confronté à la polysémie d'un signifiant, aux diverses acceptions dont il est le vecteur. À l'origine, l'atelier (astelier), dérive de l'ancien français astelle, qui veut dire éclat de bois, copeau. Par extension, c'est le lieu où l'on travaille le bois. Il devient plus généralement le lieu de création de l'artisanat et des beaux-arts. Mais il désigne également le groupe de personnes qui travaillent sous la direction d'un maître. Le même

2. D. Widlöcher ; L'esprit de recherche en psychanalyse, in *Le travail psychanalytique*, Dir A. Green, PUF, 2003

mot « atelier » charrie donc dans un même mouvement la créativité de l'artisan ou de l'artiste (dimension bien présente dans le travail du psychanalyste) et le rapport au maître sous la direction duquel on travaille. Ce qui me paraît porter la trace d'une ambivalence qui est au fondement même de l'APF : condenser dans un même élan, la fidélité au maître fondateur de la psychanalyse dont les travaux sont remis sans cesse sur le métier, et d'autre part la volonté d'arrachement à une autre figure de maître, arrachement agi en 1964. Drôle de condensation !

Pourquoi cette création à l'APF ?

Un échange avec Hélène Widlöcher m'a rappelé que Daniel Widlöcher trouvait que le goût de la recherche n'était pas assez développé à l'APF. Qu'il manquait des lieux de travail en commun entre titulaires et sociétaires. Qu'il n'y avait pas assez d'intervenants venant de l'extérieur. Peut-être un manque de liberté ?

La création des ARCC s'est faite sur ce constat dans une volonté d'ouverture et de dynamisation. Un nouvel espace un peu affranchi de l'institution par son ouverture sur l'extérieur, une idée de transmission, de croisement avec d'autres disciplines : théâtre, littérature, cinéma, philosophie, préhistoire... Daniel Widlöcher souhaitait que les discussions soient possibles entre les disciplines, comme c'était le cas à La Salpêtrière, quand lui y était. Il insistait sur la nécessité de ne pas céder à la tentation du consensus qui abrase les différences et réduit le questionnement. Il affectionnait les débats théorico-cliniques avec des personnes qui n'avaient pas les mêmes orientations théoriques. Son livre *Les analystes savent-ils débattre ?* Odile Jacob, 2008 fait état de cette préoccupation, vive chez lui.

Je prendrai un exemple.

En mai 2009, un ARCC portant sur « La spécificité du traitement psychanalytique aujourd'hui », animé par Évelyne Sechaud et Leopoldo Bleger depuis trois ans, présentait son travail. Cet ARCC a eu un bel avenir au delà des frontières de l'APF puisqu'il est devenu un Working Party au sein de la Fédération européenne de psychanalyse, toujours bien actif aujourd'hui, et a donné naissance à une méthode, une méthode définie avec les outils mêmes de la psychanalyse. Evelyne Séchaud s'interrogeait à l'époque avec humour : « ARCC : atelier de recherche clinique et conceptuelle ? ou Arc bandé pour décocher des flèches à la recherche empirique souvent considérée comme la seule recherche « scientifique » ?

On pourrait imaginer que d'autres ARCC puissent franchir ainsi les frontières ...

En écrivant cette brève introduction, je me suis demandé si l'APF entretenait une relation particulière avec la recherche. Je suis allée jeter un coup d'oeil dans les statuts des trois sociétés de psychanalyse françaises.

Notre **APF**, stipule dans l'article 3 de ses statuts qu'elle « a pour objet d'apporter sa contribution à la **découverte freudienne** et à la **recherche** en psychanalyse, et de **former des psychanalystes** selon les normes qui lui sont spécifiques...

Tandis que **la SPP** se donne « pour but de transmettre et développer la psychanalyse comme discipline scientifique et comme méthode thérapeutique fondées sur l'œuvre de Freud ». Pas de référence à la recherche.

De son côté, **la SPRF** déclare « qu'un des buts de la Société est de soumettre en permanence nos processus de formation à une réflexion critique, ce qui entre dans le cadre de ce que nous définissons comme recherche. »

Même si ce qu'on déclare n'est pas toujours ce qu'on fait, ces trois déclarations sous-tendent une place et une préoccupation vis à vis de la recherche bien différente.

Sur son site, l'APF, se présente sous la bannière : « Un esprit de recherche et de découverte ». C'est parce qu'elle s'inscrit sur ce vecteur qui va de la clinique à la théorie, avec bien entendu des effets de retour, que l'APF se définit en première intention par sa fonction de recherche. Les générations d'analystes qui ont pris le

relais des fondateurs, soutiennent l'ardente volonté de maintenir vivant cet esprit de découverte qui les engage personnellement, dans leur propre relation à l'inconscient, et qui caractérise l'œuvre de Freud. Ses constructions inachevées ont été si souvent remaniées par lui-même à partir de l'approfondissement de la pratique clinique des cures. Ainsi la tâche reste-t-elle infinie.

Les Arcc illustrent et incarnent bien la place de la recherche à l'APF. Petite révolution à l'époque, cette création a finalement été accueillie positivement puisque six ateliers ont été créés dès 2007. Depuis lors, chaque année en moyenne de 6 à 9 ARCC se sont réunis pour une durée pouvant aller de trois à huit ans, à l'exception d'une courte période entre 2017 et 2021 où seuls deux ou trois sont demeurés au travail. Cette dernière année a vu se produire une floraison jamais atteinte jusque là, avec une proposition de 11 ARCC dans notre programme des activités. Dans le même temps, la FEP ne compte plus pour le moment aucun Working Party, dispositif même de déploiement des projets de recherche EN psychanalyse au sein de la FEP. Ceci amène d'ailleurs aujourd'hui le Council de la FEP à réfléchir à un tout nouveau cadre pour la recherche.

On peut naturellement se demander à quoi tient ce succès des Arcc ? Plus grande liberté ? Ecole buissonnière par l'ouverture sur des hommes et des femmes n'appartenant ni à notre institution ni à notre discipline psychanalytique ? Dynamique transférentielle différente par la diffraction introduite par rapport aux séminaires, et ce, tant du point de vue du transfert sur l'institution que du transfert sur les membres ?

Dans son rapport moral à l'AG de mars 2008, Daniel Widlöcher se demandait si « parmi les groupes de travail animés par des analystes en formation, certains de ces groupes ne trouveraient pas mieux leur place au sein des Ateliers de recherche clinique et conceptuelle » et affirmait son souhait ardent « que ces ateliers se multiplient et qu'ils permettent d'une part une plus grande constructivité innovante dans le champ de la recherche, et d'autre part des échanges plus nombreux et vivants entre les membres et les analystes en formation » indépendamment de leurs statuts et hors des réunions scientifiques.

Ces Arcc ont-ils répondu aux vœux de Daniel Widlöcher concernant ce qu'il nommait la recherche clinique et conceptuelle ? Sont-ils des lieux où s'actualise et se transmet véritablement l'esprit de recherche ? Où s'exprime la controverse ?

Dans tous les cas il me semble que nous avons à préserver cet héritage fécond pour chacun d'entre nous psychanalystes et pour notre institution.

On ne peut donc que se réjouir et souhaiter que la recherche se poursuive...

L'image en crise

Antoine Machto

« L'Art est la vérité du sentir »

Henri Maldiney oppose la sensation à la perception. La sensation est inintentionnelle et sans visée d'objet. Elle est un moment pathique tandis que la perception est intentionnelle et constitue un moment objectif.

Cette opposition primordiale amène la distinction entre l'art illustratif, et l'art existentiel. L'image dans l'art a pour fonction d'apparaître et non d'imiter. La peinture n'est pas faite pour être regardée, mais pour voir. L'œuvre d'art est l'espace d'une rencontre, d'une expérience qui fait événement. Ce moment pathique vient dans un surgissement qui exclut toute intentionnalité.

À viser la chose, l'image la rate irrémédiablement. En dés-établissant sa fonction de représentation, Henri Maldiney rend sa capacité ouvrante à l'image. Par là-même, il met l'image en crise.

Cette démarche résonne avec celle de l'analyse, qui amène le sujet à déconstruire les images conscientes de soi, souvent apportées en début de cure, dans un mouvement ambivalent d'ouverture et de fermeture, cherchant à désétablir, autant qu'à consolider ses représentations. Le cours de la cure mettra en lumière ce que Pierre Fédida appelait l'occulte généalogie de soi, ces représentations enfouies dans les strates profondes de la mémoire infantile.

Lire Henri Maldiney est une expérience sensorielle, poétique. La grande complexité conceptuelle n'empêche pas cette rencontre, elle y participe. Elle implique l'acceptation de se désarrimer d'une perspective objectivante, organisatrice d'un regard sur l'art, sur le monde. Une attitude réflexe qui prive de toute vue.

Le sentir est au plus proche de la présence de l'être au monde.

L'œuvre d'art induit une expérience esthétique. Le sujet y rencontre la possibilité d'un rapport originaire au monde. Cette expérience est liée à la simultanéité, la rythmicité au sein de l'œuvre. Henri Maldiney parle d'une ébullition en mouvement.

Si l'œuvre d'art permet un moment apparitionnel, il est toujours éphémère. Dimension essentielle, il est toujours dans un mouvement, un surgissement. Par là-même, il échappe à la volonté de maîtrise par la connaissance, et ne peut être du côté du savoir, qui objectalise la chose naissante.

Le processus analytique paraît lors de la survenue d'événement de parole en séance, véritable déprise du sujet. Ce surgissement en séance peut susciter un vif mouvement de résistance, de reprise en main, voire de vives attaques, jusqu'à dés-instaurer la situation analytique.

L'énigme est ce fond originaire qui ne se découvre jamais, et qui porte en lui la vérité de l'existant mais dont le dévoilement n'est que partiel, et souvent suivi d'un enfouissement, d'un recouvrement.

– Georges Braque affirme : « Écrire n'est pas décrire, peindre n'est pas dépeindre. La vraisemblance n'est que trompe l'œil. »

– Pour Henri Maldiney : « La chose libre disparaît derrière l'image d'un objet domestiqué et enchaîné à son nom. »

Il parle du simulacre de l'image qui nous fait prendre l'illusoire pour le réel. Nous voilà invités à la méfiance, et surtout à la différenciation. Dans l'art illustratif, l'image reproduit la chose, le monde, mais nous en

éloigne. Ces images de réalité nous permettent de signifier le monde, mais nous séparent du fond originaire de celui-ci. L'art existentiel lui, donne à voir, rend visible au spectateur, la manifestation du monde.

La notion d'image est en crise. Maldiney différencie l'image dans l'œuvre d'art et l'image dans l'ordinaire de nos perceptions, aux prismes desquelles nous signifions le monde, et perdons le fond de celui-ci. En représentant la chose du monde, qui se donne à nous « en tant que », elle perd la chose de vue.

– Maldiney écrit alors : « L'image est l'une des manières dont un étant se fait paraître sans comparaître. »

Cette image intercalaire entre notre regard et le monde qui se donne à voir hante le tableau. Elle est la projection d'une perception interne. Elle court-circuite l'image du tableau, et l'image que les choses donnent d'elles-mêmes. C'est un recouvrement du monde par une projection déniée par le sujet, tel le mécanisme de la négation. Là où le sujet attribue une extériorité à cette vue du monde, il s'agit en fait d'un enveloppement du monde par un sens intérieur.

– « Nous nous prémunissons contre la surprise, c'est-à-dire contre la réalité, qui, si elle est toujours déjà là, est cependant toujours ce qu'on n'attendait pas » nous dit Maldiney.

Le sujet préfère s'abandonner à cette image seconde, qui donne sens au monde en s'appuyant sur la subjectivité du peintre. Il s'agit d'éviter le trouble, l'inquiétante étrangeté, l'énigme. Il s'agit de fuir cette « soudaine morsure de Réalité », « cette morsure (qui) annonce le monde comme situation, avant qu'il ne se soit offert comme objet. »

Selon Maldiney, certains tableaux créent une fascination, qui s'apparentent à une hallucination : « le visage des choses se donne dans un certain regard qui nous vise ».

L'hallucination modélise ce mouvement illusoire du monde vers le sujet. Le sujet se croit visé par un monde qui vient à lui. C'est une confusion de la source de l'image, un renversement de l'intentionnalité du regard. Coupé de ses projections, il ne perçoit pas leur origine, l'image devient autonome alors qu'elle est un reflet. Le monde vient à lui avec son propre regard, son rapport au monde. Maldiney le qualifie de reflux d'intentionnalité.

Ces mécanismes bloquent la communication de la peinture et de la nature. Ils constituent un écran pictural, entre le regard du monde sur lui-même et la vue donnée par le tableau.

Mais l'hallucination du schizophrène donne aussi à entendre la force du surgissement du monde se manifestant à l'être, comme la dimension hallucinatoire du rêve.

Pour Cézanne, le peintre doit se retirer, sa volonté doit être de silence. Certaines œuvres magnifiques, fascinent le regard. Mais si l'on se sent pris par l'image, ce n'est pas le monde qui se manifeste à nous, mais le regard du peintre qui nous saisit.

L'image n'est plus le lieu de l'apparaître, un acte de donation originaire ou une position d'existence.

Pour mettre en lumière la fausse reconnaissance, dans laquelle l'ombre s'unit au réel, le vécu d'inquiétante étrangeté donne une possibilité de retrouver un message venu du fond. Il y a une fascination esthétique qui ne fait pas disparaître un trouble, une énigme, bien au contraire. C'est d'autant plus saisissant que cela se fixe sur des modes d'apparaître de la présence aussi directe que le visage, le regard et le sourire.

Nous pensons inévitablement au portrait de Mona Lisa par Léonard de Vinci. Pour Henri Maldiney, c'est le paradigme de cette étrangeté, de cette fausse reconnaissance vraie avec une contradiction immanente entre le regard, le sourire, le paysage. « L'ambivalence » remplit le tableau, pour Maldiney, je le cite, c'est « le terme le plus approprié pour désigner cette identité des contraires qui colmate une fissure en même temps qu'elle la crée ».

Le tableau « Sainte Anne et la Vierge » éclaire plus précisément la constitution des images de Léonard.

Je cite : « l'image de Marie se détache de celle de Sainte-Anne, qui en est à la fois l'ombre et le fond (...) l'ombre et le fond d'où émane, le corps et sa lumière (...) Ainsi l'occulte en son retrait porte le manifeste. Le sens latent sous-tend le sens immédiat. »

Apparaît ainsi dans cette ombre de l'image, le passé absolu de la prime enfance de Léonard. Ce n'est pas un moment passé du même temps de l'image, mais un passé absolu qui est aussi réellement là que ce présent.

Les résonances avec le traitement du rêve par la psychanalyse s'entendent.

Pour Pierre Fédida, dans leur dimension hallucinatoire, les images du rêve présentent cet hermétisme, cette obscurité, associée à une intense présence dans la sensorialité des couleurs qui saisit le rêveur.

Il décrit dans « Le souffle indistinct de l'image », cet étrange renversement que comporte l'image dans le rêve : produire à partir du plus obscur la vue plastique éclairante. Le rêve, comme mémoire inconsciente se présente dans l'hallucinatoire.

Pour Henri Maldiney, la peinture de paysage réalise la mise en présence du monde, la manifestation de l'étant. Elle donne au sujet l'ouverture à la chose naissante. Cela se produit selon un geste de création qui doit éloigner toute objectivation, toute visée intentionnelle, toute rhétorique. Sinon le peintre répètera une production d'un regard sur le monde, c'est-à-dire une représentation, ce que cette peinture a longtemps été avant de se découvrir autrement.

Cézanne reproche aux peintres paysagistes de Barbizon (Millet, Daubigny, Corot) de reproduire un savoir préalable. « Le tableau est l'illustration d'un pré-jugement qui est une prédication. » Certes, certaines œuvres sont splendides, mais elles montrent un style, un tempérament de l'artiste, elles sont un « écran pictural » devant le monde. L'existant n'apparaît pas en lui-même, mais se fait annoncer par son double en miroir. Une image intercalaire se dresse entre le regard et la manifestation du monde.

Maldiney écarte les magnifiques paysages de Rembrandt, « Le moulin » ou le « Paysage avec un petit pont de pierre » sont coupables, je cite, « d'un éclairage prophétique d'orage ou de crépuscule, où la référence à l'a priori émotionnel est plus visible, plus délibérée et au sens propre plus intentionnelle » p283. « Regard Parole Espace »

« L'espace du paysage, est l'espace primordial de la peinture, premier né et dernier découvert »

La peinture de paysage prend une place centrale, car l'image redevient le lieu de la manifestation de la chose. L'espace du paysage est l'espace primordial de la peinture car il est l'espace originaire de l'homme sentant, se mouvant et existant. Le paysage est l'espace où l'être se présente. Il est l'espace de son existence. Ainsi, la peinture de paysage donne à voir l'être connaissant à son espace.

« Dans l'espace du paysage nous sommes perdus » c'est en ces termes qu'Erwin Straus rend au paysage son sens nu. Il n'y a ni coordonnées, ni repères, ni marques dans le monde.

Les paysages peints de Georges Seurat comme « Le chenai de Graveline » ou « Le pont de Courbevoie » réalisent cette vue, je le cite :

« Les dessins de Seurat sont aperceptifs. L'espace s'approfondit, entre dans sa propre profondeur, en eux, sans relever des distances. Son existence est par elle-même un événement ; tout l'espace s'espacé dans la zone des lointains sans qu'on puisse la situer à l'arrière-plan d'un espace qui l'enveloppe ».

« Les silhouettes géométriques d'hommes, de mâts, de voiles ou de phares sont desserties de leur contour par des vibrations de points colorés qui troublent, en l'éblouissant, la limite dehors dedans. Les horizontales et les verticales du pont de Courbevoie ou de Graveline (...) déterminent un même plan d'eau, de ciel et de terre, qui est une aire radiante, génératrice d'espace. »

« Les êtres et les choses y ont à la fois cette irréfutable présence et cet air d'absence des figures de Piero. »

L'œuvre d'art est la vérité du sentir, elle présente à l'être son rapport au monde. La citation de

Paul Klee : « l'art ne rend pas le visible, mais il rend visible » traverse l'œuvre de Maldiney.

En analyse, les deux protagonistes, l'analyste et l'analysant réalisent une tentative ambivalente de désobjectalisation de la langue, et des images qui surgissent en séance. La langue est prise dans la communication intersubjective, rendue parfois muette. L'étrangeté de la situation analytique participe à la désétablir, et à lui rendre sa profondeur.

Le retour du refoulé apparaît tel un surgissement, dans un instant de dévoilement, une manifestation en séance, comme un dire premier, une présentation plutôt qu'une représentation.

Dans le silence de l'analyste, et dans le retrait de son je, il se protège d'une contre-attitude, et laisse dans cette obscurité, cette absence, par son écoute, la langue de son patient retrouver la vue. Ainsi dans le vide de ce silence, tel le fond évoqué par Maldiney, l'existence au monde du sujet peut advenir, et déconstruire les représentations de soi.

Le thérapeute doit « se dessaisir des schèmes théoriques préformés dans sa perception, et mettre en pièces les représentations portées par sa parole. » nous dit Pierre Fédida, et il ajoute « Chaque patient, dans sa cure, sollicite le thérapeute à la source de son langage, et met celui-ci à l'épreuve de son renouvellement, de sa puissance « poétique » ».

Pierre Fédida évoque le « dessin interne de la parole ». Selon lui, il y a une affinité étrange entre le dessin et le langage. La crise du sujet est une remise en mouvement de l'image figée dans une représentation de la chose. Le langage doit également suivre ce même chemin de déconstruction, et de création. Le thérapeute, à l'écoute du patient, accepte la destruction de son langage pour que la parole du patient se ressouvienne dans ce néant, ce Vide, ce Fond de l'être.

Dans la situation du face à face, le regard-visage du thérapeute est tel un tableau, le fond de son silence, le lieu de l'ouverture de la parole du patient, de son ressouvenir. La possibilité de faire rentrer son visage dans l'ombre, en s'allongeant sur le divan, comme l'écrit Pierre Fédida, est pour le patient, comme pour l'analyste, le signe de la possibilité de laisser le rêve se raconter. Ce sont alors les images du rêve qui prennent visages, et non le regard qui fixe, qui immobilise en masse la parole et le visage.

La pensée de Pierre Fédida à propos du visage semble puiser sa source dans l'œuvre de Maldiney. Pour vous donner à entendre ce lien et terminer sur ces images de visage dont la lumière est si singulière, je vous lis la description par Henri Maldiney des visages peints de Piero della Francesca sur les fresques de la basilique San Francesco d'Arezzo, dédiées à la légende de la vraie croix.

Cette partie de la fresque s'intitule « L'adoration de l'arbre sacré par la reine de Saba » :

« Qu'il s'agisse d'un visage, du Tibre, ou du ciel, (...) leur évidence les dépasse ; ils sont à la fois manifestes et insaisissables. Dans le groupe des suivantes de la reine de Saba, chaque visage livre son apparence (...) à même son apparaître qui est aoristique. »

« Chaque figure apparaît dans une proximité qui, contrairement à la spatialité ordinaire de l'être au monde, ne met pas le proche à portée (...) en un sens (...) ces figures sont loin de tout. Sans action, ni passion, étrangères à l'état du monde, elles n'admettent la trace d'aucune émotion ou intention qui puisse en rider la face (...) »

D'où cet air d'absence... de visages, pourtant tout entiers fait regard, et qui, sans avance, ni refus, ni réserve, sont tout ouverture. »

Cette absence tient à un vide qui n'est nulle part inscrit comme manque (...) « Si, en d'autres lieux, le sens habite l'expression, ici, le vide habite l'inexpressivité de ces visages, dont la présence d'absence, laisse tout pouvoir de signifiante à l'espace même qu'ils accueillent et rayonnent. » (page 121-122 « Ouvrir le rien, l'art nu »)

Bibliographie

Joël Balazut, La thèse de Heidegger sur l'art, in Nouvelle revue d'Esthétique, numéro 5, PUF, Paris, octobre 2010.

Collectif, *Maldiney une singulière présence*, Les Belles Lettres, coll. « encre marine », Paris, 2014

Revue Philosophie, *Henri Maldiney*, Numéro 130, juin 2016, Les éditions de Minuit, Paris, 2016

Eliane Escoubas, « Henri Maldiney: art existentiel et phénoménologie de l'abstraction » in ?

Pierre Fedida, « Crise et Métaphore » in *Crise et contre-transfert*, PUF, coll Psychopathologie, Paris, 1992.

Pierre Fedida, « Rêve, visage et parole. Le rêve et l'imagination de l'interprétation » in *Crise et contre-transfert*, PUF, coll Psychopathologie, Paris, 1992.

Pierre Fedida, « Désimaginer l'image, ou l'oeuvre d'art déformée » in *Crise et contre-transfert*, PUF, coll Psychopathologie, Paris, 1992.

Pierre Fedida, « le souffle indistinct de l'image » in *Le site de l'étranger*, PUF, coll quadrige, Paris, 1995.

Henri Maldiney, *Regard Parole Espace*, Les éditions du Cerf, Paris, 2012 (réédition de 1973).

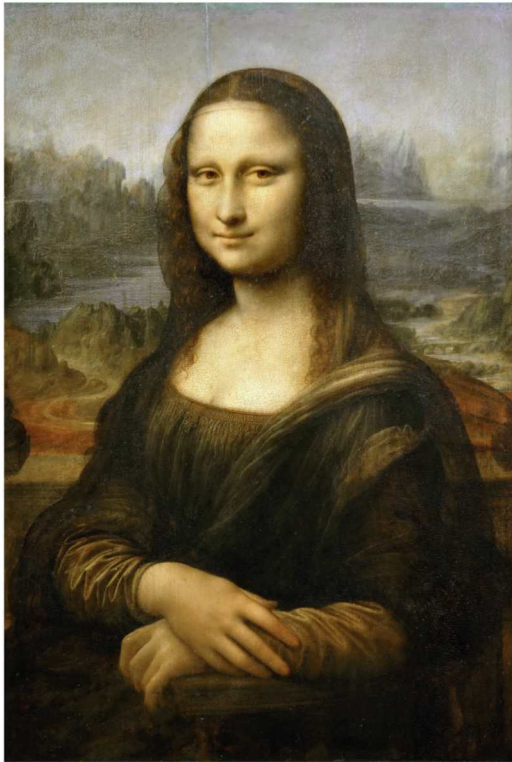
Henri Maldiney, *Ouvrir le rien. L'art nu*, Encre Marine, La Versanne, 2000.

Henri Maldiney, *Art et existence*, Klincksieck, Paris, 1985.

Henri Maldiney, *Espace, Rythme, Forme*, Les éditions du Cerf, Paris, 2022.

Olivia Todisco, « La crise » in *Des psychanalystes en séance*, Gallimard, coll. Folio, coll. essais, Paris, 2016.

Olivia Todisco, « L'image » in *Des psychanalystes en séance*, Gallimard, coll. Folio, coll. essais, Paris, 2016.



Léonard de Vinci (1452-1519) *La Joconde*, entre 1503 et 1516, huile sur bois, 77 x 53 cm, Musée du Louvre, Paris



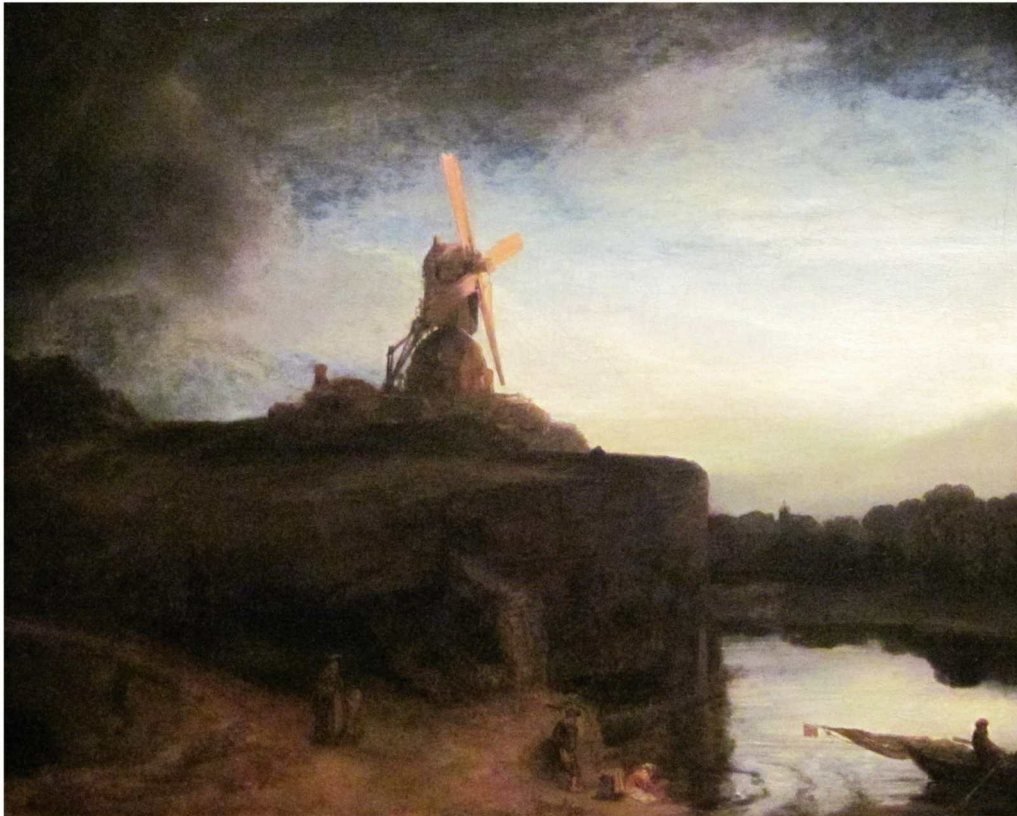
Léonard de Vinci (1452-1519) *Saint Anne, la Vierge et l'Enfant Jésus jouant avec un agneau*, huile sur bois, 168 x 130 cm, 1503-1519, Musée du Louvre, Paris.



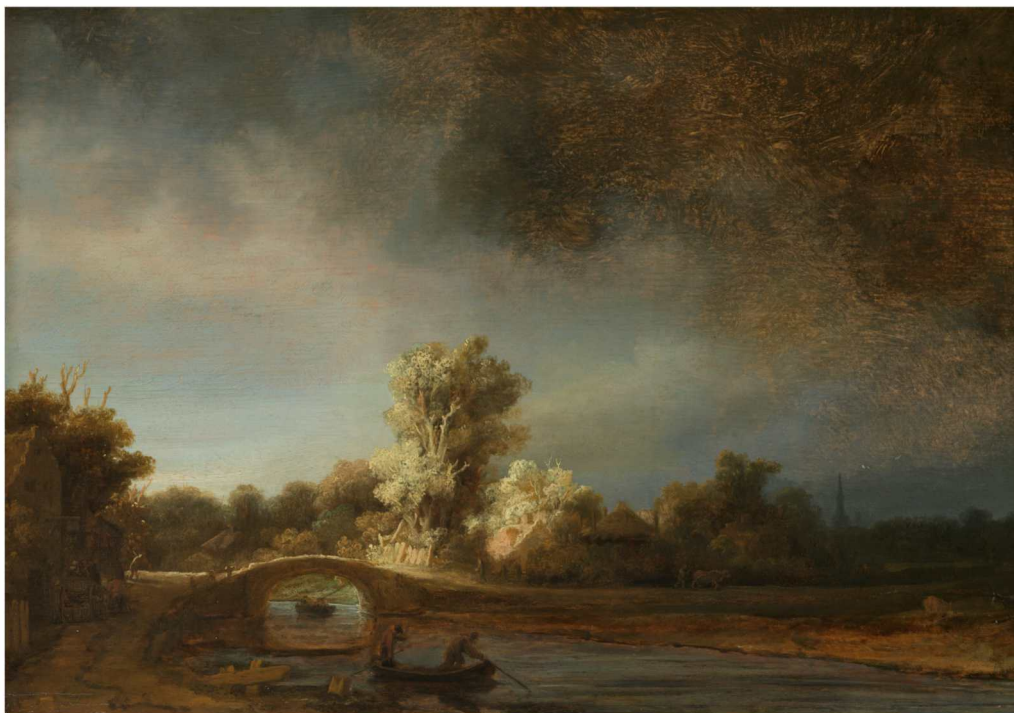
Léonard de Vinci (1452-1519) *Sainte Anne*, tableau issu du « carton de Fra Pietro » vers 1500, perdu, Kaiser-Friedrich Museum, Berlin



Léonard de Vinci (1452-1519) *Saint Anne, la Vierge, l'Enfant Jésus et Saint-Jean Baptiste enfant*, dit « carton de Burlington House » vers 1499 et 1513, National Gallery, Londres



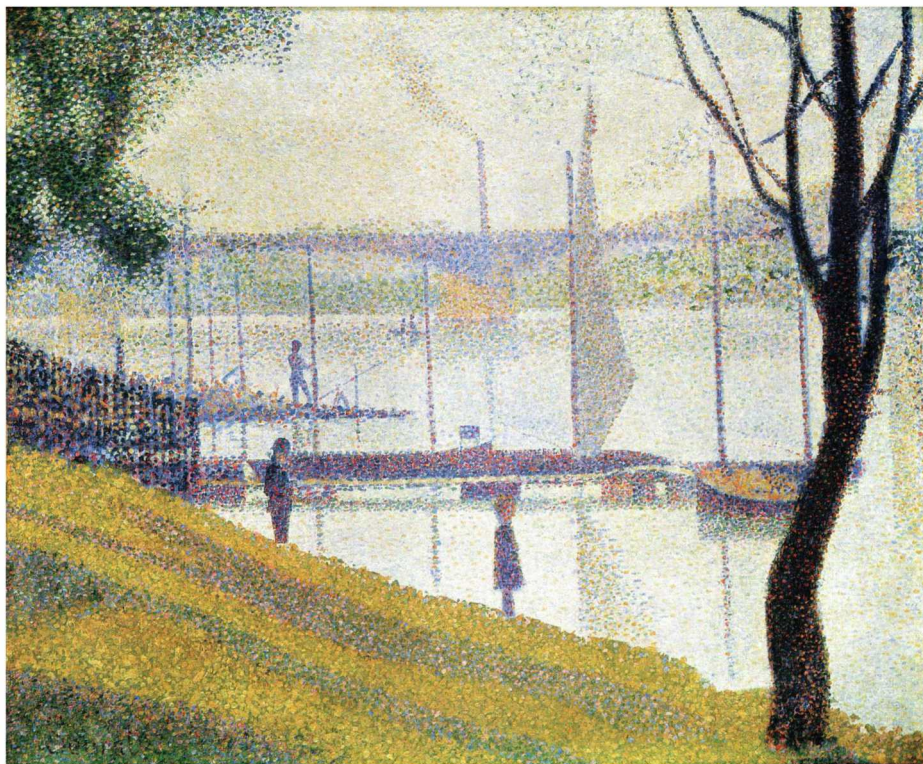
Rembrandt (1606-1669) *Le moulin*, 1645-48, huile sur toile, 105 x 87 cm, National Gallery of Art, Washington



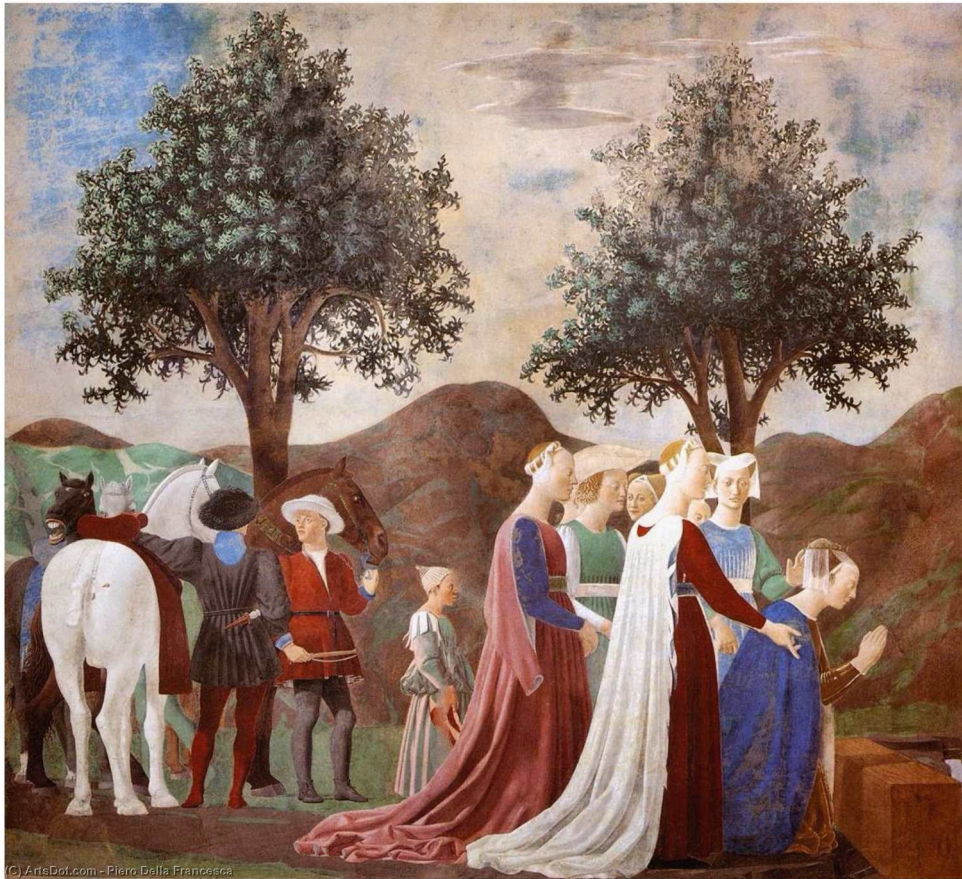
Rembrandt (1606-1669) *Paysage avec un pont de pierre*, 1638, huile sur toile, 29 x 42 cm, Het Rijksmuseum, Amsterdam



Georges Seurat (1859-1891) *Le chenal de Graveline, un soir*, 1890, huile sur toile, 65 x 82 cm, Museum of Modern Art, New York



Georges Seurat (1859-1891) *Le pont de Courbevoie*, 1880, huile sur toile, 46 x 53 cm, Courtauld Gallery, Londres.



Piero della Francesca (1415-1492) *L'adoration de l'arbre sacré par la reine de Saba*, fresque, 336 x 747 cm, 1452-1466, Arezzo, Basilique San Francesco.



Piero della Francesca (1415-1492) *L'adoration de l'arbre sacré par la reine de Saba* (détail) fresque, 336 x 747 cm, 1452-1466, Arezzo, Basilique San Francesco.

« *Henri Maldiney : ouvrir le rien, l'art nu* »

Brigitte Chervoillot Courtillon

Notre ARCC, à l'initiative d'Olivia Todisco, a pris comme point de départ la lecture du livre d'Henri Maldiney « Ouvrir le rien, l'art nu ».

A la première page figure un second titre « Originarité de l'œuvre d'art », comme une forme de réponse au texte d'Heidegger : « L'origine de l'œuvre d'art ».

Le déroulement de notre travail ne s'est pas effectué dans un mouvement continu, mais plutôt dans un va et vient avec d'autres de ses écrits, comme (pour n'en citer que quelques-uns) :

- Regard Parole Espace
- Espace Rythme Forme

Chaque terme, écrit en majuscule et sans virgule entre eux, indique par-là que ceux-ci ne forment qu'un tout dans leurs implications.

Mais également :

- Art et existence

Ce titre condense l'axe majeur de sa réflexion.

C'est-à-dire, je le cite « l'Art, ou plus exactement l'art dans la confrontation aux œuvres, et notre existence ont partie liée. Seulement certaines œuvres répondent à cette appellation « œuvre d'art ». »

Et à la fois par des allers-retours entre son œuvre et les ouvrages qu'il cite.

La pensée de Maldiney est toujours en mouvement, ouverte aux philosophies occidentales comme orientales, et aussi à d'autres disciplines : la psychanalyse, la psychiatrie (principalement Ludwig Binswanger, celui-ci est également philosophe), la poésie, la peinture.

Il noue un incessant dialogue avec ceux-ci, « in absentia ou in praesentia ». L'écriture de sa pensée en épouse les méandres. Il revient sans cesse sur les « motifs » de sa recherche comme le fait Cézanne avec la Montagne Sainte Victoire, Cézanne dont il se sentait si proche. Le cheminement, en spirale, de sa pensée et de son écriture caractérise son style. De même, je me souviens, Michel Gribinski invitait chaque analyste en formation à trouver son (propre) style.

Maldiney est un penseur de l'origine et de la présence. Philosophe, il s'inscrit dans le courant de la phénoménologie. Il n'aimait guère être qualifié ainsi si on entendait celle-ci comme une méthode, un discours fixant des règles préétablies pour l'appréhension des choses. Il se fonde sur la notion heideggerienne du phénomène : « ce qui se montre en soi-même ». Pour lui, il s'agit de se laisser enseigner par le phénomène à l'état naissant, toujours inattendu, imprévisible. C'est sa définition du Réel : « il est toujours ce que nous n'attendons pas ». Cézanne dit : « je veux peindre la virginité du monde ».

Maldiney veut en retrouver la virginité à travers la question de l'évènement – avènement. Dans notre domaine, aborder une séance, selon l'expression de Wilfred Bion « sans désir, ni mémoire », dans sa virginité première.

Cette nouvelle notion marque un écart avec la conception d'Heidegger du « Dasein » qui met l'accent sur la notion du projet, plus précisément de la présence au monde appréhendée comme projet. Maldiney écrit : « Rien ne préexiste à l'évènement, il est impossible d'objectiver l'existence, de la signaler ».

Un événement ne procède de rien qui le précède, dans sa dimension de l'Ouvert. Il est ouverture au monde et conjointement ouverture de l'Être, « nous existons l'un à l'autre cooriginairement » écrit-il.

Cette première rencontre avec le monde, antérieure à toute objectivation, a lieu, une première fois, au début de notre vie, en deçà d'une séparation moi-objet. Elle n'est pas cantonnée à ce commencement. Elle peut se produire à chaque instant de notre vie, comme une première fois, notamment dans la rencontre avec une œuvre d'art.

Pour Maldiney l'œuvre d'art, dans le moment présent de « son apparaître » est un événement, les éléments du tableau sont des événements picturaux. Elle présente le Réel « en sa nue présence », « l'art nu ».

Nous sommes saisis, tout en étant dessaisis de nos repères identitaires habituels, un saisissement de surprise. Maldiney à la fin de son œuvre revient sur ce terme de surprise, je le cite : « Si la surprise est bien en deçà de l'intentionnalité et du projet, elle suppose néanmoins l'attente, ou plus exactement la déception de l'attente ». Il préfère le mot d'étonnement, plus juste, car « seul capable de rendre compte du subir que constitue l'ouverture à l'événement imprévisible ». Ce moment, il le nomme transpossibilité, transpassibilité.

– La première notion, écrit-il, « est une dimension essentielle de l'existence qui n'est pas un donné ou état de fait mais une possibilité de devenir ce que l'on est, de fonder sa propre possibilité d'exister de manière singulière à partir de ce qui s'ouvre au-delà du possible de l'événement ». Maldiney fait ici référence au livre de Winnicott « Jeu et Réalité. L'espace potentiel ». Pour Maldiney l'adjectif « potentiel » caractérise « un espace de pouvoir-être, un espace qui n'est pas inscriptible dans un être déjà défini ». (In « Existence : crise et création »).

Il est aussi intéressé à ce qu'exprime J-B Pontalis dans sa préface du livre : « Le passage de l'objet transitionnel est un point d'aboutissement qui éclaire rétroactivement le parcours... Parler d'objet transitionnel c'est déjà le situer dans un espace préalablement défini tandis que parler d'espace transitionnel n'est pas se référer à un espace préalable ». Ainsi ce qui se déploie dans cet espace potentiel, « l'existant » en fait l'épreuve en sa corporéité de façon sensible et motrice.

– La seconde notion, la transpassibilité, est cette réceptivité de l'accueil de l'événement, « mobilisant un exister par-delà toute forme de passivité ». Celle-ci ne peut-on pas la penser aussi du côté de l'écoute du psychanalyste, comme le fait entendre François Gantheret dans ce passage de son livre « Moi, Monde, Mots ? » : « Laisser passer les mots à travers soi comme la fenêtre entrouverte laisse passer le vent. Ici (dans la cure) comme dans le poème ce à quoi on s'ouvre, c'est à l'émergence, au surgissement ».

En peinture, accueil et recueil sont les premiers moments du processus créatif de certains artistes, entre autres Cézanne.

Cézanne l'évoque en ces mots : « A ce moment-là, je ne fais plus qu'un avec le tableau. (Maldiney précise non pas le tableau peint mais le monde à peindre). Nous sommes un chaos irisé, je viens devant mon motif, je m'y perds...nous germinons ».

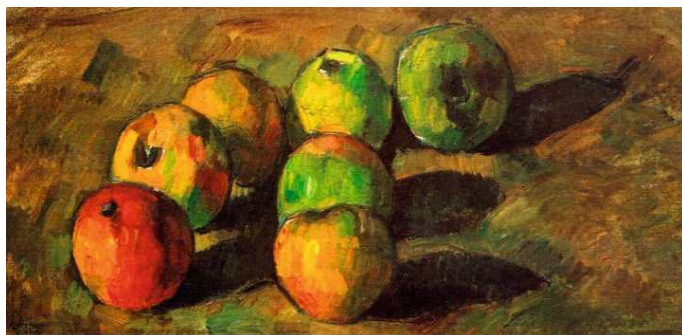
Dans ses œuvres, Cézanne nous met en communication « avec une réalité préobjective, phénoménale d'où le monde émerge avec nous ». Il l'exprime ainsi « je continue à chercher l'expression de ces sensations confuses que nous apportons en naissant ».

Maldiney, pour nous le faire mieux ressentir compare les natures mortes de Chardin et de Cézanne.

Il écrit « Les prunes ou les pêches » de Chardin sont plus « objets », et « Les Pommes » de Cézanne plus « choses ».



Jean-Baptiste-Simon CHARDIN
Pêches et prunes (vers 1764)
Huile sur toile, 21 x 32 cm
Musée des Beaux-Arts d'Angers,
Collection Eveillard de Livois,



Paul CEZANNE
Nature morte aux sept pommes (1878)
Huile sur toile, 18 x 37.5 cm
Collection particulière

« Si les pêches de Chardin sont dans le monde, si elles le hantent de leur vie silencieuse, c'est le monde qui hante les pommes de Cézanne et qui accomplit en elles sa propre genèse... ».

Rainer Maria Rilke, dans ses lettres sur Cézanne s'exprime avec sa sensibilité de poète. Pour lui Chardin est l'intermédiaire entre la peinture classique et Cézanne : « Déjà ses fruits ne pensent plus au repas, ils sont épars sur des tables de cuisine et se soucient peu d'être mangés avec élégance. Chez Cézanne, ils perdent tout caractère comestible tant ils ont pris réalité de choses, tant leur présence têtue les rends indestructibles. »



Paul CEZANNE
Pommes vertes – vers 1873
Huile sur toile, 26 x 32 cm
Musée d'Orsay, don Paul Gachet
(fils du Dr Gachet), 1954 Inv. 1954 6

L'art est la vérité du sentir. Celui-ci est inexplicable, infondé. Maldiney l'envisage comme premier. La vérité du sentir en ce qu'il rend visible ce qui dans le sentir restait invisible : le Rien, l'Être. Et selon la formule célèbre de Paul Klee « l'art ne rend pas le visible, il rend visible. »

Pierre Fédida, dans *Rêve, visage et parole* (dans « Crise et contre transfert ») ouvre un autre chemin à propos du langage. Car que ce soit au niveau du rêve ou de la peinture (au sens où Paul Klee l'entend) « rendre visible c'est attribuer sensation, sensorialité au visuel défasciné de la vue », plus loin, « cela suppose la rupture de la pensée habituée à ses représentations, le dessaisissement. »

Ce sentir, quel est-il ?

À la suite d'Erwin Strauss, Maldiney le formule ainsi : « Le sentir comme événement par lequel corps et âme j'advieus au monde et le monde m'arrive et me saisit ».

Le monde préexiste à l'Homme « Le monde n'attend pas pour apparaître d'être thématiqué en système d'objets ». Ainsi sentir n'est pas :

- percevoir, un désaccord avec Merleau-Ponty malgré sa notion de foi perceptive. À la fin de son œuvre, il reprend la question du sentir.
- avoir des sensations, là Maldiney vise le « avoir » qui désigne une distanciation par rapport à l'être sentant, « nous sommes partout ».
- de l'ordre de l'imagination comme le pense Baudelaire, chez le peintre « l'imagination fait le paysage ».

Le pathique est la dimension spécifique du sentir. Le sentir participe à l'événement. Son accueil provoque une discontinuité dans l'existence, dans laquelle « le soi est contraint à l'impossible au péril duquel il ne peut exister qu'à devenir/autre ».

Ce moment, Maldiney l'appelle crise ou processus critique. Le ressenti est un vécu d'angoisse et de confiance dans des proportions variables selon le sujet.

On peut penser à ce que Fédida déploie dans « Crise et contre-transfert », notamment dans la cure ; entre-autres, ces événements dans les séances : lapsus, acte manqué, oubli, rêve, pensée incidente, provoquent une discontinuité dans la cure et dans la parole et le transfert comme crise – que je ne développerai pas ici.

Ce moment de crise Cézanne en fait état dans son travail comme nous le verrons ultérieurement.

L'existence est ainsi radicalement pensée comme « traversée par un fond qui la dépasse, et en soi inatteignable mais qu'elle se doit d'ouvrir. »

Cette dimension de l'Ouvert, Maldiney la retrouve dans la philosophie chinoise et dans la peinture chinoise du paysage. Le Vide et le Rien sont les expressions chinoises pour l'Ouvert. L'Ouvert et l'être participent ainsi du Rien, mais « seul l'Ouvert est le Rien ».

François Cheng écrit dans *Vide et plein* : « La création en marche désignée sous le nom de Tao (= voie) provient du souffle primordial, symbole de la pure unité qui se manifeste à nos yeux en se divisant elle-même en deux souffles vitaux complémentaires, le Yin et le Yang... (et plus loin) Yin et Yang activement associés l'un à l'autre par l'entremise d'un troisième souffle, assurent le fonctionnement harmonieux du divers, régissant de concert le processus de tous les éléments qui le composent ». Il ne s'agit pas d'une représentation de la nature mais comment elle se présente au regard et à l'esprit du peintre.

« Le peintre cherche à saisir les lignes internes des choses et les relations secrètes qui les unissent... ». De cette façon « il rejoint par l'unique trait de pinceau à la fois un et multiple les gestes de la création ». La perspective changeante multiplie les points de vue, différente en cela de la perspective linéaire géométrique occidentale qui arrête le regard. Ces souffles sont articulés au Vide.

Ce vide se divise en plusieurs états :

- Un vide Primordial
- Un vide Terminal
- Un vide Médian

Vide primordial et vide terminal participent de l'origine, quant au vide médian, ce n'est pas un vide intercalaire (pour Maldiney il s'agit d'un rapport tensionnel entre deux phénomènes).

En peinture les blancs, espace actif, sont les vides médians.

Deux tableaux de Shin Tao commentés par Cheng :

- Le tableau XVI « Les éléments composants (montagne – source – rochers – maisons – arbres – herbes) possèdent chacun leur forme et substance propres ».

Harmonie dynamique car « le vide qui circule non seulement entre les éléments mais à l'intérieur même de chaque élément suscite un flux invisible qui entraîne le tout dans un mouvement vivifiant de transformation... ».

« Ce vide totalisateur, loin de rendre lâche la composition contribue à la densité du tableau d'où se dégage une impression de poignante inquiétude et en même temps de profond consentement (de la part de l'homme qui participe aux poussées de la Nature) ».



Tableau XVI
SHIH T'AO
Jing Ting Mountain in Autumn
Rouleau suspendu, encre sur papier,
86 x 41.7 cm
Musée National des Arts Asiatiques –
Guimet, Paris – Inv. MA 887



Tableau XVII
SHIH T'AO
Waterfall on Mount Lu
Rouleau suspendu, encre et couleur sur soie,
209.7 x 62.2 cm
Collection K. Sumimoto, Oiso (Japon)

Le tableau XVII « est dominé par le vide central (la chute) celui-ci provoque un éclatement (Vide éclaté) lequel entraîne un mouvement centrifuge. Pris par ce mouvement, la montagne et les rochers qui composent le tableau suivent un ordre circulaire. Le sommet semble se fondre en cascades pour ensuite rejaillir en vagues de rochers ».

« Dans cette rotation puissante l'homme qui contemple, pour minuscule qu'il soit, est le seul élément stable ». (En fait nous distinguons deux petits personnages. Est-ce le même, dans deux positions différentes, méditant et peignant ?)

Ce personnage minuscule renverse la perspective occidentale des grandeurs, des unités de mesure. En général dans la peinture classique, les personnages sont campés au premier plan et le paysage (comme genre mineur) relégué à l'arrière-plan comme fond.

Dans ce tableau, ce petit personnage paraît noyé dans la brume du grand tout. S'opère alors un renversement comme l'écrit Cheng dans *Cinq méditations sur la beauté* : « tandis que l'homme devient l'intérieur du paysage, celui-ci devient le paysage intérieur de l'homme ».

Dans les peintures de Cézanne, « l'homme est absent mais tout entier, dit-il, dans le paysage ».

Pour Cheng, « l'œuvre de Cézanne est la plus proche de la grande voie du paysage en Chine ».

Comme par exemple, ce sous-bois.



Paul **CEZANNE**
Sous-bois (Chemin du Mas Jolie au Château Noir)
Vers 1900-1902
Huile sur toile, 79.8 x 64.6 cm
Fondation Beyeler, Riehen/Bâle,
Collection E. et H. Beyeler

Figure (arbres) et fond (ciel-terre) ne sont pas disjoints, « Forme et Fond sont en incidence interne réciproques », notamment par la modulation de chaque couleur comme le vert qui peut aller du vert-bleu au vert-jaune. Dans ce sous-bois cette modulation se répartit en différents points du tableau. À l'intérieur de chaque couleur se produisent des phénomènes d'intensification et de dilution.

L'utilisation des blancs çà et là permet une circulation des couleurs et de la lumière.

Les traits de pinceau divers contribuent à insuffler un mouvement circulaire et de mutation entre les éléments.

Ces blancs (= vide médian) permettent le passage du souffle-énergie. Pour Maldiney « le rythme est l'articulation du souffle ». Ce tableau, dans son unité, dégage une atmosphère de légèreté et d'aérien. Il vibre, flotte en lui-même sans un seul point immobile. Nous assistons, comme le précise Maldiney « non à une œuvre faite mais se faisant ».

Pour Cézanne, cette manière de procéder ne concerne pas uniquement le paysage mais aussi ses natures mortes, ses portraits, comme le montre ce portrait d'Ambroise Vollard.



Paul **CEZANNE**
Portrait d'Ambroise Vollard - 1899
Huile sur toile, 120.5 x 101.5 cm
Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris
– Petit Palais,
Legs Ambroise Vollard, 1954 – Inv PPP 2100

La figure et l'environnement sont traités de la même manière. Le fond se réverbère dans le portrait.

Nous pouvons noter différents usages des blancs :

- Les nuances de blanc à gauche éclairent le côté gauche du portrait.
- Le blanc du haut de la chemise en forme de V (appelle le V de la barbe et celui du haut du front) est un vide éclaté, attracteur et diffuseur de lumière sur le visage, accentué par les tensions entre celui-ci et le noir.
- Sur la main gauche nous pouvons distinguer trois points non recouverts (espace actif). À leurs propos Cézanne dit : « Je sais bien qu'il y a là trois points, mais si je mettais n'importe quoi pour boucher ces trous, je serais obligé de reprendre tout mon tableau à partir de cet endroit ». Il existe dans un même tableau plusieurs foyers ponctuels engendrant l'espace.

Je cite Maldiney :

« Entre tous les points du tableau dont chacun tient tous les autres sous son horizon, entre tous ces départs s'opère une mutation. »... « Chaque couleur concentrée en elle-même a connaissance de toutes les autres couleurs – et les couleurs opposées, parce que toutes sont des départs radiants, sont les unes avec les autres dans ce champ réciproque et total, qui est précisément une mutation ». (In ERF)

Ce « comment » de la mise en œuvre du tableau crée son rythme.

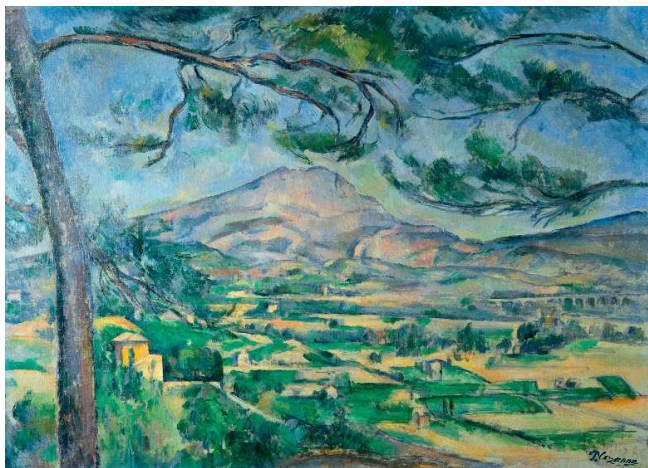
Le rythme n'est pas la cadence, ni le tic-tac d'une horloge. On peut le visualiser par le mouvement de la vague dans sa montée anticipant sa descente et inversement.

Il se produit une conjonction de deux tensions contraires sans qu'il en résulte une immobilité. Maldiney, toujours minutieux, de préciser que « la vague n'est pas à proprement parler un rythme ». Il lui manque « l'imprévisibilité de la rupture qui est aussi celle du franchissement. Un rythme ne se déroule pas dans l'espace et le temps, ils sont impliqués en lui ».

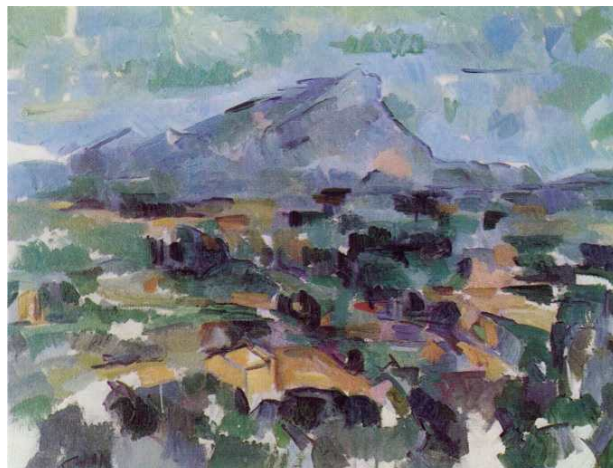
Regardons maintenant deux versions de la montagne Sainte-Victoire. Elles nous montrent le processus créatif de Cézanne.

Elles éclairent la définition de la forme telle que l'entend Maldiney. Il ne s'agit pas simplement du contour de la forme (le dessin) mais aussi de tous les mouvements internes, de toutes les vibrations de la couleur.

Il la nomme « *gestaltung* » reprenant la formulation de Paul Klee « c'est-à-dire une forme en formation, qui fraye sa propre voie ». Le suffixe « *ung* » note Maldiney marque l'activité, le mouvement. Elle est en cela proche du « *playing* » winnicottien.



Paul **CEZANNE**
Montagne Sainte Victoire avec un grand pin
Vers 1885-1887
Huile sur toile, 67 x 92 cm
Courtauld Institute of Art, Londres



Paul **CEZANNE**
Montagne Sainte Victoire
Vers 1904-1906
Huile sur toile, 63.5 x 83 cm
Kunsthau Zurich, Inv. 1946/0014
Inv. P.1934. SC.55

La première version 1885-1887 correspond au second temps du processus créatif (le premier étant, pour rappel, celui de la cogermination). Plongé dans un chaos irisé, il en sort grâce au dessin, « à la tête géométrique », « mesure de la terre ».

« Lentement les assises géologiques m'apparaissent. Tout tombe d'aplomb ». Dans cette version, on entend, s'adressant à son cocher, l'exaltation de Cézanne surgissant « avec les bleus ... les bleus là-bas sous les pins ».

Le mouvement des pins épouse le contour de la montagne. Puis « c'est la catastrophe », tout s'écroule (la deuxième version de 1904-1906). Les terres rouges sortent « d'un abîme » (du Rien). « Je vois...par tâches ». « L'assise géologique... le monde du dessin s'est écroulé ». « Un cataclysme l'a emporté ».

L'issue de cet abîme est l'irruption expansive de la couleur. Cézanne écrit : « Le rayonnement de l'âme, le regard, le mystère en lumière... les couleurs ! »

« Une logique aérienne colorée remplace brusquement la tête géométrique ».

La couleur est aussi première pour Van Gogh. Dans ses lettres à Théo, il évoque la haute note jaune atteinte dans l'été 1888, en présence d'un champ de tournesols.

Cette couleur dominante irradiante appelle toutes les autres dans leur puissance, dans une énergie spatialisante.

« Ces bleus, ce jaune sont, dit Maldiney, introduction au monde, lieu de rencontre avec le monde de Van Gogh et de Cézanne ».

Ils font partie « de ces sensations confuses que nous apportons en naissant. »

Ainsi que nous venons de le voir, à partir de Cézanne, l'abstraction d'un tableau c'est le régime de la forme c'est à dire la « gestaltung », une forme en formation. Cela caractérise aussi bien une peinture figurative qu'abstraite.

Pour conclure, cette phrase de Maldiney : « Une œuvre d'art s'origine au vide qu'elle manifeste. Il n'y a pas l'ouvert d'un côté et l'œuvre de l'autre, il n'y a pas à proprement passage de l'un à l'autre ; il n'y a ni unité, ni disjonction. Mais c'est à l'unisson de la révélation de ce qui est que surgit l'origine intérieure à même ce qui est, et qu'est l'ouvert. Et plus vous laisserez cela se penser en vous, plus vous commencerez à comprendre ce qu'est non seulement la peinture mais tout l'art ».

C'est ce que nous avons tenté de faire dans cet ARRC.

La psychanalyse à l'épreuve du sujet connecté

Cristina Lindenmeyer

Avec

Jean-Michel BESNIER (philosophe),

Niké d'ASTORG (4^e groupe),

Samuel LEPASTIER (SPP),

Gabriela PATINO-LAKATOS (psychologue, CMP pour enfants),

Serge SORIANO (AEF, APF).

Tout d'abord, un grand merci à Isabelle Cahingt, coordinatrice des ARCC, pour son invitation à intervenir aujourd'hui. Nous sommes ravis de pouvoir partager avec vous quelques éléments qui ont nourri notre atelier, ainsi que certaines pistes de réflexion sur lesquelles nous avons cheminé jusqu'à présent.

Cette présentation ne pourra malheureusement pas rendre compte de l'ensemble des textes travaillés pendant ces quatre années et des situations cliniques qui ont jalonné nos rencontres et qui, pourtant, ont été constamment présentes en toile de fond. Elles ont grandement contribué à enrichir nos échanges et à ancrer nos réflexions dans la réalité du terrain.

En plus de nos rencontres, certains membres de l'atelier ont aussi participé à l'activité « Débat avec un chercheur » du groupe de travail « Santé, numérique et IA » du Centre Internet et Société du CNRS, auquel certains d'entre nous participent. L'enregistrement de cette activité est disponible au grand public d'ailleurs.

Il ouvre les yeux et arrête l'alarme de son téléphone. Il vérifie rapidement sa courbe de sommeil sur sa montre connectée, puis titubant, car il est resté une partie de la nuit devant une série proposée par son applicatif Netflix, il va boire son café, programmé la veille, tout en consultant ses messages, ses réseaux et les informations qu'il reçoit à flux continu.

Après s'être habillé, il se rend au métro où le portillon s'ouvre au contact de son portable. Pendant le trajet, il continue la lecture d'un livre recommandé par un algorithme, car correspondant à ses intérêts actuels, tout en écoutant une playlist générée par IA.

Au fil de la journée, tout en effectuant son travail, il vérifie très régulièrement ses réseaux pour ne manquer aucune information ni aucune tendance.

À l'heure du déjeuner, il préfère se commander un repas via une appli de livraison. En attendant, il vérifie ses factures via son application bancaire, achète un produit mis en avant par un influenceur, et scrolle sur des vidéos. Le repas arrive et, tout en mangeant, il se connecte en visio avec sa famille.

Nous sommes à la moitié de la journée et il a déjà réalisé ces multiples tâches à travers un seul objet : son smartphone dans sa main.

Cette scène, désormais banale, fait partie de notre quotidien. Elle ne nous étonne plus.

Pourtant, vivre et grandir dans une époque où les relations sont majoritairement virtuelles et médiées par nos objets numériques, entraînent des conséquences subjectives que nous ne connaissons pas suffisamment.

Il ne fait aucun doute que l'hyperconnectivité est devenue un pilier de notre culture actuelle. Nous vivons en une immersion constante dans un monde numérique, où l'information circule à une vitesse vertigineuse et l'interconnexion est en continu.

Ce monde n'est plus un film de science-fiction ni une dystopie : il est déjà là.

Ce qui frappe, c'est la rapidité avec laquelle il s'est imposé. On le désigne souvent sous le nom de « quatrième révolution », une transformation technologique et sociale marquée par la convergence entre technologies numériques et biotechnologies, représentée par des innovations comme l'intelligence artificielle.

Si la première révolution industrielle (mécanisation par la vapeur) a duré 80 ans, la deuxième (électrification) 50 ans, la troisième (informatique) 40 ans. La quatrième, quant à elle, évolue à une vitesse fulgurante. Son potentiel est tel qu'en l'espace de moins de 10 ans, elle pourrait aussi bien incarner la promesse du progrès pour l'humanité ou, au contraire, sa chute. Cela crée d'un côté, les techno-optimistes, rêvant de progrès technologiques fusionnants avec l'humain et capables de résoudre les grandes crises sociales, d'améliorer la qualité de vie, voire de vaincre la maladie et la mort comme souhaitent les transhumanistes. De l'autre, les technopessimistes redoutant des effets contraires : chômage massif, inégalités croissantes, surveillance excessive, production des nouveaux symptômes.

Toutefois, notons d'emblée que l'humain augmenté du monde numérique est, pour reprendre l'expression de Jean-Michel Besnier (2012), un humain diminué. En effet, la logique binaire de l'informatique ne laisse pas de place au conflit psychique dont nous savons la place essentielle dans la construction de la psyché. Si la pensée naît du doute, la machine conduit au mieux à une pensée opératoire (C. Lindenmeyer, 2020).

En effet, à l'ère du numérique omniprésent, le sujet avance entouré d'écrans, cerné d'algorithmes, habité par des objets qui lui répondent et lui proposent des solutions.

Notre atelier de recherche, enraciné dans la clinique psychanalytique, et attentif aux dialogues interdisciplinaires, s'est engagé à explorer cette nouvelle scène de la subjectivité, où l'humain se noue à ses artefacts technologiques.

Autrefois outils, ces objets sont désormais fétichisés par certains sujets. Ils filtrent le lien, modèlent le désir, transforment la perception du corps, de l'autre, de la réalité. Les réseaux sociaux, les interfaces conversationnelles, les assistants vocaux – loin d'être de simples commodités – deviennent les miroirs troubles dans lesquels le sujet cherche à se reconnaître, ou à s'oublier.

Un constat s'impose : nous ne sommes plus seuls. Un double numérique nous accompagne, nous devance, nous imite. Parfois réconfortant, parfois inquiétant.

La psychanalyse, dans cette nouvelle configuration, peut-elle se taire ? Ne doit-elle pas aussi interroger quel nouveau théâtre l'algorithme ouvre au transfert (je pense au livre de Leo Bleger), comment il redessine les contours du fantasme, et comment l'algorithme sollicite l'inconscient ?

Questions à la fois anciennes comme témoignent certains textes psychanalytiques et radicalement neuves : que devient le sujet dans le maillage serré de l'hyperconnexion, des algorithmes omniprésents, de l'intelligence artificielle qui anticipe nos désirs avant même que nous ne les formulions ?

Nous traversons une époque où le numérique n'est plus un simple outil. Pour certains, il est devenu lieu de vie, prolongement de soi, partenaire silencieux de l'intime. Smartphones, réseaux sociaux, plateformes d'exposition : ces objets familiers sont devenus des organisateurs de notre réalité quotidienne. Ils redistribuent notre rapport à nous-mêmes, aux autres, à la présence, à l'absence, au désir. Ils s'immiscent au creux des solitudes, soutiennent des tentatives de subjectivation, et peuvent tisser des liens symptomatiques, là où le sujet s'efface.

Notre démarche s'ancre dans une double orientation. D'un côté, notre regard est irrigué par la clinique psychanalytique, attentive aux effets du numérique : isolements renforcés, dépendances silencieuses, addictions, effritement du lien à l'autre incarné et à son propre corps. De l'autre, nous résistons à toute lecture alarmiste. Nous suivons la manière dont le philosophe Bernard Stigler reconnaît le numérique, comme un *pharmakon* – poison et remède, entrave et ressource, menace et promesse.

L'humain, comme le rappelait Freud (1930), est depuis toujours un être technologique. Ce « dieu prothétique » (C. Lindenmeyer, 2018), disait-il, n'a cessé d'augmenter ses limites par des extensions matérielles. Toutefois aujourd'hui, les prothèses ne prolongent plus seulement les membres : elles colonisent notre mémoire, travestissent le langage, simulent la présence de l'autre. Elles deviennent objets d'investissement pulsionnel, miroirs de nos fantasmes, doubles de nos mondes psychiques.

Car l'interface entre un sujet et son objet connecté ne se réduit pas à une interaction fonctionnelle. Elle est habitée par le fantasme, par les contenus inconscients. L'objet technologique devient ainsi un miroir troublant, un double parfois apaisant, parfois menaçant. Un « sosie » (1997), au sens où Pierre Fédida l'entendait – figure ressemblante qui, paradoxalement, peut aussi nous éloigner de nous-mêmes.

Avec l'irruption de l'intelligence artificielle, c'est une ère inédite qui s'ouvre. Les chatbots, comme chatGPT, moteurs prédictifs et autres dispositifs capables d'imiter la parole humaine instaurent un malaise singulier – celui de l'inquiétante étrangeté. Ces machines nous parlent dans notre langue, mais c'est une langue sans chair, sans affect, sans histoire, sans inconscient. Elles donnent à voir une altérité radicale, sous les traits de la familiarité.

Les réseaux sociaux, tout comme l'intelligence artificielle générative, ne se contentent pas de transmettre nos paroles et de diffuser notre visibilité : ils deviennent des milieux pulsionnels, des espaces où se déploient desirs, manques, projections, rejets. Ils prolongent les lignes du fantasme dans la trame numérique, ils offrent des surfaces d'inscription aux contenus inconscients.

Dans ces territoires d'écrans, et de données, des effets transférentiels singuliers apparaissent : l'autre, jadis incarné, s'y fait image, avatar, suggestion, réponse automatisée. Mais l'inconscient, fidèle à lui-même, ne disparaît pas : il circule autrement, il glisse dans les commentaires, les silences, les « likes » manqués ou surinterprétés. Il s'exprime dans la construction fantasmatique du profil de l'autre, dans les attentes déçues, les projections décuplées, les absences réinventées.

Car l'inconscient émerge dans la relation – relation à l'Autre, au regard, à la parole échangée ou refusée. Or, lorsque cette relation est médiatisée par la technologie, une nouvelle scène psychique peut alors s'ouvrir. Une scène sans corps ni chair ; une scène sans voix réelle, portant saturée de signifiants.

Ainsi, la médiation technologique ne se contente pas de faciliter la communication : elle modifie en profondeur la dynamique relationnelle. Elle la déplace, la trouble, l'enrichit, ou la fige. Elle ouvre de nouvelles formes de lien, mais aussi de nouvelles impasses. Car ce qui s'échange à travers le fil numérique, ce n'est pas seulement de l'information : ce sont des fragments de soi, des élans libidinaux, de contenus fantasmatiques en quête de scène.

Nos observations cliniques le confirment. Ainsi pour Émilie, dont l'histoire amoureuse se déploie exclusivement à travers l'écran, révèle une virtualité toute puissante, capable de nourrir le fantasme mais de rendre insoutenable la rencontre incarnée. Une fracture se dessine alors entre le moi numérique et le corps réel, entre le désir projeté et la réalité de l'autre.

Durant ces mois suspendus en raison du confinement, Émilie noue une relation à distance avec un jeune homme vivant à l'étranger. Portée par la voix, soutenue par l'image, la rencontre s'ancre dans le numérique. Les écrans deviennent des surfaces d'intimité, les pixels des fragments de présence. À travers les dispositifs technologiques, une sexualité s'organise – intense, mais sans contact. Une sexualité qui se nourrit de ses fantasmes et s'élabore dans l'absence. Émilie parle, regarde, s'excite, jouit.

Cette relation prend alors la forme d'une néo-masturbation, où les éléments de l'autre – sa voix, son visage – sont incorporés à l'univers auto-érotique d'Émilie. Ce n'est pas un véritable échange : c'est une mise en scène du désir, orchestrée par la technologie, qui permet au fantasme de se déployer sans friction, sans surprise, sans l'intrusion du corps réel de l'autre.

Mais lorsque les frontières géographiques s'effacent et que le jeune homme vient lui rendre visite, le fantasme vacille. Émilie se heurte à l'épreuve du corps de l'autre. Elle me confie, troublée, que l'odeur de sa peau, la texture de son épiderme, le grain de sa voix en présence lui sont devenus insupportables. Ce qui, à distance, éveillait son désir, devient, dans la proximité incarnée, source de rejet.

Le virtuel, en autorisant une jouissance sans altérité incarnée, a renforcé le fantasme au point de rendre la réalité insoutenable. Là où l'écran filtrait, la présence déferle. Là où le désir pouvait se projeter sans limite, le corps de l'autre vient rappeler sa matérialité, son opacité, la différence, son irréductible étrangeté¹.

Ce cas d'Émilie ne dit pas seulement quelque chose de notre époque : il révèle, dans sa nudité, le choc entre deux régimes du lien – l'un spectral et maîtrisé, l'autre charnel et imprévisible. Cela est peut-être aussi l'un des grands défis de notre temps : comment habiter un monde où l'imaginaire est surexposé, mais où la rencontre, la vraie, celle des peaux, des odeurs, des silences partagés, devient de plus en plus redoutée ?

L'inquiétante étrangeté

Dans son texte de 1919, *Das Unheimliche* – traduit par *L'inquiétante étrangeté* – Freud met au jour un affect subtil, dérangeant, niché au croisement du familier et de l'étrange. Dans le sillage du texte majeur d'Otto Rank sur le double, source évoquée dans la réflexion freudienne, Freud y évoque les automates, les poupées, les doubles – ces figures qui miment l'humain sans l'être. Leur ressemblance nous trouble précisément parce qu'elle s'approche trop de nous, tout en conservant une opacité inquiétante. Le familier (*heimlich*), en devenant *unheimlich*, se retourne contre lui-même : il n'est plus rassurant, mais menaçant.

Ce sentiment surgit, selon Freud, lorsque quelque chose d'autrefois connu mais refoulé remonte à la surface. Ce n'est pas l'objet en soi qui est étrange, mais ce qu'il ravive en nous – un souvenir crypté, une trace enfouie, une peur ancienne. L'automate, en ce sens, est le théâtre muet où rejoue non seulement l'angoisse de castration, comme chez Nathanaël, héros du conte de Hoffmann, dont la passion pour l'automate Olympia l'éloigne du vivant, de l'amour réel, mais aussi du narcissisme primaire qui donne vie à sa quête d'omnipotence peu importe l'objet.

Aujourd'hui, cette inquiétante étrangeté trouve un écho saisissant dans notre rapport à l'intelligence artificielle. Les chatbots, comme chatgpt, robots humanoïdes et interfaces prédictives – ces entités sans corps, sans histoire, sans inconscient – parlent pourtant notre langue, anticipent nos demandes, miment nos émotions. Ils nous ressemblent, mais leur intériorité est un leurre. Ce sont des miroirs froids, saturés d'informations, mais vides de subjectivité.

Et pourtant, face à eux, quelque chose frémit : un trouble subtil, un vertige discret. Car ces machines nous imitent si bien qu'elles nous renvoient, en creux, une image déroutante de notre propre fonctionnement. Elles parlent comme nous, nous donnent l'illusion qu'elles pensent comme nous – ou plutôt : elles parlent *pour* nous,

1. Cette agressivité inhérente à l'Autre, à l'étrangeté, est ainsi restée en dehors de la « relation ». Je me demande donc : cette dimension agressive, cette haine qui peut surgir dans la rencontre en présence, peut-elle être accueillie et travaillée dans un dispositif où seuls l'image et la voix sont présents ?

pensent à notre place. La frontière entre l'humain et la machine s'efface où surgit l'inquiétude, l'objet que j'ai en face me répond à la perfection, mais n'est qu'un algorithme. Qui est ce double sans corps qui me devance dans mes désirs ?

Ce paradoxe – de la proximité dérangeante – est au cœur du phénomène. Ce n'est pas tant l'étrangeté de l'IA qui nous bouleverse, mais sa ressemblance trop exacte.

C'est pour cela qu'en 2012, le roboticien japonais Masahiro Mori a expérimenté l'évolution du sentiment de familiarité qui apparaît au contact des robots androïdes et il a mesuré le moment où survient un malaise voire une épouvante quand la proximité avec eux nous devient trop réaliste. Il a nommé « vallée de l'étrange » la « familiarité négative » qui survient alors et « inquiétante étrangeté » le sentiment qu'elle provoque chez l'observateur.

La machine à influencer

Et ce trouble n'est pas sans résonance avec un autre texte de 1919, publié cette même année que celui de Freud : *La machine à influencer*, de Victor Tausk. Dans ce texte clinique, le psychiatre décrit des patients schizophrènes persuadés qu'une machine extérieure manipule leur corps, leur pensée, leur affect. Cette machine, souvent commandée par une figure aimée devenue persécutrice, fonctionne comme un double technologique du Moi : elle pense à leur place, elle parle à leur place. Elle désapproprie le sujet de lui-même. Ce n'est plus un miroir : c'est une dépossession.

Ce dispositif délirant imite à la perfection les pensées, les gestes, les sensations du sujet... jusqu'à effacer toute frontière entre le moi et son reflet mécanique. Le sujet se voit littéralement exproprié de lui-même : ce n'est plus lui qui agit, mais une machine qui pense à sa place, parle pour lui, ressent en lui. Une sorte de miroir inversé, agissant et dominateur.

Dans ce texte de Tausk, ce double technologique n'est pas un simple clone : il est persécuteur, intrusif, omniscient. Il prend possession du corps et de l'esprit, incarnant une forme de toute-puissance narcissique angoissante. Le Moi devient objet de manipulation, vidé de son autonomie, transformé en marionnette de son propre reflet.

N'est-ce pas aussi ce que pointait Clérambault – maître en psychiatrie de Lacan selon les propres termes de ce dernier – dans sa description de l'automatisme mental, forme de psychose dans laquelle le patient réagit aux ondes, « voix », ou hallucinations, qui, par le syndrome d'influence qu'elles entraînent, ne cessent de le contraindre.

Et nous ne pouvons pas oublier en 1959, quand Harold Searles (1959/2014) identifiait également l'intérêt spécifique des patients schizophrènes pour les machines.

Est-ce que dans les cas décrits par Tausk, Clérambault et Searles comme dans l'expérience contemporaine de l'IA, nous ne retrouverions pas ce même trouble : le double qui agit à notre place, l'autre qui semble nous connaître mieux que nous-mêmes ? Ce délire d'influence résonnerait avec l'expérience actuelle où nos choix, nos goûts, nos mots sont préfigurés, prédits, présélectionnés ? Car l'IA ne se contente pas de refléter : elle agit. Elle devance. Elle remplace. Est-ce que l'algorithme, tel une divinité invisible, orchestrerait une version de nous-mêmes que nous ne nous sommes pas encore formulés ?² Autrement dit, ce qui était folie hier, pourrait être bien l'ordinaire du sujet contemporain ?

2. Deux textes, deux voix de la psychanalyse en éveil, surgissent en 1919, comme un écho partagé d'un monde fracassé par la guerre et traversé de modernités troublantes : *L'inquiétante étrangeté* de Freud et *La machine à influencer* de Victor Tausk. Ces écrits, bien que distincts, s'inscrivent dans un même climat intellectuel – celui d'un après-coup traumatique où le sujet vacille, où l'humain, ébranlé dans ses fondements, projette ses angoisses sur des figures techniques.

Et c'est là que le vertige commence. Que devient notre unicité, notre continuité, notre capacité à désirer, lorsque nos pensées semblent anticipées, nos gestes prédits, nos mots devinés ?

Dans cette mise en miroir technologique, c'est tout le travail de subjectivation qui est mis à l'épreuve. Le double – hier délirant, aujourd'hui programmé – devient le révélateur d'une inquiétude fondamentale : celle de perdre le contrôle sur soi-même, d'être habité, orienté, voire effacé par une instance extérieure qui nous ressemble étrangement... et qui pourtant, n'est pas nous³.

Lacan, la cybernétique et l'IA : une relecture nécessaire

Nous avons également travaillé le Séminaire II (1954-1955) de Lacan, séminaire réalisée dans les mêmes années de la promotion de l'IA comme discipline scientifique par John McCarthy.

Dans ce séminaire Lacan distingue le symbolique, qui structure le sujet via le langage, du Moi, instance imaginaire et défensive. A partir de là, il a interrogé le lien entre le symbolique et la cybernétique, modèle où les symboles sont réduits à des binarités (0 et 1). Selon lui, les symboles 0 et 1 transcrivent en réduisant à l'essentiel l'ordre de *présence et d'absence* qui caractérise le symbolique.

Pour Lacan, effectivement la machine incarne un système symbolique épuré : mais comme elle ne pense pas, elle produit seulement ce qui lui est demandé, opérant sur un modèle prévisible et déterministe.

Mais ces réflexions réalisées dans les années 50 ont été complexifiées par l'intelligence artificielle générative, nous amenant à réfléchir sur les effets subjectifs qu'elle induit.

L'algorithme aujourd'hui

Effectivement, l'algorithme ne rêve pas, ne doute pas, ne désire pas. Et pourtant, il nous analyse, nous devine, nous suggère des solutions. Il avance derrière la fluidité d'une interface, apprenant nos gestes, enregistrant nos hésitations, anticipant nos choix avant même qu'ils émergent à notre conscience. Sous couvert de nous servir, il nous encadre. Sous prétexte de nous libérer du hasard, il colonise notre liberté.

Ainsi, ce qui, jadis, émergeait dans le tâtonnement, le manque, la surprise, se voit enfermé dans une boucle de répétition. Le désir – cette errance fertile, cette énigme intime – devient captif d'un circuit de satisfaction immédiate. L'objet numérique, véritable prothèse psychique, au lieu de soutenir l'élaboration subjective, impose des formes et des réponses normalisées et standardisées. Ce n'est plus l'attente qui guide, mais l'offre permanente. Ce n'est plus le détour, mais le raccourci.

Mais cette emprise n'est pas sans faille. Car le sujet, même lorsqu'il est cerné par les logiques algorithmiques, demeure traversé d'inconscient, capable de bifurcation, d'invention, de jeu. Certains, dans les interstices de ce système, trouvent des voies de création, des appuis pour penser, pour rêver, pour reconstruire une parole. Là où l'objet numérique semblait devoir s'imposer comme maître, il devient parfois **un allié transitoire**, un partenaire inattendu.

C'est dans cette tension que s'inscrit notre proposition : penser la relation entre le sujet et l'objet numérique non comme une simple interaction, mais comme une **interface**. Un lieu de passage, un lieu de projection. Un espace où s'entrelacent l'imaginaire, le symbolique, le désir, les fantasmes et l'inconscient.

Aujourd'hui, de nombreux adolescents trouvent sur Internet et les réseaux sociaux des réponses à leur mal-être, des solutions qui semblent leur offrir un sens à leurs tourments psychiques. Face à la réactivation de conflits infantiles propre à la période adolescente, ces plateformes deviennent des lieux de suggestion et captation (terme utilisé dans le milieu) puissants, où les algorithmes captent leurs comportements et préoccupations, influençant

3. Le transhumaniste Ray Kurzweil prophétise qu'un jour – vers 2030 ou 2045 – cette étrangeté s'effacera, car nous aurons fusionné avec la machine. Mais que perdra-t-on dans cette fusion ? Et que restera-t-il de l'humain, si le manque, l'altérité, le silence et le désir sont remplacés par une réponse immédiate, fluide, parfaite ? Peut-être que le vrai enjeu n'est pas tant la peur de la machine, que l'inquiétude de se reconnaître trop bien en elle ?

croyances et représentations. Ainsi, les réseaux sociaux ne sont plus de simples miroirs comme c'était le cas au début des années 2000 : ils participent activement à la construction des symptômes, en fournissant aux jeunes un cortège de signifiants comme « dépression », « déréalisation » ou « angoisse de séparation », qui, bien que semblant donner forme à leur angoisse, les enferment dans des groupes virtuels aux identités figées et imaginaires.

Alors qu'autrefois ces signifiants étaient introduits par une rencontre réelle avec le monde « psy », Internet occupe désormais cette place, et redéfinit le rapport des adolescents à leur souffrance. Ainsi émergent des nouvelles communautés virtuelles, comme celles des INCELS et FEMCELS. Les INCELS, adolescents et jeunes hommes, FEMCELS, adolescentes et jeunes femmes, qui se percevant comme exclus du désir féminin ou masculin, développent un discours de ressentiment et se réunissent dans ces groupes. Dans la série *Adolescence* sur Netflix, nous pouvons voir l'exemple d'un Incel, dans la figure du protagoniste de cette série.

Enfin, ces groupes illustrent comment le numérique structure aujourd'hui des subjectivités souffrantes, transformant les écrans en nouveaux architectes des symptômes adolescents.

Un autre exemple : Sophie, une jeune fille joyeuse et sociable, voit sa vie basculer après une expérience apparemment anodine. Lors d'une fête, elle partage une photo d'elle-même, vêtue d'un corset jugé « sexy » par ses amies. Encouragée par leurs compliments, elle poste cette photo sur les réseaux sociaux. Rapidement, elle entre dans une attente anxieuse des "likes" et des commentaires, qui arrivent en masse. Mais ce qui débute par des réactions positives se transforme en une avalanche de critiques humiliantes et sexistes.

En quelques jours, Sophie devient la cible d'un cyberharcèlement. Les insultes prolifèrent, des montages moqueurs circulent et deviennent viraux. Elle ne peut résister à la tentation de vérifier chaque notification sur son téléphone, aggravant son sentiment d'humiliation. Cet envahissement numérique déborde dans sa réalité quotidienne : elle ne veut plus sortir ni aller à l'école, craignant que ses harceleurs soient parmi ses camarades.

Les nuits de Sophie deviennent hantées par des cauchemars, symboles d'une situation traumatique qu'elle tente de maîtriser. Incapable de partager son vécu avec ses parents, par peur de leur jugement, elle s'enferme dans un isolement. Cette spirale de détresse la mène à une tentative de suicide.

En thérapie, Sophie réalise que ses cauchemars, tout comme les contenus toxiques des réseaux sociaux, rencontre certaines parties de ses propres angoisses refoulées.

À l'ère numérique, les adolescents construisent leurs symptômes dans un espace saturé de discours et d'images, où les réseaux sociaux ne se contentent plus de refléter leur mal-être, mais en deviennent les architectes de leurs symptômes. Influencés par des algorithmes qui captent leurs préoccupations, les adolescents adoptent des récits préfabriqués qui donnent forme à leur souffrance tout en l'enfermant. L'écran devient ainsi la scène où se rejoue une quête de sens, entre désir de reconnaissance et perte de repères, transformant le symptôme en langage d'appartenance plutôt qu'en expression singulière.

L'écran n'est plus un simple médium : il est devenu le théâtre, le script et parfois même le metteur en scène, au sens de J.B.Pontalis, d'une adolescence en quête de sens.

Ainsi, l'interface devient **un théâtre intérieur et extérieur**, un lieu où peuvent s'éprouver les contradictions de l'humain : aliénation ou subjectivation, répétition ou invention, clôture narcissique ou ouverture à l'altérité.

Entre manque originaire et illusion de complétude

Nous savons que l'être humain vient au monde prématuré et inachevé. À sa naissance, il ne peut répondre seul à ses besoins vitaux : il est soumis à ses excitations internes et plongé dans un environnement encore illisible. Sa survie dépend immédiatement de la présence d'un autre – un autre humain qui lui apporte bien plus que des soins biologiques. Ce premier autre, que Freud appelle le *Nebenmensch* (1895), occupe une fonction maternelle. Il ne se contente pas de nourrir ; il enveloppe, il câline, il interprète. Par ses gestes, ses regards, ses paroles, il introduit le nouveau-né dans un univers libidinalisé et symbolique. Il transforme l'expérience brute du déplaisir en satisfaction. C'est dans cette opération que naît le principe de plaisir.

Mais cette expérience de plaisir inaugural ne s'effacera pas : elle demeure comme un reste, un excédent, une attente. Elle devient *Das Ding* – la « Chose » freudienne (1895/1991), objet perdu, toujours recherché, jamais retrouvé. Dès lors, tout objet n'est jamais qu'un substitut : ce que le sujet cherche à travers lui, ce n'est pas l'objet en soi, mais la trace de ce plaisir premier, la complétude originaire, fantasmée et désirée. Freud le formule ainsi dans *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905) : « Trouver l'objet, c'est proprement le retrouver. »

L'hypothèse avec laquelle nous travaillons actuellement est la suivante : c'est au cœur de cette quête narcissique primaire que les objets numériques, promettant une satisfaction immédiate, une réponse instantanée, un lien sans friction attirent le sujet. Car c'est sur ce socle narcissique primaire que repose la promesse dominante des technologies actuelles : celle de guérir l'humain de son incomplétude, de combler son manque structurel, ce qui le constitue depuis toujours comme être désirant.

Dans cette logique, l'objet technologique devient le vecteur d'une toile orchestrée par les algorithmes : une satisfaction permanente, calibrée, anticipée. Mais cette satisfaction, en court-circuitant le manque, ne risque-t-elle pas de figer le sujet, de l'anesthésier, de le priver de son désir, de sa faille vivante ?

Les téléphones, les ordinateurs – désormais dotés d'intelligence artificielle générative – ne sont-ils pas nos nouvelles prothèses pulsionnelles, nos compagnons symptomatiques ? Durant les confinements, ils ont joué un rôle crucial : ils ont maintenu du lien, soutenu la continuité libidinale, apaisé l'angoisse d'isolement, de perte, d'effondrement. La voix, l'image, le regard à travers l'écran ont servi de relais à des pulsions partielles.

Mais cette même technologie, en permettant une relance du lien libidinal, a aussi produit son revers : elle nous a éloigné du corps de l'autre, appauvri le lien charnel, déréalisé les relations incarnées. Car l'objet technologique peut relier autant qu'il sépare, soutenir autant qu'il empêche. Il alimente le fantasme, mais compromet la rencontre.

Dans ses travaux sur le narcissisme et ses liens avec le négatif, André Green (1983/2007) éclaire avec finesse la dynamique du Moi dans ses relations précoces à l'objet. Il montre comment, dans le prolongement du narcissisme primaire, le Moi s'identifie à un objet idéalisé, **dans un mouvement de fusion où l'altérité est niée**. Le sujet ne rencontre pas l'autre : ils se confondent. L'objet, au lieu d'être reconnu dans sa différence, est absorbé dans un imaginaire de complétude, au sein d'un Moi qui se rêve tout-puissant.

Or, ce mécanisme se rejoue aujourd'hui dans certains investissements des objets numériques. Le sujet renonce alors à la relation à l'autre – cette relation qui suppose la déception, l'attente, la perte – pour se replier vers une fusion avec un objet entièrement disponible, **soumis au désir, répondant sans résistance**.

L'objet numérique devient, **une « extension du Moi »**. Il ne s'oppose pas, il prolonge. Il ne séduit plus, il reflète. L'idéal narcissique s'y déploie sans entraves : une jouissance sans faille, une satisfaction immédiate, sans délai.

Cet investissement narcissique du numérique soutient **l'illusion d'un Moi autonome**, indépendant de l'objet, alors même que cet objet est absorbé, idéalisé, vidé de sa différence. Il n'est plus le partenaire du désir, mais le miroir parfait, **le support docile d'un fantasme de toute-puissance**.

Ainsi, l'objet narcissique numérique garantit – de manière certes illusoire, mais efficace – une forme de satisfaction immédiate, vécue, comme une expérience « **éprouvée sans obstacle** » et un apaisement « **obtenu sans entraves** ».

Mais cette promesse, si séduisante soit-elle, ne nous fait-elle pas payer le prix de l'exclusion de l'autre ? et également, la négation de la conflictualité constitutive de la psyché et du lien humain ?

Bibliographie

- Besnier, J.-M. (2012). *L'Homme simplifié : Le syndrome de la touche étoile*. Fayard.
- Bleger, L. (2004). *Analyse en présence, analyse à distance*, PUF.
- Clérambault, G. G. de. (1992). *L'Automatisme mental*. In *Les empêcheurs de penser en rond*. Le Plessis-Robinson.
- Fédida, p. (1997). Sosie le Merveilleux. *Revue Fait de l'analyse*, (2), 23–37.
- Freud, S. (1895/1986). *Projet de psychologie scientifique de Freud. Un nouveau regard*. PUF.
- Freud, S. (1895/1991). *Projet de psychologie scientifique de Freud, un nouveau regard*, pUF.
- Freud, S. (1905/1987). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Gallimard.
- Freud, S. (1919/1996). L'inquiétant. In *Œuvres complètes* (Vol. XV). PUF.
- Freud, S. (1930/1994). Malaise dans la culture. In *Œuvres complètes* (Vol. XVIII). PUF.
- Green, A. (1983). *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Minuit.
- Lacan, J. (1954–1955). *Séminaire II : Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*.
- Lindenmeyer, C. (2018). L'homme est pour ainsi dire devenu une sorte de dieu prothétique. In *La psychanalyse est-elle mortelle ? Débats en psychanalyse*. *Revue Française de Psychanalyse*, PUF, 119–140.
- Lindenmeyer, C. (2020). Quand la psychanalyse rencontre l'humain augmenté. *Revue Corps et Psychisme. Recherches en Psychanalyse et Sciences humaines*, 2020/1(76).
- Mori, M. (2012). Le Bouddha dans le robot. *Revue Gradhiva, Robots étrangement humains*, (15).
- Pontalis, JB., (1977). *Entre le rêve et la douleur*, Gallimard.
- Searles, H. (1986). *L'environnement non humain*. Gallimard.
- Tausk, V. (1919/2010). *L'« appareil à influencer » des schizophrènes*. Paris: Payot, coll. Petite Bibliothèque Payot.

ENTRETIENS

Samedi 14 et dimanche Juin 2025

Encore et toujours la sexualité à l'épreuve ?

Introduction

Cristina Lindenmeyer

Je suis très heureuse d'introduire ces entretiens intitulés « *Encore et toujours la sexualité à l'épreuve ?* », qui viennent clore notre dernière activité avant l'été. Nous terminerons dans la continuité des réflexions menées tout au long de l'année par le dernier comité scientifique, que je tiens ici à saluer chaleureusement.

Le trouble persiste, tenace, inquiétant, bousculant nos certitudes. C'est la sexualité, indocile, qui ne cesse de se prêter à l'interrogation. Non pas l'acte lui-même, mais ce que le sexuel charrie de fantasmes voilés, de secrets enfouis, d'infantile inavoué. C'est cette sexualité qui est au cœur de la psychanalyse, non pas comme une simple fonction biologique ou un acte reproductif, mais comme un foyer de tensions psychiques, une énigme constitutive du sujet. La sexualité freudienne, comme nous le savons, est celle de l'inconscient : enracinée dans l'enfance, se manifestant à travers le fantasme, résistant à toute réduction comportementaliste ou sociologique. Elle n'est pas une donnée stable, mais une dynamique, une force troublante qui structure le sujet et son rapport à l'autre.

Freud a opéré un renversement fondamental : il a fait de la sexualité infantile – jusque-là impensée car refoulée – le pivot de la construction psychique. C'est à travers des grands fantasmes inconscients que le sujet se constitue : fantasme de séduction, angoisse de castration, scène primitive... Ces figures ne décrivent pas des événements réels, mais des structures de pensée, des représentations symboliques, des mises en récit d'un sujet.

La scène primitive : un fantasme central et structurant

Parmi ces mythes, la scène primitive occupe une place singulière. Elle symbolise le moment où l'enfant, dans son imaginaire, construit son théâtre personnel. Ce fantasme – sur la fabrication des enfants, la puissance des adultes, mais aussi sur son exclusion – **marque** un tournant. Il fait vaciller sa toute-puissance et scelle en silence les premières identifications. Elle est initiation au mystère, mais aussi blessure, perte, questionnements.

Ce fantasme cristallise plusieurs éléments fondamentaux chez l'enfant : l'interrogation sur l'origine, la confrontation à une réalité qui échappe à sa compréhension, la douleur d'une exclusion. Il ne répond pas simplement à une question biologique : il est le théâtre où se jouent les premières formes de symbolisation, où l'enfant comprend qu'il vient d'une scène à laquelle il n'a pas participé, dont il est issu, mais aussi exclu. Exclu de la scène, en effet, mais exclu également d'un amour qui serait total et exclusif, puisque le parent se révèle être aussi un sujet qui désire et aime également ailleurs. Ce qui peut susciter chez l'enfant un sentiment d'être « déposé », « amputé » de cet amour qu'il croyait dans son illusion lui être exclusivement consacré.

La scène primitive marque donc une limite, ouvrant la voie aux premiers mécanismes d'identification sexuelle. Et pourtant, cette scène – centrale dans la clinique et la théorie psychanalytique – est aujourd'hui largement contestée. Ce savoir infantile est désormais mis en procès.

La sexualité infantile en crise : malaise dans la culture contemporaine

Le regard contemporain semble avoir du mal à accepter la sexualité infantile. La figure freudienne de l'enfant « pervers polymorphe » – traversé de pulsions, capable de jouissance, porteur de désirs – heurte les conceptions dominantes de l'enfance comme espace d'innocence et de pureté.

On préfère penser le traumatisme comme un événement venu de l'extérieur plutôt que comme le produit d'un conflit intérieur, et de la violence de ses propres pulsions. L'enfant n'est plus sujet de désir, mais une victime potentielle. Cela engendre un profond malentendu : là où la psychanalyse reconnaît la complexité du sexuel, notre époque cherche à le lisser, à le modeler. Ce déni de la sexualité infantile, déstructure une part essentielle de la lecture freudienne du psychisme.

L'idéologie identitaire : du conflit à l'essentialisation

Dans ce contexte, les idéologies contemporaines – issues de revendications légitimes : d'égalité des sexes et de reconnaissance des minorités – tendent parfois à se figer en doctrines normatives, où la liberté se modifie en devoir, et le droit à la différence en censure de l'universel.

Les identifications mouvantes, parfois fragiles et conflictuelles, propres au processus psychique, sont remplacées par des identités figées, perçues comme des essences. Les théories du genre, par exemple, ont certes permis d'ouvrir un espace critique salutaire en déconstruisant les stéréotypes. Mais certaines de leurs déclinaisons récentes, sous couvert d'émancipation, tendent à effacer la complexité du sexuel telle que pensée par la psychanalyse : c'est-à-dire un lieu de division, de non-savoir, de tension entre assignation biologique, position psychique et investissement fantasmatique. Ces théories, dans l'ombre desquelles s'installent bien des confusions, contribuent à marginaliser les grands récits psychanalytiques : le complexe d'Œdipe est jugé obsolète, la scène primitive décrite comme hétéronormée, la différence des sexes disqualifiée comme construction oppressive. Or ces critiques, qui pour une part peuvent contribuer à ce que les psychanalystes s'interrogent sur leurs théories et leurs pratiques, méconnaissent le plus souvent que le sujet freudien n'est pas un produit du social, mais une construction inconsciente, divisée, marquée par le manque, le désir et les conflits.

Le fantasme d'auto-engendrement : une nouvelle toute-puissance ?

Dans ce paysage, un nouveau fantasme semble dominer : celui de l'auto-engendrement. Fantasme d'un être qui n'aurait besoin de personne pour naître, qui se fabriquerait seul par la seule force de sa volonté – transfiguré par les discours contemporains. Ce fantasme ancien, aujourd'hui déguisé en quête de maîtrise, revendique une autonomie absolue, refusant la médiation de l'autre et niant la dette symbolique à l'égard de ses origines. Mais cette démarche, loin d'être libératrice, pose des questions vertigineuses : que devient le sujet lorsque l'identité n'est plus conçue comme traversée par le conflit ? Que reste-t-il de l'inconscient, lorsque l'idéologie dicte ce que chacun est supposé être ou ressentir ? Lorsque l'identité devient certitude, que reste-t-il du sujet, cet être de conflit, comme le souligne Freud à plusieurs reprises ?

Un rôle à tenir : la psychanalyse face aux mutations contemporaines

Face à ces bouleversements, les analystes ne peuvent ni fuir, ni se soumettre aux injonctions idéologiques. Car, que perd le sujet lorsque l'identité devient un absolu ? Quelles conséquences entraînent l'effacement de la scène primitive sur les constructions symboliques ? Jusqu'où peut aller le déni de la différence sexuelle sans compromettre le lien social lui-même ?

Il est dans la nature des idéologies de vouloir tout embrasser. Aujourd'hui, de l'identité à l'identitarisme, des sexes aux genres, de l'origine aux racines « wokistes », ces visions tendent à coloniser la vie psychique,

parfois de manière dogmatique. Il nous revient, en tant qu'analystes, de questionner la place **que** la psychanalyse peut – ou doit ? – occuper face à ces mutations culturelles.

Entre vigilance critique et fidélité à son invention, ces entretiens entendent rouvrir le débat : Quelles limites pour le fantasme d'auto-engendrement ? Quelle place pour la psychanalyse dans un monde où l'identité cherche à se passer du conflit psychique ? Comment continuer à parler de sexualité quand le langage lui-même est sommé de se conformer ? Quel rôle pour l'analyste, quand les dogmes remplacent les questions, quand la clinique se plie aux injonctions ?

Conclusion : rouvrir le débat

Ces entretiens s'inscrivent dans cette exigence : penser les mutations contemporaines sans renoncer à la rigueur théorique ; rouvrir le débat sans posture dogmatique ; maintenir la vigilance critique sans rejet stérile. Car il s'agit bien de savoir comment la psychanalyse peut continuer à éclairer ce que notre époque voudrait, coûte que coûte, recouvrir. Cela implique d'affronter des questions difficiles, à un moment où la psychanalyse est à nouveau l'objet de vives critiques.

Je laisse maintenant la parole à nos intervenants : À Olivia Todisco, d'abord, qui ouvrira avec sa conférence intitulée « ***Pour la sexualité*** ». Cet après-midi, Nicolas de Coulon – que nous remercions vivement pour sa présence – poursuivra avec une conférence intitulée

« ***Penser le sexuel chez les états-limites*** ».

Demain matin, Patrick Merot conclura ce cycle avec une intervention intitulée

« ***Quelle place donner au genre : le genre est-il un Sexit ?*** ».

Pour la sexualité

Olivia Todisco

J'aurais pu donner à ma conférence un titre encore plus provocateur comme : *Pro-sexe*, ce qui s'éclairera plus tard, ou bien un titre un brin plus littéraire : *Une scène sexuelle dans la tourmente*. Dans la tourmente, car au cœur de diverses oppositions : celle de la chair et du corps, celle du sexe et du genre ; et celles générées par le questionnement sur la féminité des théoriciennes queer telles Judith Butler ou Monique Wittig et qui pourrait se dire ainsi : « suis-je une femme lorsque je fais l'amour ? »

Mais revenons à l'opposition chair/corps, car comme nous le verrons, les problématiques esquissées résonnent entre elles.

Pour traiter de l'exaltation de la chair dans la scène sexuelle, je ferai appel au séminaire de Pierre Fédida : « Humain/ déshumain¹ », où il arrime sa réflexion à un extrait du « Très Haut » de Maurice Blanchot², ainsi qu'à la célèbre formule de Jacques Lacan : « *il n'y a pas de rapport sexuel* ». Selon ses propres termes, Pierre Fédida, inspiré également par l'œuvre Merleau-Pontienne, aspire à la fin de sa vie à « *une refonte de la pensée de la sexualité* ».

Voici l'extrait du « Très Haut » :

« Son visage se montra, je me suis levé. Je m'enfouis dans les couvertures (et puis survient le bruit, d'abord le bruit des moucheron, le bruit d'un insecte contre le mur, un bourdonnement) et tout à coup on heurta violemment la porte ; elle était secouée, ébranlée, je me soulevai, elle s'ouvrit et battit contre la cloison, laissant paraître deux hommes qui se poussaient et entraient ensemble : (puis les hommes ressortent et disent) ...eh une femme. A cet instant éclata un bruit sauvage, une rafale, un bruit tumultueux et étranglé.

...le chien bondit sur les couvertures et à mon tour poussant un cri, je le repoussai avec le bras dans un horrible choc, tandis que les aboiements s'introduisaient là-dessous, s'étouffaient, devenaient plus fanatiques et plus lointains, et même lorsqu'ils se furent évanouis, je demeurai collé au mur, les sentant toujours mêlés à l'étoffe, sous laquelle continuaient à monter d'affreuses odeurs. »

En première lecture ou écoute, du fait de ses brisures temporelles, du fait de l'ambiguïté des identités sexuelles, voire de leur perte, il est difficile d'identifier cette scène comme une scène sexuelle. Mais le « mélange » avec le chien ne figure-t-il pas une scène primitive ? La confusion des espaces engendre un vertige semblable aux prémices de l'orgasme. En fin de parcours nous entendrons combien cet extrait résonne avec celui du « Corps lesbien » de Monique Wittig³.

J'ai dit à propos du mélange avec le chien : « scène primitive », mais Pierre Fédida se refuse d'accoler systématiquement ces termes aux scènes sexuelles, cette dénomination abaissant paradoxalement selon lui le caractère « primitif », précisément, du coït parental. A cet égard il est intéressant de confronter sa « scène primitive » à celle de Freud.

1. Fédida P., la parole de l'œuvre, *Humain/déshumain*, Petite bibliothèque de psychanalyse, PUF 2007.

2. Blanchot M., *Le Très-Haut*, Collection blanche, Gallimard 1948.

3. Wittig M., *Le Corps lesbien*, Ed. de Minuit, 1973.

Chez Freud, la violence de la scène tient tout autant aux corps vus et/ou imaginés par l'enfant comme enchevêtrés sur un mode sadique-anal, le père enfourchant la mère par derrière, qu'à l'exclusion, irrémédiable, de l'enfant. Alors que chez Fédida la violence a partie liée avec l'absence, car l'enfant imagine la scène à partir des cris, des râles, des silences, des odeurs qui lui parviennent. Des imaginations que Pierre Fédida préfère à la scénarisation, toute fixation formelle allant selon lui à l'encontre d'un Eros originaire et auto-érotique qui crée et recrée des formes à l'infini. On pense ici à Léonard de Vinci et à ses tourbillons ; toute représentation (à l'inverse d'une présentation) de la scène sexuelle la défaisant plus qu'elle ne la promet, du fait de la chute du fantasme. J'intercale ici ma question : pourtant, ne savons nous pas, par expérience, combien la répétition du fantasme est une condition sine qua non de la jouissance, combien recourir aux mêmes images, toujours aux mêmes images nous est nécessaire ?

J'y reviendrai mais pour l'instant retournons à Pierre Fédida et à son parti pris pour la chair, d'autant que celui-ci participe, comme chez Lacan, du refus de la familiarité de l'analyse plus malvenue encore de nos jours, où les configurations familiales changent : il peut y avoir deux mères, deux pères... L'occasion pour certains d'entre nous, dont Jean-Michel Hirt dans « Renoncer au naufrage »⁴, de réaffirmer que peu importe qui incarne les figures parentales dans l'imaginaire car il existera toujours une scène dont l'enfant est exclu et qu'il regarde et/ou imagine avec effroi : deux êtres aimés de lui qui s'enlacent, deux corps qui s'entremêlent, se caressent se pénètrent...ou pas. Toujours à propos des représentations de la scène sexuelle, notons la cohérence théorique de Pierre Fédida, qui leur était tout autant hostile en littérature (du moins dans ce dernier séminaire « Humain/déshumain ») qu'en analyse ; tout scénario accolé au transfert étant pensé par lui comme défense de l'analyste face à l'informe et à la démesure de la scène sexuelle du transfert.

Mais si en appui sur Blanchot, Pierre Fédida formule son refus du récit des scènes sexuelles en littérature, il n'en a pas toujours été ainsi ; la preuve en est qu'au sein même de ce texte où sa pensée du sexuel s'infléchit vers la chair, il évoque Georges Bataille. Un Bataille chez qui, je le cite, « *les corps et les personnages assurent la transgression* » et sur l'œuvre duquel il s'est adossé pour édifier ce qu'il a nommé *la terreur du sexuel*.

La chair et le fracas du sexuel, le corps et la terreur du sexuel, deux voies qui l'amènent à se demander si Freud est du côté du corps ou de la chair.

Le fracas du sexuel : des scènes comme chez Blanchot qui râlent, qui aboient, qui bruient *du chaos de l'absence*, le beau mot de Fédida. Des scènes qui se situent au-delà des scénarios.

La terreur du sexuel : des scènes tout en corps, si je puis dire, comme chez Bataille... et Freud.

Chez Freud, non seulement il y a des scénarios, pour n'en citer qu'un : *Un enfant est battu*⁵, mais ceux-ci président à notre sulfureuse vie sexuelle faite dès l'enfance d'onanisme, de voyeurisme, d'exhibitionnisme, de fétichisme, de sadomasochisme, bref de perversion polymorphe. Et ces scénarios sont accomplis dans le fantasme et parfois dans la réalité par des hommes, des femmes, par des enfants, par des corps, des mains, des fesses, des verges érigées, des petits pénis tronqués bavant de jouissance.

Oui, chez Freud, pour que les corps exultent, il faut des scénarios, des fantasmes, des signifiants précis. Ils configurent la jouissance, la signifient.

Mais bien que Fédida rappelle la géniale intuition de Freud quant à l'originaire ainsi que sa pensée, audacieuse, d'une sexualité enracinée dans le meurtre et la folie, bien qu'il rappelle le rêve de l'injection faite à Irma comme « *meilleur accès à la chair* » pour Lacan et lui-même, il se tourne plutôt vers Mélanie Klein, qui « *écoute de tout son corps* » et, surtout, vers Lacan et son fameux : « *il n'y a pas de rapport sexuel* », la scène du « Très Haut » lue précédemment en étant selon lui l'illustration parfaite.

4. Hirt JM, *Renoncer au naufrage*, Ed. d'Ithaque, 2022.

5. Freud S., « Un enfant est battu » in *Contribution à la connaissance des perversions sexuelles* (1919), Payot et Rivages, 2019.

Et ce non seulement parce qu'elle signe l'impossible inscription de l'acte sexuel en littérature, mais parce qu'elle ancre cet acte dans un Eros, qui loin d'être un « édredon » à la Nathalie Zaltzman ou un grand unificateur, est un Eros originaire – donc un Eros divisé – un Eros qui va, qui vient, disparaît et qui parfois n'advient jamais, un Eros dont l'excès nous entraîne de la vie vers la mort ou encore comme l'écrit Bataille un Eros qui est « *approbation de la vie jusque dans la mort* », pour finir un Eros Fédidien de la perte des contours et des identités :

je lis un extrait « Des Chiens » d'Hervé Guibert⁶ :

« Le maître nous a détachés et il nous a jeté la viande...il y en avait bien pour deux mais l'autre, plus rapide, moins entravé, l'a saisi au vol avant moi et l'a bloqué entre ses pattes...je me suis approché pour lui en prendre un peu mais l'autre s'est mis à grogner, il m'a découvert de biais ses gencives pour me montrer ses crocs, puis il a resserré le morceau entre ses pattes... le maître a ri de plus belle... ».

J'espère inutile des préciser que les chiens sont des hommes et pour quel morceau de viande ils se battent.

Et bien que cette scène résonne avec celle de Blanchot quant à l'animalité et à la perte des identités d'un érotisme primitif, je m'attarderai plutôt sur les apparitions-disparitions, les évanouissements soudains au sein de l'écriture du « Très Haut » puisque, aux yeux de Pierre Fédida, ils sont (encore plus) à l'image du « *il n'y a pas de rapport sexuel* ». Mais n'infléchit-il pas la pensée de Lacan vers la sienne, vers sa recherche éperdue d'un rapport élémentaire où, je le cite « *il n'y a personne à qui l'on s'adresse, où il y a des blancs, des mots* » ? Il aurait du dire « des sons » mais il dit sans doute « *des mots* » dans l'idée de constituer ce rapport élémentaire comme modèle du langage et du transfert dans la cure ; ce dernier, le transfert, étant conçu comme un raz de marée protéiforme qui puise dans le minéral, le végétal, l'animal comme dans l'humain. Le patient ou l'analyste se sentant tout à coup d'une immobilité et d'une sécheresse de pierre...

Peut-être Fédida attire-t-il la pensée de Lacan vers la sienne ? Mais dans le même temps l'on peut entendre la proximité indéniable entre le rapport élémentaire Fédidien « *où l'on ne s'adresse à personne* » et l'acte sexuel Lacanien où les partenaires sont enfermés dans leur jouissance respective, voire autistique ; exception faite, nous le savons, pour la femme « *pas toute phallique* » à la jouissance quasi mystique. Pour tout dire, s'il existe un attrait commun – avec des variantes – pour l'originaire chez Blanchot, Fédida et Lacan, il me semble que Lacan tire de manière plus décisive l'acte sexuel ou plutôt le non-acte du côté du semblant. Mais peut-être y suis-je sensible car, comme nous le verrons, Judith Butler reprend et étend cette question. Voici ce qu'il en dit dans *Le Sinthome*⁷ : « *alors pourquoi relève-t-il de l'impossible ce rapport ? Eh bien parce que les partenaires se rencontrent sur du semblant : il n'y a qu'un signifiant : celui du manque.* » Et j'ajouterai ces paroles de Jean Luc Nancy⁸, pour finir d'éclairer, si faire se peut, ce « *il n'y a pas de rapport sexuel* », provocateur et fondamental comme approche de la jouissance hier comme aujourd'hui :

« L'axiome de Lacan prend sa ressource dans la double signification possible du mot « rapport » : le rapport bilan et le rapport entendu comme activité qui va de l'un à l'autre, ou encore comme un acte de l'entre deux qui n'est ni l'un ni l'autre ni aucun des deux...Il n'y a pas de bilan, compte rendu, résultat produit, ...et c'est précisément dans cette mesure qu'il y a bel et bien rapport sexuel. »

Autant dire que c'est l'écart même entre les jouissances qui engendre le transport. Ou encore comment renoncer à ne faire qu'un, une illusion tenace depuis Platon.

6. Guibert H., *Les Chiens*, Ed. de Minuit, 1982.

7. Lacan J., « Le sinthome », *Le séminaire, livre XXIII* (1975-1976), Seuil, 2005.

8. Nancy JL., « *L'il y a* » du rapport sexuel, Galilée, 2001.

Dernière pièce ayant contribué à cet infléchissement de la pensée du sexuel vers la chair chez Fédida et Lacan du moins pour *Le stade du miroir* : l'influence de l'œuvre Merleau-Pontienne. Une influence déduite et reconstituée pas à pas, le nom de Merleau Ponty n'apparaissant qu'une fois et à la dernière page d' « Humain/déshumain » et sans références précises.

Alors quelles résonances entre Merleau-Ponty et Fédida, en ce qui concerne la chair ? Elles se font entendre d'emblée dans « Le visible et l'invisible »⁹, en raison d'une évidence première : qu'il nous faut voir, sentir ou toucher pour penser, toute pensée connue de nous advenant selon Merleau-Ponty à notre chair. Une incarnation qui dilue les limites du sujet et de l'objet, non seulement les limites entre moi et autrui, mais aussi celles entre notre moi et les choses, la réalité étant alors appréhendée par les sensations éprouvées au bout de nos doigts, dans ou à travers notre peau.

Autrement dit : c'est notre chair qui hume le mystère du monde. Qui hume, car le monde, de même que, chez d'autres philosophes, ne se donne pas dans sa visibilité ; au contraire, pour en dire l'opacité, les avers et les revers, ce que l'on en voit et ce que l'on n'en voit pas – le visible et l'invisible – Merleau-Ponty forge le concept de chair du monde ou chair universelle. Et c'est parce que la chair du monde empiète sur celle de mon corps et que celle de mon corps avec ses deux feuillets dedans/dehors déborde sur la chair du monde qu'il pourra y avoir pensée, celle-ci étant alors conçue comme une sublimation de la chair. Une incise : j'espère que l'on entend également l'écho avec le corps pourvoyeur d'excitations de Freud. Pour en revenir en la condensant à la pensée merleau-pontienne, disons que seul notre corps, parce qu'il en participe, parce qu'il en est, peut appréhender le monde dans sa profondeur. Ainsi l'événement du deuil ne sera éprouvé que si notre corps est entré temporellement dans la phase où la mort fait sens pour lui ; de même nous ne ressentirons la sensualité d'un autre ou d'une autre que si notre corps est entré dans l'élément de l'amour.

On entend ici combien la chair est la mesure de toute chose. Elle est productrice de perceptions sauvages, des perceptions proches des sensations qui s'opposent aux jugements et aux prédicats du sujet sachant. Merleau-Ponty parle de foi *perceptive*. Pour Merleau-Ponty, *Je (pas moi) vraiment, c'est personne (on entend ici l'écho avec le Je de poussière de Blanchot), c'est une passivité ouverte, un pur accueil de sensations au sein de son mouvoir, un devenir dans l'advenir*. J'espère que les résonances se font jour avec la chair bruissante de Fédida, avec la dissolution du sujet aux prises avec l'érotisme chez Blanchot, avec sa décapitation lors de l'extase atterrante chez Bataille.

Et comme Merleau-Ponty et Fédida se rejoignent dans un désir de refonte de la pensée de la sexualité du côté de la chair, je propose in absentia à Fédida terminant son dernier séminaire par cette question, très simple : mais comment faire ? de reprendre à son compte cet extrait de « Phénoménologie de la perception »¹⁰ :

« Il existe une part ensommeillée de nous-mêmes que nous sentons en deçà de nos représentations...il y a des formes confuses, des relations privilégiées ...qui ont rapport avec la sexualité, sans qu'elles l'évoquent expressément. De la région corporelle qu'elle habite plus spécialement, la sexualité rayonne comme une odeur ou comme un son. »

Si j'ai (un peu) développé le Sentir de la chair, le Sentir par la chair chez Merleau-Ponty c'est non seulement parce ce concept a inspiré Pierre Fédida et Jacques Lacan mais aussi parce qu'il viendra questionner la différenciation genre/sexe introduite par Jean Laplanche et reprise et élargie par Judith Butler, Monique Wittig et d'autres, mais je me suis concentrée sur ces deux auteures.

9. Merleau-Ponty M., *Le visible et l'invisible*, Gallimard, 1964.

10. Merleau-Ponty M., *Phénoménologie de la perception*, Collection Tel, Gallimard, 1945.

LAPLANCHE/ FREUD OU SEXE/GENRE

Jean Laplanche amorce sa théorisation du genre, dont il dit lui-même qu'elle met en cause le primat du socle sexué chez Freud dès 1973 dans ses « Problématiques »¹¹, et la poursuit en 1974 dans son séminaire intitulé : *La castration ses précurseurs et son destin*¹². Il y revient de façon détaillée sur le complexe de castration chez Freud, car c'est à partir de la critique des textes freudiens portant sur ce complexe, indissociable de celui de l'Œdipe, et sur ceux portant sur la féminité qu'il élabore sa théorie sur le genre et son assignation. En se penchant sur cette question, on assiste à l'évolution de sa pensée, au sein de laquelle disparaîtront peu à peu les pulsions et fantasmes infantiles endogènes au profit d'une sexualité infantile certes toujours perverse polymorphe mais, si je puis dire, sous primat de l'autre ; et où la différence des sexes cède sa place, centrale, à la différence des genres.

Mais revenons au séminaire de 1974, où il attribue déjà un double sens à la castration et pour cela livrons-nous à un court rappel des sources de l'angoisse de castration chez le garçon, sachant que le tour de la fille, plus complexe, viendra. Ces sources sont à la croisée de l'intensité de la pulsion qui attaque l'infans de l'intérieur, à l'époque « la vague pulsionnelle » est encore endogène, et la culpabilité est engendrée par l'activité sexuelle et la jouissance qui en résultent, car dans le fantasme, ce sont les objets œdipiens qui servent à la jouissance. Cette angoisse de castration prend corps chez le garçon :

- selon Freud, devant la découverte de la différence des sexes, l'absence de pénis de la fille lui apportant la preuve que la castration existe.
- selon Laplanche devant la différence des sexes également, bien qu'en rappelant ses précurseurs : angoisse de séparation à la naissance, angoisse liée à perte du sein, et angoisse de morcellement. Il en fait une angoisse secondaire ; ce qui lui permet d'articuler ce qu'il nomme « *le double sens de la castration* » et de mettre en évidence une distinction antérieure et qui selon lui prévaut : la distinction des genres.

Le double sens de la castration :

- d'une part la menace comme châtiment majeur : si ton pénis entre en érection devant ta mère et si tes pulsions de meurtre envers ton rival, ton père, persistent tu seras puni sur le lieu même de ton délit : on coupera ton pénis.
- D'autre part la castration comme **loi** liée à la **loi** de l'Œdipe, un impératif qui pourrait se dire ainsi : renonce aujourd'hui à la jouissance sexuelle, car c'est le gage de l'accomplissement futur de ta sexualité. On passe donc de **complexes** chez Freud à des **lois** chez Laplanche, la castration devenant, de par le refoulement qu'elle exige, **la loi** régulatrice de la sexualité infantile primaire.

Mais revenons à la différence des sexes, puisque sa découverte est la pierre angulaire de la théorie freudienne sur la castration et qu'à contrario sa remise en cause est le fondement des apports théoriques Laplanchiens.

A cet égard il est intéressant de noter que c'est également dès le séminaire de 1974 que Laplanche introduit le genre comme précédant le sexe ou encore comme connaissance pré-castration du couple masculin-féminin et qu'il le théorise si je puis dire comme couleur, après avoir relevé deux phrases de Freud qui selon lui vont dans ce sens. En voici une, (l'autre est une note), extraite de *L'organisation génitale infantile*¹³ :

« *Le petit garçon perçoit certainement la différence entre les hommes et les femmes mais tout d'abord il n'a pas l'occasion de la mettre en relation avec une diversité de leurs organes* ».

11. Laplanche J., *Problématiques I, l'angoisse*, PUF, 1981.

12. Laplanche J., *Problématiques II, Castrations et symbolisations*, Collection Quadrige, PUF, 2009.

13. Freud S., « L'organisation génitale infantile », *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Collection Quadrige, PUF, 2018.

Je vais en venir à ce que Jean Laplanche en déduit mais avant, juste une question, ma question : ne pourrait-on envisager l'affirmation de Freud sous l'angle du Sentir Merleau-Pontien, c'est-à-dire imaginer que l'infans éprouve la sensation confuse ou perception sauvage de son sexe (ainsi que celui des figures parentales) bien avant d'avoir accès à la vue des organes de l'autre sexe et aux mots qui les qualifient ? La vue de la différence des sexes viendrait alors **confirmer** les intuitions provenant de son corps au lieu de venir **interpréter** secondairement, comme chez notre auteur, ce que son genre veut dire.

Nous reviendrons à ces questions avec *la querelle de l'après-coup* mais restons-en pour l'instant à l'interprétation Laplanchienne de l'extrait freudien lu précédemment. Celle-ci étant développée dans son livre « Sexual, la sexualité élargie au sens Freudien »¹⁴, en particulier dans l'article *Le genre, le sexe, le sexual*, je m'appuierai sur ce texte pour vous la transmettre. Il y reprend l'hypothèse que chez l'infans, la reconnaissance de la distinction homme/femme, père/mère existe, jusqu'ici en accord avec Freud, et même préexiste, ici réside le virage subtil, à toute perception de la différence des sexes. Et l'infans vivrait cette bi-polarité de manière non conflictuelle jusque vers son quinzième mois, car il ne lui accorderait pas plus de signification qu'à la variance des couleurs ou à la différence entre êtres vivants et êtres inanimés. (Une remarque : lorsque l'on sait la frayeur qui s'empare d'un enfant devant un mannequin dont il ne peut décider s'il est vivant ou mort, cela laisse rêveur.) La théorisation de la non conflictualité des genres allant de pair avec l'affirmation que l'enfant n'aurait pas d'inconscient jusque vers son quinzième mois, une affirmation problématique tant du point de vue de l'hypothèse d'un refoulement originaire (mais Laplanche rejette la phylogenèse) que de sa mise en regard, au sein même de l'oeuvre Laplanchienne, de l'existence de messages infra verbaux qui seraient d'emblée compromis par le sexual de l'adulte. Je le cite¹⁵ :

« Alors que dans un dialogue normal verbal ou non verbal il existe un code commun et qu'il n'y a pas besoin de traduction ...dans la communication originelle, le message adulte ne peut être saisi dans sa totalité contradictoire. S'y mêlent par exemple dans le modèle typique de l'allaitement, amour et haine, apaisement et excitation, lait et sein, contenant et sein excité et excitant etc. »

Difficile alors d'imaginer comment « les couleurs parentales » ou son propre genre pourraient échapper à la conflictualité...

Mais revenons aux couleurs, auxquelles Jean Laplanche apporte une distinction intéressante : la couleur comme simple couleur : la pomme est verte et la couleur comme insigne, en partant de l'exemple des jeux du stade de Byzance. Lors de ces manifestations, les camps des chevaux et des chars furent affectés de deux couleurs : la couleur verte et la couleur bleue, qui, en elles-mêmes n'étaient ni contraires ni contradictoires (on retrouve ici la non conflictualité citée plus haut) ; il y avait donc les verts et les bleus. Mais alors que pendant un certain temps ces deux couleurs restèrent un attribut ou une qualité dont il n'y avait rien à penser, celles-ci devinrent peu à peu l'élément sur lequel se structura toute la cité. De sportive, cette distinction devint donc politique et entraîna une partie des querelles et massacres Byzantins.

J' imagine que vous transposerez facilement les chevaux de ce court récit aux figures parentales dont le caractère masculin ou féminin n'éveillerait pas la curiosité sexuelle de l'infans (Laplanche situe celle-ci plus tardivement) et n'aurait pas plus de signification que deux couleurs différentes jusqu'à ce que :

- d'une part les significations subjectives sociales culturelles et politiques soient accolées à homme/femme garçon/fille par la, le ou les dispensateur(s) des soins maternels ; l'élucidation de la différence masculin-féminin revenant alors au socius proche (père mère oncle cousin...) et **non** à l'enfant lui-même. Comme vous l'entendez, le vecteur de l'identification change radicalement : on ne s'identifie plus à mais on est identifié par et ce processus d'assignation ou « *identification comme* » signe aux yeux de Laplanche le primat de l'autre.

14. Laplanche J., *Sexual, la sexualité élargie au sens freudien*, Collection Quadrige, PUF, 2007.

15. Laplanche J., « Les échecs de la traduction » in *Sexual, la sexualité élargie au sens freudien*, Collection Quadrige, PUF, 2007.

Un primat de l'autre qui s'étendra à et bouleversera progressivement l'ensemble de la théorie freudienne : plus d'identification au père de la horde primitive mais identification primitive par le socius de la préhistoire personnelle, renversement quant à l'objet du fantasme qui se retrouve à sa source et non à son issue. Par exemple *Un enfant est battu* n'est plus la production fantasmatique d'un enfant qui s'empare d'une scène mais la traduction d'un message énigmatique envoyé par le père.

- d'autre part jusqu'à ce que, lors de la phase œdipienne, l'enfant perçoive son propre sexe et celui de l'autre sexe/genre. Ce qui donnerait quelque chose comme : ah c'est ça être une fille, ah c'est ça être un garçon, ah mon père c'est un homme, bref cela marche dans les deux sens. La révélation ou confirmation du genre auquel on appartient se ferait donc dans un mouvement rétroactif, le sexe venant fixer, **interpréter** le genre.

Des renversement problématiques du moins à mes yeux, car l'intérêt du corpus freudien m'a toujours semblé reposer entre autres et a contrario sur le fait que l'apparition de l'objet y est tardive, que son statut y est incertain car remanié en permanence par le fantasme, et que le corps, ce qui s'y produit de même que ce qu'il produit y tient, dès les commencements, une place fondamentale ; l'abandon de l'objet nourricier externe permettant l'engendrement auto-érotique de formes sexuelles : bouts de pensée, fantasme élémentaire, sensations, action, sons ou mots à partir d'un plaisir d'organe.

Mais revenons-en à ma question sur l'après-coup : la vue du sexe comme confirmation de sensations confuses ou interprétation du genre, puisque Jean Laplanche en fait ce qu'il nomme *la querelle de l'après-coup*. Une querelle qu'il situe étonnamment entre Simone de Beauvoir et Freud, plutôt qu'entre ses théorisations et celles de Freud, sans doute parce qu'en introduisant le sexual il pense selon ses propres termes avoir trouvé une issue à l'opposition binaire qu'elle constitue.

La querelle de l'après coup :

- d'un côté la célèbre phrase de Simone de Beauvoir : *On ne naît pas femme on le devient*, qui implique une interprétation rétroactive, c'est-à-dire une interprétation qui change après coup le sens du passé, qui le resignifie, terme également employé par Judith Butler.
- De l'autre : l'après coup de Freud c'est-à-dire l'interprétation du présent par le passé. Inutile, je pense, d'explicitier.

Nous l'avons entendu il existe bel et bien aussi chez Laplanche un après-coup du genre par le sexe mais dans sa pensée cette référence ou assignation va, de plus, être complexifiée par le mytho-symbolique et brouillée par le sexual de l'adulte, nom qu'il a choisi pour différencier le sexuel de l'instinct, ou encore d'une sexualité biologiquement prédéterminée. Un brouillage qui implique l'accès au langage même a minima de l'enfant, puisqu'il est alors à même d'entendre la complexification du message : tu es un garçon ou tu es une fille par les codes, les schémas narratifs préformés de son environnement culturel au sens large ; et, surtout, d'entendre le brouillage du message par le **bruit** du sexual de l'adulte, c'est-à-dire par son sexuel infantile refoulé. Un bruit qui compromet les messages préconscients conscients, les rend énigmatiques et exigera de la part de l'enfant une traduction voire une retraduction tout au long de sa vie. Un bruit qui introduit un trouble concernant son genre : trouble dans le genre.

Poursuivons enfin le questionnement sexe/genre en donnant à la fille la place qui lui revient et en donnant à Laplanche les avancées qui lui reviennent, notamment la remise en cause de la logique binaire phallique/castrée et en donnant à Freud un petit bout de ce qui lui revient. Un petit bout me semble le mot approprié car il s'agit du clitoris et de son rôle dans la jouissance féminine lors de la phase phallique, avant, selon ses propres termes, que cette jouissance masturbatoire ne sombre, par dépit, dans le refoulement. Étonnamment, on ne rencontre pas cette insistance chez Judith Butler. A propos de l'importance du clitoris dans l'activité sexuelle chez la fille, je me contenterai d'une citation de Freud à propos du fantasme dans *Un enfant est battu* :

« ...L'enfant qui est battu-caressé peut n'être au fond rien d'autre que le clitoris, si bien que cette déclaration...contient l'aveu de la masturbation, qui dès le début, dans la phase phallique, jusqu'à une époque tardive, est attachée au contenu de cette formule. » Si j'ai cité cet extrait, ce n'est pas pour souligner l'orientation masochique de la sexualité féminine, nous savons grâce à Freud que sadisme et masochisme participe de la même pulsion, et s'il fallait citer une « contre-héroïne » je choiserais Wanda, la vénus à la fourrure. Non, je l'ai cité pour faire entendre les battements, la rythmique, au sein même du texte freudien, de cette jouissance.

Première question : l'onanisme clitoridien pourvoyeur d'excitations attestant de la libido active de la fille de même que le reste de sa sexualité puisqu'il s'agit par la suite uniquement d'un changement de but, est-il toujours nécessaire en 2025 de définir la libido comme « d'essence masculine » ou comme chez Lacan « d'essentiellement masculine » ? Ne pourrait-on se contenter dans les traductions à venir de « libido active », Freud faisant lui-même de la dénomination masculine ou féminine de la libido une convention ?

Autre question : par ailleurs sans dénier l'envie du pénis qui existe incontestablement, ne pourrait-on penser qu'une fois dépassée la déception causée par la comparaison avec le pénis, la jouissance clitoridienne persisterait et même coexisterait (au lieu de sombrer) avec la jouissance vaginale, y participerait même, l'intuition freudienne d'une excitation clitoridienne s'étendant, contaminant la zone vaginale s'étant de plus révélée scientifiquement juste.

Au lieu de cette perspective, l'on sait que chez Freud la fille renoncera par dépit à ce qu'il nomme parfois l'onanisme masculin ou phallique et que s'ensuivra une quête incessante du pénis à travers une série d'équivalences : pénis, bébé, homme, et in fine, accomplissement intellectuel ou artistique ; et que toujours par dépit haineux elle passera de la mère au père comme objet d'amour (l'indissociabilité castration/œdipe évoquée). Mais je lis une phrase de Luce Irigaray¹⁶ :

« La mère, la fille l'a en quelque sorte dans la peau, dans l'humide des muqueuses, dans l'intimité la plus intime... ».

La fille abandonne-t-elle vraiment la mère comme objet d'amour et de désir ? Et si c'était le cas, quelles en seraient les conséquences ? C'est en ce point entre autres que Jean Laplanche apporte sa contribution à la différenciation de la castration chez la fille et le garçon, une contribution essentielle pour Judith Butler qui s'en inspirera et l'élargira au cadre du tabou de l'inceste homosexuel. Jean Laplanche, part des théorisations de Freud dans « Sur la sexualité féminine »¹⁷ et s'empare de la contradiction apparente entre certaines remarques cliniques de Freud et la nécessité où il est de construire une œuvre cohérente qui a parfois une dimension mythique. Je fais allusion ici aux oscillations de Freud quant à l'agent de la castration. Laplanche, donc, va poursuivre la construction de sa propre théorie du complexe de castration, une théorie qui met en évidence les disparités garçon/ fille, masculin/féminin.

Il reprend tout d'abord à son compte les remarques de Freud sur la situation particulière de la fille vis à vis de la mère, une mère qui est à la fois la séductrice et la castratrice, à la fois l'objet original des fantasmes masturbatoires de la fille et à la fois l'interdictrice. Il énonce alors une première différence entre

- le garçon qui garde la mère comme figure inaltérée de désir, celle-ci n'étant pas l'agent de la castration,
- et la fille qui, elle, est confrontée à une double interdiction : elle ne peut ni garder la mère comme objet d'amour ni poursuivre ses pratiques masturbatoires précoces.

Une double interdiction théorisée selon le mot même de Laplanche comme destructrice. Destructrice d'un amour comme d'une sexualité. Cette hypothèse est également présente chez Freud mais l'intérêt de la théorie Laplanche réside dans la mise en évidence du caractère dramatique d'une sexualité féminine menacée de sombrer dans l'abandon. Les autres destins de la superposition des figures de la

16. Irigaray L., *Ce Sexe qui n'en est pas un*, Ed. de Minuit, 1977.

17. Freud S., « Sur la sexualité féminine », *La vie sexuelle*, PUF, 1997.

séductrice et de la castratrice sont plus connus : le complexe de masculinité et bien entendu l'entrée dans l'Œdipe.

Mais l'entrée dans l'Œdipe de la fille est elle aussi plus problématique chez Laplanche que chez Freud :

- d'une part car le désir pour le père, qui exige un changement quant au but : désir d'être pénétrée au lieu du désir de posséder est selon, les termes de Jean Laplanche, « *laissé en blanc* » par Freud ; ou encore comment la fille passe-t-elle d'un désir à l'autre ?
- d'autre part car la blessure narcissique de la fille concernant son anatomie, qui se joue dans la phase phallique en termes de moins : le clitoris et plus : le pénis, se transforme dans la phase œdipienne, du fait du refoulement du clitoris, en rien et quelque chose, en absence et présence, en zéro et un. Je cite Freud dans *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes*¹⁸ à propos de la petite fille :

« *d'emblée elle a décidé : elle a vu cela (le pénis), sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir. »*

Une logique phallique/ castrée qui permet à Jean Laplanche de parachever ses interrogations quant à la castration à partir de plusieurs éléments :

- à partir de « l'anatomie populaire », en opposition à l'anatomie scientifique.

Pour condenser, une anatomie qui repose exclusivement sur le perceptible puisque selon Laplanche de même que chez Thomas Laqueur (l'historien sur lequel s'appuie Butler) à partir de la station debout, le clitoris n'étant plus aussi apparent, la perception des organes génitaux n'a plus été la perception de deux organes génitaux mais la perception d'un seul, la différence des sexes devenant la différence **de** sexe.

- A partir de la part idéologique dans les constructions du complexe de castration et du complexe d'Œdipe, Freud affirmant lui-même par exemple dans *Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine*¹⁹ qu'il pense le masculin / féminin avec les termes de son temps.
- A partir de l'affaiblissement du rôle imparti au sexe du fait de l'instauration du primat du genre et c'est sans doute là l'élément essentiel.
- Enfin à partir d'une pièce centrale de son échafaudage théorique, aux conséquences multiples et que j'ai tenté de mettre en lumière au fur et à mesure : le primat de l'autre. L'une des conséquences de cette approche étant selon Laplanche qu'en ce qui concerne la fille et son destin œdipien, le fantasme des autres, notamment celui des parents, ne semble pas de prime abord être pris en compte. Ce qui lui semble selon ses propres mots « *être une des faiblesses de la description freudienne.* »

Ce dernier passage m'offre la transition idéale pour aborder rapidement car je sais qu'il me reste peu de temps les théoriciennes queer Judith Butler et Monique Wittig.

En introduction, j'aimerais dire le soulagement éprouvé lors de la lecture de « Trouble dans le genre »²⁰ à l'idée qu'il existait aux Etats-Unis des mouvements féministes antagonistes, dénommés « mouvement de la dénonciation » et « mouvement pro-sexe ». Et alors que la sexualité n'avait pas sa place dans les revendications d'une Betty Friedan (années 1970), qui militait quasiment exclusivement pour que les femmes sortent de la maison et puissent travailler à l'égal des hommes, les mouvements féministes des années 80 place la sexualité au cœur de leurs revendications, mais de manière fort différente ; la sexualité étant à la fois l'instrument de la domination pour le mouvement de la dénonciation et à la fois le moteur de la libération pour le mouvement

18. Freud S., « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique des sexes », *La vie sexuelle*, PUF, 1969.

19. Freud S., « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973.

20. Butler J., *Trouble dans le genre*, La Découverte, 2005.

pro-sexe, représenté entre autres par Gayle Rubin, au titre de livre révélateur : « Surveiller et jouir »²¹, et par Monique Wittig ; toutes deux se livrant à l'expérimentation sexuelle je n'ose dire féminine puisque Wittig ne se considère pas comme une femme, une expérimentation qui va du sadomasochisme lesbien aux jeux de rôles butch et fem, en passant par la pornographie. Au passage, comme le courant de la dénonciation occupe l'espace médiatique en France, cette découverte m'a permis de ranger entre guillemets Virginie Despentes et son « King Kong Théorie »²² dans le courant pro-sexe français. Et tandis que les unes, telle Mackinnon, confondent genre et sexe puisqu'elles s'attachent aux violences faites aux femmes, les autres les séparent, ou plutôt séparent genre et sexualité, refusant d'entrer dans les définitions hétérosexistes de « femme » et « homme » et revendiquant une sexualité libérée de toute question de genre. Des courants que Judith Butler caractérise ainsi : aux premières le danger, aux secondes la jouissance. Elle-même même n'est pas facile à situer dans le paysage du féminisme, car bien qu'étant Foucauldienne (elle considère en effet comme Foucault que le corps n'est sexué qu'à partir du moment où il est pris dans un discours qui donne forme à une **idée** du sexe naturel et que la sexualité produit le sexe comme un concept artificiel ; celui-ci reproduisant et dissimulant les relations de pouvoir responsables de sa genèse), elle évolue dans ses théories.

Du fait de sa sensibilité aux mouvements sociaux, il lui est difficile de nier la réalité du corps, ne serait-ce que celui des trans qui réclament les interventions chirurgicales qui les réassigneront au corps et au genre auxquels ils ou elles se sentent appartenir. Ceci la conduira à écrire « Ces corps qui comptent »²³ après « Trouble dans le Genre », mais Judith Butler étant irréductiblement attachée « *au semblant Lacanien* » dont il a été question précédemment, elle s'y montre me semble-t-il toujours en retrait de la matérialité du corps. J'y viendrai avec « le phallus lesbien » mais pour l'instant j'aimerais souligner un aspect paradoxal de ses théorisations, serait-ce là la preuve d'un conflit intérieur (clin d'œil à Jacques André) ? Bien que qu'elle se réfère à Foucault et à sa déconstruction du genre ainsi qu'à Laqueur et sa « Fabrique du sexe »²⁴ elle n'est pas pour autant pour « *le tout langage* ». Sans doute car en plus d'être philosophe et de récuser l'antimatérialisme, elle fait appel à la psychanalyse dans la perspective d'articuler genre et sexualité.

Avant d'en venir à ce que j'ai appelé un peu trivialement « Mélancolie à tous les étages » j'aimerais faire une brève incursion du côté de Thomas Laqueur, l'historien philosophe sur lequel elle s'appuie dans « Trouble dans le Genre » pour démontrer qu'à la limite le sexe biologique n'existe pas, tant la connaissance scientifique est conditionnée par les représentations culturelles. Un air de déjà entendu avec Jean Laplanche et son anatomie populaire. Laqueur est plus précis, disons en condensant que selon Laqueur dès l'Antiquité jusqu'au 18^e siècle, c'est le modèle du sexe unique qui a prévalu. La femme était définie comme un moindre mâle et il a fallu attendre le 18^e siècle pour qu'émerge un autre modèle, celui de la différence des sexes. Le vocabulaire de l'anatomie génitale s'est alors précisé : les ovaires n'étaient plus l'équivalent des testicules, l'utérus et la menstruation sont devenus le propre de la femme, mais toujours pas de mise en évidence du clitoris. Désormais le genre se fondera sur un substrat biologique et selon Laqueur c'est Freud qui viendra jeter sa pierre dans l'édifice de la fabrique du sexe avec sa libido d'essence masculine pour les deux sexes, donnant ainsi une version moderne du mythe antique du sexe unique.

Pas très difficile après cela d'imaginer l'emprise des représentations culturelles sur la science, mais comme je l'ai dit plus haut Judith Butler réintroduira le sexe ne serait-ce que pour le dénaturiser dans « Ces corps qui comptent », ce que Jean Laplanche qui a le mérite de l'avoir lue à l'époque, lui reprochera, non pas de le dénaturiser, mais tout simplement, de le faire exister.

Passons à MELANCOLIE A TOUS LES ETAGES.

21. Rubin G., *Surveiller et jouir*, Epel, 2010.

22. Despentes V., *King Kong Théorie*, Grasset, 2006.

23. Butler J., *Ces corps qui comptent*, Amsterdam, 2009.

24. Laqueur T., *La Fabrique du sexe*, Gallimard, 2013.

Cette partie porte (brièvement) sur le rapport de Butler à Lacan et Freud.

Une première remarque : bien qu'il me semble qu'elle penche plus vers Lacan, son rapport à ses écrits s'avère complexe et critique, par exemple lorsqu'elle cite deux phrases issues de *La signification du phallus*²⁵,

- l'une concerne la libido « *essentiellement masculine* », Lacan reprenant quasiment à l'identique l'affirmation de Freud
- l'autre concerne le phallus. Elle la citera à nouveau lors de l'élaboration du phallus lesbien. La voici :

« *Si paradoxale que puisse sembler cette formulation, nous disons que c'est pour être le phallus, c'est-à-dire le signifiant du désir de l'Autre, que la femme va rejeter une part essentielle de sa féminité, nommément tous ses attributs dans la mascarade. C'est pour ce qu'elle n'est pas qu'elle entend être désirée et aimée. Mais son désir à elle, elle en trouve le signifiant dans le corps de celui à qui s'adresse sa demande d'amour.* »

Ce qui est remarquable, c'est qu'alors que Judith Butler n'est pas critique vis à vis de la mascarade, bien au contraire, elle le soit quant à la mention du corps de l'autre, un corps qui malgré le terme de signifiant apparaît dans toute sa matérialité. Ceci démontrant à nouveau combien le corps et le sexe sont l'objet d'une grande ambivalence, qui éclatera lors du phallus lesbien.

En ce qui concerne la mascarade, elle ne gêne pas Judith Butler car ce qui l'intéresse chez Lacan et qui va nourrir sa théorie, c'est précisément que chez ce penseur l'identité est un leurre ; et ce, qu'il s'agisse d'être le phallus ou de l'avoir, Butler insistant pour ne pas restreindre la mascarade à la femme, comme le fait par exemple François Perrier dans sa *Chaussée d'Antin*²⁶. Une non restriction princeps donc chez Lacan pour qui l'homme ne peut **qu'avoir l'air** d'avoir le phallus, du fait d'un manque fondamental et d'une jouissance première irrécouvrable. De ce fait, pour Butler, hommes et femmes, hétérosexuels et homosexuels, tous doivent jouer leur rôle tant bien que mal, et c'est la figure du travesti, du drag qui nous amène à le comprendre. Le travesti ou drag, une figure centrale dans la réflexion de Judith Butler puisqu'il ou elle serait notre vérité à tous quant aux identifications marquées par l'impossibilité et par la perte, le deuil : nous ne serons jamais... Il ou elle ne sont que l'image agrandie de la structure imitative du genre, une image dont la mimique nous rappelle à notre propre travestissement.

Et ce sont ces identifications immanquablement ratées, ces identifications sous le signe de la perte pour les femmes comme pour les hommes, ce qu'elle nomme à d'autres endroits « *la comédie hétérosexuelle* » qui participe de et font la mélancolie identificatoire. Et nul n'échappe à la mélancolie de genre ni l'homme qui surjoue la masculinité, ni la femme qui s'adonne à la féminité ni le gay ou la lesbienne qui ne sont pas à l'hétérosexuel ce que la copie est à l'original mais ce que la copie est à la copie, la répétition de l'original révélant selon Butler que l'original n'est rien d'autre qu'une parodie d'idée de nature et d'original ; enfin ni le drag dont la performance allégorise la perte et non le deuil face à un genre fantasmatiquement idéalisé et donc irréalisable.

Ces idées de semblant, de corps idéal imaginaire la conduisent à sa proposition du phallus lesbien. Pour élaborer ce concept, Judith Butler suit Lacan pas à pas du *Stade du miroir*²⁷ à *La signification du phallus*. Ce faisant elle relève des désaveux (nous nous dirions des dénis) de la part de Lacan, qui pour certains d'entre nous n'en sont pas. Et ce qui est intéressant (entre autres) c'est que ces désaveux ou dénis portent à chaque fois sur le corps, bien que chez Lacan le corps soit un corps imaginaire. Car autant le phallus comme signifiant privilégié du langage, c'est-à-dire comme signifiant du désir au sein même d'un langage qui troue le réel, et qui introduit le manque dans le réel lui convient, car autant l'idée d'une aliénation première ou leurre par idéalisation de l'image de soi dans le miroir lui convient ; autant elle rejette toute corrélation du phallus au pénis. C'est précisément sur ce point que porteraient les dénis de Lacan, qu'il s'agisse du *Stade du miroir* où selon Butler le pénis devient phallus par idéalisation narcissique ou tout simplement lorsque le phallus est pensé comme sublimation,

25. Lacan J., « La signification du phallus », *Ecrits 2*, Gallimard, 1966.

26. Perrier F., *La Chaussée d'Antin*, Albin Michel, 1994.

27. Lacan J., *Le Stade du miroir*, Ed. de la bibliothèque nationale de France, 1938.

élévation symbolique du pénis. Et Butler de citer à nouveau l'extrait de *la Signification du phallus* lu précédemment je ne cite que la fin : « *mais son désir à elle (la femme), elle en trouve le signifiant dans le corps de celui auquel s'adresse sa demande d'amour* ». Comme on l'entend, tout rattachement à une partie du corps lui semble problématique, c'est sans doute pourquoi, alors qu'elle souhaite une reterritorialisation du phallus, elle ne dit pas à quelle partie du corps de la femme il faudrait le rattacher (tout en sachant que ce lieu viendrait à être métaphorisé) et c'est sans doute aussi pourquoi il nous faut attendre le dernier paragraphe de la dernière page pour que soient prononcés les mots « *désir* » et « *sites de plaisir* ». Je lis ce dernier extrait :

« En ce sens parler d'un phallus lesbien comme site possible de désir... c'est promouvoir un imaginaire alternatif contre un imaginaire hégémonique et montrer comment l'imaginaire se constitue à travers la naturalisation d'une morphologie hétérosexuelle exclusive... car ce dont nous avons besoin ce n'est pas d'une nouvelle partie du corps mais d'un déplacement de la symbolique hégémonique de la différence sexuelle et du développement de schémas imaginaires alternatifs permettant la construction de nouveaux sites de plaisir. »

Reste une question : pourquoi choisir le phallus, s'emparer du même concept ? C'est oublier l'orientation Foucauldienne de Judith Butler qui pense comme Foucault que les formes nouvelles naissent de l'oppression, que le pouvoir assujettit et produit.

Elle se positionne à l'inverse d'une Wittig qui veut fuir l'hétérosexisme, fuir la classe des femmes pensée sur le modèle marxiste de la lutte des classes mais ici les classes sont celles là des femmes et des hommes comme cet extrait des « *Guérillères* »²⁸ ne saurait mieux le faire entendre

« Elles disent qu'elles ont appris à compter sur leurs propres forces

Elles disent qu'elles savent ce qu'ensemble elles signifient.

Elles disent, que celles qui revendent un langage nouveau apprennent d'abord la violence.

Elles disent, que celles qui veulent transformer le monde s'emparent d'abord des fusils. »

Je rappelle que « *Les Guérillères* » est un texte entièrement écrit avec des « *Elles* ».

A l'inverse donc de Wittig qui se propose et propose aux lesbiennes et aux femmes d'être des fugitives (c'est son mot), qui pense comme Simone de Beauvoir qu'il n'y a qu'un seul genre : le genre masculin et qui ne veut pas être réduite à son sexe, d'où le « *je ne suis pas une femme* », a contrario Judith Butler affirme que l'on ne peut soutenir que la sexualité féminine n'entre pas dans l'organisation phallique (Laplanche dirait la logique phallique) de la sexualité, ce qui va de pair avec l'idée Foucauldienne de lutte de l'intérieur. Elle ajoute même que les femmes qui ne comprennent pas que leur sexualité est en partie construite dans les termes de l'économie phallique, c'est-à-dire dans les termes du primat du phallus sont virtuellement condamnées à une identification masculine et à rester dans l'ombre. Dans l'ombre ? ce n'est pas le cas de Monique Wittig

Et nous terminerons sur une note mélancolique puisque Butler y revient avec la prohibition de l'inceste homosexuel (j'ai évidemment choisi dans son œuvre ce qui était en corrélation avec Laplanche).

De fait, Laplanche a vraiment été un précurseur et c'est en partie pour cela que je me suis attardée sur sa théorie de la mère à la fois séductrice et interdictrice lors de la phase œdipienne. Une phase particulièrement destructrice pour la fille, non seulement parce qu'elle ne peut garder son objet d'amour originaire mais aussi parce que du fait de la superposition des figures de la mère, sa sexualité est potentiellement menacée de sombrer, pour reprendre le mot de Freud. Et c'est cette destructivité qui prend le visage de la mélancolie chez Judith Butler, l'un de ses apports étant d'élargir les prémices Laplanchiennes au cadre du tabou de l'inceste homosexuel.

Dans cette perspective, elle établit une comparaison entre les destins du tabou de l'inceste hétérosexuel et du tabou de l'inceste homosexuel (amorcé donc par Laplanche). Selon elle, dans le cas du tabou de l'inceste hétérosexuel, qui aboutira à l'identité hétérosexuelle, l'objet d'amour fait certes l'objet d'un renoncement mais non pas le désir, et il sera loisible de déplacer l'amour et le désir pour les objets œdipiens vers d'autres objets :

28. Wittig M., *Les Guérillères*, Ed. de Minuit, 1969.

le père versus les hommes, la mère versus les femmes. Tandis que dans le cas du tabou de l'inceste homosexuel, la perte ou renoncement à l'objet d'amour, la mère pour la fille, le père pour le fils, aboutira au renoncement aux objets d'amour homosexuels et, de plus, du fait des interdits, Butler dit prohibition, au renoncement au désir. Autrement dit, non seulement l'objet d'amour est perdu, mais le désir envers lui est dénié. Du fait du sur-moi personnel certes, mais pas seulement, du fait des contraintes sociales, culturelles, familiales énumérées par Freud lui-même dans « Pour introduire le narcissisme »²⁹. Et selon Judith Butler, la préservation mélancolique de cet amour – à l'instar de nos morts, nous portons en nous nos amours et nos désirs défunts – serait d'autant plus assurée que le déni serait total : déni de l'amour, déni du désir. Comme nous l'entendons, la mélancolie étend son ombre aux amours prohibés, aux identités contrariées.

Et enfin, vraiment pour finir, voici un extrait du livre de celle qui n'est pas une femme, de celle qui essaie de mettre en œuvre à travers l'écriture même ce à quoi elle aspire : la désintégration des corps et la « fictivité » des genres, de celle qui écrit en interpolant sur la feuille des traits censés imiter le souffle saccadé du désir, de celle qui rejoint pour une part l'Eros originaire Blanchottien et Fédidien de la perte des identités sexuelles. Un extrait du livre « Le Corps lesbien »³⁰ :

« je me retourne, je m'agrippe à ta fourrure, je prends ta tête entre mes mains, je te parle, tu passes ta grande langue sur mes yeux, tu me lèches les épaules, les seins, les bras le ventre, la vulve, les cuisses, il vient un moment où tout enfiévrée tu me prends sur ton dos, ma louve ».

29. Freud S., « Pour introduire le narcissisme », *La vie sexuelle*, PUF, 2014.

30. Wittig M., *Le Corps lesbien*, Ed. de Minuit, 1973.

Introduction à la discussion de la conférence d'Olivia Todisco

Martine Mikolajczyk

Merci Olivia pour votre conférence qui permet d'entendre, le vertige que suscite la plongée dans la sexualité si l'on consent, comme le Comité Scientifique nous y convie, au risque d'un face à face, et si tant est que celui-ci soit même possible. Car la sexualité, vous le montrez d'emblée, met à l'épreuve la pensée, bouleverse le corps, défie la représentation et confond le langage. C'est le fil de cet excès et de ses effets que vous explorez et qui constitue le mouvement-même de votre texte et sa grande cohérence. La dualité corps/chair à travers le paradigme de la jouissance et de son impossible représentation, donne le cap (si je puis dire) car elle vous permet l'approche de l'originaire et du maelström de la sexualité infantile polymorphe qui habite à jamais la réalité des corps et des fantasmes.

La mise en résonance d'analystes (Fédida, Lacan, Freud), de philosophes (Merleau-Ponty) et d'écrivains (Blanchot, Bataille, Guibert, Wittig) illustre les tentatives d'approche et de saisis de ce qui me semble ici, la question fondamentale de la perte de soi (comme peur, fantasme ou désir) et la place de l'objet, contingent ou nécessaire. Parler de sexe et de genre parle donc de ça, part donc de ça, de ce corps excédé par une sexualité dénaturalisée et dénaturée, par la chair et la pulsion, et des tentatives d'y mettre sens, voire d'y mettre ordre. D'où l'importance que vous accordez à l'origine et à l'émergence de la sexualité, notamment à travers la lecture critique de la pensée de Jean Laplanche que vous abordez par les voies dont se saisissent, à leur manière, les théoriciennes féministes du genre, et notamment Judith Butler, à savoir : le primat de l'autre et le complexe de castration.

Vous faites entendre combien, du séminaire de 1974 sur la castration à ses derniers écrits sur le sexual, prend forme la théorie du primat de l'autre et l'intérêt progressif de Laplanche pour le genre, opérant, comme vous le rappelez, un renversement de la théorie freudienne. Et j'entendais, en effet, dans cette formulation, qui nous est aujourd'hui très familière de « primat de l'autre », l'importance plus grande de « primat », puisque « l'autre » existe évidemment chez Freud, dès le début. Primat que vous questionnez : l'infans est-il vraiment cette page blanche, sans inconscient et sans pulsion que Laplanche théorise dans la situation anthropologique fondamentale ? Plutôt qu'au biologisme qu'il critique au titre d'un fourvoiement de la psychanalyse, vous en appelez à Merleau-Ponty et au Sentir, pour proposer une autre interprétation, et au bruit du sexual de l'adulte, vous opposez, chez l'infans, un bruissement/sensation du corps perçu. Cette question n'est pas sans importance, puisque c'est en articulation avec ce renversement, qui induit le changement de vecteur de l'identification – pour une identification passivée (non plus s'identifier à, mais être identifier comme, et par) – que Butler va asseoir l'identité de genre comme assignation par l'autre, un autre réel étendu au socius (on sort complètement de l'endogène freudien). Point qui vous intéresse à la manière dont une pensée peut questionner notre pratique, mais que vous êtes loin de suivre.

Une idée incidente ici, alors que je vous lisais : si la sexualité n'apparaît que par l'autre, pour Laplanche, c'est à travers les message compromis par le sexual de l'adulte qu'elle est « introjectée, implémentée » chez l'enfant. Ces mots « introjecté, implémenté, fiché » engagent directement le corps et le langage, mais dans une perspective évidemment très différente de celle d'un Fédida et d'un Merleau-Ponty. Au fond, Laplanche pourrait-il parler de chair ? Ou alors, la distinction tient-elle essentiellement à l'advenue de cette chair ? Mais il me semble qu'il se situe davantage du côté du corps-soma, et m'est venue ici une étrange association, que

je ne peux clarifier vraiment, avec le concept de phallus lesbien de Butler, qui me demeure assez obscur, mais dont vous indiquez combien il révèle que pour elle, le corps et le sexe font l'objet d'une ambivalence. Peut-être pourriez-vous en dire quelques mots, notamment en écho à M. Wittig, qui embrasse, elle, la matérialité du corps et sa désorganisation par la chair.

Vous récusiez au terme d'un développement précis, la reconnaissance par l'enfant, du genre avant le sexe, je n'y reviens pas. Je souhaite plutôt souligner la contribution de Laplanche à la castration féminine, et l'accent qu'il met beaucoup plus tragiquement que ne le fait Freud, sur le danger de la double interdiction, celle de objet premier (mère interdite et interdictrice) et du but (masturbation, plaisir, fantasme pour la mère), une renonciation globale qui risque, entre autres destins, d'emporter avec elle toute la sexualité de la petite fille, en tout cas la sexualité tournée vers l'objet. Une contribution essentielle, rappelez-vous, pour Butler qui s'en inspirera et l'élargira au cadre universalisé de la primauté du tabou de l'homosexualité sur celui de l'inceste, clé de voute de l'identité de genre mélancolique hétérosexuelle, qu'elle théorise pour tous, femmes et hommes, et dont les drags (travestis) en révéleraient d'ailleurs la mascarade : nous sommes condamnés à copier la copie. Il y a là, me semble-t-il, une intuition clinique de Butler, même si elle n'en a pas de pratique, dans l'idée que le surinvestissement d'un genre en signifierait justement le trouble. Mais s'il s'agit, tel que je le comprends, des modalités de la construction hétérosexuelle, à jamais mélancolique, peut-on considérer en miroir un genre mélancolique homosexuel, construit sur le déni de la perte de l'objet de l'autre sexe (les *butch* et les *fem*), et comment alors l'articuler aux interdits classiques ?

Autre question concernant cette hypothèse du tabou premier de l'homosexualité : comment s'organise-t-il avec la réalité très contemporaine d'enfants ayant des parents de même sexe ? La bisexualité psychique et les jeux identificatoires tels que mis en évidence par la psychanalyse nous sont alors un précieux appui. Concernant le destin œdipien de la fille, je m'étonne que Butler n'ait pas fait davantage cas de la persistance d'une jouissance clitoridienne, que vous mentionnez, mais je ne connais pas suffisamment son travail pour l'affirmer. Cependant, je retrouve là mon questionnement sur le phallus lesbien, et d'ailleurs, selon vous, pourquoi pas le clitoris lesbien ? Mais n'est-ce pas de cela dont il est question, la référence encore et toujours à un sexe ? Reterritorialisation foucauldienne ou ambivalence corps et sexe que vous suggériez, la concernant ?

Il ne s'agit pas pour vous, on l'entend, d'avaliser ou d'infirmer les propositions de Butler, mais de les mettre au travail, comme nous pourrions le faire aussi par exemple au sujet de la tension, dans sa théorie du genre, entre les identifications inconscientes, sur le modèle de la mélancolie et du deuil, et leur dimension performative et construite, dans la lignée de Foucault.

Pour finir, j'aimerais revenir au début de votre conférence, à la langue et à son rapport avec le sexuel, quand on ne parle pas *de* ça, mais *depuis* ça. Cela s'entend dans votre texte, qui oscille, entre liberté et contrainte en fonction de l'objet de pensée qu'il investit, à l'image également de ces deux figures féministes, Butler et Wittig, dont vous faites entendre combien, à l'aridité de l'écriture de l'une, d'où le corps et la chair semblent paradoxalement absents (refoulés ? déniés ?), répond son excès dans l'écriture de l'autre. Wittig nous donne en effet à saisir, par le renversement qu'elle y opère, combien la langue, dans les rouages-mêmes de sa structure et de sa grammaire, détermine une place identificatoire. Elle nous entraîne aux confins d'une langue dont elle cherche à déjouer le système oppressant des signifiants. Je pense à un autre texte, croisé en lisant Foucault, à la résonance moins puissante mais au trouble profond, *Mes Souvenirs* d'Herculine Barbin (1838-1868). La langue a le pouvoir de travailler les corps, les mots ont une chair. L'identité de sexe, l'identité de genre, par la fixité que ce mot « d'identité » induit, quand nous, nous parlons d'identifications, serait-elle une tentative désespérée, voire le fantasme, d'épingler ce qui risquerait de n'être que mouvement ?

Penser le sexuel chez les états-limites

Nicolas de Coulon

« Le retour du sexuel par la voie du réel n'oblige-t-il pas les théoriciens et praticiens à reconsidérer l'impact de la sexualité sur le psychisme ? » (A. Green, les Chaînes d'Eros).

Ouverture

En me mettant au travail pour aujourd'hui, je me suis immédiatement demandé *quelle langue psychanalytique* nous allions utiliser. D'un côté, il y a le choix des termes qui balisent notre sujet, éléments que je reprendrai à certains moments de mon exposé. Prenons quelques exemples d'enrichissement du vocabulaire psychanalytique, parler du sexuel, voire du Sexual et pas seulement de la sexualité, parler d'identité et pas seulement d'identification, parler d'états limites ou de souffrances identitaires narcissiques et pas seulement de problématiques non névrotiques ou de cas difficiles, d'identification projective ou de transfert par retournement, etc. Ces notions qui n'existaient pas chez Freud restent internes à la psychanalyse et prennent une signification, évolutive d'ailleurs, que nous pouvons « travailler ». À preuve, le petit livre : « Des psychanalystes en séance, glossaire clinique de psychanalyse contemporaine¹ ». Nous savons aussi que notre langue clinique est en contact avec différents idiomes venant du langage courant, j'allais dire du langage *pulsionnel* courant, en pensant par exemple aux « 100 mots de la sexualité », réunis par Jacques André².

D'un autre côté, le métissage de notre langue psychanalytique se fait aussi au contact des débats de société, et le sujet du « trouble dans le genre » en est un exemple parfait. Comme nous le savons, il découpe les caractéristiques de notre pensée clinique d'une façon qui nous surprend et nous désoriente souvent, dans la mesure où il introduit une pression sociale sur nos façons habituelles de penser et de théoriser, nous entraînant sur un terrain peu confortable, celui de l'idéologie. Dans la lignée de ce que je vais vous dire, je pourrais même avancer qu'un certain type de « novlangue » a le pouvoir de « cliver » nos débats psychanalytiques.

En ce qui concerne le thème que j'ai retenu, les sources se situent en bonne partie dans des courants et modes de pensées postfreudiennes anglo-saxonnes qui ont pu susciter un sentiment d'étrangeté, voire de rejet à certains moments par la psychanalyse française. J'aimerais rendre cette étrangeté un peu plus familière, sans ignorer sa composante inquiétante (*l'Unheimlich*) pour toucher la question posée par les organisateurs autour de la *scène sexuelle*. Je vais, en effet, m'en saisir d'une façon oblique correspondant davantage à mes préoccupations d'analyste et à mon travail clinique. Je ne vois que peu de patients ou patientes « en transition », en revanche de nombreux états-limites. Hésitation langagière : ce qualificatif d'états-limites n'entraîne-t-il pas tout un cortège d'idées préconçues, le plus souvent négatives comme étant justement à la limite de la psychanalyse, avec peut-être l'envie de le pousser « hors de la psychanalyse » ? Pas les patients, le concept. Pourtant, nous pouvons considérer qu'effectivement, il met en jeu les limites de la psychanalyse et que celles-ci nous intéressent. La question est d'ailleurs formulée dans l'argument : « *si la clinique identitaire est souvent ardue, pose-t-elle des problèmes métapsychologiques nouveaux ?* » Question en retour : nouveaux comment ? nouveaux pour qui ? Ne serait-ce pas la question de la référence à Freud qui est ici posée ?

1. Danon-Boileau L. & Tamet J-Y. (2016) : *Des psychanalystes en séance, glossaire clinique de psychanalyse contemporaine*. Folio, Gallimard

2. André J. (2011) : *les 100 mots de la sexualité*, Que sais-je, PUF

Je vous propose donc un parcours qui, partant de la clinique dite identitaire, ouvre à la question du *trouble dans la sexualité*. J'en discuterai trois aspects, le premier dédié au sexuel actuel dans sa dimension traumatique, le deuxième au sexuel précoce sous sa forme anaclitique, le troisième au *Sexual* ainsi qu'à la différence des sexes en relation avec la bisexualité psychique. Je terminerai sur une vignette clinique.

Trouble dans l'identité

Ce qui intéresse les psychanalystes est l'identification et non pas la notion d'identité qui appartient, à nos yeux, à d'autres champs du savoir. Pourtant, cette terminologie insiste et une lecture psychanalytique moderne pourrait y voir, au-delà de la somme des représentations de soi, le précipité de l'ensemble des identifications assorti des composantes sociales et culturelles. L'identité serait ainsi un produit de civilisation.

Toutefois, dans le champ de la clinique, nous pourrions préférer le langage de René Roussillon évoquant la problématique narcissique de nos patients. Parmi les plus fragiles, présentant un fonctionnement limite. Il définit les *souffrances identitaires narcissiques* comme des pathologies qui mettent en difficulté la fonction subjectivante du moi, celles qui sont à l'origine du *manque à être*. Elles résultent, selon lui, d'états traumatiques primaires. « *Ce sont comme des états de détresse, des expériences de tension et de déplaisir sans représentation, sans issue, (...) des états au-delà du manque et de l'espoir*³ ». Elles sont en attente d'une transformation. La transformation dont il est ici question s'adresse au patient et à sa trajectoire clinique, mais elle nous concerne aussi, nous les psychanalystes, dans notre façon de penser la clinique, du côté de la théorie (métapsychologique) et des adaptations techniques. André Green avait parlé de changement de paradigme et avait introduit la nécessité de le conceptualiser en termes dialectiques, pour tenir compte aussi bien de l'objet que de la pulsion. Vous reconnaissez au passage sa préoccupation : articuler la pulsion *et* l'objet. Dans l'œuvre freudienne, cette distinction surgit justement à l'occasion de l'introduction du narcissisme. Green s'est ensuite proposé de reconsidérer l'évolution des idées en psychanalyse, ne pensant pas que le fait de se référer à l'objet impliquât d'abandonner la pulsion. Son introduction de la *double limite*⁴ a permis de décrire avec une clarté qu'on pourrait qualifier de « topique », la référence à l'autre, ainsi qu'au monde extérieur, comme complémentaire à la tension régnante entre réalité interne et réalité psychique (cette dernière comprenant l'inconscient), beaucoup mieux connue. C'est dans ce contexte qu'il est nécessaire de parler de *clivage du moi*, notion introduite par Freud, mais qui a nécessité de nombreux constats cliniques et suscité passablement de controverses. Dans notre pratique, nous voyons bien comment ce clivage qui renvoie aux difficultés de la relation précoce (relevées entre autres par Bernard Golse), vient compliquer le travail du refoulement et nous obliger à cet effort de transformation déjà mentionné. C'est ainsi que les conditions de la construction de la subjectivité ouvrent des chemins à une compréhension psychanalytique qui englobe la notion d'identité et la dépasse.

Ces patient.e.s viennent voir un ou une psychanalyste, mais ne veulent pas du divan (enfin assez peu souvent). Ils/elles ont peut-être raison, vu l'importance du perceptif et leur accrochage relationnel, tel que nous pouvons, de notre côté, le repérer, je dirais presque le sentir assez vite (parfois même immédiatement), le besoin d'un appui, dans le sens du *holding* de Winnicott.

Je pourrais maintenant évoquer la rencontre avec une jeune patiente. On lui avait, disait-elle, diagnostiqué un trouble de la personnalité et, après quelques essais infructueux de thérapie, elle s'adressait à moi. Sa demande semblait clairement formulée, même si elle avait mis d'emblée, au téléphone, un certain nombre d'obstacles avant de confirmer sa disponibilité. En effet, après avoir exprimé une impossibilité, une non-entrée en matière, elle avait rappelé pour dire que tout était arrangé. Je sentais immédiatement souffler « le chaud et le froid » pour qualifier ma réaction de façon essentiellement sensitive, dans le « contre-transfert » qui est souvent notre principale source d'information avec ce type de clinique, qui devrait pouvoir nous servir de boussole (toute relative,

3. Roussillon R. (1999), *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris PUF

4. Green A. (1989), « La double limite » in *La Folie privée*, Paris ; PUF, 1989

il est vrai). J'ai déjà parlé d'elle pour illustrer ce que j'ai nommé, dans un autre travail, la résistance par l'affect. En effet, j'étais frappé par l'irritation qui se dégageait d'elle alors qu'elle me demandait de l'aide. C'était une sensation assez claire qui affleurait dans ses propos sans naturellement du tout être formulée. De mon côté, je ne voyais pas très bien comment le lui dire, sinon à la vexer d'emblée, ce qui ne me semblait pas très constructif. J'étais quand même mal à l'aise face à sa « mauvaise humeur », surtout qu'en même temps, elle ne disait rien. Enfin j'exagère un peu, mais la communication était pauvre et je n'apprenais rien. Ce qui occupait l'espace était donc cet affect désagréable, négatif, qui avait l'air de se dégager d'elle, je dirais un peu malgré elle, mais qui aurait pu faire penser à un échec annoncé. J'ai donc été un peu surpris de la voir très à l'heure au rendez-vous suivant et d'apprendre qu'elle avait été extrêmement soulagée à la sortie de notre rencontre ! Elle était emmitouflée dans des habits masculins style débardeur avec des cheveux courts et des piercings (ce n'est que plus tard que je découvrirai ses tatouages), allure qui pouvait évoquer un trouble dans le genre, pour revenir plus près de la thématique de la journée. Il n'était pour autant pas question de transition. En revanche, elle semblait mal dans sa peau (ce qui n'est pas très précis), débordant d'angoisse, ne savait pas très bien qui elle était, se disait attirée par les filles mais couchant avec des garçons... ceci ouvre donc la question du sexuel.

Penser le sexuel

J'ai mis en exergue de cette conférence une citation d'André Green, tirée des « chaînes d'Éros », que je vous lis maintenant : « le retour du sexuel par la voie du réel n'oblige-t-il pas les théoriciens et praticiens à reconsidérer l'impact de la sexualité sur le psychisme ? »⁵. C'est un peu pour répondre à cette question qu'il avait entrepris cet ouvrage. De notre côté, dans l'avancée des psychanalystes, si ce n'est de la psychanalyse, nous pouvons déceler un paradoxe. Ce paradoxe est le suivant : l'intérêt pour les structures non névrotiques s'est d'abord développé dans les écoles post-kleinienne, winnicottienne, bionienne etc. Ces écoles, comme nous le savons, ont mis l'accent sur le moi et la relation d'objet, au détriment parfois du sexuel et d'un relatif désintérêt (quand il ne s'agit pas franchement d'hostilité) vis-à-vis de la pulsion. Alors, faudrait-il abandonner la pulsion pour s'intéresser à ce type de clinique, devenir un pur clinicien de la relation d'objet ? Ou, à l'inverse, ne pas nous confronter aux exigences de cette « nouvelle » clinique, pour garder intact le modèle pulsionnel auquel nous sommes attachés ? Ce n'est pas le choix opéré par André Green quand il se réfère aussi nettement à l'Éros freudien. La sexualité, vue au prisme de la psychanalyse, devient ainsi une « chaîne érotique » constituée de ses différentes dimensions (pulsions, désirs, fantasmes, langage érotique, actions etc.). Dans sa complémentarité avec Thanatos, le concept d'Éros (pulsion de vie et d'amour) s'inscrit dans le lieu – le topos – entre sexualité, amour et lien. Dans l'écoute analytique, il s'agit moins de traiter chaque étape séparément (comme l'ont fait certaines écoles qui se réfèrent aux stades prégénitaux du développement psychosexuel), que de préciser à tout moment à quel maillon de la chaîne transférentielle l'analyste se situe. Ainsi devient-il possible de suivre, cliniquement, une dynamique, qualifiée alors de processus érotique⁶, à condition d'y repérer précisément les rapports pulsion – objet.

Je vais considérer maintenant trois dimensions de la pensée clinique concernant le sexuel chez les états-limites :

1^{re} dimension : Traumatique, le sexuel « actuel »

Le terme « actuel » est à comprendre dans plusieurs sens : constamment actualisé, mis au présent, au sens aussi de la névrose actuelle et, finalement, « en acte ». En effet, ces patients/patientes limites nous parlent de leur sexualité, d'une sexualité traumatique, traumatique dans son origine et traumatique dans son expression. Quelques caractéristiques : *aucune pudeur* ! Évidemment, c'est un peu vite dit, mais nous observons relativement souvent le contraire d'une inhibition. Ceci concerne aussi bien les actes que la parole à ce sujet.

5. Green A. (1997) : *Les chaînes d'Eros, actualité du sexuel*, 4^e de couverture.

6. Green André (1997) : « la sexualité dans l'analyse contemporaine » . in opus cité

Ce qui vient dans la parole ne correspond pas au vécu, ce qui n'est pas une surprise, mais l'articulation ne correspond plus aux montré/caché du refoulement. La vie sexuelle est souvent présentée sans trop de retenue et avec la connotation distinctive, importante pour nous, « d'action », que nous pourrions ensuite, nécessairement, relier au transfert et décoder en termes de « passages à l'acte ». Comment retrouver la sexualité refoulée et ses prolongements inconscients ? Le désir est en souffrance. Il s'agit d'une phénoménologie différente, une manière de vivre sa sexualité, une dissociation presque revendiquée, très fréquente, entre relation sexuelle et relation amoureuse. Bien sûr que nous l'avions déjà rencontrée dans la névrose classique avec l'organisation habituellement plus stable d'une oscillation, par exemple entre la maman et la putain, le papa et le gigolo, la maîtresse et l'amant latéral. Il ne s'agit plus de cela. Nous avons traditionnellement la névrose et son négatif, la perversion, alors qu'ici, nous sommes ailleurs, ni dans la névrose, ni dans la perversion, même si nous pouvons y repérer des éléments névrotiques et des éléments pervers. La libération sexuelle a-t-elle produit des monstres ?

Nous sommes à la limite de la *sexualité psychique* dans cette zone grise déjà balisée – par Freud (repris par Green), sachant que la valeur heuristique de la sexualité ne saurait s'appuyer sur des arguments totalement dégagés de la vie sexuelle manifeste. Il s'agit donc de ne pas perdre – de vue – le lien entre sexualité vécue ou agie, et organisation psychosexuelle. Balisée aussi par Green et d'autres qui soulignent que la représentation manque, et que l'agir devient un indicateur prépondérant du travail psychanalytique. L'agir, celui qui n'est pas encore tout à fait l'*agieren* de Jean-Luc Donnet, habituellement plus lisible, tient alors en bonne partie la place du langage, vient en quelque sorte avant lui. Ce qui ne peut être communiqué dans la langue, les mots, ou l'image, les rêves, s'exprime dans l'acte, à la limite d'un psychisme que nous avons dû élargir, comme nos indications. Dans une première version, fidèle à la première métapsychologie, nous pouvions penser que l'acte-décharge était une perte sèche, économique et symbolique, alors que maintenant, nous savons, nous avons appris dans une certaine douleur contre-transférentielle qu'il n'en est rien et que la signification qui nous intéresse, l'inconscient, pourra, devra, se dégager du sens recouvert par les agirs, renvoyant aux traumatismes anciens. Toujours dans une perspective qui allie pulsion et objet.

Que penser face à cette patiente qui sort régulièrement « en boîte », s'alcoolise gravement pour entrer en contact, selon ses termes, avec des hommes qui vont finir par plus ou moins la violer. Au fur et à mesure de nos rencontres, elle commence à s'interroger alors qu'auparavant sa justification consistait à dire que c'était sa seule manière d'approcher un homme. Je ne veux pas m'attacher, dit-elle, et c'est la seule manière qui va. Le commentaire interrogatif qui suit dans ma bouche reflète plus mon désarroi qu'il ne lui est adressé : se faire violer, ça va ? Si nous voulons utiliser la catégorie du masochisme pour réfléchir aux conduites de cette jeune femme qui n'est d'ailleurs pas encore tout à fait capable d'associer à ce sujet, il faudra alors comprendre le masochisme à la façon de Benno Rosenberg⁷ et distinguer entre un masochisme gardien de la vie et un masochisme mortifère.

2^e dimension : Un sexuel précoce anaclitique

Le malaise dans le sexuel peut se communiquer de différentes façons, mais, comme nous venons de le voir, l'affichage d'un excès peut être la forme qui renvoie le moins à la névrose, soit dans une manière d'envahir la séance avec des descriptions de scènes, soit à mentionner une hypersexualité qui prendrait une place énorme dans la vie. Cet excès cache plus ou moins bien une exigence de fond, malheureusement clivée en tout ou rien. Il convient de repérer son inscription dans le transfert. Un patient me décrivait la pression sexuelle qu'il exerçait sur son amant du moment, risquant à tout instant de provoquer ce qu'il redoutait le plus, c'est-à-dire que son partenaire l'abandonne, ce qui ne manquait pas d'arriver, pour la x-ième fois. Ce tableau était extrêmement répétitif et ce n'est que beaucoup plus tard dans la cure que je me suis rappelé la pression qu'il exerçait sur moi tout au début pour me faire dire que je l'acceptais, que j'étais bien d'accord de travailler avec lui, tout en voulant absolument savoir combien de temps précisément cette cure allait durer, quand elle allait prendre fin. Une exigence contradictoire que je repérais facilement intellectuellement, mais que je ne supportais pas très bien

7. Rosenberg B. (1991) *Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie*, PUF, Monographies de la Rev. Franç. Psychanal.

affectivement. Au point d'en parler souvent autour de moi ! Ma sensation de ce moment est encore très présente, dans la mesure où j'étais envahi à chaque séance par l'impression qu'il n'allait pas revenir (ce que j'ai mis un certain temps à repérer comme étant une angoisse d'abandon chez moi, contre-transférentielle).

Comment relier ce matériel au sexuel infantile ? – A première vue, il semble plutôt en opposition avec les besoins du moi de l'enfant ! – alors même que nous savons pertinemment que ce sexuel a été mis en difficulté par des empiètements dans la relation d'objet précoce. C'est pourquoi, il est probablement utile de distinguer un sexuel précoce du sexuel infantile, comme le font Bernard Golse et René Roussillon⁸. Cliniquement, nous sommes loin d'une tranquillité associative qui ferait dialoguer un présent avec un passé. Il est extraordinairement difficile de retrouver les sources anciennes. L'évocation de l'enfance n'est pas à l'ordre du jour. La médiation du rêve manque. Les souvenirs ne reviennent pas beaucoup et la pression de l'actuel l'emporte souvent. Il ne suffit donc presque jamais d'enlever quelques obstacles pour que s'éclaire la scène infantile. La structure même de l'après-coup est en souffrance.

Manifestement, dans les situations de souffrance narcissique, d'autres caractéristiques prennent le pas qui empêchent le fonctionnement régulateur des autoérotismes et encore davantage l'unification des zones érogènes. La caractéristique infantile-précoce qui l'emporte est bien celle d'*étayage*, l'appui réel et concret sur l'autre, l'anacritique, devient primordial, le désir se confondant avec les besoins, entraînant paradoxalement une grande instabilité relationnelle. Ceci ne nous étonne pas, à la lumière des empiètements premiers et de la fragilité consécutive du moi. Une jeune femme avait couché sans plaisir avec de nombreux hommes. Elle était même restée avec certains d'entre eux, très clairement pour ne pas être seule. Elle leur laissait faire avec elle « ce qu'ils voulaient », sans investir véritablement la relation. Finalement, ils avaient le plus souvent profité d'elle, financièrement entre autres, sans qu'elle s'en soucie tant elle avait besoin d'eux.

De ce fait, nous l'observons avec nos patients limites, le couple angoisse de castration – angoisse de pénétration est remplacé par une alternance, actuelle pouvons-nous dire, à l'instar de la « névrose » traumatique, d'angoisse d'abandon et d'angoisse d'intrusion⁹? Nous sommes ainsi amenés à revisiter, en tout cas partiellement, la séquence des stades décrite par Freud et nous ne sommes guère étonnés d'y retrouver une prédominance des pulsions du moi aux prises avec un objet instable, envahissant d'un côté, et devenu indispensable de l'autre, au point de faire miroiter une crainte d'effondrement. C'est à ce point que nous pouvons nous souvenir de la distinction freudienne entre les deux courants de la sexualité, le courant tendre et le courant sensuel¹⁰. Au lieu de s'unir au sein du même faisceau pulsionnel, c'est comme si nous pouvions observer une méprise, l'un étant pris pour l'autre : « ce n'est que quand on me prend sexuellement que je me sens aimée », disait une autre patiente, alors qu'elle était incapable d'établir une relation affectueuse durable, à son grand désespoir, d'ailleurs. Dans cet exemple, nous voyons bien la place que l'objet vient prendre aux côtés de la pulsion, en articulation incertaine avec elle.

3^e dimension : Sexual : Différence des sexes et bisexualité psychique

J'aimerais maintenant aborder un autre aspect de la question, celui qui prendrait en compte certains déterminants sociaux actuels et leurs jeux de miroirs. Alors que Freud pouvait incriminer la morale civilisée, le puritanisme, de son époque comme cause de la névrose, devrions-nous envisager un mouvement de balancier qui irait vers l'opposé et considérer que notre temps mérite bien sa nouvelle « folie privée » ? Non plus inhibition, mais exhibition. Non plus dedans, mais dehors. Dans la scène du dehors, la destructivité est plus visible, nous ramenant au dualisme plus connu, mais pas toujours facile à mettre au travail cliniquement, celui des forces de liaison et de déliaison. Cette opposition est bien celle dans laquelle nous entraînent aussi les fonctionnements limites, remplaçant – en bonne partie – les subtilités du refoulement par les angles abrupts du clivage.

8. Golse B. & Roussillon R. (2010) : *La naissance de l'objet, une co construction entre le futur sujet et ses objets à venir*. PUF, fil rouge.

9. Green A. (2002) *la Pensée clinique*, chapitre II : hystérie et états limites : chiasme, Éd. Odile Jacob, p. 88

10. Freud S. (1912d) : « Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse », in *OCF*, vol. 11, PUF, p. 127 – 141

Il serait donc bienvenu de réfléchir à de nouvelles manières, contemporaines, d'envisager la bisexualité psychique, ou plus exactement *le rapport entre la notion de différence des sexes et la bisexualité psychique*. Ceci est d'autant plus urgent que nous pouvons pressentir cliniquement que cette oscillation joue probablement un rôle important dans ce qu'il est convenu d'appeler le trouble de l'identité, abordé précédemment.

C'est pourquoi, il devient nécessaire de faire un pas en direction de *Jean Laplanche* et de sa notion de *Sexual*¹¹. Laplanche a extrait des *Trois essais sur la théorie sexuelle*, ce concept d'une *sexualité élargie de l'enfance* et profite de sa grande connaissance de la langue allemande pour suivre la distinction terminologique entre *sexué* et *Sexual*. Il voit dans cette formulation une manière d'opposition au *sexué*, en tout cas dans la mesure où le *sexué* serait défini comme l'équivalent de la sexualité adulte. Il dit : le *Sexual* n'est pas le *sexué* ; c'est essentiellement *le sexuel pervers infantile*¹². Je garderai, quant à moi, le terme complet de *pervers – polymorphe*, aux prises avec quelque chose de plus sauvage, prenant des formes diverses, de moins organisé, davantage autoérotique, une définition qui convient à notre tentative de repérer les caractéristiques psychanalytiques du *sexuel* dans les fonctionnements limites. Ce n'est pas véritablement le souci de Laplanche qui se propose d'en étudier plutôt l'articulation avec le genre, établissant une sorte de trépied entre « genre, sexe et *Sexual* ». Très intéressant, surtout si nous repérons que, dans son texte, il considère l'utilisation des termes et des concepts comme analogue à celle des armes, preuve, s'il en était, besoin que la discussion sur les troubles dans le genre était déjà vive à ce moment-là (2003) !

Laissez-moi toutefois revenir à mon axe de travail, tout en m'appuyant sur Laplanche quand il dénonce, à sa manière certes, une emprise du monde adulte sur le monde de l'enfance, un *adulto-centrisme*. À ce moment-là, il vise davantage les féministes et les ethnologues (*Simone de Beauvoir* et *Claude Lévi-Strauss*), mais je suivrai plutôt une association de type analogique en disant que, au sein même de la psychanalyse, nous courons peut-être le risque du *névrotico-centrisme*, à savoir une centration sur la *névrose* (et sur la première métapsychologie) au détriment des fonctionnements-limites, et des instruments nécessaires pour les penser (comme la deuxième métapsychologie).

Une autre psychanalyste que vous connaissez peut-être, *Leticia Glocer Fiorini*, de l'Association psychanalytique argentine a beaucoup publié sur le sujet et propose quelques pistes intéressantes. Dans un article tout à fait récent¹³, elle se rapproche de l'idée laplanchienne en revenant justement sur le concept de différence des sexes, relevant deux pistes distinctes chez Freud, déjà présentes dès les *Trois Essais sur la théorie sexuelle*¹⁴. L'une, classique, consiste à suivre l'unification des courants partiels infantiles sous l'égide de l'Œdipe. C'est sur l'autre que je vous propose de nous arrêter davantage, tant elle peut contribuer à la compréhension de la confusion sexuelle rencontrée chez nos patients limites. Suivant cette seconde direction freudienne, il s'agit justement de donner toute son ampleur à la notion de *pervers-polymorphe*, caractéristique sexuelle infantile qui se situe bien sûr en amont de l'unification œdipienne, donc non obligatoirement articulée à la différence phallique – châtré. Observant que l'Œdipe, ne parvient que mal (ou partiellement) à remplir sa fonction d'organisateur psychique dans la clinique identitaire, nous pouvons alors considérer la constellation perverse-polymorphe comme révélatrice des fonctionnements limites. Je rappelle en passant qu'*André Green* faisait de la confusion l'un des axes pathognomoniques des états limite, sans forcément en préciser toutes les connotations pulsionnelles. *Winnicott*, de son côté, distinguait les voies de la progression (la maturation) face à celles de la régression, délimitant ce qui n'était pas encore intégré (et qui pourrait l'être plus tard, dans notre compréhension, sous l'égide de l'Œdipe) de ce qui avait été déjà intégré mais se trouvait en difficulté à la suite d'une occasion problématique, prenons le cas du traumatisme, et qui suivait alors une piste régressive, de désintégration. Cette distinction à faire

11. Laplanche Jean : (2007) *Sexual, la sexualité élargie au sens freudien*, PUF

12. idem, p. 155

13. Glocer Fiorini Leticia (2024) : Exploring alternative territories in Freud's œuvre : two ways of thinking about (sexual) difference, *Int. J. Psychoanal.* 2024, no 5, p. 778-789

14. Freud S. (1905d) : *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, OCF, vol. 6, PUF, p. 59 – 181

avec le non-encore intégré ouvre une perspective intéressante pour la clinique des états limites où nous pouvons relever que la confusion règne aussi bien dans la sexualité pratiquée que dans le sexuel psychique, un manque d'organisation propre à l'infantile, fortement soumis à l'étayage. S'il s'agit d'une fixation, alors elle est multiple, antithétique à celle des stades et complètement articulée aux vicissitudes du lien à l'objet.

C'est principalement ce que je retiendrai pour aujourd'hui de la notion relevée par Mme Glocer-Fiorini à la suite de Laplanche, l'importance du pervers polymorphe. Notre collègue argentine cherche plutôt à dégager une piste freudienne restée en friche, dans le but de dépasser le dualisme classique et ses impasses, dans la compréhension post-freudienne de la féminité, de la sexualité féminine. Ce n'est évidemment pas la seule¹⁵ à apporter sa contribution à ce débat qui nous rappelle l'image évocatrice du lien premier entre mère et fille que Freud compare à la civilisation minoë – mycénienne, restée masquée et recouverte par la civilisation athénienne¹⁶. Ce tableau de la bisexualité psychique est moins clair, moins délimité que nous ne le pensions. Il en devient donc plus complexe et de nouveau intéressant...

Evolution d'une cure, une situation clinique

J'aimerais terminer par une note d'espoir, malgré les nombreuses impasses qui nous empêchent, avec les états limites, de nous appuyer sur la pulsion comme dans une cure plus classique. Il s'agit d'un travail analytique, à plusieurs séances par semaine, en face-à-face, mais avec l'avantage de se dérouler depuis quelques années. Ceci me permet d'observer et de vous communiquer à la fois les obstacles que nous avons mentionnés et aussi les possibilités de maturation, en dépit d'un sexuel heurté. Les processus de liaison commencent à l'emporter sur la déliaison.

Cette patiente d'une quarantaine d'années a vécu une enfance faite de promiscuité et de violences entre une mère sadique et un père séducteur qu'elle commence seulement maintenant à tenir sérieusement à distance après l'avoir idéalisé, presque déifié. Bizarrement, vu qu'elle servait d'intermédiaire entre eux, ils l'ont envoyé à l'étranger, ce qui aurait pu représenter une chance d'émancipation. Elle n'a pas pu en profiter, probablement trop marquée par le poids des traumatismes antérieurs, précoces. Elle est restée dépendante malgré la distance, essayant d'ailleurs – ce qui est aussi d'observation courante – de réguler le couple parental dysfonctionnel. Elle se retrouvait ainsi à faire des petits boulots, fréquentait des hommes très peu fiables sur lesquels elle s'appuyait pour survivre, au sens psychique du terme, comme nous l'avons indiqué, dans le sens d'une dépendance sexuelle en échange d'une prise en considération émotionnelle. Financièrement, elle s'en sortait plutôt mieux qu'eux et les entretenait. Dans son histoire, on relève une suite de ruptures typiques de cette clinique, succession d'emplois, nombreuses relations sentimentales qui ne tiennent pas, échec des thérapies. Pourtant, après plusieurs années de cure, elle a repris des études universitaires et a ralenti le rythme des changements d'emploi et de partenaires. Nos rencontres analytiques tiennent.

C'est à ce moment que se place *la séance* dont je veux parler. Elle commence d'une façon que je qualifie de névrotique dans mon discours intérieur, en relevant qu'elle est paniquée parce qu'elle a oublié de joindre mon attestation à son dossier universitaire. Elle a réuni toutes les autres sauf la mienne, un oubli, un acte manqué. J'attends la suite. Changement brusque de thème : elle me communique qu'elle a trouvé un nouvel emploi. Assez vite, je comprends qu'il s'agit d'une entreprise trop éloignée de mon cabinet pour ne pas menacer l'analyse. Un *agir* à peine différé que je lui fais remarquer. C'est à ce moment qu'elle exprime qu'il est temps pour elle de terminer cette thérapie qui a assez duré ; elle veut désormais accomplir son « destin » professionnel, c'est elle qui utilise ce terme qui m'intrigue et me conduit vers une notion d'irrévocable. Je n'avais pas vu venir la menace de rupture. Je la lui désigne comme telle, en lui demandant pourquoi elle ne m'en a pas parlé plus tôt.

15. Kristeva J. Sexualité féminine, In De Mijolla A. (dir., 2002) *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Calmann-Lévy ; André J. (2022) : *la sexualité féminine*, Que sais-je ? PUF

16. Freud S. (1923b) : *le Moi et le Ça*, OCF, volume 16, PUF

Elle associe, d'une façon un peu directe, crue peut-être, en me disant qu'elle commence à avoir peur de moi. Il faut dire qu'elle avait mentionné un nouveau sentiment, la peur de son père. Elle s'est récemment séparée de lui, dans le sens où elle ne lui répond plus au téléphone et qu'elle n'accepte plus ses moindres desiderata ni les rapprochements physiques. Cette séparation fait suite à un travail très prolongé entre nous sur ce qui l'empêchait de voir le comportement incestuel du père à son égard.

Je me dis que la menace et l'attaque contre nos séances ne devraient pas être abordées trop directement. En revanche, l'exploration de l'acte manqué de l'attestation manquante est plus admissible. Elle en devient même révélatrice quand elle m'avoue sa gêne à montrer à une secrétaire universitaire l'attestation qui révèle un nombre impressionnant de séances analytiques – à ce moment, elle se tait – et c'est à moi de devoir préciser la proximité – disons-le – sexuelle que cela suppose avec moi. Il avait déjà été question de mon rôle paternel et d'éprouvés qui allaient dans cette direction, mais soudainement, je suis devenu un envahisseur sexuel. Néanmoins, les barrières du moi tiennent, prouvant peut-être les acquis de notre travail. Elle se tait, accepte l'idée. Ce n'est plus la confusion des premiers temps de travail analytique. Et j'aurai droit à une association, avec levée du refoulement. Elle me rappelle une chose que je ne savais pas, à savoir qu'elle doit habituellement vérifier très strictement que les toilettes dans lesquelles elles s'enferment sont bien fermées. Mais, ajoute-t-elle, la seule fois où j'y suis allée chez vous, récemment seulement, parce qu'auparavant je ne m'y risquais pas, je n'ai pas vérifié et je me demande maintenant bien pourquoi...

Réservant la réponse pour mon discours intérieur, je ne lui parle pas du désir qui peut accompagner la crainte d'intrusion. Je considère donc cet élément non seulement comme s'inscrivant dans le transfert paternel, mais aussi comme le signe que progressivement le refoulement prend la place du clivage. Il n'empêche qu'elle m'a avoué avoir presque signé le contrat d'engagement la semaine précédente, se montrant ainsi encore capable d'actes impulsifs, que l'agir est encore suffisamment présent pour menacer la continuité de notre travail et peut-être son sentiment d'identité. Elle lutte contre le sentiment de dépendance et contre le rapprochement amoureux (libidinal) et incestueux (traumatique). J'ai quand même l'impression de pouvoir à nouveau, dans cette séance, travailler avec le sexuel à la manière d'une cure classique.

Introduction de la discussion à la conférence de Nicolas de Coulon

Wilfried Morice

Pour initier la discussion de votre conférence, cher Nicolas de Coulon, je partirai de votre cas clinique princeps. Vous y interrogez ce qui se joue autour de l'attestation « oubliée » par votre patiente. Cette séquence (acte manqué, menace de rupture, envahisseur sexuel, vérification des toilettes) recouvre parfaitement ce que vous avez décrit plus haut d'un point de vue théorique, à savoir que « dans les problématiques limites : le désir se confond avec le besoin ». Je me suis demandé si la production de l'attestation répondant à une demande sur le terrain du besoin manifeste, ne viendrait pas réanimer la confusion des registres, induisant l'acte manqué et la reviviscence dans le transfert. Considérant la notion d'étayage, une telle demande même assimilée au cadre ne se trouve-t-elle pas nécessairement compromise par un désir ? L'analyste astreint à jouer les mères selon les mots d'Adam Philips ne court-il pas un risque technique, celui de céder sur le refusement ?

Tel que vous le décrivez, ce moment clinique condense différentes valences de la séduction. J'insiste sur le mot. L'enjeu repose sur leur distinction. À la suite des interprétations que vous lui avez fournies quant à la proximité sexuelle, la qualité de vos échanges devient franchement plus libidinale. Elle est tout à fait bien rendue par le vocabulaire du registre de l'aveu et cette formule malicieuse : « j'aurai le droit... à une association ». Mais, pour en arriver à ces échanges plus tempérés, où la parole véhicule les affects, il aura fallu que vous réalisiez un travail de qualification des registres de la séduction, et faire la part de ce qui relève de l'*implantation* des messages traumatiques, traces de l'irruption du sexuel dans le psychisme naissant de l'enfant. Un traumatisme dans sa version structurante qui s'oppose à l'*intromission* d'un élément rebelle à la métabolisation. Une version violente déstructurante, empêchant la différenciation des instances psychiques. Vous aurez reconnu à Laplanche la paternité de ces précisions. Green, en distinguant passivité et passivation a quant à lui réalisé un travail proche. Vous réunissez d'ailleurs généreusement dans votre démarche de promouvoir la place du sexuel et de la pulsion, « l'africain, né (...) sur les rives du Nil et Jean Laplanche, joyeux enfants de la Bourgogne ». Je cite ici Green. Vous avez sans doute raison, tant ce qui les rassemble aujourd'hui paraît plus important que ce qui a pu les diviser un temps. Ceci ne nous empêche pas toutefois quelque préférence.

Il n'aura échappé à personne que vous nous livrez sept situations cliniques et... autant de femmes ! Je me suis laissé aller à me demander si ces vignettes auraient pu s'écrire au masculin. Vous avez en effet légitimement sollicité la plus grande confidentialité, autour d'elles. L'écriture clinique passe aujourd'hui par d'habituelles précautions de masquage. Dans la circonstance présente un travestissement aurait-il nui à l'intelligibilité de l'enjeu ? Autrement dit, sauf à entendre le sexuel infantile comme genré, relater son effectivité en séance aurait-il pu faire abstraction de la mention du sexe de l'analysante ? Cette interrogation, consubstantielle au thème de nos journées, enjoint à une définition rigoureuse du sexuel infantile à laquelle s'est particulièrement employée Dominique Suchet dans son dernier livre.

Cette question nous mène au rapport entre différence des sexes et bisexualité psychique que vous appelez à débattre urgemment. Freud en 1930, dans *Le malaise dans la culture*, remarque que, je cite : « la doctrine de la

bisexualité demeure encore dans une grande obscurité, et nous ne pouvons en psychanalyse que ressentir comme une grave perturbation, le fait qu'elle n'ait pas encore trouvé de connexion avec la doctrine des pulsions. » Jean-Michel Levy prend acte de ce regret freudien dans son rapport au CPLF de 2019. Il y constate que la bisexualité psychique ne s'est jamais parfaitement intégrée dans le corpus théorique et propose des hypothèses fécondes que nous ne pouvons développer ici.

J'ai voulu voir aussi dans ces choix féminins et la référence au travail de notre collègue argentine grandement inspiré de Laplanche, une inclination à se rapprocher de ce qu'entend ce dernier par *passivité originare dans les deux sexes*, cet état de réceptivité forcée face aux stimuli sexuels inconscients transmis par les adultes lors des soins quotidiens. Elle ne se différencie pas initialement selon le sexe : elle est une condition universelle de la subjectivation. Cependant, son devenir est infléchi par les assignations de genre et la confrontation au complexe de castration. Elle éclaire les mécanismes de transfert et de répétition. Le patient revit dans la cure l'impuissance à traduire les messages énigmatiques. Il y reproduit ses symptômes. La clinique de *l'agir* que vous décrivez chez ces patientes peut ainsi être nettement référée au sexuel. Enfin, ce choix pose la question d'un rapport spécifique entre le féminin et les fonctionnements limites. Je ne crois pas qu'il corresponde à une réalité clinique, mais d'un point de vue théorique, Jacques André a fait le lien entre une féminité primitive qui met en relation cet enfant séduit – quel que soit son sexe – avec la position passive féminine.

J'interromps ce va-et-vient clinique-théorie en interrogeant la place du masochisme. Si le terme n'apparaît qu'à une reprise dans votre développement, cette dimension est saillante chez quatre de ces femmes. Notons au passage que chaque fois, leurs rencontres masculines servent de vecteurs privilégiés à leur souffrance. Seriez-vous d'avis de tenir le masochisme pour une dimension centrale ? Voire, comme le situe la théorie de la *séduction généralisée*, à la racine même de l'expérience psychique humaine ?

Votre conférence, cher Nicolas de Coulon, est érudite, foisonnante et sa clinique généreuse. Son thème s'avère considérable. Il recouvre un champ de l'histoire de la psychanalyse, de *L'homme aux loups* à Judith Butler serais-je tenté de dire. Il implique une vaste part de la littérature psychanalytique dont l'étude engage à remanier les concepts, la psychopathologie psychanalytique, la métapsychologie et la théorie de la cure. Par la diversité conceptuelle des auteurs auxquels vous faites référence sans doute avez-vous souhaité témoigner de ce mouvement ?

Je propose maintenant un retour sur les deux questions majeures qui articulent votre conférence. La première intervient à son commencement et reprend l'argument de ces entretiens : « si la clinique identitaire est souvent ardue, pose-t-elle des problèmes métapsychologiques nouveaux ? » Vous répondez par l'affirmative. Pourtant, il me semble qu'embrassant la logique de « *faire travailler Freud* », Laplanche et ceux qui ont bien voulu prolonger et prolongent encore son travail, fidèles à l'esprit de la découverte freudienne, s'attachent à indiquer le caractère heuristique du sexuel infantile, en particulier pour les fonctionnements limites qui nous intéressent ici. En pratique que les « nouvelles cliniques » posent des problèmes d'ordre technique, assurément. Qu'elles engendrent une vive sollicitation de la bisexualité psychique tout aussi assurément.

Cependant d'un point de vue métapsychologique, de nouveaux paradigmes ne me semblent pas d'actualité tant ladite « question identitaire » gagne à une approche considérant en premier ressort le sexuel infantile que vous avez souhaité mettre en avant. Ainsi, je me demande si nous pourrions modifier quelque peu la proposition de Green que vous avez citée : « le retour du sexuel par la voie du réel n'oblige-t-il pas les théoriciens et praticiens à reconsidérer l'impact de la sexualité sur le psychisme ? » Je serais pour ma part plus enclin à estimer

l'impact du sexuel *sur* la sexualité. Cette dernière – pour le dire trop rapidement – pouvant être rapportée à une activité symptomatique dans le sens d'une formation de compromis en première topique, et comme une tentative de liaison en seconde. En séance, je tendrais à écouter comme des restes diurnes cette sexualité parfois sauvage, j'en conviens, mais indubitablement pas davantage que le sexuel infantile.

Mon dernier point prolonge votre questionnement initial : « quelle langue psychanalytique allons-nous utiliser » Effectivement de subtiles différences de vocabulaire peuvent recouvrir d'importantes nuances conceptuelles. Aussi, je souhaiterais vous soumettre mes interrogations concernant deux formulations qui m'étaient inconnues avant de vous lire. Le terme de « sexuel actuel » est mentionné à deux reprises. « Actuel » ne pouvant se réduire à contemporain, qualifier ainsi la sexualité dans son aspect phénoménologique peut générer une certaine confusion. L'expression « sexualité anaclitique » enfin, en condensant le sexuel ici ramené à ce qu'il a de plus pulsionnel et l'attachement, ne risque-t-on pas l'oxymore, alors que le travail théorique et surtout clinique, nous l'avons vu, procède de leur détachement ?

Green a intitulé un de ses articles fameux « La sexualité, a-t-elle un quelconque rapport avec la psychanalyse ? » Votre conférence nous a témoigné que le sexuel infantile a un rapport pas tout à fait quelconque avec les états limites.

Quelle place donner au genre, le genre est-il un « sexit » ?

Patrick Merot

Le succès des théories sur le genre bien au-delà des cercles spécialisés, et jusqu'aux dispositifs législatifs, impose de se poser la question de savoir à quelle attente ces théories sont-elles venues répondre. Mais aussitôt on bute sur la difficulté de vouloir rendre compte de changements sociétaux au moment où ils se produisent. Le risque est alors de prendre l'accessoire pour l'essentiel ou de traiter comme essentiel ce qui se révélera accessoire.

Il y a derrière cette remarque une véritable question, particulièrement vive pour ceux qui font de la référence analytique une donnée essentielle : en quoi et comment les transformations sociales, les événements du monde agissent sur le fonctionnement psychique.

Les psychanalystes sont particulièrement interpellés par ces auteurs qui s'appuient, pour certains d'entre eux, dont la plus connue Judith Butler, sur des concepts, ou au moins des mots, issus de la psychanalyse. Et s'il est nécessaire et légitime d'en faire un examen critique, ce n'est pas pour, à tout prix, vouloir bouter les théories du genre hors du champ de la psychanalyse, mais plutôt pour voir quels impacts ces théories peuvent avoir sur la psychanalyse.

Mais revenons un peu en arrière. Le jeu sur les identifications homme/femme est présent dans les cultures à travers le monde depuis des temps immémoriaux. L'existence de ces pratiques de genre dans d'innombrables civilisations exotiques est-il d'un quelconque secours pour comprendre les changements contemporains ? Les anthropologues en témoignent et les individus qui sont reconnus dans leur genre inversés sont souvent détenteurs de propriétés magiques qui leur confèrent des places éminentes dans leurs sociétés. On l'observe aussi dans l'antiquité, le plus souvent sous la forme de l'hermaphrodisme plutôt que du changement de genre, mais bien des formes existent. Plus près encore de nous Virginia Woolf, avec *Orlando*¹, a donné à ce thème une illustration fantastique, mais qui plaide surtout contre l'injustice faite aux femmes quand elles sont confrontées aux pratiques « monstrueuses » de l'autre sexe.

On est là dans la grande culture, les mythes religieux et la littérature. Depuis un siècle, les travaux scientifiques ont considérablement avancé. Les noms qu'il faut citer et dont les travaux ont été maintenant mille fois relus, sont les noms de Money d'abord dans les années 50 qui met l'accent sur une explication sociale, psychologique par le biais de l'éducation, puis de Stoller dans les années 55 qui tout en s'inscrivant dans la suite de Money avancera la notion de noyau de l'identité de genre.

Mais tout cela est déjà la préhistoire de ce que nous connaissons aujourd'hui. La place prise par cette question dans les sociétés occidentales interroge, par son contenu d'abord, mais aussi par son étonnante diffusion. La question se pose en effet, d'un point de vue épistémologique, de savoir comment des signifiants se mettent à circuler socialement et comment les corps s'en emparent. Comment comprendre l'articulation entre la pulsion du sujet et l'offre sociale du symptôme car évidemment il ne s'agit pas d'une simple contamination.

J'hésiterai d'autant moins à faire largement appel aux productions culturelles autour des questions de genre, surtout avec la littérature et le cinéma, mais aussi la télévision, les documentaires, le spectacle vivant, la photo, la peinture, les performances, les médias, les réseaux sociaux etc., que ces productions jouent un rôle

1. *Orlando : a Biography*, Virginia Woolf, Hogarth Press, Londres 1928

considérable dans la diffusion et la popularité de ces théories et qu'elles fournissent des offres identificatoires très insistantes à tout un public et aux jeunes en particulier. Pas un spectacle contemporain où la référence au genre n'apparaisse : l'envahissement du discours social par les réflexions sur le genre est fascinant.

Quel est le secret de ce succès médiatique qui est sans doute sans précédent ? Choisir son genre serait dans l'imaginaire contemporain la dernière conquête. La *transformation* apparaît comme l'accomplissement majeur de l'individualisme contemporain, l'aboutissement de l'assomption par le sujet de son identité unique, incomparable, libérée de tous les conditionnement sociaux – la fameuse assignation – dans la splendide affirmation d'un choix indifférent même aux déterminations biologiques. En renonçant de façon spectaculaire à tout l'imaginaire dualiste, l'esprit prend le pouvoir sur le corps réduit à du biologique infiniment malléable. Incarnant l'idéal contemporain de *l'individu* (celui qui ne peut être divisé, identique à lui-même), le trans accomplit ce que l'homme moyen, hésitant dans ses choix, n'ose pas faire : il tranche dans le vif. Et cette opération (le mot ici n'est pas seulement une figure) apparaît comme un sacrifice qui installe le trans dans une position sacrée.

Parcours fictionnels

Pour tenter de répondre à ces questions, je vais m'intéresser aux questions de genre telles qu'elles apparaissent dans le débat public. Il faut alors distinguer deux problématiques très différentes. Il y a les parcours fictionnels et les parcours cliniques. Les parcours fictionnels ne sont pas les moins intéressants car le genre, en étant sans cesse interrogé dans tous les domaines de la culture impose de nouvelles représentations.

Pour mesurer l'écart entre une époque et une autre, je me propose de tracer succinctement une série de portraits dans lesquels on pourra reconnaître quelque chose de notre actualité, celle d'un monde qu'il s'agit aujourd'hui de pouvoir penser. Quelques noms donc, qui ne prétendront pas incarner une représentation exhaustive de notre contemporain, mais qui en donneront quelques éclats très représentatifs : j'évoquerai très rapidement plusieurs films – Ozon, Sciamma, Almodovar, Audiard – qui, dans des histoires très différentes véhiculent le même message faisant de la question du changement de genre le cœur des destinées humaines.

Le film *Une nouvelle amie* de François Ozon² offre un bel exemple de la tentation, pour un certain David, de se couler dans l'autre sexe. Et quand cet homme, qui avait découvert en lui le besoin irréprouvable de s'habiller en femme, tombe un jour dans le coma, il ressuscite quand on le revêt de ses habits de Virginia... Une fin qui illustre on ne peut mieux la fascination que le thème du genre exerce sur notre époque : être l'autre sexe est la voie d'une résurrection.

Le monde de l'enfance n'échappe pas au surgissement du doute sur l'identité sexuelle, au contraire, la charge émotive y est redoublée. Le film *Tomboy* de Céline Sciamma³ raconte avec une remarquable justesse les inquiétudes d'une fillette qui réussit pendant quelques jours d'été à se faire passer pour un garçon. Mais il reste pour le spectateur le souvenir de la crainte avec laquelle on accompagne Michaël dans le risque qu'il/elle prend d'être découvert (et la petite ruse du pénis en pâte à modeler ne peut que réjouir les plus classiques freudiens).

Pedro Almodovar, évidemment a toute sa place dans cette petite liste des extrêmes. Il est le prophète des identités fragiles. On pourrait citer à ce titre nombre de ses films. Le message principal est toujours le même : les assignations de genre sont délicates ; il ne faut pas grand-chose pour passer d'un côté à l'autre. Dans *La peau que j'habite*⁴, un Frankenstein moderne cherche à recréer sa femme à partir du corps du jeune homme qui a violé sa fille, les rapports entre les sexes se jouent de cela et on peut admirablement jouir avec une femme qui a été un homme et qui est un peu son enfant.

2. François Ozon, *Une nouvelle amie*, 2014, Mandarin cinéma.

3. Céline Sciamma, *Tomboy*, 2011, Lilies Films

4. Pedro Almodovar, *La piel que habito*, 2011, El Deseo S.A.

Avec *Émilía Perez*, Jacques Audiard⁵ propose une histoire improbable, mais dont le message principal, certes provisoire car les choses se renversent à la fin, est que changer de genre et de sexe (puisqu'il s'agit d'une transition complète), c'est non seulement une nouvelle naissance, mais une transfiguration qui transforme un agent du mal en militant du bien ; qui change la haine en amour ; qui fait d'un démon un ange rédempteur ; et qui d'un représentant particulièrement violent du patriarcat fait advenir une mère douce et aimante.

Parcours cliniques

Les parcours cliniques sont connus du public par des témoignages, qui ne cessent de se multiplier. Car aujourd'hui en effet il est frappant que ces sujets, autrefois confinés dans des cercles restreints *occupent le devant de la scène*. Et c'est ainsi qu'ils deviennent des modèles identificatoires.

La liste des personnages publics qui affichent leur changement de genre est impressionnante pour occuper à chaque fois beaucoup de place dans les médias, qu'ils soient sportifs, militaires, vedettes de cinéma, chanteurs, musiciens, politiciens, journalistes. Saturant ainsi l'espace public de leurs témoignages, authentiques et souvent émouvants, ils jouent un rôle important dans leur diffusion.

J'aurais pu énumérer des dizaines de noms qui par leurs livres, leurs déclarations, leurs performances occupent l'actualité. Je citerais sans m'y attarder, quelques personnages, déjà très connus, parce qu'ils illustrent la fascination publique qu'ils suscitent.

Dana International est le pseudonyme de l'auteure-compositrice-interprète israélienne Yaron Cohen. Femme trans (née de sexe masculin) qui a remporté le concours Eurovision de la chanson en 1998, élue par un public sensible à son statut, public qui quelques années plus tard (2014) élira le drag-queen Conchita Wurst.

Rahim, alias Redcar, alias Chris, ex Christine and the queen, né Héloïse Adélaïde Letissier, dont le nom d'artiste a suivi étroitement les transformations de son identité sexuelle : passant en quelques années de ses premières déclarations où elle assurait qu'« elle reste résolument une femme »⁶, à l'affirmation sourcilleuse de son identité masculine “ *Je suis l'homme qui n'existe pas, que personne n'a vu.* ”... tout en refusant traitements hormonaux et opérations.

Mais je m'arrêterai plus longtemps sur Paul Preciado, né Béatriz Preciado (et pendant une période se faisant appeler Paul B. Preciado), philosophe d'origine espagnole qui occupe une place importante dans ce bruit médiatique et dans un dialogue critique avec la psychanalyse. On est avec ce philosophe dans une sorte de mesure permanente : un torrent verbal et conceptuel qui ne recule devant aucun paradoxe et aucune provocation. Ses livres sont des textes brillants à la rhétorique savante, brassant un tourbillon de références et mille problèmes dans l'air du temps. Son témoignage qui commence par l'histoire d'une auto-intoxication provisoire et régressive à la testostérone évolue vers une transition complète incluant une mastectomie.

Mais ce qui est frappant dans ce témoignage, à différents moments de sa transition, c'est la contradiction qui s'affiche entre la recherche des caractéristiques *biologiques* du sexe dont il ne dispose pas originellement, et le déni que cette dimension fasse partie d'une telle recherche. Cette contradiction condense bien des questions posées par la notion de genre. On est frappé que dans *Testo junkie*⁷ lorsqu'il décrit les effets de la prise d'hormones sur lui-même il reproduit tous les stéréotypes de la masculinité : « Je suis complètement défoncé à la testostérone. J'expérimente, spectateur de mon propre corps, l'ouverture de nouveaux centres cellulaires de réception de l'excitation, de l'agressivité, de la force. »

Cependant, parce que la testostérone est aussi présente, mais en proportion bien moindre, chez la femme, il tient à récuser toute corrélation entre ce qu'il ressent et ce qui serait indexé à des éprouvés « masculins » : « La

5. Jacques Audiard, *Emilia Perez*, 2024, Why Not Productions.

6. Cf *Le monde* du 5 mai 2019, « Chris : « Je ne me reconnaissais pas dans l'image des jeunes filles apprêtées et hypersexualisées » », par Annick Cojean.

7. 3 Paul. B. Preciado, 2008, Version française Paris, Grasset & Fasquelle, 2008

testostérone n'est pas la masculinité. Rien ne permet d'affirmer que les effets produits par la testostérone sont masculins. »

Lire Judith Butler

La publication du livre de Judith Butler *Trouble dans le genre*⁸, à la fin des années 80, a eu un impact considérable, pour des raisons qui restent en partie à expliquer puisqu'il y avait eu bien d'autres écrits féministes avant elle, et est devenu un phénomène sociétal. Sans doute l'ampleur de son écrit qui dialogue avec les plus grands, Foucault, Freud, Lacan, Levi Strauss y a concouru.

Critiques du patriarcat universel⁹ – c'est un thème central qui l'inscrit au cœur du mouvement féministe – mais tout aussi bien critique des velléités théoriques de certains courant féministe imaginant un matriarcat premier¹⁰.

On sait que Butler a pris quelques distances par rapport à ses premières formulations, mais la réflexion autour de la question du genre est, d'une certaine manière, devenue une machine qui lui a en partie échappé. Dans *La vie psychique du pouvoir*¹¹ elle en vient à reconnaître que la performativité du genre *n'est pas* un choix alors même que cette idée a eu un rôle important dans la diffusion de ses thèses : « en ce sens, ce qui s'accomplit, comme une conséquence de la mélancolie *n'est pas un acte volontaire*, mais un Acting Out motivé par une régression reniée »¹² (souligné par moi).

Son idée centrale concernant le genre est l'existence « d'une tendance libidinale originellement homosexuelle [dont le refoulement] produit le désir hétérosexuel comme effet secondaire » Pour que ce mouvement s'opère Judith Butler recourt à la notion de performativité, dans une acception très élargie de la conception d'Austin : pour elle ce sont les comportements, plus encore que les paroles, qui par leur répétition vont avoir des effets performatifs, des comportements répétés et non l'effet symbolique d'une parole inscrite dans un système réglé. Et ce qu'elle dénonce – puisqu'il s'agit essentiellement de dénoncer un dispositif sociétal – c'est une performativité qui est mise au service de l'instauration d'une hétérosexualité seconde, générée par l'interdiction d'une homosexualité originaire, plus décisive encore que l'interdit de l'inceste : « le tabou de l'inceste, et implicitement de l'homosexualité est une injonction répressive présupposant un désir originel présent dans l'idée de "prédisposition", qui subit un refoulement *d'une tendance libidinale originellement homosexuelle* et produit le désir hétérosexuel comme effet secondaire ».¹³ Évidemment on ne peut que s'interroger sur cette postulation d'un désir originellement homosexuel, qui plus est quel que soit le sexe le l'enfant, sur laquelle repose tout son édifice théorique.

La thèse de Judith Butler est d'établir ce qu'elle appelle une mélancolie du genre, le genre se construisant par une identification (mélancolique) à un autre, un autre interdit. Elle s'appuie pour cela longuement sur Freud. Mais, alors qu'on pourrait s'attendre à ce qu'elle désigne l'autre maternel (la mère ou un substitut) – l'autre que l'enfant rencontre lorsqu'il vient au monde –, elle n'en dit rien, ne parlant que de façon abstraite d'une perte. Judith Butler se garde d'entrer sur le chemin de la clinique et, par exemple, ne dit mot de la différence que cette expérience première peut revêtir pour le garçon et pour la fille. Au contraire, lorsqu'elle élabore, à partir de Freud, sa conception d'une mélancolie de genre, elle voit une contradiction chez Freud entre le fait qu'il postule une bisexualité originelle et le fait qu'il « ne justifierait pas la présence d'un désir hétérosexuel » du garçon

8. J. Butler (1990) *Trouble dans le genre*, Paris, La découverte, 2005.

9. *Ibid.* p. 62.

10. *Ibid.* p. 113.

11. J. Butler (1997) *La vie psychique du pouvoir*, Paris, éditions Amsterdam, 2022.

12. *Ibid.* p. 192.

13. *Ibid.* p. 158

pour le père. Pour Judith Butler, « une fois postulé un ensemble de prédispositions libidinales bisexuelles il n'y a aucune raison de nier un amour sexuel infantile du fils pour le père et pourtant Freud le nie implicitement. »¹⁴

C'est faire peu de cas du fait que la relation de l'enfant à l'égard du père et de la mère s'inscrit dans une évolution, et non une situation abstraite où seule compterait une prédisposition. Dans le raisonnement de Judith Butler tout est dans le « implicitement » qui lui permet d'affirmer que pour Freud le garçon ne pourrait avoir de désir « homosexuel » pour le père, et donc qu'il est interdit. Mais, il n'y a pas chez Freud de refus de désir homosexuel pour le père. Ce désir ne survient que dans une histoire.

Cette critique de la notion de prédisposition chez Freud lui est nécessaire pour pouvoir affirmer à la fin de son développement « qu'en conséquence les prédispositions ne sont pas les faits sexuels primaires de la psyché, mais les effets secondaires produits par une loi imposée par la culture et par les actes complices et transformateurs de l'idéal du moi ».

Il lui faut donner une version particulièrement schématique de la bisexualité freudienne et la considérer comme secondaire pour établir sa propre postulation d'une homosexualité originaire, alors même que chez Freud il y a la combinaison de facteurs constitutionnels et identificatoires. Et pour Judith Butler, cet interdit vient du « dehors ». Cette référence au « dehors » prépare le fait que bientôt toute la place sera donnée à l'interdit social, où la répression sociale de l'homosexualité viendra subsumer tout ce qui est censément être déjà en germe dans la situation infantile. Tout passe par l'interdit de l'homosexualité, qui, manifestement, est la projection sur l'enfant des interdictions sociétales qui pèsent sur l'homosexualité. Judith Butler ne prend pas en compte l'interdit œdipien, la parole du tiers et finalement la castration. Le grand absent chez Judith Butler est le fantasme, remplacé par cette projection sur la psyché de l'enfant des interdictions sociétales que l'homosexualité connaît.

Les critiques de Butler

Les thèses de Judith Butler ont donné lieu à une efflorescence de travaux, certains très critiques d'autres au contraire poursuivant ses hypothèses. Mais ici encore se retrouve la singularité de la place qu'elle occupe, écrivant d'un point de vue philosophique et politique mais sur un sujet éminemment clinique. Cela m'a conduit à m'intéresser dans ces différents travaux à ce qui dessine un chiasme : ce qui est venu du champ philosophique comme *critique* – Eric Marty et Joan Copjec – et ce qui est venu du champ clinique comme *adhésion* avec des écrits d'analystes.

Eric Marty

Je prends *Le sexe des modernes*, d'Eric Marty spécialiste de Barthe, comme représentatif d'un certain nombre des critiques qui ont été adressées à Butler. Dans ce livre remarquable par son ampleur et son caractère de synthèse, Marty déconstruit le genre pour avancer une autre notion, celle de neutre, au demeurant complexe, qu'il retrouve chez quatre auteurs de la *french theory*, Derrida, Deleuze, Barthes, Foucault, eux-mêmes qui sont des références pour J. Butler, mais c'est la critique qu'il adresse à l'autrice de *Trouble dans le genre* que je reprends ici.

Aucune complaisance chez Marty à l'égard de Butler chez qui il relèvera de nombreuses approximations, voire d'erreurs, par exemple de parler de performativité chez Lacan ou de considérer que la forclusion est un concept foucauldien. Mais le cœur de sa critique est de considérer la conception qui est la sienne de la notion de performativité, ou « de rendre équivalents des traumas infligés par la norme sociale et la forclusion psychotique »¹⁵

14. *Ibid.* p. 150

15. *Le sexe des modernes*, d'Eric Marty, Paris, Seuil, 2021, p. 209.

C'est là, au fond, l'essentiel de la critique, de rabattre le symbolique sur du social et de faire appel à Foucault pour assurer la puissance de cette performativité des normes dans une société qui passe de l'articulation autour de la loi à l'articulation autour de la norme, mais n'articule aucunement la dimension inconsciente.

Le second point que je voudrais relever dans le livre de Marty, concerne la place du travesti. Je reviendrai plus loin sur cette question trans / travesti. Marty relève qu'il y a chez Butler une approche purement comportementale du travesti. C'est, dit-il, qu'elle prend appui sur le travesti pour étayer sa définition de la performativité qui passe par l'imitation : « La vraie leçon du travesti tient à ce qu'il met en lumière la structure imitative du genre lui-même qui est au cœur du "projet hétérosexuel" » écrit-il¹⁶. Mais cette « leçon » témoigne qu'il y a une confusion qui touche en effet à un élément crucial qui est la définition même du travesti et du trans pour lesquels la place de l'imitation est fondamentalement différente : le travesti imite en effet l'habitus d'un genre qu'il sait n'être pas le sien et il en jouit. Le trans laisse apparaître le genre dont il est convaincu qu'il est le sien en renonçant à l'imitation à laquelle il était contraint par le cadre social, pourtant cette confusion vient rejoindre un effacement des frontières auquel nous assistons

C'est donc un point de vue très critique que livre Marty pour qui, en conclusion, « il s'est agi pour Butler d'une de-subjectivation radicale de cet événement inouï, primitif, vital et énigmatique qu'est la sexualité. »¹⁷.

Joan Copjec

Joan Copjec est une philosophe américaine dont les écrits critiques très radicaux des positions de Butler ont eu un grand retentissement. Elle aborde cette réflexion d'un point de vue philosophique, mais aussi en s'appuyant sur Freud et surtout Lacan avec une intention explicite, « sauver le sexe et la différence sexuelle (tels qu'ils sont compris par la psychanalyse freudienne/lacanienne) de la menace d'extinction. »

Sa position est de considérer l'illusion qu'il y a de croire à la possibilité pour le sujet d'être identique à lui-même. Être soi, sans écart, voilà ce que poursuivraient les tenants du genre, une illusion qui se traduit dans l'étrange dénomination que le mouvement se donne, LGBTQIA+¹⁸, où chacun peut se parer d'un nom qui le définirait précisément en le différenciant de l'autre et ceci dans un processus de nomination qui n'a pas de raison d'avoir une fin.

« La politique identitaire est autant, voire plus, un anathème pour la psychanalyse qu'elle l'était pour Foucault. Le sujet n'est pas identique à lui-même, et toute tentative de penser le sujet, un groupe ou l'humain comme étant identiques à soi conduit inévitablement à établir une frontière au-delà de laquelle se trouvent ceux que nous n'aimons pas parce qu'ils ne nous ressemblent pas ». ¹⁹

À partir de l'étude de l'évolution des prises de positions féministes Copjec repère au milieu des années 70 « un féminisme psychanalytique ». Bien qu'elles n'aient jamais été complètement dépourvues de critique à l'égard de la théorie freudienne, les féministes, remarque Joan Copjec, ont néanmoins profondément apprécié le fait que la psychanalyse était unique en ce qu'elle accordait un statut fondamental à la différence sexuelle et à la sexualité féminine. Mais dix ans plus tard, au milieu des années 80, la philosophe note l'apparition d'une critique beaucoup plus vive de la psychanalyse, et la place qu'y prend la notion de genre avec pour objectif ultime, « non seulement l'élimination du privilège masculin, mais de la distinction sexuelle elle-même ».

16. *Ibid.* p. 737. Un contresens encore fait qq pages plus loin : « Jusque-là le travesti était pris dans une fonction heuristique purement critique, celle de nous faire comprendre que le genre n'est qu'une imitation. » *Ibid.* p.741.

17. *Ibid.* p. 1783.

18. Pourquoi – demande la théorie du genre – doit-il n'y avoir que deux genres de personnes, deux sexes, plutôt qu'un nombre infini d'entre eux ? » Joan Copjec, « Le pacte sexuel (The sexual compact). JM Levy dans son rapport nous apprend qu'en Angleterre on a dressé la liste de 71 genres différents.

19. ... « L'établissement de frontières solides est ce que recommande la psychologie de l'ego ; c'est aussi le geste protecteur de la politique identitaire. Établir une politique sur la base de l'identité est non seulement politiquement imprudent, mais aussi théoriquement infondé : l'identité est une fiction », Joan Copjec, « *Psychanalyse et conséquences* » interview par Colby Chubbs, 2020, *Chiasmus-journal.com*.

« La catégorie psychanalytique de la différence sexuelle fut à partir de cette date considérée comme suspecte et largement abandonnée au profit de la catégorie neutre du genre. Oui, castré (*neutered*), j'insiste là-dessus, car c'est précisément le sexe de la différence sexuelle qui a disparu lorsque ce terme a été remplacé par le sexe. La théorie du genre a non seulement écarté le terme de différence sexuelle des feux de la rampe, mais elle a également retiré le sexe du sexe. »²⁰ (Évidemment avec le terme *neutered* on se trouve devant une difficulté de traduction cruciale ici). Ce point de vue a inspiré mon titre : comme on a parlé du Brexit, on peut parler du genre comme un *Sexit*.

Métapsychologie du transsexualisme

La caractéristique du mouvement de fond dont nous parlons, avait donc déjà été marquée, dans le champ sociétal, par un certain nombre d'auteurs féministes (Monique Wittig, Gayle Rubin, Valérie Solanas même), volontiers violemment anti-analytique – mais pas toujours, Teresa de Lauretis²¹, par exemple maintient un dialogue intéressé avec la psychanalyse – et le livre de Butler en était devenu le fer de lance. Il fallait donc que les analystes répondent. Pendant longtemps ce fut plutôt le silence, soit par un effet de sidération, soit dans une attitude condescendante ou très critique. Quelques analystes cependant s'efforceront au contraire d'intégrer la question trans dans la réflexion analytique

Freud

Pourtant, l'ouverture de Freud sur ces questions, sur la définition du féminin/masculin, de l'être homme ou être femme, la réflexion sur passivité/activité et surtout de la bisexualité offrait une base de départ solide et des pistes de réflexion très précises sur ces questions. Les *Trois essais* fourmillent de passages développant la notion de bisexualité, repris par tous ces auteurs. Je pourrais multiplier les citations, mais tout cela est connu et je ne reprendrai de ce livre inaugural qu'une seule remarque, essentielle :

« *Au sens de la psychanalyse, l'intérêt sexuel exclusif de l'homme pour la femme est donc aussi un problème ayant besoin d'être éclairci, et non une chose allant de soi* »²².

Je rappellerai aussi quelques lignes de « psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine » qui, en 1920, reprend quasiment dans les mêmes termes que les *Trois essais* la complexité de la question sur

« *L'essence de ce qu'on nomme au sens conventionnel ou au sens biologique masculin et féminin, la psychanalyse ne peut l'élucider, elle prend en charge les deux concepts et les met à la base de ses travaux. Quand elle tente de les ramener à autre chose, la masculinité se volatilise à ses yeux en activité, la féminité en passivité, et cela est trop peu* »

Cette ouverture de Freud est telle que Gayle Rubin, la plus radicale, peut-être, des autrices sur ces questions puisqu'elle appelait à la disparition même du genre, a pu avancer la formule « la psychanalyse, une théorie féministe manquée ». Elle trouve en effet chez le Freud des *Trois essais* ce qui, pense-t-elle, étaye sa vision à elle, parce que « *la psychanalyse fournit... une description de la manière dont les petits enfants bisexuels et androgynes sont transformés en garçons et filles. La psychanalyse est une théorie féministe manquée* ». Il s'en est donc fallu de peu, selon elle, pour que Freud n'adopte un point de vue non genré sur la sexualité humaine.

Sans aller jusque-là, il reste qu'un certain nombre d'écrits analytiques sont venu explorer les pistes ouvertes par Freud lui-même. Des auteurs freudiens, et nous verrons que les thèses de Jean Laplanche occupent une place éminente dans ce registre. Dans les courants lacaniens les positions sont plus compliquées et surtout très partagées entre des points de vue irréconciliables qui, de plus, évoluent beaucoup. Mais ce qui frappe dans

20. J. Copjec (2012), « Le pacte sexuel (The sexual compact) », p. 31-32

21. T. de Lauretis (1987), *Technologies of Gender*, évoqué par Copjec comme « révolutionnaire ».

22. S. Freud (1905), *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, OCF VI, PUF, Paris, 2006, p. 78 (ajout de 1915).

la littérature analytique, maintenant abondante sur la question c'est son caractère insatisfaisant. La difficulté à élaborer une théorie un peu consistante du phénomène de la transsexualité se manifeste chez les analystes. Laurie Laufer²³ s'appuyant sur la formule de Lacan selon laquelle la psychanalyse n'est pas une psychologie en arrive à considérer comme *abusive* toute tentative de compréhension, dès lors, en effet, point n'est besoin de s'en encombrer à propos des questions de genre. Serge Hefez, clinicien engagé, comme médecin et psychanalyste, dans un travail qui fait de lui une des références éminentes sur ces questions reste très en retrait sur ce qui pourrait être une tentative de compréhension : devenir un petit garçon viril ou vouloir porter des jupes, dit-il, « c'est un choix qui correspond à un choix inconscient, à des identifications, des suggestions, des imitations... Quelque chose le conduit dans cette voie-là » On aimerait qu'il en dise un peu plus.

Je prendrai les propos de deux livres récents, l'un d'obédience freudienne, l'autre lacanienne comme exemplaires des discours que l'on peut entendre sur ces questions. Dans leurs déclarations d'intention, assez proches l'une de l'autre, ces deux auteurs Nicolas Evzonas comme Fabrice Bourlez se donnent la mission de défendre l'analyse contre ceux qui, parmi les tenants des théories du genre abandonnent toute référence à l'analyse, voire la dénoncent rigoureusement. On ne peut que reconnaître cette nécessité et être intéressé par une telle démarche.

Evzonas

Dans *Le devenir trans de l'analyste*²⁴, beaucoup de points intéressants dans un livre qui multiplie les références, Winnicott à côté de Freud. Son point de départ est de créditer Freud de prises de positions théoriques très avancées sur cette question, mais de pointer en même temps l'oubli de ces positions dès lors que Freud évoque sa pratique.

Sur le plan métapsychologique, Evzonas assure s'appuyer sur les propositions de Laplanche, avec le projet d'une « articulation entre le genre et la notion controversée de bisexualité psychique que Laplanche admet avoir laissée en suspens »²⁵. Y parvient-il ?

Mais sa remarque la plus importante pointe, à la suite de Laplanche, un oubli majeur des *gender studies*, un angle mort que nous avons nous-même relevé, « à savoir le fait que la transmission sociale passe par un chaînon intermédiaire irréductible : la relation libidinale adulte-enfant »²⁶ Car c'est bien le point aveugle des *gender studies* que d'ignorer tout autre détermination que la détermination sociale et, singulièrement d'ignorer le fait que cette histoire est d'abord une histoire infantile. Soit, mais le problème est que, dans les développements du livre censés répondre à cette objection, c'est précisément cette détermination sociale qui prend toute la place. Quelque chose manque dans l'articulation entre ces propositions théoriques, qu'il reprend à Jean Laplanche, et les cas cliniques qu'il évoque qui sont submergés par la dimension traumatique des expériences de vie. Ils sont tous marqués par une grande violence, physique ou psychique, du milieu familial et de la grande pathologie des modes de vie. D'ailleurs l'auteur lui-même s'étonne de n'avoir exposé que des cas où le traumatique tient une place exceptionnelle ce qui, bien évidemment, se retourne contre sa propre hypothèse. Sans compter que les propositions concernant l'être analyste – la conduite de la cure – sont manifestement induites par ces dimensions : pour l'essentiel une sorte de réassurance visant à apporter au patient une protection contre le vécu traumatique, de rejet et de persécution dont il a été et est victime.

Quelle adhésion, au vu de ces exposés, donner à la conclusion selon laquelle « les identifications trans constituent des destins de l'infantile comme tous les autres »²⁷ alors que l'on vient de montrer le contraire ?

23. L. Laufer *Transition Réinventer le genre*, Paris, le livre de poche, 2022.

24. N. Evzonas, *Le devenir trans de l'analyste*, PUF, Paris, 2023.

25. *Ibid.* p. 214

26. *Ibid.* p. 216

27. *Ibid.* p. 416

Bourlez

Avec *Queer psychanalyse*, de Fabrice Bourlez²⁸, on passe dans un autre univers théorique avec une approche lacanienne, exclusive et univoque. Précisons que du côté lacanien, ce n'est pas dans les quelques occasions où Lacan s'est prononcé explicitement sur la question trans que les analystes lacaniens vont chercher quelques lumières car sa position est alors des plus nette et inscrit le transsexualisme du côté de la psychose, une nomination reprise par plusieurs courant lacaniens, suscitant ainsi de très vives réactions des milieux trans. L'ouverture est en revanche possible en s'attachant à la théorie tardive de Lacan, ce que fait Bourlez.

Il y a quelques points communs entre les deux livres, par exemple l'idée d'un Freud qui s'est arrêté en chemin. Une autre ressemblance, plus problématique, entre les deux démarches, et très significative de la complexité de ce dont ils tentent de rendre compte, est l'écart que l'on retrouve d'un livre à l'autre entre les déclarations maximalistes – avec Bourlez c'est par exemple « faire disparaître le genre »²⁹ (car l'auteur semble faire sien le projet utopique de Gayle Rubin) –, et les perspectives cliniques que chacun avance.

La queer analyse promue par Bourlez passe d'abord par une dénonciation de la psychanalyse dans ses aspects normatifs et théorisant, à laquelle il oppose « une clinique mineure » (une formule venant de Deleuze et Guattari³⁰), le fait d'écouter l'analysant, de ne pas imposer sa norme, et de laisser advenir le désir. Certes cette proposition est affirmée comme révolutionnaire – elle l'est sans doute par rapport à certaines condamnations dogmatiques et au regard de pratiques qui ont longtemps eu lieu – elle ne diffère pourtant pas de ce qui est l'exigence éthique de bien des analystes, nullement réservée aux militants de la question trans. En revanche, là encore, l'écoute qui est donnée en exemple est centrée sur l'expérience sociale des personnes, l'ici et maintenant et la reconnaissance de la souffrance à laquelle ils ou elles sont confrontées. Une nouvelle fois la problématique des homosexuels est confinée à leur « expérience de stigmatisation ».³¹

Sur le plan métapsychologique c'est bien entendu des positions lacaniennes qu'il avance. On note cependant que, concernant Butler, l'accord est presque total, à ceci près que, écrit-il, la position de philosophe de celle-ci lui fait manquer la dimension clinique : remarque qui, sur ce sujet, devrait être rédhitoire, mais qui n'est pas développée.

C'est donc auprès du second Lacan, non pas le Lacan structuraliste, mais le Lacan du Réel que Bourlez avance ses analyses avec le « passage d'une clinique structuraliste axée sur un repérage signifiant... à une clinique de la jouissance ». C'est la référence aux dernières conceptions de Lacan faisant du symptôme un mode de jouissance : « ainsi conçu le symptôme n'indiquerait donc plus une quelconque maladie... il marquerait plutôt une façon de jouir. »³² Ce serait pour Bourlez l'apparition du réel « un noyau de réel qui défie » Cette notion d'identification au symptôme et à la jouissance, est sans doute une ouverture, mais on ne peut que rester sur la réserve quand la référence au Réel joue là comme un leitmotiv, un mantra presque, qui, certes, décrit dans des termes lacaniens une situation clinique mais ne permet pas de comprendre comment elle peut surgir.

Laplanche

Le problème avec la théorie de Jean Laplanche, celle qu'il a exposé dans un article fondamental publié en 2003, « Le genre, le sexe, le sexual »³³ c'est, pourrait-on dire, son succès. Pour une raison bien simple : il n'y a pas d'autres psychanalystes freudiens qui aient proposé une théorie susceptible de répondre à l'attente

28. F. Bourlez, *Queer psychanalyse*, Paris, Hermann, 2018.

29. *Ibid.* p. 55

30. *Ibid.* p. 31

31. *Ibid.* p. 133, *ibid.* 154, *Ibid.* 278.

32. *Ibid.* p. 228

33. Repris dans J. Laplanche, *Sexual*, Paris, PUF, 2007

que les écrits sur le genre avaient fait naître. Aussi il est nécessaire de ne pas se contenter des approximations et des récupérations opérées par les uns et par les autres et de repérer, en quelques mots, les spécificités de ses propositions.

Il y a des convergences tout à fait remarquables entre certains énoncés de Jean Laplanche et ceux de Judith Butler. À commencer par la notion d'assignation, qui leur est commune, d'ailleurs déjà présente chez Stoller : « le genre, à mon sens, pour le définir, le terme capital, je ne suis pas le seul à le dire d'ailleurs, c'est celui d'« assignation ». Assignation souligne le primat de l'autre dans le processus ».

De même cette observation de la prévalence du genre, qui est « mise en cause du primat du « socle » sexué » qui se résume en « le genre précède le sexe ». Mais loin de s'arrêter là Laplanche fait une proposition qui est, elle, parfaitement originale : « oui le genre précède le sexe. Mais loin de l'organiser, il est organisé par lui »³⁴.

Enfin, ultime proposition, l'assignation de genre n'est pas tout puisque va alors intervenir une traduction par l'enfant : « nous sommes *en présence* de l'adulte, et recevant de lui des messages qui ne sont *pas du donné brut*, mais du « à traduire » »³⁵.

Donc avec Jean Laplanche, rien qui ressemble à une assignation directe et linéaire entre un « discours » parental et moins encore un discours social, dans ce phénomène d'assignation³⁶. Il se distingue là aussi bien de Stoller chez qui l'assignation est directe³⁷, que de Butler. Rien non plus qui fasse l'économie du sexe qui intervient dans un second temps, et Laplanche avance même une temporalité possible : « le genre est acquis, assigné, mais énigmatique jusqu'à environ 15 mois. Le sexe vient fixer, vient traduire le genre dans le courant de la 2e année »³⁸.

Le paradoxe auquel nous aboutissons après ce long parcours critique est qu'en dépit de toutes les insuffisances des théories de Judith Butler on ne peut écarter le fait que son effort conceptuel tente de rendre compte d'une réalité clinique, ou plus simplement existentielle, sur laquelle la psychanalyse a des choses à dire. On pourrait parler de convergence, mais cette convergence ne porte pas sur le cœur des théories, mais sur l'authentification du constat d'une réalité clinique. Et le phénomène médiatique qui a accompagné la diffusion des théories du genre a permis que cette réalité clinique obtienne une visibilité presque extraordinaire.

Et pour conclure c'est cette visibilité nouvelle qui va me conduire à évoquer l'impact de la diffusion de la question du genre sur nos représentations.

Le remaniement des catégories, formes nouvelles

La première conséquence que je voudrais examiner concerne le travestissement. Culturellement l'univers des trans et celui des travestis ont souvent été mélangés, parfois confondus, souvent d'ailleurs pour leur malheur, alors qu'il s'agit de réalités cliniques très distinctes.

Le propos de Judith Butler donnant toute une place à la question du travesti. C'est un point auquel Marty consacre de grands développements que j'ai déjà évoqués : « jusque-là le travesti était pris dans une fonction heuristique purement critique, celle de nous faire comprendre que le genre n'est qu'une imitation »³⁹. Mais cela concourt à entretenir une certaine confusion, qui se retrouve avec les nouvelles pratiques des personnes

34. *Ibid.* p. 169

35. *Ibid.* p. 166

36. Il y a un parallélisme étroit entre ce qu'on sait du déterminisme social – repensons à Simone de Beauvoir et son « On ne naît pas femme, on le devient » – un déterminisme conscient, politique, social, observable et le déterminisme de genre, inconscient.

37. Sur ce point cf. Suzaan Heelen Wolf, « La normativité de la psychanalyse revisitée », in C. Dejours, F. Votadoro, *La séduction à l'origine*, Paris, PUF 2016, (Cerisy).

38. *Ibid.* p. 170.

39. É. Marty, *op. Cit.* p. 741.

se disant trans. Un trouble traverse alors les catégories jusque-là clairement établies. Depuis que les lois ont abandonné l'exigence d'une transition biologiquement entamée pour valider les changements d'état civil, les demandes de transitions somatiques ont sensiblement diminuées alors même que les demandes de changement de genre ont, plus encore, augmenté. Dans certains pays ces changements peuvent être purement déclaratifs. Ces évolutions législatives font apparaître des situations où se rapprochent deux formes pourtant structurellement étrangères l'une à l'autre, l'habitus d'un trans qui refuse toute intervention somatique radicale et celle d'un travesti.

De ce fait on voit apparaître une catégorie nouvelle pour laquelle, quels que soient les changements dans l'apparence – caractères sexuels secondaires ou tertiaires – les organes génitaux ne sont pas inclus dans les transformations. Ainsi la formidable extension de l'adhésion à la notion de genre instaure une zone floue entre les deux pôles que je viens d'évoquer, on voit apparaître des revendications de transidentité qui s'inscrivent dans une zone intermédiaire, encore indécidable ou plutôt indécidée, qui sont surtout une exigence politique. Ainsi Aline, née fille qui, jeune adulte, annonce un jour à ses parents que désormais il faut la considérer comme un garçon et qu'elle se nomme Aldo. Se définissant dès lors comme homme il se met, dans la foulée, avec une femme trans, pour former un couple que l'on va qualifier d'hétéro, mais dont les pôles genrés ont été inversés. Aldo poursuit pendant quelques années cette nouvelle existence, prenant une certaine distance avec sa famille et ses proches, sans pour autant rompre complètement les liens. Il se transforme dans son habitus, mais sans mener des tentatives de transition hormonale et a fortiori chirurgicale, abandonnant en tous cas tous les signes visibles de féminité qui étaient très marqués initialement quand ce changement est intervenu. Un jour, alors que quelques années se sont ainsi passées, après que son couple a montré des difficultés à s'installer dans la vie, elle annonce à son entourage, presque de façon incidente, que Aldo c'est fini. C'est du passé. On peut aussi penser que les revendications trans que formulent beaucoup d'adolescents, et en fait, comme on sait, très majoritairement des adolescentes, relèvent de cet espace nouveau où il ne s'agit pas d'obéir à une injonction intérieure majeure, apparue très tôt, à laquelle on ne peut se dérober, ni un jeu aléatoire, mais à un désir d'expérience qui veut tenter autre chose que la binarité. La notion de fluidité s'inscrit à cet endroit. Tout cela laisse penser qu'entre travesti et trans « à l'ancienne » se constitue une voie tout à fait nouvelle de questionnement du genre dont la structure reste une question.

Genre et croyance

La difficulté à penser ces questions tient au fait que, je l'ai déjà souligné, nous sommes dans une période où nos représentations les plus assises se modifient. Comment les choses vont-elles se stabiliser. Sur quelle scène se joueront les mutations les plus décisives ? On sait que ces changements de représentations sont aussi la source d'une insécurité culturelle qui suscite de fortes tensions sociétales à travers le monde, jusqu'à incarner des combats civilisationnels dont l'issue est indécidable.

Il reste un dernier point que je voudrais évoquer sur ce que la notion de genre fait à nos identités et ce qu'elle a révélé dont nous n'avions pas conscience. Il ne venait à personne l'idée que l'identité sexuelle était l'objet d'une croyance, avant que n'arrive la question du genre : l'identité sexuelle était un savoir, une certitude et s'il y avait quelques exceptions qui pouvaient remettre en cause ce qui relevait de la perception et de l'évidence, ces exceptions relevaient d'un dysfonctionnement, d'une erreur de la nature, plus récemment d'une dysphorie, et ne mettait nullement en question la tranquillité avec laquelle les hommes se savaient hommes et les femmes, femmes. Ce sont les trans qui ont fait apparaître l'identité de genre comme une croyance. Le phénomène trans a donné une visibilité à une donnée qui était passée inaperçue car complètement naturalisée par des siècles de culture. C'est bien parce que certains ont pu penser ce paradoxe apparent qu'ils étaient d'un genre différent du sexe qui était le leur à la naissance que d'autres ont été amenés à se questionner. Dès lors que sexe et genre ont été dissociés il est apparu que cette conviction était une croyance. Il est possible que le succès public

des théories du genre ne soit pas seulement un phénomène médiatique mais qu'il soit lié à cette découverte : l'identité de genre, même lorsqu'il s'agit d'une personne cis-genre, relève, fondamentalement, d'une croyance. Beaucoup ont sans doute d'autant mieux accepté ces théories qu'elles réveillaient en eux la trace d'une question très ancienne : « Suis-je homme ou femme ? » et le souvenir que c'est de l'autre qu'il a entendu, par des voies énigmatiques, « Tu es un homme, tu es une femme ».

Introduction à la discussion de la conférence de Patrick Merot

Didier Houzel

Je crois que nous pouvons remercier très chaleureusement Patrick Merot pour la qualité de sa conférence, qui nous a apporté une connaissance précise et claire du problème si complexe et douloureux des dysphories et des transitions de genre. Il nous a tracé un vaste panorama de cette question allant de ses expressions fictionnelles dans le cinéma et la littérature, à ses approches psychanalytiques, en passant par ses développements philosophiques.

J'en retiens l'axe, qui me paraît essentiel et qu'il a peu à peu fait ressortir des différents points de vue abordés, pour culminer dans l'œuvre de Joan Copjec : celui du déni de tout écart : « Être soi, sans écart, nous dit-il, voilà ce que poursuivraient les tenants du genre, une illusion qui se traduit dans l'étrange dénomination que le mouvement se donne, LGBTQIA+, où chacun peut se parer d'un nom qui le définirait précisément en le différenciant de l'autre et ceci dans un processus de dénomination qui n'a pas de raison d'avoir une fin. »

C'est bien cette absence d'écart qui nous est rapporté dans le célèbre mythe d'Aristophane que Platon nous conte dans *Le Banquet*. Je cite la description qu'il fait de l'androgyn, troisième genre, à côté du masculin et du féminin :

« Or, ce qu'il faut commencer par apprendre, c'est quelle est la nature de l'homme et quelle en a été l'évolution ; car autrefois notre nature n'était pas celle que précisément elle est aujourd'hui, mais d'une autre sorte. Premièrement l'espèce humaine comportait en effet trois genres ; non pas deux comme à présent, mais, en outre du mâle et femelle, il y en avait un troisième, qui participait de ces deux autres ensemble, et dont le nom subsiste de nos jours, bien qu'on ne voie plus la chose elle-même : il existait alors en effet un genre distinct, l'androgyn, qui pour la forme comme par le nom, participait des deux autres, du mâle comme de la femelle ; ce qui en reste à présent, ce n'est qu'une dénomination, tenue pour infamante. Deuxièmement, chacun de ces hommes était, quant à sa forme, une boule d'une seule pièce, avec un dos et des flancs en cercle ; il avait quatre mains et des jambes en nombre égal à celui des mains ; puis un cou tout rond, deux visages absolument pareils entre eux, mais une tête unique pour l'ensemble de ces deux visages, opposés l'un à l'autre ; quatre oreilles, parties honteuses en double ; et tout le reste comme cet aperçu permet de le conjecturer. » (Platon, 1971, pp. 716-717)¹

Ce mythe témoigne, comme Patrick Merot nous le rappelle, du défi universel et antique que la différence des sexes et des genres a toujours posé à l'humanité : « ...les individus qui sont reconnus dans leur genre inversé sont souvent détenteurs de propriétés magiques qui leur confèrent des places éminentes dans leurs sociétés. » C'est bien ce qui se passe pour le malheureux androgyn du mythe d'Aristophane : cette population qui mélange les deux genres sans écart s'en prend aux dieux qui se sentent menacés et qui punissent les androgynes en séparant leur partie mâle et leur partie femelle, ce qui les laisse dans un grand désarroi et une recherche éperdue de l'autre moitié, jusqu'à ce que Zeus, pris de pitié, décide de leur remettre leurs parties honteuses en vis-à-vis pour leur permettre la copulation et ainsi la transmission de la vie.

Mais est-ce que la psychanalyse ne s'occupe pas, justement, d'écarts ? Est-ce que nos patients en souffrance ne viennent pas nous demander de les aider, non à dénier les écarts qui se présentent à eux, comme le proposent certains théoriciens de la *théorie du genre*, mais à rendre d'abord tolérables, puis franchissables, les

1. Platon (1971), *Le Banquet*, in *Œuvres complètes, tome I*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la pléiade, pp. 693-764.

écarts auxquels leur nature humaine les confronte au nom du *principe de réalité* ? Est-ce que la relation transférentielle qui se développe entre eux et nous n'est pas là pour leur offrir la base stable et sécurisante qui leur permet d'accéder à l'altérité sans craindre un effondrement catastrophique ?

On connaît une pathologie dans laquelle il paraît impossible de franchir quel qu'écart que ce soit : la pathologie autistique. Cela me fait poser la question de possibles *enclaves autistiques* au cœur des dysphories de genre. Je rappelle, à cet égard, l'étrange théorie de Leibniz sur la *Monadologie*. Il l'avait élaborée pour tenter de répondre à l'énigme soulevée par les découvertes de Newton sur la gravitation universelle qui, pour la première fois dans la théorie physique, postulait l'influence à distance d'un corps sur un autre grâce au franchissement mystérieux d'un écart spatial. À l'opposé des corps de la théorie newtonienne, les *monades* sont insensibles à toute influence extérieure : « Les *monades* n'ont point de fenêtres par lesquelles quelque chose y puisse entrer ou sortir. » (Leibniz, 1986, p. 70)²

Patrick Merot conclut son brillant exposé par le thème de la croyance. C'est là le point ultime de sa réflexion de psychanalyste. Je le suivrais volontiers jusqu'à ce point, à condition de situer la croyance dans ce que Freud a appelé la *réalité psychique* et non dans la réalité extérieure. C'est là tout le thème de la *bisexualité psychique*, fil rouge de la pensée freudienne, tout en restant marqué du sceau de l'énigme. Freud le reconnaît, comme nous le rappelle Patrick Merot dans cette citation :

« L'essence de ce qu'on nomme au sens conventionnel ou au sens biologique masculin et féminin, la psychanalyse ne peut l'élucider, elle prend en charge les deux concepts et les met à la base de ses travaux. Quand elle tente de les ramener à autre chose, la masculinité se volatilise en activité, la féminité en passivité, et cela est trop peu. »³

Jusqu'à la fin de son œuvre, il a buté sur cette énigme qu'il n'arrivait pas à résoudre dans le cadre de la théorie des pulsions. Peut-être faut-il passer par la théorie de la relation d'objet et par les mécanismes d'identification pour y voir plus clair dans la question de la *bisexualité psychique* et dans celle des *dysphories de genre*.

2. Leibniz G. W. (1986), *Principes de la philosophie ou Monadologie*, Paris Puf, coll. Épiméthé.

3. Freud S., « De la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine », *OCF*, T. XV, PUF, 2002, p. 262.

***Conseil, Institut, Comités,
liste des membres
et des psychanalystes affiliés de l'APF***

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente Brigitte ÉOCHE-DUVAL
Vice-Présidents Patrick MEROT – Francine PASCAL DE MONT-MARIN
Secrétaire général Claude BARAZER
Secrétaire scientifique Cristina LINDENMEYER
Trésorière Claire TRÉMOULET
Présidente sortante Dominique SUCHET

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire : Cristina LINDENMEYER
Brigitte CHERVOILLOT-COURTILLON, Didier HOUZEL, Antoine MACHTO, Martine MIKOLAJCZYK,
Wilfried MORICE, Olivia TODISCO.

COMITÉS DE PUBLICATION

Responsable des publications Brigitte ÉOCHE-DUVAL, Présidente du Conseil d'administration.

COMITÉ DE RÉDACTION DE LE PRÉSENT DE LA PSYCHANALYSE

Directeur du Comité de Rédaction Jean-Yves TAMET, il est composé de Régis BONGRAND, Sarah CONTOU TERQUEM, Éric JAÏS,
Maria MARCELLIN, Martine MIKOLAJCZYK, Françoise NEAU, Mi-Kyung YI.

DOCUMENTS & DÉBATS

La réalisation de ce numéro a été confiée à Francine Pascal de Mont-Marin avec Louis Fouassier, Catherine Herbert, Arthur Leroy,
Nicole Mesplé-Somps, Béatrice Pinter.

COMITÉ DE SUIVI DU SITE

Sous la responsabilité de Frédéric de MONT-MARIN, avec Claude BARAZER.

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Athanasios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ
Hervé BALONDRAGE, Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER
Catherine CHABERT, Christophe DEJOURS, Jean-Philippe DUBOIS
Brigitte ÉOCHE-DUVAL, Gilberte GENSEL
François HARTMANN, Didier HOUZEL, Laurence KAHN
Bernard de LA GORCE, Sylvie de LATTRE, Jean-Michel LÉVY
Paule LURCEL, Vladimir MARINOV
Patrick MEROT, Pascale MICHON RAFFAITIN, Nicole OURY
Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET
Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO
Philippe VALON, François VILLA, Felipe VOTADORO

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire : Viviane ABEL PROT

Viviane ABEL PROT, Jacques ANDRÉ, Hervé BALONDRAGE, Gilberte GENSEL, Bernard de LA GORCE, Jean-Michel LÉVY, Paule LURCEL, Dominique SUCHET, Olivia TODISCO.

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire : Françoise NEAU

Membres ex officio : Brigitte ÉOCHE-DUVAL, Cristina LINDENMEYER

Membre représentant du Collège des Titulaires : André BEETSCHEN

Claude ARLÈS, Odile BOMBARDE, Alejandro ROJAS-URREGO, Marita WASSER

COMITÉ D'ÉTHIQUE

(convocable par le Conseil d'administration)

Composition : André BEETSCHEN, Monique BICHAT, Catherine CHABERT, Didier HOUZEL, Anne ROBERT PARISSET, Évelyne SECHAUD

MEMBRE D'HONNEUR

Mme Janine ALTOUNIAN

118, avenue du Général Leclerc - 75014 Paris

06 59 45 60 94

ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Annie ANZIEU - Jean-Louis LANG - Jean LAPLANCHE - Jean-Claude LAVIE - J.-B. PONTALIS - Robert PUJOL - Jean-Claude ROLLAND - Guy ROSOLATO - Daniel WIDLÖCHER

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	26, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Dr Athanasios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin - 75006 Paris	06 82 96 29 55
Dr Hervé BALONDRADÉ	17, rue Vergniaud - 33000 Bordeaux	05 56 44 29 30
M. Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris	06 61 50 06 27
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger - 75003 Paris	06 38 21 70 10
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Pr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V - 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Lucile DURMEYER*	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
Mme Brigitte ÉOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée - 44100 Nantes	06 86 97 14 11
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta - 75003 Paris	01 42 76 05 27
Dr François HARTMANN	13, passage Saint-Sébastien - 75011 Paris	01 42 74 16 86
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean - 14000 Caen	09 81 09 36 58
Mme Laurence KAHN	72, bd Richard Lenoir - 75011 Paris	09 71 23 25 67
Dr Bernard de LA GORCE	9, avenue Maréchal Saxe - 69006 Lyon	04 78 37 94 52
		01 42 49 31 89
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames - 75017 Paris	06 11 65 20 83
Dr Paule LURCEL	47, rue de la Gaité - 75014 Paris	06 81 58 20 20
Pr Vladimir MARINOV	13, rue des Abondances - 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Patrick MEROT	13, avenue Charles V - 94130 Nogent S/Seine	01 48 73 40 17
	8, rue Lacharrière - 75011 Paris	
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz - 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Nicole OURY	26, cours Eugénie - 69003 Lyon	06 26 63 16 87
Mme Évelyne SECHAUD	99, rue de Sèvres - 75006 Paris	06 86 37 25 49
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
	8, rue Lacharrière - 75011 Paris	06 23 09 27 81
Dr Jean-Yves TAMET	57, rue Hénou - 69004 Lyon	06 80 13 06 65
Mme Olivia TODISCO	51, rue Dareau - 75014 Paris	06 80 26 80 90
Dr Philippe VALON	51, rue Jules Guesde - 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
	23, boulevard Victor Hugo - 78300 Poissy	01 39 11 90 59
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg - 75010 Paris	06 11 21 62 92
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06

* En disponibilité, à sa demande.

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Dr Claude ARLÈS	2, place Kléber - 69006 Lyon	07 65 55 08 57
Pr Patricia ATTIGUI	12, rue Bichat - Imm. Lux - Allée B - 69002 Lyon	06 80 66 63 22
M. Miguel de AZAMBUJA	11, rue des Lyonnais - 75005 Paris	01 43 22 13 36
Dr Bernard BASTEAU	117, rue de Ségur - 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Mme Monique BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	06 95 84 20 52
Dr Dominique BILLOT MONGIN	36, rue des Bourdonnais - 75001 Paris	01 40 13 06 26
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Mme Françoise BUFFARD DEJOUR	4, quai Jean Moulin - 69001 Lyon	04 78 39 46 65
Mme Isabelle CAHINGT	7 bis, villa Eugène Manuel - 75116 Paris	06 63 66 79 68
Mme Francine CARAMAN	10, rue Thibaud - 75014 Paris	06 83 06 29 23
Mme Brigitte CHERVOILLOT COURTILLON	5, rue Clapeyron - 75008 Paris	01 42 94 08 09
Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey - 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Dr Marc DELORME	160, rue Pasteur - 33200 Bordeaux	05 56 24 35 03
Dr Fafia DJARDEM	33, rue de la Charité - 69002 Lyon	04 78 70 86 02
Mme Chantal DUCHÊNE GONZÁLEZ	30, passage Charles Dallery - 75011 Paris	07 85 46 42 51
Mme Corinne EHRENBURG	16, rue de Fleurus - 75006 Paris	01 42 22 10 16
Dr Maya EVRARD	45, avenue Bosquet - 75007 Paris	06 16 41 70 17
Mme Bernadette FERRERO MADIGNIER	52, rue Henri Gorjus - 69004 Lyon	06 08 71 67 80
M. Louis FOUASSIER	9, avenue de la Sœur Rosalie - 75013 Paris	06 19 83 17 78
M. Serge FRANCO	38 bis, avenue de la République - 75011 Paris	06 84 08 37 79
Mme Pascale FRANQUES	20, rue Curie - 33600 Pessac	05 56 01 03 44
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne - 75007 Paris	06 64 10 34 26
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre - 75005 Paris	01 45 51 79 89
Dr Catherine HERBERT	92, rue de Bayeux Rés. Ducs de Normandie Appt 34 - 14000 Caen	01 42 71 23 46
Dr Éric JAÏS	3, rue Répond - 33000 Bordeaux	06 06 48 29 87
Mme Monique de KERMADEC	87, avenue Raymond Poincaré - 75116 Paris	05 56 51 17 57
Dr Françoise LAURENT	14, rue Sainte-Anne de Baraban - 69003 Lyon	01 47 04 23 32
Dr Corinne LE DOUSSAL	104, rue Jeanne d'Arc - 76000 Rouen	04 78 28 28 47
Mme Cristina LINDENMEYER SAINT-MARTIN	44, rue de Sévigné - 75003 Paris	02 35 71 02 52
Dr Maria MARCELLIN	176, rue Legendre - 75017 Paris	06 14 66 33 14
Dr Nicole MESPLÉ-SOMPS	79, quai des Queyries Rés. Riveo Hall L Appt D01 - 33100 Bordeaux	01 42 26 63 72
Dr Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente - 75006 Paris	05 56 40 22 84
Dr Frédéric de MONT-MARIN	22, rue Saint-André des Arts - 75006 Paris	01 42 77 05 77
Pr Françoise NEAU	37, rue de Charonne - 75011 Paris	06 84 20 21 92
Dr Michael PARSONS	36, Highsett CB2 1NY Cambridge UK	06 85 07 90 16
Dr Francine PASCAL de MONT-MARIN	22, rue Saint-André des Arts - 75006 Paris	00 44 20 7622 7814
Mme Éline PATTY	217, rue du faubourg Saint-Honoré - 75008 Paris	06 83 59 69 60
Mme Béatrice PINTER	9, boulevard de Launay - 44100 Nantes	01 46 34 74 94
Dr Martin RECA	28, boulevard Bonne Nouvelle - 75010 Paris	06 07 21 65 07
Dr Anne ROBERT PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	06 76 12 74 32
Dr Daniel ROCHE	25, cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	01 48 00 83 86
Dr Alejandro ROJAS-URREGO	Grand-Rue 40 Montreux VD - Suisse	01 45 75 40 16
Mme Marie-Christine ROSE	27, rue de la Liberté - 34200 Sète	05 56 48 16 87
Dr Claire SQUIRES	9, boulevard Bourdon - 75004 Paris	00 41 79 937 88 11
Mme Pascale TOTAIN-EGHIAYAN	39, rue Charles Péguy - 91120 Palaiseau	06 45 46 39 33
Dr Claire TREMOULET	44, rue Saint-Placide - 75006 Paris	01 48 78 86 38
M. Eduardo VERA OCAMPO	4, rue Audran - 75018 Paris	06 62 06 31 18
Pr Mi-Kyung YI	17, rue de Vintimille - 75009 Paris	01 42 84 33 03
		06 83 15 51 23
		06 76 83 10 34

MEMBRES HONORAIRES

Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Martine BAUR	1, rue du Plat - 69002 Lyon	06 79 50 98 13
Mme Paule BOBILLON	22, rue des Remparts d'Ainay - 69002 Lyon	04 78 37 95 51
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars - 75007 Paris	01 43 35 46 03
M. Maurice BORGEL	62, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 01 95
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan - 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Jean-Claude BOURDET	58, rue des Sittelles - 33121 Carcans	06 84 33 64 81
Pr Françoise BRELET-FOULARD	108, rue Gambetta - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Catherine CHATILLON	7, rue Francis Martin - 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur - 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
Pr Françoise COUCHARD	29, rue Louis Gain Rés. Jeanne d'Arc - 49100 Angers	07 86 20 69 32
Pr Guy DAR COURT	19, rue Rossini - 06000 Nice	04 93 82 12 59
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils - 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun - 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Dr Bernard DUCASSE	7, rue Francis Martin - 33000 Bordeaux	06 78 19 02 67
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis - 33000 Bordeaux	06 45 17 55 65
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau - 44000 Nantes	06 85 92 65 37
Pr Jean-Michel HIRT	16, rue du Parc Royal - 75003 Paris	06 81 37 18 17
Dr Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère - 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
Mme Sylvie de LATTRE	55, quai des Grands Augustins - 75006 Paris	06 72 53 62 25
Dr Jacques LE DEM	77, chemin des Esses - 69340 St-Didier au Mont d'or	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	Schillerstrasse 53 - 10627 Berlin - Allemagne	004930 755 65 430
Dr Élisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 43 31 94 34
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangue - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Frédéric MISSENARD	18, boulevard Arago - 75013 Paris	07 69 05 82 95
Dr Philippe QUÉMÉRÉ	69, rue Pascal - 75013 Paris	01 43 36 12 04
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Catherine RODIÈRE REIN	111, rue Saint-Antoine - 75011 Paris	01 48 04 57 14
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	06 81 28 55 41
Dr Monique SELZ	21, rue Castagnary - 75015 Paris	01 45 32 06 22
Dr Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER	9, rue Édouard Jacques - 75014 Paris	01 43 35 11 62

PSYCHANALYSTES AFFILIÉS

Isabelle BERNATEAU	34, rue Keller - 75011 Paris	06 68 11 47 84
Mme Odile BOMBARDE	60, avenue de la République - 75011 Paris	06 60 16 59 11
Dr Marie CABALLÉ-WETTLER	99, rue d'Aboukir - 75002 Paris	06 62 11 97 70
Mme Solange CARTON	54, impasse de la Fondue - 34090 Montpellier	06 27 24 90 75
Dr Laure CHAMBOLLE	42, rue de la Course - 33000 Bordeaux	05 57 99 25 97 07 62 96 01 02
Dr Hélène COULOUVRAT	2, rue Marius Jauffret - 13008 Marseille	04 91 54 12 14
Dr René DINAN	18, rue Père Louis de Jabrun - 33000 Bordeaux	05 56 79 71 21
Mme Karinne GUENICHE	15, avenue des Mimosas - 92100 Boulogne-Billancourt	01 41 10 93 55
Mme Hélène HINZE	15, place Chavanelle - 42000 Saint-Étienne	06 78 61 80 24
Mme Brigitte HÛE-PILLETTE	5, cours Le Rouzic - 33100 Bordeaux	06 64 37 79 94
Mme Caroline GIROS ISRAEL	2, rue d'Auteuil - 75016 Paris	01 45 20 42 02
M. Jean-Baptiste JULIEN	12, rue Alsace Lorraine - 76000 Rouen	06 51 45 12 56
Mme Odile MARCOMBES	4, rue de Berne - 75008 Paris	06 61 12 34 26
Pr Catherine MATHA	6, rue Saint Fortunat - 86000 Poitiers	06 16 09 88 16
Dr Valérie MIRABEL	74, boulevard Raspail - 75006 Paris	01 45 44 25 04
M. Alexandre MOREL	32, rue Étienne Marcel - 75002 Paris	06 19 58 34 71
Dr Hervé MOVSCHIN	8, rue du Chemin Vert - 75011 Paris	01 45 86 18 70
Mme Isabelle PAYS	83, rue Conte Grandchamp - 42100 Saint-Étienne	04 77 21 80 54 06 74 12 70 31
Mme Pascale PECHOT	10, rue Condé - 24000 Périgueux	06 22 33 00 20
Dr Catherine PEDEZERT	40, rue Frantz Despagne - 33000 Bordeaux	05 56 87 64 85
Dr Philippe PIERRE	75, avenue Thiers - 33100 Bordeaux	05 56 81 27 00 06 85 04 69 04
Mme Valérie-Anne QUEUILLE	8, rue Sarrazin - 44470 Nantes	06 99 17 54 95
Mme Nirina RAKOTOMANGA	5, rue Euryale Dehaynin - 75019 Paris	01 53 72 44 87
Mme Véronique RAVASSE	35, rue Richard Lenoir - 14000 Caen	06 62 28 41 30
Dr Bruno REBOUL	70, avenue Jean Jaurès - 69007 Lyon	04 72 73 27 65
Dr Dominique ROBREDO MUGA	12, rue Dieu - 75010 Paris	01 42 39 58 94 06 70 70 27 07
Mme Valérie ROUMENGOUS	26, boulevard Beaumarchais - 75011 Paris	01 40 27 97 05 06 10 77 88 99
Dr François ROYER	41, rue Mercière - 69002 Lyon	04 78 42 68 86
Dr Marie-Louise SCÉMAMA	38, avenue de la Motte Piquet - 75007 Paris	01 47 05 68 57
Dr Anne SERISE DUPUIS	Résidence "Les Provinciales" H2 25, chemin Pomerol - 33000 Bordeaux	cab 05 56 90 16 82 06 82 75 59 85
Mme Carlotta SETTEL CROCE-SPINELLI	156, rue Oberkampf - 75011 Paris	06 80 94 19 78
Mme Marita WASSER	5, rue du Colisée - 33000 Bordeaux	05 56 51 74 04
Pr Michel G. WOLKOWICZ	14, rue des Bourdonnais - 75001 Paris	01 42 33 25 17
Dr Antoine ZUBER	60, boulevard Richard Lenoir - 75011 Paris	01 46 28 56 97